ANECDOTES ITALIENNES,

DEPUIS
LA DESTRUCTION
DE L'EMPIRE ROMAIN
EN OCCIDENT,
JUSQU'A NOS JOURS.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXIX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

*ON ſera peut-être ſurpris qu'une hiſtoire auſſi vaſte, & auſſi compliquée que celle de l'Italie, n'occupe ici qu'un volume ; mais on ne peut manquer d'être court, quand on ne s'attache qu'à recueillir les faits intéreſſans & dignes de la poſtérité. Cet ouvrage, malgré ſes bornes étroites, comprend ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus important dans l'Hiſtoire d'Italie, & doit paroître d'autant plus utile, que cette portion ſi conſidérable de l'Europe a juſqu'à préſent été négligée par nos hiſtoriens. Une Hiſtoire complette d'Italie eſt un ouvrage qui manque à notre langue & à notre littérature. Perſonne n'eſt, ſans doute, plus en état de remplir ce vuide, que l'Auteur exact & judicieux de l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Italie ; *mais le vaſte plan qu'il s'eſt tracé, n'eſt pas encore près d'être rempli ; &, quand il le ſeroit, notre ouvrage auroit encore ſon utilité. La forme de l'*Abrégé chronologique *fait aſſez voir que ſon auteur n'écrit que pour les érudits. D'ailleurs la diſpoſition typographique de cet ouvrage demande des yeux fort exercés à la lecture, & fait acheter un peu cher l'inſtruction qu'on y trouve. Nous*

croyons que le grand nombre des lecteurs nous sçaura toujours gré d'avoir trouvé un moyen de l'instruire, sans fatiguer ni son esprit ni ses yeux.

Pour plus grande clarté, nous avons divisé nos Anecdotes en deux parties. La premiere comprend l'Italie, formant un seul Etat; & la seconde comprend cette même Italie, formant un assemblage de différens Etats. Dans celle-là nous présentons l'Histoire des Rois & des Empereurs, maîtres de l'Italie; & dans celle-ci, l'Histoire des Papes, l'Histoire des Rois de Sicile, celle de Florence, celle de Milan, qui toutes ont un article à part. La Collection des Historiens d'Italie, par Muratori, est le principal & presque l'unique fonds de notre ouvrage. Nous y renvoyons ceux qui desireroient connoître les auteurs qui nous ont servi de guides; l'Histoire ecclésiastique de M. l'abbé Fleury, & celle des Rois des deux Siciles, par M. d'Egly, nous ont été de quelque secours pour les articles de ROME *& de* NAPLES. *Nous n'avons admis qu'avec précaution quelque traits de Varillas sur les Médicis.*

ANEC-

ANECDOTES ITALIENNES,

DEPUIS LA DESTRUCTION de l'Empire Romain en Occident, jusqu'à nos jours.

L'ITALIE, considérée comme un seul Etat, sous la domination des Rois Goths, des Rois Lombards, des Empereurs d'Allemagne.

PREMIERE PARTIE.

AVANT la fondation de Rome, l'Italie étoit partagée, comme elle l'est encore aujourd'hui, en plusieurs petits Etats indépendans les uns des autres, & gouvernés, selon leurs loix particulières, soit par des souverains, soit par des magistrats,

Une troupe de pâtres & de brigands, conduits par Romulus, éleva, au milieu de ces peuples divers, une ville dont la foibleſſe fut d'abord un objet de mépris, mais qui, ſe fortifiant par degrés, abſorba bientôt toutes les villes voiſines, & ſoumit à ſes loix l'Italie entière avec la plus grande partie de l'univers. Lorſque l'empire Romain, devenu trop vaſte & trop puiſſant, ne put plus être gouverné par un ſeul maître, l'Italie eut un empereur particulier, qui prit le titre d'*empereur d'Occident*. Enfin cette Rome, autrefois maîtreſſe du monde, devint la proie d'une troupe de Barbares ſortis des provinces du Nord, & paſſa ſous leur joug avec le reſte de l'Italie.

ODOACRE.

[476.]

L'EMPEREUR Zénon régnoit en Orient, Julius Népos en Occident, lorſqu'Odoacre, quittant les pays connus aujourd'hui ſous les noms de *Poméranie*, de *Hongrie*, d'*Autriche*, &c. entra dans l'Italie par la vallée de Trente, ſuivi d'un nombre prodigieux d'Hérules, de Turcilinges & d'autres Barbares. La terreur & l'effroi précedent cet heureux conquérant. Tout fuit, tout ſe diſſipe à ſon approche. Les campagnes ſont déſertées; les villes ouvrent leurs portes. Odoacre s'empare de Milan. Il entre victorieux dans Pavie, & l'abandonne au pillage. Ravenne n'oppoſe qu'une foible réſiſtance. Il marche de-là vers Rome, où le peuple & le ſénat le reçoivent comme leur maître.

Odoacre n'avoit de barbare que le nom. Par une modeſtie peu ordinaire dans un conquérant, il refuſa le titre de *roi d'Italie*, que ſes troupes lui avoient donné, & ſe contenta de celui de *patrice*, qui lui fut déféré par le ſénat de Conſtantinople. Il ne voulut paroître aux yeux de ſes nouveaux ſujets, que comme le lieutenant de

leurs empereurs. Il ne ſe para jamais des ornemens de la royauté ; jamais il ne ſe vêtit de pourpre ; & ne porta ni ſceptre ni couronne. Son règne, qui fut celui de la juſtice & de la bonté, méritoit d'être plus long.

[488.]

Théodoric, roi des Oſtrogoths, avoit rendu de grands ſervices à l'empereur Zénon, qui lui avoit cédé pour récompenſe quelques terres dépendantes de l'Empire. Mais, peu content de ce partage, il tourna ſes vues vers l'Italie, & pria l'empereur de lui permettre d'attaquer Odoacre. « Quel » que ſoit le ſuccès de mon entrepriſe, lui » dit-il, elle ne peut être qu'avantageuſe » pour vous. Elle vous délivrera d'un allié » qui vous eſt à charge, & d'un peuple dont » le voiſinage peut vous cauſer quelque in- » quiétude. » Zénon accepte avec joie la propoſition. Théodoric entre en Italie ; défait Odoacre, & le force à ſe retirer dans Ravenne : après un ſiége de trois ans, cette ville eſt contrainte de ſe rendre à Théodoric. Le roi des Goths fut traité, pendant quelques jours, avec tous les égards dûs à ſa dignité; mais ce n'étoit qu'un artifice pour le perdre plus ſûrement. Ce prince, digne d'un meilleur ſort, fut maſſacré bientôt après, avec ſon fils Télane, par l'ordre de Théodoric.

THÉODORIC.

[493.]

ADMIRATEUR & protecteur de la vertu, Théodoric la récompenſoit juſques dans ſes ennemis. Il ſollicitoit depuis long-tems Libérius, gouverneur de Céſene, de lui remettre cette place qu'il défendoit avec un courage invincible, depuis même la mort d'Odoacre. Ayant enfin perſuadé cet illuſtre ſénateur de ſe rendre à ſes ſollicitations, il lui ſçut gré de ſa fidélité pour ſon premier maître, & le nomma préfet du prétoire d'Italie. « Vous » vous rappellez, dit Théodoric au ſénat » dans une de ſes lettres, que Libérius s'acquit » notre eſtime, lors même qu'il étoit no- » tre ennemi.... Fidele à ſon devoir, il » attendit avec fermeté l'effet des décrets » de Dieu, & ne voulut reconnoître un » nouveau maître, qu'après avoir perdu » l'ancien. Nous récompensâmes avec plai- » ſir les ſervices même qu'il avoit rendus » à notre ennemi; & plus il nous avoit été » contraire, plus il nous parut digne de » notre amitié.... Nous nous hatâmes de » le nommer préfet du prétoire; & la ma-

» niere dont il s'acquitta de cette charge,
» nous donna lieu d'être surpris de voir
» tant d'attachement pour nous dans un
» homme qui nous avoit été si opposé. »
Ainsi s'exprimoit un prince barbare.

[495.]

Les habitans de la Campanie ayant fait représenter à Théodoric les pertes qu'ils avoient souffertes par une éruption du mont Vésuve, & prié ce prince de leur remettre le tribut qu'ils avoient accoutumé de payer, il leur accorde volontiers leur demande. Pénétrés de reconnoissance, les Napolitains érigent à leur bienfaiteur, au milieu de leur ville, une statue faite de petits cailloux de différentes couleurs, & si artistement joints ensemble, qu'ils représentoient Théodoric au naturel. Cette statue merveilleuse fut regardée, dans la suite, comme un présage de la destruction de l'empire des Goths en Italie. Si l'on en croit Procope, la tête de la statue tomba peu de jours avant la mort de Théodoric. Lorsque son successeur Athalaric fut proche de sa fin, le ventre de la statue se brisa de lui-même. Quelque tems après, les parties destinées à la génération tomberent; & l'on apprit la mort d'Amalasonte, fille de Théodoric, & mere du feu roi. Enfin, lorsque Justinien

déclara la guerre aux Goths, les mains & les pieds de la ſtatue tomberent, & parurent annoncer la chute de l'empire des Goths.

[497.]

Théodoric, quoiqu'Arien, avoit un miniſtre Catholique qu'il aimoit beaucoup, & auquel il accordoit toute ſa confiance: ce miniſtre crut pouvoir s'aſſurer de plus en plus les bonnes graces de ſon maître, en renonçant à ſa religion. Il embraſſa l'Arianiſme. Théodoric, l'ayant appris, lui fit trancher la tête: « Si cet homme, dit-il, » eſt infidele à Dieu, me ſera-t-il fidele à » moi, qui ne ſuis qu'un homme? »

[500.]

Théodoric fait ſa premiere entrée dans Rome, avec une magnificence égale à celle des anciens triomphes. Tous les ordres de l'Etat ſortent à ſa rencontre. Le roi des Goths ſe rend d'abord à la baſilique de S. Pierre; & après y avoir fait ſa priere, il va prendre ſéance au ſénat. Il aſſure les ſénateurs de ſa bienveillance, & leur promet de faire obſerver exactement les loix des empereurs. Il renouvelle enſuite ces promeſſes dans l'aſſemblée du peuple.

Le premier gage qu'il en donne, eſt la célébration des fameux jeux du cirque, dont il ſçavoit que les Romains avoient été de tout tems fort avides. Ces ſpectacles ſont ſuivis de libéralités vraiment royales. Théodoric aſſigne au peuple vingt-cinq mille muids de bled par an, & en fait graver la promeſſe. Il aſſigne auſſi deux cens livres d'or, pour relever les murs de la ville, & pour réparer le palais impérial. Le ſénat reconnoiſſant, fait élever à ce prince une ſtatue de bronze doré.

[510.]

Une veuve étant venue ſe plaindre à ce prince, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un ſénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement, Théodoric fait ſur le champ appeller les juges : « Si vous ne » terminez demain cette affaire, leur dit-il, » je vous jugerai vous-mêmes. » Le lendemain, la ſentence eſt rendue, & la veuve vient remercier le prince, un cierge allumé à la main. Théodoric mande auſſi-tôt les juges : « Pourquoi, leur dit-il avec in- » dignation, avez-vous prolongé pendant » trois ans une affaire qui ne vous a coûté » qu'un jour de diſcuſſion ? » Après ce reproche, il leur fait trancher la tête.

[522.]

Tolonic, miniſtre & confident de Théodoric, reçoit de ſon ſouverain une preuve d'affection bien extraordinaire. Ils étoient proche d'Aquilée, & traverſoient enſemble une riviere, mais dans des barques différentes, lorſque tout-à-coup il s'éleve un vent furieux, qui renverſe la barque de Tolonic, & engloutit ſes rameurs. Théodoric avoit déja gagné le bord, lorſqu'il voit le danger de ſon ami. Auſſi-tôt, oubliant ſon rang & ſa dignité, il ſe jette dans l'eau pour le ſecourir; mais, dans ce moment, le courageux Tolonic, nageant d'une main & ſoutenant ſon fils de l'autre, gagne heureuſement le rivage.

[525.]

Le pape Jean eſt envoyé par Théodoric à Conſtantinople, en qualité d'ambaſſadeur. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit un pape revêtu de ce titre. Le ſujet de ſon ambaſſade étoit ſingulier. Le chef de l'égliſe Catholique alloit prier l'empereur Juſtin de révoquer les édits qu'il avoit portés contre les Ariens. Auſſi s'acquitta-t-il très-mal d'une commiſſion ſi peu convenable à ſon caractere, & reprit le chemin de

Ravenne, ſans avoir pu rien obtenir de ce que Théodoric ſouhaitoit. Ce prince, à ſon retour, le fit mettre en priſon.

On ſervit un jour ſur la table de Théodoric la tête d'un poiſſon d'une grandeur monſtrueuſe. Ce prince, par une imagination ſinguliere, crut voir la tête de Symmaque, beau-pere du philoſophe Boëce, qu'il avoit fait décapiter quelque tems auparavant. Il lui ſembla que ſes dents étoit prêtes à le mordre, & que ſes regards furieux le menaçoient. A cet horrible ſpectacle, il ſe ſentit ſaiſi d'un froid mortel, & ſe retira dans ſa chambre, pour rappeller ſa chaleur naturelle. Il ſe fit envelopper de pluſieurs couvertures. Son médecin Elpidius ne ſçachant à quoi attribuer la cauſe d'un mal ſi ſubit, Théodoric lui raconta ce qu'il avoit vu; déteſta devant lui la cruauté avec laquelle il avoit fait mourir Symmaque & Boëce, & rendit le dernier ſoupir quelque tems après.

Telle fut la fin d'un prince comparable aux plus célèbres héros de l'antiquité, auſſi grand dans la paix que dans la guerre, aimé de ſes ſujets, craint de ſes ennemis, reſpecté des étrangers. Il fit admirer, pendant tout le cours de ſon règne, ſa bonté, ſa prudence & ſa juſtice. Doux & poli

au milieu d'un peuple barbare, ami & protecteur de tous les arts, il ne dut point ces vertus à son éducation : il ne sçavoit ni lire ni écrire ; &, pour tracer son nom, il se servoit d'une lame d'or, qu'il avoit fait percer de ces cinq lettres *THÉOD.* dans les ouvertures desquelles il passoit une plume. C'étoit-là sa signature.

ATHALARIC.

[526.]

Ce jeune prince, alors âgé de dix ans, ſuccede à ſon pere. Amalaſonte ſa mere, eſt chargée de la régence, ſous le nom de *reine*.

[528.]

Un prêtre ayant été pourſuivi criminellement à Rome, le clergé ſaiſit ce prétexte pour ſe ſouſtraire à la juriſdiction ſéculiere. Il prétendoit que, dans les affaires litigieuſes, il ne devoit avoir d'autre juge que le pape. « Athalaric favoriſe ſes prétentions, » & ordonne que, quand on aura des de- » mandes à former contre quelque eccléſiaſtique, on ſe pourvoira devant le » pape, qui jugera l'affaire par lui-même » ou par des commiſſaires. Que s'il arrive » cependant que le pape néglige de rendre » juſtice, on pourra s'adreſſer aux juges » ordinaires. » Cette condeſcendance des princes pour les eccléſiaſtiques, leur donna lieu de prétendre, dans la ſuite, qu'ils étoient exempts, de droit divin, de la juriſdiction ſéculiere.

Amalaſonte vouloit donner à ſon fils une éducation digne d'un prince ; elle avoit chargé d'excellens maîtres Romains de l'inſtruire dans les ſciences. Théodoric avoit, ſans doute, approuvé lui-même ce plan d'éducation ; mais Amalaſonte, ayant un jour ſurpris ſon fils dans quelque faute grave, lui donna un ſoufflet. Athalaric s'enfuit de ſa chambre en pleurant, & alla ſe plaindre à quelques ſeigneurs Goths de ſa cour. Ses plaintes furent écoutées ; les grands murmurerent. Ils n'étoient pas contens que le prince reçût une éducation ſi différente de la leur. Il leur falloit un guerrier plutôt qu'un ſçavant. Ils accuſerent la reine d'avoir deſſein de faire mourir ſon fils de chagrin, pour s'emparer de l'autorité, & déclarerent qu'ils ne vouloient plus voir Athalaric entouré de pédans ; qu'il falloit plutôt lui donner pour compagnie de jeunes ſeigneurs avec leſquels il ſe formât aux exercices militaires. La reine, craignant une révolte, fut contrainte d'abandonner ſes projets d'éducation, & de faire élever ſon fils à la maniere des Barbares.

THÉODAT.

[534.]

ATHALARIC meurt après un règne de huit ans. Amalasonte, pour conserver son autorité, épouse Théodat, neveu de Théodoric, homme dont l'esprit étoit cultivé par la philosophie & par les plus belles connoissances, mais dont le cœur étoit faux & traître. Amalasonte n'eut pas lieu de s'applaudir long-tems de son union avec cet indigne époux.

Audeflede, veuve de Théodoric, & mere d'Amalasonte, est attaquée, au sortir de la Communion, d'une maladie convulsive, qui l'emporte peu de tems après. Comme elle vivoit alors en mauvaise intelligence avec sa fille, Théodat fit répandre le bruit qu'Amalasonte avoit fait empoisonner le vase sacré dans lequel on avoit administré l'Eucharistie à sa mere. Cette calomnie fit impression sur l'esprit des Goths; & le perfide Théodat, saisissant ce prétexte de se défaire d'une princesse dont le mérite lui faisoit ombrage, la relégua dans une isle du lac de Bolsene en Toscane.

Quelques jours après, il la fit étrangler dans le bain, par ſes ſatellites.

[535.]

Véranilde, dame illuſtre parmi les Goths, avoit perdu ſes biens, ſous le règne de Théodoric, parce qu'elle avoit abjuré l'Arianiſme. Théodat, à la recommandation de l'empereur Juſtinien, releve, par ſes liberalités, la fortune de cette dame, & fait enſorte qu'elle n'a point à ſe repentir d'avoir changé de religion. Ce prince écrit enſuite à l'empereur, pour lui rendre compte de ce qu'il a fait en faveur de Véranilde. On trouve dans ſa lettre ces paroles remarquables : « Puiſque Dieu permet » qu'il y ait pluſieurs religions, nous n'oſons » forcer nos ſujets à ne pratiquer que la » même ; nous nous ſouvenons d'avoir lu » qu'on doit ſacrifier au Seigneur volontai» rement, & ſans être contraints par les or» dres d'un maître : quiconque agit contre » cette maxime, s'oppoſe ouvertement » aux ordres du ciel. »

[536.]

Juſtinien, ſous prétexte de venger la mort d'Amalaſonte, déclare la guerre à Théodat ; & Béliſaire remporte ſur ce

prince lâche & peu guerrier des avantages confidérables. Procope attribue la lâcheté de Théodat à la frayeur qu'il conçut d'un préfage finiftre. Ce prince ayant confulté un Juif, qui paffoit pour un fameux devin, fur le fuccès de la guerre dont il étoit menacé, cet impofteur lui répondit que, pour fçavoir ce qu'il defiroit, il falloit qu'il eût trente porcs; qu'il les renfermât dix par dix, dans trois étables différentes, & donnât à chaque dixaine le nom de *Goths*, de *Romains* & de *Grecs*. Théodat exécuta fidelement les ordres du Juif, & laiffa les porcs ainfi renfermés pendant un certain tems. Le terme étant expiré, le prince, accompagné du devin, entra dans les étables, & trouva les porcs qu'il avoit nommé *Goths*, tous morts, à l'exception de deux: parmi les porcs Romains, il n'y en avoit que cinq de morts; mais le poil leur étoit tombé à tous. Les porcs Grecs furent trouvés vivans, & en bon état, à l'exception d'un très-petit nombre; ce qui fit comprendre à Théodat que les Goths périroient prefque tous dans cette guerre; que Rome perdroit fon ancienne fplendeur avec la moitié de fes citoyens, & que les Grecs demeureroient vainqueurs.

Les Goths, indignés de la lâcheté de Théodat,

Théodat, &, ne pouvant souffrir à leur tête un chef si méprisable, se choisissent un autre roi, & proclament Witigès, écuyer de Théodat, homme brave & expérimenté. Théodat prend la fuite; mais Octani, son ennemi particulier, le poursuit par l'ordre de Witigès, l'atteint & le tue, après l'avoir renversé de dessus son cheval.

WITIGÈS.

[536.]

LA guerre continue sous ce nouveau roi. Bélisaire marche vers Rome, qui lui ouvre ses portes ; il envoie à l'empereur les clefs de cette ville. Son premier soin est de réparer les fortifications, & de se disposer à soutenir un siége.

[537.]

Witigès marche vers Rome, à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes. Bélisaire avoit fait construire un fort sur un pont, à un mille de Rome, & l'avoit pourvu d'une bonne garnison, afin de disputer le passage à l'ennemi ; mais la garnison, saisie de frayeur, à l'approche d'une si formidable armée, quitte son poste, pendant la nuit, & se retire dans la Campanie. Le lendemain, de grand matin, Witigès passe le pont, avec une grande partie de son armée : en s'avançant toujours, il rencontre enfin Bélisaire, qui, n'étant point instruit de ce qui s'étoit passé, venoit avec un corps de mille chevaux, reconnoître le terrein autour du pont. Sa sur-

prise est extrême, en voyant l'ennemi venir à lui; mais, pour ne pas augmenter le courage des Goths, par une retraite précipitée, il s'arrête, & les reçoit à la tête de sa petite troupe. Ici la valeur & les exploits de Bélisaire tiennent du prodige ; &, pour les raconter, l'histoire semble avoir emprunté les ornemens de la fable. Au plus fort de la mêlée, le brave chef des Romains est reconnu par quelques transfuges, qui le font remarquer aux ennemis : il se voit aussi-tôt assailli de tous côtés ; il est en bute à tous les traits. Mais ses soldats le défendent avec tant d'ardeur, qu'il n'en est point atteint : leur courage redoublant avec le danger, ils enfoncent les Barbares & les repoussent jusqu'à leurs retranchemens qu'ils osent entreprendre de forcer ; mais, repoussés à leur tour, ils gagnent une hauteur voisine. Le combat recommence en cet endroit. Sur le point d'être accablés par le nombre, les Romains se retirent vers les murailles de la ville. On leur en ferme les portes, dans la crainte que l'ennemi n'entre avec eux. En vain Bélisaire fait entendre son nom aux habitans, & leur crie d'ouvrir leurs portes. Persuadés, d'après le rapport de quelques fuyards, qu'il avoit péri dans le combat, & ne pouvant d'ailleurs le reconnoître, à cause

du ſang & de la pouſſiere qui lui couvroient le viſage, ils n'ont aucun égard à ſes ordres. Dans cette extrémité, notre héros anime ſes gens & ſe retourne avec fureur vers l'ennemi qui commençoit à le ſerrer de près. Les Goths, s'imaginant qu'il étoit à la tête de troupes fraîches, ſorties de la ville, lâchent le pied & regagnent leur camp. Béliſaire, ne jugeant pas à propos de les pourſuivre, rentre triomphant dans la ville. Cette action, ſi glorieuſe pour Béliſaire, n'a pas échappé à la cenſure de quelques écrivains judicieux, qui penſent que ce général expoſa trop ſa vie dans cette occaſion.

[537.]

Trois jours après cette fameuſe bataille, les Goths envoyerent quelques-uns des leurs ſur le champ de bataille, pour rendre les derniers devoirs aux morts de leur nation. En examinant avec ſoin les cadavres, ils reconnurent qu'un Goth, nommé *Viſand Bandalaiſe*, reſpiroit encore. Ce brave ſoldat, après avoir fait des prodiges de valeur, le jour de la bataille, étoit tombé couvert de treize bleſſures, & avoit été laiſſé parmi les morts. Voyant qu'il avoit encore un reſte de vie, ils lui firent prendre quel-

ques gouttes d'eau, qui rappellerent ses sens; le leverent de terre, & le transporterent dans le camp. Il vécut encore plusieurs années, estimé & honoré parmi les Goths.

Dès le commencement du siége de Rome, le peuple du Samnium prévit, dit-on, qu'il devoit être funeste aux Goths. Voici ce qui donna lieu à cette espece de prédiction. Quelques enfans, jouant ensemble dans la campagne, choisirent les deux plus robustes d'entr'eux, pour les faire combattre ensemble, & donnerent à l'un le nom de *Witigès*, à l'autre celui de *Bélisaire*. Le premier fut vaincu par son adversaire, & ses camarades le pendirent, ou plutôt l'attacherent aux branches d'un arbre. Sur ces entrefaites, un loup sortit d'une forêt voisine. Ils prirent tous la fuite, & laisserent le malheureux Witigès, qui fut dévoré par le loup.

Pendant ce fameux siége, on admira la valeur d'un cavalier Massagete, nommé *Chorsamandas*, qui se battit seul assez long-tems contre soixante-dix cavaliers Goths; en tua plusieurs, & mit les autres en fuite.

Witigès, à la faveur d'une fausse attaque, fut sur le point de surprendre Rome du côté du Mole ou Tombeau d'Adrien, appellé depuis *le château S. Ange*. Les Goths devoient s'en emparer pour passer le Tibre. Déja, malgré les traits qu'on leur lan-

çoit, ils avoient appliqué les échelles, & commençoient à monter, lorſque ceux qui défendoient le Mole, s'aviſerent de briſer les ſtatues de marbre, dont on avoit orné ce monument, & en firent rouler les morceaux ſur la tête des aſſiégeans, qui, par ce moyen, furent renverſés de deſſus les échelles, & contraints d'abandonner leur entrepriſe.

Un Goth, remarquable par la grandeur de ſa taille, & fameux par ſes exploits, couvert de la cuiraſſe, le caſque en tête, s'avança hors des rangs, vis-à-vis la porte Salaria; &, ſe poſtant derriere un arbre, commença de lancer pluſieurs traits contre les Romains; mais il fut bientôt atteint d'un javelot lancé par une machine de guerre, avec tant de roideur, qu'après avoir percé ſa cuiraſſe & ſon corps, il s'enfonça plus de la moitié de ſa longueur dans le tronc de l'arbre; enſorte que le Goth demeura ſans vie, ſuſpendu à l'arbre par le bout du javelot.

Dans une ſortie, un Romain, pourſuivi par l'ennemi, tomba dans une foſſe profonde, dont il ne put ſe retirer. Le lendemain, un Goth, fuyant devant les Romains, tomba dans la même foſſe; leur commun danger les rendit amis. Après avoir faits leurs conventions, ils pouſſerent tous deux des cris perçans: les Goths, dont le camp

n'étoit pas éloigné, accoururent vers la fosse. Le Goth leur cria de lui jetter une corde, pour l'aider à sortir de cette fosse. Les Goths ayant jetté la corde, le Romain s'en saisit & remonta en haut : il dit aux Goths étonnés, qu'il étoit convenu, avec le compagnon de son infortune, de monter le premier, de crainte que, s'il restoit le dernier, les Goths, après avoir sauvé leur compatriote, n'abandonnassent leur ennemi. Le Goth, retiré de la fosse, confirma le rapport du Romain, qui fut renvoyé libre vers les siens.

Witigès, fatigué de la vigoureuse résistance de Bélisaire, se détermine, après un an & un jour, à lever le siége de Rome.

Le pape Silvère étant devenu odieux à l'impératrice Théodora, protectrice des Eutichiens, un diacre, nommée *Vigil*, engage cette princesse à lui procurer le pontificat, à condition de casser tous les décrets contre les Eutichiens, & de lui donner, en outre, deux cens livres d'or. Animée par la haine & par la cupidité, l'impératrice envoie le diacre à Rome, avec une lettre pour Bélisaire qu'elle chargeoit de faire déposer Silvère, & de mettre Vigil à sa place. Bélisaire ne tarde pas à servir le caprice de Théodora. Des scélérats apostés ayant déposé que Silvère étoit d'intelligence avec les Goths, pour leur

livrer inceſſamment une des portes de Rome, le général mande auſſi-tôt ce pontife; lui reproche ſa prétendue trahiſon; &, ſans vouloir l'entendre, le fait dépouiller de ſes habits pontificaux, & revêtir d'un froc: il le remet, en cet état, dans les mains de ſoldats chargés de le conduire en exil. Il envoie enſuite ſignifier au clergé d'élire pape le diacre Vigil. Ce nouveau pontife, ſe voyant en poſſeſſion de ce qu'il deſiroit, refuſa de payer les deux cens livres d'or qu'il avoit promiſes.

[538.]

Une affreuſe diſette ravage l'Italie. Ce fléau terrible fit périr un nombre prodigieux d'habitans de la campagne. Dans le Picentin ſeul, il en mourut juſqu'à cinquante mille. Aux environs de Rimini, deux payſannes maſſacrerent, l'un après l'autre, dix-ſept hommes qu'elles avoient logé ſucceſſivement, & les mangerent. Elles en euſſent fait autant d'un dix-huitieme, s'il n'eût eu le bonheur de ſe réveiller, au moment même que ces Mégeres ſe diſpoſoient à le maſſacrer; il ſe jetta ſur elles, & les tua.

Dans un village du Picentin, la crainte de l'ennemi ayant fait prendre la fuite aux habitans, une mere abandonna ſon enfant au berceau, le laiſſant couché à terre ſans aucun ſecours. Aux cris de cet en-

fant, une chèvre qui, depuis peu, avoit mis bas ses petits, accourut promptement; &, voyant ce petit malheureux, s'empressa de le secourir: elle s'approcha de lui; lui présenta la mammelle; prit soin d'écarter les chiens & les autres bêtes, & lui continua long-tems ce charitable office. Les habitans de ce village, revenus de leur frayeur, étant rentrés dans leur pays, quelques femmes apperçurent cet enfant, & s'étonnerent qu'il fût encore plein de vie. Plusieurs d'entr'elles, qui étoient récemment accouchées, voulurent l'alaiter, mais l'enfant, accoutumé au lait de chèvre, detournoit la tête, & poussoit des cris perçans. La chevre, sa nourrice, accourut; & l'enfant prit à sa mammelle sa nourriture ordinaire, en présence de toutes ces femmes qui ne pouvoient revenir de leur étonnement. « J'ai vu moi-même ce prodige, » dit l'historien Procope, qui raconte ce » fait. Etant dans le Picentin, on me mon» tra cet enfant, comme la merveille du » pays. On l'irrita exprès, en ma présence, » pour le faire crier; & je vis aussi-tôt ac» courir à ses cris la chèvre bienfaisante, » qui l'alaita devant moi. »

[539.]

Bélisaire, après avoir enlevé à Witigès la plus grande partie de ses places, le

tenoit bloqué dans Ravenne, lorſque deux ſénateurs arriverent de Conſtantinople, chargés par l'empereur Juſtinien de faire la paix avec Witigès. Béliſaire ne put voir ſans indignation, qu'on vînt lui ravir l'honneur d'achever la conquête de l'Italie. Il fit tous ſes efforts pour empêcher la concluſion du traité. Sous différens prétextes, il amuſa les ſénateurs, & preſſa de plus en plus le ſiége. Cependant, par le moyen des traîtres qu'il entretenoit dans Ravenne, il y faiſoit ſemer des bruits déſavantageux à Witigès. Tout-à-coup, au milieu d'une nuit, le feu prend aux principaux magaſins de Ravenne & conſume toutes les proviſions. Les Goths, ſe croyant trahis par Witigès, envoient propoſer à Béliſaire de le reconnoître pour roi d'Italie. Ce grand homme pouvoit ſans crainte accepter cette couronne. Il eût été aſſez puiſſant pour la conſerver, malgré l'empereur; mais, fidele à ſon maître, il ne feint d'agréer une propoſition ſi flatteuſe, que pour ſe rendre plus promptement maître de Ravenne. Des ambaſſadeurs viennent, de la part de Witigès & des Goths, lui offrir publiquement de ſe rendre aux conditions qu'il lui plaira d'impoſer. Béliſaire entre dans Ravenne, ſans permettre qu'on y cauſe le moindre dégât. Il s'aſſure de la perſonne de Witigès, & l'envoie à l'empe-

reur avec tous ſes tréſors. Lorſque l'armée Romaine entra dans Ravenne, elle parut ſi peu conſidérable, que les femmes des Goths ne purent s'empêcher de cracher aux viſages de leurs maris & de les traiter delâc hes.

[540.]

Juſtinien rappelle Béliſaire, qui ſe diſpoſe à obéir, malgré les inſtances continuelles qu'on lui fait pour accepter la couronne. Les Goths, le voyant réſolu de partir, s'aſſemblent à Pavie, qui leur appartenoit encore, & choiſiſſent pour roi *Ildobald*, neveu de *Theudis*, roi des Viſigoths. Le nouveau roi députe encore à Béliſaire, pour le ſupplier d'accepter la couronne, l'aſſurant qu'il eſt près d'aller dépoſer la pourpre à ſes pieds. Béliſaire répond *qu'il ne conſentira jamais d'être roi, tant que Juſtinien vivra. Il* part, au bout de quelques jours, comblé de gloire, après avoir conquis avec douze à quinze mille hommes la plus grande partie de l'Italie, &, ce qui eſt plus admirable, après avoir refuſé une couronne. Il retourne à Conſtantinople, pour être aſſez mal reçu de l'empereur *.

* Witigès fut mieux reçu que ſon vainqueur. L'empereur le créa patrice ; le retint à ſa cour, & le mit en état d'y vivre ſelon ſa dignité.

ILDOBALD.

[541.]

CE prince signale les commencemens de son règne par plusieurs combats heureux, & regagne toutes les villes de la Ligurie & de la Vénétie ; mais son imprudence borne bientôt sa vie & ses exploits.

La femme de Vraïas, le plus riche & le plus puissant seigneur qu'il y eût parmi les Goths, alloit un jour au bain, magnifiquement parée & suivie d'un nombreux cortége : elle rencontra la reine vêtue très-simplement, avec peu de suite; &, lui coupant fiérement le passage, elle ne daigna pas même la saluer. La reine, irritée de cet affront, porta ses plaintes à son époux, qui, pour se venger, fit accuser Vraïas de crimes supposés, &, sous ce prétexte, lui fit perdre la vie. Cette injustice contribua beaucoup à indisposer les Goths contre lui.

Wilas, Gépide, qui servoit dans ses gardes, avoit été forcé de quitter une femme qu'il étoit près d'épouser, pour marcher contre les ennemis. Pendant son absence, Ildobald contraignit cette femme d'en épouser un

autre. Wilas, de retour, n'écouta que son ressentiment, & résolut de se venger. Un jour que le roi donnoit un repas aux grands de la nation, Wilas, qui se tenoit derrière ce prince avec les autres gardes, lui fit voler la tête sur la table d'un coup de sabre. Les Goths, saisis d'étonnement, demeurerent en silence : Wilas eut le temps de s'enfuir.

ERARIK, Ruge de nation, est élu roi ; & cinq mois après, il est assassiné par les Goths peu contens de son gouvernement. Badwella surnommé *Totila*, neveu d'Ildobald, monte sur le thrône.

TOTILA.

[541.]

PLUSIEURS généraux de l'empereur Juſtinien marchent à Vérone, avec huit mille hommes, comptant de ſurprendre cette ville dans laquelle ils entretenoient des intelligences ſecrettes. Ils font prendre les devants à quelques gens d'élite, commandés par Artabaſe, capitaine Arménien, leſquels ſe préſentent de nuit à une porte, & ſont introduits, Auſſi-tôt l'allarme ſe répand par toute la ville: les Goths ſe hâtent d'en ſortir, & gagnent un côteau qui domine Vérone. Dès que le jour paroît, ils s'apperçoivent du petit nombre des Grecs; rentrent promptement dans leur ville; ferment les portes, & pourſuivent la petite troupe d'Artabaſe. Les Grecs ſont forcés, pour ſauver leur vie, de ſauter par-deſſus les murs; mais tombant, pour la plûpart, ſur des pierres & des cailloux, ils y trouvent la mort qu'ils veulent fuir. Artabaſe, plus heureux, ne ſe fait aucun mal, & ſe ſauve avec quelques compagnons de ſa fortune. Le gros de l'armée arrive en ce moment; & le ſpectacle affreux des morts

& des bleſſés couvre les chefs de honte & de confuſion. Au lieu d'uſer de la plus grande diligence, ils s'étoient amuſés à diſputer entr'eux ſur le partage du butin qu'ils comptoient faire dans Vérone. Ayant donc manqué leur coup, ils ſe retirent du côté de Faënza où ils rencontrent Totila ſuivi ſeulement de cinq mille hommes. Artabaſe étoit d'avis qu'il ne falloit pas mépriſer l'ennemi quoiqu'inférieur en nombre; & qu'il étoit à propos de l'attaquer avant que toute ſon armée eût paſſé la riviere de Lamone, ſur laquelle la ville de Faënza eſt ſituée. Mais, les chefs n'étant pas d'accord entr'eux, Totila paſſe la riviere ſans obſtacle. Pendant que les deux armées s'approchent en ordre de bataille, un Goth d'une taille giganteſque, nommé *Valiaris* s'avance hors des rangs, & défie au combat le plus brave des Grecs. Artabaſe accepte le défi: il court à toute bride, ſur ce terrible adverſaire, & lui perce le côté droit avec ſa lance. Le Goth demeurant ferme ſur la ſelle, Artabaſe lui porte un ſecond coup dans le ſein; mais la lance de Valiaris le bleſſe & lui coupe une artere. Il retourna vers les ſiens, perdant une grande quantité de ſang, & mourut trois jours après. Ce combat ſingulier fut ſuivi d'une bataille générale, dont le roi des Goths eut l'honneur, après avoir fait un grand carnage des ennemis.

[542.]

On dit que Totila, paſſant par la Campanie, fut curieux de voir S. Benoît, dont la renommée publioit des choſes merveilleuſes. Il prit le chemin de ſon monaſtere ; &, s'étant arrêté aſſez loin, il fit donner avis de ſon arrivée. Voulant enſuite éprouver le ſaint, il envoya vers lui Riggon, un de ſes écuyers, auquel il fit prendre ſa chauſſure & ſes habits royaux, & qu'il fit accompagner de trois ſeigneurs, les plus diſtingués de ſa cour. Riggon entra dans le monaſtere avec ce cortége. Benoît, qui étoit aſſis, le vit de loin ; &, quand il put en être entendu, il lui cria : » Mon fils, quittez l'habit que vous portez : » il ne vous appartient pas. » Riggon épouvanté ſe proſterna devant le ſaint ; &, ſans oſer approcher, il retourna vers ſon maître auquel il raconta ce qui s'étoit paſſé.

Le fier Totila va lui-même trouver Benoît, & ne l'a pas plutôt apperçu qu'il ſe jette par terre. Le ſaint le releve, & lui dit : « Vous entrerez à Rome ; vous paſ» ſerez la mer ; &, après avoir régné neuf » ans, vous mourrez le dixieme. » L'évènement fit voir la vérité de cette prédiction.

Totila met le ſiége devant la ville de Naples. Démétrius, général de l'empereur, ayant tenté de faire entrer des vivres dans

la

la place, eſt fait priſonnier. Le roi des Goths preſſe vivement le ſiége ; &, pour intimider la garniſon, il fait conduire, la corde au col, Démétrius juſqu'au pied des murailles, & le force de dire aux aſſiégés que l'empereur n'eſt plus en état de leur envoyer aucun ſecours. Les Napolitains, preſſés par la famine, prennent le parti de ſe rendre. Totila fit éclater ſa prudence & ſon humanité dans la maniere dont il pourvut aux beſoins de ces gens affamés. Il fit fermer toutes les portes, & ordonna qu'on diſtribuât à chaque habitant une petite quantité de nourriture, qu'il fit augmenter chaque jour, juſqu'à ce qu'ils eurent entièrement repris leurs forces.

[543.]

Les vainqueurs étoient occupés à démolir les fortifications de Naples, lorſqu'un Calabrois vint ſe plaindre à Totila, qu'un de ſes officiers avoit violé ſa fille. Cet officier étoit un brave homme : toute l'armée s'intéreſſa pour lui ; mais Totila, ſévere obſervateur de la juſtice, fit mourir le coupable, & confiſqua tous ſes biens au profit de la fille qu'il avoit outragée.

[544.]

Juſtinien renvoie Béliſaire en Italie, pour

s'oppofer aux efforts de Totila. Cette feconde expédition ne pouvoit être bien glorieufe à ce général: il manquoit de tous les fecours néceffaires pour la faire réuffir. Il partit de Conftantinople, n'étant prefque accompagné que de fes gardes; & tout l'argent qu'il avoit, fut à peine fuffifant pour raffembler quatre mille volontaires. Se voyant hors d'état de faire face aux ennemis, il écrivit à l'empereur en ces termes:

» Je fuis venu dans ce pays fans troupes, fans armes & prefque fans argent. Privé de ces fecours, je ne puis rien faire. Si vous n'avez eu deffein que d'envoyer Bélifaire en Italie, vous devez être fatisfait: Bélifaire eft au milieu de l'Italie; mais fi vous voulez qu'il repouffe vos ennemis, fourniffez-lui les fecours néceffaires pour vaincre.

[545. 56...]

Totila forme le blocus de la ville de Rome, & fait enforte qu'il n'y puiffe entrer de vivres, ni par terre ni par mer. Il fait barrer le Tibre à l'endroit où fon lit avoit le moins de largeur, par le moyen de plufieurs longues poutres placées d'un bord à l'autre, & fait élever, aux deux extrémités, des tours de bois qu'il remplit de foldats. Déja la famine étoit plus grande à Rome

qu'elle ne l'avoit été pendant le dernier siége. Les chefs qui, de longue-main, avoient fait des provisions considérables, abusant, pour s'enrichir, de la misere du peuple, vendoient fort cher leur bled aux riches, & laissoient les pauvres périr de faim. Ils faisoient payer sept écus d'or le boisseau de farine. On ne se nourrissoit communément dans la ville que de chevaux, de chiens, de rats & d'herbes sauvages. Un pere ayant cinq enfans près de mourir de faim, & n'ayant pas de quoi leur donner un morceau de pain, les mena sur un des ponts de la ville, & se précipita dans le Tibre, en leur présence.

Bélisaire fait construire un grand nombre de barques, garnies tout autour de planches, pour mettre les soldats à couvert des traits de l'ennemi. Ces planches étoient percées d'espace en espace, pour leur donner la facilité de lancer des flèches. Il fait charger ces barques d'une grande quantité de vivres; monte sur la premiere; &, conduisant quelques brûlots, il remonte le Tibre, & brûle une des tours des ennemis. Mais, son entreprise n'étant pas secondée par les habitans, il ne peut réussir à faire entrer des vivres dans la ville. Le chagrin d'avoir manqué son coup lui causa une maladie dangereuse.

Quelques ſoldats d'une compagnie Iſaurienne, qui gardoit la porte Aſinaria, s'étant coulés la nuit le long des remparts, par le moyen d'une corde, viennent offrir à Totila de lui livrer la ville. Le roi, s'étant aſſuré de la ſincérité de ces ſoldats & de la poſſibilité de la choſe, envoie, avec les Iſauriens, quatre Goths des plus braves & des plus vigoureux, leſquels, étant montés dans la ville, ouvrent une porte, & introduiſent toute l'armée de Totila. Beſſas, qui commandoit dans la ville, s'enfuit avec ſes Grecs, dès la premiere allarme. Les ſénateurs & le peuple ſe réfugient dans les égliſes. Au point du jour, Totila ſe rend à l'égliſe de S. Pierre, pour remercier Dieu du ſuccès de ſon entrepriſe. Le diacre Pélage, qui l'attendoit à la porte, ſe jette à ſes pieds, & le ſupplie d'épargner la vie des habitans. Totila lui accorde ſa demande, & défend, ſous de ſéveres peines, de répandre le ſang de qui que ce ſoit. Lorſque cet ordre fut donné, les Goths avoient déja tué vingt ſoldats, & ſoixante citoyens : ce furent-là les ſeules victimes de la brutalité du vainqueur. Mais ſi on laiſſa la vie aux citoyens, on leur enleva les moyens de la ſoutenir. Rome fut abandonnée au pillage pendant pluſieurs jours, & il ne reſta aux habitans que les murail-

les de leurs maiſons toutes nues. On vit plusieurs perſonnes de la premiere diſtinction réduites à mendier leur pain de porte en porte. On trouva dans la maiſon de Beſſas des tréſors immenſes, qu'il avoit amaſſés pendant le ſiége, en vendant du bled à un prix exorbitant.

[547.]

Totila ſe diſpoſoit à démolir Rome. Il avoit déja fait abbatre le tiers des murs; & il alloit mettre le feu aux plus ſuperbes édifices de la ville, lorſqu'il reçut une lettre de Béliſaire, qui le detourna de ce deſſein. Béliſaire lui repréſentoit qu'en détruiſant une ville ſi ancienne & ſi illuſtre, il ſeroit regardé comme l'ennemi du genre humain, puiſqu'il anéantiroit les monumens de la valeur & de la vertu des plus grands hommes. « Si les Goths, ajoûtoit-il, » s'aſſurent la conquête de l'Italie, vous ne » vous pardonnerez jamais d'avoir détruit la » plus belle ville de vos Etats, pour ne pas » dire de toute la terre; & ſi, dans le cours » de cette guerre, la fortune vous abandonne, le vainqueur vous aura l'obliga- » tion de lui avoir conſervé une place ſi » importante, & vous traitera avec bien » plus de douceur. » Totila, perſuadé par

ces raiſons, ſuivit le conſeil de Béliſaire. Il ſe contenta de dépeupler la ville de Rome, dans laquelle il ne laiſſa pas un ſeul habitant. Quarante jours après la retraite de Totila, Béliſaire ſe tranſporta à Rome, dans le deſſein de repeupler cette fameuſe ville, & d'en réparer les ruines. Il rappella les habitans qui ſe trouverent dans le voiſinage; &, par ſes travaux continuels, il mit bientôt Rome en état de ſoutenir un nouveau ſiége. A cette nouvelle, le roi des Goths accourut; &, pendant trois jours, il livra ſucceſſivement pluſieurs aſſauts à la ville; mais Béliſaire le repouſſa, & le força de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

[548.]

Totila fait encore une fois le ſiége de Rome. Diogènes, qui y commandoit, avoit fait ſemer du bled dans l'enceinte des murs, ce qui eût ſuffi pour nourrir longtems la garniſon; mais la ville fut encore trahie par les Iſauriens. Les ſoldats de cette nation, mécontens de n'avoir point reçu leur paye depuis quelques années, & ayant appris que leurs compatriotes avoient été magnifiquement récompenſés par Totila, réſolurent de ſuivre leur exemple. Ils convinrent, avec le roi des Goths,

d'ouvrir la porte confiée à leur garde; ce qu'ils exécuterent. Au tems marqué, Totila fit ſonner les trompettes, vers la partie des murailles oppoſée à celle par laquelle il entroit dans la ville. Auſſi-tôt la garniſon accourut, où le danger paroiſſoit le plus preſſant; &, par cet artifice, les Goths ne trouverent aucune réſiſtance.

Maître de Rome pour la ſeconde fois, Totila ne ſonge qu'à embellir une ville qu'il avoit voulu détruire lui-même, quelque tems auparavant *. Il rappelle le ſénat, & rend à cette compagnie ſon ancienne ſplendeur. Il invite les citoyens à rentrer dans leurs biens; &, après avoir peuplé Rome d'Italiens & de Goths, il fait repréſenter les jeux du cirque, avec une pompe digne des empereurs Romains.

[552.]

L'eunuque Narsès, général des armées de l'empereur Juſtinien, arrive en Italie, pour

* Totila ayant fait demander à Théodebert, roi des Francs, ſa fille en mariage; ce prince répondit qu'il ne vouloit accorder ſa fille qu'à un roi, & que Totila ne l'étoit pas, puiſqu'il n'étoit pas capable de conſerver ſa capitale, & avoit été obligé d'en démolir une partie, & d'abandonner le reſte à l'ennemi. Totila fut ſenſible à ce reproche; &, devenu une ſeconde fois maître de Rome, il s'appliqua à l'embellir.

s'oppofer aux progrès de Totila. Son deffein étoit de ne point s'arrêter à des fiéges, & de terminer la guerre par une action décifive. Il arrive au pied de l'Apennin, & fe campe dans un endroit appellé *les Tombeaux des Gaulois*, où le célebre Camille avoit autrefois défait une puiffante armée de cette nation. Totila s'avance à fa rencontre. Les deux armées en viennent aux mains. Pendant la chaleur du combat, Totila, faifant des prodiges de valeur, eft bleffé mortellement par un général des Gépides, nommé *Asbades*. Les Goths prennent auffi-tôt la fuite. Leur roi, contraint de s'arrêter à Capra, pour faire panfer fa bleffure, expire quelque tems après, & eft enterré fecrettement. Telle fut la fin du fameux Totila, qui doit tenir un rang diftingué parmi les plus grands rois que vante l'hiftoire. Théïa, officier d'une rare valeur, fut choifi par les Goths, pour lui fuccéder.

THEÏA.

[553.]

CE nouveau roi ſignale les commencement de ſon règne par une horrible cruauté. Totila, quittant Rome, pour aller au-devant de Narsès, avoit amené, comme ôtages, les enfans des principaux Romains, au nombre de trois cens, & les avoit envoyés au-delà du Pô. Théïa, les ayant trouvés dans cet endroit, les fait tous paſſer au fil de l'épée.

Ce prince en vient aux mains avec Narsès. Les Goths ſe battent en déſeſperés; Théïa les anime par des actions d'une valeur extraordinaire. Envain les ennemis réuniſſent contre lui tous leurs efforts. Animé par le danger, il pénetre de plus en plus dans leurs rangs; renverſe tout ce qui ſe préſente ſur ſon paſſage, & reçoit une grêle de traits ſur ſon bouclier. Déja la nuit s'approche, & la victoire paroît pencher du côté des Goths, lorſque l'intrepide Théïa, qui avoit déja changé deux fois de bouclier, eſt atteint au pied d'une flèche, au moment qu'il en prend un

troisieme. Il tombe ; &, sur le champ, quelques Grecs, qui l'environnoient, lui coupent la tête ; la mettent au bout d'une pique, & la montrent aux deux armées. Les Goths, devenus plus furieux par la mort de leur chef, continuent de combattre jusqu'à la nuit. La bataille recommence avec le jour, & dure jusqu'au soir, avec une égale fureur de part & d'autre. Enfin les Goths commencent à plier, & reculent de quelques pas, sans néanmoins rompre leurs rangs. Ils envoient dire à Narsès, qu'ils sont près de mettre bas les armes, pourvu qu'il leur permette de se retirer chacun chez eux, & d'y vivre comme sujets de l'Empire. Narsès y consent; &, par ce traité, met fin à la monarchie des Ostrogoths en Italie, soixante-quatre ans après l'arrivée de Théodoric.

NARSÈS, *Duc d'Italie.*

[553.]

CE général s'empare successivement de la plûpart des villes qui tenoient encore pour les Goths. La seule ville de Lucques ayant osé faire quelque résistance, Narsès en forme le siége, & le presse avec une extrême vigueur. Réduite aux plus fâcheuses extrémités, la garnison demande bientôt à capituler, & promet de vuider la place, si, dans trente jours, elle n'est secourue par une armée considérable. Des ôtages sont délivrés en conséquence ; mais, le terme étant expiré, les Lucquois refusent de se rendre. Narsès, pour les intimider, fait conduire au pied des murailles les ôtages, suivis de plusieurs bourreaux & de tout l'appareil du dernier supplice. Avant de donner ses ordres pour l'exécution, il envoie sommer les assiégés de tenir leur parole, & leur fait dire que leur réponse va décider de la vie ou de la mort de leurs parens. Ces menaces sont inutiles. Alors les bourreaux, par l'ordre du général, frappent les malheureuses victimes qui leur sont livrées. On les voit tomber sous

les coups. Les assiégés éclatent en regrets ; & paroissent se reprocher le triste sort de leurs compatriotes. Mais le spectacle, dont ils venoient d'être témoins, n'étoit qu'une vaine illusion. Narsès, qui n'étoit pas cruel, avoit fait garnir le col des ôtages de colliers de bois rembourrés, & les avoit instruits de ce qu'ils devoient faire. Ne doutant plus du succès de son artifice, il envoie promettre aux Lucquois de rendre la vie à leurs compatriotes, s'ils consentent à tenir leur engagement : tous le promettent. Au même instant, les prétendus morts se relevent, & jettent les assiégés dans la plus grande surprise ; mais ceux-ci, bientôt après, confus de leur crédulité, reprennent la résolution de se défendre. Narsès, piqué, redouble ses efforts. Il donne assaut sur assaut. Les Lucquois résistent encore pendant trois mois, & ne se rendent enfin, qu'après avoir obtenu tous les honneurs de la guerre.

[554.]

Irruption des Allemands en Italie. Deux freres, Leutharis & Buccelin, les conduisoient, & commandoient chacun un corps considérable. Ils portent par-tout le ravage, & s'approchent de Rome qu'ils n'osent assiéger. Une maladie contagieuse

emporte Leutharis avec toute ſon armée. Buccelin eſt attaqué par Narsès, près de Capoue; & quoique ſupérieur en nombre *, il eſt totalement défait. Lui-même eſt tué dans le combat. Il ne ſe ſauve que cinq hommes, de plus de trente mille qui compoſoient l'armée Allemande.

[555.]

Cinq mille Goths, qui s'étoient retirés dans le château de Conza, s'y trouvoient bloqués par Narsès. Le commandant, nommé *Regnaris*, lui fait demander une entrevue: Narsès y conſent. Après quelques conteſtations, ils ſe ſéparent ſans rien conclure. Regnaris, en remontant à la

---

* Narsès n'avoit que dix-huit mille hommes: Buccelin en avoit plus de trente mille; mais les Grecs étoient bien diſciplinés & bien armés. Les Allemands combattoient en deſordre, & étoient, pour la plûpart, armés à la legere. L'uſage de la cuiraſſe leur étoit inconnu. Ils n'avoient point de caſque, & étoient nuds juſqu'à la ceinture: des caleçons de toile, ou de cuir, leur deſcendoient juſques ſur les pieds. Leurs armes étoient l'épée, qu'ils manioient de la main gauche, le bouclier qu'ils portoient ſur le bras droit, une petite hache à deux tranchans, & des angons, eſpece de traits dont le bois étoit fort court & couvert de fer, le bout garni de pluſieurs pointes tranchantes & recourbées en maniere d'hameçon.

place, lance contre Narsès une flèche qui le manque. Auſſi-tôt les Grecs irrités font pleuvoir ſur ce perfide une grêle de traits dont il eſt bleſſé à mort. Les Goths, voyant leur chef mort, ne diffèrent point à ſe rendre.

[563.]

Le comte Widin, ſeigneur Goth, un de ceux qui s'étoient établis en Italie, du conſentement de l'empereur de Conſtantinople, ſe révolte & prend les armes. Mais, n'ayant pas beaucoup de troupes, il demande du ſecours au général des François, nommé *Amingh*, qui vient le joindre ſur le bord de l'Adige : l'un & l'autre ſe diſpoſent à diſputer le paſſage de ce fleuve aux Grecs. Narsès, voulant détacher les François du parti des Goths, envoie prier Amingh de ſe retirer. Amingh répond fièrement : « Je ne céderai pas » même un javelot à l'empereur, tant » qu'il me reſtera une main pour le lancer. » Sur cette réponſe, Narsès attaque les alliés, & les taille en piéces ; il fait priſonniers les deux généraux ; envoie Amingh à Conſtantinople, & fait trancher la tête à Widin.

[567.]

Narsès avoit enfin rendu le calme à l'Ita-

lie. Il gouvernoit depuis quinze ans cette grande province, avec autant d'équité que de douceur : il ne put cependant réussir à contenter les Romains. Le sénat, accoutumé depuis long-tems à n'être plus sous les yeux de ses souverains, trouvoit mauvais qu'il eût choisi Rome pour le lieu de sa résidence. La présence de Narsès absorboit toute son autorité. Les principaux citoyens de Rome se plaignirent à l'empereur du gouvernement de Narsès, & demanderent un autre maître. On prétend que l'impératrice Sophie, qui ne l'aimoit pas, dit, à cette occasion, qu'il étoit tems qu'un eunuque tel que lui vînt filer avec les femmes dans le palais. On ajoûte que Narsès, instruit de ces paroles, dit, dans sa colere, qu'il sçauroit bien ourdir une trame que l'impératrice ne pourroit jamais demêler, & que, pour se venger, il invita *Alboin*, roi des *Lombards*, à venir faire la conquête de l'*Italie*.

Le chagrin, que ce grand homme conçut de l'ingratitude des Romains, & du mépris de l'impératrice, abbrégea ses jours. Il mourut à Rome, à l'âge de quatre-vingt quinze ans.

LONGIN, Exarque de Ravenne.

ALBOIN, Roi des Lombards.

[568...69...70...71.]

LONGIN, nommé pour ſuccéder à Narſès, arrive en Italie, & choiſit Ravenne pour le lieu de ſa réſidence : il prend le titre d'*Exarque*, que l'on donnoit ordinairement au gouverneur général d'Afrique.

On remarque que, durant les premiers mois de cette année, les plaines d'Italie furent auſſi couvertes de neige que l'eſt ordinairement le ſommet des Alpes, & que la récolte fut enſuite plus abondante qu'elle ne l'avoit jamais été.

Le premier d'Avril 568, jour de Pâques, Alboin, roi des Lombards, quitte la Pannonie avec toute ſa nation, hommes, femmes, vieillards, enfans, & vient en Italie chercher un climat plus heureux. Pluſieurs autres peuples ſe joignent à lui, & groſſiſſent ſon armée. Ce torrent de Barbares ſe répand d'abord dans la Vénétie. Ils s'emparent d'Aquilée, de Vicence, de Vérone, & s'approchent de Mantoue dont ils ne tardent pas à ſe rendre maîtres.

Ils

Ils s'étendent dans les autres cantons de l'Italie & y portent le ravage ; la ſeule ville de Pavie oſe les arrêter ; Alboin en forme le ſiége avec une partie de ſon armée, tandis qu'avec l'autre il continue ſes courſes dans l'Italie.

[572.]

Pavie ſe rend enfin après un ſiége de trois ans. Alboin, indigné de la réſiſtance opiniâtre de cette ville, avoit juré de faire paſſer tous les habitans au fil de l'épée ; mais, lorſqu'il y entroit, plein d'impatience de voir exécuter cet ordre barbare, il arriva un prodige qui le fit changer de réſolution. Le cheval, ſur lequel il étoit monté, s'abbatit ſous lui à la porte de la ville ; &, quelques efforts que l'on employât pour le relever, on ne put en venir à bout. » Seigneur, lui dit alors un de ſes ſoldats, » Pavie eſt peuplée de Chrétiens ; ſi vous » ne révoquez le ſerment que vous avez » fait, il ne vous ſera jamais poſſible d'y » entrer. « Alboin ayant promis de donner la vie aux citoyens, le cheval ſe releve auſſi-tôt & prend de lui-même le chemin du palais où le peuple ſe rend en foule, pour lui prêter ſerment de fidélité.

[573.]

Alboin ne ſongeoit qu'à s'aſſurer de ſes

conquêtes, en faiſant régner par-tout la paix & le bon ordre, lorſqu'il périt par la trahiſon de la reine ſon épouſe. Ce prince, avant que d'entrer en Italie, avoit remporté ſur les Gépides une victoire éclatante, & tué dans le combat leur roi Gunimond: il avoit même pouſſé la férocité juſqu'à changer le crâne de ce roi malheureux en une coupe dans laquelle il buvoit ordinairement. Un jour qu'à Vérone il donnoit un grand feſtin aux principaux officiers de ſes troupes, dans la chaleur de la débauche, il força Roſemonde ſon épouſe, fille de Gunimond, de boire dans le crâne de ſon pere; cette princeſſe conçut une ſi grande horreur de cette violence, qu'elle réſolut de ſe venger. Elle communiqua ſon projet à l'écuyer d'Alboin, nommé *Elmigiſe*: celui-ci tâcha d'engager Péridée, homme d'une force ſinguliere, à tuer le roi; mais il ne put venir à bout de corrompre ce ſujet fidele: il fallut que la reine eût recours à un artifice indigne d'elle. Cette princeſſe ſçavoit que Péridée entretenoit un commerce de galanterie avec une de ſes femmes: elle prit, ſecrettement, & dans l'obſcurité, la place de la maîtreſſe de Péridée; &, lorſquelle eut paſſé la nuit avec lui, elle ſe fit connoître, & lui déclara qu'après la maniere dont il en avoit uſé avec elle, il falloit qu'il ôtât la vie à Alboin,

ou qu'Alboin le fît périr. Péridée, saisi de crainte, se détermina enfin à seconder la vengeance de Rosemonde. Quelques jours après, cette princesse ayant remarqué que le roi s'étoit endormi dans sa chambre, après-dîner, elle eut soin d'en ôter les armes, & n'y laissa que son épée qu'elle attacha de maniere qu'on ne pût la tirer du fourreau. Elle éloigna tout le monde de l'appartement du roi, sous prétexte de ne pas troubler son repos, mais en effet pour que personne n'accourût au bruit. Après toutes ces précautions, elle fit entrer Péridée dans l'appartement. Alboin, se sentant frapper, se réveille en sursaut, vole à son épée; mais il ne peut la tirer du fourreau. Dans son désespoir, il saisit un tabouret qu'il rencontre, & s'en sert pour défendre encore quelque temps sa vie; mais il succombe enfin sous les coups de Péridée, & tombe noyé dans son sang. Paul Diacre, qui rapporte ce fait, assure avoir vu lui-même cette affreuse coupe que le prince Ratchis montroit dans un festin à tous les convives.

Rosemonde, délivrée d'un époux odieux, épouse Elmigise, & fait quelques tentatives pour le placer sur le thrône; mais cette démarche la rend suspecte aux Lombards, qui l'accusent d'avoir attenté à la vie du roi, de concert avec son nouvel époux.

Rosemonde, pour se dérober à la fureur des Lombards, s'enfuit, pendant la nuit, à Ravenne avec Abswinde sa fille, Elmigise & Péridée, & demande un asyle à l'exarque Longin, qui lui fait un accueil favorable. Il ne tarde pas à concevoir de l'amour pour la reine, & lui fait entendre qu'il est prêt à l'épouser, pourvu qu'elle se défasse d'Elmigise, époux peu digne d'elle. Rosemonde, aveuglée par l'ambition, & déja endurcie par le meurtre de son premier mari, prépare au second le même sort. Un jour qu'Elmigise sortoit du bain, cette princesse perfide lui présente une coupe de vin empoisonné; mais le poison étoit si violent, qu'Elmigise en ayant à peine bu la moitié, il reconnoît la trahison de son épouse: aussi-tôt il tire son épée; & en approchant la pointe du sein de Rosemonde, il la force de boire le reste de cette funeste liqueur: les deux époux expirerent ensemble, quelques momens après.

L'exarque Longin envoie à l'empereur Tibere les trésors de Rosemonde, avec Abswinde & Péridée: ce dernier se fait admirer & craindre à Constantinople, par son grand courage & sa force extraordinaire. On assure qu'un jour, dans les jeux publics, en présence du peuple & de toute la cour, il tua un lion d'une prodigieuse

grandeur. L'empereur, craignant qu'un tel homme ne formât quelques entreprises contre lui, ordonna qu'on lui crevât les yeux. Peridée, irrité de ce cruel traitement, ne songea qu'aux moyens de se venger. Il se pourvut de deux poignards qu'il cacha dans ses deux manches, & se rendit au palais impérial, demandant à parler à l'empereur, & assurant qu'il avoit des secrets importans à lui révéler. L'empereur envoya vers lui deux de ses favoris chargés d'entendre ce qu'il avoit à dire. Péridée s'approcha d'eux comme pour leur parler en secret; & lorsqu'il sentit qu'il étoit à portée, il prend dans chacune de ses mains un poignard, & les enfonce en même temps dans le cœur des deux courtisans, qui tomberent mort. Ainsi, dit l'historien des Lombards, cet autre Samson vengea la perte de ses deux yeux, en privant l'empereur de ses deux plus fideles amis.

Après la mort d'Alboin, les principaux de la nation des Lombards s'assemblent à Pavie, & choisissent pour roi Clef ou Cléfon, en lui présentant une pique. Tel étoit l'usage des Lombards, dont les rois ne se faisoient point couronner.

LONGIN, Exarque.

CLEF, Roi des Lombards.

[575.]

CLEF, aussi cruel qu'Alboin étoit doux, se rend odieux à ses sujets: grand homme de guerre, il étend les limites de la domination des Lombards en Italie, & fait trembler Rome & Ravenne. Après un règne de dix-huit mois, il est assassiné par un jeune homme de ses domestiques. L'histoire ne nous apprend ni les motifs ni les circonstances de cet assassinat.

Les grands de la nation s'assemblent; &, voyant que le fils de Clef n'étoit encore qu'un enfant, ils conviennent de changer en aristocratie leur gouvernement monarchique; & ils arrêtent que l'Etat sera gouverné conjointement par les ducs ou gouverneurs des provinces & des grandes villes, qui jouiront, chacun dans leur duché, d'une autorité souveraine.

LONGIN, *Exarque.*

ARISTOCRATIE chez les Lombards.

[575 & ſuiv.]

PENDANT neuf ans que dura l'ariſtocratie, les ducs Lombards ne ſongerent qu'à leur aggrandiſſement particulier. Ils firent pluſieurs excurſions dans le pays des Gaules ; mais, rebutés par le mauvais ſuccès de leurs tentatives, ils ſe bornerent à l'Italie où ils firent de nouvelles conquêtes. Ils porterent le fer & la flamme à l'extrémité de la Toſcane, dans les environs de Ravenne, & dans le voiſinage de Rome. L'empereur Maurice, craignant qu'ils ne lui enlevaſſent ce qu'il poſſédoit encore en Italie, envoie une ambaſſade ſolemnelle aux rois de France, pour les engager à faire la guerre aux Lombards. Childebert, roi d'Auſtraſie, perſuadé par un préſent de cinquante mille écus d'or, promet de porter la guerre en Italie. Les ducs Lombards, allarmés de cette nouvelle, ſe déterminent à choiſir un roi. Leur choix tombe ſur Autharic, fils de Clef.

SMERALDE, *Exarque*.

AUTHARIC, Roi des Lombards.

[584.]

CE prince commence par prendre le nom de *Flavius*, & ſtatue qu'il ſera porté, à l'imitation des empereurs Romains, par tous les rois Lombards, ſes ſucceſſeurs. Conſidérant auſſi que les ducs, qui, durant l'eſpace de dix ans, avoient gouverné leurs duchés reſpectifs, avec une autorité abſolue, ne ſe laiſſeroient pas volontiers dépouiller de tout leur pouvoir, il leur laiſſe exercer une eſpece de ſouveraineté dans leurs gouvernemens; mais il les oblige à fournir la moitié de leurs revenus pour l'entretien de ſa maiſon, & à lui amener des troupes en tems de guerre. Quoiqu'il en eût la puiſſance, il n'ôta jamais à un duc ſa charge, que dans des cas de trahiſon, & ne la conféra jamais à d'autres, que quand celui qui étoit mort, ne laiſſoit point d'enfans mâles. Telle fut l'origine des fiefs en Italie.

Cette année voit la premiere expédition des François, au-delà des monts. Childebert, après avoir reçu l'argent de l'em-

pereur Maurice, passe les Alpes avec une armée considérable. Autharic s'enferme dans Pavie, & laisse les François ravager la campagne; mais Childebert est bientôt rebuté par la multitude des siéges qu'il lui faut entreprendre. Les présens d'Autharic achevent de le dégoûter de son expédition. Il s'en retourne dans ses Etats, emportant avec lui l'argent de l'empereur, & celui du roi des Lombards. En vain on lui redemanda, pendant deux ans, les cinquante mille écus d'or, qu'il avoit reçus: il ne voulut jamais rien entendre sur cet article.

[588.]

Childebert recommence la guerre en Italie, mais avec un succès qui ne lui donne pas envie d'y revenir. Autharic s'avance à sa rencontre; lui livre bataille, & fait un horrible carnage de ses troupes.

Autharic, vainqueur de ses ennemis, fait demander en mariage Théodelinde, fille de Garibald, duc de Baviere, & l'obtient. Il envoie aussi-tôt une seconde ambassade, pour régler les articles du contrat; &, voulant connoître par lui-même la princesse qu'il alloit épouser, il se met au nombre des ambassadeurs. Il arrive, sous ce titre, à la cour de Garibald. Le chef de l'ambassade n'a pas plutôt exposé sa com-

miſſion, qu'Autharic prend la parole, & dit qu'il a des ordres particuliers du roi des Lombards de voir la princeſſe, afin de pouvoir lui rendre un compte fidele de ſes charmes: on fait paroître Théodelinde. Autharic, après l'avoir conſidérée quelque tems en ſilence: « Madame, dit-il, le roi » des Lombards ſera trop heureux d'avoir » une épouſe ſi accomplie; & ſes peuples » béniront le ciel de leur avoir donné une » ſi belle reine. » Il demande enſuite que, ſuivant l'uſage de leur nation, il ſoit permis aux ambaſſadeurs de recevoir le vin des mains de la princeſſe; ce qui lui eſt accordé. Théodelinde, après avoir offert une coupe remplie de vin au chef de l'ambaſſade, s'avance vers Autharic, & la lui préſente. Ce prince, naturellement galant, en rendant la coupe à la princeſſe, lui prend adroitement la main, ſans qu'on s'en apperçoive, la ſerre amoureuſement, &, ſous prétexte de baiſer la coupe, ſe la porte ſur le front & ſur les joues. Théodelinde ſe ſent émue. Elle a quelque ſoupçon du déguiſement d'Autharic. Il étoit bien fait, & à la fleur de l'âge; ſes beaux cheveux blonds, flottans ſur ſes épaules; la beauté mâle & guerriere, qui décoroit ſon viſage, font deſirer à Théodelinde de ne pas ſe tromper dans ſes conjectures.

[589.]

Le mariage d'Autharic & de Théodelinde se célebre dans la plaine de Sardi, près de Vérone, avec une magnificence extraordinaire, & un concours prodigieux de Lombards.

Childebert, toujours importuné par l'empereur qui lui redemandoit ses cinquante mille écus, envoie en Italie trois de ses plus braves généraux avec une armée de vingt mille hommes; mais, aussi malheureux que ce prince, ils sont battus en plusieurs rencontres; & l'un d'eux y perd la vie. La maladie s'étant mise dans leur armée, ils sont contraints de s'en retourner. Les François se trouvent réduits, sur la route, à de telles extrémités, que la plûpart sont contraints de vendre leurs habits, & même leurs armes, pour avoir de quoi subsister.

[590.]

Autharic, délivré de la crainte d'un si redoutable ennemi, se jette dans le Samnium; &, ne trouvant aucun obstacle, il se rend maître de tout ce pays. Encouragé par le succès, il traverse toute la Calabre; s'avance jusqu'à Rhege, la pointe la plus reculée de toute l'Italie; pousse son che-

val dans la mer ; &, frappant de sa lance un pilier situé sur le rivage : « Ce seront-» là, dit-il, les bornes de l'empire des » Lombards. » Ce pilier subsistoit encore du tems de l'historien Paul Diacre qui raconte ce fait ; & il s'appelloit *le Pilier d'Autharic*.

Ce prince goûtoit à peine les douceurs du repos, lorsqu'une mort subite l'enleva dans Pavie, le 5 de Septembre. Le bruit courut qu'on l'avoit empoisonné. S. Grégoire attribua sa mort à une autre cause. Il écrivit aux évêques d'Italie, que Dieu avoit ôté du monde l'exécrable Autharic, pour le punir d'avoir défendu que les enfans des Lombards fussent baptisés dans la religion Catholique.

ROMAIN, Exarque.

AGILUF, Roi des Lombards.

[591.]

AGILUF, duc de Turin, eſt proclamé roi, dans la diète générale des Lombards. Théodelinde, veuve d'Autharic, avoit prévenu tous les ſuffrages, en le choiſiſſant pour époux. Ce prince avoit toutes les qualités qui font les grands rois. Il étoit guerrier & politique; &, ce qui fit pencher la balance en ſa faveur, il étoit très-bel homme. Il ſe montra digne du choix de Théodelinde. Les premieres années de ſon règne furent ſignalées par pluſieurs avantages qu'il remporta ſur les ducs, ſes vaſſaux, & ſur l'exarque de Ravenne.

[595.]

Le pape Grégoire I envoie l'évêque Félix, & l'abbé Ciriaque, pour travailler à la converſion des idolâtres qui reſtoient encore en Sardaigne. Ce pontife, dévoré du zèle de la Maiſon du Seigneur, & s'imaginant que la foi pouvoit être le fruit de la violence, écrit, à ce ſujet, à l'évêque de

Cagliari, que son intention est que l'on force les paysans payens, serfs de l'église, à se convertir, & qu'on les accable de nouveaux impôts, jusqu'à ce qu'ils ayent abjuré le paganisme.

[601.]

Ariulf, duc de Spolete, remporte une grande victoire sur Callinique, exarque de Ravenne, successeur de Romain. Pendant la bataille, on vit, dit-on, un guerrier inconnu combattre en faveur des Lombards, avec une valeur extraordinaire. Ariulf vainqueur voulut sçavoir quel étoit ce guerrier dont la valeur lui avoit été si utile; mais n'ayant pu parvenir à le connoître, il reprit, en triomphe, le chemin de Spolete. Il y avoit dans cette ville une église dédiée au martyr S. Savin. Ariulf, passant devant cette église, demanda ce que c'étoit que cette maison. Il étoit payen, & ne connoissoit guères les églises des Chrétiens. On lui répondit que c'étoit le lieu où reposoit le corps du martyr S. Savin, dont les Chrétiens avoient coutume d'implorer le secours, lorsqu'ils alloient à la guerre. Ariulf, ne concevant pas trop quel secours un mort pouvoit donner aux vivans, descend de cheval, & entre dans l'église, poussé par la simple curiosité. Il

examine avec attention les tableaux dont elle étoit décorée : une figure, qui représentoit S. Savin, le frappe & fixe ses regards. Il la considere de près, & la reconnoît pour celle du guerrier inconnu, qui avoit combattu en sa faveur.

[611.]

Le Khan des Abares fait une irruption dans le Frioul, à la tête d'une nombreuse armée. Gisulf, duc de Frioul, fait fortifier à la hâte toutes les places de ses Etats; &, rassemblant tout ce qu'il peut de troupes, il vient présenter la bataille aux Abares. Son armée est taillée en piéces, & lui-même reste parmi les morts. Les vainqueurs, ne trouvant plus d'obstacles, ravagent la campagne sur leur passage, & s'avancent vers la capitale du Frioul. Romilde, veuve de Gisulf, s'étoit renfermée dans cette place, avec ses quatre fils Tason, Caccon, Rodoald & Grimoald, & ses quatre filles. Le Khan, voulant reconnoître la place, s'avance pour en faire le tour. Il étoit jeune & bien fait. Romilde, du haut des remparts, le voit; le considere; oublie en un instant tous les maux qu'elle en a reçus, & conçoit pour lui la plus violente passion. Elle envoie proposer à ce prince de lui livrer la ville, s'il consent à l'épou-

ſer. Le Khan diſſimule l'horreur que lui cauſe une pareille propoſition, & feint de l'accepter. Mais, dès qu'il ſe voit maître de la ville, il l'abandonne au pillage & aux flammes. Il part, après cette expédition, emmenant avec lui Romilde, ſes enfans, & la plûpart des habitans. Pendant la marche, les fils de Giſulf trouvent le moyen de ſe ſauver. Grimoald, le plus jeune de tous, ayant été renverſé par les ſecouſſes de ſon cheval, Taſon, un de ſes freres, ſe diſpoſoit à le percer de ſa lance, pour qu'il ne tombât pas vivant entre les mains de l'ennemi; mais, attendri par les pleurs de cet enfant, il lui tend la main, & le place ſur la croupe de ſon cheval. Cependant une troupe d'Abares pourſuivoit vivement ces jeunes fugitifs. Un Abare, qui avoit devancé les autres, frappé de la beauté du jeune Grimoald, l'enleve de deſſus le cheval de ſon frere, le remet ſur le ſien; &, content de cette priſe, il tourne bride auſſi-tôt. Grimoald, qui avoit un courage & une préſence d'eſprit au-deſſus de ſon âge, ſe ſaiſit adroitement du poignard qui pendoit au côte du Barbare, & lui en donne un coup aſſez fort, qui le renverſe par terre. Il ſe met enſuite en ſelle, & rejoint ſes freres. On verra ce jeune homme devenir un des plus fameux rois des Lombards.

De

De retour en Pannonie, le Khan des Abares fait maſſacrer tous les hommes qu'il avoit emmenés du Frioul, & réſerve pour la ſervitude les femmes & les enfans. Voulant tenir, en quelque façon, ſa parole à Romilde, il paſſe une nuit avec elle; & le lendemain, il l'abandonne à la brutalité de ſes ſoldats, « pour contenter, diſoit-il, » la paſſion favorite de cette reine. » Après ces outrages, il la fait empaler, & lui dit, en lui montrant le pieu qui devoit être l'inſtrument de ſon ſupplice: « Voilà l'é-» poux qui convient à tes ſemblables. »

Les quatre filles de Romilde, plus vertueuſes que leur mere, & conſervant dans l'eſclavage les ſentimens d'honneur que leur inſpiroit leur naiſſance, eurent ſoin de cacher toujours dans leur ſein de la chair cruë, afin que l'odeur infecte, qui en ſortiroit, écartât ceux qui voudroient attenter à leur vertu. Leur ſtratagême réuſſit: les Abares, voulant s'approcher d'elles, ne purent ſoutenir l'horrible puanteur qu'elles exhaloient. Ils crurent que cette odeur leur étoit naturelle, & ſe retirerent, en diſant groſſièrement, que toutes les Lombardes exhaloient une mauvaiſe odeur. Ces princeſſes furent, dans la ſuite, rachetées par leurs freres, qui les marierent comme il convenoit à leur naiſſance.

[602.]

Théodelinde écrit au pape Grégoire, pour lui faire part de la naiſſance de ſon fils. Grégoire lui répond pour la féliciter, & joint à ſa lettre des Philacteres pour le jeune prince. C'étoit une Croix contenant du bois de la vraie Croix, avec une leçon de l'Evangile, enfermée dans une boëte de Perſe. On donnoit le nom de *philactères* à des reliques enchaſſées dans diverſes matieres. On les portoit dévotement ſur ſoi; & l'on étoit vivement perſuadé qu'elles préſervoient des dangers. Cet uſage a ſubſiſté pendant pluſieurs ſiécles; & l'on en voit encore aujourd'hui quelques reſtes.

LÉMIGIUS, *Exarque.*

ADALOALD, Roi des Lombards.

[615.]

AGILULF étant mort, on proclame roi ſon fils Adaloald, alors âgé de treize ans. Théodelinde eſt chargée de la régence, pendant la minorité du jeune prince.

La lèpre, maladie contagieuſe, juſqu'alors inconnue, ou du moins extrêmement rare, commence cette année à ſe répandre dans l'Italie où elle devint enſuite très-commune.

[619.]

L'exarque Lémigius fait voir par ſa conduite combien l'ambition aveugle les hommes ſur leurs défauts. Ce vil eunuque, à peine digne d'être compté parmi les hommes, oſe concevoir le deſſein de ſe faire empereur d'Occident; ſes tréſors & ſes careſſes gagnent l'armée: il la conduit à Rome pour s'y faire proclamer & couronner; mais les ſoldats ſont à peine

éloignés de quelques milles de Ravenne, qu'ils font réflexion sur la bassesse du maître qu'ils vont se donner. Honteux d'avoir pu concevoir un si lâche projet, ils massacrent l'ambitieux eunuque & envoient sa tête à Constantinople. Le patrice Isaac lui succede.

[625.]

L'illustre Théodelinde est enlevée, cette année, à l'Italie: cette princesse fut principalement célèbre par ses pieuses libéralités. Elle fit bâtir à Monza, petite ville voisine de Milan, une superbe basilique, sous l'invocation de S. Jean-Baptiste, patron des Lombards. Elle orna cette église de présens magnifiques, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui. On remarque sur-tout trois couronnes d'or, de chacune desquelles pend une croix d'or, enrichie de pierres précieuses. Au dedans du cercle d'une de ces couronnes, on lit cette inscription: » Agilulf, par la grâce de Dieu, homme glorieux, roi de » toute l'Italie, l'offre à S. Jean-Baptiste » dans l'eglise de Monza. » Une autre de ces couronnes est appellée *la couronne de fer*, parce que le bas du cercle d'or est garni par dedans d'un cercle de fer, que les habitans de Monza prétendent, depuis

quelques ſiecles, avoit été fait d'un des cloux de la croix du Sauveur.

Ce fut par les exhortations de cette pieuſe reine, que le roi Agilulf abjura l'Arianiſme, & rentra dans le ſein de l'egliſe : ce fut elle auſſi qui l'engagea à donner des terres conſidérables, & à accorder de grands priviléges aux égliſes, ſur-tout aux monaſrus; exemple dangereux pour ſes ſucceſſeurs.

ISAAC, Exarque.

ARIOALD, Roi des Lombards.

[626.]

ARIOALD, gendre de Théodelinde, avoit, aussi-tôt après la mort de cette princesse, usurpé la couronne sur le roi son beau-frere. Adaloald avoit été demander du secours à l'exarque de Ravenne, qui se disposoit à le rétablir sur le thrône; mais il mourut sur ces entrefaites, & sa mort assura l'usurpation d'Arioald, qui fut généralement reconnu pour roi.

[629.]

Arioald avoit épousé Gondeberge, fille d'Agilulf & de Théodelinde, princesse aussi vertueuse que belle. Un des ministres du roi, nommé *Adalulf*, épris des charmes de Gondeberge, lui faisoit assidument sa cour, sans oser lui découvrir sa passion téméraire; mais la reine l'ayant un jour loué innocemment sur la beauté de sa taille, l'amoureux Adalulf, encouragé par ces éloges, eut la hardiesse de lui découvrir ses desirs, & la pressa vivement d'y répondre. La reine, aussi surprise qu'indignée

d'une pareille propoſition, lui crache au viſage & lui reproche ſon inſolence. Adalulf ſe retire confus & déſeſpéré; mais, craignant que la reine ne ſe plaigne à ſon époux de ſa témérité, il va promptement trouver le roi, & lui dit qu'il a découvert que la reine a, depuis trois jours, des entretiens ſecrets avec Taſon, duc de Frioul; qu'elle a même réſolu de l'épouſer & de le placer ſur le thrône; que, pour accomplir ſon deſſein, elle doit bientôt empoiſonner le roi. Arioald, ſans autre examen, fait enfermer la reine dans le château de Lomello.

[632....]

Dagobert, roi France, envoie des ambaſſadeurs à Arioald, pour lui demander raiſon du mauvais traitement qu'il faiſoit éprouver à la reine Gondeberge, ſa parente. Arioald répond qu'il eſt convaincu que la reine eſt coupable; ſur quoi les ambaſſadeurs des Francs, conformément à leurs inſtructions, propoſent de décider la queſtion par un combat ſingulier, entre l'accuſateur & un des amis de la reine, ſuivant l'uſage des Lombards. Le roi y conſent. *Piſton*, domeſtique de Gondeberge, ſe préſente pour être le champion de la princeſſe. Il combat & tue Adalulf ſon accuſateur. Gondeberge eſt re-

connue innocente, & recouvre la confiance de ſon époux.

Les ſoldats Romains, n'ayant point été payés depuis longtemps, éclatoient en murmures, & demandoient à grands cris leur ſolde à l'exarque Iſaac. Celui-ci ordonne en ſecret au cartulaire Maurice de leur dire que l'exarque n'avoit point de fonds, mais que le tréſor de S. Jean de Latran étoit plein de richeſſes; que l'empereur avoit envoyé pluſieurs fois de l'argent pour leur paye, & que le pape l'avoit toujours fait dépoſer dans ce tréſor. Les ſoldats, animés par ce diſcours, volent au palais de Latran : tous les officiers du pape & les ſerviteurs de l'Egliſe prennent les armes, & défendent l'entrée du tréſor. Les ſoldats s'obſtinent, pendant trois jours, à reſter dans le palais. Enfin Maurice entre dans le tréſor, & appoſe le ſcellé ſur toutes les armoires. L'Exarque, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, vient à Rome : il envoie en exil, ſous divers prétextes, les principaux eccléſiaſtiques; fait garder le pape à vue; &, libre déſormais, il fait enlever les vaſes d'or & d'argent, les ornemens précieux, & les dons ſuperbes dont tant de princes avoiens enrichi la baſilique de Latran. Il envoie une partie de ce butin à l'empereur qui en profite, ſans trop s'informer d'où il vient.

[635.]

L'exarque de Ravenne payoit, tous les ans, au roi des Lombards trois cens écus d'or, pour le renouvellement de la trève commencée en 603. Arioald remet à l'Exarque cette espece du tribut, à condition qu'il se défera des ducs de Frioul, Tason & Caccon, dont la puissance l'inquiétoit. L'exarque communique ce projet au patrice Grégoire, qui gouvernoit pour l'empereur quelques villes voisines du Frioul, & le prie de l'aider à l'exécuter. En conséquence, Grégoire qui vivoit en bonne intelligence avec les ducs de Frioul, invite le duc Tason à le venir voir dans la ville d'Oderzo, lui proposant de l'adopter, en lui coupant la barbe, à la maniere des Romains. Tason, ne se défiant de rien, se rend auprès de Grégoire, accompagné de son frere Caccon, & d'une suite convenable; mais à peine est-il entré dans la ville d'Oderzo, qu'il reconnoît son imprudence. On ferme les portes, & l'on fond de toutes parts sur lui & sur sa troupe. Accablés par le nombre, ils sont tous taillés en piéces, après s'être défendus jusqu'à la derniere extrémité. Grégoire, par une raillerie barbare, se fait apporter la tête de Tason, &, pour remplir sa promesse, lui coupe la barbe.

ISAAC, *Exarque.*

ROTHAR, Roi des Lombards.

[636.]

APRÈS la mort d'Arioald, les Lombards firent à Gondeberge le même honneur qu'ils avoient fait à Théodelinde, en lui laiſſant le choix libre d'un roi. Gondeberge choiſit Rothar, duc de Breſcia ; mais ce prince ingrat, oubliant qu'il lui devoit le thrône, dépouilla ſa bienfaitrice de toutes les marques de ſa dignité ; la relégua dans un appartement reculé du palais de Pavie, & ſe livra tout entier à des concubines.

[643.]

Les Lombards n'avoient point eu juſqu'alors de loix écrites. Ils avoient toujours ſuivi les coutumes qu'ils avoient reçues de leurs peres par tradition. Rothar fut leur premier légiſlateur. Il convoque, cette année, une diète générale à Pavie ; &, du conſentement des nobles, il y fait pluſieurs loix qu'on rédigea par écrit, &

dont on forma la matiere d'un édit. Cet édit, contenant 386 loix, fut publié, l'année suivante, dans toutes les provinces soumises à sa domination. On lisoit à la tête de l'édit la préface suivante :

» Ici commence l'édit que, de l'avis
» de mes principaux conseillers, j'ai fait
» dans la crainte de Dieu, moi Rothar,
» septieme roi de la nation des Lombards,
» la huitieme année de mon règne, & la
» soixante-septieme depuis l'arrivée des
» Lombards dans la province d'Italie, sous
» Alboin, roi en ce temps-là, par la grace
» de Dieu. Donné à Pavie, dans le palais.
» L'édit suivant fera voir combien je m'in-
» téresse au bonheur de mes sujets. »

[652.]

Rothar meurt âgé de quarante-sept ans, & est enterré dans la basilique de S. Jean, à Monza. Paul Diacre rapporte à ce sujet une histoire assez peu croyable, mais qu'il assure avoir apprise de témoins oculaires. C'étoit la coutume des Lombards d'ensevelir les rois & les grands seigneurs, avec leurs armes & les marques de leur dignité. Long-temps après la mort de Rothar, un voleur, poussé par le desir du gain, ouvrit son tombeau, & s'empara de toutes les choses précieuses qui y étoient renfer-

mées. Il se retiroit à la hâte avec son butin, lorsqu'il rencontra S. Jean-Baptiste qui lui fit les plus vifs reproches, & lui déclara qu'il étoit le protecteur de Rothar, & que, pour venger l'outrage qu'il lui avoit fait, il lui interdisoit l'entrée de son église. En effet, depuis ce jour, lorsque le voleur vouloit entrer dans la basilique de S. Jean, il sentoit comme la pointe d'une épée qui, s'appuyant sur sa gorge, le forçoit à s'éloigner.

OLYMPIUS, Exarque.

RODOALD, Roi des Lombards.

[652.]

RODOALD, fils de Rothar, ſuccede à ſon pere : ſon règne ne dura que cinq à ſix mois. Ayant violé la femme d'un Lombard, l'époux furieux lava ſa honte dans le ſang de ce prince.

L'empereur Conſtant II avoit publié, en 648, un édit par lequel il étoit défendu de diſputer ſur les matieres de religion. L'héréſie des Monothélites, qui régnoit alors, y avoit donné lieu. Le pape Martin I. condamna, dans un concile, l'édit de Conſtant. L'empereur indigné chargea l'exarque Olympius de s'aſſurer de la perſonne du pape. Olympius, après avoir paſſé en vain une grande partie de cette année à Rome, ſans avoir pu trouver les moyens de ſe ſaiſir du pape, réſolut de l'aſſaſſiner en trahiſon. Sous prétexte de recevoir la Communion de la main du pontife, il ſe rendit dans l'égliſe de ſainte Marie majeure, où Martin officioit ſolemnellement.

Il avoit chargé un de ses gardes de tuer le pape, lorsqu'il le verroit s'approcher de lui, pour le communier; mais, quand le garde voulut exécuter cet attentat sacrilége, il perdit tout-à-coup l'usage de la vue. Olympius, forcé de reconnoître que Dieu s'opposoit à l'éxécution de son crime, fit au pape l'aveu de son horrible dessein, & lui en témoigna un repentir sincere.

THÉODORE CALLIOPAS, Exarque.

ARIPERT, Roi des Lombards.

[653.]

ARIPERT, fils du duc Condoald, & neveu de Théodelinde, eſt élu roi, d'un conſentement unanime.

L'exarque Calliopas ſe rend à Rome, dans le deſſein de ſe ſaiſir du pape. Ce pontife, dangereuſement malade depuis huit mois, s'étoit retiré dans l'égliſe de Latran. Il envoya au-devant de l'exarque quelques perſonnes de ſon clergé. L'exarque les reçut dans le palais ; & voyant que le pape n'étoit pas avec eux, il leur témoigna quelque deſir de le voir. Le lendemain, qui étoit un dimanche, il n'oſa entrer dans l'égliſe, craignant la multitude du peuple, & s'excuſa ſur les fatigues de ſon voyage. Le lundi matin, il envoya ſon cartulaire dire au pape, qu'on lui avoit rapporté qu'il avoit fait des amas d'armes dans le palais pontifical. Le pape répondit qu'on pouvoit en faire la viſite ; & en effet on n'y trouva rien. Quelques heures après, le pape étant couché dans

ſon lit, devant l'autel de la baſilique de Latran, Calliopas entre accompagné d'une troupe de ſoldats armés, qui briſent les cierges, & commettent pluſieurs inſolences. Il montre aux prêtres & aux diacres un ordre de l'empereur de dépoſer Martin, & de l'envoyer à Conſtantinople. Tout le clergé s'écrie alors : « Anathême à quiconque croira que Martin a changé un » ſeul point dans la foi ! Anathême à qui» conque ne perſévere pas juſqu'à la mort » dans la Foi catholique ! » Mais l'exarque, s'embarraſſant fort peu de ces cris, s'aſſure de la perſonne du pape qui ne fait aucune réſiſtance. La nuit du 19 de Juin, il le fait porter dans une barque, ne laiſſant que dix domeſtiques autour de ſa perſonne, & ne lui permettant d'emporter, de tous ſes meubles, qu'un ſeul gobelet. On conduit cet infortuné pontife à Meſſine où il s'embarque pour Conſtantinople. Pendant le voyage, le pontife, quoique travaillé d'une cruelle dyſſenterie, n'eut pas la liberté de ſortir du vaiſſeau qui lui ſervoit de priſon. On lui permit ſeulement de ſe baigner deux ou trois fois dans l'iſle de Naxe. Les fideles des pays, où il ſéjournoit, lui apportoient des rafraîchiſſemens de toute eſpece ; mais ſes gardes s'en emparoient & maltraitoient encore ceux qui les apportoient.

[654.]

[654.]

Martin étant arrivé à Conſtantinople, on le laiſſe au port, depuis le matin juſqu'à quatre heures après-midi, couché dans le vaiſſeau ſur un grabat, expoſé en ſpectacle à tout le monde. Vers le coucher du ſoleil, on le tire de la barque, & on le porte ſur un brancard dans une priſon, où il demeure trois mois ſans parler à perſonne. Au bout de ce tems, il eſt interrogé par le ſacellaire; &, ſes réponſes n'ayant pu ſatisfaire des ennemis acharnés à ſa perte, il eſt livré entre les mains du préfet de Conſtantinople, qui lui fait ſouffrir les plus indignes traitemens. Les bourreaux ſe ſaiſiſſent de ſa perſonne; lui ôtent ſon pallium ſacerdotal, & le dépouillent de tous ſes habits. Dans cet état ils lui mettent un carcan de fer au col, & le traînent inhumainement par toutes les rues de la ville. Après avoir été ainſi expoſé aux inſultes de la populace, il eſt chargé de chaînes, & reconduit en priſon. On le traînoit avec tant de violence, qu'en montant les degrés, qui étoient hauts & rudes, il s'écorcha les jambes & les jarrets, & enſanglanta l'eſcalier. Le froid étoit alors exceſſif. Deux femmes, qui gardoient les clefs de la priſon, touchées de compaſſion

pour ce venérable vieillard, le mirent dans un lit, & le couvrirent bien pour le réchauffer. Après trois mois d'une rigoureuſe captivité, Martin fut envoyé en exil dans la Cherſonnèſe où il mourut.

[661.]

Aripert meurt, après avoir régné neuf ans. Avant ſa mort, il avoit partagé ſes Etats entre ſes deux fils Pertharit & Gondebert, qui prirent auſſi-tôt poſſeſſion de la part qu'il leur avoit aſſignée.

THÉODORE CALLIOPAS, Exarque.

PERTHARIT & GONDEBERT, Rois des Lombards.

[662.]

L'AMBITION ne tarde pas à désunir les deux freres ; chacun vouloit régner seul. Gondebert, se sentant peut-être plus foible, envoie Garibald, duc de Turin, demander du secours à Grimoald, duc de Bénevent. Garibald, abusant de la confiance de Gondebert, exhorte Grimoald à profiter de la querelle des deux freres, pour s'emparer lui-même du thrône. Ce conseil flattoit trop l'ambitieux Grimoald, pour qu'il ne le suivît pas. Il se met en marche à la tête d'une armée considérable, & se hâte de joindre Gondebert. Cependant Garibald, continuant de jouer son rôle, conseille à Gondebert de loger le duc de Bénevent dans son palais ; mais il lui fait entendre qu'il ne doit pas se fier aveuglément à lui, ni se trouver avec le duc, sans avoir des armes sous ses habits. Gondebert approuve ce dangereux avis ; mais, lorsque les deux princes se voient, pour la

premiere fois, Grimoald, s'appercevant que Gondebert étoit armé, le perce de son épée, & le laisse étendu mort sur la place. Il s'empare ensuite de Pavie, & des autres Etats de ce prince. Pertharit, prince foible & timide, apprenant le funeste sort de son frere, prend la fuite avec précipitation; & moins soigneux que le pieux Enée, il laisse au pouvoir de l'ennemi sa femme Rodelinde, & son fils Cunibert. Grimoald délivré de ses deux rivaux, se fait proclamer roi à Milan; & pour couvrir son usurpation, il fait asseoir avec lui sur le thrône la sœur de Pertharit & de Gondebert.

La perfidie de Garibald, premier auteur de tant de crimes, ne demeura pas impunie. Un parent de Gondebert forma le projet de l'assassiner, le jour même de Pâques, dans la basilique de S. Jean, où il sçavoit que Garibald devoit venir. Il monta sur les fonts de baptême, ayant son épée nue sous ses habits, & se tint caché derriere une colomne auprès de laquelle Garibald devoit naturellement passer. Dès qu'il le vit à sa portée, il saisit promptement son épée, & lui en déchargea un grand coup qui lui abbatit la tête.

[663.]

L'empereur Constant II forme le pro-

jet de réunir l'Italie à son empire. Il s'embarque à Constantinople, sur une flotte considérable, & vient aborder à Tarente. Son arrivée répand la frayeur chez les peuples voisins. Il profite de cette premiere impression, & assiége Bénevent. Romoald, fils de Grimoald, chargé par son pere du gouvernement de ses Etats, se voyant vivement pressé par l'empereur, envoie Sésuald, son gouverneur, demander du secours à son pere. Grimoald se hâte d'assembler une armée. Arrivé sur les frontières du duché de Bénévent, il envoie Sésuald annoncer à son fils, qu'il approche. Sésuald est pris en chemin par les Grecs. L'empereur le fait conduire sous les murs de la ville, & lui ordonne, sous peine de la vie, de dire aux assiégés, qu'ils n'ont aucun secours à espérer. Mais Sésuald, appercevant Romoald, s'écrie de toutes ses forces: « Ayez bon courage, mon prince, » votre pere est arrivé sur les bords du Sangro, & va bientôt attaquer vos ennemis. » Prenez soin, je vous en conjure, de ma » femme & de mes enfans. Les Grecs vont » me faire payer de ma tête l'avis que je » vous donne. » En effet l'empereur irrité fait trancher la tête à ce fidele officier, & la fait lancer dans la ville, à l'aide d'une machine. Romoald l'arrosa de ses larmes, & la fit ensevelir avec honneur.

L'empereur, ne jugeant pas à propos d'attendre Grimoald, leve le siége de Bénevent, & se retire vers Naples. Dans sa retraite, son arriere-garde est taillée en piéces par un détachement de l'armée Lombarde. Ce prince, quelque tems après, se rend à Rome. Il y avoit long-tems que cette capitale n'avoit joui de la présence d'un empereur. On fit à Constant la réception la plus magnifique. Le pape & le clergé allerent au-devant de lui, à six milles des portes, & le conduisirent comme en triomphe dans la basilique de S. Pierre. Ce prince laissa de riches présens à cette église, & à celle de sainte Marie majeure. Il se rendit en procession au Vatican, avec toute sa suite: il y entendit la messe célébrée solemnellement par le pape, & donna pour offrande un voile précieux, tissu d'or & de soie. Mais, avant de quitter Rome, il s'empara de toutes les raretés qu'il y trouva, vases, statues, coupes d'or, d'argent, de bronze; il emporta tout, jusqu'à des carreaux de cuivre, qui couvroient l'église de la Rotonde.

Quoique les Lombards eussent embrassé la religion Chrétienne, cependant ils conservoient encore en plusieurs endroits quelques restes d'idolatrie: ils adoroient des serpens, des couleuvres, des viperes. Il y avoit dans la ville de Bénevent un arbre fa-

meux, auquel ils rendoient un culte ſuperſti-tieux. Une des cérémonies principales de ce culte conſiſtoit à ſuſpendre un cuir aux branches de cet arbre. Enſuite, montant à cheval, & courant à toute bride, ils lançoient, par-deſſus l'épaule, des dards contre ce cuir, ſans le voir. Ceux qui étoient aſſez heureux pour arracher avec leurs dards quelques lambeaux de ce cuir ſacré, les conſervoient précieuſement, & les regardoient comme un préſervatif aſſuré contre toutes ſortes de dangers. Lorſque l'empereur Conſtant vint mettre le ſiége devant Bénevent, un ſaint prêtre, nommé *Barbatus*, ſaiſit cette occaſion pour détruire ce reſte odieux du paganiſme. Il fit promettre au duc Romoald d'abolir cette cérémonie ſuperſtitieuſe, ſi Dieu ſauvoit la ville de la fureur des Grecs. Dès que le ſiége fut levé, Barbatus, accompagné de quelques zélés Catholiques, courut abbatre cet arbre ſacrilége, & couvrit d'un monceau de terre la place où il avoit été.

[664.]

Le malheureux Pertharit s'étoit retiré auprès du Khan des Abares. Grimoald, ne ſe croyant pas en ſûreté ſur le thrône, tant qu'il auroit à craindre un ſi dangereux rival, envoya prier le Khan de le lui

livrer. Le Khan répondit aux ambassadeurs : « Les dieux sont témoins des ser-
» mens que j'ai faits. Ils me puniroient,
» si j'osois les violer. » Mais, lorsque les ambassadeurs lui déclarerent qu'il devoit s'attendre à la guerre, s'il s'obstinoit à garder Pertharit dans ses Etats, le Khan, allarmé de cette menace, pria Pertharit de se choisir un asyle plus sûr.

Ne sçachant où porter ses pas, le malheureux monarque prend une résolution bien étrange. Il avoit entendu vanter la clémence de Grimoald ; il ose en faire l'épreuve, & part, dans le dessein de se remettre lui-même entre les mains de l'usurpateur. Lorsqu'il est près de Pavie, il envoya Unulf, le plus fidele de ses serviteurs, en donner avis à Grimoald. Ce prince avoit l'ame grande & généreuse : frappé de la démarche hardie de Pertharit, il jure qu'il ne lui sera fait aucun mal. Pertharit, sur sa parole, se rend à la cour. Lorsqu'il aborda Grimoald, il voulut se jetter à ses pieds ; cette bassesse ne dut pas plaire à Grimoald : il ne voulut pas souffrir qu'un prince s'humiliât devant lui jusqu'à ce point. Il embrassa Pertharit, lui jura une amitié sincere, & lui donna un magnifique palais dans Pavie.

La générosité de Grimoald ne se soutint pas. Jaloux de l'affection que les grands &

le peuple témoignoient à Pertharit; effrayé d'ailleurs par les ſoupçons de ſes miniſtres, il réſolut de s'aſſurer de la perſonne de ce prince. Il engagea Pertharit à donner à ſes amis un magnifique repas, dont il fit lui-même la dépenſe, eſpérant que ce prince s'enyvreroit, & que, pendant ſon yvreſſe, il ſeroit aiſé de l'enlever. Pertharit fut averti des funeſtes deſſeins de Grimoald. Il ſçut ſi bien tromper les convives, qu'il parut boire autant de vin que les autres, quoiqu'il n'eût bu que de l'eau pendant tout le repas; &, lorſqu'il alla ſe coucher, on le crut auſſi yvre que les autres. A peine ſe fut-il mis au lit, que le palais fut inveſti. Alors le fidele Unulf le déguiſa ſous les habits d'un eſclave; le chargea de quelques meubles, & le fit marcher devant lui, en lui diſant des injures, & lui donnant même quelques coups de bâton. Les gardes trompés le laiſſerent ſortir du palais. Il conduiſit ainſi ſon maître vers un endroit des remparts, où il avoit ordonné à quelques domeſtiques de l'attendre. Ils ſe gliſſerent, le long du mur, avec des cordes; monterent ſur des chevaux, qu'ils trouverent dans une prairie voiſine, & prirent la route de Turin, pour ſe rendre en France.

Cependant Grimoald, croyant avoir Pertharit en ſa puiſſance, ordonne qu'on

amene ce prince. On va frapper à son appartement. Un valet de chambre, qui y étoit resté, répond, sans ouvrir, que son maître repose, & qu'il a tant bu qu'il ne peut rien entendre. On rapporte cette réponse à Grimoald, qui persiste à vouloir qu'on le lui amene sur le champ. Le valet de chambre ne voulant pas ouvrir, on enfonce la porte; on cherche par-tout Pertharit, mais en vain. Le domestique déclare enfin que son maître n'est plus dans Pavie. On le traîne aussi-tôt devant Grimoald, auquel il raconte la maniere dont Pertharit s'est sauvé. Grimoald demande alors à ses courtisans ce qu'ils pensent qu'on doit faire de cet homme. Tous prononcent qu'il mérite la mort: «Vous vous » trompez, répond Grimoald. Il mérite » plutôt une récompense, pour avoir été » fidele à son maître, aux dépens même de » sa vie.» Là-dessus il met le valet de chambre au nombre de ses domestiques, & lui demande d'avoir pour lui la même fidélité, que pour Pertharit. Ayant appris qu'Unulf s'étoit retiré dans la basilique de S. Michel, il le fait venir en son palais; le comble de louanges, & lui permet de rester à Pavie, paisible possesseur de tous ses biens. Mais Unulf lui déclare qu'il aime mieux vivre dans l'indigence auprès de Pertharit, que de jouir, loin de ce prince, de la plus brillante

fortune. Le valet de chambre ayant fait paroître les mêmes ſentimens, Grimoald leur permet d'emporter tout ce qu'ils ont de plus précieux, & d'aller joindre leur maître; enviant le ſort de Pertharit, qui, dans ſa diſgrace, trouvoit encore des ſerviteurs ſi fideles.

[666.]

Grimoald, voulant châtier la rebellion de Loup, duc de Frioul, engage le Khan des Abares à faire des courſes dans le Frioul. Le Khan fait plus que Grimoald ne demande. Il bat le duc de Frioul dans une grande bataille où ce prince laiſſe la vie, & porte le fer & le feu dans les bourgs & dans les villages. Grimoald l'ayant fait prier de ſe retirer, il répond qu'il a fait la conquête du Frioul, & qu'il prétend la conſerver. Auſſi-tôt Grimoald leve des troupes, & entre dans le Frioul. Le Khan lui ayant envoyé des ambaſſadeurs, il leur fit attendre long-tems ſa réponſe. Tous les jours il faiſoit en leur préſence la revue de la plus grande partie de ſon armée. Quoiqu'elle fût aſſez peu nombreuſe, il trouva le ſecret de la leur faire paroître fort conſidérable. Il en faiſoit paſſer chaque fois devant eux divers corps, toujours les mêmes, mais deguiſés ſous des habits & des armes différentes. Il les ren-

voya ensuite à leur maître, les chargeant de lui dire que, s'il ne s'en retournoit promptement dans ses Etats, lui-même iroit lui en montrer le chemin, avec toute cette multitude qu'ils avoient vue. Le Khan, sur le rapport de ses ambassadeurs, n'eut rien de plus pressé que de vuider le Frioul.

Le pape Vitalien avoit exigé de Maur, archevêque de Ravenne, un acte de soumission. L'archevêque avoit répondu qu'il étoit surpris de la prétention du pape; qu'ils étoient convenus de ne point s'inquiéter l'un l'autre; qu'il avoit l'acte de cette convention, signé de la main de Vitalien lui-même. Le pape, irrité de cette réponse, menace de l'excommunication l'archevêque rebelle. L'archevêque, à son tour, écrit au pape qu'il l'excommuniera, s'il persiste dans son injuste demande. On prend l'empereur pour juge de ce débat; & ce prince décide en faveur de l'archevêque. Il lui expédia même un diplôme, par lequel les archevêques de Ravenne étoient exempts, pour toujours, de la dépendance de tout seigneur ecclésiastique, & même de celle du patriarche de l'ancienne Rome.

[667.]

Barbatus, évêque de Bénevent, le même qui avoit signalé son zèle quelques années

auparavant, en abbattant un arbre, reste de l'idolatrie des Lombards, jouissoit d'un grand crédit auprès de Théoderade, épouse de Romoald, duc de Bénevent; il s'en servit pour abolir jusqu'aux moindres vestiges du paganisme. Sçachant que Romoald conservoit dans son cabinet une vipere d'or, idole qui lui avoit été transmise par ses ancêtres, & soupçonnant le duc de lui rendre quelque culte, un jour que ce prince étoit à la chasse, il pria la duchesse de lui remettre cette idole, & la brisa sur le champ. Il en employa le métal à faire un calice & une patene d'une grandeur extraordinaire.

[668.]

Les duels judiciaires étoient en usage chez les Lombards. Un homme, accusé d'un crime, se battoit contre son accusateur; s'il étoit vainqueur, il étoit réputé innocent. On prétend que les Lombards furent les premiers peuples, qui s'aviserent de chercher la vérité par cet étrange moyen. Grimoald, ne pouvant abolir entièrement cette coutume barbare, se contenta d'ordonner que, dans les questions d'état, & lorsqu'il s'agiroit de possession de biens, les duels ne seroient plus permis après trente ans.

[670.]

Les Esclavons font une irruption dans le

Frioul, & veulent ſurprendre Cividal, capitale de ce duché. Vectaris, duc de Frioul, informé de leur arrivée, s'avance avec vingt-cinq chevaux, juſqu'au pont de la riviere de Natiſone, de l'autre côté de laquelle les Barbares étoient campés. Ceux-ci, voyant venir à eux cette petite poignée de gens, commencent à crier par dériſion : » Voici le patriarche qui vient nous com- » battre avec ſon clergé. » Le duc, les entendant, leve auſſi-tôt la viſiere de ſon caſque. Les Abares le reconnoiſſent, & s'imaginent que ſon armée le ſuit à quelque diſtance. Ils prennent auſſi-tôt la fuite. Vectaris profite de leur erreur ; tombe ſur eux, avec ſes vingt-cinq cavaliers, & en fait un grand carnage.

[671.]

Grimoald ayant eſſayé de bander un arc, neuf jours après avoir été ſaigné ; l'effort violent qu'il fit, rouvrit la veine : on ne put arrêter le ſang, & il mourut. On prétendit que les médecins avoient empoiſonné les remedes qu'ils appliquerent ſur l'ouverture de la veine.

GREGOIRE, *Exarque.*

PERTHARIT rétabli.

[671.]

GRIMOALD laiſſoit un fils, encore enfant, nommé *Garibald*, qui fut proclamé roi; mais Pertharit, informé de la mort de Grimoald, s'avança auſſi-tôt ſur les frontieres du royaume. Dès qu'il parut, les Lombards ſe déclarerent en ſa faveur. Tous les officiers du palais, ſuivis d'une foule de peuple, vinrent au-devant lui, & le conduiſirent à Pavie. Ainſi Pertharit remonta ſur le thrône, après neuf ans d'exil, & trois mois après la mort de Grimoald. Sa femme & ſon fils, lui furent rendus par Romoald I, duc de Bénevent, à qui Grimoald en avoit confié la garde.

[672.]

Maur, archevêque de Ravenne, célébre par ſes diſputes avec l'évêque de Rome, meurt, cette année, dans la diſgrace du ſiége apoſtolique. Lorſqu'il ſentit ſa fin approcher, il fit aſſembler ſon clergé autour de ſon lit; & demanda pardon à tous ſes

prêtres du ſcandale qu'il pouvoit leur avoir cauſé ; mais, en même tems, il leur recommanda inſtamment de ſe conſerver toujours indépendans de l'évêque de Rome, & de ne jamais rentrer ſous le joug qu'il prétendoit impoſer à toutes les égliſes.

[677.]

Rodelinde, épouſe de Pertharit, acheve, cette année, la nouvelle égliſe qu'elle faiſoit élever à Pavie. Il y avoit auprès de cette baſilique un fameux cimetière où les nobles Lombards ſe faiſoient enterrer. S'il arrivoit que quelqu'un de ceux dont les familles avoient leur ſépulture en ce lieu, fût tué à la guerre, ou mourût dans un pays lointain, on plantoit, à la place qu'il auroit occupée, une longue & groſſe perche, au haut de laquelle on attachoit une colombe qui avoit le bec tourné vers l'endroit où le mort avoit perdu la vie : c'eſt de cet uſage ſingulier, que l'égliſe fut appellée *ſainte Marie-aux-Perches* ; elle ſubſiſte encore aujourd'hui.

[678.]

Wilfrid, archevêque d'Yorck, prélat ambitieux & intriguant, ayant été dépoſé par Théodoſe, archevêque de Cantorbery, avoit entrepris le voyage de Rome, pour ſe

ſe faire rétablir dans ſon ſiége. Il paſſa par Pavie, où il fut très-bien reçu du roi Pertharit. Ce prince, dans une converſation qu'il eut avec l'archevêque, lui dit qu'on lui avoit offert de grands préſens, pour qu'il le retînt priſonnier & qu'il l'empêchât d'aller à Rome: « Mais, ajoûta-t-il, en lui racontant la maniere dont il avoit été traité lui-même par le Khan des Abares, qui n'avoit jamais voulu le livrer à Grimoald, » vous êtes en ſûreté dans mes Etats.
» Si les droits ſacrés de l'hoſpitalité ont eu
» tant de pouvoir ſur le cœur d'un prince
» barbare & idolâtre, ne dois-je pas, à
» plus forte raiſon, les reſpecter, moi qui
» connois & adore le vrai Dieu? Non,
» pour tous les thréſors du monde, je ne
» voudrois point perdre mon ame. » Pertharit garda pluſieurs jours Wilfrid à ſa cour; le combla de careſſes, & le fit eſcorter juſqu'à Rome.

[679.]

On voit par une lettre du pape Agathon, combien l'ignorance étoit grande alors, en Italie, parmi les eccléſiaſtiques. ce pontife, envoyant à l'empereur de Conſtantinople des légats pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé dans un concile tenu à Rome, s'excuſe ſur le choix

de ces légats, & dit qu'ils ſont tels qu'il a pu les trouver dans une province réduite en ſervitude, & déchirée par des guerres continuelles. Il ajoûte : « Des hommes, habitans au milieu des Barbares, » forcés de ſe procurer par le travail de » leurs mains leur ſubſiſtance journaliere, pourroient-ils acquérir la ſcience » que leur état ſemble exiger? »

L'exarque Théodore II, ayant perdu ſon ſecrétaire, cherchoit par-tout quelqu'un qui fût capable d'écrire les lettres qu'il étoit obligé d'adreſſer à l'empereur. Quelques nobles de Ravenne lui préſenterent un citoyen de cette ville, d'une très-petite taille, & difforme de viſage, nommé *Joannice.* Théodore, à la vue de cet homme, dont l'extérieur n'annonçoit rien de bon, dit à ceux qui le lui avoient amené : » Vous m'offrez-là un ſecrétaire de bien mauvaiſe mine. » On lui propoſa de faire l'eſſai de ſon ſçavoir. L'exarque ſe fit apporter une lettre écrite en grec, qu'il avoit reçue de l'empereur, & la mit entre les mains de Joannice, qui lui demanda s'il vouloit qu'il la lût en grec ou en latin? Alors l'exarque lui donna une lettre latine, qu'il lui dit de lire en grec. Joannice le fit avec un ſuccès qui ſurprit Théodore : il le retint pour ſon ſecrétaire.

[1680.]

L'Italie eſt affligée d'une horrible peſte qui fait ſur-tout de grands ravages à Pavie. Quelques perſonnes crédules, à qui la crainte du danger avoit troublé la tête, s'imaginerent voir un diable, qui, durant la plus grande violence de la peſte, frappoit aux portes des maiſons avec un dard; & remarquerent qu'il mouroit dans chacune autant de perſonnes qu'il avoit frappé de coups. Quelques-uns aſſurerent qu'il leur avoit été révélé que le moyen de faire ceſſer la peſte, étoit d'ériger un autel en l'honneur de S. Sébaſtien dans l'égliſe de S. Pierre-aux-Liens, à Pavie. La crainte rend les hommes ſurperſtitieux. On s'empreſſa d'exécuter ce que preſcrivoit la prétendue révélation. On n'élevoit point alors d'autels, qu'on n'y mît des reliques du Saint auquel ils étoient conſacrés: on fit donc venir de Rome des reliques de S. Sébaſtien; on les plaça dans l'autel qui fut érigé avec les ſolemnités ordinaires. Auſſitôt après, la peſte ceſſa: on ne crut pas pouvoir attribuer la fin de ce fléau à une autre cauſe qu'au pouvoir de S. Sébaſtien; & depuis ce temps, ce Saint fut toujours invoqué en Italie, dans les temps de peſte.

[684.]

Adoption finguliere des fils de l'empereur Conftantin Pogonat, par le pape Benoît II. Elle confiftoit à recevoir honorablement quelques boucles des cheveux des perfonnes qu'on vouloit adopter. L'empereur, voulant donner au fouverain pontife une nouvelle marque de fa bienveillance, lui fit remettre en même tems un acte authentique, par lequel il difpenfoit à l'avenir les papes de faire confirmer leur élection.

[686.]

Perthari meurt cette année, regretté de tous fes fujets, comme un bon pere de fes enfans. L'hiftoire ne parle, qu'avec les plus grands éloges, de la piété de ce prince, de fon amour pour la juftice & de fa libéralité pour les pauvres. Depuis quelques années, il avoit affocié au thrône fon fils Cunibert, qui, par fa mort, refta feul roi des Lombards.

JEAN PLATYN, Exarque.

CUNIBERT, Roi des Lombards.

[690.]

ALACHIS, un des plus puissans vassaux de Cunibert, entre, à la tête d'une armée, dans la ville de Pavie, pendant l'absence du roi des Lombards; se rend maître du palais, & se fait proclamer roi. Cunibert, n'ayant pas assez de troupes pour tenir tête à l'usurpateur, se retire dans l'isle de Comacine & s'y fortifie.

L'avarice imprudente d'Alachis lui ravit bientôt le fruit de son crime. Ses principaux amis étoient deux freres, nommés *Aldon* & *Grawson*, les plus riches citoyens de Brescia, qui avoient beaucoup contribué à l'élever sur le thrône. Dès qu'il se vit parvenu au rang qu'il avoit ambitionné, il oublia les services de ses deux amis, & ne songea qu'à s'emparer de leurs biens. Aldon avoit un jeune fils, qui étoit page à la cour. Alachis comptant un jour, sur une table, des écus d'or, en laissa tomber un; le fils d'Aldon le ramassa & le lui rendit: « Oh! dit Alachis à cet en-

» ſant, ton pere en a beaucoup, & j'eſ-
» pere qu'il me les donnera bientôt. »
Ce diſcours ayant été rapporté aux deux freres, ils ſe hâterent de prendre des meſures pour leur ſûreté. Ils commencerent par conſeiller à Alachis de ne pas toujours reſter enfermé dans Pavie : « Il faut, lui diſoient-ils, témoigner plus de confiance à
» vos ſujets, pour mieux vous aſſurer de
» leur fidelité. Abſentez-vous, pour quelque
» temps, de la ville : jouiſſez du plaiſir de
» la chaſſe : nous veillerons en votre ab-
» ſence à la garde de Pavie. » Sur leur parole, Alachis va chaſſer dans une forêt aſſez éloignée de Pavie. Auſſitôt Aldon va trouver Cunibert à Comacine ; l'exhorte à revenir à Pavie, & l'inſtruit des meſures qu'il a priſes pour l'en rendre maître. Cunibert, au jour marqué, ſe rend à Pavie, & rentre dans le palais ſans aucun obſtacle. Le clergé, la nobleſſe & le peuple le reçoivent avec les marques de la plus ſinçere affection.

Cependant Alachis n'a pas plutôt appris une révolution ſi ſubite, qu'il raſſemble auſſi tôt une armée nombreuſe, & ſe prépare à chaſſer Cunibert. Dans ces circonſtances, il apprend que le duc de Frioul envoie des troupes à ſon ennemi. Sans perdre de temps, il s'avance vers un pont, par où ces troupes devoient néceſſairement paſ-

ser, & se place en embuscade. Comme elles défiloient par pelotons, il tombe successivement sur chacun ; se fait prêter serment de fidélité par les officiers & par les soldats, empêchant sur-tout qu'aucun ne retourne en arriere ; &, par ce stratagême, il se voit à la tête d'une armée destinée à le combattre. Alors il s'avance vers Pavie, & ne tarde pas à rencontrer Cunibert, qui l'attendoit dans une grande plaine près de Côme. Cunibert lui propose de vuider leur différend par un combat singulier ; mais il le refuse, alléguant, pour raison que Cunibert étoit bien plus robuste & plus vigoureux que lui*. Tandis que les deux armées se rangent en bataille, Zénon, diacre de l'église de Pavie, demande à parler à Cunibert ; il étoit de la même taille que le roi des Lombards : « Prince, lui dit-il, » lorsqu'il fut en sa présence, de votre » vie dépend le destin de l'Etat ; nos en» nemis, dans la bataille, ne s'attacheront » qu'à vous faire périr ; souffrez que je » prenne vos armes ; que je combatte en

* La preuve qu'il en donna, ce fut que, lorsqu'étant enfans l'un & l'autre, ils jouoient ensemble dans le palais de Pavie, Cunibert saisissoit de très-gros moutons par la laine, & les levoit en l'air d'une seule main ; ce qu'Alachis n'avoit jamais pu faire.

» votre place, & ſous votre nom. La vie
» d'un prêtre obſcur comme moi, ne peut
» être mieux employée qu'à conſerver des
» jours auſſi précieux que les vôtres. »
Cunibert, ſenſible à cette marque d'affection ſi extraordinaire dans un eccléſiaſtique, lui refuſe d'abord la grace qu'il lui demande; mais les inſtances de toute ſa cour le forcent enfin à la lui accorder. Zénon, revêtu des armes de Cunibert, attire ſur lui ſeul tous les coups des ennemis. Alachis, accompagné des plus braves de ſon armée, le cherche de toutes parts. Enfin le prétendu roi, accablé des traits qu'on lui lance, tombe mort. Alachis, plein de joie, accourt pour couper la tête à ſon ennemi; mais il trouve, au lieu du roi, un miſérable clerc. Dans le tranſport de ſa fureur, il s'écrie: « Nous n'a-
» vons rien fait encore; mais, ſi je ſuis vic-
» torieux, je fais vœu de remplir un puits
» de nez & d'oreilles de clercs. » Cependant l'armée royale, croyant avoir perdu ſon roi, s'ébranle & ſe met en déſordre. Cunibert, qui, du corps de réſerve, où il étoit, voit les ſuites dangereuſes de cette erreur, s'avance au-devant des fuyards, la tête découverte, & releve par ſa préſence leur courage abbatu. La bataille recommence avec plus de fureur: Alachis eſt tué, combattant aux premiers rangs; &

Cunibert remporte une victoire complette. Ce prince, en reconnoissance, fit élever un superbe mausolée devant la porte de la basilique de S. Jean.

[694.]

Il est quelquefois dangereux de rendre de trop grands services. Aldon & Grawson l'éprouverent. Cunibert, rétabli par leur moyen sur le thrône, ne tarda pas à redouter la puissance de deux sujets capable de déthrôner & de rétablir des rois à leur gré. Il s'entretenoit un jour tête-à-tête avec son grand écuyer sur les moyens de se défaire de ces deux hommes trop puissans. Il croyoit la conversation bien secrette; elle fut cependant entendue. Les deux freres, instruits des funestes projets du roi, se réfugient dans une église, & se cachent derriere l'autel. Cunibert s'entretenoit encore avec son écuyer, lorsqu'on vint lui dire qu'Aldon & Grawson avoient pourvu à leur sureté, & cherché un asyle aux pieds des autels. Etrangement surpris à cette nouvelle, & ne pouvant s'imaginer par quel moyen les deux freres avoient pu pénétrer ses desseins, il les envoie chercher, & leur donne sa parole qu'il ne leur sera fait aucun mal. Après quelques explications, il reconnoît leur innocence,

& les reçoit dans ses bonnes graces; mais il s'obstine à leur demander par qui ils ont appris sa conversation avec l'écuyer. Alors les deux freres lui font un portrait bizarre d'une personne absolument inconnue. Le roi, simple & crédule, s'imagine bonnement que c'est quelque mauvais génie qui se plaît à le persécuter, & ne fait pas d'autre recherche.

[696.]

A Ravenne, les habitans avoient coutume de sortir de la ville, par différentes portes, les dimanches & les fêtes après-midi, ayant quelques nobles à leur tête. Les citoyens des différens quartiers de la ville se rencontroient dans la campagne, & se lançoient de part & d'autre des pierres avec la fronde; ce qui formoit une espece de combat. Cette année, les habitans du quartier de Trigur défièrent ceux du quartier de la Poterne. Ces derniers furent vaincus, mis en fuite & poursuivis par leurs adversaires à grands coups de pierres jusqu'au quartier de la Poterne, dont ils fermerent les portes; mais les vainqueurs les enfoncerent, & traverserent le quartier, comme en triomphe, pour se retirer dans le leur. Le dimanche suivant, le combat recommença avec plus de fureur; mais le

ſuccès n'en fut pas plus heureux pour ceux de la Poterne, qui furent encore vaincus, & dont un grand nombre reſta ſur la place, parce que les combattans s'étoient ſervis, non-ſeulement de pierres, mais auſſi de bâtons & d'épées. Les vaincus, déſeſpérans de pouvoir ſe venger de leurs ennemis par la force ouverte, formerent le projet de la plus noire trahiſon. Ils feignirent de ſe réconcilier ſincérement avec les vainqueurs : mais, le dimanche ſuivant, après l'office du matin, chacun des hommes du quartier de la Poterne en invita un du quartier de Trigur à venir déjeûner chez lui. Ils étoient convenus entr'eux d'aſſaſſiner chacun leur hôte ; ce qu'ils exécuterent, ſans qu'il en échappât un ſeul. Pour cacher leur crime, ils enfouirent ſecrettement les cadavres dans la terre, ou les jetterent dans les égouts. Lorſqu'on s'apperçut dans la ville, qu'il manquoit un ſi grand nombre de citoyens, ſans qu'on pût ſçavoir ce qu'ils étoient devenus, la déſolation ſe répandit dans toutes les familles qui avoient part à cette perte. Damien, archevêque de Ravenne, ordonna, pendant trois jours, un jeune ſolemnel & une proceſſion générale. Il y aſſiſta, précédé des eccléſiaſtiques & des moines vêtus de ſacs, & couverts de cendres. Les habitans de la ville, de tout âge & de toute condition, y mar-

choient enſuite, les cheveux épars, & portans le cilice. Les femmes, les veuves & les filles ſuivoient en habits de deuil, avec toutes les marques de la plus vive douleur. Les trois jours étant expirés, les cadavres des Triguriens furent découverts; & leurs meurtriers furent punis du dernier ſupplice. On fit mourir avec eux leurs femmes & leurs enfans; &, pour abolir juſqu'aux moindres traces de ce crime, on détruiſit leurs maiſons, & l'on en conſuma les démolitions par le feu : le quartier qu'ils habitoient fut appellé *le quartier des aſſaſſins*.

[697.]

Ermelinde, femme de Cunibert, vit un jour au bain une fort belle fille, dont les charmes étoient relevés par une chevelure blonde, qui lui deſcendoit juſqu'aux talons : cette fille, nommée *Théodote*, étoit née à Pavie, d'une ancienne famille Romaine. La reine fut ſi frappée de l'éclat de ſa beauté, que, lorſqu'elle fut de retour au palais, elle en fit au roi ſon époux un éloge indiſcret. Cunibert, ſur le ſeul récit de la reine, devint amoureux de cette jeune perſonne. Quelque temps après, il conduiſit Ermelinde dans une maiſon de campagne, ſous prétexte d'y prendre le plaiſir de la chaſſe. Pendant la nuit, il revint

à la ville; fit venir Théodote au palais, & la trouva disposée à écouter sa passion: il entretint ainsi avec elle un commerce secret pendant quelque temps; mais il ne tarda pas à s'en dégoûter. Il la fit entrer au monastere de Sainte Marie, dont elle fut abbesse.

[700.]

Le roi Cunibert meurt, aussi regretté que son pere. Son fils Liutpert lui succede; mais, sa jeunesse ne lui permettant pas encore de gouverner par lui-même, Ansprand, son tuteur, est chargé de la régence du royaume.

[701.]

Mécontent de cette disposition, Ragombert, duc de Turin, fils de Pertharit, se prépare à faire valoir ses droits à la couronne. Il s'avance à la tête d'une armée vers Pavie; défait Liutpert dans une bataille, & s'empare du thrône. Sa mort, arrivée huit mois après, y fait monter son fils Aripert.

THÉOPHYLACTE, Exarque.

ARIPERT II, Roi des Lombards.

[702.]

ANSPRAND fait de nouveaux efforts pour rétablir ſur le thrône le jeune Liutpert : il eſt battu une ſeconde fois. Liutpert, bleſſé dans le combat, eſt fait priſonnier. Aripert, pour s'aſſurer le thrône, ôte la vie à ce jeune prince. Il fait auſſi périr, par différens ſupplices, la femme, les enfans & les principaux amis d'Anſprand, & ne fait grace qu'à Liutprand, ſon ſecond fils.

[706...]

L'orgueil & la préſomption portent ſouvent à des démarches bien ſingulieres. Ferdulf, duc de Frioul, l'un de ces hommes dont tout le mérite conſiſte à être puiſſans & riches, ſe met en tête, comme fit autrefois l'empereur Caligula, d'ajoûter aux titres faſtueux, que ſa vanité lui faiſoit prendre, ceux de Héros & de Vainqueur. Pour cet effet, il engage ſécrette-

ment quelques chefs des Esclavons, ses voisins, à faire une irruption dans le Frioul. Les Barbares ne se le font pas dire deux fois. Ils se jettent en très-grand nombre sur les terres du duc; enlevent les troupeaux, & portent par-tout le fer & la flamme. Le Sculdaïs, ou juge du canton qu'ils avoient ravagé, s'étoit hâté de faire prendre les armes aux habitans; mais, comme un torrent rapide, les Esclavons n'avoient fait que passer; & ce fut inutilement qu'il se mit à leur poursuite: il ne put jamais les atteindre. Ferdulf, homme aussi peu mesuré dans ses discours, que présomptueux dans ses entreprises, voyant revenir le Sculdaïs sans avoir rien fait, lui dit qu'il étoit fort bien nommé, & qu'il n'étoit en effet qu'un poltron: le Sculdaïs s'appelloit *Argaïd*, & le mot *Arga*, dans la langue des Lombards, signifioit *poltron*. Il est aisé de juger combien une pareille injure, chez cette nation guerrière, étoit outrageante pour un homme de qualité, comme étoit Argaïd: aussi son ressentiment éclata-t-il aussi-tôt. Il répondit fiérement au duc, qu'il souhaitoit pouvoir trouver, avant que de mourir, une occasion, qui fît voir lequel étoit le plus poltron, du duc, ou de lui. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Les Esclavons étant revenus dans le Frioul, quelques jours

après, Ferdulf s'empreſſe d'aller les attaquer. Argaïd le joint en chemin, & lui dit : » Voici le moment de faire voir qui de nous » deux eſt le plus brave. Périſſe celui qui, » de vous, ou de moi, ſe préſentera le der» nier aux ennemis ! » Auſſi-tôt les deux rivaux piquent leurs courſiers, & s'avancent à toute bride, ſuivis de toute la nobleſſe. Les Eſclavons, qui s'étoient poſtés ſur une montagne, les laiſſent approcher; &, profitant de leur aveugle imprudence, ils les accablent de traits & de pierres. Argaïd & Ferdulf périſſent les premiers; toute leur ſuite a le même ſort: Un ſeul homme, de tant de braves gens, eut le bonheur d'échapper au fer des Barbares. Il s'appelloit *Munichis*. Etant tombé de cheval, un Eſclavon le ſaiſit; lui lia les mains, & s'efforça de le traîner au camp; mais, malgré la triſte ſituation où ſe trouvoit Munichis, il arracha, ſans qu'on ſçache trop comment, la lance de l'Eſclavon, & la lui plongea dans le corps; puis, ſe laiſſant rouler juſqu'au bas de la montagne, il ſe débarraſſa de ſes liens, & prit la fuite.

Aripert donne le duché de Frioul à Pemmon, ſeigneur Lombard, d'un mérite diſtingué. Le nouveau duc commence par faire venir dans ſon palais tous les fils des nobles tués dans le dernier combat contre

contre les Esclavons, & les fait élever avec ses propres fils. Il avoit épousé une simple paysanne, nommée *Rathberge*, qui n'étoit pas jolie, & qui n'avoit rien de recommandable que ses vertus. Elle n'avoit jamais oublié son premier état; &, lorsqu'elle vit son époux devenu duc, elle le pressa plusieurs fois de la répudier, pour prendre une autre femme, dont la naissance fût plus digne du rang qu'il occupoit.

[709.]

L'empereur Justinien II, ayant appris que les habitans de Ravenne s'étoient réjouis des disgraces qu'il avoit essuyées dans son expédition contre les Sarasins, envoie ordre au patrice Théodore, gouverneur de Sicile, d'en tirer vengeance. Théodore fait aussi-tôt embarquer des troupes, & les conduit lui-même à Ravenne; mais, ne voulant point entrer dans la ville, il fait dresser, à quelque distance, un camp magnifique, au milieu duquel étoit son pavillon. Tous les nobles de Ravenne se hâtent d'aller lui faire leur cour. On les admet deux à deux à l'audience. A mesure qu'ils entrent, des soldats apostés se jettent sur eux; leur mettent des bâillons; les chargent de chaînes, & les traînent secrettement dans les vaisseaux. Théodore entre ensuite dans

Ravenne. Il livre cette ville au pillage; &, lorſque la brutalité de ſes ſoldats eſt aſſouvie, il fait mettre le feu dans les principaux quartiers. Pour couronner ce bel exploit, il fait maſſacrer tous les priſonniers qu'il avoit ſur ſa flotte, & retourne, triomphant, à Conſtantinople.

[712.]

L'empereur Philippicus, ſucceſſeur de Juſtinien II, écrit à Rome, pour y donner avis de ſon avènement au thrône. Par ſa lettre, il ſe déclaroit ouvertement protecteur de l'héréſie des Monothélites. Le pape, ayant pris conſeil de ſon clergé, ne veut point y avoir égard. En même tems, le peuple Romain, ſaiſiſſant cette occaſion de témoigner d'une maniere éclatante ſon zèle pour la religion, fait peindre les ſix conciles généraux dans le portique de S. Pierre. On ne tarde pas à recevoir de Conſtantinople un ordre exprès d'effacer ces peintures; mais le peuple n'en fait aucun cas; &, prenant une réſolution digne des plus beaux âges de la république, il ordonne qu'on ne reconnoîtra point Philippicus pour empereur; qu'on n'expoſera point ſon portrait dans l'égliſe; que ſon nom ne ſera point prononcé dans la célébration des ſaints Myſteres, & qu'on

ne le mettra point à la tête des actes ; enfin que la monnoie frappée à son coin n'aura point de cours.

[712.]

Ansprand, celui-là même à qui les Lombards, en 700, avoient confié la régence du royaume, pendant la minorité de Liutpert, entreprend de rétablir ce prince sur le thrône. Il avoit, pour cet effet, emprunté des troupes à Théodebert, duc de Baviere. S'étant mis à leur tête, il s'avance vers Pavie. Aripert en sort avec son armée. Les Lombards & les Bavarois en viennent aux mains; mais, après un combat aussi long qu'opiniâtre, ceux-ci rebutés, ou peut-être se trouvant plus foibles que les Lombards, se disposent à retourner dans leur pays. Aripert est instruit de ce dessein par ses espions ; &, se croyant débarrassé d'un ennemi redoutable, il décampe dès la nuit même. Cependant, animés par leurs chefs, les Bavarois s'étoient préparés à recommencer le combat au point du jour. Surpris de ne plus trouver les ennemis, ils attribuent leur retraite à défaut de courage, & se mettent aussi-tôt en marche, pour les joindre. Aripert n'avoit pas prévu ce changement. Sa retraite, qui n'étoit qu'un effet de sa prudence, paroît alors

aux yeux des Lombards une lâcheté mépriſable : ils ne veulent plus combattre en ſa faveur, & proteſtent qu'ils reconnoiſſent Anſprand pour leur roi légitime. Dans ce péril extrême, l'infortuné monarque ſort ſecrettement de Pavie, après s'être chargé d'autant d'or qu'il en pouvoit porter. Cette précaution lui fut des plus funeſtes ; car ayant voulu paſſer le Téſin à la nage, pour gagner la France, il fut entraîné par le poids de l'or, & ſe noya.

Anſprand eſt élu ſolemnellement roi des Lombards ; mais, trois mois après être monté ſur le thrône, il paye le tribut à la nature. Son fils Liutprand lui ſuccède.

PAUL, Exarque.

LIUTPRAND, Roi des Lombards.

[714.]

UN des proches parens de ce prince, nommé *Rotharis*, forme une conſpiration contre ſa vie & ſon thrône. Liutprand, en ayant eu quelque ſoupçon, le fait venir en ſa préſence. Il apperçoit que ce ſeigneur a des armes cachées ſous ſes habits, & lui en fait de vifs reproches. Rotharis, piqué, tire ſon épée pour en percer le roi; mais un des gardes le ſaiſit & l'arrête. Les autres, accourus au bruit, ſe jettent ſur le perfide, & le font expirer ſous leurs coups.

A peine échappé de ce danger, Liutprand tombe dans un autre; mais ſi, dans le premier, il fut redevable de ſon ſalut à la fortune, ſon courage & ſon intrepidité l'arracherent au ſecond. Deux de ſes écuyers vouloient l'aſſaſſiner. Inſtruit de leur noir complot, il les mene ſeuls avec lui, ſous prétexte d'une promenade, dans un bois fort épais; & là, tirant ſon épée: « Je ſcais, » dit-il, que vous voulez m'aſſaſſiner;

» voyons si vous aurez le courage de pro-
» fiter de l'occasion que j'ai voulu vous
» en donner moi-même. » Frappés d'une démarche aussi hardie, les deux écuyers tombent aux pieds du roi qui, non moins généreux que magnanime, leur accorde le pardon qu'ils lui demandent.

[722.]

Liutprand, dès la premiere année de son règne, avoit revu les loix anciennes, & y en avoit ajoûté de nouvelles. Il en publie vingt-quatre cette année. La premiere de ces loix défend aux filles, ou veuves, de se marier, après avoir pris l'habit de religion, quand même elles n'auroient pas encore fait profession; sans doute qu'alors la simple prise d'habit étoit accompagnée de quelque vœu de chasteté.

[723.]

Les Esclavons font une irruption dans le Frioul. Le duc Pemmon vole à leur rencontre, suivi de cette jeune noblesse qu'il avoit fait élever avec ses fils, & de l'élite de ses troupes. Il fond sur les Barbares, & les met en déroute. C'est en vain qu'ils se rallient, & qu'ils font les derniers efforts, pour effacer la honte de leur défaite. Ils sont vaincus autant de fois qu'ils en vien-

nent aux mains ; & Pemmon voit avec plaisir ses jeunes éleves signaler leur coup d'essai par une triple victoire. Un vénérable vieillard, nommé *Sigwald*, qui avoit perdu deux fils dans la premiere irruption des Esclavons, sous le duc Ferdulf, se signala, malgré son âge, dans les trois combats qui furent livrés aux Barbares, & vengea la mort de ses fils sur plusieurs des ennemis qu'il tua de sa main. Le duc Pemmon voulant l'empêcher de se trouver au troisieme combat, le généreux vieillard lui répondit : « J'ai vengé suffi- » samment la mort de mes fils dans les » deux combats précédens, & je ne veux al- » ler au troisieme, que pour y trouver une » mort glorieuse, qui me réunisse avec eux. » Ses vœux furent accomplis ; &, s'il en faut croire quelques historiens, il fut le seul qui périt dans ces trois combats.

[727.]

L'empereur, Léon l'Isaurien, venoit de donner un édit, pour abolir le culte des images. Le pape Grégoire II lui écrit, à ce sujet, des lettres très-vives, dans lesquelles il lui représente avec fermeté le scandale que sa conduite cause à toute l'Eglise. Léon n'en devient que plus furieux : il menace le pape de le déposer, s'il ré-

ſiſte à ſes ordres. Alors Grégoire, ne croyant plus devoir rien ménager, inſtruit par ſes lettres tous les peuples d'Italie des attentats de l'empereur contre la religion, & les exhorte à ſoutenir avec zèle les anciens uſages de l'Egliſe. Il prend enſuite des meſures pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de Léon. Ses précautions ne furent pas inutiles. Peu de tems après, on découvrit que l'empereur avoit envoyé trois de ſes principaux officiers, pour ſe défaire du pape. Paul, exarque de Ravenne, devoit les aider de ſes conſeils & de ſes troupes; mais les Romains ayant appris ce qui ſe tramoit contre leur pontife, ſe ſouleverent & mirent en pièces deux des conjurés: le troiſieme ſe ſauva dans un monaſtere où il demeura le reſte de ſes jours. L'exarque Paul, qui s'étoit approché de Rome avec toutes ſes troupes, ne réuſſit pas mieux. Il fut attaqué vivement, & contraint de faire une prompte retraite.

[728.]

Les troubles occaſionnés par l'héréſie des Iconoclaſtes offrent à Liutprand, roi des Lombards, une occaſion favorable de reculer les bornes de ſes Etats. Ce prince, quoique très pieux, n'a garde de la laiſſer échapper. Il leve des troupes nombreuſes;

& le premier effort de ses armes va tomber sur la ville de Ravenne dont il se rend maître par la trahison d'un des habitans. Cet heureux succès est suivi de plusieurs autres : la plûpart des villes & châteaux de l'Exarchat & de la Pentapole le reçoivent de gré ou de force. Il en enleve des richesses immenses ; après quoi, pour sanctifier en quelque sorte son expédition, il fait présent à l'église Romaine de plusieurs de ces places conquises, qu'il avoit abandonnées. Une pareille donation, faite à toute autre puissance, eût sans doute été plus à charge qu'avantageuse, puisqu'elle ne pouvoit subsister longtems ; mais elle devint pour Rome une source féconde de prétentions, que les papes sçurent bien faire valoir dans la suite.

[729....]

Eutychius, successeur de l'Exarque Paul, ne tarde pas à chasser les Lombards de leurs dernieres conquêtes. Il fait sa paix avec Rome, après l'avoir depouillée de ce qu'elle tenoit de la libéralité de Liutprand.

[733.]

L'empereur Léon, indigné de la résistance que le pape & les peuples d'Italie continuoient d'opposer à ses ordres, en-

voie le duc Manez avec une flotte nombreuſe, pour les forcer à obéir; mais une tempête furieuſe briſe la plûpart des vaiſſeaux, & met le duc hors d'état d'exécuter les intentions de ſon ſouverain. Ne voulant pas cependant s'en retourner ſans rien faire, il raſſemble les débris de ſa flotte, & s'avance, par le Pô, juſques ſous les murs de Ravenne qu'il ſe flatte de ſurprendre. L'exarque Eutychius en étoit abſent; &, ſoit qu'il fût mécontent des Ravennates, ſoit que ceux-ci, lui demeurant fideles, ne fuſſent pas pour cela plus diſpoſés à obéïr à l'empereur, il eſt certain que Manez avoit ordre de les punir ſévérement. Ce général débarque promptement toutes ſes troupes, & prend le chemin de Ravenne. Les habitans en ſortent armés, & l'arrêtent. On en vient aux mains. Les Ravennates feignent de prendre la fuite, & attirent les Grecs dans une embuſcade, où ils en font un grand carnage. Il en échappe à peine quelques-uns, qui ſe hâtent de regagner la flotte; mais les habitans de Ravenne, montant auſſitôt dans des barques, ſe mettent à leur pourſuite, & précipitent dans le fleuve tous ceux qu'ils peuvent joindre. Tel fut le malheureux ſuccès de l'expédition du duc Manez. Les vainqueurs inſtituerent une fête ſolemnelle, en mémoire de cette

journée, & s'abstinrent, dit-on, pendant six ans, de manger du poisson de ce bras du Pô.

[735.]

Charles Martel, qui régnoit en France, sous le titre de *maire du palais*, envoie son fils aîné, Pépin, à la cour de Liutprand. Ce prince lui coupe les cheveux à la maniere des Lombards; l'adopte pour fils, & le renvoie chargé de riches présens. On a déja vu que ces sortes d'adoption, qui étoient des témoignages d'honneur & d'estime, étoient alors en usage.

[740.]

Ratchis, duc de Frioul, fils & successeur de Pemmon, signala sa valeur dans la guerre que Liutprand fit, cette année, à Thrasimond, duc de Spolete. Il étoit à l'arriere-garde de l'armée Lombarde, avec son jeune frere Aïstulf. Les Spolétains étant venus fondre sur sa troupe, il les reçut avec la derniere bravoure, & les repoussa vigoureusement. Dans cette occasion, un Spolétain, nommé *Berthon*, s'avança seul à la tête des autres, & dit à Ratchis, qu'il n'en vouloit qu'à lui. Ratchis l'attendit de pied ferme; &, lorsqu'il le vit à portée, il le renversa de cheval d'un coup de lance. Quelques soldats vouloient l'achever; mais Ratchis s'y opposa & laissa Berthon se

traîner comme il put hors de la mêlée. Quelques jours après, paſſant ſur un pont avec ſon frere, celui-ci fut attaqué par derriere, par deux autres hommes de Spolete. Ratchis ſe retourne promptement ; &, d'un revers de ſon épée, précipite l'un des aſſaſſins en bas du pont. En même tems, il fait face à l'autre, & le tue.

[741.]

Le pape, alors Grégoire III, ſucceſſeur de Grégoire II, ſe voyant perſécuté par l'empereur d'Orient, & redoutant d'ailleurs la puiſſance du roi des Lombards, implore le ſecours de Charles Martel, qui régnoit en France, ſous le titre de *duc* ou *prince des François*. La lettre du pontife, auſſi preſſante que ſoumiſe, fut apportée par deux nonces qui furent les premiers qu'on eût vus en France. Ces nonces étoient accompagnés des députés du peuple Romain, qui préſenterent au prince des François un décret, par lequel le ſénat & le peuple déclaroient qu'ils renonçoient à l'obéiſſance de l'empereur, pour ſe mettre ſous la protection de Charles, & qu'ils lui déféroient la dignité de Patrice des Romains, c'eſt-à-dire qu'ils le créoient ſouverain de Rome. La lettre du pape portoit que le peuple Romain avoit pris cette réſolution, parce qu'il voyoit qu'il n'avoit

point de ſecours à attendre de l'empereur ; elle finiſſoit par ces mots : « Nous vous » conjurons, par le Dieu vivant & véritable, & par les clefs très-ſacrées de la confeſſion de S. Pierre, leſquelles nous vous » envoyons comme les marques de la ſouveraineté, de ne point préférer l'amitié » du roi des Lombards à celle du prince » des apôtres. » Charles reçut cette ambaſſade avec beaucoup de magnificence ; mais on ne voit pas qu'elle ait produit alors un grand effet. Le pape Zacharie, ſucceſſeur de Grégoire III, eut l'adreſſe de conclure une paix avantageuſe avec les Lombards, moyennant une donation en forme de pluſieurs villes & territoires que fit Liutprand à l'égliſe Romaine.

[744.]

Liutprand meurt dans la trente-deuxieme année de ſon règne. Aucun roi Lombard n'avoit occupé le thrône avec tant de gloire, ni pendant un ſi longtems. Il fut infiniment cher à ſes peuples, dont il fit le bonheur. Hilprand, ſon neveu, qui lui ſuccéda, contribua beaucoup à le faire regretter. Les Lombards, le jugeant indigne du thrône, le dépoſerent après ſept mois de règne, & lui ſubſtituerent Ratchis, duc de Frioul, prince célebre par ſa valeur, & qui marcha ſur les traces de Liutprand.

EUTYCHIUS, Exarque.

RATCHIS, Roi des Lombards.

[747.]

CARLOMAN, duc d'Austrasie, second fils de Charles-Martel, change, cette année, ses Etats contre un froc. Après avoir institué son frere Pépin son héritier, il se rend à Rome, & reçoit des mains du pape l'habit de moine. Il se retire ensuite sur le mont Soracte, où il fait bâtir un monastere; mais les fréquentes visites des seigneurs François, qui alloient à Rome, l'engagent à quitter cette solitude. Il va s'enfermer dans le monastere du mont Cassin, pour y vivre sous la régle de S. Benoît.

[748.]

L'avidité du gain avoit introduit en Italie un commerce infâme & honteux pour l'humanité. Les Vénitiens achetoient de toutes parts des esclaves Chrétiens, & les vendoient ensuite aux Sarasins d'Afrique. Ils en avoient acheté, cette année, un très-grand nombre à Rome. Le pape Zacharie,

les racheta de ses propres deniers, & les affranchit tous : il prit, en même temps, des mesures, pour faire cesser à l'avenir ce honteux trafic.

[749.]

Ratchis met le siége devant Pérouse, ville du duché de Rome. Allarmé de cette entreprise, le pape Zacharie va trouver le roi Lombard, & fait tant, par ses présens & par ses prieres, qu'il l'engage à se retirer. Il fait plus : il lui peint, sous des couleurs si vives, la vanité des biens terrestres, & la réalité des éternels, que ce prince renonce, dès ce moment, au monde, &, quelque temps après, abdique la couronne. Suivi de sa femme Tasie, & de Ratrude sa fille, il alla demander au pape l'habit monastique, & se retira au mont Cassin. Les princesses fonderent un monastere de religieuses, pour y finir leurs jours. Tel étoit l'esprit de ces siécles. Il n'étoit pas rare alors de voir des Souverains passer subitement du thrône dans le cloître, & pieusement abandonner à la Providence leurs états & leurs peuples. Aïstulf, frere de Ratchis, est choisi pour lui succéder.

EUTYCHIUS, Exarque.

AÏSTULF, Roi des Lombards.

[752.]

CE prince exécute, dès le commencement de son règne, ce que ses prédécesseurs avoient plusieurs fois tenté sans succès. Il détruit la puissance des exarques en Italie, après s'être emparé de Ravenne, de la Pentapole & de toutes les villes de l'exarchat. Il tourne ensuite ses armes contre le duché de Rome, & fait trembler cette capitale.

[753.]

La situation des affaires de l'Orient ne permettant pas à l'empereur d'envoyer des troupes en Italie, il charge le pape Etienne d'aller en personne demander du secours à Pépin, roi de France. Le pape, malgré la vigilance d'Aïstulf, se rend à la cour de Pépin, qui le reçoit avec les plus grands honneurs; mais ce pontife, oubliant sa commission, ne s'occupe que des intérêts de son siége. Au nom du clergé, de la noblesse & du peuple Romain, il déclare Pépin & ses

ſes fils, Carloman & Charles, Patrices des Romains, c'eſt-à-dire Seigneurs & Souverains de Rome, & de ſon duché. Pépin, en reconnoiſſance, & conformément au projet du pontife, donne à l'égliſe Romaine la ville de Ravenne, l'Exarchat & la Pentapole. Le nouvel hiſtorien d'Italie fait à ce ſujet la réflexion ſuivante : « Voilà, » dit-il, de ces faits dont il ſe trouve peu » d'exemples dans l'hiſtoire. Un ambaſſa» deur, chargé de négocier avec un prince » étranger la conſervation d'une partie » des Etats de ſon maître, fait deux lots » de cette portion d'Etats, & vend l'une » à ce prince étranger, à condition que ce » prince lui donnera l'autre, quand il en » ſera maître. »

[755.]

Pépin, l'année précédente, avoit paſſé les *Alpes*, & forcé Aïſtulf à faire un traité par lequel il s'obligeoit à rendre Ravenne, & toutes les places dont il s'étoit emparé; mais Pépin n'eſt pas plutôt retourné en France, que le roi des Lombards, oubliant ſes ſermens, ravage les environs de Rome, & vient mettre le ſiége devant cette ville. Le pape Etienne, « uſant, en cette » extrémité, dit M. l'abbé Fleuri, d'un arti» fice ſans exemple, devant, ni après, » dans toute l'hiſtoire de l'égliſe, écrivit

» au roi, & aux François une lettre, au
» nom de S. pierre, le faisant parler lui-
» même, comme s'il eût encore été sur
» la terre. Le titre, imité des Epîtres ca-
» noniques, commence ainsi : *Pierre ap-*
» *pellé à l'apostolat par Jesus-Christ, Fils*
» *du Dieu vivant.* Il fait parler avec lui
» la Vierge, les anges, les martyrs &
» tous les autres saints, afin que les Fran-
» çois viennent promptement au secours
» de la source de leur régénération, &
» de leur mere spirituelle. *Je vous conjure*,
» dit-il, *par le Dieu vivant, de ne pas*
» *permettre que ma ville de Rome & mon*
» *peuple soient plus long-temps déchirés*
» *par les Lombards, afin que vos corps &*
» *vos ames ne soient pas déchirés dans*
» *le feu éternel, ni que les brebis du trou-*
» *peau que Dieu m'a confié, soient dis-*
» *persées, de peur qu'il ne vous rejette &*
» *vous disperse comme le peuple d'Israël.*
» Et ensuite : *Si vous m'obéissez prompte-*
» *ment, vous en recevrez une grande ré-*
» *compense en cette vie ; vous surmonterez*
» *tous vos ennemis ; vous vivrez long-tems,*
» *mangeant les biens de la terre, & vous*
» *aurez sans doute la vie éternelle. Autre-*
» *ment, sçachez que, par l'autorité de*
» *de la sainte Trinité, & la grace de mon*
» *apostolat, vous serez privés du royaume*
» *de Dieu, & de la vie éternelle.* Cette

lettre, ajoûte l'historien, est importante pour connoître le génie de ce siécle-là,
» & jusqu'où les hommes les plus graves
» sçavoient pousser la fiction, quand ils
» la croyoient utile. »

Pépin, sensible aux prieres de S. Pierre, repasse les Alpes, & force Aïstulf à lui remettre les places dont il s'étoit emparé. Fulrad, abbé de S. Denis, est chargé d'en prendre possession au nom de Pépin : les officiers d'Aïstulf lui en remettent les clefs qu'il emporte à Rome, où il les pose sur l'autel de S. Pierre, avec l'acte de la donation que le roi de France en avoit faite au saint apôtre. Ainsi les papes se virent seigneurs de Ravenne, & de plus de vingt autres villes, par la libéralité d'un roi de France. Ainsi furent jettés les fondemens de la puissance temporelle de l'Eglise Romaine. Pépin cependant conservoit la suzeraineté sur Rome & *ses dépendances.*

[756.]

Ratchis, du fond de son cloître, ayant appris la mort d'Aïstulf, sent tout-à-coup l'ambition se réveiller dans son cœur. Il sort de son monastere ; leve des troupes, & dispute le thrône à Didier, duc d'Istrie, l'un des principaux prétendans à la couronne de Lombardie. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit toutes ces démarches

avec l'habit de moine, qu'il ne quitta jamais. Il pria le pape de le ſoutenir dans ſon entrepriſe, promettant de lui reſtituer quelques villes qu'Aïſtulf n'avoit pas rendues ; mais il n'étoit pas décent au chef de l'Egliſe de favoriſer l'apoſtaſie d'un moine ambitieux. Le pape conſeilla à Ratchis de rentrer dans ſon couvent ; ſes conſeils furent inutiles. Ratchis ſe maintint quelque temps en Toſcane ſous le titre de Prince des Lombards ; & ce ne fut que lorſqu'il ſe vit abſolument ſans reſſource, qu'il retourna dans ſon cloître, cacher ſa honte & ſes regrets. Didier fut proclamé roi des Lombards.

PÉPIN, Patrice de Rome.

DIDIER, Roi des Lombards.

[757.]

L'ORGUEIL & la vengeance ſont les paſſions des dévots. Lorſque le pape Etienne partit pour la France, Sergius, archevêque de Ravenne, n'alla point à ſa rencontre : Aïſtulf, alors maître de Ravenne, ne le lui eût pas permis. Le pape, ſans avoir égard à cette raiſon, fut choqué de la prétendue incivilité du prélat, & commença la vengeance qu'il en vouloit tirer, en exemptant le monaſtere de ſaint Hilaire de la juriſdiction de l'archevêque. Son reſſentiment ne ſe borna pas à une peine ſi légere. Lorſqu'il fut de retour à Rome, il n'oublia aucune occaſion de mortifier Sergius, qui n'évita de plus grandes diſgraces, que par la protection du roi des Lombards. Mais, quand Etienne ſe vit maître de Ravenne, le premier uſage qu'il fit de ſa puiſſance, fut de ſe procurer le plaiſir d'une vengeance ſavoureuſe. Quelques citoyens zélés de la ville de Ravenne enleverent Sergius, & le conduiſirent à Rome où

le pape le fit mettre en prison. L'infortuné prélat languit trois ans dans les fers, pendant qu'on lui faisoit son procès. Il n'étoit pas aisé de lui trouver de crimes. Enfin le pape s'avisa de l'accuser de s'être fait ordonner évêque, quoiqu'il fût marié ; mais c'étoit lui-même qui avoit sacré Sergius, quoi qu'il n'ignorât pas alors qu'il fût engagé dans les liens du mariage. Les évêques, assemblés en concile pour juger cette affaire, sentirent combien cette accusation étoit frivole. Etienne, aveuglé par le desir de la vengeance, voyant que les juges n'entroient pas dans sa passion, dit tout en colere qu'il dégraderoit le lendemain Sergius; mais il n'en eut pas le temps : il mourut subitement la nuit même; sans doute que l'emportement extrême de ce pape vindicatif excita dans ses humeurs une révolution funeste. On ne voit guères d'exemple d'un ressentiment si vif & si constant pour une cause si légere :

[769.]

Après la mort du pape Paul I, en 767, Constantin, seigneur Romain, avoit forcé les cardinaux de l'élire à sa place, & s'étoit emparé du palais de Latran; mais le clergé, la noblesse & le peuple avoient protesté contre cette électionillégitime; &, l'année d'après, ils avoient élu pape, d'un com-

mun accord, le prêtre Etienne, qui fut le troisieme de ce nom. Constantin avoit été arraché du palais de Latran, & on lui avoit crevé les yeux. Au mois d'Avril de cette année, Etienne assemble un concile, pour y faire confirmer la déposition de Constantin. Ce malheureux, quoiqu'aveugle, fut amené dans le concile. On lui demanda pourquoi, étant laïc, il avoit osé se faire élire & consacrer pape? Consstantin répondit, sans s'étonner, qu'il avoit suivi l'exemple de l'archevêque Sergius & de quelques autres, qui, quoique laïcs, & même mariés, avoient été sacrés évêques, & reconnus pour légitimes. Cette réponse embarrassa les peres du concile. Pour se tirer d'affaire, ils firent donner des soufflets à Constantin, & le chasserent ignominieusement de l'assemblée.

[770.]

La reine Berthe, femme de Pépin, mere de Carloman & de Charles, avoit formé le projet de marier les deux rois de France, ses fils, avec Ermengarde & Desiderate, filles de Didier, roi des Lombards; & leur sœur Giselle, avec le fils de ce même roi. Le pape Etienne, qui avoit dessein de détruire en Italie la puissance des Lombards, s'opposa fortement à cette alliance. Il écrivit

aux deux princes, pour les en détourner, sous prétexte qu'ils étoient engagés déja l'un & l'autre. On s'imagine, sans doute, que Carloman & Charles étoient mariés: la vérité cependant est que ces deux princes n'avoient aucune femme légitime. Ils vivoient chacun avec une concubine, selon l'usage reçu chez toutes les nations sorties du nord. Etienne donc, aveuglé par son ambition, ne vouloit pas qu'ils abandonnassent leurs concubines pour épouser les filles d'un roi Catholique. Il ne sentoit pas combien il étoit indécent à un pape d'approuver ces sortes d'unions peu solides, qui n'avoient pour fondement qu'un caprice amoureux, & qui produisoient des enfans dont l'état étoit, à peu de chose près, semblable à celui des bâtards. La lettre du souverain pontife finissoit par ces mots: » J'ai posé cette exhortation sur le tom-
» beau de S. pierre; c'est de ce lieu sacré
» que je vous l'envoie: si vous refusez de
» vous y conformer, je vous déclare ex-
» communiés. » Quitter une concubine pour prendre une femme légitime, ne paroît pas être un sujet d'excommunication. Cependant Carloman se rendit aux instances du pape; mais Charles, qui eut depuis le surnom de *Grand*, sans redouter les foudres de Rôme, épousa Desiderate, fille de Didier. Il est vrai qu'il

la répudia l'année ſuivante ; mais c'eſt qu'il craignoit qu'elle ne fût un obſtacle à la conquête du Royaume des Lombards, qu'il méditoit dès-lors.

[773.]

Le pape Adrien I, ſucceſſeur d'Etienne, ſe voyant menacé par le roi Didier, appelle à ſon ſecours Charles, qui, depuis la mort de Carloman ſon frere, étoit ſeul roi des François. Ce prince, ayant fait deux corps d'armées de ſes troupes, donne le commandement de l'un à ſon oncle Bernard, & ſe met lui-même à la tête du ſecond. Ils prennent l'un & l'autre le chemin des Alpes, par des routes différentes. Didier, ſecondé de ſon fils Adelchis qu'il avoit aſſocié au thrône, veut en vain s'opoſer au paſſage du monarque François. Les deux rois ſont contraints de prendre la fuite, & de ſe retirer, Didier à Pavie, Adelchis à Vérone : ces deux villes étoient les principales du royaume des Lombards. Charles, ne trouvant rien qui l'arrête, ſe rend maître de toutes les villes de Lombardie, ſituées entre les Alpes & le Pô. Il vient enſuite mettre le ſiége devant Pavie ; & ne pouvant l'emporter d'aſſaut, il en forme le blocus.

[774]

Charles laisse son oncle Bernard devant Pavie, & va faire le siége de Vérone : après une vigoureuse défense, Adelchis voyant la place ouverte de toutes parts, en sort secrettement, emportant avec lui toutes ses richesses.

Après s'être assuré de Vérone, Charles prend le chemin de Rome, suivi d'un cortége magnifique, à dessein de passer les fêtes de Pâques dans cette capitale du monde chrétien. Le pape, qui prévoyoit tous les avantages qu'il pouvoit tirer de ce voyage, avoit fait, pour recevoir dignement ce prince, les plus grands préparatifs. Il envoya tous les magistrats de Rome, avec la banniere, près de dix lieues au-devant du monarque François; &, quand il fut à un mille de Rome, il le fit recevoir par toutes les compagnies de la milice, & par tous les étudians qui portoient des palmes & des rameaux d'oliviers, & chantoient des litanies en l'honneur de Charles. « Ce prince, dit M. l'abbé Fleuri, étoit » alors âgé de vingt-sept ans, de la plus » grande taille, les yeux grands & vifs, » le nez aquilin, le visage gai... Si-tôt qu'il » vit les croix que l'on portoit à sa ren» contre, il descendit de cheval, avec les

» ſeigneurs qui l'accompagnoient, & s'a-
» vança à pied, juſqu'à l'égliſe de S. Pierre.
» Le pape étoit venu dès le grand matin,
» & l'attendoit avec ſon clergé ſur les de-
» grés que le roi baiſa tous; puis il em-
» braſſa le pape & le prit par la main. Ils
» entrerent ainſi dans l'égliſe, le roi ayant
» la droite ſur le pape; & tout le clergé
» commença à chanter à haute voix: *Béni*
» *ſoit celui qui vient au nom du Seigneur!* »

Une réception ſi magnifique, & telle qu'on la faiſoit aux exarques de Ravenne, lorſqu'ils venoient à Rome pour la premiere fois, avoit uniquement pour but d'intéreſſer la reconnoiſſance & la libéralité de Charles. Le lendemain des fêtes de Pâques, le pape Adrien, accompagné des principaux du clergé, des magiſtrats & des chefs de la nobleſſe, va trouver le roi à S. Pierre, & le ſupplie de vouloir bien confirmer la donation faite, par ſon pere Pépin, à l'égliſe Romaine: Charles en fait faire la lecture; &, l'ayant approuvée, il ordonne à ſon notaire d'en dreſſer une pareille. Le pape profite de cette diſpoſition, & ſa politique adroite obtient, dit-on, de Charles une augmentation conſidérable de villes & de provinces. L'acte, devenu beaucoup plus ample que celui de Pépin, eſt revêtu de toutes les formalités néceſſaires, & dé-

posé, de la propre main de Charles, sur le corps de S. Pierre. Comblé d'honneurs & de bénédictions, le roi retourne devant Pavie, & serre cette ville de si près, que les habitans pressés par la famine, sont enfin forcés de se rendre. Didier fut envoyé prisonnier en France, avec la reine son épouse.

Ainsi finit en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré deux cens six ans. Charles joignit aux titres de *Roi des François* & de *Patrice des Romains*, celui de *Roi des Lombards*.

CHARLEMAGNE, *Patrice de Rome* & Roi des Lombards.

[774.]

TANDIS que ce prince étoit encore en Italie, les Saxons, déja plus d'une fois vaincus, avoient repris les armes, & porté le ravage dans les pays de la domination de Charles en Allemagne. Ces nouvelles le déterminèrent à partir aussi-tôt, quoique sa présence fût encore nécessaire en Italie, où le duc de Bénevent, nommé *Arégise*, très-puissant seigneur parmi les Lombards, avoit refusé de se soumettre au monarque François, & s'étoit érigé en prince souverain.

[775.]

L'anonyme de Salerne rapporte qu'une femme de Bénevent étrangla, pendant la nuit, son mari, par le secours d'un homme avec qui elle entretenoit un commerce criminel. Cette femme, après avoir commis cet assassinat, poussa des cris affreux: les voisins allarmés accoururent au bruit; elle leur dit que son mari venoit de mourir d'apoplexie: on la crut sur sa parole, & l'on procéda aux funérailles du défunt.

Arégise, prince de Bénevent, ayant été promptement instruit de cette aventure; & sçachant d'ailleurs que cette femme ne jouissoit pas d'une bonne réputation, soupçonna qu'elle pouvoit être coupable de la mort de son mari. Il fit venir en sa présence l'homme qui passoit pour être son amant, & l'intimida tellement par ses menaces, que ce misérable, vaincu par la crainte de la mort, avoua son crime. Arégise ordonna aussi-tôt qu'on l'attachât tout vivant sur le cadavre du mari défunt. On le laissa, pendant trois jours, dans cette situation, au bout desquels on le détacha, & l'on trouva, (chose merveilleuse!) que le mort avoit rongé le nez & le visage de son assassin. « Je rapporte cette histoire, dit » l'auteur, afin que les fideles s'abstiennent » de la femme d'autrui, & craignent la » vengeance divine. »

[776.]

Charles, de retour en Italie, après avoir soumis les Saxons, attaque le duc de Frioul, qui s'étoit révolté, & lui livre plusieurs combats, dans l'un desquels le duc perd la vie. Il s'empare ensuite de la ville de Trévise. C'est à cette année qu'on peut rapporter l'institution des marquisats en Italie. Charles investit un François, nommé *Markaire*, du duché de Frioul, qu'il avoit

conquis ; & en même tems, il le chargea particulièrement de veiller à la garde de la frontière ou de la Marche du Frioul, appellée autrement *la Marche Trévisane.* Ce nouvel emploi fit donner au duc de Frioul le nouveau titre de *marquis ;* nom qui équivaut à celui de *margraven* chez les Allemands, & qui signifie *seigneur* ou *commandant de la frontiere.* Les ducs de Frioul prirent souvent indifféremment le titre de *duc,* ou celui de *marquis,* quelquefois même tous les deux titres à la fois.

Cette même année, l'hiver étant très-froid dans le Frioul, Charles portoit, pour s'en garantir, une bonne pelisse de peau de mouton.

Ses courtisans, plus magnifiques, avoient acheté nouvellement à des marchands Vénitiens des étoffes de soie, & des pelleteries précieuses, dont ils s'étoient fait faire des habits superbes. Charles, voulant les convaincre du ridicule de leur magnificence, leur dit, un jour de fête, au sortir de la messe, qu'il partoit pour une partie de chasse. Tous le suivirent aussi-tôt, mais fâchés intérieurement de n'avoir pas été prévenus. Ils s'étoient parés de leurs beaux habits. Le tems paroissoit fort incertain : cependant la chasse fut longue ; & Charles, que sa cour ne quittoit point, s'enfonça plusieurs fois à dessein dans le

plus épais des taillis. Pour comble de malheur, il ſurvint une pluie très-froide. La peliſſe groſſiere du monarque réſiſtoit à tout; mais les fines étoffes de nos chaſſeurs ſouffroient autant de l'eau que des broſſailles. Quand on fut de retour, le roi les fit approcher d'un grand feu, dont la chaleur contribua encore à gâter leurs habits. Il leur dit, en les congédiant, qu'ils euſſent à paroître le lendemain à la cour, avec ces mêmes habits: on juge en quel état ils devoient être. Charlemagne les railla d'abord ſur la partie de chaſſe, & leur repréſenta enſuite ſérieuſement, combien il étoit peu ſage d'acheter bien cher des habits qui ne pouvoient réſiſter aux moindres injures de l'air, tandis que le ſien, qui étoit encore honnête & bon, ne lui coûtoit pas plus d'un écu.

[779.]

Le patriarche de Conſtantinople, prélat livré à la débauche, avoit une niéce dont il devint éperdûment amoureux: il la fit déguiſer en homme, & la fit venir dans ſon palais, où elle paſſa pour ſon neveu. Après avoir vécu long-tems avec elle dans un commerce inceſtueux, étant proche de ſa fin, il la recommanda à ſes partiſans, qui, par leurs intrigues, firent enſorte que le prétendu neveu du patriarche fut élu pour

pour lui ſuccéder. Il y avoit déja plus d'un an, que l'égliſe de Conſtantinople étoit gouvernée par ce patriarche d'une eſpece nouvelle, lorſque le diable apparut, pendant la nuit, à Arégiſe, prince de Bénevent, & lui dit: « Que fais-tu, Arégiſe? » Le prince ſe réveille, ſaiſi de frayeur; & le diable continue: « Je vais te dire ce que » j'ai fait moi; j'ai donné une femme pour » patriarche aux habitans de Conſtantino- » ple. « Arégiſe envoya, dès le lendemain, quelques-uns de ſes officiers à Conſtantinople, pour y faire leur rapport de cette viſion. En conſéquence, le prétendu patriarche fut viſité, & reconnu pour femme. On ne rapporte cette fable ridicule, que parce qu'elle eſt l'origine du conte auſſi ridicule, mais beaucoup plus célébre de la papeſſe Jeanne.

[784.]

Arégiſe, prince de Bénevent, ayant appris que Charlemagne ſe diſpoſoit à marcher contre lui, avec toutes ſes troupes, envoie ordre à tous les prélats du duché de Bénevent de venir le trouver à Salerne, ville très-forte, dans laquelle il s'étoit retiré. Lorſqu'ils furent arrivés, il les fit aſſembler dans ſon palais, demanda leurs bénédiction, & leur dit: « Bienheureux pe- » res, cherchons par quel moyen nous

» pourrons éloigner de nos frontieres le
» redoutable Charles. » Après avoir tenu, pendant quelque tems, conseil entr'eux, les évêques résolurent d'aller se jetter aux pieds de Charles, & de tâcher par leurs prieres de fléchir son courroux. Ils se couvrirent tous de cilices; monterent sur des ânes, & s'avancerent vers le roi, dans ce triste équipage, ne s'occupant que de la priere pendant tout le chemin. Ils se hâtoient d'arriver à Capoue, & passoient rapidement le fleuve Vulturne, lorsqu'ils rencontrerent un homme qui leur dit : « Bon
» voyage, Messeigneurs! Où allez-vous?...
» Nous allons trouver le roi Charles, lui
» répondirent les évêques.... Dirigez vo-
» tre route vers un lieu nommé *Garillan*,
» repartit cet homme; vous y trouverez
» Charles campé avec toutes ses forces. »
Les prélats profiterent de cet avis, & firent une si grande diligence, qu'ils ne tarderent pas à atteindre le terme de leur voyage. Dès qu'ils apperçurent le camp de Charles, ils descendirent de leurs ânes, & firent marcher devant eux les clercs portant le bâton pastoral. Le roi fut surpris de cette ambassade d'une espece nouvelle. Il dit :
» Que viennent faire ici les évêques du
» Béneventin, puisqu'ils ont couronné leur
» prince? » Pendant qu'il parloit ainsi, les prélats, s'étant avancés, se prosternerent la

face contre terre, & attendirent pour se relever, que le roi le leur eût dit trois fois. Lorsqu'ils eurent enfin quitté cette humiliante posture, le roi leur dit : « Je vois » des pasteurs sans leurs brebis ! » Les évêques, ayant repris courage, répondirent : » Le loup est venu, & a dispersé les bre- » bis.... Quel est-il ce loup, reprit Char- » les, piqué de l'allégorie ?... Vous-même, repliquerent hardiment les évêques.... » Vous vous trompez, leur répondit d'un ton humble & doux le pieux monarque. » Quelque vil que je sois, j'ai reçu le bap- » tême & le glorieux nom de Chrétien ; » j'ai soin de me munir souvent du signe » de la croix : ainsi je ne suis point un » loup.... Nous ne vous faisons point » d'injure, repartirent les prélats, en vous » comparant à cette bête cruelle. Si vous » étiez entré les armes à la main dans le » Samnium, vous eussiez fait un affreux » carnage des malheureux chrétiens, » comme un loup dévorant, qui entre dans » une bergerie, égorge & déchire les ten- » dres brebis. » Charles parut recevoir avec soumission les remontrances des évêques. Il ajoûta cependant : « Comment » puis-je faire pour renoncer à mon en- » treprise ; j'y suis engagé par serment : j'ai » juré de mourir, si je ne frappois de mon

» ſceptre la poitrine d'Arégiſe. . . . Calmez votre inquiétude, lui dirent les évêques ; nous vous donnerons nous-mêmes un moyen d'accomplir votre ſerment & nous nous engageons, ce jour même, de remettre Arégiſe en votre pouvoir; daignez ſeulement nous accompagner. » Charles ſauta, plein de joie, de ſon thrône, & ſuivit les évêques qui le menerent dans une égliſe dédiée à S. Etienne, premier martyr. Les prélats, après avoir fait leurs prieres, conduiſirent le roi dans un coin de l'égliſe, où ils lui montrerent un portrait d'Arégiſe. Le roi, enflammé de colere de ſe voir ainſi joué, éclata en reproches contre les évêques, qui, malgré ſes menaces, lui dirent d'un ton ironique : « Accompliſſez votre ſerment » ſur cette peinture ; car vous ne verrez » Arégiſe, lui-même, qu'au jour du jugement. » Le roi, voyant qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, ſe jetta comme un furieux contre ce tableau; le frappa de ſon ſceptre, & briſa l'endroit où la couronne étoit repréſentée ſur la tête d'Arégiſe. Après avoir ainſi contenté ſon courroux, Charles, à la priere des évêques, conſentit à la paix, à condition qu'Arégiſe lui donneroit ſon fils Grimoald en ôtage; ce qui fut exécuté.

[787.]

Au mépris de la paix & de ses sermens, Arégise tramoit encore une nouvelle rebellion, lorsque la mort arrêta ses projets. Il fut le seul, de tous les ducs d'Italie, qui osa résister à la puissance de Charlemagne, & qui se maintint indépendant durant quelques années. Il aima les sciences & les arts; & l'on comptoit à sa cour jusqu'à trente-deux philosophes : nom que l'on donnoit alors assez communément aux sçavans. Parmi les loix qu'il publia, on remarque celle par laquelle il supprima les Bisoques, espece de religieuses qui vivoient seules dans leurs maisons, sans dépendre d'aucun ordre ni d'aucun monastere. Leur institut avoit été approuvé par le roi Liutprand; mais les abus, qu'on y remarqua, engagerent Arégise à l'abolir.

On ne croyoit pas que Charles dût rendre aux Béneventins le fils de leur prince, qui vraisemblablement ne seroit pas plus soumis que son pere; mais une flatterie adroite du jeune Grimoald déconcerta la politique de Charles. Il avoit fait mander ce prince, au moment qu'il avoit appris la mort d'Arégise; & il lui dit que son pere n'étoit plus en vie : « Grand roi, » répondit Grimoald, je ne puis croire ce

» que vous m'apprenez ; la santé de mon
» pere me paroît meilleure que jamais,
» & sa gloire devient, chaque jour, plus
» éclatante. Puisse-t-elle croître ainsi de
» siécle en siécle !... Rien n'est plus vrai
» que ce que je vous dis, reprit le roi ;
» votre pere est mort.... Seigneur, repliqua
» Grimoald, je ne connois point d'autre pere
» que vous. Du moment qu'on m'a remis
» entre vos mains, je n'ai plus pensé que
» j'eusse un pere, une mere, ni des pa-
» rens. » Charles, enchanté de cette ré-
ponse, embrassa tendrement Grimoald,
& le nomma Prince de Bénevent.

[788.]

Le bruit s'étant répandu que les Aba-
res se disposoient à faire une irruption en
Italie, Charlemagne ordonne aussi-tôt qu'on
rétablisse les fortifications de Vérone, qui
étoient en très-mauvais état. A l'occasion
de cet ordre, il s'éleva une très-vive dis-
pute entre les ecclésiastiques & les bour-
geois. Il s'agissoit de sçavoir lequel de ces
deux ordres devoit contribuer davantage
à la dépense de cette réparation. Cette
contestation fut décidée par une cérémo-
nie que l'on appelloit le *jugement de la
Croix*. On choisit deux champions ; l'archi-
prêtre Arégas, pour la bourgeoisie ; l'ar-

chidiacre Pacifique pour le clergé. Celui qui pouvoit tenir plus long-tems ses bras en croix, devoit être vainqueur. Ils se placerent tous les deux debout, vis-à-vis d'un autel où l'on célébra la messe. Lorsqu'elle fut achevée, le prêtre lut la Passion selon S. Matthieu ; mais à peine étoit-il à la moitié, que le champion des bourgeois, ne pouvant plus résister à la fatigue, baissa les bras insensiblement ; &, accablé de lassitude, se laissa enfin tomber par terre ; mais Pacifique, plus vigoureux, soutint jusqu'au bout une posture si gênante, & fut proclamé vainqueur. En conséquence, le clergé ne paya que le quart des réparations.

[797.]

Le pape Léon III, élu pour remplacer Adrien, dès l'an 795, n'avoit eu garde de s'écarter de la politique de son prédécesseur, dans la conduite qu'il tenoit envers Charlemagne. Il avoit eu soin d'envoyer à ce prince, si-tôt après son exaltation, des légats chargés des clefs de la confession de S. Pierre, & de l'étendard de la ville de Rome, avec d'autres présens. Ces témoignages tout-à-la-fois de soumission & bienveillance lui mériterent, de la part de Charles, une protection constante & des richesses considérables. « On croit, dit

» l'historien ecclésiastique, que ce fut de
» ces présens du roi Charles, que le pape,
» au commencement de son pontificat, fit
» faire tant de vases & d'ornemens pré-
» cieux pour les églises de Rome. On y
» exprime, entr'autres, des couloires d'argent
» doré, servant à purifier le vin qui de-
» voit être consacré. On remarque une
» grande salle dans le palais de Latran,
» (elle fut achevée cette année,) qu'il fit
» incruster de marbre, & orner de colom-
» nes & de peintures en mosaïque. Il en
» reste une encore aujourd'hui, où saint
» Pierre est représenté assis, ayant trois
» clefs sur ses genoux, & à ses côtés le
» pape Léon à droite, le roi Charles à
» gauche, tous deux à genoux. D'une main,
» S. Pierre donne au pape un *pallium*,
» & de l'autre au roi un étendard chargé
» de six roses; au-dessous est une inscrip-
» tion qui porte : *Saint Pierre, donnez la*
» *vie au pape Léon, & la victoire au roi*
» *Charles.* »

[799.]

Grimoald, suivant l'exemple de son pere, avoit secoué le joug que Charles vouloit lui imposer. L'armée Françoise marchoit pour le réduire; & il se disposoit à la défense, lorsqu'un citoyen vint le trouver, & lui dit d'un ton résolu, que, s'il

vouloit lui en accorder la permission, il étoit près d'aller dans le camp ennemi reconnoître les forces des François, & qu'il espéroit revenir lui en rendre compte. Grimoald, charmé de son courage, lui dit: « Allez à » mes écuries; choisissez le meilleur cheval, » & partez. « Le Béneventin se rend aux écuries du prince, donne sur la porte un grand coup de bâton, & choisit le cheval auquel la frayeur du coup fait lever la tête le premier. La fortune seconde son entreprise. Il pénètre dans le camp des François; &, après avoir tout examiné, il revient avec le même bonnheur auprès de Grimoald, auquel il fait un rapport exact de ce qu'il a vu. Le prince, voulant récompenser une si belle action, lui demanda si le cheval qu'il avoit choisi, lui avoit paru bon? Le Béneventin lui ayant témoigné qu'il en avoit été très-content: » J'en suis bien-aise, ajoûta Grimoald, il est à vous. » Quelque temps après, un particulier vint dire en secret à Grimoald, que ce même citoyen, dont il estimoit tant le mérite, avoit conspiré contre sa vie, & ajoûta qu'il en étoit bien certain, puisqu'il étoit lui-même un des complices. Grimoald, après avoir mûrement pesé la chose, commença par faire mourir le délateur. Il manda ensuite l'accusé, & lui dit qu'il pouvoit choisir, ou d'avoir les yeux crevés, ou les mains coupées.

Celui-ci, voulant faire ce choix avec connoiſſance de cauſe, voulut d'abord eſſayer lequel desdeux états lui ſeroit le plus incommode, celui d'aveugle ou celui de manchot. Dans cette idée, il ſe fit d'abord lier les mains, & reſta deux jours entiers en cet état. Il ſe fit enſuite bander les yeux, & demeura dans cette ſituation le même eſpace de temps. Après cet examen, il prit un parti que peu de perſonnes auroient pris en ſa place, & demanda qu'on lui crevât les yeux.

L'hiſtoire fait mention d'un ſtratagême dont le même Grimoald ſe ſervit pour chaſſer les François de ſes Etats. Il ſortit ſecrettement de ſon camp, pendant la nuit, avec toute ſon armée, & alla ſe mettre en embuſcade, non loin de-là. Le lendemain, les François, étonnés de ne remarquer aucun mouvement dans le camp des Lombards, s'en approcherent; &, voyant qu'il étoit déſert, ils s'imaginerent que les ennemis épouvantés avoient pris la fuite. Dans cette confiance, ils s'amuſerent à piller ce qu'ils trouverent dans le camp. Grimoald y avoit laiſſé exprès beaucoup de richeſſes & ſur-tout une grande quantité de vivres, & d'excellent vin. Les François ne ſongerent qu'à boire & à manger, croyant les Lombards bien loin; mais, lorſque le vin & la bonne chere les eut

plongés dans le sommeil, Grimoald accourut & les égorgea presque tous, sans aucune peine.

Cette même année voit éclater une conjuration contre le pape Léon. Le sacellaire Campule, neveu d'Adrien I, & le primicier Paschal en étoient les chefs. Le 25 d'Avril, jour de S. Marc, pendant la procession des grandes litanies, des gens armés, placés en embuscade près du monastere de S. Etienne & de S. Silvestre, parurent tout-à-coup, & se jetterent sur le pape. Saisis d'épouvante, le peuple & le clergé prennent aussi-tôt la fuite. Les assassins renversent le souverain pontife de son cheval, & le dépouillent, en déchirant ses habits pontificaux, pendant que les autres conjurés le chargent d'une grêle de coups, & s'efforcent de lui arracher la langue & les yeux. Ils le laissent à demi-mort, & baigné dans son sang, au milieu de la rue, croyant l'avoir rendu aveugle & muët; mais la crainte d'avoir manqué leur coup les fait revenir un instant après. Emportés par une fureur aveugle, ils font souffrir au malheureux pape de nouveaux affronts & de nouvelles douleurs. Ils le traînent dans l'église du monastere; & là, sur les marches même de l'autel, ils s'efforcent encore de lui arracher les yeux & la langue; l'accablent de

coups de pied & de bâton, & le font jetter, en cet état, dans une étroite prison du monastere de S. Erasme, voisin de celui de S. Silvestre. Ils avoient pris cette précaution, dans la crainte qu'on n'enlevât le pontife la nuit suivante; mais elle fut inutile. Albin, camérier du pape, & d'autres personnes fideles forcerent le monastere; en tirerent le pontife, qu'ils firent descendre par les murailles de la ville, & le menerent au Vatican. Le peuple le croyoit mort, ou tout au moins aveugle & muet; on fut étrangement surpris de le voir reparoître le lendemain, n'ayant perdu l'usage, ni des yeux, ni de la langue. Il n'avoit reçu que des contusions & une blessure légère à l'œil. On ignore les véritables motifs qui firent agir les conjurés: on sçait seulement qu'ils envoyerent à la cour de France une longue liste des crimes dont ils accusoient le pape, & que ce pontife ne se justifia, qu'en jurant sur les Evangiles qu'il étoit innocent. Charles, à sa priere, se contenta d'exiler les coupables.

[800.]

Charles passe en Italie & se rend à Rome, au mois de Novembre. Quelques jours après son arrivée, le pape Léon fait assembler les cardinaux, les archevêques,

les évêques, les abbés & toute la noblesse Françoise & Romaine ; &, Charles étant présent, il fait à haute voix la protestation d'innocence dont on vient de parler. A voir le grand nombre des prélats qui se trouvoient alors à Rome, on eût dit qu'il ne s'agissoit rien moins que d'un concile ; & quelques historiens en parlent en effet de cette maniere. Mais, & la justification du pape, & la curiosité de voir la cour du roi Charles, suffisoient pour les avoir attirés dans la capitale du monde Chrétien. Le concours des Italiens & des étrangers n'étoit pas moins prodigieux. Le jour de Noël, Charles se rend à S. Pierre pour y entendre la messe. Comme il faisoit sa priere debout devant l'autel, le pape lui pose sur la tête une couronne d'or ; & tout le peuple de Rome, prévenu sans doute, quelques momens auparavant, de la cérémonie, fait retentir la basilique du Vatican de ces cris : *A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand & pacifique empereur des Romains, vie & victoire !* Après les acclamations, le pape se prosterne devant le nouvel empereur, pour marquer qu'il le reconnoît pour son souverain. Il se releve, & lui fait l'onction de l'huile sainte. La messe est ensuite célébrée par le souverain pontife, & Char-

les y reçoit les honneurs impériaux. Les magiſtrats, le clergé, la nobleſſe & le peuple confirmerent à Charles le titre d'Empereur, par un décret d'élection, qu'ils ſignerent tous. Son fils Pépin fut ſacré roi d'Italie.

» Charles, dit M. l'abbé Fleuri, d'a-
» près Eginhard, hiſtorien & chancelier
» de Charlemagne & témoin oculaire
» de ce qu'il écrit, s'attendoit ſi peu à ce
» couronnement, que d'abord il y eut une
» extrême répugnance, & proteſta que,
» nonobſtant la ſolemnité de la fête, il ne
» ſeroit pas venu à l'égliſe ce jour-là, s'il
» avoit pu prévoir le deſſein du pape.
» C'eſt qu'il voyoit bien que le titre d'Em-
» pereur le rendoit odieux aux Grecs,
» ſans rien ajoûter à ſa puiſſance effective.
» Il étoit déja maître de la plus grande
» partie de l'Italie, depuis la ruine des
» Lombards ; & il étoit ſouverain de
» Rome en particulier, puiſqu'on lui prê-
» toit ſerment de fidélité, & qu'il y ren-
» doit juſtice, & par ſes commiſſaires,
» & en perſonne, & dans la cauſe du pape
» même ; mais les Romains avoient leurs
» raiſons pour donner à Charles le titre
» d'Empereur. Ils étoient abandonnés des
» Grecs, qui, depuis long-temps, ne leur
» donnoient aucun ſecours ; & Conſtan-

» tinople étoit gouvernée par une femme,
» à qui ils croyoient indigne d'obéir; car
» la chose étoit sans exemple. Il étoit donc
» juste de réunir le nom d'Empereur à la
» puissance effective; & l'exécution s'en
» fit par les mains du pape, à qui sa di-
» gnité donnoit à Rome le premier rang.
» Ainsi le nom d'Empereur Romain, éteint
» en Occident, l'an 476, fut rétabli après
» 324 ans. »

CHARLEMAGNE, *Empereur*.

[801.]

CE prince s'applique, comme il avoit déja fait, à rétablir le bon ordre, la paix & la justice dans l'Italie. Il y laisse son fils Pépin pour continuer la guerre contre Grimoald, prince de Bénevent, qui refusoit de se soumettre, & reprend, avec toute sa cour, le chemin de ses Etats d'Allemagne & de France.

[806.]

L'empereur, déja vieux, fait à Thionville, dans une diète nombreuse, le partage de ses Etats entre ses trois fils, Charles, Pépin & Louis. Pépin devoit avoir l'Italie, outre une grande partie de l'Allemagne; mais il n'est parlé dans ce partage, ni de l'empire, ni du duché de Rome, qui y étoit attaché. Charles s'en réservoit la disposition, sans doute pour celui de ses fils, qui s'en montreroit le plus digne.

[811.]

Charlemagne, se préparant à la mort, dont il sentoit les approches, fait un testament, pour régler l'usage qu'il veut qu'on fasse de ses trésors & de ses meubles. Il

Il en destine une portion considérable pour les pauvres. Il partage ensuite le reste en vingt & une parts pour les vingt & une églises métropoles de ses Etats, sçavoir, Rome, Ravenne, Milan, Aquilée, Grado, Cologne, Mayence, Saltzbourg, Trèves, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Reims, Arles, Vienne, Tarentaise, Embrun, Bordeaux, Tours & Bourges. Parmi les curiosités du trésor de l'empereur, on admiroit sur-tout, une table d'or, & trois d'argent massif, avec leurs pieds aussi d'argent: l'une de ces dernieres, qui étoit quarrée, & dont la gravure offroit la description de la ville de Constantinople, devoit être donnée à l'église de Rome; une autre, aussi d'argent, ronde & représentant la ville de Rome, étoit destinée pour l'église de Ravenne; la troisieme table d'argent & la table d'or devoient être partagées entre les héritiers de Charles, & les pauvres.

[812.]

Pépin, roi d'Italie, étoit mort à Milan, au mois de Juillet 810, ne laissant que des fils naturels, dont l'aîné s'appelloit *Bernard*. Charlemagne, dans une diète d'Aix-la-Chapelle, déclare ce prince, son petit-fils, roi d'Italie.

Au mois de Janvier, Charlemagne meurt

de pleuréſie, dans la ſoixante & douzieme année de ſon âge, la quarante-cinquieme de ſon règne en France, & la treizieme de ſon empire. « Il fut regretté, dit l'hiſtorien » Eccléſiaſtique, non-ſeulement de ſes ſu» jets, mais des étrangers & des Payens » même; & la poſtérité l'a tellement re» connu pour grand, qu'elle en a fait le » nom de Charlemagne, qui lui eſt pro» pre. Pluſieurs égliſes particulieres l'invo» quent comme ſaint, quoiqu'en d'autres, » comme à Metz, on faſſe tous les ans un » ſervice pour le repos de ſon ame; & il » faut avouer que la multitude de ſes fem» mes & de ſes concubines a donné quel» que atteinte à ſa réputation. » Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Louis, qu'il avoit déclaré, l'année précédente, empereur d'Occident & roi des François & des Lombards.

LOUIS LE DEBONNAIRE,
Empereur.

[816.]

LE pape Léon III étant mort au mois de Juin, Etienne IV lui ſuccede dix jours après. Ce pontife fait prêter ſerment de fidélité par tout le peuple Romain, en faveur de Louis; &, le mois d'Août ſuivant, il ſe met en chemin, pour paſſer en France. Il eſt reçu ſur les frontieres du royaume par quelques ſeigneurs qui le menent à Reims, où l'empereur avoit réſolu de l'attendre. Là pluſieurs évêques, accompagnés d'un grand nombre d'eccléſiaſtiques, vont au-devant d'Etienne. Louis lui-même s'avance à ſa rencontre, à quelque diſtance. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils deſcendent tous deux de cheval. L'empereur, plein de reſpect pour le chef de l'Egliſe, ſe proſterne, à trois repriſes différentes, aux pieds du pape qui le releve la troiſieme fois, & l'embraſſe. Ils marchent enſuite vers la cathédrale, précédés de tout le clergé, pour y chanter le *Te Deum*. Le lendemain, l'empereur donne un feſtin ſuperbe au pape qui, le jour d'après, traite à ſon tour magnifiquement l'empereur.

Enfin, le dimanche suivant, le clergé & le peuple s'étant rassemblés en foule dans la cathédrale, Etienne y sacre solemnellement l'empereur, & lui met sur la tête une couronne d'or, enrichie de pierreries, qu'il avoit apportée exprès. Il en met une autre sur la tête d'Ermengarde, qu'il déclare impératrice. Cette cérémonie étoit l'unique but du voyage qu'il avoit fait en France. Ce pape vouloit sans doute assurer à ses successeurs le droit de couronner les empereurs.

[817...18...]

Trois mois après son retour de France, Etienne IV meurt à Rome, le 22 de Janvier. Il a pour successeur Paschal I du nom, dont la premiere demarche est d'envoyer faire ses excuses à Louis le Débonnaire, sur ce qu'il s'étoit laissé consacrer, sans avoir fait confirmer son élection par ce prince. Le dernier pape en avoit fait autant après sa consécration. L'on ne sçauroit donc douter, en voyant la conduite de ces deux pontifes, du droit qu'avoient les empereurs de confirmer l'élection des papes, & des tentatives que faisoient dès-lors les papes, pour s'affranchir de cette sujétion.

Dans une assemblée générale des Etats, tenue à Aix-la-Chapelle, Louis asso-

tie à l'empire Lothaire, ſon fils aîné. Bernard, roi d'Italie, & neveu de l'empereur, ne peut voir ſans chagrin l'élevation de Lothaire. Séduit par de mauvais conſeils, il met ſur pied une armée nombreuſe, & leve l'étendard de la révolte ; mais, apprenant bientôt que l'empereur, ſon oncle, s'avance avec toutes ſes troupes, pour le punir, il reconnoît, quoiqu'un peu tard, ſon imprudence. L'impératrice Ermengarde, qui ne l'aimoit pas, envoie à ce jeune prince quelques ſeigneurs François, qui lui conſeillent d'avoir recours à la clémence de ſon oncle, & lui promettent les bons offices de l'impératrice, pour obtenir le pardon de ſa faute. Bernard, toujours aveuglé, va trouver l'empereur à Châlons-ſur-Saône ; ſe jette à ſes pieds, & le prie humblement de lui pardonner ſon crime. Il l'eût aiſément obtenu d'un prince auſſi bon que Louis ; mais l'impératrice détermine ſon époux à donner aux rebelles des commiſſaires qui ſe hâtent de les condamner à mort. Cette peine ayant été commuée en celle de perdre la vue, la cruelle Ermengarde, ſans attendre les ordres de l'empereur, ſans même l'en avertir, fit arracher les yeux à Bernard, avec tant de violence, que ce prince infortuné en mourut le troiſieme jour. Ermengarde ne s'applaudit pas long-tems de ſon crime ;

une fiévre violente l'emporta quelques mois après. L'empereur pleura long-tems la mort de Bernard. Il s'en reconnut coupable en présence des évêques; reçut d'eux la pénitence, & fit de grandes aumônes pour l'expiation de sa faute.

[828.]

Les Maures ou Sarasins d'Afrique avoient fait une descente en Sicile dès l'an 820, & s'étoient emparés de Palerme. Ils en avoient été chassés bientôt après. Cette année, ils rentrent dans cette isle, & voici quelle en fut l'occasion.

Euphémius, Sicilien, étoit sur le point d'épouser une fille d'une rare beauté, nommée *Onomise*: il étoit même fiancé avec elle; mais un de ses rivaux gagna, à force d'argent, le patrice Grégoras, gouverneur de Sicile, qui fit enlever cette fille pour la lui faire épouser. Euphémius, transporté de colere, prit les armes, & secondé d'Euthimius, frere d'Onomise, il combattit Grégoras, & le tua. L'empereur Michel, instruit de cette révolte, fit passer en Sicile une puissante armée, capable d'exterminer les rebelles. Euphémius & ses compagnons, réduits au désespoir, passerent en Afrique, & solliciterent les Sarasins à venir faire la conquête de la Sicile. Ces

Barbares se rendirent à cette invitation; & s'étant répandus dans l'isle, commandés par différens chefs, ils y exercerent d'affreux ravages. Dans l'espace de quelques années, la Sicile passa toute entiere sous leur domination.

[829.]

Landulf l'Ancien, comte de Capoue, vassal du prince de Bénevent, ayant fait bâtir sur une montagne, voisine de Capoue, une nouvelle ville très-bien fortifiée, invita Sicon, prince de Bénevent, à la venir voir. Le prince s'y rendit; &, après l'avoir examinée, il demanda quel nom on lui donneroit? Les courtisans, par flatterie, lui répondirent qu'on la nommeroit *Sicopolis*, (c'est-à-dire *ville de Sicon;*) mais un d'entr'eux s'avisa de dire qu'il falloit plutôt l'appeller *Rebellopolis*, (c'est-à-dire *ville rebelle.*) Sicon, choqué de ce discours, lui demanda pourquoi il proposoit de lui donner ce nom? Le courtisan lui répondit: « C'est parce que les Capouans, ayant une place aussi forte, seront plus disposés à se révolter, & moins soumis à vos ordres. »

[830.]

L'empereur Louis, malgré son âge

avancé, malgré la piété ſcrupuleuſe dont il faiſoit profeſſion, s'étoit laiſſé ſéduire par les charmes de Judith, & l'avoit épouſée, quoiqu'il eût déja trois princes de ſon premier mariage. Charles, fruit de ſon union avec Judith, devint l'objet de toute ſa tendreſſe. Il falloit donner à cet enfant chéri un apanage digne de ſa naiſſance; mais Louis avoit déja partagé ſes Etats entre les trois princes du premier lit, Lothaire, Pépin & Louis. Dans la diète tenue à Worms, cette année, il fit un nouveau partage, & donna l'Allemagne à ſon fils Charles. Lothaire & Pépin, mécontens de ces diſpoſitions, prirent les armes. Le prétexte de leur révolte étoit la conduite irréguliere de Judith qu'ils accuſoient d'un commerce de galanterie avec Bernard, comte de Barcelone & duc de Septimanie. Ils vouloient, diſoient-ils, venger l'honneur de leur pere. Au premier bruit de leur marche, Bernard s'enfuit dans ſon comté de Barcelone. Judith ſe retire dans un monaſtere, & Louis ſe rend à Compiegne. Pépin, à la tête de ſon armée, ne tarde pas à le joindre; &, ſe voyant le plus fort, il agit en maître avec l'empereur ſon pere. Judith eſt transférée dans un monaſtere de Poitiers, où il veut la forcer de prendre le voile. Il tâche même de perſuader à l'empereur d'abdiquer l'em-

pire, & de se faire moine ; mais ce prince fait secrettement demander du secours à son troisieme fils, Louis de Baviere, qui le délivre de la tyrannie de ses freres. Louis, devenu en état de donner la loi, ne voit plus dans ses ennemis que des enfans qui lui sont toujours chers. Il les fait venir en sa présence ; leur reproche avec une douceur paternelle leur conduite denaturée, & leur pardonne en les embrassant.

[833.]

Toujours aveuglé par son amour pour Judith & pour son fils Charles, Louis ôte à Pépin le royaume d'Aquitaine, qui lui étoit échu en partage, & en investit ce fils bien-aimé. Lothaire & Louis de Baviere s'arment pour venger l'injustice faite à Pépin. Louis marche contr'eux à la tête de ses troupes, & les rencontre dans une plaine auprès de Rouffiac. Les trois freres travaillent secrettement à débaucher les soldats de leur pere, & y réussissent. Louis, abandonné des siens, reste au pouvoir de ses fils. Judith est exilée à Tortone en Italie, & Charles dans l'abbaye de Prum en Allemagne. Les trois freres partagerent entr'eux tous les Etats de la monarchie. La plaine de Rouffiac, qui étoit le théatre d'une si étrange scène, fut nommée *le champ du mensonge.*

Les deux freres, Louis & Pépin, retournerent dans leurs Etats. Lothaire conduisit son pere à Soissons, & l'y tint étroitement renfermé, ne souffrant pas que personne lui parlât, excepté ceux qui le servoient. On ne peut lire, sans un attendrissement mêlé d'indignation, les outrages qu'essuya ce malheureux prince, dont le plus grand défaut fut une excessive bonté. Des ministres du Seigneur, abusant de sa piété simple & crédule, le forcerent à s'avouer coupable des crimes qu'il plut à son fils de lui imputer. Vendus à l'ambition de Lothaire, ils firent entendre au pieux empereur qu'il étoit excommunié, & que, s'il ne faisoit pénitence, il n'avoit point de salut à espérer. Le timide Louis se laissa épouvanter par ces menaces frivoles, & se soumit à tout ce qu'on exigea de lui. Il se dépouilla de la ceinture militaire & des ornemens impériaux ; se revêtit d'un cilice, & condamna lui-même toutes les actions de son règne. Lothaire ne douta pas que, par cette démarche, son pere ne fût déchu de l'Empire : il continua cependant à le tenir étroitement gardé.

[834.]

Pépin & Louis de Baviere, quoique mécontens de l'empereur, n'avoient cepen-

dant pas oublié qu'il étoit leur pere. Ils furent indignés du traitement barbare, qu'il éprouvoit de la part de Lothaire & s'unirent ensemble pour lui rendre la liberté. Lothaire, au premier bruit de leur marche, s'enfuit en Italie, laissant son pere dans l'abbaye de S. Denis ; mais, toujours foible & scrupuleux, Louis n'osa reprendre la ceinture militaire, & les ornemens impériaux, qu'il n'eût auparavant reçu l'absolution des évêques. Après que ce prince innocent eut été absous de ses crimes imaginaires, par des prélats hypocrites, il se joignit à ses fils Louis & Pépin, & marcha contre Lothaire qui persistoit toujours dans sa révolte. Ce fils denaturé, touché des avis de l'évêque de Paderborn, vint, avec Hugues son beau-pere, & plusieurs complices de sa rebellion, se prosterner aux pieds de l'empereur, & lui demander pardon de son crime. L'empereur, accompagné de ses deux autres fils, le recut dans une tente ouverte, en présence des deux armées. Là, n'écoutant que les mouvemens de sa tendresse, ce tendre pere lui tendit la main ; lui pardonna tous les outrages qu'il en avoit reçus, & n'exigea de lui qu'un nouveau serment de lui être fidèle.

[836.]

Lothaire fait baptiser à Pavie, avec beau-

coup de magnificence, sa fille Rotrude. Ermengarde, femme de Lothaire, fut présente à la cérémonie, & fit voir, dans cette occasion, qu'elle n'étoit pas fort scrupuleuse. Avant la messe, qui fut célébrée par l'archevêque de Ravenne, se sentant pressée de la soif, elle se fit apporter une grande tasse de vin étranger qu'elle but en cachette; ce qui ne l'empêcha pas de communier à la messe.

Sicard, prince de Bénevent, assiégeoit la ville de Naples, qui refusoit de lui payer le tribut ordinaire. Les Napolitains, pressés par la famine, lui députerent un moine qui, se jettant à ses pieds, le conjura, les larmes aux yeux, d'avoir pitié du triste état où les habitans de Naples étoient réduits. Sicard envoya dans la ville Roffred, son favori, pour régler avec le duc & les citoyens, les articles de la capitulation. Les Napolitains s'empresserent de faire voir leur ville à Roffred. Il remarqua dans une des places une grande quantité de grain qui commençoit à germer. Ce spectacle le surprit, & il ne put s'empêcher de le témoigner à ceux qui étoient auprès de lui. Ils répondirent que les maisons étoient si bien pourvues de grains, qu'on en avoit de reste, & qu'on étoit obligé de le jetter. On lui fit ensuite présent de quelques flacons, qu'on lui dit être

remplis d'un vin exquis, mais qui en effet étoient pleins de ſous d'or. Roffred, de retour dans le camp de Sicard, lui rapporta que la ville étoit abondamment fournie de proviſions; &, ſur ce rapport, le prince leva le ſiége, content que les Napolitains ſe fuſſent engagés par un nouveau traité à payer exactement le tribut.

[840.]

L'empereur Louis, deſtiné à être la victime de ſa bonté & de ſa tendreſſe, apprend que ſon fils Louis de Baviere, qui avoit toujours paru plus modéré que ſes freres, s'étoit révolté contre lui; étoit entré en Allemagne, & y avoit été reconnu roi. Ce pere infortuné étoit déja malade: cette nouvelle acheve de l'accabler. Affoibli par la maladie & par les années, il eſt obligé de ſe traîner au-devant d'un fils rebelle, qui devoit être la conſolation de ſa vieilleſſe. Louis, informé que ſon pere marche contre lui, ne juge pas à propos de l'attendre, & regagne ſes Etats. Une éclipſe de ſoleil, ſurvenue, dans ces circonſtances, parut être dans ce ſiécle d'ignorance le préſage de quelque grand malheur. L'empereur, toujours crédule & ſuperſtitieux, fut ſi frappé de ce phénomene, que ſa maladie en augmenta conſi-

dérablement. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter dans une isle du Rhin, au-dessous de Mayence, & vis-à-vis du château d'Ingelheim. Il partagea ses meubles & ses bijoux entre les églises, les pauvres & ses fils. Il envoya des seigneurs en Italie porter à Lothaire sa couronne, l'épée & le sceptre d'or garni de pierreries. L'évêque de Metz, en lui présentant le Viatique, lui demanda s'il pardonnoit à son fils Louis? « Je lui pardonne de bon cœur, » répondit l'empereur; mais je vous prie » de l'exhorter à se repentir de ses fautes, » & sur-tout d'avoir réduit son pere à » mourir de douleur. » Ainsi mourut l'empereur Louis, qui eut sur le thrône toute les vertus d'un religieux. On plaindroit davantage ses malheurs, s'il ne se les fût attirés lui-même par sa passion extravagante pour Judith, & par un second mariage, qui porta la discorde dans le sein de sa famille, & le fit descendre avec amertume au tombeau.

Le sçavant auteur de l'Histoire ecclésiastique, nous a laissé de ce prince le portrait suivant. Il est curieux à bien des égards. » Ce prince, dit-il, étoit de taille médiocre, les yeux grands, le nez long, les » épaules larges, les bras forts; ensorte » que personne ne manioit mieux un arc » ou une lance. Il avoit la voix mâle;

» parloit le latin comme ſa langue natu-
» relle, & entendoit le grec. Il avoit ap-
» pris en ſa jeuneſſe des poëſies latines;
» mais, depuis, il ne vouloit ni les lire
» ni les entendre. Au contraire, il étoit
» fort inſtruit de l'Ecriture ſainte, & ſça-
» voit le ſens ſpirituel, le moral & l'ana-
» logique. Tous les matins, il alloit à l'é-
» gliſe, ſe mettre à genoux, touchant le
» pavé de ſon front, & demeuroit long-
» tems en prieres, quelquefois avec lar-
» mes. Tous les jours, il donnoit l'aumône
» avant ſes repas; &, par-tout où il étoit,
» il y avoit des logemens pour les pau-
» vres. Il étoit ſobre dans le boire & dans
» le manger. Jamais on ne le vit éclater
» de rire; &, dans les fêtes ſolemnelles
» où les muſiciens & les bouffons jouoient
» pour divertir le peuple, il contenoit les
» autres par ſon ſérieux. Il s'habilloit mo-
» deſtement, excepté les grandes fêtes, où,
» à l'exemple de ſes peres, il étoit tout
» couvert d'or, portant la couronne en
» tête, & le ſceptre à la main. Il étoit
» très-libéral, & donna en proprieté à
» des particuliers quantité de terres de ſon
» domaine. Il ne faiſoit rien ſans conſeil;
» mais il donnoit tant de tems au chant
» des pſeaumes & à la lecture, qu'il aban-
» donnoit trop les affaires à ſes confidens.

» Il entretint la mauvaiſe coutume, déja
» établie, de faire évêques des gens de
» condition ſervile, qui ne manquoient
» pas d'affranchir leurs parens & de les éle-
» ver, ou par les lettres, ou par les al-
» liances avec les nobles. Tel fut ce prince,
» que l'on compte pour le premier roi de
» France, du nom de *Louis*; & ſa facilité
» à pardonner, lui a fait donner le ſur-
» nom de *Débonnaire*. »

LOTHAIRE, *Empereur.*

[840.]

ON a vu ci-dessus que la domination des Lombards en Italie avoit été réduite à la principauté de Bénevent, dont Charlemagne avoit eu beaucoup de peine à se faire reconnoître suzerain. Grimoald III, fils du prince Arégise, rendu, par Charlemagne, aux Bénéventins, moyennant un traité qui le faisoit vassal de l'empire, n'avoit pas laissé de gouverner en maître indépendant sa principauté. Grimoald IV, Sicon & Sicard, ses successeurs, avoient fait de même. Sicard, prince de Bénévent, depuis 832, ayant voulu violer la femme de Naninghon, noble Bénéventin; celui-ci se plaignit au peuple de l'outrage qu'il avoit reçu: les Bénéventins prirent aussi-tôt les armes; coururent au palais, & massacrerent Sicard.

Ce prince s'étoit rendu d'ailleurs odieux aux Bénéventins par ses cruautés & par son avarice. Il est à croire que l'aventure suivante avoit ajoûté beaucoup à la haine publique.

Adelchiſe, femme de Sicard, ayant été vue, par hazard, toute nue dans une tente, par un citoyen de Bénevent, elle réſolut de s'en venger. Quelque tems après, elle invita toutes les femmes de la ville, à ſe rendre au palais, comme pour leur donner une fête. Lorſqu'elle les eut en ſon pouvoir, elle leur fit couper à toutes leurs vêtemens juſqu'au-deſſus de la ceinture, & les fit promener, en cet état, dans les rues & dans les places de la ville.

Radelgiſe, thréſorier de Sicard, élu pour lui ſuccéder, ſignale ſon avènement à la principauté, par une violence qui lui fait perdre une partie de ſes Etats. Voyant un jour Adelgiſe, un des principaux ſeigneurs de ſa cour, venir au palais, ſuivi d'une troupe de jeunes gens, il le ſoupçonne auſſi-tôt de quelque mauvaiſe intention, & donne ordre à ſes gardes de le jetter par les fenêtres. Cet ordre cruel eſt exécuté ſur le champ. Landulf, comte de Capoue, étoit alors préſent. Effrayé d'une pareille ſcène, il feint de ſe trouver mal; prend congé du prince, & ſe retire, affectant de marcher avec beaucoup de peine. Arrivé chez lui, il monte à cheval, & court à toute bride à Capoue, en criant: » Dieu me préſerve de demeurer dans une » ville où l'on jette les hommes par les

» fenêtres ! » Il se hâte de se fortifier dans sa nouvelle ville de Sicopolis, & arbore ensuite l'étendard de la révolte.

Dawfre, beau-pere du feu prince Sicard, également indigné du traitement fait à Adelgise, sort de Bénevent avec ses fils, qui étoient au nombre de cinq, & fait soulever la ville de Salerne. A cette nouvelle, Radelgise envoie son confident Adelmaire, pour tâcher d'appaiser les mécontens ; mais Adelmaire, trahissant la confiance de son maître, approuve la démarche de Dawfre, & s'enferme avec lui dans Salerne. Il fait dire ensuite à Radelgise qu'il peut se présenter devant la place, & qu'il sçaura l'en rendre maître, sans coup férir. Radelgise, plein de confiance, va se présenter aux portes de Salerne : il les voit s'ouvrir aussi-tôt, ne doutant pas que ce ne soit pour le recevoir ; mais Dawfre & ses fils, secondés d'Adelmaire, sortent tout-à-coup à la tête des bourgeois armés ; &, se précipitant sur les troupes de Radelgise, ils en font un carnage horrible.

Après cette action, Dawfre & ses fils persuadent aux habitans de Salerne d'élire pour prince Siconulf, qui languissoit depuis long-tems dans la prison de Tarente, où il avoit été confiné par l'ordre de son frere Sicard.

On fait choix, pour le délivrer, de quelques

jeunes gens adroits & déterminés, qui se déguisent en marchands, & se rendent, par différens chemins, à Tarente. Il se réunissent le soir, près de la prison ; &, feignant d'arriver dans le moment, ils prient les geoliers de les loger pour cette nuit. Il n'y avoit point alors d'hôtelleries dans les villes d'Italie. Les géoliers font entrer ces jeunes gens, qui, sous prétexte de reconnoître leur politesse, leur font boire d'excellent vin, & les enyvrent. Lorsqu'ils les virent ensevelis dans le vin & dans le sommeil, ils forcerent les portes de la prison, & en tirerent Siconulf, qu'ils conduisirent à Salerne où il fut proclamé Prince. C'est ainsi qu'une seule action injuste fit perdre à Radelgise la plus considérable partie de ses Etats, & fut la cause du démembrement de la principauté de Bénevent, la plus considérable & la plus étendue qu'il y eût alors en Italie.

[841.]

George, archevêque de Ravenne, ayant obtenu de Grégoire IV la permission d'accompagner les légats que ce pape envoyoit en France pour travailler à réconcilier l'empereur Lothaire avec ses deux freres, Louis le Germanique, & Charles le Chauve, le prélat se met en marche, emportant avec lui ce qu'il y avoit de plus

précieux dans ſon égliſe, qu'il avoit dépouillée de toutes ſes richeſſes & de tous ſes ornemens. Trois cens chevaux marchoient à ſa ſuite, chargés de ce riche butin & d'une grande quantité d'or & d'argent. Ce n'étoit pas l'intérêt de la paix, qui conduiſoit George en France. Son deſſein étoit de ſe ſouſtraire de la dépendance de l'évêque de Rome, à l'exemple de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs. Il eſpéroit que l'empereur Lothaire, ſéduit par ſes préſens, confirmeroit les priviléges que les empereurs avoient accordés à Maur & à quelques autres archevêques de Ravenne. L'ambitieux prélat ne déſeſpéroit pas même d'obtenir avec ſon or la dignité de ſouverain Pontife, & c'étoit dans cette pieuſe intention qu'il avoit pillé ſon égliſe. Lorſqu'il fut arrivé avec les légats au camp de Lothaire, il trouva ce prince entièrement éloigné de tout accommodement. Il réſolut, avant de rien demander à l'empereur, d'attendre la déciſion de la bataille qui devoit ſe livrer; croyant que, ſi ce prince remportoit la victoire, la joie qu'il reſſentiroit d'un ſi heureux ſuccès, lui feroit écouter plus favorablement les propoſitions qu'il avoit à lui faire. Cependant, pour s'attirer de plus en plus la bienveillance de Lothaire, il déclamoit indiſcrettement dans le

camp contre ſes deux freres. La veille de la bataille, il lui échappa de dire : « Quand » je verrai Charles vaincu paroître avec les » bras liés, je me déganterai pour lui cou- » per les cheveux, & le faire clerc ; & je » l'emmenerai dans mon diocèſe. » Le 25 de Juin, la bataille ſe livra près de Fontenai, dans le comté d'Auxerre ; & Lothaire fut entièrement défait. Les légats prirent la fuite : George en fit autant ; mais, ſoit l'effet de ſa mauvaiſe fortune, ſoit que l'attirail qu'il traînoit après lui, fût un obſtacle à ſa retraite, il tomba entre les mains de quelques ſoldats victorieux, qui le traiterent de la maniere la plus outrageante. Ils le firent d'abord deſcendre de cheval ; le dépouillerent d'une partie de ſes habits ; & l'ayant chargé de leur bagage, ils le faiſoient marcher devant eux, comme une bête de ſomme, ſans lui épargner les injures & les coups. Lorſqu'ils le virent près de ſuccomber ſous la fatigue & la douleur, ils le firent monter ſur une méchante haquenée à laquelle ils avoient coupé les oreilles & la queue ; car alors, & chez toutes les nations, juſqu'à nos jours, la queue n'étoit pas moins l'ornement du cheval, que ſes oreilles. L'infortuné prélat fut préſenté dans cet équipage au roi Charles le Chauve, qui le fit attendre plusieurs jours à ſa porte, & livra cependant au pillage toutes les richeſſes de ſon égliſe. Il

ne consentit même à lui donner audience, que pour lui reprocher son avarice, sa cupidité, son ambition : « Je devrois, ajoûta » ce prince, punir les discours téméraires » que tu as tenus contre moi ; mais je veux » bien respecter un caractere que tu deshonores. Retourne à ton siége. » Charles, après lui avoir parlé ainsi, le renvoya avec mépris, & lui fit donner de l'argent pour son voyage. Plusieurs des prêtres de l'archevêque, qui l'avoient accompagné, furent dépouillés de tout ce qu'ils avoient, & renvoyés nuds en chemise. Ils furent obligés de demander l'aumône, & se virent plusieurs fois en danger de mourir de faim. Comme ils approchoient des Alpes, ils rencontrerent leur archevêque auquel ils demanderent quelque léger secours, avec promesse de lui rendre à Ravenne le double de ce qu'il voudroit bien leur prêter ; mais George, naturellement dur, leur refusa toute assistance, quoiqu'il le pût, sans se gêner beaucoup.

[843.]

Les Sarasins, maîtres de la Sicile, infestoient souvent l'Italie, & se rendoient, de jour en jour, plus redoutables dans le continent. Siconulf, prince de Salerne, voulant se garantir de leurs ravages, ne

crut pas pouvoir mieux faire que de s'allier avec eux. Il prit à son service Apollafar, un de leurs chefs. Au retour d'une expédition dans laquelle ce Maure l'avoit très-bien servi, Siconulf, montant avec lui les degrés du palais de Salerne, le prit dans ses bras; le porta jusqu'en haut; le posa à terre, & l'embrassa. Apollafar s'offensa de ce jeu qu'il prit pour une insulte. Il rompit l'alliance qu'il avoit contractée, & alla offrir ses services à Radelgise, prince de Bénevent.

Siconulf & Gui, son beau-frere, duc de Spolete, faisoient de concert le siége de Bénevent. Un Spolétain s'approchant des remparts, dit, en raillant, à l'un des sentinelles: « A quoi s'occupe votre forge» ron? » faisant allusion à ce que Radelgise prince de Bénevent, avoit, étant jeune, & pour s'amuser, fait quelque ouvrage d'orfévrerie. « Il forge, lui répondit l'autre, » une paire de ciseaux pour tondre votre » clerc. « On sçavoit que Siconulf avoit été contraint autrefois par le prince Sicard, son frere, d'embrasser la cléricature.

[846.]

Les Sarasins continuoient toujours de faire des incursions dans l'Italie. Ils entrent cette année, avec un grand nombre de barques

dans le Tibre, & s'avancent jusqu'aux portes de Rome, qu'ils trouvent fermées. Ils se contentent de ravager les environs, & pillent, entr'autres lieux, les églises de saint Pierre & de saint Paul, qui étoient hors des murs. Ils en emportent des richesses immenses, parmi lesquelles on regretta surtout l'autel d'argent massif, posé sur le sépulcre de saint Pierre. De Rome, ils se rendent à Fondi qu'ils livrent au pillage & aux flammes, après en avoir égorgé ou fait esclaves les habitans. Quelques troupes Françoises, en garnison dans Spolete pour l'empereur Lothaire, ayant tenté d'arrêter ces Barbares, elles sont taillées en pieces, & poursuivies jusqu'au mont Cassin. La vue de ce riche monastere ne manque pas de réveiller la cupidité des vainqueurs; mais, comme il étoit tard, ils remettent au lendemain matin à le piller. Un seul ruisseau les séparoit du mont Cassin, qui n'avoit, dit-on, d'ailleurs aucunes défenses. Les moines, n'envisageant plus qu'une mort certaine, vont en procession à l'église de saint Benoît; & là, couverts de sacs & de cendres, ils passent la nuit dans les plus ferventes prieres. Tout-à-coup le ciel se couvre de nuages épais, & verse un déluge d'eau sur tous les environs du monastere. Les Sarasins en sont fort incommodés. Au point du jour, comme ils se

préparent à paſſer à gué le ruiſſeau qui les ſéparoit des moines, ils le trouvent ſi prodigieuſement gonflé par la pluie, qu'ils ſont contraints de demeurer ſur les bords, &, peu de temps après, de ſe retirer.

[855.]

L'empereur Lothaire tombe malade; &, n'eſpérant pas d'en guerir, il partage ſes Etats de France & d'Allemagne entre ſes deux fils Lothaire & Charles; ſans doute qu'il crut ſon fils aîné Louis aſſez bien partagé par la ceſſion qu'il lui avoit déja faite du royaume de Lombardie & du titre d'Empereur. Il ſe fit tranſporter dans le monaſtere de Prum, où, s'étant fait couper les cheveux & revêtir de l'habit monaſtique, il mourut peu de jours après. Les moines le mirent au nombre des ſaints.

LOUIS II, *Empereur.*

[860.]

CETTE année eſt remarquable par le froid exceſſif, qui ſe fit ſentir pendant l'hyver en Italie; pays qui, par ſa ſituation, ſemble à l'abri de pareils accidens. Pendant pluſieurs mois, la terre fut couverte d'une prodigieuſe quantité de neige; la gelée fit périr les ſemences & les vignes, & glaça même le vin dans les tonneaux. On prétend que la mer, choſe inouïe! fut priſe en quelques endroits, & qu'à Veniſe on fit uſage de traîneaux & de charrettes, où l'on ne s'étoit jamais ſervi que de barques & de gondoles. Nos peres ont pu voir à-peu-près toutes ces choſes en 1709; &, depuis quelques années, nous commençons nous-mêmes à les trouver moins ſurprenantes.

[864.]

L'empereur Louis II marche à Rome, avec des troupes, pour faire caſſer une ſentence donnée par le pape Nicolas I. Voici ce qui donna lieu à cette expédition.

Lothaire, roi de Lorraine, frere de l'empereur, avoit épousé, en 857, Thietberge, fille de Boson, Comte d'une partie de la Bourgogne. S'en étant bientôt dégoûté, il s'attacha à une concubine nommée *Valdrade*, qui l'excita à chasser de son palais son épouse légitime. La reine Thietberge avoit un frere nommé *Hubert*, qui avoit été ordonné sous-diacre, mais qui, s'étant ensuite livré à la débauche, scandalisoit toute la France par ses déréglemens. On accusa cette princesse d'avoir commis avec son frere Hubert un inceste abominable. Thietberge le nia; &, comme il n'y avoit point de preuves par témoins, on ordonna l'épreuve de l'eau bouillante. Un homme la fit pour la reine, & en sortit sans être brûlé: par-là Thietberge étoit entièrement justifiée, suivant la superstition du temps. Cependant le roi, qui la haïssoit, la fit renfermer dans un monastere. Elle en sortit secrettement, & se réfugia auprès de son frere, à la cour de Charles le Chauve. Ce fut alors que Lothaire la répudia avec les formalités ordinaires, & partagea son lit & son thrône avec sa concubine Valdrade. Gonthier, archevêque de Cologne, oncle de cette femme ambitieuse, secondé de Thietgaud, archevêque de Mayence, & de quelques autres prélats aussi peu scrupuleux, approuva ce divorce; mais le pape

Nicolas n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya deux nonces à Lothaire, pour l'obliger à réparer un ſcandale auſſi grand. Les nonces étoient Rodoald évêque de Porto, & Jean évêque de Cervia. Que de reſſources n'offrent point les richeſſes! Corrompus par l'argent de Lothaire, les deux prélats aſſemblerent à Metz un concile composé d'évêques vendus comme eux au prince, & par qui le divorce avoit été ci-devant approuvé. La ſentence déja rendue, fut confirmée tout d'une voix; & le mariage de Lothaire avec Valdrade fut déclaré légitime, d'une maniere plus ſolemnelle. Les archevêques de Mayence & de Cologne ſe rendirent enſuite à Rome, dans le deſſein de ſurprendre le pape par leurs fauſſes relations; mais Nicolas, ayant appris comme les choſes s'étoient paſſées, excommunia, dans un concile qu'il tint à Rome, les archevêques de Mayence & de Cologne, & caſſa tout ce qu'ils avoient fait dans le conciliabule de Metz.

L'empereur Louis étoit alors dans le duché de Bénevent. Les prélats excommuniés l'allerent trouver, & ſe plaignirent de la rigueur avec laquelle le pape les avoit traités, au mépris de la famille impériale, & contre les formes ordinaires de la juſtice. Louis, quoique naturellement équitable, prêta l'oreille à des

diſcours pleins de vraiſemblance, & prit le chemin de Rome avec ſon armée, dans le deſſein de faire caſſer, de gré ou de force, la ſentence du ſouverain pontife. Au bruit de ſa marche, Nicolas avoit ordonné des jeûnes, des proceſſions, & des prieres, pour qu'il plût à Dieu d'inſpirer à l'empereur de meilleurs ſentimens, & plus de reſpect pour le ſaint ſiége. La proceſſion commençoit à monter les degrés du Vatican, lorſque l'empereur arriva. Ses ſoldats ſe jetterent auſſi-tôt ſur le peuple & ſur le clergé; les chargerent de coups de bâton, & rompirent les croix & les bannieres, ſans épargner une croix d'or donnée à l'égliſe de Latran par ſainte Hélene, & qui renfermoit du bois de la vraie croix: elle fut briſée comme les autres, & jettée dans la boue. Cependant le déſordre augmentoit à meſure que les troupes ſe répandoient dans Rome: elles y pilloient; elles y maſſacroient, comme ſi la ville eût été priſe d'aſſaut. Le pape, ne croyant pas ſa vie en ſûreté dans le palais de Latran, ſe jetta dans une barque, & vint par le Tibre à Saint Pierre, où il demeura deux jours, ſans prendre aucune nourriture. Dans cet intervalle, celui qui avoit briſé la croix de ſainte Hélene mourut, & l'empereur lui-même fut ſaiſi de la fiévre: cet accident lui parut être une

punition du Ciel. Il envoya prier le pape de le venir trouver ; & la conférence, qu'il eut avec ce pontife, rétablit entr'eux la paix. Louis voulut que les deux archevêques retournassent en France, dégradés comme ils étoient ; & lui-même, se voyant guéri de sa fiévre, quitta Rome quelques jours après.

[866.]

Les Sarasins faisoient des ravages continuels dans les principautés de Salerne & de Bénevent. Le prince de Bénevent, & Landulf, évêque-comte de Capoue, profitant du voisinage de l'empereur, envoient prier ce prince de les aider à chasser ces Barbares. Louis se met aussi-tôt en marche à la tête d'une puissante armée. Il entre dans la principauté de Bénevent. L'évêque de Capoue le joint sur la route avec les troupes de ses Etats, après toutefois s'être muni d'un stratagême dont il ne croyoit pas être lui-même la dupe. Peu de jours s'étoient écoulés depuis cette jonction, lorsqu'on s'apperçut que les troupes du prélat désertoient par pelotons ; & ce désordre continua au point qu'il ne resta pas même un seul soldat Capouan dans l'armée impériale ; mais l'évêque demeura, pour ne point laisser soupçonner la part

qu'il avoit à cette manœuvre. Il fit ſes excuſes à l'empereur qui, feignant de les recevoir, donna des ordres ſecrets pour faire marcher l'armée à Capoue. Il fondit tout-à-coup ſur cette ville ; en fit le ſiége, & s'en rendit maître, malgré la réſiſtance courageuſe des habitans : elle fut traité avec la derniere rigueur : après quoi, Louis ayant remercié l'évêque-comte de ſes ſervices, conduiſit ſes troupes victorieuſe à Salerne. Waifre s'étoit nouvellement emparé de cette principauté ſur Ademaire qu'il avoit confiné dans une obſcure priſon. La premiere choſe que l'empereur exige du nouveau prince, eſt qu'il lui remette Ademaire qu'il aimoit. » Eh ! ſeigneur, répondit Waifre, qu'en voulez-» vous faire ? Il eſt aveugle. » Auſſi-tôt il envoya ſecrettement des gens crever les yeux au malheureux Ademaire.

Les maladies & le ſiége de Capoue ayant conſidérablement diminué l'armée impériale, Louis s'occupe à la recruter, & fait faire dans toute l'Italie des levées extraordinaires d'hommes & d'argent. Il vouloit employer toutes ſes forces pour exterminer des ennemis auſſi acharnés que les Saraſins ; mais ces grands préparatifs produiſirent d'abord fort peu d'effet ; & ce ne fut que cinq ans après que l'empereur s'em-

s'empara enfin de Bari, place forte où se retiroient les Sarasins, qui furent obligés de sortir d'Italie, après l'avoir perdue.

[868.]

Le pape Adrien II, élu pour succéder à Nicolas I, en 867, étoit engagé dans les liens du mariage, lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique; & sa femme Stéphanie vivoit encore, quand il parvint au souverain pontificat. Une fille d'une rare beauté, fruit de leur union, étoit l'unique objet de leur tendresse, & de leurs soins. Adrien l'avoit depuis peu fiancée avec un jeune homme d'une des plus illustres familles de Rome. Eleuthère, seigneur Romain, éperdument amoureux de la fille du pape, trouva le moyen de la séduire; & lui ayant inspiré du dégoût pour le mariage auquel elle étoit destinée, il l'enleva de son consentement; mais le pape en fit une si vive recherche, qu'il arracha sa fille des mains du ravisseur. Transporté de rage, Eleuthère courut à la maison de Stéphanie, & poignarda la mere & la fille. Il fut arrêté sur le champ, & mis en prison. Adrien obtint de l'empereur des commissaires, qui jugerent Eleuthère, suivant les loix Romaines, & le condamnerent à mort.

[871.]

L'empereur Louis, après s'être emparé de la ville de Bari ſur les Saraſins, & de Tarente ſur les Grecs, va paſſer quelque tems avec ſa cour à Bénevent dont le prince ou duc, nommé *Adelgiſe*, feignoit de lui être fidele, quoiqu'il eût excité ſous main les derniers troubles que Louis avoit heureuſement appaiſés. Pendant le ſéjour qu'il fit dans cette ville, les troupes, qu'il avoit amenées avec lui, ne manquerent pas, comme il arrive ordinairement, de commettre quelques déſordres au dedans & au dehors. Adelgiſe crut, ou voulut croire que ces déſordres étoient autoriſés, & qu'on avoit deſſein de le mortifier. Un traître eſt toujours dans la crainte ; & cette crainte-là même lui fait ſouvent entaſſer trahiſon ſur trahiſon. Réſolu donc de prévenir les mauvais deſſeins qu'il attribuoit à l'empereur, Adelgiſe s'inſinua dans ſes bonnes graces, par des proteſtations de fidelité, qui ne lui coûtoient guères. Lorſqu'il crut avoir gagné ſa confiance, il lui perſuada de licentier la plus grande partie de ſes troupes devenues déſormais inutiles, & de diſperſer le reſte dans différens cantons. Louis, ne ſe défiant point du prince, approuve ce projet, & ne réſerve, de toutes ſes troupes, que ſa

garde ordinaire. Le 25 d'Août, lorsqu'il dormoit sur le midi, le perfide Adelgise se rend au palais, suivi d'une troupe de conjurés armés de toutes piéces ; en fait briser les portes que les gardes avoient fermées à la hâte, & court à la chambre de l'empereur, pour se saisir de sa personne. Mais, au bruit du tumulte, ce prince s'étoit sauvé dans une tour, avec l'impératrice, sa fille Ermengarde, & quelques domestiques. Adelgise la fait assiéger aussi-tôt, & Louis s'y défend pendant trois jours ; mais il couroit risque d'y périr bientôt par la famine, si l'évêque de Bénevent n'eût obtenu d'Adelgise, qu'on lui rendroit la liberté, moyennant un serment que l'empereur, l'impératrice, leur fille & tous leurs gens feroient sur les reliques des saints, de ne jamais tirer vengeance par eux, ou par d'autres, de cet attentat du prince de Bénevent. Louis, ayant approuvé ce traité, jure avec toute sa cour ; sort de la ville ; marche à Ravenne, & fait dire au pape de l'y venir trouver pour l'absoudre de son serment.

[872.]

Vers les fêtes de la Pentecôte, l'empereur se rend à Rome. Il fait déclarer par le sénat Adelgise criminel de lèse-Ma-

jeſté. L'année ſe paſſe en préparatifs de guerre.

Les Saraſins, chaſſés de Bari, leur plus forte place en Italie, avoient demandé du ſecours aux Saraſins d'Afrique. Tandis que ceux-ci diſpoſoient tout pour une nouvelle expédition, Waifre, prince de Salerne, reçut un jour une lettre d'un de ces Barbares, auquel il avoit autrefois rendu quelque ſervice, & ſçut, par cette voie, que les Saraſins devoient bientôt venir fondre ſur Salerne. Il profita de cet avis, pour fortifier ſa capitale, & n'eut pas lieu de s'en repentir. Trente mille Saraſins viennent débarquer, cette année, à la côte de Salerne, & mettent le ſiége devant cette ville. Ils détachent en même tems pluſieurs partis pour ruiner les environs. Ces troupes exercent par-tout d'affreux ravages. Abdila, général des Saraſins, s'étoit logé dans une égliſe. Il avoit fait placer ſon lit ſur le maître-autel ; &, tous les jours, quelque eſclave Chrétienne y étoit immolée à ſa brutalité. Un jour qu'il attentoit à l'honneur d'une jeune fille qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe défendre, une poutre, ſe détachant du plafond, écraſa ce Barbare, ſans faire aucun mal à cette jeune perſonne.

Le pape Adrien meurt au mois de Novembre, après cinq ans de pontificat. Il a

pour ſucceſſeur Jean VIII, qui tint le ſiége pendant dix ans.

[873.]

Abiméleck, ſucceſſeur d'Abdila, ſe voit forcé par ſes propres troupes de lever le ſiége de Salerne. L'empereur Louis s'avançoit au ſecours de cette ville. Son approche répandit l'épouvante parmi les Saraſins. En vain Abiméleck eſſaya de ranimer leur courage. Ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne; lui lierent les mains, & le porterent dans un navire. Enſuite ils s'embarquerent tous, & allerent ravager la Calabre.

L'empereur, délivré de la guerre contre les Saraſins, ſonge à ſe venger du prince de Bénevent; mais Adelgiſe n'avoit pas attendu juſqu'alors à prendre ſes précautions. Il avoit fait offrir à Baſile, empereur d'Orient, de lui faire hommage de ſes Etats; & ce prince s'étoit engagé réciproquement à lui fournir des ſecours conſidérables. Ainſi Louis eut à peine tourné ſes armes contre le duc, qu'il eut avis qu'une flotte Grecque étoit abordée ſur les côtes d'Italie, & qu'un grand nombre de troupes s'avançoit pour défendre Bénevent. Ce contre-tems ayant rompu toutes ſes meſures, il ne s'occupa plus que des

moyens de ſauver ſon honneur. Il eut, pour cet effet, recours au nouveau pape qu'il ſçavoit être ami d'Adelgiſe dont il avoit tenu un enfant ſur les fonts de baptême; &, l'ayant fait venir à Capoue, il fit, par ſon entremiſe, la paix avec le duc. Mais, depuis ce tems, la principauté de Bénevent ne reconnut plus les empereurs François pour Souverains, & rentra ſous la domination des empereurs Grecs.

[875.]

Louis meurt à Breſcia, le dernier jour du mois d'Août. Il ne laiſſoit point d'autre enfant, que la princeſſe Ermengarde. Ses deux oncles, Louis, roi de Germanie, & Charles le Chauve, roi de France, prétendoient à l'empire; mais Louis, ſe repoſant un peu trop ſur ſon droit d'aîneſſe, donne à Charles le tems de paſſer en Italie, & de s'y faire couronner empereur à Rome par la main du pape.

CHARLES LE CHAUVE, *Empereur.*

[877.]

LA princesse Ermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, & la plus riche héritiere qu'il y eût alors en Europe, s'étoit retirée, aussi-tôt après la mort de son pere, à la cour de Bérenger, duc & marquis de Frioul, auprès de la princesse Gisele, sa grand'-tante, mere de ce duc. Boson, duc de Milan, & beau-frere de l'empereur, prince ambitieux & intriguant, qui ne songeoit qu'aux moyens d'augmenter sa fortune, osa jetter les yeux sur Ermengarde, & se proposa de l'avoir pour épouse. Comptant sur la protection de l'empereur, & sur l'amitié de Bérenger, il surmonta tous les obstacles, qui paroissoient s'opposer à ce mariage. Il étoit marié : le poison le délivra de sa femme. Aussi-tôt, de concert avec Bérenger, il se transporte à Trévise, sous prétexte du service de l'empereur; enleve Ermengarde, & l'amene en Lombardie, dans le tems que le pape & l'empereur venoient de se rencontrer à Verceil. Le mariage de Boson & d'Ermengarde fut célébré dans cette ville.

N iv

L'empereur en voulut faire les frais, & créa Boson, duc de Provence.

Charles le Chauve, attaqué de la fiévre, meurt dans une cabane, au pied du mont Cénis. On prétend qu'il fut empoisonné par un Juif, nommé *Sédécias*, son médecin & son favori. Quoiqu'on eût embaumé son corps, à dessein de le transporter à l'abbaye de S. Denis en France, l'odeur insupportable, qu'il exhaloit, obligea de l'enterrer au monastere de Nantua, près de Lyon; mais, quelques années après, on transporta ses os à S. Denis. Ce prince, à qui la France est redevable du rétablissement des lettres, commencé par Charlemagne, avoit régné trente-sept ans comme roi, près de deux comme empereur, & vécu cinquante-quatre.

CARLOMAN, *Roi d'Italie, pendant la vacance de l'Empire.*

[877.]

CARLOMAN, fils d'aîné de Louis le Germanique, mort à Francfort, l'année précédente, étoit en Italie, à la tête d'une armée, pour disputer l'empire à son oncle, Charles le Chauve, lorsque ce prince mourut, comme on vient de le voir. Il n'eut pas de peine à se faire proclamer roi d'Italie. Il écrivit ensuite au pape, qu'il étoit obligé de faire un petit voyage en Allemagne, pour conférer avec ses freres, & qu'il iroit à Rome, dès qu'il seroit de retour, pour y recevoir la couronne impériale. Il finissoit, en lui promettant de travailler plus qu'aucun de ses prédécesseurs à relever l'Eglise Romaine. On voit, par la réponse du pape, qu'il cherchoit à vendre l'empire, & à tirer encore de Carloman quelque donation qui pût frayer à la cour de Rome un chemin à l'indépendance : « Quand vous serez revenu de vo» tre conférence avec vos freres, dit le pape » dans sa lettre, nous vous enverrons les » articles de ce que vous devez accorder » à l'Eglise Romaine, & ensuite une léga» tion plus solemnelle, pour vous amener

» à Rome, avec la décence convenable ;
» & traiter ensemble du bien de l'Etat &
» du salut du peuple Chrétien. » L'intérêt
particulier du pape marche, comme l'on
voit, avant celui de la religion. Telle étoit
la politique de la cour de Rome.

Il est à présumer que le pontife ne
trouva pas son compte avec Carloman.
Il s'en détacha, l'année suivante ; parcourut
la France & l'Italie, offrant successivement
l'Empire à Louis le Begue, fils de
Charles le Chauve, & à Boson, duc de
Provence, selon les avantages qu'il croyoit
pouvoir en retirer. Mais enfin, obligé de
renoncer à de vains projets, il se réconcilia
adroitement avec Carloman qui,
soit par confiance, soit par crainte, l'établit
son vicaire en Italie.

[879.]

Landulf II, évêque-comte de Capoue,
celui-là même à qui l'empereur
Louis II avoit enlevé sa capitale, meurt
cette année, au grand contentement des
moines dont il étoit l'ennemi déclaré. Sur
le moindre prétexte, il faisoit saisir leurs
revenus, & dépouilloit leurs églises de
leurs richesses. Si l'on en croit l'historien
Erkempert, qui étoit moine, Landulf avoit
coutume de dire : « Toutes les fois que je
» vois un moine, c'est un présage que la
» journée me sera funeste. »

CHARLES LE GROS, *ou* LE GRAS, *Empereur.*

[881.]

CARLOMAN étant mort en 880, le pape Jean traita de l'Empire avec son frere Charles. On ignore quelles furent les conditions arrêtées entr'eux. Charles reçut à Rome la couronne impériale, le 2 de Février.

[882.]

Cette année est remarquable par la fin tragique du pape Jean VIII, suivant quelques histoires, quoique la plûpart le fassent mourir naturellement. Un de ses parens, dit-on, avide de posséder ses thrésors, lui fit prendre un breuvage empoisonné; mais, craignant qu'il n'en rechappât, il lui donna sur la tête plusieurs grands coups de marteau, jusqu'à ce qu'il le vît expiré. On joint le merveilleux au tragique; & l'on dit encore que l'auteur de l'assassinat, épouvanté par les cris de la populace qu'on avoit informée du malheur arrivé à Sa Sainteté, tomba mort, sans avoir reçu ni coup ni blessure.

Les princes foibles & incapables de gouverner par eux-mêmes, ne sçauroient trop se rendre difficiles sur le choix d'un ministre : leur repos & leur gloire en dépendent. Charles le Gros en fit la triste expérience. Il s'étoit entièrement démis du soin des affaires entre les mains de Liutward, évêque de Verceil, prélat qui, dans le ministere, ne voyoit qu'un moyen facile de satisfaire son avarice sordide, & qui deshonora son maître, en se deshonorant lui-même. Charles voulant secourir la Germanie inférieure, en proie aux ravages des Normands, avoit mis le siége devant une place forte, qui servoit d'asyle à leurs chefs Sigefroi & Godefroi : il les avoit serrés de si près, qu'ils étoient sur le point de se rendre, lorsqu'ils s'aviserent d'avoir recours à Liutward, & le firent prier d'engager l'empereur à lever le siége. Cette priere, accompagnée d'une somme d'argent très-considérable, fut très-bien reçue de l'avare prélat, qui, maître de l'esprit de l'empereur, vint à bout de lui persuader de lâcher une proie qu'il tenoit presque entre ses mains. Le prince, foible & crédule, conclut un traité de paix avec l'ennemi qu'il devoit faire prisonnier; &, pour comble de honte, il stipula, dans le traité, qu'il payeroit un subside annuel aux chefs des Nor-

mands. C'étoit par de pareilles actions, dont il n'étoit que l'instrument, que l'infortuné Charles s'attiroit le mépris du peuple, & contribuoit lui-même à la disgrace qui devoit le priver du thrône.

[887.]

L'avarice n'étoit pas le seul défaut de Liutward : il étoit encore dominé par une passion honteuse pour un prélat, & dont la honte rejaillissoit toute entiere sur l'empereur, doublement deshonoré par son ministre. Pour parler plus clairement, Liutward entretenoit un commerce galant avec l'impératrice Richarde, & ménageoit si peu les apparences, que quelques courtisans, jaloux de sa faveur, firent naître dans l'esprit de l'empereur de violens soupçons; &, quoique l'impératrice offrît de prouver son innocence par les épreuves ordinaires, Charles s'obstina à la croire coupable. Plus jaloux de l'honneur de son lit, que de celui de son thrône, il exila ce même Liutward qui, quelques années auparavant, l'avoit couvert d'opprobre à la face de tout l'Empire, par le traité honteux qu'il lui avoit fait conclure.

Liutward, plein de dépit & de colere, ne s'occupa, dans son exil, que des moyens

de se venger de l'empereur. Il fit soulever contre ce prince son neveu Arnoul, duc de Carinthie, & fils de Carloman. Dans une diète assemblée à Tribur, Arnoul fit déposer son oncle ; mais les Allemands furent les seuls qui eurent part à cette déposition ; & Charles fut toujours reconnu par les Italiens, comme empereur & roi d'Italie. Ce titre ne le garantit pas de l'indigence. Ce prince, vieux & infirme, tomba dans une si grande misere, qu'il fut redevable de sa vie & de sa subsistance à la charité de l'évêque de Mayence.

[888.]

Dans une situation si triste, la mort fut un bienfait pour l'infortuné Charles. Bérenger, duc & marquis de Frioul, prompt à lui succéder, prit aussi-tôt le titre de Roi d'Italie. Arnoul eût pu facilement l'accabler, étant bien supérieur en forces; mais Bérenger écarta prudemment un si puissant adversaire, en flattant son orgueil, & en lui faisant hommage de sa couronne. Telle est la source des droits de suzeraineté des rois de Germanie sur le royaume d'Italie. Bérenger trouva un rival moins commode dans Gui, duc de Spolete, & marquis de Camérino. Il se

donna des batailles très - vives entre ces deux princes, dont l'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre. Le pape Etienne V décida ce que le ſort des armes avoit laiſſé indécis. Il protegeoit Gui, & le ſacra empereur à Rome, le 21 de Février 891.

GUI, *Empereur.*

[893.]

LE nouvel empereur, à qui ſa dignité avoit donné lieu d'augmenter ſes forces, étoit ſur le point d'accabler ſon rival Bérenger, lorſque celui-ci eut recours à Arnoul, & en reçut un puiſſant renfort de Bavarois, commandé par Zuentebald, fils d'Arnoul. Gui, ſans s'étonner, attendit près de Pavie ſon adverſaire qui vint au-devant de lui, à la tête d'une armée conſidérable, compoſée de ſes propres troupes, & des Bavarois qu'Arnoul lui avoit envoyés. Pluſieurs jours s'écoulerent, ſans que, des deux côtés, on ſe fît aucun mal. Le ſeul évènement conſidérable fut le combat d'un ſeigneur Italien, nommé *Ubald*, contre un Bavarois qui, tous les jours, outrageoit par ſes invectives les ſoldats Italiens. Ce fantaron ayant même un jour ſurpris par adreſſe la lance d'un Italien qui ne la tenoit pas bien ferme dans la main, l'avoit portée dans ſon camp comme un trophée, & avoit pris de-là occaſion d'accuſer les Italiens d'ignorer le métier de la guerre; mais il reçut enfin le prix que méritoient

ritoient ſes bravades inſolentes : il fut attaqué & terraſſé par le vaillant Ubald qui, par cette victoire s'acquit une gloire immortelle ; vengea l'honneur de ſa patrie ; déconcerta les Bavarois, & leur fit prendre la fuite, ainſi qu'à leur chef.

[893.]

Bérenger, abandonné de ſes alliés, demeure ſeul expoſé aux attaques de l'empereur ; il eſt bientôt obligé d'abandonner la partie. Il ſe réfugie en Baviere, auprès du même Arnoul, qui l'avoit déja inutilement ſecouru. Arnoul, ſe piquant d'honneur, ſe rend en perſonne en Italie, accompagné de Bérenger. Il ſe fait proclamer roi d'Italie ; &, pour ſignaler ſa priſe de poſſeſſion, il ſe rend maître de pluſieurs places importantes. Mais il n'a pas plutôt le dos tourné, que Gui les reprend toutes.

[894.]

Au milieu de ſes proſpérités, Gui fut attaqué d'un vomiſſement de ſang, dont il mourut, laiſſant pour ſucceſſeur ſon fils Lambert qu'il avoit déja aſſocié à l'Empire, dès ſon vivant. Dans ces tems de troubles, les empereurs ne faiſoient que ſe montrer ſur la ſcène, & diſparoiſſoient auſſi-tôt.

LAMBERT, *Empereur.*

[896.]

LAMBERT étoit jeune & ſans expérience. Il ſembloit devoir bientôt ſuccomber ſous les efforts d'Arnoul; mais le jeune empereur trouva dans la prudence & la fermeté de ſa mere Ageltrude un ſecours capable de ſuppléer à la foibleſſe de ſon âge. Cette princeſſe, enfermée dans Rome avec ſon armée, inſpira tant de frayeur au roi Arnoul qui venoit pour aſſiéger cette ville, qu'il fut ſur le point de prendre la fuite; mais les Romains ſe hâterent trop de triompher: leurs railleries rendirent le courage à l'ennemi. Les troupes d'Arnoul, irritées de s'entendre reprocher qu'elles fuyoient devant une femme, voulurent aller à l'aſſaut, preſque malgré leur chef; & leur ardeur fut ſi grande, qu'ils s'emparerent de Rome. On ne ſçait d'ailleurs aucuns détails qui concernent ce ſiége.

Arnoul, après avoir reçu à Rome la couronne impériale des mains du pape Formoſe, tourne ſes armes contre l'impératrice Ageltrude qui s'étoit réfugiée dans

la ville de Spolète ; mais l'artificieuse princesse trouve le moyen de faire donner à son ennemi un certain breuvage qui produisit sur lui les mêmes effets qu'une attaque d'apoplexie, & qui contraignit Arnoul à retourner en Baviere. Pendant son absence, l'empereur Lambert eut le tems de rétablir ses forces, & de se préparer à une vigoureuse défense.

[896.]

Le lecteur sera sans doute étonné qu'un crime, aussi noir que celui que nous allons raconter, ait pu entrer dans le cœur d'un vicaire de Jesus-Christ & d'un chef de l'Eglise. Après la mort du pape Formose, un des ennemis de ce pontife fut élevé sur le thrône apostolique, sous le nom d'*Etienne VI*. Le premier soin de ce ministre de paix fut d'assouvir sa haine sur le cadavre inanimé de son prédécesseur, auquel il n'avoit pu nuire pendant sa vie. Le pape Formose, avant d'occuper le siége de Rome, avoit été évêque de Porto. Ce changement de siége, condamné par les Canons, servit de prétexte au nouveau pape, pour se venger de son ennemi. Il fit assembler un concile, composé de ses créatures, devant lequel il fit citer le pape défunt, comme coupable d'avoir

violé les Canons. L'accusé, bien empêché de comparoître, fut condamné sans être entendu. Le concile, à l'instigation de l'implacable Etienne, ordonna qu'on exhumât le cadavre de l'infortuné Formose, & qu'on l'apportât dans la salle du concile, couvert de ses habits pontificaux. A ce spectacle, le pape, ne pouvant plus contenir sa rage, apostropha ce corps insensible, comme s'il eût parlé à son ennemi vivant. « Pourquoi, lui dit-il, mortel ambitieux, as-tu quitté le siége de Porto, » pour envahir le thrône de S. Pierre? » On conçoit que le mort ne dut faire aucune réponse à cette accusation. Etienne le condamna une seconde fois, sur son silence, & le déclara indigne du pontificat & de tous les ordres. Il commanda qu'il fût ignominieusement dépouillé de ses ornemens, & revêtu d'un habillement séculier & profane. Il lui fit ensuite trancher la tête, & couper les trois doigts dont il s'étoit servi pour donner la bénédiction au peuple; &, pour finir cette sanglante tragédie, il fit précipiter le cadavre dans le Tibre. L'insatiable Etienne étendit encore sa vengeance sur tous les évêques sacrés par Formose, sur tous les ecclésiastiques qui avoient reçu de ses mains l'ordination, & les dégrada tous.

Liutprand, qui rapporte ce fait, ajoûte

que le corps de ce malheureux pontife fut trouvé, dans la suite, par des pêcheurs, & porté dans l'église de S. Pierre de Rome, & qu'à son arrivée, plusieurs statues de saints baisserent la tête, comme pour le saluer, le regardant comme un saint, leur confrere. Il assure avoir appris cette particularité de plusieurs personnes de piété, qui étoient alors à Rome. L'horrible inhumanité du pape Etienne excita l'indignation des Romains. Ils conspirerent contre ce barbare pontife; ils l'arrêterent prisonnier, & lui firent expier, en l'étranglant, le crime affreux qu'il avoit commis.

Adalbert, duc & marquis de Toscane, prince naturellement peu guerrier, mais excité par les sollicitations continuelles de l'ambitieuse Berthe, son épouse, leve une armée, & vient disputer l'Empire à Lambert. Ce prince, sans soupçonner aucun danger, chassoit alors dans la forêt de Marengo. Il n'eut pas plutôt appris quel étoit le rival qui le menaçoit, qu'il courut promptement l'attaquer avec mille chevaux seulement, ne jugeant pas qu'un si foible adversaire valût la peine qu'il rassemblât son armée, pour lui faire tête. Il ne se trompoit pas: il surprit Adalbert au milieu de la nuit & du sommeil: tous ses soldats endormis furent égorgés comme des moutons, à l'exception de quelques-uns qui

furent aſſez heureux pour s'échapper, du nombre deſquels fut Adalbert lui-même, qui ſe réfugia dans une étable, ſaiſi de frayeur. Mais il ne put ſi bien ſe cacher, que les ſoldats de Lambert ne le découvriſſent : ils le conduiſirent devant ce prince qui l'accabla de railleries ameres, & plaiſanta beaucoup ſur le lieu de ſa retraite. « C'eſt » avec raiſon, lui dit-il, que Berthe votre » épouſe diſoit qu'elle feroit de vous, ou » un roi, ou un âne : elle n'a pu vous faire » monter ſur le thrône ; elle vous envoie » à l'étable. »

Ce fut le dernier exploit de Lambert. Il périt quelque tems après, par la trahiſon de Hugues, fils de Magnifred comte de Milan. Ce comte s'étoit révolté contre l'empereur, qui l'avoit fait décapiter, & avoit donné à ſon fils Hugues le gouvernement de Milan. Charmé des rares qualités, qu'il découvroit dans ce jeune homme, il n'avoit épargné ni careſſes ni bienfaits pour lui faire oublier qu'il étoit le meurtrier de ſon pere ; &, croyant y avoir réuſſi, il l'admit à tous ſes plaiſirs, & ſe comporta, à ſon égard, plutôt en ami qu'en roi. Se trouvant un jour ſeul à chaſſer avec lui, ce prince, après avoir attendu long-tems un ſanglier au paſſage, accablé de fatigue, ſe livra au ſommeil, confiant la garde de ſa perſonne

à son plus cruel ennemi. Hugues, voyant une si belle occasion de venger la mort de son pere, oublia dans un moment tous les bienfaits de Lambert, & fut assez barbare pour assommer à coups de bâton un prince, auquel il devoit tant de reconnoissance. Lorsqu'il fut de retour, il fit accroire au peuple que l'empereur s'étoit tué en tombant de cheval.

[899.]

La mort enleve l'empereur Arnoul, le 29 de Novembre de cette année. Par ce moyen, le thrône impérial demeure vacant; & Bérenger, se voyant sans concurrens, conçoit quelque espérance d'y monter. Mais, à peine délivré de deux puissans adversaires, il est attaqué par un troisieme, qui semble arriver exprès d'au-delà des Alpes, pour lui ravir la couronne impériale. C'étoit Louis, roi d'Arles, ou de Provence, fils de Boson & d'Ermengarde, petit-fils, par sa mere, de l'empereur Louis II. Ce prince fut couronné empereur, en 901, par le pape Benoît IV.

LOUIS III, *Empereur.*

[901.]

SANS ſe donner le tems d'affermir ſon autorité, Louis étoit parti pour la Provence; démarche imprudente dont Bérenger ſçut bien profiter. Lorſque l'empereur voulut retourner en Italie, il apprit que Bérenger, pendant ſon abſence, s'étoit emparé de toute la Lombardie; &, comme il étoit naturellement timide, cette nouvelle lui fit juger qu'il étoit beaucoup plus ſûr pour lui de reſter en Provence. Jamais en effet il n'eût oſé reparoître en Italie, ſi pluſieurs ſeigneurs des plus puiſſans, entr'autres, Adalbert, duc de Toſcane, jaloux des ſuccès de Bérenger, n'euſſent aſſuré l'empereur qu'ils l'aideroient à réparer les pertes qu'il avoit faites. Louis, ſur leur parole, revint en Italie; &, Bérenger, alors malade, n'étant pas en état de lui réſiſter, il recouvra facilement, avec le ſecours des ſeigneurs qui l'avoient rappellé, les différentes places de la Lombardie, dont ſon rival s'étoit rendu maître. Mais une ſeconde imprudence, plus funeſte que la premiere, ruina totalement les affaires de

l'empereur Louis. Ce prince étant allé rendre visite au duc Adalbert, auquel il avoit tant d'obligation, & qui faisoit sa résidence à Lucques, il en fut reçu avec une pompe & une magnificence si extraordinaires, qu'il en fut plus choqué que flatté. Les princes foibles sont toujours défians. Louis ne put se défendre d'un secret mouvement de jalousie, en voyant l'éclat & la splendeur de la cour d'Adalbert. Il lui échappa même de dire qu'un tel faste conviendroit mieux à un roi, qu'à un marquis; & que si Adalbert n'avoit pas le titre d'Empereur, il en avoit les richesses & la puissance. Ce propos imprudent parvint aux oreilles d'Adalbert qui, jugeant qu'il n'avoit point de tems à perdre, s'il vouloit prévenir les mauvais desseins de l'empereur, se ligua secrettement avec Bérenger, pour détruire le même prince qu'il avoit contribué lui-même à rétablir quelque tems auparavant. Bérenger sçut habilement profiter du ressentiment d'Adalbert, & conduisit son intrigue avec tant de secret & de bonheur, qu'il entra dans Vérone, tandis que Louis, qui résidoit dans cette ville, n'avoit encore aucun soupçon de ce qui se tramoit contre lui. Son arrivée fut un coup de foudre pour ce foible empereur: ses troupes, aussi consternées que leur chef, n'oserent se montrer à l'en-

nemi. Louis chercha un aſyle dans une égliſe; mais les ſoldats de Bérenger découvrirent ſa retraite. Ce malheureux monarque, après avoir été quelque tems priſonnier, eut les yeux crevés par l'ordre de Bérenger, & fut honteuſement renvoyé en Provence. Cependant, malgré ſa diſgrace, il s'obſtina toujours à conſerver le vain titre d'Empereur, quoiqu'il n'y eût perſonne en Italie, qui le reconnût pour tel.

[904.]

Sergius, cardinal-diacre & comte de Tuſculum, élu pape, en 898, mais forcé de céder la place à Jean IX, ſon compétiteur, remonte, cette année, ſur la chaire de S. Pierre, ſous le nom de *Sergius III.* Ce pape eſt le premier à qui l'hiſtoire reproche un commerce illégitime avec une femme. Il ſe laiſſa ſurprendre aux charmes de la célébre Maroſie, dame Romaine, qui, par le ſecours de ſon eſprit & de ſa beauté, régnoit dans Rome en ſouveraine, & qui, comme une autre Flora, diſpoſoit à ſon gré de tous les ſeigneurs Romains. Sergius, aveuglé par ſa paſſion, n'eut point honte de ſouiller le thrône pontifical d'un infâme adultere; & Maroſie, qui ſçavoit régler ſes plaiſirs au gré de ſon ambition, n'eut rien à refuſer à un amant ceint de la thiare. De

leur commerce naquit un fils, nommé *Jean*, qui, dans la fuite, devint pape.

[914.]

Théodora, fœur de la fameufe Marofie, ne lui cédoit point en beauté ni en crédit, & la furpaffoit encore par fes déréglemens. Etant devenue amoureufe d'un jeune clerc, nommé *Jean*, que l'archevêque de Ravenne envoyoit fouvent à Rome vers le pape, elle le féduifit & l'engagea à un commerce criminel. Elle fongea enfuite à élever fon amant aux dignités eccléfiaftiques. Elle le pourvut d'abord de l'évêché de Bologne. Peu de tems après, elle le fit élire archevêque de Ravenne. Enfin, le fiége de Rome étant devenu vacant par la mort de Landon, Théodora fit tant par fes intrigues, que fon amant fut élu pape, fous le nom de *Jean X.* Mais ce pontife, dit Baronius, qui s'étoit élevé au fiége apoftolique par le moyen d'une courtifane, en fut dépoffédé par une autre courtifane.

En 926, Marofie, mécontente de ce pape, réfolut de s'en défaire. Un jour qu'il étoit dans le palais de Latran, peu accompagné, elle envoya des foldats qui fe faifirent de fa perfonne, & le mirent en prifon. Jean y mourut, deux ans après, étouffé fous un couffin, à ce qu'on prétend.

[915.]

Les Africains exerçoient depuis long-tems de fréquens ravages dans la principauté de Bénevent, & sur les terres de l'Eglise, lorsqu'un jeune Africain, mécontent de ses compatriotes, vint trouver le pape, & lui dit : « Je sçais un moyen facile pour » vous délivrer des incursions des Afri- » cains ; donnez-moi seulement une poi- » gnée de jeunes gens les plus agiles qui » se pourront trouver : qu'ils n'ayent pas » d'autres armes que l'épée, le javelot & » un léger bouclier, avec une petite pro- » vision de vivres. Mettez-moi à leur tête, » & je vous réponds du succès. » Le pape ajoûta foi aux discours de l'Africain. Il lui donna soixante jeunes gens d'élite, avec lesquels il alla se mettre en embuscade dans des défilés par où il sçavoit que les Africains devoient passer. Lorsqu'il vit ces brigands revenir en désordre, chargés de butin, il ordonna aux jeunes gens de sa suite de lancer contr'eux leurs javelots, sans se découvrir. Les Africains se sentant blessés, sans voir la main d'où partoient les coups, furent saisis d'épouvante : alors les jeunes gens, sortant de leur embuscade, fondirent sur eux, & en firent un grand carnage.

BÉRENGER, *Empereur.*

[916.]

LEs Romains ne ſe preſſoient pas d'élire un empereur. Ils avoient deſſein de ſe rendre indépendans, & de former une république. Les papes, qui aſpiroient toujours à la ſouveraineté abſolue, ſongeoient encore moins à ſe donner un maître. Bérenger lui-même ſembloit avoir moins d'ardeur pour l'Empire, depuis qu'il ne voyoit plus perſonne qui le lui diſputât : peut-être, par un raffinement de vanité, attendoit-il qu'on le lui offrît. Son attente en ce cas ne fut point trompée. Les ravages continuels des Saraſins forcerent les Romains & le pape à renoncer, pour un tems, à leurs projets particuliers. Ils n'étoient pas capables de repouſſer ces Barbares par leurs propres forces : il leur falloit un chef ſur lequel ils puſſent ſe repoſer du ſoin de leur défenſe. Le pape Jean X envoie de riches préſens à Bérenger; implore ſon ſecours, & l'invite à venir à Rome recevoir la couronne impériale.

Le ſamedi ſaint, 23 de Mars, Bérenger ſe rend à Rome. Son entrée fut accompagnée des mêmes cérémonies déja décrites dans cet ouvrage. On n'y remar-

qua rien de particulier, que des têtes de bêtes féroces, que les Romains portoient au bout de leurs bâtons & de leurs piques. On n'oublia pas de lui faire confirmer les donations faites à l'Eglise par ses prédecesseurs. Bérenger se distingua, dans cette occasion, par une libéralité vraiment digne d'un grand prince. Outre les présens magnifiques, qu'il fit aux églises, & à tous les ordres de l'Etat, il fit jetter une grande quantité d'argent dans les rues & dans les places publiques.

Le vicaire d'un Dieu de paix marche, le fer en main, à la tête des troupes qu'il avoit levées dans Rome & dans ses autres Etats. Il attaque les Sarasins, & les presse si vivement, qu'il les contraint de se retrancher dans leur camp, & les y tient bloqués. Les Barbares, à qui la famine commençoit à se faire sentir, mettent eux-mêmes le feu à leurs retranchemens. Animés par le désespoir, ils s'ouvrent un passage, le sabre à la main, à travers l'armée des Chrétiens; gagnent une montagne voisine, & en occupent les défilés. Le pape ne les laisse pas respirer : il les harcele sans cesse par de petits combats; & parvient enfin à les exterminer, de maniere qu'il n'en reste pas un seul. Le pape retourne triomphant à Rome, & y fait une entrée plus convenable à un héros profane qu'à un pontife de l'Eglise Romaine.

[921.]

Bérenger ne put jouir tranquillement de l'Empire qu'il avoit acheté au prix de tant de combats & de travaux. Il se forma contre lui une conspiration d'autant plus dangereuse qu'elle avoit pour chefs les principaux officiers de son palais, & son gendre même. Oldéric, comte du sacré palais, le comte Gilbert, Adalbert, marquis d'Yvrée & gendre de Bérenger : tels étoient ceux qui en vouloient à la vie de ce prince. Le complot ne put être si secret, qu'il n'en transpirât quelque chose. Sur le premier soupçon qu'il en eut, Bérenger s'assura d'abord de la personne d'Oldéric ; & ne voulant pas faire subir à ce seigneur l'ignominie de la prison, avant que son crime fût avéré, il le mit entre les mains de Lambert, archevêque de Milan, qu'il regardoit comme un de ses plus fideles sujets. Il se trompoit. Lambert avoit toujours conservé un secret ressentiment contre l'empereur, qui n'avoit pas voulu confirmer son élection, à moins qu'il ne lui donnât une somme d'argent exorbitante. Le prélat vindicatif saisit cette occasion de lui en faire payer les intérêts. Ainsi, lorsque Bérenger, après avoir fait les informations nécessaires, demanda à Lambert qu'il lui remît le prisonnier qu'il lui avoit confié ; le prélat

répondit qu'il n'étoit pas permis à un ecclésiastique de livrer à la mort un malheureux qui étoit sous sa protection. Cependant les autres conjurés, qui avoient pris l'allarme, du moment qu'Oldéric avoit été arrêté, avoient assemblé une armée, & demandé du secours à Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane. Oldéric, relâché par Lambert, se joignit à eux. Mais, avant que Rodolphe eût pu les joindre, ils furent attaqués & vaincus par Bérenger. Oldéric, qui croyoit avoir échappé à la vengeance de l'empereur [illegible] t le seul des seigneurs conjurés, qui [illegible] ans le combat. Adalbert se tira d'affaire par son adresse. Voyant qu'il ne po[illegible]t éviter d'être pris par les soldats de [illegible]er, il se déguisa sous l'habit d'un sim[illegible]t, & dit aux ennemis, qui se fai[illegible]in de se personne, qu'il étoit un arch[illegible]onna d'un homme d'armes. Il le[illegible] lui château où il demanda d'[illegible], assurant que ceux qui habito[illegible]ce château payeroient sa rançon. Les soldats le crurent sur sa parole, & le menerent dans l'endroit qu'il leur avoit désigné. C'étoit un château appartenant à un de ses vassaux, qui, pour une somme d'argent assez modique, acheta la liberté du marquis.

Le comte Gilbert ne fut pas à beaucoup près

près si heureux ; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la vie sous les coups de bâton qu'il reçut. Pour comble d'ignominie, on le mena devant l'empereur, tout nud, & couvert de blessures. Bérenger, voyant son ennemi dans un si triste équipage, se crut assez vengé : il le fit habiller, & lui rendit la liberté. Gilbert ne s'en servit que pour se rendre auprès de Rodolphe & le presser d'entrer en I[illegible]lie. Ce prince s'y rendit enfin au mois de Septembre. Il s'empara de Pavie, se [illegible] proclamer roi d'Italie, & fut couro[illegible] r l'archevêque Lambert.

[924.]

B[illegible] vaincu par Rodolphe, l'année [illegible] appelle les Hongrois à son faire [illegible] il ne tarde pas à s'en repentir. gne[illegible] ssiégerent Pavie ; l'empor[illegible] & réduisirent en cendres cette vill[illegible] plus riche de l'Italie. Un peuple innombrable périt dans cet embrasement. De[illegible] cens personnes, échappées aux flammes & au carnage, furent obligées de racheter leur vie & les murailles de leur patrie, en donnant à leurs ennemis huit boisseaux de piéces d'argent ; foible reste de tant de richesses qu'ils avoient eu bien de la peine à recueillir au milieu des ruines de leur ville.

Pendant que la ville la plus florissante de son Empire étoit en proie à la fureur des Hongrois, il se formoit contre Bérenger une nouvelle conspiration à Vérone, dont il fut enfin la victime. Les auteurs de ce complot étoient quelques habitans de cette ville, qui avoient à leur tête un nommé *Flambert*. Bérenger, ayant appris ce qui se trâmoit contre lui, fut d'autant plus surpris de la perfidie de Flambert, qu'il avoit comblé ce traître de bienfaits, & lui avoit même fait l'honneur d'être le parrein de son fils. La prudence demandoit que Bérenger s'assurât de Flambert, & le mît hors d'état de rien entreprendre; mais ce prince, jugeant du cœur des autres par le sien, se contenta de faire à ce perfide quelques reproches tendres; &, loin de le punir, comme il le méritoit, il lui donna un nouveau gage de son amitié, en lui faisant présent d'une coupe d'or. Les bienfaits, qui gagnent les bons, endurcissent les méchans, & ne produisent dans leurs ames qu'un redoublement de haine contre le bienfaiteur. Flambert prit ses mesures pour assassiner le généreux empereur, dès la nuit suivante. Rien n'étoit plus aisé. Bérenger avoit coutume d'assister, toutes les nuits, à matines, dans une certaine église; &, pour être plus à portée de satisfaire sa dévotion, il couchoit dans une maison voisine de l'é-

glise. Flambert & ses complices l'attendirent dans cette église. Bérenger, sans défiance, s'y rendit à minuit, comme à son ordinaire, & tomba sous les coups de ses ennemis, victime de sa clémence & de sa générosité.

Quoique les déréglemens de la célèbre Marosie eussent éclaté publiquement dans Rome, cependant Albéric, duc & marquis de Spolete, seigneur plus ambitieux que délicat, ne fit aucune difficulté d'épouser une prostituée, se promettant de dominer dans Rome, par son moyen. Ses espérances ne furent point trompées. Il acquit en effet une autorité presque souveraine dans Rome; mais elle lui fut fatale. Le pape Jean X, ne pouvant souffrir que, dans ses propres Etats, Albéric osât lui faire la loi, fit assassiner cet ambitieux seigneur. Cependant, loin de recouvrer son autorité par la mort d'Albéric, le pontife ne fit que changer de maître : il eut même la honte de se voir soumis à une femme. Marosie, aussi ferme & aussi courageuse dans les affaires, qu'elle étoit foible & tendre dans les plaisirs, arma tous les adorateurs qui composoient sa cour; &, marchant à leur tête, se rendit maîtresse du Mole d'Adrien, connu aujourd'hui sous le nom de *Château-Saint-Ange;* &, en dépit

du pape, continua de donner des loix aux Romains, du haut de cette forteresse.

[925.]

Ermengarde, femme d'Adalbert, marquis d'Yvrée, avoit acquis un grand crédit dans toute l'Italie, par les mêmes moyens que Marosie avoit employés pour se rendre maîtresse dans Rome. Elle vendoit publiquement son honneur à tous les princes & seigneurs d'Italie, & ne dédaignoit pas même de se livrer aux hommes les plus vils, dès qu'ils pouvoient servir à ses desseins. Rodolphe, roi d'Italie, s'étoit laissé séduire par les charmes de cette princesse artificieuse. Il ne faisoit rien que par son avis : elle étoit, en quelque sorte, son premier ministre ; mais cette femme perfide ne se servit de la confiance du roi, que pour lui ravir la couronne qu'elle résolut de faire passer sur la tête de Hugues, marquis de Provence, fils de Thibaut, comte d'Arles. Après avoir disposé par ses intrigues tout ce qui étoit nécessaire pour faire réussir ce projet, elle leva le masque & s'enferma dans Pavie, soutenue d'une nombreuse troupe de ses partisans. Rodolphe n'en fut pas plutôt informé, qu'il partit avec toutes ses forces, & vint camper à

cinq milles de Pavie, au confluent du Pô & du Tésin. Alors Ermengarde, ayant recours à ses artifices ordinaires, envoya, pendant la nuit, un messager secret à Rodolphe, avec une lettre conçue en ces termes : « Si je voulois vous perdre, il y a » long-tems que vous ne seriez plus. Tou» tes les troupes, qui vous environnent, » n'attendent que mon consentement pour » vous abandonner, & pour passer dans » mon parti ; & si je disois seulement un » mot, vos soldats se saisiroient de votre » personne, & vous feroient prisonnier dans » votre camp. Profitez de cet avis qu'un » reste d'amitié pour vous m'arrache. » Le foible & crédule Rodolphe fut saisi de la plus vive frayeur à la lecture de cette lettre : il fit répondre à Ermengarde qu'il s'abandonnoit entièrement à ses conseils. La nuit suivante, à l'insçu de tous ses gens, il se déroba de sa tente ; monta dans une barque, & se rendit auprès d'Ermengarde. Le lendemain, les troupes, rassemblées autour de la tente du roi, attendoient ses ordres en silence. Les principaux officiers, surpris que le roi s'éveillât si tard, contre sa coutume, entrerent dans sa tente ; &, ne le voyant point, resterent fort étonnés. Les uns croyoient qu'on l'avoit enlevé ; les autres, qu'il avoit été tué. Pendant qu'ils flottoient dans cette incertitude, un cou-

rier, envoyé par Ermengarde, vint leur annoncer que Rodolphe étoit passé du côté des ennemis. A cette nouvelle, les soldats épouvantés se débanderent, & s'enfuirent en désordre à Milan. Alors Lambert, archevêque de cette ville, & partisan de Hugues, lui manda qu'il étoit tems de se rendre en Italie. Rodolphe méprisé par les uns, abandonné par les autres, n'attendit pas l'arrivée de son compétiteur, & repassa dans son royaume de Bourgogne. Burkard, duc de Souabe, son beau-pere, dont il avoit imploré le secours, entra en Italie, à la tête d'une puissante armée, pour soutenir les droits de son gendre, pendant son absence. Ermengarde & ses freres, ne se trouvant pas en état d'éclater, avant l'arrivée de Hugues, reçurent le duc de Souabe à Yvrée, & l'accompagnerent à Milan. Mais Burkard, par son imprudence, acheva d'irriter les esprits déja si mal disposés en faveur de Rodolphe. Il lui échappa des propos fort injurieux contre les Italiens; &, pour marquer la défiance qu'il avoit de cette nation, il voulut élever aux environs de Milan une forteresse qui pût contenir dans le devoir tous les peuples de la Lombardie. Lambert, archevêque de Milan, prélat zélé pour l'honneur de sa patrie, résolut de punir l'insolence de Burkard. Sçachant que ce prince aimoit beau-

coup la chaſſe, il l'invita à venir prendre ce divertiſſement ſur ſes terres; mais, pendant que Burkard n'étoit occupé que de ſes plaiſirs, les ſeigneurs voiſins, excités par le prélat, complottoient ſa perte. Ils placerent une embuſcade ſur le chemin de Milan, par où ils prévoyoient que Burkard devoit paſſer. Ce prince ne ſçachant rien de ce qui ſe paſſoit, donna en effet dans le piége que ſes ennemis lui tendoient. Les troupes, qui l'accompagnoient, furent taillées en piéces; & lui-même n'échappa au carnage, que pour aller périr dans le foſſé de Novare, où ſon cheval épouvanté le précipita. Les freres d'Ermengarde, qui ſurvinrent au moment de ſa chute, le percerent à coups de lance.

[926.]

Hugues arrive en Italie, & débarque à Piſe. Il trouve tout paiſible & diſpoſé à le recevoir. Les nonces du pape, & la plûpart des princes d'Italie viennent lui offrir la couronne. Il eſt proclamé roi à Pavie, & couronné à Milan, des mains de l'archevêque.

[927.]

Liutprand, pere de l'hiſtorien qui porte ce nom, fut envoyé par le roi Hugues, en

qualité d'ambaſſadeur à la cour de Conſtantinople. Liutprand fut très-bien reçu par l'empereur Romain Lécapene, & lui préſenta deux grands chiens d'Italie, d'une eſpece inconnue dans le Levant. Il arriva à cet ambaſſadeur le même accident qu'au chaſſeur, dont parle La Fontaine dans une de ſes Fables, qui offrit au roi un faucon. Les chiens, accoutumés à voir des Italiens vêtus à la mode de leur pays, furent très-ſurpris de l'habillement étranger du prince Grec. Ils le prirent, ſans doute, pour quelque monſtre ; & tout-à-coup entrant en fureur à ſa vue, ils s'élancerent ſur lui, ſans aucun reſpect pour la majeſté impériale, & l'auroient mis en piéces, ſi l'on ne s'étoit hâté de le ſecourir à propos.

[928.]

Les Grecs étant venus attaquer Landulf I, prince de Bénevent, Théobald, duc de Spolete, marche à ſon ſecours, avec une puiſſante armée, & taille en piéces les troupes Grecques. Il fait faire autant d'eunuques de tous les priſonniers qui tombent entre ſes mains, & les renvoie ainſi mutilés au général des Grecs, les chargeant de lui dire que le duc de Spolete, ſçachant combien l'empereur de Conſtantinople eſtimoit les eunuques, il prenoit la liberté de

lui faire présent de ceux-ci, & qu'il espéroit, dans peu de tems, lui en envoyer un plus grand nombre. Le traitement que Théobald faisoit aux prisonniers Grecs, donna lieu à une saillie très-plaisante de la femme d'un de ces captifs, que Liutprand raconte en ces termes :

» Théobald, ayant un jour fait plusieurs » prisonniers dans un combat contre les » Grecs, leur faisoit faire l'opération ordi- » naire, lorsque la femme d'un de ces mal- » heureux, inquiète du sort de son mari » qu'elle aimoit avec passion, accourut, les » cheveux épars, se déchirant la poitrine » avec ses ongles, & fit retentir ses cris plain- » tifs autour de la tente de Théobald... » Femme, lui dit ce prince, quelle est la » cause de vos larmes?.... Il est bien » étrange, lui répondit-elle en sanglottant, » que des héros comme vous, s'abbaissent » à faire la guerre à de pauvres femmes. » Aucune de nous n'est issue du sang des » Amazones. Uniquement adonnées aux » paisibles travaux de Minerve, nous n'a- » vons jamais appris à manier les armes... » Et quel est, lui répartit Théobald, le hé- » ros qui ait jamais été assez fou pour com- » battre contre des femmes, si ce n'est » dans le tems des Amazones?... Vous- » même, reprit vivement cette femme dé-

» ſolée, qui, par une cruauté injuſte, nous
» raviſſez le plus grand bien que nous ait
» accordé la nature, & le précieux inſtru-
» ment de notre fécondité. Vous qui en-
» levez à nos maris ce qui n'eſt pas à eux,
» & ce qui nous appartient à ſi juſte titre.
» Souvent vos ſoldats m'ont enlevé mes
» brebis & mes géniſſes; j'ai ſupporté pa-
» tiemment cette perte : je ne ſuis jamais
» venue vous importuner par mes plain-
» tes, & vous redemander mes troupeaux;
» mais aujourd'hui qu'on veut m'enlever
» le ſeul bien qui me conſole de toutes
» mes pertes, je viens le réclamer à vos
» pieds, & vous demander juſtice. Dieu tout-
» puiſſant, détournez de moi ce funeſte
» malheur! » Un long éclat de rire ſuivit
cette harangue. Théobald, charmé de la
naïveté de cette femme, lui rendit ſon
mari ſain & entier. Elle s'en retournoit bien
joyeuſe, lorſque Théobald lui envoya de-
mander, quel traitement elle vouloit qu'on
fît à ſon mari, s'il étoit pris une ſeconde fois
les armes à la main? « Mon mari, répon-
» dit-elle, a des yeux, des oreilles, des
» pieds & des mains; tous ces membres lui
» appartiennent : que votre général les lui
» faſſe couper, s'il le mérite; mais qu'il
» épargne ce qui appartient de droit à ſa
» très-humble ſervante. »

[930.]

Hugues, par ſa prudence, diſſipe une conjuration dangereuſe, qui ſe tramoit contre lui à Pavie, & dont les chefs étoient Ewrard & Gualbert, deux magiſtrats de cette ville, également diſtingués par leur naiſſance & par leurs richeſſes. Les conjurés étoient en ſi grand nombre, qu'ils formoient une armée redoutable. Hugues ayant appris qu'ils ſe diſpoſoient à l'attaquer, & ne ſe ſentant pas en état de leur faire tête, eut recours à l'artifice. Il envoya des gens affidés faire de ſa part aux conjurés des propoſitions de paix, & les aſſurer qu'il étoit prêt de les ſatisfaire ſur tous les ſujets de mécontentement, qu'ils pouvoient avoir. Ces promeſſes rallentirent la premiere ardeur des conjurés, qui ſe diſperſerent inſenſiblement. Hugues, craignant qu'ils ne ſe raviſaſſent, ne perdit point de tems. Il leva des troupes, le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible; donna quelques ordres particuliers à l'évêque de Pavie, qui étoit dans ſa confidence; &, lorſque tout fut diſpoſé pour l'exécution de ſon deſſein, il ſortit de la ville, ſous quelque prétexte; raſſembla ſes troupes, & revint à leur tête vers Pavie. Tous les nobles, ſuivant l'uſage ordinaire, apprenant que le roi approchoit, ſortirent de la ville,

& allerent au-devant du prince ; mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied hors de Pavie, que l'évêque en fit fermer les portes, comme il en étoit convenu avec le roi. Alors les deux magiſtrats, Ewrad & Gualbert, furent arrêtés avec tous les autres conjurés. Ewrard eut les yeux crevés, & la langue coupée : on trancha la tête à Gualbert. Pour les autres complices, ils furent tous précipités dans des cachots.

[932.]

Maroſie, après la mort d'Albéric, avoit épouſé Gui, duc de Toſcane, frere de Hugues ; &, depuis quelque tems, elle étoit veuve de ce ſecond époux. Malgré l'opprobre de ſes mœurs, l'ambition lui donna un troiſieme mari dans la perſonne de Hugues, ſon beau-frere. Ce prince, qui aſpiroit à l'Empire, crut que le plus ſûr moyen de parvenir à ſon but, étoit d'épouſer Maroſie, qui jouiſſoit toujours dans Rome d'une autorité abſolue ; mais il ſe trompa dans ſes vues ; & de ce mariage flétriſſant & inceſtueux, Hugues ne recueillit que de la honte. Un jour, lorſqu'on étoit prêt à ſe mettre à table, Maroſie ordonna au marquis Albéric, ſon fils, de donner à laver à ſon beau-pere. Le marquis, ſans doute, peu flatté de cet office, s'en acquitta d'une maniere qui mar-

quoit ſon dépit ; peut-être y eut-il plus de mal-adreſſe que de méchanceté de ſa part. Quoi qu'il en ſoit, Hugues irrité lui donna un ſoufflet : cet affront enflamma le reſſentiment d'Albéric. Il ſortit auſſi-tôt de la maiſon ; ſans ſonger à ſe mettre à table, & alla porter ſes plaintes aux chefs de la nobleſſe Romaine. Il leur fit entrevoir ce qu'ils avoient à craindre d'un prince auſſi violent & auſſi emporté. Le courroux dont Albéric étoit animé, paſſa dans tous les cœurs. On fit ſonner les cloches. Le peuple courut aux armes, & ferma les portes de la ville. Hugues ſe réfugia dans le château Saint-Ange ; mais, avant qu'il eût eu le tems d'y faire entrer des troupes, il s'y vit aſſiégé. Saiſi de crainte, il ne trouva point d'autre moyen d'échapper au danger qui le menaçoit, que de ſe gliſſer, à l'aide d'une corde, le long des murs de la forterеſſe, à la faveur des ténèbres de la nuit, & de s'enfuir avec précipitation en Lombardie. Les Romains profiterent de cette circonſtance, pour ſecouer le joug honteux qu'une infâme proſtituée leur impoſoit depuis long-tems. Ils déférerent au marquis Albéric la dignité de Conſul & de Patrice, & reçonnurent ce jeune ſeigneur pour leur ſouverain. Le premier uſage que ce prince fit de ſon autorité, fut de confiner dans une priſon ſa mere Maroſie,

[933.]

Le mariage deshonorant que Hugues avoit contracté avec Marosie, l'avoit rendu odieux à tous les princes d'Italie. Sa cruauté envers son frere Lambert, acheva d'irriter tous les esprits contre lui. Le roi, jaloux des grandes qualités de Lambert & de la gloire dont il se couvroit tous les jours, craignit que les princes d'Italie ne se liguassent pour lui donner une couronne dont il étoit digne par son mérite. Pour perdre ce rival dangereux, Hugues commença par le désavouer pour son frere, & fit répandre le bruit que Lambert étoit un enfant supposé. Ce prince, indigné de cette calomnie, demanda qu'il lui fût permis de faire voir la fausseté de cette imputation, par un combat particulier. La coutume générale, reçue alors, ne permit pas à Hugues de le lui refuser; & il eut le chagrin de voir son frere sortir victorieux du combat, après avoir fait mordre la poussiere au champion qu'on lui avoit mis en tête. Mais ce mauvais succès ne fit que rendre le roi plus ardent à chercher le moyen de perdre son frere; & l'occasion qu'il cherchoit, ne tarda pas à s'offrir. L'infortuné Lambert eut le malheur, quelque tems après, de tomber entre les mains de Hu-

gues, qui lui fit impitoyablement crever les yeux.

[936.]

Boſon, duc de Toſcane, autre frere de Hugues, éprouva auſſi la cruauté de ce prince. Wille, femme de Boſon, dominée par la paſſion des richeſſes, avoit amaſſé des thréſors immenſes. Hugues, non moins avare, fut tenté de s'en emparer. Il fit ſemer le bruit que Boſon & ſa femme, aveuglés par leur ambition, cabaloient ſecrettement pour le déthrôner ; & cette ſeule accuſation vague lui parut ſuffiſante pour faire arrêter Boſon, & le renfermer dans une étroite priſon. Hugues envoya enſuite des gens de confiance, pour enlever les richeſſes de Wille. Il leur recommanda ſur-tout de ſe ſaiſir d'un grand baudrier d'or, enrichi d'un grand nombre de pierreries qu'il ſçavoit appartenir à Boſon; mais toutes les recherches furent inutiles : ce précieux baudrier ne ſe trouva point. Le roi, l'ayant appris, donna ordre qu'on le cherchât avec ſoin dans les hardes de Wille, dans tous ſes coffres, & juſques dans le couſſin qu'elle mettoit ſous elle, quand elle alloit à cheval. « Si vous ne le trouvez pas encore, » ajoûta-t-il, voyez ſi cette princeſſe adroite » ne l'auroit pas caché ſous ſes habits, & ne

» craignez point de la dépouiller, même
» toute nue. » L'ordre du roi fut ponctuellement exécuté. Après avoir inutilement cherché de tous côtés, on dépouilla la princesse qui resta exposée à la vue de tout le monde dans l'état le plus indécent. Tandis que ceux auxquels il restoit quelque sentiment de pudeur, détournoient les yeux en rougissant; un esclave effronté, qui ne perdoit rien d'un si honteux spectacle, fit une découverte aussi humiliante pour la princesse, que satisfaisante pour l'empereur, à qui l'on envoya sur le champ le baudrier, qu'on avoit jusqu'alors inutilement cherché.

[939.]

La plûpart des moines, engraissés des bienfaits des fideles, vivoient alors dans une licence effrénée. Hildebrand & Campon, deux moines de l'abbaye de Farfa, dans la Sabine, empoisonnerent Ratfred leur abbé, dans le dessein de partager entr'eux les biens de l'abbaye. Hildebrand se contenta, pour sa part, de quatre prieurés qui étoient de la dépendance de l'abbaye; & il fut arrêté entr'eux, que Campon auroit le reste des biens de l'abbaye, avec le titre d'*abbé*. Ce marché conclu, Hildebrand se chargea d'aller trouver le roi Hugues, dont l'avarice étoit connue, & de lui demander

mander l'abbaye de Farfa, pour ſon confrere Campon, moyennant une groſſe ſomme d'argent. L'intérêt, qui unit pour un tems les ſcélérats, ne tarda pas à les diviſer. Hildebrand, mécontent de ſon partage, envahit le monaſtere de Farfa avec une compagnie de ſoldats qu'il avoit ſoudoyés; mais Campon débaucha les troupes mercénaires de Hildebrand, en leur offrant une plus forte paye; &, par ce moyen, recouvra ſon abbaye, dont il chaſſa ſon rival. Campon, ſe voyant paiſible poſſeſſeur du monaſtere, ſe plongea dans les plaiſirs & dans la débauche; & les fruits de ſes criminels amours peuplerent bientôt l'abbaye. A l'exemple des rois, qui partageoient leurs Etats entre leurs enfans, Campon diſtribua aux ſiens tous les biens de ſon abbaye. Albéric, qui prétendoit être ſeigneur de la Sabine, entreprit en vain de réformer les déſordres de l'abbé de Farfa. Quelques moines zélés, qu'il envoya dans ce deſſein, furent ſi mal reçus qu'ils ne purent ſauver leur vie, que par une prompte fuite. Albéric réſolut enfin, cette année, d'y envoyer des troupes qui chaſſerent Campon de l'abbaye; il y établit enſuite pour abbé un homme d'une rare ſainteté, nommé *Dagilbert*. Mais les moines, qui regrettoient la liberté dont ils avoient joui ſous le gouvernement de Campon, ſe défirent,

cinq ans après, d'un abbé dont la vertu leur étoit odieuse.

[942.]

Le pape Etienne VIII, ayant reçu dans une sédition quelques blessures qui le défiguroient, n'osa plus se montrer en public, & en conçut un si violent chagrin, qu'il en mourut.

[943.]

Hugues avoit cherché à faire périr Bérenger, marquis d'Yvrée, dont la puissance lui donnoit de l'ombrage. Ce prince s'étoit réfugié auprès d'Otton I, roi de Germanie, qui lui avoit donné un asyle à sa cour. Hugues avoit en vain fait offrir à Otton des présens considérables, pour qu'il lui livrât Bérenger. Ce monarque avoit répondu qu'il étoit trop riche pour recevoir des présens des autres, & trop généreux pour abandonner ceux qui se mettoient sous sa protection. Bérenger, ne respirant que la vengeance, envoie, cette année, en Italie un de ses gentilshommes, nommé *Amédée*, dont il connoissoit l'attachement & la prudence, & le charge de sonder les dispositions du peuple & des seigneurs, qui gémissoient depuis longtems sous la domination tyrannique de Hugues. Amédée, pour n'être point re-

connu, se déguise sous les haillons d'un mendiant; prend un bourdon à la main, & charge son dos d'une besace. Dans cet équipage, il s'associe avec de pauvres pélerins qui alloient à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres. Arrivé en Italie, il trouve aisément, à la faveur de son déguisement, les moyens de conférer secrettement avec plusieurs évêques & seigneurs, & de les disposer à favoriser le parti de son maître. Hugues entretenoit un si grand nombre d'espions, de tous les côtés, que, malgré son étrange métamorphose, Amédée fut soupçonné de n'être pas ce qu'il paroissoit. On voulut même s'assurer de sa personne; mais il sçut prendre à propos mille formes différentes, pour donner le change à ceux qui l'épioient: tantôt on le voyoit avec une tête chenue, & une barbe blanche; tantôt il paroissoit sous la figure d'un jeune homme. Quelquefois il marchoit à l'aide d'un bâton, & contrefaisoit l'estropié: un autre jour, il se faisoit conduire dans les rues comme un aveugle; par son adresse, il échappoit à toutes les poursuites. Il osa même paroître en présence du roi, confondu dans une multitude d'autres pauvres, & reçut comme eux les aumônes de ce prince. Après avoir arrangé en Italie les affaires de son maître, le fidele Amédée

retourna auprès de lui ; &, pour n'être point suivi dans sa route, il se fraya un passage à travers des chemins escarpés & inconnus. Bérenger, sur son rapport, se hâte de passer en Italie. Il y est reçu par le plus grand nombre des seigneurs, comme un libérateur long-tems attendu. Vérone & Modène lui ouvrent leurs portes. Il se rend ensuite à Milan. Hugues, allarmé des progrès de Bérenger, envoie à Milan son fils Lothaire. Ce jeune prince fait assembler le peuple & les seigneurs dans la grande église ; & là, prosterné aux pieds de la croix, il les conjure d'avoir pitié de sa jeunesse ; de ne pas le punir des fautes de son pere, en lui ravissant une couronne qu'il ne desire de conserver, que pour réparer les malheurs de l'Italie. Ce discours excite la pitié de l'assemblée qui lui confirme le titre de *roi*. Mais, dans cette proclamation, il ne fut point parlé de Hugues ; ce qui fit croire à ce prince que l'assemblée l'avoit, en quelque maniere, deposé. Dans cette idée, il se disposoit à emporter ses thrésors, & à passer les Alpes, lorsque Bérenger lui envoya dire qu'il pouvoit conserver sa couronne. Cette démarche étoit un coup fort adroit de la politique de Bérenger. Il craignoit avec raison, que, s'il laissoit échapper Hugues avec toutes ses richesses, ce prince ne s'en servît pour as-

ſembler une armée au-delà des monts, & ne revînt enſuite l'accabler en Italie. Hugues conſentit à un accommodement, dont le réſultat fut que Bérenger auroit toute l'autorité, tandis que Hugues & ſon fils conſerveroient le vain titre de *rois*.

[947.]

Hugues, après avoir fait d'inutiles efforts pour relever ſon parti, voyant la puiſſance de Bérenger s'accroître de jour en jour, avoit fait paſſer ſecrettement ſes richeſſes en Provence, & s'étoit retiré dans ſon comté d'Arles, ſe conſolant avec ſes threſors de la perte de ſa couronne; mais, avant ſa mort, cette derniere conſolation lui fut encore ravie. Raimond, prince d'Aquitaine, conçut un violent deſir de faire paſſer dans ſes coffres les richeſſes que Hugues avoit emportées d'Italie; &, pour y réuſſir, il eut recours à un artifice digne d'un prince Gaſcon. Il fit à Hugues les plus belles offres de ſervice. Il s'engagea de lui fournir des troupes aſſez conſidérables, pour l'aider à le rétablir ſur le thrône. Hugues, qui ne connoiſſoit pas ſans doute le caractere des Gaſcons, crut cette propoſition ſincere. Il ouvrit ſes threſors à l'officieux Raymond, lequel, après y avoir puiſé à pleines mains, ne fit aucune dé-

marche en faveur de ſon trop crédule ami.
On rit beaucoup, à la cour de Bérenger, de la gaſconnade de Raymond, & de la ſimplicité de Hugues. Ce malheureux prince ne ſurvécut pas long-tems à la perte de ſes richeſſes. Il mourut la même année.

[951.]

Lothaire, fils de Hugues, qui étoit reſté en Italie, avec le titre de *roi*, étant allé rejoindre ſon pere, empoiſonné, à ce qu'on prétend, par Bérenger; la couronne avoit été déférée en même tems à Bérenger & à ſon fils Adalbert. Bérenger ne ſe vit pas plutôt ſur le thrône, qu'il s'aſſura de la perſonne de la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, princeſſe diſtinguée par ſa beauté, ſes richeſſes & ſes vertus, & qui lui paroiſſoit redoutable avec tant de qualités réunies. Il voulut la contraindre à épouſer ſon fils Adalbert; mais cette généreuſe femme ne voulut jamais conſentir à prendre pour époux le fils de celui qu'on accuſoit d'avoir empoiſonné ſon premier mari. Bérenger, indigné de ce refus, fit éprouver à la princeſſe Adélaïde les plus indignes traitemens; &, trouvant ſa conſtance à l'épreuve de tous les outrages, il la confina dans une tour du château de Garde, au fond d'un ſombre cachot, ne lui laiſſant

pour toute compagnie qu'une ſeule fille. Mais la fortune lui envoya un libérateur dans la perſonne d'un prêtre nommé *Martin*. Ce généreux eccléſiaſtique trouva le moyen de pratiquer au pied de la tour une ouverture par laquelle il la fit ſortir, déguiſée en homme, ainſi que la fille qui la ſervoit. Ils trouverent heureuſement une barque de pêcheur, ſur laquelle ils monterent. Ils vinrent aborder à l'entrée d'une forêt qui leur ſervit d'aſyle, pendant quelques jours. Là, reduits à la derniere miſere, & dénués des choſes les plus néceſſaires à la vie, ils ſeroient morts de faim, ſans un pêcheur charitable, dont ils reçurent quelques poiſſons. Adélaïde ſortit enfin de cette affreuſe retraite, & ſe réfugia auprès d'Albert-Azzon, qui lui donna un aſyle dans la fortereſſe de Canozza, dont il étoit ſeigneur. Cette fortereſſe, bâtie ſur la cime d'un rocher, qui s'élevoit juſque dans les nuës, étoit environnée de murailles très-épaiſſes, flanquées de bonnes tours. Le ſeul ſentier, par où l'on pût y parvenir, étoit eſcarpé, & preſqu'impraticable. La reine, ſe voyant en ſûreté dans cette citadelle, députa le prêtre Martin vers Otton I, roi de Germanie, pour lui faire ſçavoir la triſte ſituation où elle ſe trouvoit, Otton, qui avoit entendu vanter le mérite de cette princeſſe, réſolut d'aller l'épouſer.

Il lui en fit faire la propoſition par le prêtre Martin, & lui envoya, par la même voie, de magnifiques préſens. Il ſe rendit lui-même en Italie, à la tête d'une puiſſante armée; s'empara de Pavie; y fit amener Adélaïde; & ſon mariage y fut célébré avec la plus grande pompe.

[952.]

Otton étoit le maître de s'emparer du royaume d'Italie; Bérenger n'étant pas en état de lui réſiſter. Mais voyant que, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il lui ſeroit preſqu'impoſſible de conſerver cette conquête, il aima mieux la laiſſer entre les mains d'un prince, qui lui en feroit hommage, & le reconnoîtroit pour ſon ſeigneur ſuzerain. Il aſſembla donc une diète à Augsbourg, à laquelle aſſiſterent Bérenger & Adalbert. Il y fut arrêté que Bérenger & ſon fils conſerveroient le royaume d'Italie, à condition qu'ils ſe reconnoîtroient vaſſaux du roi de Germanie, & lui prêteroient, en cette qualité, le ferment ordinaire. En effet les deux princes rendirent publiquement hommage à Otton, & ſe reconnurent ſes feudataires: ils reçurent de ſa main un ſceptre d'or, en ſigne de l'inveſtiture du royaume d'Italie; mais en leur rendant ce royaume, Otton leur ôta Aquilée & Vérone qu'il

donna à ſon frere Henri. Ainſi fut renouvellée & confirmée la ſuzeraineté des rois de Germanie ſur le royaume d'Italie. Elle avoit commencé du tems de Bérenger I, qui avoit fait hommage de ſa couronne à Arnoul; &, depuis, elle avoit été ſuſpendue, ſous ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Bérenger II.

[956.]

Bérenger avoit mis le ſiége devant la forteresſe de Canozza, pour ſe venger d'Albert-Azzon qui avoit donné retraite à la reine Adélaïde. Otton envoie à ſon ſecours le prince Liutulf, ſon fils, à la tête d'une armée nombreuſe. Aux approches de Liutulf, Bérenger, naturellement peu courageux, ſe hâte prudemment de lever le ſiége. Adalbert, plus brave que ſon pere, livre bataille à Liutulf; mais il eſt vaincu, & tombe au pouvoir de l'ennemi. Le vainqueur, charmé de ſon courage, lui rend la liberté.

Bérenger s'étoit enfermé dans la forteresſe de S. Jules, où il attendoit impatiemment quelle ſeroit ſa deſtinée; mais le château imprenable, qui lui ſervoit d'aſyle, ne put lui être d'aucun ſecours contre les traîtres qui l'environnoient. Ses propres domeſtiques, dont il s'étoit fait autant d'ennemis, le livrerent à Liutulf qui traita

le pere aussi généreusement que le fils, & renvoya Bérenger libre, sans vouloir abuser de son malheur.

[958.]

Dominique, chapelain de la femme de Bérenger, homme que la nature n'avoit pas fait pour plaire, sçut, malgré sa difformité, gagner le cœur de cette princesse, qui soupçonnoit peut-être en lui des qualités plus solides que celles de la figure. Elle noua avec lui une intrigue galante, dont, pendant quelque tems, on n'eut aucun soupçon, mais qui fut enfin découverte par un accident singulier. Dominique, allant une nuit dans la chambre de la reine, pour tenir la place de Bérenger alors absent, un gros chien, comme s'il eût pressenti l'outrage qu'on alloit faire à son maître, se jetta sur l'amoureux chapelain, qui, se voyant sur le point d'être dévoré, poussa des cris affreux. L'allarme se répandit dans le palais. Les domestiques, accourus au bruit, trouverent Dominique aux prises avec le chien, & séparerent les combattans. Lorsque ce chapelain fut revenu de sa frayeur, on lui demanda par quelle étrange aventure il se trouvoit à cette heure dans les appartemens? La reine, présente à cet interrogatoire, jugeant que son amant

devoit être embarrassé de la réponse, prit la parole pour lui, & dit avec une présence d'esprit, dont les femmes seules sont capables, qu'il ne falloit pas douter que le chapelain ne fût amoureux de quelqu'une de ses filles, à laquelle il rendoit ainsi des visites nocturnes. Dominique, tremblant d'être découvert, n'eut pas le courage de démentir la reine. On le confina dans une prison, où il eût payé de sa vie l'honneur dangereux d'avoir été l'amant chéri d'une reine, si cette princesse eût trouvé quelqu'un qui voulût la défaire du seul homme qui pût découvrir son infidélité, & sa fourberie. Bérenger, de retour, fut aussi-tôt régalé de cette anecdote, fort plaisante pour tout autre que pour lui; mais sa femme employa tant d'adresse à calmer ses soupçons, & sçut donner un tour si favorable à la chose, que Bérenger resta convaincu que sa femme étoit innocente, & méritoit plus que jamais tout son amour. Le prêtre ne fut pas si heureux : on lui retrancha impitoyablement l'instrument de son péché, de peur qu'il n'y retombât à l'avenir.

[961.]

Bérenger, que ses disgraces précédentes n'avoient pas rendu plus sage, perd enfin une couronne dont il n'étoit pas di-

gne. Les prélats & les ſeigneurs d'Italie ; ne pouvant plus ſupporter ſon gouvernement tyrannique, s'uniſſent avec le pape qui lui-même avoit ſujet de ſe plaindre des uſurpations de Bérenger ; & , de concert, ils envoient des députés en Germanie ſupplier Otton de venir délivrer l'Italie de la domination d'un tyran. Otton ſe rend en Italie, à la tête de ſon armée : dès qu'il paroît, tous les évêques & les comtes ſe rangent auprès de lui, & le conduiſent comme en triomphe à Pavie. De-là ils l'accompagnent à Milan, où la diète s'aſſemble. Bérenger & ſon fils y ſont ſolemnellement dépoſés. Otton eſt proclamé roi, & couronné par l'archevêque Walpert. L'année ſuivante, il ſe rend à Rome, & y reçoit des mains du pape la couronne impériale.

OTTON I, *Empereur.*

[963.]

LE pape Jean XII, oubliant qu'il avoit lui-même appellé Otton en Italie, se révolte contre ce prince, & se ligue avec Adalbert, fils de Bérenger.

Otton se rend à Rome, & y assemble un concile dans lequel Jean XII est accusé de plusieurs crimes, entr'autres, d'avoir ordonné un diacre dans une écurie, d'avoir abusé de sa niéce, & d'avoir invoqué, en jouant aux dés, le secours de Jupiter, de Vénus & des autres faux dieux. Sur ces griefs, il est solemnellement déposé; & Léon VIII est élu pape.

[964.]

A peine Otton a-t-il quitté Rome, que Jean XII trouve le moyen de s'introduire dans cette ville, par le crédit de ses partisans qui étoient en grand nombre. Il assemble aussi-tôt un concile composé de ses créatures, devant lequel Léon est cité de comparoître. On l'accuse d'avoir usurpé le siége apostolique; & sur ce grief, on prononce sa déposition. Jean exerce en-

ſuite ſa vengeance ſur pluſieurs illuſtres Romains. Par ſon ordre, l'archiviſte Azzon a la langue & deux doigts coupés. Le cardinal Jean & Othger, évêque de Spire, éprouvent auſſi le reſſentiment du pape. On coupe la main au premier : le ſecond eſt ignominieuſement battu des verges; outrage dont la honte rejaillit ſur l'empereur lui-même, dont ce prélat étoit commiſſaire. Otton eût, ſans doute, tiré une vengeance éclatante de cet affront ; mais une mort prompte déroba le pape Jean à ſa colere. Ce pontife, étant une nuit hors de Rome, dans une partie de débauche, reçut un coup ſi rude dans les temples, qu'il en mourut huit jours après, ſans avoir reçu les ſacremens de l'égliſe.

Auſſi-tôt après la mort de Jean, les Romains, ſans en donner avis à l'empereur, éliſent pape le cardinal Benoît, quoiqu'ils ſe fuſſent engagés, par ſerment, de n'élire aucun pape, ſans le conſentement de l'empereur. Otton irrité marche promptement vers Rome, à la tête de ſes troupes. Les habitans lui ferment les portes de la ville; & il eſt obligé d'en faire le ſiége. Les Romains, qui n'avoient pris aucune précaution, & qui étoient fort mal pourvus de vivres, ne tarderent pas à reſſentir les incommodités de la diſette. Malgré les menaces de Benoît, Otton ne ceſſe de

presser la ville ; &, la famine augmentant tous les jours, les Romains sont enfin obligés de se rendre. Le vainqueur les traita avec une bonté à laquelle ils n'avoient pas droit de s'attendre. Son premier soin fut de rétablir dans sa dignité le pape Léon VIII. Ce pontife se hâta d'assembler un concile devant lequel il fit citer son compétiteur Benoît; & l'anti-pape y comparut devant l'assemblée, avec tous les ornemens pontificaux. Alors Benoît, cardinal-archidiacre, lui fit les plus vifs reproches sur son usurpation : « De quelle autorité, lui dit-il? de quel droit, ô usurpateur ! t'es-tu attribué ces ornemens pontificaux, pendant la vie du vénérable pape Léon que nous voyons ici, & que tu as choisi avec nous, après avoir rejetté Jean? » L'anti-pape répondit avec une soumission & une humilité qui toucherent tous les cœurs. Il s'avoua coupable; témoigna le plus vif regret de sa faute, & conjura les peres du concile d'avoir pitié de lui. Otton, attendri, pria lui-même l'assemblée d'avoir égard au repentir & à la résignation du coupable, & de lui pardonner sa faute. Benoît, pénétré de reconnoissance, se prosterne, la face contre terre, devant l'empereur ; puis il quitte les habits pontificaux, dont il se reconnoissoit indigne, & met en-

tre les mains de Léon le bâton pastoral dont les papes avoient alors coutume de se servir. Léon rompt ce bâton en plusieurs morceaux, qu'il montre au peuple. Il fait asseoir Benoît à terre ; lui ôte la chasuble & l'étole, & dit aux évêques : « Nous » privons de tous honneurs du pontificat » & de la prêtrise Benoît usurpateur du » saint siége ; mais, en considération de » l'empereur, nous lui permettons de gar» der l'ordre de diacre, à condition qu'il » ne demeurera plus à Rome ; mais qu'il » ira en exil. »

C'est dans le même concile que fut rendu le fameux décret, par lequel le pape Léon, de concert avec tout le clergé & le peuple de Rome, accorde à Otton & à ses successeurs le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie ; de nommer le pape, & de donner l'investiture aux évêques ; ensorte qu'on ne pourra élire ni patrice, ni pape, ni évêques, sans son consentement. Telle est l'origine de la célébre querelle des investitures, qui divisa le sacerdoce & l'empire, & remplit de troubles toute l'Italie. Un grand nombre d'auteurs graves, & dignes de foi, regardent ce décret comme véritable & authentique. Il est reconnu pour tel dans toutes les universités de France & d'Allemagne ; mais tous

tous les écrivains Ultramontains ſoutiennent que c'eſt une fable inventée, dans les ſiécles ſuivans, par les partiſans des empereurs, pendant la querelle des inveſtitures entre les empereurs & les papes. Ils alleguent pour raiſon, que ce décret accorde aux empereurs des priviléges exceſſifs & exorbitans; mais cette raiſon eſt frivole. Le droit de confirmer l'élection des papes étoit inhérant à l'Empire : Charlemagne & ſes ſucceſſeurs en avoient joui. Il eſt vrai que les papes, qui aſpiroient à ſe rendre ſouverains, avoient tenté pluſieurs fois de les en dépouiller. La foibleſſe des derniers empereurs leur avoit donné occaſion d'abolir preſqu'entièrement un droit qui leur étoit odieux; mais Léon, en le renouvellant, renverſa un ouvrage qui avoit coûté à ſes prédéceſſeurs plus d'un ſiécle & demi de travaux & d'intrigues. On ne ſera point ſurpris du déſintéreſſement & de la bonne foi de ce pape, ſi l'on conſidere que Léon étoit laïc, avant d'être élevé au pontificat; qu'il n'étoit point encore imbu des maximes, qui avoient ſervi de règle à la conduite des autres papes, & qu'il ſuivoit tout ſimplement les lumieres de la raiſon & de l'équité.

[973.]

Otton I meurt à Miminleve ou Menleben, en Thuringe. On lui fit des obséques magnifiques dans l'église cathédrale de Magdebourg. Ce prince mérita par ses vertus le surnom de *Grand.* Son fils, qu'il avoit depuis long-tems associé au thrône, resta, par sa mort, seul empereur, roi d'Italie & de Germanie.

OTTON II, *dit* LE ROUX, *Empereur*.

[975.]

DIFFÉRENTES séditions s'étoient élevées en Italie, & sur-tout à Rome. Otton irrité se rend dans cette ville. Le peuple se plaint à lui que son repos est sans cesse troublé par les factions des grands, & lui apprend quels sont les principaux chefs de ces discordes civiles. Après cet éclaircissement, Otton donne un festin magnifique, où il invite tous les princes & les grands de Rome, entre lesquels se trouvoient ceux qui avoient excité les troubles. Au milieu du repas, lorsque la gaieté commençoit à animer les convives, il fait prononcer publiquement une sentence de mort contre les coupables, & la fait exécuter sur le champ. Pendant qu'on tranchoit la tête à ces malheureux, les autres convives demeuroient immobiles d'étonnement & de crainte, n'osant faire aucun mouvement, parce que les gardes de l'empereur environnoient la salle du festin. Après cette sanglante exécution, l'empereur, s'adressant aux convives, leur dit avec un sang froid barbare : « Il ne faut pas que » cette bagatelle vous empêche d'achever » gaiement le repas. »

[982.]

Théophanie, fille de l'empereur Nicéphore, & femme de l'empereur Otton II, princesse ambitieuse, & d'un génie élevé, n'avoit cessé d'exciter son époux à ravir aux empereurs Grecs les pays qu'ils possédoient encore en Italie. Otton se dispose donc, cette année, à chasser les Grecs de la Pouille & de la Calabre; mais cette entreprise est suivie du plus malheureux succès. Il est vaincu par les Grecs & les Sarasins, que ceux-là n'avoient pas eu honte d'appeller à leur secours.

[984.]

Ce prince songeoit à réparer la disgrace qu'il avoit éprouvée contre les Grecs, lorsqu'il est emporté par une mort imprévue. Il laissoit un fils qui n'avoit pas encore quatre ans, & qui par lui-même ne pouvoit prétendre à la couronne impériale; mais l'adresse de sa mere Théophanie suppléa au droit qui lui manquoit. Cette princesse se rendit à Rome, aussi-tôt après la mort de son époux. Fille & femme d'empereur, elle se fit proclamer Auguste, selon la coutume établie à Constantinople. La régence de l'Empire lui fut confiée par les Romains; &, conjointement avec son fils, elle commença d'exercer la puissance impériale.

OTTON III, *Empereur.*

[996.]

LE gouverneur de Modène reçoit dans une maiſon , qu'il avoit auprès de cette ville, l'impératrice Marie, femme d'Otton III. Ce ſeigneur, ſpirituel & bienfait, gagne le cœur de la princeſſe, qui ne lui fait point un myſtere de ſes ſentimens. Mais, plus honteux que fier d'une conquête ſi aiſée, il veut, comme un autre Joſeph, ſe dérober par la fuite aux inſtances de ſon amante; Marie, auſſi ardente dans ſa paſſion que la femme de Putiphar, s'efforce envain de le retenir par ſes habits; elle ne peut avoir que ſon manteau, qui lui reſte entre les mains. Indignée de voir ſon amour mépriſé, elle va trouver l'empereur, & ſe plaint amèrement du gouverneur de Modène, qui, diſoit-elle, avoit voulu employer la violence pour lui ravir l'honneur. Otton, ſenſiblement piqué d'un outrage de cette nature, ne ſe donne pas le tems d'examiner la vérité du fait; &, dans ſa colere, il fait trancher la tête au vertueux gouverneur; mais la cruelle impératrice ne s'applaudit

pas long-tems de son injuste vengeance. La femme du gouverneur, instruite de l'aventure, alla se jetter aux pieds de l'empereur; lui fit un fidele récit de tout ce qui s'étoit passé entre l'impératrice & son mari, & s'offrit à subir l'épreuve du feu, pour faire voir la vérité de ce qu'elle avançoit. L'empereur lui ayant permis de prouver par cette voie l'innocence de son époux, cette courageuse femme marcha sur des socs rougis au feu, sans en recevoir aucune atteinte. Otton, convaincu par cette preuve, de la calomnie de son épouse, la punit par le supplice du feu.

Otton reçoit, cette année, la couronne impériale des mains du pape Grégoire V, son cousin, le 21 de Mai, jour de l'Ascension. Ce prince, de retour en Lombardie, est couronné roi d'Italie, à Milan, vers la fin de l'automne.

[998.]

Jean Philagate, moine Grec, ayant été élu pape, par la faction de Crescentius, seigneur Romain, ennemi de Grégoire V, ne jouit pas long-tems d'une dignité qu'il n'avoit obtenue que par la violence. Ayant appris que l'empereur étoit près d'arriver à Rome, il prit la fuite, déguisé; mais les Romains l'atteignirent; lui creverent les

yeux, & lui couperent le nez & la langue. Ils le firent ensuite monter sur un âne, le visage tourné vers la queue; &, dans cet équipage ridicule, ils le conduisirent par toutes les rues de Rome.

[999.]

Gilbert est élevé sur la chaire de saint Pierre, & prend le nom de *Sylvestre*. C'est le premier François qui soit parvenu au souverain pontificat. Il fit honneur à sa patrie, & fut un des plus grands papes que le saint siége eut eus depuis long-tems. Ses connoissances l'avoient mis si fort au-dessus de son siécle, que, dans ces tems d'ignorance, on attribua l'étendue de son sçavoir à quelque pacte avec le diable. Sylvestre avoit fait sa principale étude des mathématiques: peut-être que les lignes & les triangles, dont on le voyoit occupé, parurent aux yeux du vulgaire, une espece de grimoire, & contribuerent à faire passer le sçavant pontife, pour un négromant, & un magicien. Ce ne fut pas seulement le peuple grossier qui donna dans cette idée absurde. Platine, auteur des Vies des papes, dit sérieusement que Sylvestre, possedé du desir d'être pape, eut recours au diable, & consentit à lui appartenir après sa mort,

pourvu qu'il lui fît obtenir cette dignité. Lorſque, par cette voie déteſtable, ajoûte le même auteur, il ſe vit élevé ſur le thrône apoſtolique, il demanda au diable, combien de tems il jouiroit de ſa dignité ? Le diable lui répondit, par cette équivoque digne de l'ennemi du genre humain : « Tu en jouiras » tant que tu ne mettras pas le pied dans » Jéruſalem. » La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé quatre ans le thrône apoſtolique, au commencement de la cinquieme année de ſon règne, célébra les divins Myſteres dans la baſilique de ſainte-Croix en Jéruſalem, & ſe ſentit attaqué, auſſi-tôt après, d'un mal qu'il reconnut être mortel. Alors, déchiré de remors, il avoua aux aſſiſtans le commerce qu'il avoit eu avec le diable, & la prédiction qui lui avoit été faite, les avertiſſant de profiter de ſon exemple, & de ne pas ſe laiſſer ſéduire par les artifices de cet eſprit malin. Puis il demanda qu'après ſa mort ſon corps fût coupé en quartiers, mis ſur un chariot à deux chevaux, & inhumé dans l'endroit que les chevaux déſigneroient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernieres volontés furent ponctuellement exécutées. Sylveſtre fut inhumé dans la baſilique de Latran, parce que ce fut devant cette égliſe que les chevaux s'arrêterent.

[1000.]

Otton étant allé en Germanie, où ses affaires l'appelloient, se rend à Aix-la-Chapelle, pendant les fêtes de la Pentecôte. Ce jeune prince, qui avoit souvent entendu vanter les exploits du fameux Charlemagne, conçut un violent desir de voir le lieu où l'on avoit inhumé ce héros. Pour le satisfaire, on ouvrit le caveau dans lequel étoient renfermés les foibles restes d'un si grand monarque. On y trouva encore quelques morceaux de ses vêtemens, qui avoient échappé à la corruption. Otton les prit, comme des reliques, avec une petite croix d'or, que cet illustre défunt avoit à son col.

[1002.]

Otton meurt le 23 de Janvier, âgé de vingt-quatre ans. Aussi-tôt que sa mort fut rendue publique, les évêques, les princes & les autres seigneurs Italiens s'assemblerent à Pavie, pour lui nommer un successeur. Soumis depuis long-tems à la domination étrangère des princes Allemands, ils crurent qu'ils seroient plus heureux sous le gouvernement d'un prince de leur nation. Dans cette idée, ils déférerent la couronne à Ardouin, marquis d'Yvrée; mais

ils ne tarderent pas à s'en repentir. Ardouin étoit violent & emporté. Peu de tems après son élection, il découvrit son caractere par un trait de brutalité, plus indigne du dernier des hommes, que d'un si grand prince. Mécontent de quelques discours que lui tint l'évêque de Brescia, il se jetta sur ce prélat, écumant de colere, & le terrassa. Les seigneurs Italiens, jugeant, par cette action, ce qu'ils devoient attendre des emportemens d'un tel prince, appellerent en Italie Henri, roi de Germanie.

HENRI I, *Roi d'Italie*, puis *Empereur*.

[1004.]

CE prince, ſur l'invitation des princes & des ſeigneurs Italiens, paſſe en Italie, à la tête d'une armée. Ardouin marche à ſa rencontre juſqu'à Vérone, dans le deſſein de lui livrer bataille; mais, trahi par les principaux ſeigneurs de ſon armée, & voyant ſes troupes déſerter en foule, il eſt forcé de ſe retirer & de laiſſer le champ libre à ſon concurrent. Henri fait une entrée triomphante à Vérone. Il en part auſſitôt pour ſe rendre à Bergame, & reçoit dans cette ville le ſerment de fidelité, que lui prête l'archevêque de Milan. Enſuite, accompagné de pluſieurs princes & prélats, il prend la route de Pavie où il eſt couronné roi d'Italie.

[1005.]

Les Saraſins, enfermés dans Reggio, y ſont aſſiégés par les habitans de Piſe, qui prennent cette ville d'aſſaut, & font un grand carnage de tous les Muſulmans. Mais, pendant qu'ils s'occupoient à maſſacrer les infideles, ils ne ſongeoient pas

que leur propre ville, ſans défenſe, & preſque déſerte, étoit à la merci du premier ennemi qui viendroit l'attaquer. En effet Muget, roi Saraſin, qui réſidoit dans l'iſle de Sardaigne, ayant appris que la ville de Piſe étoit ainſi à l'abandon, accourut à la tête de ſes troupes; entra dans la ville ſans réſiſtance, & en brûla une partie. Piſe, dans cette extrémité, dut ſon ſalut à une femme, nommée *Chinſica Giſmondi*. Dès qu'elle apperçut le feu qui commençoit à s'étendre dans la ville, elle courut vers le palais des chefs de la république, & s'aviſa de faire ſonner la cloche: ce ſon répandit l'épouvante parmi les Barbares qui s'enfuirent avec précipitation. La ville de Piſe témoigna ſa reconnoiſſance pour cette femme, en lui érigeant une ſtatue; &, pour conſerver la mémoire de cet évènement, la partie de la ville, qui avoit été brûlée par les Saraſins, fut nommée *Chinſica*.

[1014.]

Henri eſt couronné empereur, cette année, dans le baſilique de S. Pierre de Rome, par le pape Benoît VIII. Ce pontife, non moins attentif que ſes prédéceſſeurs à étendre les droits de ſon ſiége, abuſa de la piété ſimple de Henri, pour lui faire promettre par ferment d'être à jamais «le

» défenſeur & l'avoué de l'égliſe Romaine, » & de conſerver une fidelité inviolable » au pape & à ſes ſucceſſeurs. » Le crédule Henri ne vit pas les conſéquences qu'on pouvoit tirer d'un pareil ſerment; mais les papes, ſucceſſeurs de Benoît, ſçurent s'en ſervir avec avantage, pour prouver que l'Empire relevoit du ſiége de Rome, & que les empereurs n'étoient que les vaſſaux des pontifes Romains.

[1016.]

Cette année eſt marquée par un exploit militaire du pape Benoît VIII, qui fait voir que ſon courage égaloit ſa politique. Ayant appris que Luni, ville de Toſcane, ſituée à l'embouchure de la Magra, avoit été ſurpriſe par Muget, roi des Saraſins, il ſe hâta d'envoyer une nombreuſe flotte deſtinée à inveſtir le port de Luni, afin que les Saraſins, qu'il regardoit déja comme vaincus, ne puſſent s'enfuir par mer. Malgré cette précaution, le roi Muget trouva le moyen de s'échapper, ſur une barque, avec un petit nombre des ſiens. Le reſte de l'armée, voyant qu'elle n'avoit plus d'autre reſſource que dans ſon courage, ſe battit avec toute l'ardeur & l'animoſité que donne le déſeſpoir. Des milliers de Chrétiens tomberent ſous le fer des Sara-

ſins; & ce ne fut qu'après trois jours de combats, que les infideles, fatigués de carnage, & accablés par des troupes toujours fraîches, qui, dans ce commun danger, accouroient de tous les côtés de l'Italie, furent enfin taillés en piéces à leur tour. Leur défaite fut ſi complette, que l'hiſtoire dit qu'il n'y eut pas un ſeul Saraſin qui échappât au carnage. La reine, que ſon époux, auſſi peu ſoigneux qu'Enée, avoit laiſſée derriere lui, tomba entre les mains des vainqueurs. Le pape, en ſigne de ſa victoire, envoya à l'empereur la coëffure de cette reine, toute éclatante de pierreries, & dont on faiſoit monter le prix à mille livres. Quelque tems après, le roi Muget envoya au pape un grand ſac rempli de châtaignes, peut-être pour lui faire entendre qu'il ne tarderoit pas à reparoître en Italie, avec un nombre de ſoldats égal à celui des châtaignes renfermées dans le ſac. Ce pape, pour lui faire comprendre que l'Italie auroit encore un plus grand nombre de défenſeurs, lui renvoya un ſac rempli de grains de millet.

[1016.]

Le monaſtere de S. Michel du Mont-Gargan, étoit célébre par la dévotion des peuples. Les pélerins y accouroient de tous

côtés. Cette année, une troupe de Normands y vint en pélerinage, comme les autres. Un ſeigneur Appulien, nommé *Mêle* ou *Mêlon*, illuſtre par ſa nobleſſe & par ſon courage, qui depuis long-tems avoit formé le projet de délivrer ſa patrie du joug odieux des Grecs, rencontra, par hazard, dans le monaſtere du mont Gargan, pluſieurs de ces étrangers. Il fut frappé de leur bonne mine, & de l'air guerrier, qui éclatoit ſur leur viſage; & deſira intérieurement d'avoir de pareils hommes pour compagnons de ſon entrepriſe. Dans cette idée, il lia converſation avec eux, & fit tomber l'entretien ſur les agrémens & la fertilité du pays de la Pouille & de la Calabre. Il leur fit entendre que rien n'étoit plus aiſé que de s'en emparer. Il leur exagéra la foibleſſe & la lâcheté des Grecs, & parvint enfin à leur faire naître l'envie de s'établir dans la Pouille. Comme leur nombre n'étoit pas aſſez conſidérable pour qu'ils puſſent alors rien entreprendre, ils prirent congé de lui, en l'aſſurant qu'ils ne tarderoient pas à revenir avec de plus grandes forces pour le ſeconder dans ſes projets.

[1017.]

Les Normands montrerent, dans cette

occasion, une fidélité surprenante à remplir leur promesse. On les voit, cette année, se rendre en Italie par diverses routes, & déguisés en pélerins. Leur nombre étoit assez considérable pour former un corps de troupes; mais ils n'avoient point d'autres armes que leurs bourdons. Mêle eût soin de les en pourvoir; & conduisant au combat ces braves étrangers, il commença la guerre avec quelque succès. Telle est l'origine du nouveau royaume que la valeur des princes Normands va bientôt former en Italie.

[1021.]

Le brave Mêle ayant perdu une grande bataille contre les Grecs, se réfugie auprès de l'empereur. Datte, son beau-frere, s'enferme avec quelques Normands dans la tour du Garigliano, forteresse dont le pape lui avoit confié la garde. Dans cet asyle, il se croyoit en sûreté contre les efforts de Bugien, général de l'armée des Grecs. Il comptoit d'ailleurs sur les secours d'Aténulf, abbé du Mont-Cassin, qui l'avoit pris sous sa protection avec toute sa famille. De plus, il falloit que Bugien, pour venir l'attaquer, passât par les Etats de Pandulf IV, prince de Capoue, & frere de l'abbé Aténulf. Datte pouvoit se promettre que

que ce prince, en confidération de fon frere, fermeroit le paffage à fes ennemis; mais un malheureux ne trouve guères d'amis fideles, lorfque fes ennemis emploient contre lui l'appas invincible de l'or. Datte fe vit abandonné par l'abbé Aténulf, auquel Bugien fit préfent de la fucceffion d'un riche citoyen de Bari, qui appartenoit de droit à l'empereur des Grecs. Pandulf, féduit par une groffe fomme d'argent, laiffa l'armée Grecque paffer librement fur fes terres. La tour, qui fervoit de retraite à l'infortuné Datte, fut fi vivement affiégée, que la garnifon, après trois jours de réfiftance, fe rendit à difcrétion. Bugien ne fit aucun mal aux Normands, & les renvoya libres. Datte éprouva feul toute la colere du général Grec. Ce brave homme, chargé de chaînes, fut mis fur un âne, & conduit à Bari. Il fut enfuite coufu dans un fac, & précipité dans la mer, par ordre de Bugien.

[1022.]

L'empereur ayant appris la déplorable mort de Datte, fe difpofe à punir l'infâme trahifon de l'abbé Aténulf & de fon frere Pandulf. Aténulf, pour fe dérober à la vengeance de Henri, s'embarque

pour Conſtantinople ; mais il fait naufrage & trouve dans les eaux le châtiment de ſon crime. Pandulf, qui connoiſſoit les diſpoſitions des Capouans, à ſon égard, n'attend pas qu'ils le livrent à l'ennemi. Il va ſe remettre lui-même entre les mains de l'empereur, qui le fait charger de chaînes, & renfermer dans un obſcur cachot. L'empereur met enſuite le ſiége devant Troia, ville appartenante aux empereurs Grecs, & force les habitans à ſe rendre.

CONRAD, *Empereur.*

[1027.]

HENRI le Noir, étant mort en 1024, Conrad, dit *le Salique*, duc de Franconie, son parent, avoit remplacé ce prince au royaume de Germanie; & malgré les brigues de plusieurs seigneurs Italiens, qui ne vouloient plus de rois Allemands, il s'étoit fait élire aussi roi d'Italie. Il se rend à Rome, cette année, & se fait couronner empereur par le pape Jean XIX.

Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, meurt cette même année. Ce saint, né à Ravennes, de parens illustres, résolut d'embrasser la vie d'hermite, & se mit sous la conduite d'un pieux solitaire, nommé *Marin.* Cet homme ne comptoit pas la douceur parmi ses vertus; & sa dureté étoit capable de rebuter un éleve, moins affermi dans sa vocation que Romuald. Toutes les fois que son disciple faisoit quelque faute en lisant, l'impitoyable Marin lui donnoit un grand coup de baguette sur la tête, du côté gauche. Romuald souffrit long-tems ce traitement rigoureux avec

une patience héroïque. Enfin il dit un jour à Marin : « Mon maître, je suis presque devenu sourd du côté gauche ; je » vous prie d'avoir la bonté de me frapper » désormais du côté droit. » Ces paroles adoucirent un peu la rigueur de Marin.

Romuald, accoutumé à être rudement traité, contracta quelque chose de la dureté de son maître. Il fit lui-même un acte de sévérité, qui alloit sans doute fort au-delà des préceptes de la correction fraternelle. Ayant été informé que son pere Sergius, après avoir embrassé la vie monastique, songeoit à quitter le cloître pour retourner dans le monde, Romuald, enflammé d'un zèle qui n'étoit pas réglé par la prudence, courut à son couvent ; lui mit les fers aux mains & aux pieds, & l'accabla ensuite de coups, jusqu'à ce qu'il lui eût fait promettre de rester dans la religion.

[1036.]

Boniface, duc & marquis de Toscane, comte de Mantoue, de Modene, de Reggio, de Crémone, de Ferrare & d'autres villes, venoit d'épouser Béatrix, fille aînée de Frédéric, duc de la haute Lorraine. Ce mariage, avec une des plus riches héritieres de l'Europe, rendit encore Boniface beaucoup plus puissant qu'il n'étoit. On a peine

à concevoir le luxe qu'il étala pendant trois mois que durerent ses nôces. Elles furent célébrées à Marégo, ville du Mantouan. Les moulins construits sur les rivieres voisines broyoient, dit-on, au lieu de bled, des graines aromatiques, qui parfumoient l'air aux environs. Le vin le plus exquis se puisoit comme l'eau dans les puits. Les sceaux, dont on se servoit, étoient attachés à des chaînes d'argent, & ces chaînes pendoient à des cordes tissues d'or & d'argent; toute la vaisselle qui couvroit les tables, étoit des mêmes métaux. La musique & les spectacles concouroient à l'agrément de ces fêtes; & toutes les personnes, qui s'y trouverent, éprouverent la libéralité du duc, qui les renvoya chargés de riches présens.

[1038.]

Abutafar & Abucab, deux freres, chefs des Sarasins, qui gouvernoient conjointement la Sicile, ayant eu quelque différend, & s'étant déclaré la guerre, l'empereur de Constantinople songe à profiter de leur discorde pour recouvrer cette belle province que ces Barbares lui avoient enlevée. Par son ordre, George Maniacès, un de ses plus braves capitaines, se rend en Sicile à la tête d'une armée qui ne tarde pas à s'accroître considérablement par une multitude de

Lombards & de Normands qui s'y joignent. Parmi ces derniers, on distinguoit Guillaume, fils de Tancrede de Hauteville, qui s'immortalisa par des actes héroïques de valeur, aux siéges de Messine & de Syracuse, & contribua beaucoup à la prise de ces deux places importantes. Ses exploits lui mériterent le surnom de *Bras-de-fer*. Cependant Maniacès, maître des deux villes principales de la Sicile, présenta la bataille aux Sarasins dont l'armée étoit composée de cinquante mille hommes. Un vent impétueux, qui s'éleva au commencement de l'action, & qui leur donnoit dans le visage, contribua beaucoup à la victoire que les Grecs remporterent. Les Sarasins, battus & enfoncés de toutes parts, prirent la fuite. Pour empêcher les ennemis de les poursuivre, ils avoient répandu dans la campagne des chausses-trapes fort aiguës; mais ces machines ne furent pas d'un grand secours aux Sarasins. Elles ne firent aucun mal aux chevaux des Grecs, qui étoient ferrés de façon à ne pas craindre ces sortes d'instrumens. Ainsi les infideles, malgré leur stratagême, furent taillés en piéces par la cavalerie des Grecs.

HENRI II, *Roi d'Italie*, puis *Empereur.*

[1039.]

L'EMPEREUR Conrad, célébrant, dans la ville d'Utrecht, la fête de la Pentecôte, est subitement saisi de douleurs aiguës, & meurt le lendemain. Henri le Noir, son fils, d'autres disent son gendre, est reconnu pour son successeur.

[1043.]

Henri II épouse, en secondes nôces, Agnès, fille de Guillaume IV, duc d'Aquitaine, & comte de Poitiers. Les bouffons, les joueurs de gobelets, les charlatans accoururent de toutes parts pour se trouver à la célébration de ce mariage. Ils espéroient que leurs farces seroient payées par de riches présens, selon l'usage de ce tems-là : « Mais, dit Muratori *, Henri ne voulut point s'asservir à cet usage méprisable ; & tous ces vils histrions s'en retournerent tristement comme ils étoient venus, maudissant le roi, & chantant son épithalame sur un ton nouveau. »

* Annal. d'Ital. Tome VI, p. 132.

[1046.]

La puiſſance & les richeſſes du duc & marquis Boniface éclatent, cette année, aux yeux de Henri, d'une maniere capable d'exciter la jalouſie de ce prince. Etant à Pavie, où il avoit aſſemblé une diète; un jour qu'il étoit à table avec les principaux ſeigneurs de la cour, il lui arriva de ſe plaindre de la difficulté de trouver en Italie d'excellent vinaigre. Boniface fut inſtruit de ce diſcours, ou peut-être l'entendit. Il fit auſſi-tôt conſtruire un chariot dont toutes les parties, & juſqu'aux roues même, étoient d'argent. Il fit charger deſſus pluſieurs vaſes de même métal, pleins d'un vinaigre exquis. Pour tirer ce chariot, il employa deux chevaux véritables, & deux chevaux d'argent, qui, attelés chacun à côté du cheval véritable, ſembloient, comme lui, traîner la voiture. Ce magnifique préſent fut envoyé au roi Henri.

Henri marche à Rome, pour appaiſer les troubles que cauſoient dans cette ville trois papes qui ſe diſputoient la tiare. Il reçoit en chemin un billet en vers, qui lui étoit adreſſé par un hermite, & dont voici la traduction : « Une Sunamite a épouſé » trois hommes. Roi Henri, qui repréſentes » le Tout-puiſſant ſur la terre, romps ces » trois mariages illégitimes. » La Sunamite,

c'eſt l'égliſe Romaine ; les trois maris ſont les trois papes, Benoît IX, Sylveſtre III & Grégoire VI, élus par des voies illicites. Henri ſe conforma à l'avis qu'il recevoit. Etant arrivé à Rome, il fit élire canoniquement Suidger, évêque de Bamberg, qui prit le nom de *Clément II*, & reçut des mains de ce nouveau pontife la couronne impériale.

[1047....]

Un nouveau trait de la puiſſance du marquis Boniface réveille la jalouſie de l'empereur. Ce prince étant à Mantoue, Albert, vicomte de cette ville, c'eſt-à-dire y commandant au nom du marquis, lui offrit un magnifique préſent qui conſiſtoit en deux cens vautours & cent chevaux. Rien n'étoit plus capable de faire éclater l'opulence de Boniface, que celle de ſes officiers, qui pouvoient faire de tels préſens. Henri, par reconnoiſſance, ayant invité Albert à manger à ſa table, ce ſeigneur lui témoigna qu'il n'oſoit accepter cet honneur, ſans la permiſſion de Boniface, à la table duquel il n'avoit jamais mangé. Albert ayant obtenu le conſentement de ſon ſeigneur, dîna avec l'empereur, dont il reçut en préſent pluſieurs fourrures d'un très-grand prix.

Henri, redoutant la puiſſance de Boniface, & craignant que ce vaſſal dangereux ne lui raviſſe la couronne d'Italie, veut lui perſuader de paſſer en Allemagne, & d'établir ſa réſidence à ſa cour, où il lui offre les dignités les plus flatteuſes ; mais Boniface, pénétrant le motif de ces offres, trouve toujours des prétextes pour ſe diſpenſer de les accepter. L'empereur prend donc la réſolution de s'aſſurer de ſa perſonne : pour exécuter un tel projet, il falloit avoir recours à la ruſe. Boniface étoit plus puiſſant que Henri dans Mantoue. L'empereur envoie prier ce ſeigneur de vouloir bien ſe rendre dans ſon palais, ſous prétexte qu'il veut conférer avec lui ſur quelques matieres d'Etat, où ſa prudence lui ſera d'un grand ſecours. En même tems, il fait défenſe à tous les gardes du palais de laiſſer entrer avec Boniface aucune perſonne de ſa ſuite. Il leur enjoint d'eſcorter eux-mêmes ce ſeigneur juſqu'à ſon appartement, & de ſe tenir prêts pour lui fermer le paſſage, au cas qu'il veuille en ſortir. On diſtribue auſſi, dans l'intérieur du palais & des appartemens, pluſieurs ſoldats ; & toutes choſes ſont diſpoſées de maniere que l'on puiſſe partir, dès que l'on tiendra le marquis. Quoique Boniface ne ſçût rien de ces préparatifs, qui ſe faiſoient avec le plus grand ſecret, il

n'en étoit pas plus tranquille, & se donnoit, de son côté, tous les mouvemens nécessaires pour assurer sa liberté & sa vie, contre les tentatives de l'empereur, dont il n'ignoroit pas le mécontentement & la jalousie. Il ne voulut point manquer d'aller au palais, de peur de se rendre suspect; mais il y alla si bien accompagné, qu'il étoit impossible de le surprendre. Ses plus fideles officiers, ayant des armes cachées sous leurs habits, marchoient à ses côtés: plusieurs autres, prenant différentes routes, firent ensorte qu'ils arriverent en même tems que lui aux portes du palais. Boniface entra. Ses gens se présenterent pour le suivre; mais les gardes, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, leur refuserent l'entrée. Sur ce refus, la suite de Boniface donna quelques soupçons à ses gens. Ils passerent sur le ventre aux gardes, & suivirent leur maître jusqu'à l'appartement de l'empereur. Ce prince, qui s'attendoit à voir entrer Boniface seul, demeura bien surpris. Il prit le parti de la dissimulation, & reçut ce seigneur de l'air le plus gracieux. Boniface, dissimulant à son tour, affecta de se plaindre de l'insolence des gardes qui avoient refusé l'entrée du palais à sa suite; ce qui lui avoit paru une nouveauté odieuse & surprenante. L'empereur en rejetta la faute sur ses ministres; &, pour que Boniface ne

ſoupçonnât pas la véritable raiſon pour laquelle il avoit été mandé, il le prit en particulier, lui fit une fauſſe confidence, le pria d'avoir toujours le même zèle pour la gloire & les intérêts de l'Empire, & le renvoya, en l'accablant de marques d'honneur & d'eſtime, dont le motif n'échappa pas à Boniface.

Honteux d'avoir manqué ſon coup, & craignant tout du reſſentiment de Boniface, Henri veut faire une ſeconde tentative contre ce ſeigneur. Il lui fait dire qu'ayant beſoin d'employer ſes gardes dans un autre endroit, il le prie de venir lui-même avec les gens de ſa ſuite, veiller, pendant la nuit, à la ſûreté du palais. Le projet de l'empereur étoit de faire cacher les gardes en différens endroits des environs, & de ſe ſaiſir ainſi du marquis, à la faveur des ténébres. Boniface, perſuadé que c'étoit une nouvelle ruſe pour le perdre, ne voulut cependant point refuſer la commiſſion; mais la maniere dont il s'en acquitta, fit voir qu'il n'étoit pas ſans défiance. Outre les gens armés qui devoient monter la garde au palais avec lui, il en poſta ſecrettement un grand nombre d'autres en différens endroits voiſins du palais, d'où ils ſeroient à portée de lui donner un prompt ſecours au beſoin. Lorſque l'heure fut venue, Boniface prit le chemin du palais; mais, crai-

gnant plus que tout l'obſcurité, il fit marcher devant lui un très-gros fanal : outre cela, chaque ſoldat avoit ſur la pointe de ſa pique un grand nombre de lumieres, dont la clarté étoit ſuffiſante pour faire appercevoir toutes les embûches qu'on eût pu tendre pendant la nuit. L'empereur vit bien, par les précautions de Boniface, qu'il avoit pénétré ſon intention. Il n'oſa rien entreprendre contre lui, & perdit dès-lors l'eſpérance de pouvoir jamais opprimer un vaſſal ſi puiſſant & ſi redoutable.

[1052.]

L'empereur eſt enfin délivré, cette année, des craintes continuelles que lui cauſoit la préſence de Boniface. Un des ennemis de ce ſeigneur s'étant mis en embuſcade dans un bois épais, qui ſe trouvoit ſur le chemin de Mantoue à Crémone, Boniface, en traverſant ce bois, ſe ſentit percé d'une fléche, ſans ſçavoir d'où elle étoit venue ; & cette bleſſure le conduiſit au tombeau deux jours après.

[1053.]

Les Normands faiſoient de grands progrès en Italie, & travailloient tous les jours à s'aggrandir. Le pape Léon IX réſolut de chaſſer de l'Italie ces étrangers. Il demanda pour cet effet quelques troupes à l'empereur. Divers princes d'Allemagne lui en

envoyerent. Avec ce secours, il composa une armée, qui se trouva fort augmentée par un grand nombre de volontaires, de bandits & de scélérats qui s'y joignirent. Le pontife la conduisit lui-même contre les Normands, qui n'avoient que trois mille hommes de cavalerie, avec très-peu d'infanterie ; mais, s'ils étoient inférieurs en nombre, ils l'emportoient de beaucoup sur les troupes du pape, par leur courage & leur discipline. Avant que d'en venir aux mains, ils députerent au souverain pontife, pour le prier de leur permettre d'employer leurs armes à son service, plutôt que de les obliger à les tourner contre lui ; de recevoir l'hommage qu'ils faisoient de toutes leurs conquêtes à l'église Romaine, & de les regarder comme ses vassaux & ses feudataires. Léon eût écouté volontiers cette proposition ; mais il en fut détourné par les Allemands. Ces peuples, fiers de leur taille gigantesque, méprisoient les Normands qui paroissoient petits auprès d'eux, & se flatoient d'écraser aisément cette armée d'avortons. Ils forcerent donc le pape à répondre aux Normands, qu'ils seroient tous passés au fil de l'épée, s'ils ne mettoient bas les armes. La conduite des Normands fit bien voir que c'étoit par prudence, & non par lâcheté, qu'ils avoient fait des propositions de paix. Ils ne répliquerent à la

réponse du pape, qu'en attaquant vivement son armée. Les Italiens furent renversés du premier choc, par l'impétuosité de Richard, comte d'Averse, qui commandoit l'avant-garde. Les Allemands firent plus de résistance ; mais Humfroi, comte de Pouille, secondé par Robert-Guiscard, son frere, les tailla en piéces. Tous ces aventuriers, dont l'armée du pape étoit remplie, oserent à peine envisager l'ennemi, & se dispersèrent par la fuite. Pendant qu'on se battoit, Léon étoit en prieres, à l'écart. La déroute de ses gens l'obligea de s'enfuir vers Civitella, ville voisine du champ de bataille ; mais les habitans lui en refuserent l'entrée ; & le seul parti qui lui resta, fut de se livrer lui-même aux Normands. A la vue du vicaire de J. C. les armes tomberent des mains de ces pieux vainqueurs. Ils baiserent humblement ses pieds, & lui demanderent sa bénédiction. Le pape demanda d'être mené à Bénevent. Les Normands l'escorterent jusqu'à cette ville, lui rendant toujours tous les hommages dûs au chef de l'Eglise. Herman Contract, moine Allemand, dit que « cette disgrace du pape doit être attribuée à un secret jugement de Dieu, qui voulut avertir par-là le pontife qu'il ne devoit connoître que les combats spirituels, & laisser aux princes séculiers les guerres qui n'avoient pour objet que des avantages temporels. »

[1055.]

Plusieurs historiens, entr'autres Muratori, rapportent qu'un sous-diacre, ennemi du pape Victor II, forma le projet de l'empoisonner, dans le tems qu'il célébreroit la messe, & mit à cet effet du poison dans le calice, mais que le ciel découvrit par un prodige ce crime atroce. Le pontife voulant, selon la coutume, élever le calice après la consécration, il lui fut impossible seulement de le remuer : une force invisible retenoit le calice attaché sur l'autel. Victor, étonné de cette merveille, eut recours à la priere, & invita tout le peuple à s'unir avec lui. Aussi-tôt le diable passa dans le corps du malheureux sous-diacre, & le força de confesser son crime. Victor fit conserver ce calice tel qu'il étoit, pour perpétuer le souvenir de cet évènement, & commença de nouveau à prier Dieu, pour lui demander la délivrance du sous-diacre, qui lui fut accordée.

[1056.]

L'empereur Henri II meurt le 5 d'Octobre, laissant un fils, âgé de six ans, qui fut reconnu roi d'Italie, & futur empereur. L'impératrice Agnès, sa mere, fut déclarée régente & tutrice du jeune prince, & gouverna pendant sa minorité.

HENRI

HENRI III, *Roi d'Italie.*

[1058.]

LE pape Etienne IX, ayant besoin d'argent, résolut de se servir des immenses thrésors que possédoient les moines du Mont-Cassin, & leur envoya ordre de les transporter à Rome, avec promesse de les leur restituer dans peu de tems avec usure. Cet ordre répandit la consternation & l'allarme parmi les moines. Il fallut cependant obéir; mais, pendant qu'ils se disposoient tristement à porter, dans des mains étrangeres, leur cher thrésor, il arriva, le plus heureusement du monde, qu'un d'entre eux eut une vision qu'ils résolurent de raconter au pape, dont l'esprit simple & crédule ajoûtoit foi à ces chimères, ne doutant pas que cette vision ne fut très-propre à le détourner du dessein funeste qu'il paroissoit avoir. Ils allerent donc avec confiance porter au pape leurs richesses; mais, en les lui présentant, ils n'oublierent pas de lui raconter la vision que leur confrere avoit eue. Ce récit produisit sur l'esprit d'Etienne l'effet qu'ils en avoient attendu. Le pontife, pour soulager sa conscience, se hâta

de rendre aux moines les thrésors auxquels ils étoient si fort attachés.

Les désordres les plus honteux, dit un historien Milanois*, s'étoient introduits dans le clergé de Milan. Les ecclésiastiques ne se distinguoient des séculiers, que par une vie plus licentieuse encore, & des mœurs plus corrompus. Les uns, déterminés chasseurs, ne s'occupoient que de leurs chiens, & passoient leur vie dans les forêts. Les autres, pour s'enrichir, tenoient des hôtelleries, où ils rançonnoient les étrangers. Plusieurs prêtoient à usure; tous entretenoient un commerce public & scandaleux avec les femmes; tous faisoient un trafic honteux & criminel des bénéfices. Il n'y avoit aucune charge dans l'église, quelque peu considérable, qui ne se vendît comme une denrée au marché. Ariald & Landulf, diacres de Milan, célébres par leur naissance & par leur piété, furent enflammés d'un saint zèle à la vue de ces désordres. Ils commencerent à déclamer contre les vices du clergé dans les rues de Milan. Le peuple, avide de nouveautés, s'assembla en foule autour de ces réformateurs; & leurs prédications firent une impression si vive sur

* *André*, abbé de Vallombreuse, *Vie d'Ariald*, Chap. 3.

ſes eſprits, que les bourgeois de Milan, ne voyant plus dans ces eccléſiaſtiques, autrefois l'objet de leurs reſpects, que d'infâmes ſcélérats qui deshonoroient la religion, prirent les armes, & réſolurent de les exterminer comme des ennemis du bien public. Mais le zèle amer & imprudent des deux diacres penſa leur être funeſte. Les clercs maltraités, outrés de dépit & de rage, réſolurent de ſacrifier à leur vengeance Landulf, qui étoit le plus conſidérable par ſa naiſſance & par ſon crédit. Le plus hardi d'entre eux ſe chargea de l'aſſaſſiner. Pour exécuter ſon deſſein, il ſe munit d'un grand ſabre de bourreau, ſelon l'expreſſion de l'hiſtorien, & l'empoiſonna avec une certaine liqueur. Il s'appliqua enſuite à chercher un moment favorable pour l'exécution de ſon deſſein; & trouva enfin, le lundi de pâques, Landulf qui prioit ſeul dans ſon égliſe. Il ſaiſit cette occaſion pour le frapper avec ſon ſabre empoiſonné, & voulut s'enfuir auſſi-tôt; mais il fut arrêté à la porte par un mandiant boiteux, qui ſeul avoit vu commettre le crime. Le peuple accourut, & ſe ſaiſit du meurtrier, qui fut conduit à la maiſon de Landulf. Ce ſaint diacre lui accorda généreuſement le pardon de ſon crime, & le renvoya libre. Soit que la liqueur dont le clerc avoit frotté ſon ſabre ne fût pas véritablement empoi-

sonnée, soit que le ciel voulût faire un miracle en faveur du pieux Landulf, il guérit parfaitement quelques jours après. Ariald, instruit par le malheur de son confrere, prit si bien ses mesures, que ses ennemis ne purent lui faire aucun mal. Ils continuerent cependant tous les deux à prêcher avec une nouvelle ardeur & un succès prodigieux.

Un prêtre ayant obtenu, par simonie, un bénéfice considérable, Ariald plein de zèle, court chez le simoniaque, lui représente vivement l'horreur de son crime, & le presse de renoncer à un bénéfice acquis par une voie si injuste. Le prêtre allègue qu'il s'est ruiné pour l'obtenir, & que sans doute on ne voudra pas lui rendre son argent. Ariald, ne trouvant point de réponse à une raison si forte, pousse le zèle jusqu'à offrir de lui rembourser la somme que le bénéfice lui a coûté, pourvu qu'il s'en démette; & le prêtre accepte la proposition. De pareils exemples étoient plus capables de réformer les abus que les déclamations & les invectives.

[1059.]

Le pape Nicolas II tient cette année un concile à Rome, dans la basilique de Latran. Il y fut rendu un décret touchant

l'élection des papes, qui mérite d'être remarqué, comme une entreprise des plus hardies de la cour de Rome, contre l'autorité des empereurs. Dans ce décret, Nicolas, après avoir réglé la maniere dont on doit procéder à l'élection d'un pape, ajoûte ces paroles : « Sauf l'honneur & le respect dû » à notre cher fils Henri, qui maintenant » est roi, que l'on espere, Dieu aidant, de » voir bientôt empereur, à qui nous avons » accordé le droit de confirmer l'élection » d'un nouveau pape par son consentement, » droit que non-seulement lui, mais encore » ses successeurs doivent avoir à perpétuité.»

» On fait ici passer, dit l'abbé Fleury, » pour un privilége personnel, le droit de » l'empereur, pour approuver l'élection du » pape, quoique dans la suite de cette his- » toire, nous avons vu ce droit établi de- » puis plusieurs siécles. Il semble que la » cour de Rome vouloit se prévaloir de » la minorité du roi Henri. »

On remarque une autre clause de ce décret, qui y établit, qu'en certain cas les cardinaux-évêques, avec quelques clercs & quelques laïcs, pourront élire le pape, en quelque lieu qu'ils soient assemblés, & que leur élection sera légitime. Le but de cette clause paroit être de priver le clergé du second ordre, & le peuple, du droit de parti-

ciper à l'éléction des papes, ce que l'on peut regarder comme un des moyens que la cour de Rome mettoit en œuvre, pour parvenir au pouvoir despotique.

[1062.]

L'impératrice Agnès, chargée de l'administration des affaires du royaume d'Italie, pendant la minorité de son fils, ne faisoit rien que par le conseil de Henri, évêque d'Augsbourg. Les autres prélats & seigneurs, jaloux de l'autorité dont Henri jouissoit à leur préjudice, accuserent hautement la reine d'un commerce criminel avec cet évêque. Ils ne s'en tinrent pas à de simples discours. L'archevêque de Cologne, par le conseil d'Otton, duc de Baviere, & du comte Robert, cousin germain du roi, se rendit à l'isle de S. Suibert, sur le Rhin, où le jeune Henri tenoit alors sa cour. Ce prélat, saisissant un jour le monarque dans un moment de gaieté & de belle humeur, l'invita de venir voir une barque magnifique, & d'un travail curieux & recherché, qu'il avoit fait construire nouvellement. Le roi, qui avoit encore la simplicité de l'enfance, accepte la proposition : à peine a-t-il mis le pied dans la barque, que les rameurs fendent les eaux, avec leurs rames; la barque vole avec la

rapidité d'un trait, & se trouve dans un clin d'œil au milieu du fleuve. Le jeune roi, se voyant ainsi emporté, loin du rivage, craignit qu'on n'en voulut à sa vie; &, dans le premier mouvement de sa peur, se précipita dans les eaux, qui l'eussent bientôt étouffés si le comte Erbert ne lui eût donné un prompt secours. Ce seigneur se jetta aussi-tôt à la nage; arracha le roi du fond de l'eau, au péril de sa propre vie, & le remit dans la barque. On essaya de rassurer ce jeune prince par toutes sortes de caresses, & on le débarqua à Cologne. L'impératrice, dégoutée du gouvernement par cet événement, renonça au monde, & se retira à Rome, où elle cacha son chagrin dans une maison religieuse.

Robert Guiscard, prince Normand, avoit promis de céder à son frere la moitié de la Calabre; mais, peu fidele à ses engagemens, il n'avoit point voulu se défaire de sa conquête. Roger possédoit seulement la ville de Mélito. Après avoir long-tems pressé Robert de satisfaire à sa parole, il le menaça de l'y contraindre par les armes. Robert ne répondit à sa menace qu'en assiégeant Mélito. Les habitans de cette ville firent une vigoureuse défense, qui fit traîner le siége en longueur. Il falloit que Roger fût bien sûr de la ville & des habitans, puisque, pendant une nuit, il eut

la hardiesse de sortir de Mélito, de traverser le camp de Robert, pour aller s'emparer de Gierace, ville où il entretenoit des intelligences depuis quelque tems. Robert l'y suivit aussi-tôt. Un des principaux citoyens, nommé *Basile*, le fit entrer secrettement dans la ville. Malgré le capuce, qui lui couvroit la tête & le visage, quelques habitans le reconnurent & l'arrêterent. Cette nouvelle se répandit bientôt dans toute la ville, le traître Basile & sa femme furent les premieres victimes de la fureur du peuple : peu s'en fallut que Robert lui-même ne fût mis en piéces ; mais il sçut appaiser le peuple, de maniere qu'il en fut quitte pour la prison. Il obtint depuis la liberté, à la priere de son frere ; &, pour reconnoître ce bienfait, il consentit enfin à lui céder la moitié de la Calabre.

[1063.]

Ariprand, chancelier de l'église métropolitaine de Milan, ayant obtenu, à prix d'argent, l'abbaye de S. Ambroise, le fameux diacre Ariald va le trouver, escorté d'une foule de clercs, imitateurs de son zèle, & représente vivement au nouvel abbé, que sa conduite est contraire aux loix les plus sacrées de l'église. L'abbé, qui avoit déja pris possession de l'abbaye, ré-

pond froidement : « Vous venez un peu
» tard : il eſt impoſſible préſentement de
» revenir ſur ce qui eſt fait... Vous êtes
» toujours libre, réplique le diacre, de
» quitter un bénéfice que vous poſſédez
» par une voie injuſte, & je vous conjure
» de ne pas balancer à le faire... Et moi,
» reprend l'abbé, je vous conjure auſſi de
» vous donner la diſcipline devant moi...
» Volontiers, répond Ariald, » & à l'inſtant
même, il met dans la main d'un de ſes
diſciples une poignée de verges, & lui ordonne
de le fouetter ſans ménagement,
ce qu'il exécute ; mais cette pieuſe flagellation
ne produiſit pas l'effet qu'Ariald
attendoit. L'abbé, homme dur, ne fut point
touché du zèle généreux de ce diacre, qui
ſe faiſoit fouetter pour le ſalut de ſon prochain,
& ſe retira, réſolu de garder l'abbaye.

[1065.]

Le cardinal Hildebrand, prélat ambitieux
& intriguant, qui fut depuis pape,
ſous le nom de *Grégoire VII*, régnoit à
Rome, avec un pouvoir abſolu : rien ne
s'y faiſoit que par ſon ordre, & il étoit
plus maître dans cette ville, que le pape
même. Pierre Damien, ſon intime ami,
compoſa à ce ſujet, deux diſcours aſſez
mordans. Voici le ſens : « Je reſpecte le

» pape, comme je le dois; mais, prosterné
» contre terre, je vous adore : vous le fai-
» tes seigneur, il vous fait dieu. Voulez-
» vous vivre à Rome, dites à haute voix,
» j'obéis plus au seigneur du pape, qu'au
» seigneur pape. »

Papam rite colo, sed te prostratus adoro,
Tu facis hunc dominum, te facit ille deum:
Vivere vis Romæ, clara depromito voce,
Plus domino papæ, quam domno pareo papæ.

[1067.]

Landulf, fameux diacre de l'église de Milan, étant mort au milieu de ses travaux apostoliques, Ariald, son digne compagnon, continuoit toujours d'invectiver contre les déreglemens des clercs. Il étoit secondé par Herlembald, noble Milanois, qui, par un zèle plus qu'évangélique, avoit osé entreprendre de réformer les ecclésiastiques, quoiqu'il ne fût que séculier. On ne pouvoit pas dire qu'il prêchoit sans mission. Le pape avoit approuvé son entreprise; il lui avoit mis entre les mains l'étendard de S. Pierre, & l'avoit armé chevalier de l'église Romaine, le chargeant de redresser les torts du clergé de Milan. Ariald, soutenu du pieux Herlembald, prêchoit dans la ville de Milan, avec une ardeur incroyable. Il avoit à combattre

un puiſſant adverſaire, dans la perſonne de Gui de Velate, archevêque de Milan, qui donnoit lui-même à ſon clergé l'exemple de l'incontinence & de la ſimonie. Le diacre, emporté par un zèle indiſcret, oublia que ce prélat, malgré l'irrégularité de ſa conduite, étoit toujours un ſupérieur qu'il devoit reſpecter; il le fit excommunier par le pape, & lui envoya inſolemment ſignifier l'excommunication, par ſon compagnon Herlembald. Il ne s'en tint pas là : il anima la populace contre ſon archevêque; & peu s'en fallut que ce prélat, au milieu de ſon égliſe cathédrale, ne ſuccombât ſous les coups d'une troupe de fanatiques. La témérité d'Ariald ne demeura pas impunie. Il n'avoit pour ſoutien que le petit peuple, auſſi inconſtant que furieux dans ſes caprices : quelques libéralités, répandues à propos, parmi des gens de cette ſorte, leur firent aiſément abandonner le parti d'Ariald, qui demeura preſque ſeul expoſé au juſte reſſentiment de l'archevêque. Celui qui s'étoit dechaîné, avec tant de fureur, contre le clergé, fut trahi par un curé chez lequel il s'étoit réfugié, & mis à mort par deux clercs, dans une iſle déſerte du lac Majeur. Son ſupplice fut long & douloureux : ſes aſſaſſins lui couperent tous les membres, l'un après l'autre. A chaque membre ils lui demandoient, s'il re-

connoiſſoit leur maître pour l'archevêque, & le diacre répondoit toujours que non.

[1076.]

Pierre, fils de Theuzon-Mezza-Barba, d'une famille diſtinguée dans Pavie, ayant été placé ſur le ſiége épiſcopal de Florence, fut violemment ſoupçonné d'avoir obtenu cette dignité par ſimonie. Il s'éleva contre lui une foule de gens zèlés & jaloux de s'ériger en réformateurs; mais les principaux moteurs de cette cabale, furent l'abbé de Vallombreuſe & ſes moines. Ils ne s'en tinrent pas aux déclamations & aux invectives : ils offrirent de prouver, par le jugement de Dieu, c'eſt-à-dire, par l'épreuve du feu, que l'évêque de Florence étoit ſimoniaque. On alluma deux bûchers, hauts de cinq pieds & demi, longs de dix pieds, & larges de cinq, à une braſſe de diſtance l'un de l'autre: lorſqu'ils furent embraſés, & que l'eſpace entre deux fût couvert de charbons, un moine, choiſi pour cette action importante, s'avança le crucifix à la main; prononça à haute voix une priere pathétique; &, après avoir embraſſé tous ſes freres, entra pieds nuds dans le feu, & marcha lentement entre les deux bûchers. La flamme le déroba pendant quelque tems aux yeux des ſpectateurs; mais on le vit bientôt

reparoître à l'autre bout ſain & ſauf, ſans qu'aucun de ſes vêtemens, ni même le poil de ſes pieds, eût reçu la moindre atteinte du feu. Une preuve de cette nature ne laiſſa plus dans les eſprits aucun doute ſur le crime de l'évêque de Florence, & le pape, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, le dépoſa.

[1076.]

Grégoire VII, dit très-bien un auteur moderne, avoit conçu une fauſſe idée de l'autorité pontificale. Il prétendoit avoir le droit de diſpoſer à ſon gré des couronnes, & s'étoit fait un point de religion & de conſcience de dominer les empereurs & les rois. Henri III, prince livré à tous les égaremens d'une bouillante jeuneſſe, & enyvré par la proſpérité, faiſoit très-peu de cas des décrets du pontife. Il étoit déja indiſpoſé contre lui, parce qu'il s'étoit oppoſé au divorce qu'il vouloit faire avec la reine Berthe. Il communiquoit ſans ſcrupule avec les excommuniés; nommoit les évêques & les abbés, & rempliſſoit les ſiéges vacans, ſans la participation du pape. Il favoriſoit la ſimonie & le concubinage des clercs. Tous ces griefs avoient engagé Grégoire VII dans une démarche hardie & téméraire. Il avoit oſé, l'année précédente, citer ſon ſouverain à

comparoître à Rome, pour répondre aux accusations intentées contre lui, sous peine d'être excommunié & retranché du corps de l'église. Henri, justement irrité de l'audace du pontife, avoit fait assembler une diette à Worms, dans laquelle Grégoire avoit été déposé. Un clerc de Parme, nommé *Roland*, est chargé, cette année, d'aller signifier à Grégoire sa déposition. Roland arrive à Rome, la veille de l'ouverture du concile, auquel le roi avoit été sommé de comparoître. Le lendemain, il paroît fièrement dans l'assemblée, & présente au pape les lettres du roi & du concile de Worms. « Le roi mon maître, dit-il, » & tous les évêques Ultramontains & Ita» liens, vous ordonnent de quitter pré» sentement le saint-siége, que vous avez » usurpé. » Alors Jean, évêque de Porto, se leve, & s'écrie : *Qu'on arrête cet insolent !* Aussi-tôt le préfet de Rome, avec la milice, se jettent sur Roland, l'épée à la main, & l'eussent mis à mort, si le pape, le couvrant de son corps, ne lui eût sauvé la vie. Grégoire, après avoir fait une exhortation pathétique aux peres du concile, leur montre un œuf de poulle, trouvé près de l'église de S. Pierre, autour duquel on voyoit en relief un serpent, armé d'une épée & d'un écu, qui, voulant s'élever au haut de l'œuf, étoit forcé de se replier en

bas. « Voici, leur dit-il, un ſigne que Dieu
» nous a donné la victoire de ſon égliſe.
» Il faut maintenant employer le glaive de
» la parole, pour frapper le ſerpent à la tête,
» & vanger l'honneur de la religion : nous
» n'avons eu que trop de patience. » Tout
le concile approuve cet avis, & l'on conclut
qu'Henri mérite d'être privé de la dignité
royale, & anathématiſé avec tous ſes complices.
Grégoire prononce alors ces paroles
foudroyantes, qui n'étoient jamais ſorties
de la bouche d'aucun pontife : « De la
» part de Dieu tout-puiſſant, je défends à
» Henri, lequel a eu l'audace d'inſulter l'E-
» gliſe ſa mere, de gouverner le royaume
» Teutonique & l'Italie. J'abſous tous ſes
» ſujets du ſerment de fidélité qu'ils lui ont
» prêté, & je défends à toute perſonne de
» lui obéir comme à un roi, parce qu'il a
» mépriſé les avis que je lui avois donnés
» pour ſon ſalut; je le charge d'anathême. »
C'eſt la premiere fois qu'une telle ſentence
a été prononcée contre un ſouverain.

[1077.]

L'excommunication du roi Henri avoit
fait une grande impreſſion ſur l'eſprit des
princes Allemands. Ils s'étoient aſſemblés
à Tribur, réſolus de dépoſer leur ſouverain.
Ce prince avoit oublié tout-à-coup

sa fierté naturelle ; & le desir de conserver son thrône l'avoit rendu si foible & si lâche, qu'il avoit offert aux seigneurs assemblés de renoncer absolument à l'administration des affaires, pourvu qu'ils lui laissassent seulement le nom & les marques de la royauté ; mais ils avoient rejetté cette proposition. Ils avoient seulement consenti de s'en rapporter au jugement du pape, qu'ils engagerent de venir à Ausbourg. Sur leur invitation, Grégoire se met en chemin pour l'Allemagne, accompagné de la comtesse Mathilde. Henri, ne jugeant pas à propos d'attendre l'arrivée du pape, dont le jugement ne pouvoit guères lui être favorable, part de son côté pour se rendre en Italie, dans le dessein de prévenir le pape, & d'en obtenir son absolution, à quelque prix que ce soit. Malgré la rigueur de l'hyver, il fait une diligence incroyable. Le pape, qui étoit en chemin pour l'Allemagne, apprend avec surprise que le roi est déja en Italie. Ne sçachant si ce prince vient en pénitent contrit, ou bien en monarque irrité, il demeure quelque tems incertain de ce qu'il doit faire, & cede enfin aux conseils prudens de Mathilde, avec laquelle il va se renfermer dans la forteresse de Canossa. Henri obtient une conférence de la comtesse Mathilde, & la supplie d'employer en sa faveur son crédit auprès du

du pape. Grégoire, après avoir résisté long-tems, se laisse enfin fléchir, & dit qu'il vienne, & qu'il répare, par sa soumission, l'injure faite au saint siége. Le roi se rend en effet à Canossa ; &, laissant dehors toute sa suite, il entre dans la forteresse qui avoit trois enceintes de murailles. On le fait demeurer dans la seconde, sans aucune marque de sa dignité, pieds nuds, & n'ayant sur le corps qu'une tunique de laine. Il passe tout le jour sans manger jusqu'au soir, attendant l'ordre du pape ; le second & le troisieme jour s'écoulent de même. Enfin, le quatrieme jour, le pape permet qu'il vienne en sa présence ; & après plusieurs discours de part & d'autre, il consent de lui donner l'absolution, aux conditions suivantes : que Henri se présentera à la diette générale des seigneurs Allemands, au jour & lieu qui seront marqués par le pape, & y répondra aux différens griefs qui seront proposés contre lui ; qu'il gardera le royaume, ou y renoncera, selon qu'il paroîtra innocent ou coupable ; que, jusqu'au jugement définitif de la cause, il ne pourra se parer d'aucuns des ornemens royaux, & ne prendra aucune part au gouvernement de l'Etat ; que, s'il se justifie & demeure roi, il sera toujours soumis & obéissant au pape. Enfin que l'absolution sera

nulle, s'il manque à quelqu'une de ces conditions. Henri les accepte, quelque dures qu'elles lui paroiſſent. Grégoire lui donne l'abſolution, & célébre enſuite les divins myſteres. Avant de communier, il prend en main la ſainte Hoſtie, & ſe tourne vers le peuple, qui s'approche en foule de l'autel ; puis, adreſſant la parole à Henri, qui s'étoit approché comme les autres : « Vous » m'avez accuſé, lui dit-il, d'avoir uſurpé » le ſaint ſiége, & d'avoir commis pluſieurs » crimes qui me rendoient indigne des or- » dres ſacrés. Dans ce moment, que Jeſus- » Chriſt ſoit mon juge. Que ce Corps » ſacré, dont je vais me nourrir avec con- » fiance, manifeſte à vos yeux mon inno- » cence ou mon crime ; &, ſi je ſuis cou- » pable, qu'une prompte mort puniſſe à » l'inſtant ma témérité ſacrilége. » En achevant ces paroles, il avale une portion de l'hoſtie. Le peuple en ſuſpens, attend quelle doit être l'iſſue de cette terrible épreuve. Son ſilence eſt ſuivi d'applaudiſſemens & de cris de joie, lorſqu'il voit le pontife en ſortir à ſon avantage. Alors Grégoire, préſentant au roi l'autre portion de l'hoſtie : » Imitez mon exemple, lui dit-il, & juſti- » fiez-vous, par la même voie, des crimes » dont les princes Allemands vous accu- » ſent. » Henri, moins ſûr de ſon innocence, ou peut-être moins téméraire &

moins hardi que Grégoire, est surpris & embarrassé de cette proposition, & répond au pape qu'il ne veut se justifier qu'en présence de ses accusateurs.

Henri ne se hâte pas d'accomplir les conditions auxquelles il avoit été absous. Sa conduite équivoque allarme les princes Allemands, qui, d'ailleurs, haïssoient ce prince.

Ils s'assemblent à Forcheim; &, sans égard pour l'absolution accordée à Henri par le pape, ils élisent pour roi, Rodolfe, duc de Souabe. Le pape n'eut aucune part à cette élection.

[1080.]

Grégoire, voyant que Henri ne tenoit aucune de ses promesses, lance contre ce prince une nouvelle excommunication. Lorsqu'on en apprit la nouvelle à sa cour, les évêques & les seigneurs de son parti s'assemblerent, & déposerent Hildebrand, & élurent en sa place, Guibert, archevêque de Ravenne. Cet antipape prit le nom de *Clément III*, & marcha en Italie, revêtu des marques de sa nouvelle dignité.

[1084.]

Le roi étoit venu, avec l'antipape Guibert, mettre le siége devant Rome, & s'étoit emparé de la partie de la ville où

le vatican est situé. Pendant ce siége, ce prince alloit tous les jours dans une église, où il avoit choisi un endroit retiré, pour prier avec plus d'attention. Un de ses ennemis ayant observé ce lieu, mit une grosse pierre sur la poutre qui soutenoit le lambris auquel il fit une ouverture, & prit bien ses mesures avec un corde, pour faire tomber la pierre précisément sur la tête du roi. S'étant donc caché la nuit sur le lambris, quand il vit le roi en priere, il poussa la pierre; mais elle l'entraîna par son poids. Il tomba; & Henri, qui s'étoit heureusement retiré, n'eut aucun mal. Le bruit de cet accident s'étant bientôt répandu dans toute la ville, le peuple se saisit du coupable; &, malgré le roi, le mit en piéces.

Quelque tems après, les Romains, fatigués de la durée du siége, livrerent à Henri la porte de Latran. Le pape se réfugia dans le château Saint-Ange. Le premier soin du roi fut de faire installer sur le thrône Apostolique l'antipape Guibert; & le peuple, cédant à la force, lui rendit les mêmes hommages qu'à un pontife légitime. Le premier usage que Guibert fit de son autorité, fut de couronner empereur le roi Henri.

Grégoire demande du secours à Robert Guiscard, qui vient, avec une armée, le dé-

livrer de l'eſpece de captivité, où il étoit retenu dans le château Saint-Ange.

[1085.]

Le pape Grégoire tombe malade à Salerne, &, dans peu de tems, eſt réduit à l'extrémité. Les évêques & les cardinaux qui étoient auprès de lui, le voyant proche de ſa fin, lui demanderent s'il vouloit uſer de quelque indulgence envers ceux qu'il avoit excommuniés. Il répondit : « Excepté le prétendu roi Henri, l'antipape » Guibert, & leurs principaux partiſans, » J'abſous & je bénis tous ceux qui croyent » que j'en ai le pouvoir. » Il expira en prononçant ces dernieres paroles : « J'ai aimé » la juſtice & haï l'iniquité ; c'eſt pourquoi » je meurs en exil. »

Ce pape eut toutes les vertus qui font les grands hommes. On ne lui reproche qu'une ambition effrénée, plus digne d'un conquérant profâne, que d'un pontife Chrétien. Grégoire, comme un autre Alexandre, prétendoit aſſervir toute la terre. Il ne faut que parcourir ſes lettres, pour voir qu'il croyoit avoir des droits réels ſur tous les royaumes de l'Europe.

[1093.]

Le pape Urbain II adopta les maximes de Grégoire VII, & déclara, dès ſon avè-

nement au pontificat, qu'il vouloit ſuivre le plan que cet illuſtre pontife avoit tracé. Henri, de ſon côté, toujours ferme dans la réſolution de ne rien relâcher de ſes droits, étoit un grand obſtacle à l'ambition de la cour de Rome. Pour abbaiſſer ce puiſſant adverſaire, les partiſans du pape eurent recours à un moyen réprouvé par la nature & par la religion, & capable de décréditer la cauſe qu'ils ſoutenoient. Ils ſéduiſirent l'eſprit du jeune Conrad, fils de Henri, prince qui joignoit à une ambition déméſurée un eſprit très-borné, & une dévotion crédule. Ils allarmerent ſa conſcience, en lui faiſant entendre qu'il encourroit l'excommunication, en communiquant avec ſon pere. Par leurs artifices, ils vinrent à bout de lui inſpirer une pieuſe haine contre l'auteur de ſes jours, & lui perſuaderent qu'en ſe ſoulevant contre ſon pere, il faiſoit une action méritoire devant Dieu. L'empereur, ayant appris que ſon fils entretenoit des liaiſons avec ſes ennemis, le fit arrêter & mettre en priſon ; mais les partiſans du pape lui procurerent la liberté, & le menerent à la cour de la comteſſe Mathilde, qui, par ſes intrigues, le fit couronner roi d'Italie à Milan.

[1099.]

L'empereur Henri, irrité de la révolte

de son fils Conrad, assemble une diette à Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce jeune prince est déclaré coupable de félonie, & en conséquence, déchu de tous ses droits à la succession de son pere. Henri, second fils de l'empereur, est désigné son successeur, & nommé dès ce moment son collégue à l'Empire. On donne à ce jeune prince le titre de Roi des Romains, & il est le premier qu'il l'ait porté. La diette lui fit prêter serment de demeurer toujours soumis à son pere. On va voir comment il fut fidele à cet engagement.

[1105.]

Le jeune Henri, aveuglé par son ambition, entreprend de se soustraire à l'autorité paternelle. Voulant couvrir sa révolte du spécieux prétexte de la religion, il envoie des députés à Rome, au pape Pascal, pour l'assurer qu'il se soumet à l'Eglise, & qu'il abjure le schisme introduit par son pere. Il lui fait demander par la même voie, si, dans une pareille occasion, où il s'agit de la gloire de Dieu, il est tenu d'observer le serment qu'il a fait de rester soumis à son pere. Le pape lui répond d'une maniere équivoque, selon la coutume de la cour de Rome, & l'exhorte à tenir une conduite digne d'un roi Chrétien & d'un

véritable fils de l'Eglise. Henri interprete cette réponse au gré de son ambition, & se révolte ouvertement contre son pere. L'empereur, à la tête d'une armée, marche promptement contre les rebelles, & arrive sur les bords de la riviere de Regen, près de Ratisbonne; son fils, campé de l'autre côté de la riviere, s'abstient pendant trois jour de livrer bataille, comme n'osant attaquer son pere; mais il emploie ce tems à débaucher les principaux seigneurs de son armée, entr'autres le duc de Bohême, & le marquis Léopold. Lorsque l'empereur veut en venir à une action, ces deux seigneurs lui déclarent que tous les princes qui sont dans son armée refusent de combattre. Il reçoit, pendant la nuit, un avis secret, que son fils lui fait donner, par lequel il apprend qu'il est trahi par son armée entiere. Allarmé de ses nouvelles, il prend la fuite à l'insçu de ses troupes, accompagné d'une poignée de monde.

Quelque tems après, son fils l'attire à une conférence; se jette à ses pieds; lui demande pardon, & lui promet de le conduire à Mayence, où les seigneurs doivent s'assembler, pour terminer leurs différends. Henri, sur la foi de cette promesse, s'abandonne à la conduite de son fils; mais, lorsqu'ils approchent de Bingen,

le jeune Henri conſeille à ſon pere de ſe retirer dans un château voiſin, parce que l'archevêque de Mayence ne voudra pas le recevoir dans ſa ville, tant qu'il ſera excommunié. L'empereur y conſent; mais à peine eſt-il entré dans ce château, qu'il eſt arrêté avec quatre de ſes gens qui l'avoient ſuivi, & conſtitué priſonnier. On lui fait mille outrages, & on lui déclare, de la part de ſon fils, que s'il veut ſauver ſa vie, il faut qu'il renonce à l'empire. Le malheureux prince envoie donc à Mayence la couronne, le ſceptre, la croix, la lance & l'épée, pour marque de ſon abdication. Ce récit eſt tiré d'une lettre que l'empereur écrivit au roi de France, pour ſe plaindre de la violence qu'on lui avoit faite.

[1106.]

L'empereur Henri faiſoit des préparatifs pour recouvrir la puiſſance, à laquelle on l'avoit contraint de renoncer, lorſqu'il eſt attaqué d'une maladie dangereuſe, cauſée par la fatigue & le chagrin. Prévoyant que ſa mort n'étoit pas éloignée, il s'y prépare de la maniere la plus édifiante, & s'accuſe publiquement de ſes péchés, avec toutes les marques d'une ſincere douleur. Il accorde à ſon fils le pardon de ſa révolte, & meurt âgé de cinquante-ſix ans,

après avoir reçu, avec la plus grande piété, les ſacremens de l'égliſe. Des guerres continuelles occuperent preſque tout le règne de ce prince, & l'on remarque qu'il livra ſoixante-ſix batailles. Malgré les calomnies que les partiſans du pape ont debitées, pour noircir ſa mémoire, on eſt forcé de convenir qu'il mêloit à ſes vices de grandes vertus. Il étoit bienfaiſant & charitable envers les pauvres. Il faiſoit rendre exactement la juſtice à ſes ſujets ; &, quoique ſes démêlés avec le pape l'ayent fait accuſer d'impiété & d'irréligion, il fit de grandes libéralités à pluſieurs égliſes, qui dans ce ſiécle devoient le faire regarder comme dévôt. Il fut enterré dans un monaſtere de Liége ; mais la cour de Rome, le pourſuivant juſqu'après ſa mort, força ſon fils à le faire exhumer, & lui fit acheter, par cette action barbare & dénaturée, ſa réconciliation avec l'Egliſe.

HENRI IV, *Empereur.*

[IIII.]

HENRI s'étant rendu en Italie, envoie des députés à Rome, pour régler avec ceux du pape, les conditions de ſon couronnement. Le pape propoſe, tant de ſa part que de celle de tous les autres évêques & prélats, de renoncer à toutes les terres, & à tous les droits que les empereurs, depuis Charlemagne, avoient accordés à l'Egliſe, pourvu que Henri IV veuille renoncer, par écrit, au droit dont avoient joui ſes prédéceſſeurs, de donner l'inveſtiture des évêchés & des abbayes. C'étoit là le point important que tous les papes, depuis Grégoire VII, ne perdoient point de vue. Mais il n'étoit pas probable que, pour parvenir à ce but, ils conſentiſſent à perdre tous les dons qu'ils avoient reçus de la dévotion libérale. Henri avoit lieu de ſoupçonner quelque détour dans cette propoſition; cependant il l'accepta, bien réſolu de ſe tenir ſur ſes gardes, de peur d'être ſurpris. Il s'approcha enſuite de Rome avec ſon armée. Le pape envoya au-devant de lui divers officiers de ſa cour, avec

plusieurs sortes d'enseignes, des croix, des aigles, des lions, des loups & des dragons. Il y avoit cens religieuses, portant des flambeaux, & une multitude infinie de peuple tenant en main des palmes, des rameaux & des fleurs. Après les cérémonies ordinaires, le pape somma Henri d'accomplir les conventions. Alors le roi se retira à l'écart vers la sacristie, pour conférer avec les seigneurs de sa suite, sur un point de cette importance. Les seigneurs laïcs conseilloient au roi d'exécuter ce qu'il avoit promis; mais les prélats, qui perdoient à ce marché leurs plus beaux droits, se récrierent contre l'injustice d'un tel accord. Comme le tems se passoit, le pape envoya demander au roi l'exécution de la convention. Alors un des gens de sa suite s'avança vers le pape, & lui dit: » A quoi bon tant de discours? Sçachez que » l'empereur notre maître veut recevoir la » couronne, comme l'ont reçue Charles, » Louis & Pépin. » Le pape ayant déclaré qu'il ne pouvoit la donner ainsi; le roi, toujours persuadé que le pape ne cherchoit qu'à le tromper, se mit en colere, &, par le conseil de quelques évêques, fit arrêter le pontife par ses soldats. On se saisit aussi de plusieurs clercs & laïcs, qui avoient été au-devant de l'empereur: les uns furent tués, les autres maltraités & emprison-

nés. Dans le tumulte, les Allemands pillerent tous les ornemens précieux, qu'on avoit exposés pour honorer l'entrée du roi. Cependant les Romains, ayant appris qu'on avoit arrêté le pape, firent main basse sur tous les Allemands qu'ils rencontrerent. Ils sortirent ensuite de la ville; attaquerent les gens du roi; &, après un furieux combat, les mirent en déroute. Henri, lui-même, fut renversé de dessus son cheval, & blessé dans la mêlée. Ce prince, ne voulant pas s'exposer à une seconde défaite, s'enfuit avec précipitation, content d'avoir le pape dans sa puissance, & se promettant de tirer parti d'un tel prisonnier. Le pontife résista long-tems à tous les outrages qu'on lui fit, pour le forcer à accorder ce que le roi désiroit; mais il se rendit enfin & consentit que le roi jouït du droit des investitures. L'empereur rendit la liberté au pontife, & à tous ceux qu'il retenoit prisonniers avec lui. Il fut ensuite couronné dans l'église de S. Pierre.

[1122.]

Le pape Calixte II, voulant réparer le tort que Paschal avoit fait au saint siége par son traité avec Henri, avoit vivement pressé l'empereur de renoncer aux investitures, &, sur son refus, l'avoit excommunié,

Henri, se voyant sur les bras une guerre fâcheuse en Allemagne, & soupçonnant que la cour de Rome semoit la division dans ses Etats, pour trouver une occasion de le dethrôner, songea sérieusement à se réconcilier avec le pape. Il se souvenoit que la cour de Rome l'avoit aidé à déthrôner son pere; & il jugeoit par-là de ce qu'il avoit à craindre lui-même. Il résolut donc de céder au tems & à la nécessité: dans une diète générale, assemblée à Worms, il renonça solemnellement au droit des investitures, par un acte authentique.

[1125.]

L'empereur Henri ne survécut pas longtems au traité honteux, qu'il avoit conclu avec le pape, & mourut à Utrecht le 23 de Mai de cette année, sans laisser d'enfans. Lothaire, duc de Saxe, fut élu pour lui succéder, par le crédit d'Adalbert, archevêque de Mayence.

LOTHAIRE III, *Roi des Romains.*

[1130.]

LE pape Honorius II étant mort, quelques cardinaux, assemblés secrettement, & comme à la dérobée, élurent pour son successeur, le cardinal Grégoire, qui prit le nom d'*Innocent II.* Les autres cardinaux, qui formoient la plus grande partie du sacré collége, voulurent à plus juste titre, faire aussi leur élection. Leur choix tomba sur le cardinal Pierre, qui se fit appeller *Anaclet.* Ces deux élections étoient illégitimes, parce qu'elles avoient été faites avant les obseques du pape défunt, ce qui étoit contraire aux canons; mais celle d'Innocent étoit la plus défectueuse, parce qu'elle avoit été faite furtivement, par un petit nombre de cardinaux. Cependant le parti de ce pape prévalut en France, par l'autorité de Hugues, évêque de Grenoble, qui reconnut Innocent pour légitime pape, dans le concile du Pui. Son sentiment n'eut cependant pas du paroître d'un grand poids. Hugues étoit alors agé de soixante-dix-huit ans, & ses infirmités avoient tellement altéré son esprit, que, peu de tems après, il tomba

dans une espece d'imbécillité & d'enfance. Quoiqu'il en soit, le jugement qu'il porta en faveur d'Innocent engagea ce pontife à mettre au nombre des saints l'évêque de Grenoble, deux ans après sa mort.

[1131.]

Innocent se rend à Liège, où Lothaire tenoit alors sa cour. Lorsque le pontife approche de la Cathédrale, le roi vient à pied à sa rencontre ; écarte la foule du peuple avec une verge, & conduit par la bride le cheval du pape, jusqu'à la porte de l'église. Il aide le pontife à descendre ; le prend sous les bras, & le soutient jusqu'à ce qu'il se mette à genoux. Tous ces soins étoient intéressés. Lothaire espéroit que le pontife lui rendroit le droit des investitures, auquel son prédécesseur avoit été contraint de renoncer. La circonstance étoit favorable. Lothaire pouvoit se venger des refus du pontife, en reconnoissant pour pape son adversaire Anaclet. Ces motifs l'engagerent à demander à Innocent la restitution d'un si beau droit ; & peut-être que ce pape la lui eût accordée, si le fameux S. Bernard n'eut représenté vivement à Lothaire l'indécence d'une telle demande, dans la conjoncture présente, & ne l'eût engagé à s'en désister. Quel triomphe pour l'éloquence de S. Bernard !

[1137.]

[1137.]

Lothaire avoit reçu la couronne impériale des mains du pape Innocent II, en 1133; il ne jouit que quatre ans de cette nouvelle dignité. Etant en chemin pour retourner en Allemagne, il tomba malade, & fut contraint de s'arrêter dans une vile chaumiere où il mourut le 31 de Décembre. Conrad, duc de Franconie, neveu de l'empereur Henri IV, qui, du vivant même de Lothaire, s'étoit fait couronner roi d'Italie, lui succéde aux royaumes de Germanie & d'Italie.

Henri de Welf-Este, prince aussi puissant en Allemagne qu'en Italie, & gendre du feu empereur, paroissoit avoir des droits bien fondés à la couronne de Germanie; mais le pape, redoutant la puissance d'un prince qui possédoit en Italie le duché de Toscane, toutes les terres de la comtesse Mathilde, avec une partie des biens de la maison d'Este, en Allemagne les grands duchés de Saxe & de Baviere, lui fit donner l'exclusion, & fit élire Conrad. Cette préférence ne servit qu'à rallumer la haine qui régnoit, depuis long-tems, entre la maison de Conrad héritière des empereurs Henri du sang Ghibellin, & celle du duc Henri issue du sang Italien des princes d'Este, héritiere en Allemagne de la maison des Welfs. Cette remarque généalogique

n'est point inutile, puisqu'elle sert à découvrir la véritable origine des factions Guelfe & Ghibeline, qui déchirerent l'Italie pendant si long-tems. A la bataille de Vinsbergs qui se donna après la mort du duc Henri, entre son frere, le duc Welf & Conrad, les Bavarois se servirent pour cri de guerre, du nom de leur général Welf, & les impériaux firent entendre le nom de Wiblingen, chef lieu du patrimoine des empereurs de la maison de Franconie. Ces deux noms furent ensuite appliqués au parti de Conrad, & à celui de Welf. L'usage s'en répandit insensiblement en Italie, où, dans un sens plus étendu, l'on appella *Ghibellins*, le parti des empereurs, & *Guelfes*, celui des papes.

CONRAD IV, *Roi des Romains.*

[1139.]

ON condamne, dans le concile de Latran, un hérétique d'une eſpece nouvelle. Arnaud, ſurnommé *de Breſſe*, du lieu de ſa patrie, après avoir long-tems étudié en France, ſous le fameux Abailard, étoit revenu en Italie, dans le deſſein de ſe diſtinguer par quelque opinion nouvelle. Il commença par déclamer contre le faſte des évêques & des abbés, contre les déréglemens & la vie licencieuſe des clercs & des moines; il n'épargna pas même le pape. Après avoir irrité les eſprits contre le clergé, par ſes invectives, il alla plus avant, & ſoutint que les clercs ne devoient point avoir de biens en propriété; que les dixmes & les offrandes du peuple devoient être leur unique richeſſe. Ces diſcours furent reçus avidement du public, qui ne voyoit qu'avec indignation le luxe inſultant des eccléſiaſtiques. Encouragé par le ſuccès de cette premiere tentative, Arnaud ſe rendit à Rome, & oſa attaquer le ſouverain pontife lui-même. Il diſoit par-tout hautement que le pape

n'avoit reçu de Dieu qu'une autorité ſpirituelle, & que c'étoit injuſtement qu'il s'arrogeoit un pouvoir temporel. Il exhortoit les Romains à rebâtir le capitole, à rétablir le ſénat, l'ordre des chevaliers & toute la forme de l'ancienne république. On conçoit bien qu'on ſe hâta d'impoſer ſilence à un hérétique ſi dangereux, qui, ſans bleſſer en rien la foi de l'Egliſe, faiſoit tant de tort à ſes miniſtres; mais Arnaud, protégé par des ſeigneurs puiſſans, & qui goutoient ſes opinions, continua de les débiter dans toute l'Italie avec un grand ſuccès, ſe mocquant des excommunications lancées contre lui.

[1145.]

Animés par les diſcours d'Arnaud de Breſſe, les Romains s'étoient révoltés contre le pape; &, s'étant aſſemblés au capitole, ils avoient rétabli le ſénat, dont il n'étoit plus queſtion depuis long-tems. Le pape Luce II, par une témérité qui lui devint funeſte, monte au capitole, ſuivi de quelques ſoldats, & veut chaſſer les ſénateurs de cette forteresſe; mais le peuple prend les armes pour ſoutenir ſon ouvrage, & fait reculer les troupes du pape; lui-même eſt bleſſé dangereuſement dans la mêlée, & meurt quelques jours après. Eugène III, ſon ſucceſſeur,

fut obligé de sortir de Rome, parce que les Romains ne vouloient pas qu'il fût consacré, à moins qu'il ne confirmât l'érection de leur nouveau sénat. Pendant son absence, Arnaud de Bresse vint, par ses discours, allumer encore le feu de la révolte; il exhorta vivement les Romains à n'obéir au pape, que dans les choses spirituelles, & les anima si bien, par ses déclamations séditieuses, que les rebelles renverserent les palais des cardinaux, &, pour tenir lieu du préfet de Rome, dont ils abolirent la dignité, créérent un patrice nommé *Jourdain*, auquel ils contraignirent tous les seigneurs Romains de prêter serment d'obéissance. Eugène, après avoir inutilement essayé les voies de la douceur, pour ramener les Romains, excommunia Jourdain; mais se défiant avec raison du succès de ces armes spirituels, il rassembla des troupes, & pressa si vivement les Romains, qu'ils furent contraints de se soumettre. Eugène rétablit la dignité de préfet de Rome, & abolit celle de patrice, qui étoit l'ouvrage des séditieux; mais il permit que le sénat subsistât tel qu'il avoit été dans les siécles précédens.

[1146.]

Roger II, premier roi de Sicile, ayant envoyé faire des propositions de paix à

Manuel, empereur de Constantinople ; ce prince, sans respect pour le droit des gens, avoit fait arrêter & mettre en prison les ambassadeurs du roi de Sicile. Roger, irrité de cet affront, fait équiper une puissante flotte, qui sous la conduite de ses généraux, va saccager plusieurs villes & contrées de l'Empire Grec. On fit prisonniers dans ces villes un grand nombre d'ouvriers en soie, qui furent transportés en Sicile. Roger, uniquement occupé des moyens de rendre son nouveau royaume florissant, donna des établissemens à ces ouvriers, & favorisa leur talent. Jusqu'alors on avoit ignoré en Italie l'art de fabriquer des étoffes de soie ; elles y étoient d'un prix excessif. La Sicile fut la premiere qui reçut, cette année, la connoissance d'un art si utile, qui se répandit bientôt dans le reste de l'Italie, & dans toute l'Europe.

[1152.]

Le roi Conrad, se préparant à passer en Italie, pour y recevoir la couronne impériale, tombe malade & meurt à Bamberg le 15 de Février. Dans une diète assemblée à Francfort, Frédéric, duc de Souabe & neveu de Conrad, surnommé *Barberousse*, à cause de la couleur de sa barbe, est élu roi de Germanie & des Romains.

[1155.]

Frédéric marche à Rome, pour s'y faire ſacrer empereur. Le pape Adrien IV s'avance à ſa rencontre : arrivé près de la tente du roi, le pontife attend, pour deſcendre de cheval, que ce prince vienne lui tenir l'étrier. Pluſieurs empereurs avoient donné cette marque de reſpect au ſouverain pontife ; mais Frédéric ne jugea pas que l'exemple de ſes prédéceſſeurs fût une loi pour lui ; le pape attendit envain. Les cardinaux qui l'accompagnoient, n'augurant rien de bon de la fierté de Frédéric, prirent la fuite, & laiſſerent le pontiſe avec quelques-uns de ſes domeſtiques. Adrien deſcendit enfin de cheval, & s'aſſit dans un fauteuil préparé pour lui. Alors Frédéric vint lui baiſer les pieds, & s'approcha enſuite pour recevoir le baiſer de paix ; mais le fier pontife le lui réfuſa, & n'eut pas honte de lui reprocher qu'il n'avoit pas ſuivi l'uſage de ſes prédéceſſeurs. Frédéric prétendit qu'il n'étoit point obligé d'obſerver une pareille cérémonie ; & cette conteſtation ſcandaleuſe dura quelque tems entre le pape & le roi ; mais enfin Frédéric voulut bien ſe laiſſer perſuader, & ſe remit en marche. Le lendemain, Adrien vint à cheval au-devant de lui : dès que le roi

l'apperçut, il descendit & alla tenir l'étrier de Sa Sainteté, qui l'admit alors au baiser de paix ; puis ils s'avancerent ensemble vers Rome, où Frédéric fut sacré & couronné empereur.

Cette même année, Frédéric ayant livré le fameux Arnaud de Bresse au pape Adrien, ce pontife le remit au préfet de Rome, son procès lui fut bientôt fait. De l'avis du clergé, il fut pendu & brûlé ; ses cendres furent jettées dans le Tibre.

FRÉDÉRIC, *Empereur.*

[1157.]

ON avoit fait peindre à Rome l'empereur Lothaire II, prosterné devant le pape. Au bas de ce tableau, étoient deux vers, plus injurieux encore que la peinture, dont le sens étoit, que l'empereur étoit l'homme ou le vassal du pape, & ne tenoit que de lui sa couronne. Frédéric s'étant plaint au pape Adrien de ce qu'il permettoit qu'une telle peinture fût exposée dans Rome, le pontife avoit promis de la faire effacer ; mais il n'avoit pas encore songé à tenir sa promesse. Dans une assemblée de seigneurs, qui se tint à Besançon cette année, le discours tomba sur ce sujet. Deux légats du pape, qui étoient venus apporter une lettre de sa part à l'empereur, entendant la maniere dont on parloit de leur maître, défendirent sa cause avec beaucoup de châleur ; & l'un d'eux, échauffé par la dispute, eut l'insolence de dire hautement : « De qui donc l'empe» reur tient-il sa couronne, si ce n'est pas » du seigneur pape ? » Otton, comte Palatin de Baviere, irrité de l'impudence du légat,

mit auſſi-tôt l'epée à la main, & fondit ſur ce téméraire; mais Frédéric s'oppoſa à ſon reſſentiment, & fit échapper le légat.

[1162.]

Cette année eſt célébre par la deſtruction de la plus floriſſante ville de l'Italie. Milan, qui, depuis long-tems, accabloit ſes voiſins du poids de ſa puiſſance, fut enfin détruite elle-même par les mains de ceux qu'elle avoit tyranniſés. Crémone, Lodi, Pavie, Novare, Côme, & quelques autres villes ennemies des Milanois, s'étoient liguées contre eux avec l'empereur Frédéric. Ce prince, quelques années auparavant, avoit envoyé un officier à Milan, chargé d'avertir les habitans de traiter avec moins de rigueur les peuples voiſins. Les Milanois, fiers de leur proſpérité, avoient inſulté l'officier de l'empereur; & Frédéric, outré de cet affront, avoit juré d'en tirer vengeance. Milan, après avoir été long-tems bloquée par les troupes des confédérés, & ſe voyant réduite à l'extrémité, envoya faire des propoſitions de paix à l'empereur, & lui fit offrir d'abbattre ſes murs, & de combler ſes terres en ſix endroits; mais l'implacable Frédéric exigea que les Milanois ſe rendiſſent à diſcrétion. De peur d'un plus grand mal, ils accepterent cette condition, quelque dure qu'elle leur parût.

Frédéric laissa la vie & la liberté aux habitans, avec ce qu'ils purent emporter de meubles sur leurs épaules; mais il fit abbatre les murs, les édifices publics, & toutes les maisons de Milan. Toutes les villes de la Lombardie, effrayées de cette exécution, s'empresserent d'envoyer des députés à ce prince, pour l'assurer de leur soumission.

[1168.]

Les officiers, appellés *Podesta*, que Frédéric avoit laissés dans les villes d'Italie, s'y comporterent comme dans des places prises d'assaut. Ils vexerent par leurs rapines, & par leurs extorsions, les malheureux habitans, & les réduisirent au désespoir. Les villes mêmes qui s'étoient unies avec l'empereur, n'étant plus animées par leur haine contre les Milanois, commencerent à avoir pitié du sort de leurs compatriotes, & en craignirent un pareil pour elles-mêmes. Toutes ensembles résolurent de secouer le joug insupportable des officiers de l'empereur, & de recouvrer leur liberté, au prix de leur sang. Elles commencerent par ramener les Milanois dans leur ville déserte & ruinée. Elles les aiderent à la rebâtir, &, par leurs soins, elle se trouva bien-tôt en état de défence. L'empereur étant cette année, à Pavie, & apprenant

que l'armée des villes confédérées s'assembloit pour marcher contre lui, résolut de sortir de l'Italie. Il emmena avec lui un grand nombre d'ôtages, que ces villes lui avoient donnés pour garans de leurs soumissions, & se rendit à Suze. Etant près d'arriver dans cette ville, il fit périr un citoyen distingué de Brescia, qui étoit au nombre des ôtages, sous prétexte qu'il étoit l'auteur de la ligue des villes confédérées; mais cette cruauté pensa lui devenir funeste: étant entré dans Suze avec les autres ôtages, les habitans à son arrivée, coururent aux armes, & lui enleverent ces ôtages. Frédéric jugea qu'il n'étoit pas sûr pour lui de rester dans cette ville; son hôte lui donna même avis que les habitans conspiroient contre ses jours. Allarmé de cette nouvelle, il fit coucher dans son lit un de ses gens, qui avoit beaucoup de ressemblance avec lui; puis, s'étant revêtu d'un habit de domestique, il partit secrettement au milieu de la nuit. A la faveur de ce travestissement, il sortit heureusement d'Italie. Voilà une de ces scènes surprenantes qui changent si souvent la face du théâtre du monde. Cet empereur, qui, n'a guères, remplissoit toute l'Italie de la terreur de son nom, qui, sur la foi d'un jurisconsulte *

---

* *Martin*, docteur de Boulogne.

flateur, ſe croyoit maître du monde entier, s'échappe furtivement de l'Italie, dans l'équipage le plus vil des hommes.

Pour tenir en reſpect la ville de Pavie, qui étoit toujours reſtée fidèle à l'empereur, quelques-unes des villes confédérées bâtirent, dans ſon voiſinage, une nouvelle ville; &, pour braver Frédéric, qui avoit été excommunié par Alexandre III, ils donnerent à leur ville le nom de ce pape, & l'appellerent *Alexandrie.* La précipitation & le défaut de matériaux furent cauſe que les maiſons de cette nouvelle ville ne furent d'abord couvertes que de paille, ce qui donna lieu aux railleries des ennemis des confédérés, qui appellerent cette ville *Alexandrie de la Paille*, nom qu'elle a conſervé juſqu'à-préſent.

[1175.]

L'empereur continue cette année le ſiége qu'il avoit mis, l'année précédente, devant Alexandrie, réſolu d'exterminer cette ville, dont le nom ſeul étoit une inſulte pour lui. Les habitans lui oppoſent une vigoureuſe réſiſtance; mais rien ne peut le rebuter. Malgré la rigueur d'un hyver très-rude, il n'interrompt pas ſes travaux un ſeul inſtant. Il fondoit le principal ſuccès de ſon entrepriſe ſur une mine qu'il avoit

fait creuser fort avant sous la ville, à l'insçu des habitans. Il étoit animé d'une haine si violente contre cette ville, qu'il faisoit mettre à mort tous les habitans qui tomboient en son pouvoir. Il fit cependant un jour un acte de clémence, qui mérite d'être rapporté. On lui amena trois prisonniers, qu'il condamna aussi-tôt à avoir les yeux crevés. Deux de ces malheureux subirent d'abord ce supplice. Lorsqu'on vint au troisieme, l'empereur, touché de sa grande jeunesse, lui demanda ce qui l'avoit engagé à se soulever contre son souverain. « Seigneur, lui répondit le jeune homme, je » n'ai fait, en cela, que suivre les ordres du » maître que je sers dans la ville : de quel» que part qu'il se range, je suis résolu » de ne le point abandonner ; &, quoique » ma fidélité me coûte bien cher aujour» d'hui, je tâcherai encore, malgré la perte » de mes yeux, de rendre à mon maître » tous les services dont je serai capable. » Ces paroles toucherent l'empereur ; il fit grace à ce jeune homme, & le chargea seulement de servir de guide aux deux autres, & de les reconduire dans la ville.

L'empereur, voyant les villes confédérées réunir leurs troupes pour la défense d'Alexandrie, & désespérant de s'en rendre maître par la force, a recours à l'ar-

tifice. Le jeudi ſaint, il fait dire aux aſſiégés, qu'il leur accorde une trève juſqu'au lundi de Pâques, afin qu'ils ayent le tems de ſatisfaire à leur dévotion. Tandis que, comptant ſur ſa parole, ils repoſent dans une ſécurité profonde, Frédéric choiſit deux cens ſoldats, parmi les plus braves de ſon armée ; les fait deſcendre, au milieu de la nuit, dans la mine qu'il avoit fait creuſer, avec ordre de lui ouvrir une des portes de la ville, lorſqu'ils s'y seront introduits par cette voie. Pour lui, tenant ſes troupes ſous les armes, & prêtes à tout évènement, il attend le ſuccès de ſa ruſe. Déja quelques-uns des ſoldats avoient heureuſement pénétrés dans la ville, lorſque les ſentinelles les apperçurent, & donnerent auſſi-tôt l'allarme aux habitans. Le peuple ſe réveille, & court aux armes. Les ſoldats, déja ſortis de la mine, ſont égorgés ſur le champ ; les autres, qui n'étoient pas encore ſortis, périſſent étouffés par la terre qui s'éboule ſur eux. Dans l'ardeur qui les anime, les aſſiégés font une vigoureuſe ſortie ſur les troupes de Frédéric ; les taillent en piéces, & mettent le feu à ſa tente. L'empereur, confus du mauvais ſuccès de ſes artifices, leve le ſiége, & ſe hâte de conclure un accommodement avec les Lombards.

[1176.]

Le dessein de Frédéric, en traitant de la paix, avoit été de gagner du tems. Ayant reçu des renforts d'Allemagne, il recommence les hostilités. Les villes confédérées, irritées de la mauvaise foi de l'empereur, rassemblent une puissante armée. On en vient aux mains. On se bât de part & d'autre, avec un acharnement opiniâtre; mais la victoire se déclare en faveur de ceux qui défendent leur liberté. Frédéric combattit dans cette journée comme un simple soldat, & s'exposa aux plus grands dangers; mais, voyant que toute sa valeur étoit inutile, il tourna le dos, & disparut. Les vainqueurs, furieux, firent un horrible carnage des ennemis; pillerent tous leurs bagages, & remporterent un immense butin. Ils s'emparerent même de la caisse impériale, qui contenoit des sommes immenses, que Frédéric avoit tirées d'Allemagne, pour subvenir aux frais de la guerre d'Italie. On crut, pendant quelque tems, que l'empereur étoit mort, parce qu'on ignoroit ce qu'il étoit devenu. On chercha même son corps sur le champ de bataille, & l'impératrice prit le deuil; mais la joie des confédérées ne fut pas de longue durée. Frédéric reparut tout-à-coup à

à Pavie, au moment qu'on l'attendoit le moins. Ce prince, humilié par sa défaite, renonce enfin au projet d'asservir les villes d'Italie, & recherche sincérement la paix.

[1190.]

L'empereur Frédéric, enflammé d'un saint zéle, avoit pris la croix, & étoit parti pour la Terre-Sainte, à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes. Au printems de cette année, ayant passé le détroit de Gallipoli, il se rend en Arménie. Etant arrivé sur le bord du fleuve Salef, que quelques-uns croyent être le fleuve Cydnus, dans lequel Alexandre se baigna, Frédéric, invité par la pureté des eaux de ce fleuve, & par la châleur excessive du jour, veut aussi s'y baigner; mais la fraîcheur de l'eau le saisit tout-à-coup, &, plus malheureux qu'Alexandre, il meurt quelques heures après.

[1191.]

Henri V, fils aîné de Frédéric, qui, du vivant de son pere, avoit été couronné roi d'Italie, se hâte de se rendre à Rome, pour y recevoir la couronne impériale. Le pape, Célestin III, le reçut avec les formalités ordinaires; mais il introduisit dans la cérémonie de son couronnement une nou-

veauté qui dût paroître bien injurieuſe au nouvel empereur. Roger de Hoveden, hiſtorien Anglois, rapporte que le pape Céleſtin s'aſſit dans la chaire pontificale, tenant entre ſes pieds la couronne d'or qui ſervoit au couronnement des empereurs; que Henri & Conſtance ſon épouſe, à genoux devant le pape, baiſſerent humblement la tête, & que le pontife leur plaça la couronne avec ſes pieds. Il ajoûte qu'au moment que la couronne fut miſe ſur la tête de l'empereur, le pape la renverſa par terre d'un coup de pied, voulant, par cette action, faire comprendre au nouvel empereur, qu'il étoit le maître de le précipiter du thrône, s'il s'en rendoit indigne. Les cardinaux s'empreſſerent de relever la couronne, & la remirent avec reſpect ſur la tête de l'empereur. Ce récit, qu'on ne peut lire qu'avec indignation, pourroit paroitre ſuſpect, n'étant rapporté que par un ſeul hiſtorien, ſi les entrepriſes continuelles des papes ſur le temporel des rois, ne le rendoient plus que vraiſemblable.

HENRI, V du nom en Italie, & VI en Allemagne, *Empereur.*

[1194.]

CE prince avoit épousé Constance, fille de Roger, roi de Sicile; &, selon les conventions stipulées dans le contrat, la Sicile devoit appartenir à cette princesse, si Guillaume, son neveu, qui régnoit en Sicile, lorsque son mariage fut célébré, ne laissoit point d'héritiers. Guillaume étant mort sans enfans, Henri avoit voulu faire valoir les droits de sa femme; mais les Siciliens, qui redoutoient la domination d'un prince Allemand, avoient élu Tancrède, cousin germain du roi défunt. Ce brave prince s'étoit défendu avec succès contre toutes les forces de l'empire, & avoit conservé son royaume. Mais étant mort, sans autre héritier qu'un prince encore enfant sous la tutelle de sa mere, Henri saisit habilement cette occasion favorable: il assembla une puissante armée, & se rendit maître des villes principales de la Sicile. La veuve de Tancrède se tenoit renfermée dans le château de Palerme, qui étoit très-fort, & avoit envoyé son fils dans le château de Catabellota. Henri, jugeant

qu'il lui seroit trop difficile de s'emparer de ces deux forteresses, eut recours à l'artifice. Il envoya proposer à la reine de lui céder le royaume de Sicile, offrant de laisser à son fils Guillaume la principauté de Tarente, & le comté de Lécée. La reine, qui n'espéroit pas pouvoir se soutenir long-tems, accepta cette offre; elle se livra elle même à l'empereur avec son fils. Henri, après s'être fait couronner roi de Sicile, ne songea qu'à trouver un prétexte pour dégager sa parole, & s'assurer le thrône par la mort de ses ennemis. Dans ce dessein, il supposa des lettres dans lesquelles il étoit parlé d'une conspiration tramée contre lui par les barons du royaume. Il fit lire ces lettres dans un parlement général, assemblé exprès: cette conspiration imaginaire lui donna lieu de satisfaire sa cruauté & sa défiance. Il fit entrer dans un affreux cachot la reine Sibille & son fils Guillaume: par son ordre, un grand nombre de prélats & de seigneurs Siciliens périrent par divers supplices. Il étendit sa haine & sa vengeance jusques sur les morts, & fit ouvrir le tombeau du roi Tancrède, pour lui arracher de dessus la tête la couronne royale: par une cruauté plus injuste encore, & plus inouie, il fit brûler tous les évêques qui avoient assisté au couronnement de Tancréde.

[1196.]

L'empereur Henri ſignale ſon arrivée à Capoue par un nouvel acte de cruauté. Richard, comte d'Acerra, un des plus fameux généraux du roi Tancrède, languiſſoit dans les priſons de cette ville. Ce ſeigneur, redoutant avec raiſon la cruauté de Henri, avoit tenté de s'enfuir quelque tems avant ſon arrivée; mais, trahi par un moine auquel il s'étoit confié, il fut arrêté & commis à la garde du comte Diopol, un des officiers de l'empereur. Henri fit faire le procès au brave Richard, dont le ſeul crime étoit d'avoir bien ſervi ſon maître. Ce ſeigneur fut condamné à être attaché à la queue d'un cheval, & traîné dans les ruiſſeaux de toutes les places de la ville: il fut enſuite pendu par les pieds; & on le laiſſa expirer dans cet état. Son cadavre reſta expoſé ſur la potence comme un monument de la cruauté de Henri, & il n'en fut ôté que l'année ſuivante, après la mort de ce prince barbare.

[1197.]

Henri laiſſoit un fils nommé *Frédéric*, âgé de deux ans & quelques mois. Sa mere Conſtance envoya demander au pape Céleſtin III l'inveſtiture du royaume de Sicile pour ce jeune prince. Céleſtin, qui avoit

autrefois excommunié Henri, refusa d'abord de permettre que son fils fût couronné ; mais dix mille marcs d'argent applanirent toutes les difficultés que le pontife eut pu faire ; & Frédéric fut couronné solemnellement roi de Sicile. Constance, étant morte l'année suivante, laissa la tutelle de son fils, & la régence du royaume au pape Innocent III, successeur de Célestin : cette démarche étoit un coup de la plus fine politique. Innocent III, entêté des prérogatives de son siége, n'eut pas manqué de se prévaloir de la minorité de Frédéric, & de l'excommunication lancée contre son pere, pour s'emparer de la Sicile, sur laquelle il prétendoit avoir le droit de suzeraineté ; mais, malgré toute son ambition, il ne put se résoudre à dépouiller son pupille : il le secourut dans les troubles qui déchirerent la Sicile pendant sa minorité, & repoussa heureusement les efforts de Gauthier, comte de Brienne, qui avoit épousé une fille de Tancréde, & prétendoit, par ce mariage, avoir droit à la couronne de Sicile.

FRÉDÉRIC II, *Empereur.*

[1220.]

DEPUIS dix ans, Frédéric règnoit en Allemagne, d'abord en concurrence d'Otton IV, élu pour ſuccéder à l'empereur Henri VI, puis ſeul, par la renonciation de ce prince à l'Empire. Il avoit été créé roi des Romains, en 1196, du vivant de ſon pere; & il ne lui reſtoit plus qu'à s'aller faire couronner empereur à Rome. Cette année, après avoir pacifié l'Allemagne, & fait élire roi des Romains, ſon fils Henri, Frédéric paſſe les Alpes, & ſe rend à Rome. Il y reçoit la couronne impériale d'Italie, des mains du pape Honorius III, ſucceſſeur d'Innocent III.

[1229.]

Il y avoit déja long-tems que Frédéric avoit pris la croix, & s'étoit engagé, par un vœu, à paſſer à la Terre-ſainte; mais il avoit toujours différé de l'accomplir ſous divers prétextes, malgré les preſſantes ſollicitations du pape Honorius. Il réſolut enfin de partir, craignant d'être excommunié, s'il différoit davantage. Il s'embarqua à Brindes, & ſe rendit à Otrante;

mais une maladie, dont il fut attaqué dans cette ville, l'empêcha de continuer son voyage. Grégoire IX, successeur d'Honorius, pontife dont le zéle impétueux n'étoit pas toujours réglé par la prudence, n'eut aucun égard aux raisons solides qui retardoient Frédéric : il eût voulu que ce prince s'exposât, malade comme il étoit, à passer de la Pouille en Syrie ; en conséquence, il l'excommunia solemnellement. Cette conduite bizarre eût, sans doute, rebuté un prince moins sensé que Frédéric, & lui eût fait renoncer entiérement au voyage de la Terre-sainte ; mais l'empereur, sans s'embarrasser beaucoup d'une excommunication qu'il n'avoit pas méritée, s'embarqua pour la Palestine, dès qu'il fut rétabli. Grégoire, indigné que ce prince fût parti sans avoir reçu l'absolution, n'écouta plus que les caprices de son zéle fougueux, & scandalisa toute l'Europe par l'injuste guerre qu'il fit au malheureux Frédéric. Il commença par faire publier l'excommunication, qu'il avoit lancée contre ce prince, dans toutes les églises latines du Levant. Il leva ensuite des troupes dont il donna la conduite à Jean, roi de Jerusalem, & qu'il envoya dans la Pouille faire le dégât sur les terres de Frédéric, prendre & saccager ses villes & ses châteaux. On vit alors combien, dans les tems de troubles,

la fidélité des moines doit être ſuſpecte dans un Etat. Les freres mineurs, répandus dans les différentes villes de la Pouille, étoient autant d'émiſſaires du pape, qui portoient ſes lettres aux prélats qu'il vouloit attirer à ſon parti : ils firent même courir le bruit que Frédéric étoit mort. Les moines du Mont Caſſin ſe diſtinguoient auſſi par leurs cabales contre leur ſouverain. Renaud de Spolete, qui commandoit en l'abſence de Frédéric, chaſſa les uns & les autres du royaume.

L'implacable Grégoire faiſoit à Frédéric une autre eſpece de guerre dans l'Orient. Ce prince avoit été reçu par-tout comme un excommunié : le patriarche de Jéruſalem, le clergé, le peuple, tous refuſoient de communiquer avec lui : lorſqu'il donna ordre de marcher contre les Infideles, les chevaliers des ordres militaires firent difficulté de lui obéir : on en vint à des explications mortifiantes pour lui, & à des accommodemens odieux. Enfin les chevaliers conſentirent de marcher, à condition que l'expédition ne ſe feroit point au nom de Frédéric, mais au nom de Dieu & de la république Chrétienne. L'empereur, malgré les chagrins qu'il avoit à eſſuyer, pouſſoit la guerre avec ſuccès, lorſqu'il apprit que le pape étoit entré dans la Pouille les armes à la main, & ravageoit

son royaume. Allarmé de cette nouvelle, il se hâte de conclure avec le Soudan un accommodement par lequel le Sarasin lui cédoit les villes de Jérusalem, de Béthléem, de Nazareth & de Sidon. Réservant seulement pour lui le temple de Jerusalem, & le saint sepulchre, Frédéric marche ensuite vers Jérusalem, pour en prendre possession. Il visite le saint sepulchre; &, voyant que tout le monde le fuyoit comme un excommunié, que personne n'osoit le couronner, il prend lui-même la couronne, après l'avoir mise sur l'autel, & se couronne de ses propres mains : il s'embarque ensuite promptement, & revient dans ses Etats. Il ne tarde pas à reprendre les places qu'on lui avoit enlevées, & force les troupes du pape à sortir de la Pouille. Le pontife, sans considérer qu'il étoit lui-même la cause du retour de Frédéric, lui prodigue les noms de *lâche* & de *traître*, pour avoir laissé le *vénérable sepulcre de J. C. entre les mains des chiens.*

[1236.]

Frédéric ajoûtoit foi aux chimeres de l'astrologie judiciaire; il avoit coutume de mener avec lui une troupe d'astrologues, qu'il ne manquoit pas de consulter dans les occasions importantes. Ce prince ayant résolu de quitter Vicenze, ville de la Lom-

bardie, qui s'étoit révoltée, & qu'il avoit prise d'assaut, demanda à un de ses astrologues si, par le secours de son art, il pourroit bien lui dire par quelle porte de la ville il devoit passer le lendemain. L'astrologue, homme subtil & rusé, donna au roi un billet bien cacheté, lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après qu'il seroit sorti de la ville. Frédéric, pour mettre à l'épreuve la science de l'astrologue, fit abbatre, pendant la nuit, une partie du mur de la ville, & sortit par l'ouverture qu'il y avoit fait faire. Il s'empressa ensuite d'ouvrir le billet de l'astrologue, & fut bien surpris, lorsqu'il lut ces mots : *Le roi doit sortir par la porte neuve.* Il admira le profond sçavoir du devin, & lui témoigna toujours depuis une grande estime.

[1248.]

La discorde, qui régnoit entre le pape & l'empereur, répandoit la désolation dans l'Italie. Frédéric, furieux, pilloit & saccageoit les villes de l'état ecclésiastique : ses soldats laissoient dans tous les endroits de leur passage des traces de leur fureur. La ville de Parme fut la seule qui pût arrêter sa course : elle étoit une des plus considérables de l'Etat de l'Eglise. Le pape & ses alliés s'empresserent de la secourir. De son côté l'empereur se fit un point d'honneur de ne point

ſe retirer qu'il ne l'eût priſe. Il avoit dix mille hommes de cavalerie, & une infanterie très-nombreuſe : cependant, prévoyant que le ſiége ſeroit long, il fit détruire toutes les maiſons du territoire ; en fit tranſporter les matériaux à ſon camp, & s'en ſervit pour faire bâtir une petite ville à l'oppoſite de Parme, à laquelle il donna le nom de *Vittoria*, & qui fut pour lui comme une eſpece de camp fortifié. Il pouſſa enſuite avec vigueur le ſiége de Parme ; mais les attaques furent toujours repouſſées. Le ſiége traînant en longueur, l'hyver arriva, ſans qu'il eût fait aucun progrès. La rigueur de la ſaiſon ne lui permettant pas de preſſer le ſiége avec la même ardeur, il ſe livra aux plaiſirs dans ſa ville de Vittoria, pour charmer l'ennui qui commençoit à le gagner. Un ſoldat Milanois, nommé *Baſalupo*, ayant reconnu que la garniſon de Vittoria étoit conſidérablement diminuée, & que l'empereur avoit coutume d'en ſortir, lorſqu'il faiſoit beau, pour aller à la chaſſe du faucon, exercice qu'il aimoit paſſionnément, conſeilla aux principaux officiers d'attaquer la ville de Vittoria. Son avis fut goûté. On choiſit un jour où l'empereur étoit à la chaſſe ; & les troupes, qui étoient dans Parme, vinrent donner un furieux aſſaut à la ville de Vittoria. Les Impériaux, quoique ſupérieurs en nombre, furent ſi épou-

vantés de cette attaque, à laquelle ils ne s'attendoient pas, qu'ils ne firent qu'une foible résistance, & se laisserent tailler en piéces. Les Parmesans mirent le feu à la ville de Vittoria, & la réduisirent en cendres. L'empereur, qui chassoit alors à trois mille de l'endroit, étant averti de ce qui se passoit, s'enfuit à Crémone, plein de rage & de douleur.

[1250.]

Frédéric ne survécut que deux ans à la honte que lui causa l'échec reçu devant Parme. Etant au château de Fiorentino dans la Pouille, il fut attaqué d'une dyssenterie dont il mourut le 13 de Décembre. Quelques historiens rapportent que Manfred, ou Mainfroi, son fils naturel, l'étouffa par le moyen d'un oreiller qu'il lui mit sur la bouche.

Il ne faut pas juger de ce prince par le portrait qu'en ont fait les partisans des papes. Frédéric eut, sans doute, de grandes vertus. Courageux & prudent, modéré dans la prospérité, ferme dans les disgraces, il n'eut d'autre défaut que sa dureté pour les peuples, qu'il accabla d'impôts. Ce prince sçavoit plusieurs langues. Il avoit une connoissance assez étendue des sciences, & composa même quelques ouvrages sur l'histoire naturelle; mais son principal

mérite eſt d'avoir bien connu & ſçu faire valoir les droits impreſcriptibles du diadême, dans un tems où, contre toutes les loix, les papes aſpiroient à cette ſcience.

Conrad, fils & ſucceſſeur de Frédéric, étoit en Allemagne, lorſque ſon pere mourut. Mainfroi, fils naturel de Frédéric, ſe chargea, pendant ſon abſence, de l'adminiſtration du royaume. Le pape Innocent IV, qui prétendoit que la Sicile lui étoit dévolue par l'excommunication de Frédéric, défendit aux villes du royaume de reconnoître d'autre ſouverain que le ſaint ſiége. Mainfroi paroiſſant diſpoſé à combattre les prétentions du pontife, un frere Précheur, nommé *Guillaume Elka*, fut chargé par le pape de publier une croiſade contre ce prince; de promettre aux fideles qui combatteroient contre lui, les graces ſpirituelles, accordées pour la guerre de la Terre-ſainte: ceux qui aſſiſtoient aux prédications ſéditieuſes de ce moine, devoient jouir, en outre, de quarante jours d'indulgence.

Conrad ſe rend en Italie à la tête d'une puiſſante armée. Il met le ſiége devant la ville de Naples qui s'étoit ſoumiſe au pape, & l'emporte d'aſſaut. Dans le premier mouvement de ſa colere, il la livre au pillage, & fait abbatre ſes murailles. Ces marques de cruauté le rendirent odieux. Mainfroi,

par une conduite toute opposée, s'efforçoit de gagner les cœurs des peuples, & marquoit dans ses actions beaucoup de douceur & de clémence. Conrad, naturellement défiant, en conçut de la jalousie, & le priva d'une partie des biens que Frédéric lui avoit laissés. Mainfroi dissimula son ressentiment. La mort de Conrad, qui arriva deux ans après, lui donna lieu de faire éclater ses desseins ambitieux.

[1262.]

Sous prétexte de conserver le royaume à Conradin, fils de Conrad, jeune prince âgé de deux ans, qui étoit en Allemagne, auprès de sa mere, Mainfroi continue de travailler pour lui même. Il se rend maître de Capoue; soumet la Pouille & la Calabre. Le bruit s'étant répandu que le jeune Conradin étoit mort, il profite de cette fausse nouvelle, pour s'approprier ses conquêtes, & se fait solemnellement proclamer roi à Palerme. Elizabeth de Baviere, mere de Conradin, lui fait représenter qu'il dépouille injustement son fils d'une couronne qui lui appartient. Mainfroi répond que le royaume doit lui appartenir à bien plus juste titre, puisqu'il a sçu l'arracher des mains de deux papes, Innocent IV, & Alexandre IV.

Mainfroi, n'ayant point d'enfans mâles,

veut appuyer ſon uſurpation par une alliance puiſſante; il traite du mariage de ſa fille Conſtance avec Pierre, fils-aîné de Jacques I, roi d'Aragon. Le pape Urbain IV veut en vain s'oppoſer à ce mariage. L'eſpérance d'une couronne rend le roi d'Aragon ſourd aux repréſentations du pontife. Cette alliance eſt la ſource des droits de la maiſon d'Aragon ſur la couronne de Sicile.

La révolution, qui arriva dans le gouvernement politique de l'Italie, vers le milieu du treizieme ſiécle, preſcrit à cet ouvrage une forme nouvelle. Les papes, enfin parvenus au but où tendoit leur ambition depuis tant d'années, règnent dans Rome en ſouverains indépendans. Les empereurs, trop foibles pour ſoutenir leur autorité contre les efforts de preſque toutes les villes d'Italie, qui aſpirent à la liberté, vendent à prix d'argent les plus beaux droits de la dignité impériale. Florence obtient le titre de *république ;* Naples & la Sicile, la ſeule portion de l'Italie que les Grecs euſſent conſervée, forment une monarchie particuliere; Milan & la Savoye ſont gouvernées par leurs ducs. Nous allons donner un article ſéparé de chacune de ces puiſſances élevées ſur les débris de l'autorité impériale.

Fin de la premiere Partie.

ANEC-

ANECDOTES ITALIENNES,

DEPUIS LA DESTRUCTION de l'Empire Romain en Occident, jusqu'à nos jours.

L'ITALIE, considérée comme un assemblage de différens Etats, sous la domination des Papes, des Ducs, des Marquis, & autres petits Souverains.

SECONDE PARTIE.

ROME.

LES papes, parvenus enfin par leurs intrigues à se rendre souverains indépendans de la ville de Rome & des autres villes qu'ils tenoient de la libéralité de quelques empereurs, furent cependant toujours les princes les moins puissans de l'Italie, eu égard aux forces particulières de leur Etat; mais leur titre de *Chef de l'Eglise*, dont ils sçavoient étendre fort loin les pré-

rogatives, la politique raffinée dont ils faisoient profession, les foudres sacrés dont ils étoient dépositaires, les égaloient, en effet, aux Souverains les plus redoutables. On trouve dans l'histoire peu de guerres intéressantes, peu d'événemens remarquables, auxquels ils n'ayent pris part, soit comme alliés, soit comme médiateurs. Un coup d'œil rapide, sur les principales actions des pontifes Romains, fera voir au Lecteur avec quelle adresse ils sçurent toujours, quoique très-foibles, conserver une autorité si grande, & faire souvent trembler des monarques beaucoup plus puissans qu'eux.

[1265.]

Pendant que Mainfroi s'efforçoit de se maintenir, malgré la cour de Rome, dans le royaume de Naples, qu'il avoit usurpé, le pape Urbain V mourut, & le cardinal Gui Fuleodi, évêque de Sabine, fut élu pour lui succéder. Ce nouveau pontife, qui prit le nom de *Clément IV*, quelque tems après son élection, écrivit à son neveu une Lettre admirable, où l'on trouve des sentimens bien différens de ceux de plusieurs pontifes de l'église Romaine.

» Nous ne voulons point, lui dit-il, que » ni vous ni aucun de nos parens vienne vers » nous, sans notre ordre; autrement ils au» ront la honte de s'en retourner. Que la

» dignité, dont nous venons d'être revêtus,
» ne vous engage pas à vouloir marier votre
» sœur au-dessus de son état : nous ne vous
» aiderons point dans ce projet ambitieux.
» Nous consentons seulement qu'elle épouse
» le fils d'un simple chevalier ; &, dans ce
» cas, nous lui donnerons trois cens tour-
» nois d'argent, (ce qui revient à cin-
» quante écus de notre monnoie.) En un
» mot, nous ne prétendons pas que notre
» élévation serve de prétexte à aucun de
» nos parens, pour s'élever au-dessus de la
» médiocrité de sa condition. »

Depuis que les princes Normands avoient fait hommage à l'église de leurs conquêtes, les papes prétendoient être seigneurs suzerains du royaume de Naples & de Sicile. Conrad étant mort excommunié, ils regardoient ce royaume comme dévolu au saint siége, & cherchoient tous les moyens d'en chasser l'usurpateur Mainfroi. Clément vint à bout de cette entreprise, dans laquelle quelques-uns de ses prédécesseurs avoient échoué. Il donna l'investiture de ce royaume à Charles, comte d'Anjou & de Provence, à des conditions très-avantageuses au saint siége. Charles vainquit l'usurpateur, se fit couronner roi de Naples ; & Clément eut l'honneur d'avoir placé sur le thrône un prince illustre, dont la famille régna long-tems avec gloire dans ce

royaume. Voilà ce que ſon pontificat offre de plus remarquable.

[1268.]

Clément meurt à Viterbe, le 29 de Novembre. Ce pontife ne ſe diſtingua pas moins par ſa piété que par ſa ſcience. Il ne dédaigna pas d'annoncer lui-même aux fideles la parole de Dieu ; & ſon auſtérité fut ſi grande, que, pendant un très-long eſpace de tems, il s'abſtint de manger de la viande ; coucha ſur la dure, & ne porta point de linge. Sous ſon pontificat, fut érigée la premiere confrérie, qui ſervit de modèle à toutes les autres : elle prit ſon nom de la banniere qu'elle portoit aux proceſſions, qu'on appelloit le *gonfanon*. Elle avoit pour but d'honorer particulièrement la ſainte Vierge.

[1271.]

Le ſaint ſiége, long-tems vacant par les intrigues des cardinaux, eſt enfin rempli par l'élection de l'archidiacre Théalde, de l'illuſtre famille des Viſconti, qui prend le nom de *Grégoire X*. Ce pontife s'occupa beaucoup de la délivrance de la Terre ſainte. Il donna ſes ſoins à la réunion de l'égliſe grecque avec l'égliſe latine. Il s'efforça auſſi d'appaiſer les diſſenſions qui déchiroient l'Italie ; mais ſes pieuſes intentions ne furent point ſecondées par le ſuccès.

[1273.]

Grégoire étend fort loin ſa vigilance paſtorale ; & ſon zèle ne craint point de s'élever contre les têtes couronnées. Le roi de Portugal en reſſentit les effets. On voit, par une Lettre du pontiſe, pleine de reproches amers, qu'il n'approuve pas que le monarque faſſe uſage du pouvoir ſouverain envers les eccléſiaſtiques, les Juifs, les Saraſins de ſon royaume, ni même envers ſes autres ſujets laïques.

Henri, évêque de Liége, prélat ſcandaleux & corrompu, reçoit auſſi du pape une Lettre très-vive : « Nous avons appris avec » la plus vive douleur, lui dit Grégoire, que » vous avez eu pluſieurs enfans devant & » après votre promotion à l'épiſcopat : une » abbeſſe de l'ordre de S. Benoît eſt votre » concubine publique, & vous vous êtes » vanté dans un feſtin d'avoir eu quatorze » enfans en vingt-deux mois. Vous avez » établi un ſerrail dans une de vos maiſons » nommée *le Parc*, & vous y retenez une » religieuſe avec pluſieurs autres femmes. » Lorſque vous allez à cette maiſon, tous » les gens de votre ſuite reſtent dehors, & » vous y entrez ſeul. »

[1275.]

Jacques, roi d'Aragon, quoique fort

avancé en âge & proche de ſa fin, entretenoit publiquement une femme qu'il avoit enlevée à ſon mari. Le pape lui en fait des reproches, & lui dit, entr'autres choſes : « Ne devriez-vous pas, à votre âge, » quitter cette malheureuſe paſſion avant » qu'elle vous quitte ? Conſidérez que la » fidélité doit être réciproque entre le ſei» gneur & le vaſſal, & que vous la violez » indignement, en lui raviſſant ſa femme. » Qu'on imagine de quel air un roi recevroit aujourd'hui de la part du pape une pareille réprimande.

Grégoire, étant en voyage, & paſſant auprès de Florence, ne vouloit point entrer dans cette ville, parce qu'elle étoit en interdit. Cependant la riviere d'Arne étant enflée par les pluies, & ne pouvant être traverſée à gué, il fut obligé de paſſer ſur un pont de la ville. Alors il leva les cenſures, & donna des bénédictions au peuple ſur ſon paſſage. Mais à peine fut-il dehors, qu'il excommunia de nouveau la ville & ſes habitans.

[1276.]

Le pape étant mort dans la ville d'Arezzo, Ottobon de Fieſque, Génois, eſt élu pour lui ſuccéder, ſous le nom d'*Adrien V*. Les infirmités dont il étoit accablé, ne lui promettoient pas un long règne.

Ses parens étant venus le complimenter ſur ſa nouvelle dignité. « J'aimerois mieux, » leur répondit-il, que vous fuſſiez venus » voir un cardinal en bonne ſanté, qu'un » pape moribond. » Il mourut, en effet, » un mois & neuf jours après ſon élection.

[1277.]

Pierre Julien, Portugais, lui ſuccéde, & ſe fait appeller *Jean XXI*. Sous le règne de ce pontife, Marguerite de Cortone édifia l'Italie par un exemple illuſtre de pénitence. Cette fille, née à Laviane dans la Toſcane, avoit long-tems proſtitué la rare beauté qu'elle avoit reçue de la nature. Elle vivoit, depuis neuf ans, avec un gentilhomme qui l'entretenoit. Un jour ſon amant, étant ſorti de la maiſon avec une petite chienne qui le ſuivoit ordinairement, demeura pluſieurs jours abſent. Marguerite étoit en proie à la plus vive inquiétude, lorſque la petite chienne revint ſeule, abboyant triſtement, & tirant Marguerite par ſes habits pour la faire ſortir de la maiſon. Cette fille ſuivit la chienne, qui la conduiſit vers un amas de bois, ſous lequel le gentilhomme étoit étendu mort, à demi rongé par les vers. Cet affreux ſpectacle produiſit dans le cœur de Marguerite une révolution ſurprenante. Pénétrée de honte & de douleur, elle retourna vers la maiſon paternelle;

mais elle en fut chaſſée de ſes parens. Ainſi rebutée, elle alla demander aux Freres Mineurs de Cortone l'habit du tiers-ordre de S. François. Ces bons religieux, ſurpris de la jeuneſſe & de la beauté de Marguerite, voulurent éprouver la ſincérité de ſa converſion, & différerent à lui accorder ſa demande... Dans cet intervalle, elle revint à Laviane, lieu de ſa naiſſance; &, un dimanche, pendant la meſſe, ayant mis ſa ceinture autour de ſon col, elle fit à genoux un aveu public de ſes crimes, en préſence de tout le peuple. Enfin les Freres Mineurs, touchés de ſa perſévérance, lui donnerent l'habit qu'elle avoit deſiré.

Le pape Jean jouiſſoit d'une ſanté parfaite, & ſe promettoit une longue vie, lorſqu'un accident imprévu le conduiſit au tombeau. Etant dans une chambre neuve qu'il avoit fait faire auprès du palais de Viterbe, le bâtiment s'écroula tout-à-coup; & les débris le bleſſerent ſi dangereuſement, qu'il en mourut ſix jours après. Ce pontife étoit ſçavant, & on l'appelloit, en ſtyle du tems, *Clerc univerſel*, parce qu'il avoit étudié dans toutes les facultés. Il ſe diſtingua particuliérement dans la médecine. Il a même laiſſé ſur cette ſcience un Traité qui eſt imprimé ſous le titre de *Tréſor des pauvres*. On lui reproche cependant d'avoir été peu diſcret & inconſidéré dans ſes paroles.

[1278.]

Jean Gaëtan des Urſins eſt élevé ſur la chaire de S. Pierre. C'étoit un homme d'une prudence & d'une maturité admirables, très-bien fait de ſa perſonne, & ſi modeſte, qu'on l'appelloit *le Composé*. Il prit le nom de *Nicolas III.*

Abaka, Khan des Tartares, avoit envoyé, l'année précédente, une célèbre ambaſſade au pape Jean XXI. Ces ambaſſadeurs avoient paſſé par la France, où on les avoit pris pour des eſpions : le pape Nicolas regarda cette ambaſſade comme très-ſérieuſe. Il écrivit au prince Tartare, pour l'exhorter à ſe faire Chrétien, & lui envoya même cinq Freres Mineurs chargés de travailler à ſa converſion & à celle de ſon peuple ; mais il ne paroît pas que cette miſſion ait été fort utile.

Nicolas eut grand ſoin d'affermir & d'étendre la puiſſance temporelle du ſaint ſiége. Il obtint de Charles, roi de Sicile, pluſieurs conceſſions avantageuſes, & fit confirmer à Rodolphe, roi des Romains, toutes les donations faites à l'égliſe par les empereurs. Rodolphe en paſſa un acte authentique. On dit que, pour l'engager à lui céder Bologne & la Romagne, le pape le diſpenſa de ſon vœu de la Terre ſainte.

peuple, déférent au nouveau pape le gouvernement du ſénat de Rome & de ſon territoire, pendant tout le temps de ſa vie, avec un pouvoir très-étendu. On a lieu d'être ſurpris que Martin ait conſenti à cette élection. Il eſt rare qu'un prince ſouverain reçoive de ſes ſujets une ſimple magiſtrature dans ſa ville capitale.

Martin ſe rendit redoutable aux monarques de ſon tems. Il excommunia l'empereur Paléologue qui favoriſoit le ſchiſme des Grecs. Il accabla d'anathêmes Pierre d'Aragon, parce qu'il faiſoit la guerre à Charles, roi de Sicile. Il oſa même le dépoſer & le priver du thrône; mais l'Aragonnois ſe moqua des foudres du pontife, & pourſuivit ſes deſſeins.

[1285.]

Le 25 de Mars, jour de Pâques, le pape, après avoir célébré la meſſe, & mangé, ſelon la coutume, avec ſes chapelains, ſe trouva mal, ſans qu'on pût ſçavoir la cauſe de ſon indiſpoſition. Quoiqu'il ſe plaignît beaucoup, les médecins ne lui trouvoient aucun ſymptome de maladie; ce qui n'empêcha pas qu'il ne mourût à Pérouſe, trois jours après.

[1286.]

Honorius IV, ſucceſſeur de Martin, tourne toutes ſes vues du côté de la Sicile,

qui étoit alors en Italie la pomme de discorde. Sous ſon pontificat, il ſe tint un concile à Forli, dans lequel on condamna les jongleurs, eſpece de bouffons, qui chantoient & jouoient des inſtrumens, accompagnant leurs chanſons de danſes & de geſtes ridicules. C'étoit un uſage en Italie que, lorſqu'un ſeigneur ſe marioit, ou ſe faiſoit armer chevalier, il faiſoit venir des jongleurs & des bouffons, pour rendre la fête plus amuſante. Il envoyoit enſuite ces bouffons auprès de ſes parens eccléſiaſtiques, afin qu'ils pourvuſſent à leur ſubſiſtance. Le concile s'éleva contre cet abus, & défendit que les biens de l'égliſe fuſſent employés à nourrir ces ſortes de gens.

[1288.]

Honorius étant mort l'année précédente, le cardinal Jérôme d'Aſcoli eſt élevé ſur le ſaint ſiége, & ſe fait appeller *Nicolas IV*, après avoir renoncé deux fois à ſon élection. C'eſt le premier pape de l'ordre des Freres Mineurs. Il leur accorda des priviléges exceſſifs; entr'autres, il les déclara immédiatement ſoumis au ſaint ſiége, & abſolument exempts de toute autre juriſdiction.

[1290.]

Le pape condamne certains prétendus religieux qui prenoient le nom d'*Apoſto-*

liques. Le chef de cette secte étoit un nommé *Gérard Ségarelle*, natif de Parme, homme d'une naissance obscure, d'un esprit très-borné, fort ignorant, & sans aucune éducation. Vers l'an 1246, étant encore fort jeune, il se présenta pour être reçu dans l'ordre des Freres Mineurs. Ayant été refusé, il s'obstinoit à demeurer dans leur église, & s'occupoit à considérer attentivement une peinture où les apôtres étoient représentés enveloppés de manteaux avec des sandales au pied, ainsi qu'on a coutume de les peindre. Ce tableau fit naître à Ségarelle un dessein bizarre : il résolut d'imiter la vie des apôtres. Il laissa croître sa barbe & ses cheveux ; se fit faire un habit grossier ; s'enveloppa d'un manteau blanc ; prit une corde pour ceinture, & marcha avec des sandales. Il vendit ensuite une petite maison qu'il avoit ; &, lorsqu'il en eut reçu l'argent, il monta sur une pierre qui servoit autrefois de tribune au podestat de Parme, lorsqu'il haranguoit le peuple. Il jetta son argent dans la place, en criant : « Prenne qui voudra, » c'est pour lui. » Quelques gueux, qui s'amusoient à jouer près de-là, accoururent, & ramasserent promptement les especes. Ils retournerent ensuite à leur jeu, en blasphémant le nom de Dieu. Après cet exploit, Ségarelle fit quelques prosélytes dont

le nombre s'accrut beaucoup par la licence qu'il leur donnoit.

[1292.]

Nicolas reçoit la triste nouvelle de la prise d'Acre, & de la perte de la Terre sainte. Son zèle se réveille. Il écrit à tous les princes de l'Europe, pour les engager à marcher contre les infideles ; mais tous ses projets de croisades sont arrêtés par la mort, qui le surprend le 4 d'Avril.

[1293.]

Pendant la vacance du saint siége, il s'éleva dans Rome une sédition violente au sujet des sénateurs qu'il fallut renouveller au commencement de cette année. Rome fut, près de six mois, en proie à tous les désordres d'une guerre civile. Il n'y avoit dans la ville ni sénateurs ni magistrats dont l'autorité pût réprimer les séditieux. On enfonçoit les portes ; on brûloit & l'on pilloit impunément les maisons des riches. Les citoyens s'égorgeoient les uns les autres. L'unique remede à tant de maux étoit l'élection d'un pape ; mais les cardinaux, divisés en plusieurs factions, sacrifioient le repos public à leur ambition particuliere, & différoient toujours de donner un chef à l'église.

[1294.]

Les cardinaux s'accordent enfin, & choisissent, comme par inspiration du ciel, le cardinal Pierre de Mouron. Ce saint homme étoit alors retiré dans une petite cellule située sur une montagne escarpée, près de Sulmone. Il y vivoit dans la pratique de la plus austere pénitence, lorsque les honneurs le vinrent chercher dans cette humble retraite. Les cardinaux lui envoyerent cinq députés pour lui apprendre *son* élection. Ces députés étant arrivés avec beaucoup de peine à la cellule du pieux solitaire, il ouvrit une petite fenêtre grillée au travers de laquelle il leur donna audience. Ils virent un vieillard de soixante-douze ans, plus affoibli par les austérités que par les années, & qui répandit un torrent de larmes lorsqu'ils lui annoncerent qu'il étoit élu pape. Il prit par sa fenêtre le décret d'élection, & se prosterna ensuite pour consulter Dieu sur ce qu'il avoit à faire. S'étant relevé, il déclara aux députés qu'il acceptoit la charge qui lui étoit imposée. Il se rendit ensuite dans la ville d'Aquila. Il y fit son entrée, monté sur un âne; deux rois en tenoient la bride à droite & à gauche. Les spectateurs, en le voyant, se rappelloient l'entrée de Jesus-Christ dans Jérusalem.

salem. Les plus sensés blâmerent cette ostentation d'humilité, & jugerent qu'il eût mieux fait de suivre l'usage de ses prédécesseurs.

Le nouveau pape, qui avoit pris le nom de *Célestin V*, étoit un homme doué de toutes les vertus qui font les saints, mais sans éducation, sans lettres, & sans aucune connoissance des affaires. Il craignoit toujours qu'on n'abusât de son ignorance, pour le tromper; & cette défiance même lui faisoit commettre une infinité de fautes. Il consultoit peu les cardinaux, & se livroit à des jurisconsultes laïques, qui n'avoient qu'une très-légere connoissance des affaires ecclésiastiques. Sa conduite faisoit murmurer tout le sacré collége. Célestin, instruit de leurs plaintes, & voyant que, malgré ses bonnes intentions, il n'étoit pas capable de remplir les obligations que lui imposoit sa dignité, résolut de s'en démettre, après avoir consulté des gens habiles, pour sçavoir s'il pouvoit le faire en conscience. Les moines dont il étoit fondateur, connus dans la suite sous le nom de *Célestins*, firent tous leurs efforts pour le détourner de ce dessein; mais ils ne purent y réussir. Le 13 de Décembre, il assembla les cardinaux, & parut dans le consistoire, revêtu de tous les ornemens pontificaux. Lorsque chacun eut pris sa place, il tira

un papier qu'il lut à haute voix, & qui étoit conçu en ces termes. « Moi Céleſtin, » pape, cinquieme du nom, conſidérant » mon incapacité & mes infirmités corpo- » relles; deſirant retrouver dans la ſolitude » le repos & la conſolation de ma vie » paſſée, je quitte librement & volontai- » rement la papauté, donnant dès à pré- » ſent au ſacré collége la pleine & libre » faculté d'élire canoniquement un paſteur » à l'égliſe univerſelle. » Il ſortit enſuite du conſiſtoire; ſe dépouilla promptement de toutes les marques de la papauté, & reprit ſon habit de moine. Les cardinaux, dix jours après, élurent en ſa place le cardinal Benoît Caïetan, qui fut nommé *Boniface VIII.*

[1295.]

Le nouveau pape, craignant qu'on n'abusât de la ſimplicité de ſon prédéceſſeur, pour lui perſuader de reprendre la dignité qu'il avoit quittée, veilloit particulièrement ſur ſa conduite; mais le bon vieillard, voulant retourner à ſa cellule de Sulmone, trouva le moyen de s'échapper. Le pape fit courir après lui. Il fut reconnu, malgré ſon déguiſement, & ramené à Boniface, qui le fit renfermer dans un château de la Campanie.

[1297.]

Deux cardinaux de l'illuſtre famille des Colonnes cabaloient ſourdement contre Boniface. Ils ſoutenoient que le pape Céleſtin n'avoit pas pu renoncer à ſa dignité, & demandoient que cette difficulté fût éclaircie dans un concile. Boniface, en étant inſtruit, cita les deux cardinaux à comparoître devant lui; mais ils ſe garderent bien d'obéir. Le pape, ſur leur refus, les excommunia, & les déclara déchus du cardinalat. Il fit abbatre les palais & les maiſons qu'ils avoient dans Rome. Il fit prêcher contr'eux la croiſade, & leva des troupes pour les chaſſer de Paleſtrine & des autres places dont ils étoient maîtres. Les Colonnes, ſe voyant incapables de réſiſter aux forces du pape, allerent ſe jetter à ſes pieds, & implorerent ſa clémence. Le pontife leur pardonna, & leur donna l'abſolution des cenſures; mais il exigea qu'ils lui remiſſent la ville de Paleſtrine; &, lorſqu'il en fut le maître, il la fit abbatre & ruiner entièrement.

[1300.]

C'étoit une opinion commune parmi le peuple de Rome, que, chaque centieme année, ceux qui viſitoient l'égliſe de ſaint Pierre, gagnoient une indulgence pléniere

de leurs péchés. On ne trouvoit cependant rien dans les anciens livres, qui pût l'autoriser. Boniface fit venir en sa présence un vieillard, âgé de cent sept ans, qui dit devant plusieurs témoins : « Je me souviens qu'à » l'autre centieme année, mon pere, qui » étoit laboureur, vint à Rome, & y de» meura, pour gagner l'indulgence, jusqu'à » ce qu'il eût consumé les vivres qu'il avoit » apportés. Il me recommanda d'y venir la » prochaine centieme année, si j'étois en» core en vie; ce qu'il ne croyoit pas. » Le pape Boniface autorisa cette opinion par une bulle, qui fut reçue avec une extrême joie. On vit accourir à Rome, de tous les pays de l'Europe, une multitude innombrable de personnes de tout âge & de tout sexe. Les infirmes & les vieillards y arrivoient portés dans des litieres. Un Savoyard, âgé de plus de cent ans, se fit remarquer au milieu de cette foule d'étrangers. Il étoit porté comme en triomphe par ses enfans, & il se souvenoit d'avoir assisté à la cérémonie de l'autre centieme année.

Philippe le Bel, roi de France, avoit publié un édit, en 1296, qui défendoit à toute personnes de transporter hors du royaume ni or, ni argent, ni bijoux, ni vivres, ni chevaux, ni munitions de guerre. Le pape fut choqué de cette ordonnance

qui s'étendoit ſur tous les ſujets du roi, & même ſur les gens d'égliſe. Il prétendit que Philippe avoit violé en cela la liberté eccléſiaſtique, & encouru les cenſures. Peu touché des réponſes ſolides du roi de France, il lui écrivit, à ce ſujet, pluſieurs Lettres très-vives, & finit par l'excommunier. Philippe, piqué de l'inſolence du pontife, tint à Paris une aſſemblée de prélats dans laquelle on accuſa Boniface de pluſieurs crimes, & on appella au futur concile de toutes les procédures qu'il pourroit faire. Il fit enſuite paſſer ſecrettement en Italie Guillaume de Nogaret, avec ordre de tâcher de ſe ſaiſir de la perſonne de Boniface, & de le conduire à Lyon. Le 7 de Septembre, Nogaret, ſçachant que le pape étoit alors à Anagni, ſe rendit dans cette ville, accompagné de Sciarra Colonne & de quelques ſeigneurs du pays. Ils étoient à la tête de trois cens chevaux, & d'un grand nombre de gens de pied, payés par le roi de France, qui crioient : *Meure le pape Boniface ! Vive le roi de France !* Le peuple d'Anagni, ſoulevé par le podeſtat de cette ville, ſe joignit à eux. Après quelque réſiſtance, ils ſe rendirent maîtres du palais du pape. Les cardinaux, épouvantés, prirent la fuite. Boniface, abandonné de tous ſes gens, s'écria : » Puiſque je ſuis trahi comme J. C.

» je veux au moins mourir en pape. » Il se revêtit de tous les ornemens de sa dignité, & s'assit sur la chaire pontificale. Nogaret le fit investir par des gens armés. Sciarra Colonne l'accabla d'injures, & voulut le forcer à renoncer au pontificat ; mais Boniface, offrant sa tête à couper, s'écria qu'il perdroit plutôt la vie. Ce pontife ne resta qu'un jour au pouvoir de ses ennemis. Les habitans d'Anagni se repentirent bientôt d'avoir abandonné le pape. Ils se souleverent contre les François &, prenant les armes, commencerent à crier : *Vive le pape !* & *Meurent les traîtres !* Les François furent chassés de la ville, & le pape recouvra sa liberté. Il partit aussi-tôt d'Anagni, & se rendit à Rome, ne respirant que la vengeance ; mais la mort, qui le surprit, arrêta tous ses projets.

Nicolas de Trévise, son successeur, de l'ordre de S. Dominique, prit le nom de *Benoît XI*, & ne règna que huit mois.

[1305.]

Le saint siége vaquoit depuis long-tems par la mésintelligence des cardinaux. Deux factions divisoient le conclave. L'une avoit pour chefs Mathieu Rosso des Ursins avec François Gaëtan, neveu du pape Boniface. Napoléon des Ursins, & le cardinal

de Prato étoient les chefs de l'autre parti. Les premiers demandoient un pape Italien, favorable au parti de Boniface. Les seconds vouloient un pape François, ami de Philippe le Bel. Le cardinal de Prato, pour concilier les deux partis, proposa qu'une des factions nommât trois cardinaux Ultramontains, & que l'autre choisît pour pape un des trois. On goûta la proposition. La faction du cardinal Mathieu nomma trois sujets qu'elle connoissoit pour être ennemis du roi de France. Le premier des trois étoit Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Le cardinal de Prato, sçachant que c'étoit un homme ambitieux, prêt à tout sacrifier au desir d'être pape, manda promptement au roi de France, qu'il dépendoit de lui de faire pape l'archevêque de Bordeaux, & qu'il se réconciliât promptement avec ce prélat, s'il vouloit se réconcilier lui-même avec l'église. Philippe aussi-tôt demanda une conférence à Bertrand de Got, & lui dit : « Il est en » mon pouvoir de vous faire pape, & je » m'engage à vous procurer cette dignité, » si vous voulez m'accorder quelques gra- » ces que j'ai à vous demander. » L'ambitieux prélat promit tout. Le roi exigea de lui, qu'il levât l'excommunication lancée contre lui & ses partisans ; qu'il lui accor-

dât les décimes de ſon royaume, pendant cinq années; qu'il anéantît la mémoire de Boniface, & qu'il retablît dans leur dignité les cardinaux Jacques & Pierre Colonne. Bertrand de Got jura d'accomplir toutes ces conditions, & donna ſon frere & deux de ſes neveux, pour garans de ſa fidélité. Philippe lui promit, de ſon côté, de le faire élire pape; & ils ſe ſéparerent très-bons amis. Sur les avis qu'il reçut du roi de France, le cardinal de Prato fit aſſembler les deux factions; &, après avoir prononcé un diſcours convenable au ſujet, il élut, au nom de tous, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Ainſi furent trompés les partiſans de Boniface, qui croyoient avoir pour pape l'homme le plus dévoué à leurs intérêts.

Le nouveau pape, qui ſe fit appeller *Clément V*, fut couronné à Lyon. Le roi de France conduiſit ſon cheval par la bride. Une foule innombrable contemploit avec des yeux avides cette brillante cérémonie, lorſqu'une vieille muraille, trop chargée de ſpectateurs, s'écroula, dans le moment que le pape paſſoit auprès. Il fut renverſé de ſon cheval, ſans cependant recevoir aucun mal; mais douze perſonnes de ſa ſuite en furent bleſſées mortellement. La ſecouſſe de ſa chute fit tomber la couronne

de deſſus ſa tête, & il s'en détacha un eſcarboucle qu'on eſtimoit valoir ſix mille florins.

[1308.]

Le 6 de Mai, le feu prend à l'égliſe de S. Jean de Latran. Il commença par la ſacriſtie; s'éleva par degrés juſqu'au toît de la grande nef, & conſuma l'autel des chanoines & le chœur. Les bâtimens d'alentour furent auſſi réduits en cendres. La violence du feu fit fondre le tabernacle d'argent, qui couvroit le grand autel. Un autel de bois, qui étoit en grande vénération, parce qu'on croyoit que S. Pierre y avoit offert le ſaint Sacrifice, n'eût pas échappé à cet incendie, ſi quelques perſonnes pieuſes n'avoient eu le courage de le retirer du milieu des flammes. Cet accident répandit la conſternation dans Rome; & l'on y fit des proceſſions publiques pour appaiſer la colere céleſte dont cet incendie paroiſſoit être un effet.

Au commencement du printems de cette année, le pape ſe rend à Avignon. Les cardinaux, & toute la cour de Rome l'y accompagnent. Telle eſt l'époque du long ſéjour que les papes firent à Avignon.

[1312.]

Clément V caſſe & annulle l'ordre

militaire des Templiers, lesquels étoient accusés de plusieurs crimes atroces. Il réserve leurs biens & leurs personnes à sa disposition. Ainsi fut aboli cet ordre fameux, qui avoit subsisté cent quatre-vingt-quatre ans, depuis son approbation au concile de Troyes, en 1128.

[1314.]

Le pape, s'appercevant que sa santé souffroit un notable dérangement, se faisoit transporter à Bordeaux, dans l'espérance que son air natal lui apporteroit quelque soulagement; mais la mort le surprend à la Roquemaure, sur le Rhône, près d'Avignon. Un historien très-grave dit que ce pontife aima l'argent, & vendit les bénéfices; qu'il eut publiquement pour maîtresse la comtesse de Périgord, fille du comte de Foix, & qu'il laissa des trésors immenses à ses parens.

[1316.]

Le cardinal Jacques d'Euse, évêque de Porto, est élevé sur le siége de S. Pierre, sous le nom de *Jean XXII*. Né à Cahors, d'une famille peu distinguée, il répara par son esprit & par sa science le défaut de sa naissance. Il étoit d'une taille très-petite, mais d'un grand courage.

Il écrivit en ces termes à Philippe le Long, roi de France, alors âgé de vingt-trois ans. « Nous avons appris que, lorsque

» vous assistez à l'office divin, particulière-
» ment à la Messe, vous parlez tantôt à l'un,
» tantôt à l'autre, & que vous ne donnez
» pas l'attention requise aux prieres qui se
» font pour vous & pour le peuple. Vous
» devriez aussi, depuis votre sacre, prendre
» des manieres plus graves, & porter
» le manteau royal, comme vos ancêtres.
» On dit que, dans vos Etats, le dimanche
» est profané, & que, dans ce saint jour, on
» rend la justice, on fait les cheveux & la
» barbe ; ce que nous vous avertissons de
» ne pas souffrir. »

[1318.]

Il s'étoit formé contre le pape plusieurs conspirations, dans lesquelles on employoit la magie, alors fort à la mode. Jean donne commission à quelques prélats d'informer contre les auteurs de ces maléfices, & leur écrit en ces termes : « Ils ont préparé des
» breuvages pour nous empoisonner, nous
» & quelques cardinaux ; &, n'ayant pas pu
» réussir à nous les faire prendre, ils ont
» fait faire des images de cire, sous nos
» noms, pour attaquer notre vie, en pi-
» quant ces images avec des enchante-
» mens magiques & des invocations de
» démons ; mais Dieu nous a préservés, &
» a fait tomber en nos mains trois de ces
» images. »

Dans une autre commiſſion, le pape s'exprime ainſi : « Nous avons appris que » Jean de Limoges, Jacques, dit *Brabançon*, » Jean d'Aman, médecin, & quelques au- » tres, s'appliquent, par une damnable » curioſité, à la nécromancie & à d'autres » arts magiques, dont ils ont des livres; » qu'ils ſe ſont ſouvent ſervis de miroirs & » d'images conſacrées à leur maniere. Se » mettant dans des cercles, ils ont ſouvent » invoqué les malins eſprits pour faire périr » les hommes, par la violence de l'enchan- » tement, ou leur envoyer des maladies qui » abrégent leurs jours. Quelquefois ils ont » enfermé des démons dans des miroirs, » des cercles, ou des anneaux, pour les » interroger, non-ſeulement ſur le paſſé, » mais même ſur l'avenir. Ils prétendent, » par certains breuvages ou certaines vian- » des, & même par de ſimples paroles, » pouvoir abréger ou allonger la vie, ou » l'ôter entiérement. »

[1328.]

Louis de Baviere, roi des Romains, ex- communié par le pape comme hérétique, entre dans Rome à la tête d'une armée, & ſe fait couronner empereur par un prélat que le pape avoit dépoſé. Quelques jours après ſon couronnement, il tient une aſſem- blée dans la place de S. Pierre, compoſée

de plusieurs prélats, clercs, religieux, juges & avocats. Le nouvel empereur étoit assis au haut des degrés de l'église, revêtu des ornemens impériaux, la couronne en tête, le sceptre d'or à la main droite, & la pomme, ou le globe, à sa gauche. Un Augustin, nommé *Nicolas de Fabriano*, s'avance, & crie trois fois d'une voix haute : » Y a-t-il ici quelque procureur qui veuille » défendre le prêtre Jacques de Cahors, » qui se fait nommer *le pape Jean ?* » Personne n'ayant répondu, on lit une sentence fort longue, par laquelle, après une énumération très-ample des crimes du pape, il est déclaré déchu du pontificat, comme notoirement convaincu d'hérésie. Quatre jours après la promulgation de cette sentence, Jacques Colonne se présente dans la place de S. Marcel ; &, devant plus de mille Romains assemblés, il dit hautement : » Je m'oppose à ce qui a été fait par Louis » de Baviere, soi-disant empereur ; & je » soutiens que Jean est Catholique, & pape » légitime. » Il offre ensuite de prouver, l'épée à la main, ce qu'il avance, & va promptement afficher de sa main une bulle du pape contre Louis de Baviere, à la porte de l'église de S. Marcel ; puis il monte à cheval, & s'éloigne de Rome. L'empereur envoya plusieurs cavaliers à sa poursuite ; mais ils ne purent jamais l'atteindre.

[1334.]

La ville de Boulogne ſe révolte contre le pape, & chaſſe le légat Bertrand Poïet, cardinal évêque d'Oſtie. La mort, qui ſurprit le pape Jean, l'empêcha de punir les Boulonnois. Ce pontife expira le 4 de Décembre, âgé de quatre-vingt-dix ans. Après ſa mort, on trouva dans le tréſor de l'égliſe, la valeur de dix-huit millions de florins en or monnoyé; &, en vaiſſelle, croix, couronnes, mitres, & autres joyaux, la valeur de ſept millions. L'hiſtorien Villani, qui rapporte cette anecdote, dit à ce ſujet: » Le bon homme ne ſe ſouvenoit pas de » l'Evangile où J. C. dit à ſes diſciples: *Ne » théſauriſez point ſur la terre, & que votre » thréſor ſoit dans le ciel.* »

Jacques Fournier, nommé *le Cardinal blanc*, parce qu'il avoit été moine de Cîteaux, & en gardoit l'habit, eſt choiſi pour ſuccéder à Jean. Les cardinaux furent eux-mêmes étonnés de leur choix. Le nouveau pape étoit un des moins conſidérés du ſacré collége. Il dit lui-même aux cardinaux: » Vous avez élu un âne. » Il étoit fils d'un boulanger de Saverdun, au comté de Foix; & c'eſt probablement ce qui lui fit donner le ſurnom de *Fournier*, qui ſignifioit alors *boulanger*. Il ſe fit appeller *Benoît XII.*

[1338.]

Le grand Khan des Tartares envoie des ambaſſadeurs au pape avec une Lettre, dans laquelle il prend le titre d'*empereur des empereurs*, & s'exprime en ces termes: » Nous envoyons notre nonce André Franc » avec quinze compagnons au pape, ſei- » gneur des Chrétiens en France, au-delà » des ſept mers, où le ſoleil ſe couche, » pour le prier de nous envoyer ſa béné- » diction, & de ſe ſouvenir de nous dans » ſes ſaintes prieres. Qu'ils nous amenent » auſſi d'Occident des chevaux & d'autres » merveilles.» La Lettre eſt datée de Cambalec ou Cambalu. On voit ici, dit l'hiſtorien eccléſiaſtique, quelle idée du pape les miſſionnaires avoient donnée à ce prince, qui le nomme, non le Pere, ou le Pontife, mais le *Seigneur* des Chrétiens.

Martin de la Scala, que nous diſons plus communément *de l'Eſcale*, ſeigneur de Vérone, ayant appris que Barthelemi de l'Eſcale, ſon parent, évêque de cette ville, avoit deſſein de la livrer aux Vénitiens, & de l'aſſaſſiner lui-même, forme le projet de s'en venger. Ayant rencontré le prélat ſur la porte de ſon palais épiſcopal, il ſe jette ſur lui; &, ſecondé d'Alboin de l'Eſcale, il le perce de pluſieurs coups, & le renverſe mort. Le pape, inſtruit de

ce meurtre, procede contre les coupables avec la derniere rigueur. Martin de l'Eſcale & ſon complice Alboin implorent la clémence du pontiſe, ſe ſoumettant à toutes les peines qu'il lui plairoit de leur impoſer. Benoît, touché de leur repentir, donne commiſſion à l'évêque de Mantoue de les abſoudre, à condition qu'ils accompliront la pénitence ſuivante : « Huit jours » après leur abſolution, ils iront à pied, » en chemiſe, & nue tête, depuis l'entrée » de la ville de Vérone juſqu'à l'égliſe ca» thédrale, portant chacun à la main une » torche allumée du poids de ſix livres, » & en feront porter devant eux cent au» tres ſemblables. Etant arrivés à l'égliſe, » un dimanche à l'heure de la grand'-Meſſe, » ils offriront les torches, & demanderont » pardon de leur crime aux chanoines. » Dans les ſix mois ſuivans, ils offriront » dans la même égliſe une image d'argent » de la ſainte Vierge, du poids de trente » marcs, & dix lampes d'argent de trois » marcs chacune, avec les revenus néceſ» ſaires pour les entretenir d'huile à perpé» tuité. Dans l'année, ils fonderont dans » la même égliſe ſix chapellenies, chacune » du revenu de mille florins d'or. Le jour » que l'évêque fut tué, chacun des deux » pénitens nourrira & vêtira vingt-quatre » pauvres ; & tous deux, leur vie durant, » jeûne-

» jeûneront tous les vendredis. Quand on
» fera le paſſage général à la Terre ſainte,
» ils enverront vingt cavaliers qu'ils en-
» tretiendront pendant un an; &, s'il n'y
» a point de paſſage, de leur vivant, ils char-
» geront leurs héritiers d'accomplir cette
» partie de leur pénitence. » Pour ſatisfaire
à ces conditions, il n'étoit pas néceſſaire
d'être converti de cœur; il ne falloit qu'être
riche.

[1342.]

Le pape étoit attaqué depuis long-tems
d'un ulcere à la jambe, qui ſervoit d'é-
coulement aux mauvaiſes humeurs. Cet
écoulement étant devenu plus conſidéra-
ble qu'à l'ordinaire, ſes médecins voulu-
rent l'arrêter, & par-là cauſerent la mort
du pontife. Il eut pour ſucceſſeur le cardinal
Pierre Roger, Limouſin, de l'ordre de
S. Benoît, qui prit le nom de *Clément VI.*

[1347....]

Au commencement du pontificat de Clé-
ment VI, les Romains envoient des dé-
putés à Avignon, pour ſupplier ce pontife
de revenir à Rome, qui étoit en proie
aux factions & à la tyrannie des grands,
depuis le ſéjour des papes en provence.
Parmi ces députés, étoit le fameux Nicolas

Gabrini, connu ſous le nom de *Rienzi*, un de ces hommes rares que la fortune ſe plaît quelquefois à tirer du ſein de la baſſeſſe, pour les élever au plus haut de ſa roue. Son pere, nommé *Laurent Gabrini*, étoit cabaretier ; ſa mere, porteuſe d'eau & lavandiere. Il reçut une éducation fort au-deſſus de ſon état. Il cultiva, par une étude conſtante, ſes talens naturels, & ſe rendit ſurtout habile dans la connoiſſance de l'hiſtoire & des antiquités. Ce fut dans la lecture réfléchie des anciens auteurs Latins, qu'il puiſa le projet extravagant de rétablir dans Rome la forme de l'ancienne république. Il ſe promenoit ſouvent parmi les débris de l'ancienne Rome. On le voyoit s'extaſier ſur quelque buſte ou quelque reſte de ſtatue ; &, feignant de ne pas s'appercevoir de la foule qui l'environnoit, il affectoit de s'écrier : « Où ſont ces vieux »Romains ? Qu'eſt devenue toute leur gran» deur? Que n'ai-je vécu dans ces beaux ſié» cles ! » Il avoit une taille avantageuſe, un air grave & impoſant, une éloquence vive & hardie qui entraînoit tous les cœurs. Son caractere eſt aſſez difficile à définir : la nature avoit réuni dans ſa perſonne des vertus & des vices, qui ſembloient ſe contredire, & formoient un mêlange ſingulier. Il étoit à la fois ſpirituel & groſſier, fourbe & ſimple, hardi & timide, fier & ſouple,

prudent & aventurier. Etant arrivé à Avignon, il charma le pape, dès la premiere audience, par son éloquence naturelle; mais ses invectives, contre les seigneurs Romains, penserent lui être funestes. il fut disgracié pendant quelque tems, & tomba dans la misere & dans l'oubli; la fortune ne tarda pas à le tirer de cet état. Le pape lui rendit ses bonnes graces; le fit notaire apostolique, & le renvoya à Rome, comblé de faveurs, sans toutefois lui rendre de réponse précise sur le sujet de sa commission.

Rienzi, de retour à Rome, commence d'exercer les fonctions de sa charge, avec une affectation de justice, qui lui acquit un grande réputation : il se hazarde ensuite à déclamer en public contre les vexations des seigneurs de Rome. Il faisoit des peintures pathétiques de la misere du peuple, & le portoit à desirer un état plus heureux. Quelquefois, par des tableaux allégoriques qu'il affichoit dans les lieux les plus fréquentés de la ville, il mettoit sous les yeux des Romains l'esclavage triste & honteux dans lequel ils languissoient. On voyoit souvent aux portes des églises des écriteaux de sa façon, dans lesquels il annonçoit que tout alloit changer de face, & que Rome recouvreroit bientôt sa splendeur premiere. La populace, avide de nouveautés, regardoit

ces prédictions comme des oracles, & Rienzi comme son libérateur. Les grands ne voyoient dans lui qu'un fanatique & un insensé, dont les extravagances étoient plus propres à les réjouir qu'à les effrayer. Les seigneurs les plus distingués se faisoient une fête de l'avoir chez eux pour réjouir la compagnie par ses brusques incartades. Rienzi ne cherchoit point à cacher ses projets. Dans son enthousiasme, il annonçoit clairement sa grandeur future. « Si » je suis roi ou empereur, disoit-il, je se» rai le procès à tous ces grands qui m'é» coutent; je ferai pendre celui-ci, & tran» cher la tête à celui-là: » il les désignoit tous en leur présence. Ils s'amusoient de ces saillies. Rienzi ne leur paroissoit qu'un bouffon; & ce prétendu fou dupoit par sa folie tout ce qu'il y avoit de têtes sensées à Rome.

Après avoir long-tems préparé les esprits à la révolution qu'il méditoit, Rienzi s'ouvre enfin à un petit nombre de mécontens; puis, s'étant assuré de leur fidélité, il les assemble secrettement sur le mont Aventin; leur fait une peinture énergique du malheur de leur situation & des désordres qui règnent dans Rome, & leur fait signer un serment de concourir avec lui au rétablissement de ce qu'il appelloit *le bon état*. Il a même l'adresse de séduire

l'évêque d'Orviette, vicaire du pape, qui ne voit rien dans le projet de Rienzi, qui ne ſoit très-favorable aux intérêts du pontiſe. Peu de jours après, il fait publier à ſon de trompe, dans toutes les rues de la ville, que chacun ait à ſe trouver ſans armes, la nuit du lendemain, dans l'égliſe du château Saint-Ange, au ſon de la cloche, afin de pourvoir au *bon état.* Rienzi eſt ſans doute le premier chef des conjurés, qui ſe ſoit aviſé de faire trompetter ſa conjuration, & ce fait forme une époque unique dans l'hiſtoire.

Le 20 de Mai, ſur les neuf heures du matin, Rienzi, environné d'une foule innombrable de peuple, marche vers le capitole; entre dans le palais; monte ſur la tribune, & harangue les aſſiſtans avec ſa véhémence ordinaire. Il fait enſuite lire les réglemens qu'il avoit dreſſés pour le rétabliſſement du *bon état*, aſſurant les Romains que, s'ils ſont fideles à les obſerver, ils recouvreront bientôt leur ancienne gloire. Ces réglemens rouloient ſur la maniere d'adminiſtrer la juſtice, & ſur les moyens de pourvoir à la ſûreté publique. Ils étoient pleins de ſageſſe & d'équité, & ſur-tout très-avantageux pour le peuple, qui les reçoit avec de grands applaudiſſemens. Rienzi eſt déclaré ſouverain de Rome, du conſentement unanime des

assistans, & on lui confère une autorité sans bornes dans toute l'étendue du territoire du peuple Romain. L'artificieux Rienzi demande pour collegue le vicaire du pape. Cette déférence spécieuse qui, dans le fond, ne lui ôtoit rien de son autorité, la rendoit plus solide, & pouvoit contribuer à lui rendre le pape favorable. Il congédie ensuite le peuple, & s'empare du palais du capitole, où, depuis ce jour, il fit sa demeure.

Cependant Etienne Colonne, gouverneur de Rome, qui étoit alors à Cornéto, château peu éloigné, apprenant ce qui se passoit à Rome, y revient promptement; & trouvant que tout étoit tranquille, il se retire dans son palais, pour réfléchir à loisir sur ce qu'il doit faire. Dès le lendemain matin, Rienzi lui envoie signifier un ordre par écrit de sortir de Rome. Le gouverneur indigné déchire l'écrit, & dit en colere, qu'il fera jetter ce fou par les fenêtres du capitole; mais Rienzi ayant fait sonner l'allarme, le peuple accourt de tous les quartiers, les armes à la main, & force Colonne de sortir de la ville. Rienzi, sans perdre de tems, envoie ordre à tous les nobles de sortir de Rome ; ils obéissent à l'instant Le lendemain, il se rend maître de toutes les avenues de la ville, & met des gardes à la tête des ponts. Il établit ensuite

des officiers pour rendre la juſtice en ſon nom, & fait exécuter pluſieurs criminels.

Rienzi, toujours plein de ſes idées républicaines, veut renouveller en ſa perſonne la dignité de tribun, autrefois ſi chere au peuple Romain. Ce titre lui eſt déféré d'un conſentement univerſel. Auſſitôt après, il fait publier un édit par lequel il cite les ſeigneurs à ſon tribunal, pour y prêter entre ſes mains ſerment de fidélité à la république. Ces grands, autrefois ſi fiers, viennent humblement ſe préſenter aux ordres du tribun. On remarqua parmi eux François Savelli, ſeigneur particulier de Rienzi, qui vint prêter ſerment entre les mains d'un homme, naguères ſon vaſſal.

Voyant ſon autorité bien affermie par la ſoumiſſion des grands & du peuple, Rienzi ne s'applique plus qu'à rendre exactement la juſtice. Dans les cauſes ordinaires, il faiſoit obſerver la loi du Talion; mais les crimes, qui regardoient l'État & la ſûreté publique, étoient punis de mort. Il n'avoit égard ni à la naiſſance ni au rang des coupables, & il fit exécuter publiquement quelques ſeigneurs des plus diſtingués de Rome. Pétrarque nous apprend quels furent les heureux effets de la ſévérité du tribun. Ecrivant à ce ſujet au roi des Romains: » Il s'eſt élevé, dit-il, depuis peu à Rome

» un homme ſingulier, de race plébéïenne,
» qui s'eſt aviſé de ſe donner pour reſtaura-
» teur de la liberté Romaine. Le ſuccès a été
» ſi prompt, que cet homme s'eſt concilié
» la Toſcane & toute l'Italie. Déja il met
» en mouvement l'Europe & le monde en-
» tier ; &, pour tout dire en un mot, j'at-
» teſte, comme témoin oculaire, qu'il nous
» a ramené la juſtice, la paix, la bonne foi,
» la ſécurité, & tous les veſtiges de l'âge
» d'or. »

Rienzi faiſoit faire le ſiége de la cita-delle de Reſpampano, appartenant à Jean de Vic, gouverneur de Viterbe. Une nuit, le tribun, étant endormi, s'écria d'une voix forte : « Laiſſe, laiſſe-moi. » Ses gens accourent à ce cri, & lui demandent ce qu'il veut. Rienzi, s'étant éveillé, leur répond qu'il vient de voir en ſonge un moine blanc, qui lui a dit : « Prends ta roche de » Reſpampano ; je te la rends, » &, en même tems, lui avoit ſerré la main ; ce qui l'avoit fait crier. Le lendemain, on vit avec ſurpriſe l'accompliſſement de ce ſonge : le gouverneur de Viterbe rendit la citadelle, par l'entremiſe d'un chevalier de l'ordre des Hoſpitaliers, nommé *frere Acuto d'Aſſiſe*, qui, touché des ravages que l'armée faiſoit dans le pays, avoit négocié cet accommodement. Ce religieux vint à Rome, le même jour, pendant que Rienzi, aſſis ſur ſon

tribunal, donnoit audience au peuple : étoit vêtu de blanc, & monté sur un âne qui avoit une housse blanche ; il portoit des rameaux d'olivier en signe de paix. Dès que Rienzi l'apperçut, il dit à ses gens : » Voilà le moine de mon songe. » Le moine s'étant approché du tribun, lui dit : « Prends » ta roche de Respampano, je te la rends ; » après quoi, il se retira.

Enyvré de sa prospérité, Rienzi commence d'étaler aux yeux des Romains un luxe odieux, & ne se montre plus qu'avec l'appareil des Souverains. Aveuglé par son ambition, il voulut être admis dans le corps de la noblesse, qu'il avoit toujours pris à tâche d'humilier, & joindre le titre de Chevalier à celui de Tribun ; cette cérémonie se fit dans l'église de S. Jean de Latran. Rienzi n'avoit rien oublié pour la rendre brillante. Il commença par prendre le bain dans cette fameuse cuve de marbre, où l'on croyoit que l'empereur Constantin s'étoit baigné, après avoir été guéri de la lèpre par le pape Sylvestre. On trouva mauvais que le tribun eût osé souiller un monument pour lequel les Romains avoient la plus grande vénération. Il se fit ensuite ceindre l'épée par le chevalier Vic Scuotto ; puis il s'alla coucher dans un endroit de l'église, fermé de colonnes, & nommé *les Fonts de S. Jean*. On remarqua que le

lit, quoique neuf, fondit ſous lui, lorſqu'il y entra ; ce qui, dans ce ſiécle ſuperſtitieux, fut regardé comme un préſage ſiniſtre. Le lendemain matin, il ſe revêtit d'une robe de pourpre, & de nouveau ſe fit ceindre l'épée & attacher les éperons d'or. Il ſe fit dans l'égliſe un concours prodigieux, chacun voulant voir le tribun en équipage de chevalier. Il étoit aſſis ſur un thrône, entouré de barons Romains & de barons étrangers, ſoutenant très-bien ſon perſonnage par la fierté de ſa contenance. On commença enſuite à chanter une meſſe ſolemnelle, avec toute la pompe qu'on emploie au ſacre des rois. Rienzi ſe leva au milieu de la célébration des ſaintsMyſteres; & s'avançant vers le peuple, il dit à haute voix : « Nous citons à notre tribunal le » pape Clément, & lui ordonnons de ve» nir demeurer à Rome où eſt ſon ſiége : » nous citons pareillement tout le ſacré col» lége. » Il tira enſuite ſon épée dont il frappa l'air, vers les trois parties du monde, comme en diſant : « Cela eſt à moi, cela » eſt à moi, cela eſt à moi. »

Rienzi, réſolu d'exterminer la nobleſſe, fait un jour venir dans ſon palais, ſous divers prétextes, les principaux chefs des plus illuſtres familles de Rome ; les fait arrêter & jetter dans d'obſcures priſons. Son deſſein étoit de les faire mourir ; mais il ne peut

jamais faire approuver au peuple ce projet, malgré toute son éloquence & son crédit. Dans la crainte que le meurtre de tant d'illustres Romains ne le rende à jamais odieux, il se contente de les effrayer par les préparatifs du supplice, & leur rend la liberté, au moment qu'ils croyoient qu'on les menoit à la mort. Tous ces seigneurs se retirent pleins de rage & de dépit. Résolus de se venger à quelque prix que ce soit, ils unissent leurs forces & leur ressentiment; levent une armée, & commencent à faire d'horribles dégâts sur le territoire de Rome. Rienzi leur résiste d'abord avec beaucoup de vigueur; mais, comme il n'étoit pas brave naturellement, son ardeur ne tarde pas à se rallentir. Le peuple, fatigué d'une guerre civile, qui le tenoit comme assiégé dans ses murs, témoigne son mécontentement; les troupes, mal payées, font éclater leurs murmures. Quelques gentilshommes, assurés de la disposition des esprits, en donnent avis à Etienne Colonne, chef des seigneurs ligués, & lui promettent de lui ouvrir les portes de la ville, s'il veut se présenter avec une armée. Sur cet avis, les Colonnes & les autres seigneurs rassemblent leurs troupes, & s'avancent vers Rome; mais le tribun est instruit du complot, & prend ses précautions. Il encourage le peuple par de pré-

tendues visions qui lui promettoient la victoire, & se dispose ensuite à se défendre. L'armée des seigneurs, étant arrivée au monastere de S. Laurent, s'y arrête : le vieux Colonne, quoique malade, s'avance vers la ville, suivi de deux valets de pied. Lorsqu'il est près de la porte dont on étoit convenu, il appelle par son nom celui qui devoit en avoir la garde ; mais la sentinelle lui crie : « Retirez-vous ; celui que vous » avez appellé n'est plus de garde. » Colonne, se voyant trahi, retourne fort triste vers son armée. Sur son rapport, on juge qu'il faut faire une retraite honorable : on partage les troupes en trois corps qu'on fait défiler le long des murs, & passer devant la porte par où l'on avoit espéré d'entrer. La retraite se fait ainsi en bon ordre, & au son des trompettes. Déja le premier & le second corps avoient défilé sans aucun trouble ; il ne restoit plus que le troisieme, qui étoit composé de la fleur de la noblesse. Le jeune Colonne, qui en étoit, avoit pris les devants avec quelques jeunes seigneurs, laissant à deux cens pas de lui le gros de la troupe. C'étoit à la pointe du jour. Les Romains, entendant le son des trompettes, se disposent à ouvrir la porte pour escarmoucher avec l'ennemi. Mais, soit négligence, soit précipitation, elle ne se trouve ouverte qu'à demi, de sorte qu'un des battans de-

meure fermé; ce qui fait croire au jeune Colonne que la porte avoit été forcée par ceux de ſon parti, qui étoient dans Rome. Dans cette idée, il pique ſon cheval, &, la lance en arrêt, s'avance à toute bride dans la ville, ſans s'appercevoir qu'il n'eſt ſuivi de perſonne. Cette action hardie ſurprend tellement les troupes Romaines, qu'elles prennent d'abord la fuite devant lui, ſe croyant pourſuivies par toute une armée; mais bientôt revenues de leur frayeur, & n'appercevant qu'un ſeul homme, elles inveſtiſſent de toutes parts le jeune Colonne, & le maſſacrent ſans pitié pour ſa jeuneſſe. Etienne Colonne, qui ſuivoit, ne voyant plus ſon fils, pouſſe ſon cheval juſques ſous la porte, & le voit étendu à terre au milieu des ennemis : il s'avance comme pour le ſecourir; mais, s'appercevant qu'il étoit mort, il ne ſongeoit qu'à ſe ſauver lui-même, lorſqu'une énorme machine, tombe de deſſus la tour de la porte, ſur ſes épaules, & ſur la croupe de ſon cheval qui ſe cabre avec tant de violence, que le vieillard en eſt renverſé par terre. Ceux qui le pourſuivoient, ſe jettent alors ſur lui, & le percent de mille coups. Les Romains ſortent enſuite de la ville, ſans attendre aucun ordre; tombent ſur les troupes qui défilent, & en font un grand carnage.

Cette victoire, à laquelle Rienzi n'avoit

contribué en aucune maniere, redouble tellement ſon orgueil, que ſa domination, ſi chere autrefois aux Romains, leur devient inſupportable. Jean Pépin, palatin d'Altomuro, & comte de Minorvino, ſeigneur du Royaume de Naples, forme une conſpiration contre le tribun. Il n'avoit que cinquante hommes avec leſquels il s'empare du quartier de la poiſſonnerie, & s'y retranche : il fait enſuite ſonner le tocſin à l'égliſe voiſine. Le tribun eſt plus allarmé de cette conſpiration qu'il ne devoit l'être : la peur le ſaiſit tellement, qu'il n'emploie pour ſa défenſe aucune des reſſources qui lui reſtent. Il ſe démet du gouvernement en préſence du peuple, & ſe retire au château Saint-Ange, d'où il part un mois après, pour ſe rendre à Naples. Il ne demeura pas long-tems dans cette ville : il parcourut déguiſé divers endroits de l'Italie. Le pape, qui avoit déja lancé contre lui les foudres de l'égliſe, le fit chercher avec tant de ſoin, que Rienzi fut obligé de ſe cacher dans un hermitage, où il demeura un an parmi les hermites, ſous un habit de pénitent.

[1350.]

Le concours prodigieux d'étrangers, que le jubilé de cette année attiroit à Rome, donne occaſion à Rienzi de s'introduire

dans cette ville. On prétend qu'il tenta de faire assassiner le légat du pape, pour profiter du desordre qu'occasionneroit cet attentat. En effet, ce prélat, allant visiter les églises de Rome, & étant à cheval au milieu de la rue, accompagné d'un nombreux cortège, on lui tira d'une fenêtre grillée deux flèches, dont l'une ne l'attrapa point, & l'autre s'arrêta dans son chapeau, sans le blesser. On ne put jamais découvrir les meurtriers, & le coup fut attribué à Rienzi ; ce qui l'obligea de sortir de Rome où il n'y avoit plus de sûreté pour sa personne. Il se déguisa en cordelier, & se rendit à Prague auprès de Charles IV, roi des Romains. Ce prince, après l'avoir assez bien traité pendant quelque tems, l'envoya au pape, qui le fit aussi-tôt mettre en prison.

[1352.]

Le pape Clément VI meurt à Avignon. On reproche à ce pontife sa passion pour les femmes, qu'il fit éclater publiquement. Les dames entroient dans ses appartemens, aussi librement que les prélats ; c'étoit la comtesse de Turcano, qui dispensoit les graces à sa cour. Etant malade, il se faisoit servir par des femmes. Le cardinal Etienne Aubert lui succede, sous le nom d'*Innocent VI*.

[1353.]

La retraite de Rienzi fit place à plusieurs petits tyrans, qui exercerent dans Rome les plus horribles cruautés, pendant plusieurs années. Le plus fameux fut François Baroncelli, qui prit le titre de second Tribun & Consul de Rome. Les excès de ce nouveau tyran allerent jusqu'à un tel point, que le pape, pour s'en délivrer, jugea à propos de lui opposer Rienzi dont la mémoire étoit toujours chere aux Romains, espérant que, corrigé par une prison de trois ans, il se comporteroit avec plus de modération. Rienzi avoit déja perdu toute espérance, lorsque le pape le fit sortir de sa prison, & lui communiqua son projet. Après avoir assuré le pontife de son zèle & de sa soumission, il leva à la hâte un petit corps de troupes, & marcha vers Rome. On lui fit la plus magnifique réception. La cavalerie Romaine alla à sa rencontre, portant en main des branches d'olivier. On dressa des arcs de triomphe. Les rues étoient jonchées de fleurs; on étendit même sur son passage des tapis & des vêtemens, & l'on cria : *Béni soit le libérateur qui vient à nous.* Le tyran Baroncelli n'étoit déja plus. Le peuple, ne pouvant plus supporter ses violences, s'étoit

soulev

ſoulevé contre lui, & l'avoit maſſacré, quelque tems avant l'arrivée de Rienzi. Le tribun rentra donc ſans obſtacle dans l'exercice de ſa dignité. Il joignit à ſes titres celui de Sénateur, qui lui avoit été accordé par le pape. Ses premiers ſoins furent d'abaiſſer la nobleſſe, qu'il redoutoit; mais les Colonnes, ſes anciens ennemis, refuſerent de ſe ſoumettre, & prirent les armes contre lui. Rienzi aſſiégea Paleſtrine, place forte dans laquelle ils s'étoient retirés; & ce ſiége l'occupa, pendant tout le tems de ſon adminiſtration.

[1354.]

Aigri par ſes diſgraces paſſées, Rienzi étoit devenu ſombre, ombrageux & défiant. Il étoit toujours prêt à ſacrifier ſes plus chers amis au moindre ſoupçon : il croyoit aſſurer ſa vie, en répandant le ſang de tous ceux qui lui étoient ſuſpects, & ce fut ce qui hâta ſa perte. Ses cruautés le rendirent odieux aux Romains; ce peuple inconſtant ne trouvoit plus d'ailleurs dans Rienzi les charmes de la nouveauté, qui l'avoient ſéduit : lui-même avoit perdu une partie des qualités qui l'avoient d'abord rendu ſi cher aux Romains. Les Colonnes, inſtruits de cette diſpoſition du peuple, formerent une conſpiration dans Rome, contre le ſénateur. Le 8 d'Octobre au matin,

Rienzi étant encore au lit, on entendit au loin crier : *Vive le peuple!* Ces clameurs séditieuses furent suivies de quantité de gens armés, qu'on vit arriver par pelotons dans le marché. Dès qu'ils se furent réunis, ils commencerent à crier : *Meure le tyran Rienzi !* La populace se joignit aux séditieux ; les gardes même, établis par le sénateur dans les différens quartiers de la ville, se tournerent contre lui. Rienzi, pour cacher la frayeur dont il étoit saisi, voulut affecter une vaine sécurité ; mais, lorsqu'il vit que le capitole étoit désert, & que tous ses gens l'avoient abandonné, à la reserve de trois personnes, il ne put plus déguiser sa peur. Il alla cependant prendre son armure de chevalier, & s'en revêtit, avec une apparence de résolution & d'intrépidité. Dans cet équipage, il monta dans la grande salle du capitole ; &, s'avançant sur le balcon, il y arbora l'étendard du peuple : puis étendant les mains vers la foule, il voulut essayer si son éloquence pourroit appaiser la sédition; mais les cris de la populace ne lui permirent pas de se faire entendre : on fit même voler sur le balcon une grêle de flèches dont une l'atteignit à la main. Il se retira désespéré, & les séditieux mirent le feu au capitole.

Pendant que la flamme étendoit ses ravages, le sénateur, en proie aux plus

cruelles agitations, avoit ſans ceſſe la mort devant les yeux. Enfin, lorſque l'incendie commençoit à le gagner, entendant le fracas des poutres embraſées & des planchers brûlans qui fondoient ſous la flamme, il ſongea aux moyens de s'évader. Il ſe dépouilla de ſes armes; ſe coupa la barbe; ſe barbouilla le viſage de charbon; endoſſa une mandille qu'il trouva chez ſon portier; ſe couvrit la tête & les épaules d'un matelas & de pluſieurs couvertures, &, dans cet état, s'avança vers la porte la plus prochaine qui étoit enflammée. Déja il avoit paſſé aſſez heureuſement à la faveur des débris : il ne lui reſtoit plus que le dernier eſcalier à franchir, & il étoit ſauvé; mais un homme, l'ayant apperçu ſur les degrés, & l'ayant regardé fixement, le prit par le bras, & lui dit : « Où vas-tu? Arrête. » Il lui arracha en même tems un oreiller qui lui enveloppoit la tête. Rienzi avoit oublié d'ôter les bracelets d'or qu'il portoit aux bras; ce qui le fit aiſément reconnoître malgré ſon déguiſement. On s'attroupa autour de lui; & le malheureux ſénateur, pétrifié par la crainte, demeura expoſé aux regards de la populace, ſans oſer prononcer un ſeul mot. Un reſte de reſpect, que l'on conſervoit encore pour un homme ſi redouté, empêcha long-tems qu'on ne lui fît aucun mal, juſqu'à ce qu'un des plus furieux

conjurés, craignant que la haine du peuple ne se rallentît, tira brusquement son épée, & la lui plongea dans le ventre. Ce coup réveilla la fureur prête à s'éteindre dans tous les cœurs. Le peuple se jetta sur Rienzi, & chacun voulut avoir l'honneur de le frapper. Son cadavre fut traîné dans les rues, & ensuite pendu par les pieds à un poteau devant le palais des Colonnes. De-là il fut transporté dans le quartier des Juifs qui le brûlerent à petit feu.

[1362.]

Le pape Innocent VI, consumé de vieillesse & de maladie, meurt le 12 de Septembre, regretté sur-tout des gens de lettres, qu'il favorisa & qu'il prit soin d'avancer.

Pierre Grimaud, abbé de S. Victor de Marseille, est élu sous le nom d'*Urbain V*.

[1367.]

Il y avoit soixante-trois ans que les papes faisoient leur séjour dans la ville d'Avignon, au grand regret des Romains, qui ne cessoient de les conjurer de revenir à Rome. Urbain céde enfin à leurs sollicitations pressantes, & revient dans cette capitale du monde Chrétien. Il y fait son entrée le 16 d'Octobre, un samedi. Le palais du Vatican, si long-tems inhabité, tom-

boit presque en ruines ; il prit le soin de le rétablir.

[1369.]

L'empereur Jean Paléologue passe en Italie, pour demander du secours aux princes d'Occident, contre les Turcs. Il vient à Rome, où le pape lui rend de grands honneurs, cependant, comme le remarque l'auteur de l'Histoire ecclésiastique, un peu moins que si c'eût été l'empereur d'Occident. L'empereur fait sa profession de foi dans l'église du Saint-Esprit, en présence de quatre cardinaux députés pour la recevoir. Elle étoit entiérement conforme à la croyance de l'Eglise catholique.

Il donne cette profession en grec, souscrite de sa main en vermillon, & scellée en or. Les cardinaux le reçoivent ensuite au baiser de paix. Le dimanche suivant, le pape, revêtu de ses habits pontificaux, accompagné de tous les cardinaux & des prélats parés des ornemens de leurs dignités, s'assied dans une chaire au haut des degrés de l'église de S. Pierre. L'empereur Grec vient aussi-tôt. Dès qu'il apperçoit le pape, il fait trois génuflexions ; puis il s'approche, & lui baise les pieds, la main & la bouche. Le pape se leve ; le prend par la main, & commence le *Te Deum*. Ils en-

trent ensemble dans l'église, où le pape chante la messe.

[1370....]

Sainte Brigide, fameuse par ses révélations, avoit prédit au pape que, s'il retournoit à Avignon, il y mourroit à son arrivée. Au mépris de la prédiction, Urbain quitte l'Italie; mais il n'est pas plutôt arrivé à Avignon, qu'il est attaqué d'une maladie considérable qui le conduit au tombeau. Urbain fit bâtir le palais d'Avignon, qu'il décora d'un très-beau jardin. On vante l'intégrité de ses mœurs, son zèle pour la justice, & sa charité pour les pauvres. Il fonda un collége à Montpellier pour douze étudians en médecine; &, pendant tout son pontificat, il entretint mille étudians en différentes universités, leur fournissant des livres au besoin. Pierre Roger, cardinal de Beaufort, son successeur, se fit nommer *Grégoire XI*. Il revint à Rome, en 1376; &, depuis cette année, les papes y ont toujours tenu leur cour. Son pontificat n'offre que des bulles, & des hérétiques condamnés. Il mourut de la gravelle, le 5 de Février 1378, n'ayant pas encore atteint sa quarante-septieme année.

[1378.]

Cette année voit éclorre le fameux schisme

d'Occident, qui désola si long-tems l'Eglise. Barthelemi de Prignano, Napolitain, archevêque de Bari, fut choisi pour succéder à Grégoire XI. Son élection paroissoit très-canonique. Quoique le conclave eût été fort tumultueux, cependant le plus grand nombre des cardinaux lui avoit donné librement leurs suffrages ; mais le nouveau pontife, homme dur & violent, se rendit si odieux par sa grossièreté, que plusieurs cardinaux, presque tous François, se retirerent à Anagni, fort mécontens, & sous prétexte de quelques troubles excités, pendant le conclave, par la populace Romaine, qui vouloit un pape Romain. Ils protesterent contre l'élection d'*Urbain VI*, comme faite par la violence, & se disposerent à élire un autre pape. Ils jetterent les yeux sur Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*, & établit son siége à Avignon, voyant que son compétiteur étoit maître de Rome. On trouvera quelques particularités sur ce schisme à l'article de NAPLES.

[1386.]

Urbain étant à Gènes, un hermite François, accompagné de quatre domestiques, se présente pour lui parler, s'annonçant comme un homme envoyé de Dieu. Il paroît devant le pape, vêtu de noir en habit

long, avec une grande barbe noire & un air grave. Il déclare qu'il ne sçait pas le latin, & dit en françois: « Seigneur, je viens vous » annoncer ce que Dieu m'a révélé pour » l'union de l'Eglise. Depuis quinze ans, » retiré dans le désert, j'y vaque à la con- » templation: or une révélation céleste m'a » appris que notre saint pere le seigneur Clé- » ment est le vrai pape, & que vous n'êtes » qu'un intrus. » Urbain fit mettre en prison ce fanatique, avec deux de ses domestiques; car les deux autres prirent la fuite. Il les fit appliquer tous trois à la question, séparément; & l'hermite avoua son imposture. Urbain n'osa pas le faire mourir. Le premier dimanche de carême, il le fit sortir de prison: on lui rasa la barbe, & on le conduisit à l'église où il révoqua publiquement ce qu'il avoit dit contre Urbain. Quelques jours après, il s'en retourna en France.

[1389.]

Urbain meurt, le 15 d'Octobre; & les cardinaux de son obédience élisent pour son successeur Pierre Tomacelli, Napolitain, âgé d'environ quarante-cinq ans, distingué par la richesse de sa taille, & la beauté de son visage, mais absolument dénué des qualités nécessaires au chef de l'église.

[1390.]

Un Grec, nommé *Paul Tigrin*, homme pauvre & de basse naissance, s'étant associé avec quelques misérables de son espece, s'embarque, dans le dessein de se faire passer pour le patriarche de Constantinople. Il vient premierement aborder à l'isle de Chypre, où son imposture lui réussit si bien, que le roi de cette isle se fait couronner de sa main, & lui donne trente mille florins d'or. De tous côtés, on venoit lui demander des graces comme au pape; mais le fourbe les vendoit au poids de l'or, &, par ce moyen, ramassa d'immenses richesses. Enflé par ses premiers succès, Tigrin eut l'audace de venir à Rome, pour y jouer le même personnage pendant le pontificat d'Urbain; mais sa fourberie fut découverte par quelques personnes qui lui soutinrent en face que, la même année, ils avoient vu en Grèce le véritable patriarche de Constantinople. Urbain le fit mettre en prison, & confisqua ses trésors. Au couronnement de Boniface IX, Tigrin fut mis en liberté avec les autres prisonniers, suivant la coutume. Il se rendit dans les Etats du comte de Savoye; &, sçachant que ce prince étoit parent du véritable patriarche de Constantinople,

il l'alla trouver, & lui montra une fausse généalogie, qui lui en imposa. Le comte traita ce fourbe comme son parent; lui donna un équipage convenable à la dignité d'un patriarche, & l'envoya au pape Clément, qui le reçut avec de grands honneurs. Le roi de France fut aussi la dupe de cet imposteur, qui, après avoir trompé une partie de l'Europe, s'embarqua avec ses richesses.

[1394.]

L'université de Paris écrit au pape Clément, pour lui représenter le scandale que le schisme causoit à l'Eglise, & pour lui proposer quelques moyens de le faire cesser. Sans doute que ces moyens ne furent pas du goût de Clément. Après avoir lu la Lettre, il se leva tout en colere, & dit: » Ces Lettres sont empoisonnées, & tendent à diffamer le saint siége. » Il n'y fit aucune réponse; &, depuis ce jour, on le vit triste & pensif. Quelque tems après, il fut attaqué d'un mal assez léger, qui ne l'obligea pas même à garder le lit; mais un jour, après avoir entendu la messe, étant rentré dans sa chambre, & s'étant assis, il fut frappé d'apoplexie, & mourut subitement. Le cardinal Pierre de Lune lui succéda sous le nom de *Benoît XIII.*

[1398.]

Le roi de France, s'intéressant vivement à la paix de l'Eglise, fait proposer au pape Benoît d'abdiquer le pontificat. Le pape répond à l'évêque de Cambrai, qui lui fait cette proposition, qu'il est pape légitime, & qu'il veut jusqu'à la mort conserver sa dignité. L'évêque s'étant retiré avec cette réponse, le maréchal de Boucicaut, qui avoit ordre, en cas de refus, de contraindre le pontife à se prêter aux vues du roi de France, fait avancer des troupes devant Avignon, & en forme le siége. Il fait dire aux habitans que, s'ils n'ouvrent leur ville, il brûlera leurs vignes & leurs maisons de campagne. Les Avignonois allarmés, de concert avec les cardinaux, se hâtent de traiter avec le maréchal de Boucicaut, & conviennent de le laisser entrer dans la ville, à condition qu'il ne sera fait aucun mal, ni aux habitans, ni aux cardinaux, ni à leurs gens. Benoît, quoique vivement affligé de ce traité, persiste dans sa résolution, & se tient enfermé dans son palais qui étoit abondamment pourvu de vivres. Il écrit à Martin, roi d'Aragon, pour lui demander du secours; mais ce prince, après avoir lu la

Lettre du pape, dit à ses courtisans : « Ce » prêtre croit-il que, pour lui aider à sou- » tenir ses chicanes, je doive entreprendre » la guerre contre le roi de France ? » Benoît demeure, tout l'hiver, assiégé dans son palais. Enfin, voyant que ses provisions diminuoient sensiblement, il parle d'accommodement. Le roi de France lui envoie des ambassadeurs avec lesquels il convient de certains articles. Il a, dès ce moment, toute liberté dans son palais, mais sans en pouvoir sortir qu'avec la permission du roi & des cardinaux, jusqu'au rétablissement de l'union dans l'Eglise.

» Boniface, dit M. l'abbé Fleuri, réserva » pour la chambre apostolique les pre- » miers fruits d'une année de toutes les » églises cathédrales, ou abbatiales, qui » viendroient à vaquer ; ensorte que, qui- » conque vouloit recevoir de lui un évê- » ché, ou une abbaye, devoit, avant tou- » tes choses, en payer les premiers fruits, » quand même il ne pourroit en prendre » possession. Ce sont ces fruits de la pre- » miere année que nous appellons l'*annate*; » & on en marque le commencement sous » le pontificat de Boniface IX, quoique » l'origine en soit plus ancienne. »

Quelques imposteurs, sortis d'Ecosse, viennent en Italie, portant des croix de

brique, où l'on avoit mêlé du ſang, & que l'on avoit humectées d'huile; enſorte qu'elles paroiſſoient ſuer pendant la chaleur de l'été. Ils diſoient qu'un d'entr'eux étoit le prophete Elie, revenu du paradis, & que le monde alloit périr par un tremblement de terre. Ils exciterent de grands mouvemens de dévotion, preſque dans toute l'Italie, & à Rome même. On vit par-tout dans cette ville des proceſſions de gens revêtus de longs habits de toile, avec des capuces couvrant le viſage, & ayant ſeulement des ouvertures pour les yeux, comme ſont les ſacs des Pénitens blancs, dans les provinces méridionales de la France.

[1403.]

Benoît XIII étoit enfermé, depuis plus de quatre ans, dans ſon palais d'Avignon, d'où il ne devoit ſortir que quand l'union ſeroit rétablie dans l'Egliſe. Ennuyé de cette longue captivité, il concerte avec un gentilhomme Normand, nommé *Robinet de Bracquemont*, les moyens de s'échapper. Il s'aſſure d'une eſcorte de cinq cens hommes, qui devoit l'attendre hors de la ville; &, comme Robinet de Bracquemont venoit ſouvent le voir les ſoirs, il prend cette heure pour ſortir avec lui, déguiſé,

comme ſi ç'eût été un homme de ſa ſuite.

Benoît XIII envoie des députés à Boniface, pour lui demander une conférence ſur les moyens propres à éteindre le ſchiſme. Ces députés font entendre à Boniface que leur maître eſt prêt à donner la paix à l'égliſe, & qu'il ne tient qu'à lui que l'union ne ſoit rétablie. Boniface leur répond ſéchement qu'il eſt le véritable pape, & que Benoît eſt un anti-pape. Les envoyés lui répondent librement que leur maître n'eſt pas du moins un ſimoniaque. Boniface, qui exerçoit publiquement la ſimonie, entend ce reproche, & congédie les députés tout en colere. Peu de tems après, il tombe malade & meurt. Coſmat de Méliorati, natif de Sulmone dans l'Abruzze, eſt élu en ſa place, comme pour perpétuer le ſchiſme, & prend le nom d'*Innocent VII.*

[1405.]

Le peuple Romain n'étoit pas favorable au nouveau pape. Les ſept officiers, nommés *les hommes prudens*, autrement les *régens de la chambre*, l'accabloient tous les jours de mille demandes extravagantes, pour trouver dans ſes refus un prétexte d'exciter quelque ſédition : ils étoient ſoutenus par Jean Colonne, qui avoit aſſez

près de Rome un grand nombre de gens armés. Le pape étoit obligé d'entretenir pour ſa défenſe un corps de troupes, qui lui coûtoit plus que ne lui valoit ſa dignité. Il avoit auſſi un neveu nommé *Louis Meliorati*, jeune homme hardi & entreprenant, qui étoit fort irrité de la maniere dont on traitoit ſon oncle. Un jour, les régens, accompagnés de quelques Romains, étant venus parler au pape d'accommodement, après avoir long-tems conféré ſans rien conclure, ils ſortirent du palais, vers midi, avec quelques cardinaux. Ils étoient encore au bourg S. Pierre, quand Louis Méliorati, qui y étoit logé, les fit arrêter par des ſatellites armés, & ſe les fit amener de force. On en prit onze, entre leſquels étoient deux des régens. On les fit tous monter dans une chambre où on les maſſacra. On jetta enſuite les corps dans la rue où ils demeurerent juſqu'au ſoir. Le bruit de cette violence ſe répandit bientôt dans la ville. Les régens, qui s'étoient échappés, firent ſonner la cloche du capitole, & ſouleverent le peuple contre le pape. Innocent, effrayé, ſortit de Rome, & s'enfuit à Viterbe.

[1406.]

Après la mort d'Innocent VII, les car-

dinaux, au nombre de quatorze, assemblés dans le conclave, avant de procéder à l'élection d'un nouveau pape, dressent un acte par lequel chacun d'eux s'engage, s'il est élu pape, de renoncer à cette dignité, pourvu que l'anti-pape y renonce également, & de se prêter à tous les moyens de rétablir l'union dans l'Eglise. Après avoir tous juré & souscrit cet acte, ils élisent Ange Corradio, Vénitien, âgé de soixante-dix ans, homme recommandable par sa sainteté & par l'austérité de sa vie. On ne soupçonnoit pas qu'un si vertueux personnage pût sacrifier à son ambition le repos de toute l'Eglise. Il témoignoit le plus grand désintéressement & un desir sincere pour l'union. « Oui, disoit-» il, je me rendrai au lieu de la confé-» rence pour concerter avec mon compé-» titeur les moyens de finir le schisme, » quand je devrois y aller à pied, un bâ-» ton à la main, ou, par mer, dans la » moindre petite barque. » *Gregoire XII* n'avoit pas encore goûté les délices de la papauté, lorsqu'il tenoit ce généreux discours.

[1409.]

Il falloit ne pas connoître les hommes, pour espérer que deux papes, déja vieux, renon-

renonceroient de concert à une dignité, qui étoit alors, à tous égards, la premiere du monde. On attendoit, dans le même tems, deux exemples de la plus héroïque modération, tandis que l'hiſtoire en offre à peine un ſeul dans l'eſpace d'un ſiécle. Les deux papes amuſerent long-tems l'Europe par des Lettres réciproques, dans leſquelles ils s'exhortoient à quitter un titre que l'un & l'autre vouloit conſerver. On découvrit enfin leur mauvaiſe volonté. Il s'aſſembla dans la ville de Piſe un concile qui, repréſentant l'égliſe univerſelle, condamna Pierre de Lune & Ange Corrario, comme ſchiſmatiques, opiniâtres & hérétiques, & les déclara déchus de tout honneur & de toute dignité. On procéda enſuite à l'élection d'un nouveau pape; & tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Pierre de Candie, cardinal de Milan, qui ſe fit nommer *Alexandre V*. Il étoit Grec de nation, né dans l'iſle de Candie. Il ne ſe ſouvenoit pas même d'avoir jamais connu ſes parens. Un jour qu'il demandoit l'aumône, étant encore enfant, un moine Italien, de l'ordre des Freres Mineurs, le prit en affection, & lui apprit le latin. Il le fit enſuite entrer dans ſon ordre où le jeune homme ſe diſtingua par ſes talens, & s'éleva par degrés aux dignités eccléſiaſtiques.

[1409.]

Les deux papes, condamnés par le concile, continuoient toujours de porter un titre qui ne leur appartenoit plus. Grégoire, Vénitien d'origine, s'étoit réfugié à Udine, ville du diocèse d'Aquilée, appartenant aux Vénitiens ; mais ayant donné quelque sujet de mécontentement à ses compatriotes, il craignit qu'ils ne le fissent arrêter, & manda l'embarras où il se trouvoit à Ladislas, roi de Naples, qui favorisoit son parti. Ce prince lui envoya deux galeres à un port voisin d'Austria, & près de cinquante hommes d'armes, pour l'escorter jusques-là. Lorsqu'ils furent arrivés, Grégoire partit un jour à cheval, de grand matin, déguisé en laïque, & suivi de deux hommes à pied. Les Vénitiens, instruits de son dessein, avoient mis des gens en embuscade sur son passage ; mais, trompés par le déguisement de Grégoire, ils le prirent pour un marchand, & le laisserent passer. Quelque tems après, Paul, camérier & confesseur de Grégoire, sortit de la ville, vêtu de rouge, & accompagné d'un nombreux cortége : il étoit suivi de plusieurs bêtes de somme, qui portoient le bagage de Grégoire. Les gens de l'embus-

cade, croyant avoir trouvé leur homme, ſe jetterent ſur Paul; mais ils reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés. Paul leur dit que celui qui avoit paſſé ſeul à cheval, avec deux hommes à pied, étoit Grégoire. Auſſi-tôt quelques-uns ſe détacherent de la troupe, pour courir après; mais, n'ayant pu l'atteindre, ils rejoignirent leurs camarades. Ils dépouillerent Paul de ſon habit rouge, & trouverent cinq cens florins d'or couſus dans ſon pourpoint. Un d'entr'eux ſe revêtit de l'habit rouge; &, marchant à cheval, il donnoit au peuple des bénédictions comme le pape.

[1410.]

Le pape Alexandre, accablé d'infirmités, meurt à Bologne, âgé de ſoixante-onze ans. Il étoit doux, libéral, amateur de la bonne chere, ennemi de toute application. Il confia le ſoin des affaires au cardinal Balthazar Cozza, Napolitain, homme adroit & intriguant, adonné aux plaiſirs, mais, en même tems, très-verſé dans les affaires, & qui, par ſes cabales, ſe fit élire pour le ſucceſſeur d'Alexandre, ſous le nom de *Jean XXIII*.

[1415....]

Il s'étoit aſſemblé à Conſtance un nouveau concile, qui devoit porter le dernier

coup au schisme, lequel duroit toujours par l'opiniâtreté des deux papes condamnés au concile de Pise. Pour les engager plus efficacement à renoncer à leurs prétentions, on voulut forcer Jean XXIII de leur donner l'exemple, & de rendre, par sa démission, la paix à l'Eglise. Allarmé de ce dessein, Jean résolut de quitter la ville de Constance, ce qui n'étoit pas aisé, parce qu'on l'observoit de près. Mais Frédéric, duc d'Autriche, ami du pontife, trouva un expédient pour faciliter son évasion. Il indiqua la célébration d'un tournoi, pour le 20 de Mars après-midi. Les principaux champions étoient le duc d'Autriche lui-même, & le fils du comte de Lilley. Pendant que tout le monde étoit occupé à ce spectacle, Jean XXIII sortit, sur le soir, revêtu d'une grosse casaque grise, monté sur un cheval mal harnaché, avec une arbalête à l'arçon de la selle, & s'évada ainsi à la faveur de la foule. La nuit, il s'embarqua sur le Rhin, & se rendit à Schaffouse, ville appartenante au duc d'Autriche.

On produit, dans le concile, plusieurs chefs d'accusation contre le pape Jean. Les principaux étoient qu'il avoit avancé les jours de son prédécesseur par un clystere empoisonné ; qu'il avoit publiquement vendu les bénéfices & les dignités de l'E-

glise ; qu'il menoit une vie ſcandaleuſe & mondaine. Sur ces griefs, le concile le déclare dépoſé & privé abſolument du pontificat, & défend à tous les fideles de le reconnoître à l'avenir pour pape, & de le nommer tel. Des commiſſaires ſont députés pour ſignifier à Jean la ſentence de ſa dépoſition. Il la lut ſans rien dire ; puis, après s'être retiré, pendant environ deux heures, pour penſer à ce qu'il devoit faire, il déclara qu'il ſe ſoumettoit aux ordres du concile ; &, mettant la main ſur ſa poitrine, il jura qu'il renonçoit librement & de bon cœur au pontificat. Il fit, en même tems, ôter de ſa chambre la croix pontificale, ajoûtant que s'il avoit eu un autre habit pour changer, il auroit auſſi tôt quitté en leur préſence les ornemens pontificaux.

Cette même année, Grégoire XII renonce enfin à toutes ſes prétentions au pontificat. Cet exemple ne put vaincre l'opiniâtreté de Benoît XIII, qui vouloit abſolument avoir l'honneur de mourir pape. Ce fut en vain que le concile le fit ſommer de ſe démettre de ſa dignité : ce vieillard, âgé de ſoixante-dix-huit ans, ſe moqua des menaces du concile. Pluſieurs princes, choqués de ſon obſtination, ſe retirerent de ſon obéiſſance. Benoît s'en allarma très-peu, & s'amuſa à lancer des

excommunications contre eux & contre le concile de Conſtance.

[1417.]

Le concile, après avoir cité pluſieurs fois Benoît XIII, voyant qu'il perſiſtoit dans ſon opiniâtreté, le déclare contumace, & le dépoſe ſolemnellement. On ne ſonge plus enſuite qu'à élire un nouveau pape. Otton Colonne, Romain, iſſu de l'illuſtre famille des Colonnes, eſt élevé ſur le thrône apoſtolique, d'un conſentement unanime. Il prend le nom de *Martin V*, en l'honnneur de S. Martin, évêque de Tours, dont on célébroit la fête ce jour-là. Le jour de ſon couronnement, les Juifs de Conſtance allerent avec des flambeaux à la main lui rendre hommage. L'un d'eux portoit les livres de Moyſe, qu'il préſenta au ſouverain pontife ; le pape ayant refuſé de les recevoir, l'empereur les prit, & dit aux Juifs que leurs loix étoient juſtes & bonnes, & qu'ils devoient les obſerver avec plus de ſoin qu'ils n'avoient coutume de faire.

[1419.]

Balthazar Cozza, retenu priſonnier depuis près de quatre ans, ayant enfin été remis en liberté, ſe rend aux environs de Parme

chez quelques-uns de ses anciens amis, qui l'excitent à reprendre les habits pontificaux, & à disputer la tiare à Martin; mais Cozza rouloit dans sa tête un projet bien différent. Il se rend presque seul à Florence, sans prendre aucune sûreté pour sa personne, & va se jetter aux pieds de Martin V, implorant sa miséricorde, & le reconnoissant comme le véritable & seul vicaire de J. C. Tous les assistans furent attendris de ce spectacle. Le pape fit relever avec bonté Balthazar Cozza; lui donna mille témoignages d'affection, & s'efforça par ses bienfaits de lui faire oublier la perte de la papauté.

[1424.]

Pierre de Lune, dit *Benoît XIII*, meurt dans le château de Paniscole, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. On prétend qu'un moine, qui possédoit toute sa confiance, l'empoisonna dans des confitures qu'il prenoit ordinairement à la fin du repas; mais il y a lieu de croire que son grand âge fut la véritable cause de sa mort. Son corps fut enterré très-simplement dans l'église de la forteresse de Paniscole; &, six ans après, il fut trouvé tout entier, répandant une odeur fort agréable. Le comte Jean de Lune, son neveu, le fit transporter à Igluéra, ville d'Aragon, où l'on assure qu'il est demeuré

jusqu'à présent incorruptible ; ce qui ne doit pas être regardé comme une preuve de sa sainteté. Ce pontife, dont l'obstination fit durer si long-tems le schisme, voulut encore le prolonger après sa mort. Il fit promettre avec serment aux deux cardinaux, qui seuls composoient sa cour, de lui donner un successeur après sa mort. Les deux cardinaux, fideles à leurs engagemens, élurent Gilles Mugnos ou de Munion, gentilhomme Aragonnois, chanoine de Barcelone, qui n'accepta que malgré lui cette dignité, & prit le nom de *Clément VIII*. Persuadé que son élection n'étoit pas soutenable, il abdiqua solemnellement en 1429, &, par sa démission, mit fin à ce schisme fameux, qui, depuis cinquante & un ans, troubloit la paix de l'Eglise.

[1431.]

Le jour de la mort de Martin V fut marqué par une éclipse de soleil. Le peuple crédule regarda ce phénomene comme un présage des traverses qu'auroit à essuyer son successeur Gabriel Condolmere, Vénitien, dit *Eugene IV*. Dans le premier consistoire que tint le nouveau pape, les poutres, qui soutenoient la salle, s'étant affaissées à cause du grand nombre de personnes qui s'y trouverent, les assistans fu-

rent tellement épouvantés, qu'ils se hâterent de prendre la fuite; &, dans ce tumulte, un évêque fut foulé aux pieds, & en mourut.

Les Colonnes, parens du défunt pape, excitent une sédition dans Rome, à l'occasion de la recherche d'un grand thrésor qu'on disoit avoir été laissé par Martin V. Etienne Colonne prend les armes; mais son entreprise ne lui réussit pas, & il est obligé de prendre la fuite. Un religieux Cordelier, nommé *Masius*, qui avoit engagé le pape Eugene à faire la recherche de ce thrésor, convaincu d'avoir attenté à la vie du souverain pontife, & d'avoir même voulu livrer aux Colonnes le château Saint-Ange, est condamné à être écartélé. Son corps partagé en quatre quartiers, fut exposé en quatre endroits de la ville.

[1432.]

Le pape Eugene, se voyant universellement haï des Romains, avoit fait venir à Rome le général Sforce, pour le soutenir contre les entreprises des séditieux. Sforce, quoique plein de valeur & d'expérience, fut cependant obligé de céder aux embûches & aux armes de Paul des Ursins. Etant sorti de Rome, il alla camper à Aldige, où le cardinal de Sainte-Croix, de la famille des Colonnes, le vint trouver de la part du

pape, pour le rassurer & l'inviter à revenir à Rome. « Hé quoi ! lui dit ce cardinal, le » grand Sforce peut-il craindre un ours, » ayant pour appui une si ferme colonne ? » faisant allusion au nom des Ursins, & à celui de sa famille ; mais Sforce lui répondit qu'on pourroit avec raison l'accuser de folie, si, pendant qu'il imploroit en vain le secours d'un marbre inanimé, il se laissoit surprendre par un animal d'une grandeur extraordinaire, qui pouvoit l'attaquer des dents & des ongles, & marcher vers lui à grands pas, désignant par ces paroles le secours peu assuré des Colonnes, & les forces présentes de Paul des Ursins.

[1434.]

Philippe, duc de Milan, ayant tourné ses armes contre le pape, envoie deux de ses généraux avec des troupes, pour piller la campagne de Rome, avec ordre de se saisir, s'ils le pouvoient, de la personne du pontife. Dans un si pressant danger, Eugene affecte une sécurité hors de saison, & ne s'oppose point aux troupes du duc. Cette inaction irrite les Romains, déja mal disposés en faveur du pape : ils se soulevent, & prennent la résolution de l'arrêter. Il chassent d'abord ses magistrats, & en créent sept nouveaux. Eugene, craignant

pour sa personne, sort de Rome, sous un habit de moine, & gagne avec bien de la peine l'embouchure du Tibre. Il se rend à Florence, où le duc de Milan tenta de le surprendre l'année suivante; mais, heureusement pour le pape, le complot fut découvert.

[1438.]

Le patriarche de Constantinople vient à Ferrare, pour assister au concile qui devoit se tenir dans cette ville, & dans lequel on devoit traiter de la réunion des Grecs avec les Latins. On se trouva fort embarrassé pour régler le cérémonial qui devoit s'observer dans l'entrevue du patriarche avec le pape, qui étoit alors à Ferrare. Le patriarche ne vouloit point convenir de la primauté du pape: sa dignité étoit la premiere de l'église d'Orient. Il ne prétendoit point céder au chef de l'Eglise Latine. Il ne vouloit point sur-tout entendre parler de baiser les pieds du pape. Eugene, pour le bien de la paix, fut obligé de se relâcher sur cet article. Lorsque le patriarche entra dans la chambre du pape, le pontife se leva de son thrône pour le recevoir: ils s'embrasserent & se donnerent le baiser de paix; après quoi, le pape s'étant remis sur son thrône, on fit asseoir à sa gauche le

patriarche, ſur un ſiége ſemblable à ceux des cardinaux.

[1439.]

Le concile aſſemblé à Baſle, après avoir fait le procès au pape Eugene, prononce la ſentence de ſa dépoſition, dans laquelle il eſt traité de perturbateur du repos de l'Egliſe, de ſimoniaque, parjure, hérétique & ſchiſmatique. On ſe hâte enſuite de lui nommer un ſucceſſeur. On tire de ſa retraite le fameux Amédée, duc de Savoie, qui vivoit dans la pratique de la pénitence dans ſon hermitage de Ripailles *. Les honneurs, auxquels il avoit ſi généreuſement renoncé, vinrent le chercher juſques dans ſa ſolitude; & il les accepta, dans la crainte ſans doute de réſiſter à la volonté de Dieu. On obſerve que, lorſqu'on le revêtit des habits pontificaux, il ne voulut jamais conſentir qu'on coupât ſa barbe qui étoit très-longue & très-épaiſſe, & pour laquelle il avoit une affection ſinguliere; on la lui laiſſa pour lors. Mais, étant à l'of-

* On a cru que l'amour d'une vie molle, oiſive, & délicate avoit engagé le duc à ſe choiſir cette retraite. Et c'eſt de-là qu'eſt venu le proverbe, *faire ripailles*, pour dire *faire bonne chere*.

fice la veille de Noël, cette barbe extraordinaire fut l'objet de mille plaiſanteries, & parut à pluſieurs une nouveauté peu convenable à la majeſté de la religion. Le nouveau pape, qui ſe fit nommer *Félix V*, de l'avis des gens ſenſés, ſe réſolut enfin à faire le ſacrifice de ſa barbe.

[1447.]

Eugene, quoique dépoſé par le concile de Baſle, avoit toujours exercé les fonctions de ſa dignité. Pluſieurs princes étoient reſtés dans ſon obéiſſance. Il avoit excommunié ſon rival, qui lui avoit rendu la pareille : il l'emportoit même ſur lui par le nombre de ſes partiſans, qui croiſſoit de jour en jour. Félix n'avoit déja plus dans ſon obédience, que la Savoie & les Suiſſes, & paroiſſoit diſpoſé à renoncer au pontificat. Eugene ſe voyoit à la veille d'être reconnu ſeul & légitime pape, lorſqu'il tomba dangereuſement malade. Son mal devenant de jour en jour plus conſidérable, l'archevêque de Florence va le trouver avec les ſaintes huiles, pour lui adminiſtrer le ſacrement de l'Extrême-Onction. Le pape, le voyant entrer, lui dit d'un ton ferme & aſſuré : « Pourquoi venez-vous ici ſans mes » ordres ? Que n'attendez-vous que je vous » mande pour recevoir les Sacremens ? »

Il s'efforçoit par ce langage de cacher à ceux qui l'environnoient le péril où il étoit; mais la mort, s'avançant à grands pas, confondit bientôt cette intrépidité apparente. Eugene, après avoir fait une exhortation pathétique aux cardinaux, finit ses jours le 23 de Février. Ce pontife eut de grandes qualités mêlées de beaucoup de défauts. On lui reproche sur-tout son ambition. L'évènement le plus remarquable de son pontificat est la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine, à laquelle il contribua beaucoup. Son successeur fut Thomas de Sarsane qui prit le nom de *Nicolas V*.

[1449.]

Félix, après avoir solemnellement abdiqué le pontificat, quitte le monde une seconde fois, & retourne goûter les douceurs de la vie solitaire dans sa retraite de Ripailles; il y passa le reste de ses jours dans la pratique des bonnes œuvres.

[1453.]

Nicolas, instruit qu'un certain Etienne Porcario tramoit contre lui quelque conspiration, s'étoit contenté de le reléguer à Bologne, avec ordre de se présenter tous les jours devant le cardinal Bessarion, gou-

verneur de la ville ; mais Porcario, ayant trompé la vigilance du cardinal par une feinte maladie, retourna ſecrettement à Rome, & ſe joignit au parti qu'il avoit formé, lequel n'attendoit plus, pour éclater, qu'une occaſion favorable. Ils étoient convenus de prendre les armes le jour de l'Epiphanie, & d'exciter le peuple à ſe ſaiſir du pape lorſqu'il célébreroit la meſſe dans l'égliſe de S. Paul. Porcario avoit même préparé une chaîne d'or pour lier le pontife ; mais Nicolas, informé du complot, fit chercher dans Rome ce chef des conjurés. On le trouva enfermé dans un coffre. Son procès lui fut fait ſur ſon propre aveu, & il fut pendu aux murailles du château Saint-Ange. Ses complices eurent le même ſort, à l'exception d'un nommé *Baptiſte Sciecra*, qui s'ouvrit un paſſage, l'épée à la main, à travers les troupes du pape, & prit la fuite.

[1455.]

Nicolas ſe diſpoſoit à envoyer une nombreuſe armée contre les Turcs, qui s'étoient emparés de Conſtantinople, lorſque la mort interrompit ſes projets. Ce pontiſe embellit la ville de Rome de ſuperbes édifices. Il recueillit avec grand ſoin les plus beaux manuſcrits grecs & latins, dont il enrichit ſa bibliotheque. Sa généroſité en

ce genre alla si loin, qu'il [illegible] cacher [illegible] mille ducats à celui qui [illegible] [illegible]il où il l'Evangile de S. Mathieu en [illegible] grands

Pendant le conclave, qui [illegible] [illegible] mort de Nicolas, Alphonse Borgia, Espagnol, âgé de soixante-dix-huit ans, disoit tout le monde qu'il seroit pape. Il fit vœu de faire la guerre aux Turcs; &, dans la formule de ce vœu, il prit le titre de *souverain Pontife*, & le nom de *Callixte III*. Cette conduite, si contraire à celle des autres cardinaux, qui cachoient avec grand soin le desir qu'ils avoient d'être papes, faisoit regarder Alphonse Borgia comme un vieillard imbécille & rado[illegible] ; mais on vit, par l'évènement, que son prétendu radotage étoit une prédiction très-juste.

Alphonse, roi de Naples & d'Aragon, vouloit traiter de pair avec le pape, & prétendoit même le rendre, en quelque sorte, dépendant de lui. Il envoya des ambassadeurs au nouveau pontife, pour lui demander de quelle maniere Sa Sainteté vouloit vivre avec le roi d'Aragon. Calixte, irrité de cette demande, répondit : « Qu'il gou-» verne son royaume, & qu'il me laisse » gouverner l'église. »

[1456.]

Callixte, toujours occupé des soins de la

la gu[illegible] Turcs, fondoit le ſuc-
[illegible]eur de [illegible]xpédition ſur les armes Fran-
trompé la [illegible]it ordinairement que, ſi le
feinte m[illegible] France ne lui manquoit pas,
R[illegible]oit d'abolir entièrement la ſecte
de Mahomet. Il crut qu'à la faveur de ces éloges, il pouvoit impunément impoſer des décimes ſur le clergé de France, pour l'entretien des Croiſés ; mais l'univerſité de Paris ne fut pas la dupe des louanges intéreſſées de Callixte, & appella de ſa bulle au futur concile.

[1458.]

Callix[illegible] meurt âgé de quatre-vingt-un ans. Enée Picolomini, appellé communément *Æneas Sylvius*, lui ſuccéda ſous le nom de *Pie II*. Il étoit pauvre, infirme, & goutteux, entièrement livré à l'étude qui étoit ſa plus grande paſſion.

[1460.]

Le nouveau pape avoit de grands démêlés avec la cour de France, au ſujet de la pragmatique ſanction qu'il prétendoit abolir. Charles VII, roi de France, charge ſon procureur-général Dauvet de faire une proteſtation en forme contre tout ce que le pape avoit dit & fait contre la France,

dans le cours de cette querelle. Ce fameux appel étoit conçu en ces termes : « Puisque » notre saint pere le pape, à qui la toute- » puissance a été donnée pour l'édification » de l'église, & non pas pour sa destruc- » tion, veut inquiéter & accabler le roi » notre seigneur, les ecclésiastiques de son » royaume, & même les séculiers ses sujets, » je proteste, moi Jean Dauvet, procu- » reur-général du roi, de la nullité de tels » jugemens ou censures, selon les décrets » des saints canons, qui déclarent nulles, » en plusieurs cas, ces sortes de sentences » & de censures émanées des pasteurs & » des juges, en soumettant néanmoins tou- » tes choses au jugement du concile uni- » versel, auquel notre roi très-chrétien » prétend avoir recours, & auquel j'ap- » pelle en son nom. »

[1463.]

Le pape avoit été, dans sa jeunesse, secrétaire du concile de Basle, dans lequel Eugene IV avoit été déposé, & il en avoit rédigé les actes ; mais, se voyant élevé sur la chaire de S. Pierre, & craignant peut-être que quelque concile ne s'avisât de l'en faire descendre, il se rétracta, & condamna le même concile qu'il avoit autrefois reconnu pour légitime. Il se garda

bien de dire que c'étoit sa nouvelle dignité qui lui faisoit changer de sentiment ; &, dans sa bulle de rétractation, adressée à l'université de Cologne, il s'exprime ainsi : »Croyez-moi plutôt, maintenant que je » suis vieillard, que quand je vous parlois » en jeune homme ; faites plus de cas d'un » souverain pontife que d'un particulier ; » récusez Ænéas Silvius, & recevez Pie II.

[1464.]

Après avoir exhorté tous les princes de l'Europe à la guerre contre les Turcs, Pie II avoit pris la résolution de s'embarquer lui-même pour cette expédition, malgré son âge & ses infirmités. On faisoit à Ancone de grands préparatifs pour son départ ; sa mort les rendit inutiles. Pie II, aussi fier que ses prédécesseurs, prodigua les excommunications aux têtes couronnées. Il fut très-avare envers les sçavans de son siécle, quoique fort sçavant lui-même. Il se distingua d'ailleurs par son zéle pour la religion & par l'intégrité de ses mœurs.

Pierre Barbo, Vénitien, cardinal du titre de *S. Marc*, réunit en sa faveur tous les suffrages, & fut élu pape. On lui demanda quel nom il vouloit prendre ? Il dit qu'il vouloit s'appeller *Formose*. Ce nom signifie

beau; &, comme le nouveau pape étoit, en effet, un très-bel homme, qui n'avoit alors qu'environ quarante-huit ans, les cardinaux lui repréſenterent qu'on pourroit le ſoupçonner d'avoir pris ce nom par vanité. Il voulut prendre celui de *Marc;* mais les cardinaux ne l'ayant pas approuvé, il ſe fit appeller *Paul II.*

[1466.]

L'évènement le plus remarquable du règne de ce pontife eſt l'excommunication qu'il lança contre Podgiébrac, roi de Bohême, qu'il dépoſa, & priva de ſon royaume, parce que, malgré Sa Sainteté, ce prince vouloit punir un de ſes ſujets Catholiques, accuſé de pluſieurs crimes.

[1467.]

C'étoit un crime aux yeux de Paul II d'avoir été en faveur auprès du dernier pape. L'hiſtorien Platine, honoré des bienfaits de Pie II, fut dépouillé de tous ſes biens par ſon ſucceſſeur. Après avoir long-tems cherché les moyens de parler au pape, ſans pouvoir en obtenir une ſeule audience, Platine lui écrivit une Lettre très-vive, dans laquelle il ſe plaignoit de ſon injuſtice, & le menaçoit d'un concile. Paul, irrité, le fit mettre en priſon; mais,

quatre mois après, il lui rendit la liberté à la priere du cardinal de Mantoue.

[1470.]

Platine & quelques autres ſçavans de Rome, s'étant aviſés de prendre des noms grecs, Paul II s'imagine qu'ils forment une conſpiration contre lui, & que, pour n'être pas connus, ils déguiſent ainſi leur nom. Il fait mettre en priſon, & appliquer enſuite à la torture Platine & un de ſes amis, nommé *Callimaque*. La violence des tourmens ne pouvant arracher à Platine aucun aveu, le pape le fait accuſer d'héréſie. On examine ſes écrits avec rigueur; mais on n'y trouve rien qui puiſſe le convaincre; & Platine, après un an de priſon, eſt encore remis en liberté. Cet auteur a écrit les Vies des papes depuis J. C. juſqu'à la fin du pontificat de Paul II.

[1471.]

Le pape meurt d'apoplexie, pendant la nuit, ſans que perſonne le voie expirer, & puiſſe lui donner aucun ſecours. Ce pontife pleuroit fort aiſément : lorſqu'il n'avoit point de bonnes raiſons pour perſuader ce qu'il diſoit, les larmes étoient ſon dernier argument. Pie II l'appelloit, en raillant, *Notre-Dame de Pitié*. Les Proteſtans ont eſſayé de noircir ſa mémoire. Ils pré-

tendent qu'il fut étranglé par un homme qui le trouva couché avec une femme.

Les cardinaux s'étoient renfermés dans le conclave pour élire un nouveau pape. Un soir que le cardinal Bessarion étoit occupé à l'étude dans sa cellule, sans s'embarrasser des intrigues de ses collégues, trois cardinaux vinrent frapper à sa porte, & demanderent à lui parler. Ils étoient les chefs des différentes brigues du conclave, &, s'étant accordés pour l'élection du cardinal Bessarion, ils venoient lui faire part de leur intention; mais Nicolas Perrotti, son conclaviste, s'imaginant que ces cardinaux ne vouloient que briguer les suffrages de son maître, & sçachant combien leurs sollicitations seroient inutiles auprès d'un homme tel que Bessarion, ne jugea pas devoir interrompre, pour un si frivole sujet, les occupations sérieuses de son maître. Ce fut en vain que les cardinaux lui firent les plus vives instances : il refusa toujours de les introduire & d'avertir son maître qu'ils le demandoient. Son obstination rebuta la patience des cardinaux. Ils jugerent qu'il n'étoit pas de leur intérêt de placer sur le saint siége un homme qui ne leur sçauroit aucun gré de son élection, & qui leur feroit essuyer les caprices de ses gens, lorsqu'ils viendroient pour lui parler. Ils résolurent donc de tourner leurs

vues ſur un autre ſujet, & choiſirent le cardinal de la Rovere, jadis Cordelier, qui prit le nom de *Sixte IV*. Ainſi, par le zèle mal entendu de ſon conclaviſte, Beſſarion perdit la papauté. Lorſqu'il en fut inſtruit, il n'en témoigna aucun regret, il dit ſeulement à Perrotti : « Vous m'avez empê- » ché de vous faire cardinal. »

Le nouveau pape n'étoit pas de l'illuſtre famille de Rovere, ſelon le plus grand nombre des hiſtoriens : il avoit, comme le premier des papes, exercé la profeſſion de pêcheur.

Son premier ſoin fut d'élever au cardinalat ſes deux neveux Julien de la Rovere, & Pierre Riario, Cordelier. Ce dernier n'édifia pas l'égliſe dans ſa nouvelle dignité. Faſtueux & prodigue, il dépenſa deux cens ſoixante mille écus en deux ans. Il nourriſſoit dans ſon palais plus de cinq cens perſonnes, tant évêques, que docteurs, poëtes, orateurs, & autres gens à talens. Il diſoit ordinairement qu'il étoit le pere nourricier des honnêtes gens. Ses débauches abrégerent ſes jours. Il mourut, deux ans après qu'il eut été fait cardinal, n'ayant encore que vingt-huit ans.

[1478.]

L'amour que Sixte IV avoit pour ſa

famille, lui fit entreprendre de l'élever fur les ruines de la maifon de Médicis, dont la puiffance lui portoit ombrage. Il fut le premier auteur de la conjuration des Pazzi. On verra quel en fut le fuccès à l'article de FLORENCE.

[1484.]

Sixte meurt cette année, âgé de foixante-onze ans. Ce pontife fit réparer à Rome le pont du Tibre, qui porte fon nom, au lieu de celui d'Antonin, qu'il avoit auparavant. Il enrichit d'un grand nombre de manufcrits & de livres la bibliothèque du Vatican, dont il donna l'intendance à l'hiftorien Platine. Le fafte, ou plutôt l'envie d'égaler les Médicis, eurent plus de part qu'un véritable goût pour les lettres, aux foins que Sixte prit d'augmenter fa bibliothèque. On en jugera par le trait fuivant.

Théodore Gaza, l'un de ces fçavans Grecs, qui fe retirerent en Italie après la prife de Conftantinople, ayant achevé fa traduction de Cicéron en grec, en préfenta une copie faite de fa main au pape Sixte IV. Il s'adreffoit fort mal. Sixte, qui avoit demeuré cinquante ans parmi les Cordeliers, & n'avoit jamais étudié que les formalités de Scot, avoit le goût trop dépravé pour

sentir la beauté de cet ouvrage : il le reçut d'un air froid & dédaigneux, & le jetta dans un coin de sa chambre. Il appella ensuite son camérier, & le chargea de faire donner à l'auteur une somme si modique, qu'elle ne suffisoit pas même pour payer le velin sur lequel l'ouvrage étoit écrit. Cet affront, le plus sensible que pût recevoir un homme de lettres, causa un dépit mortel à Gaza. Dans le premier mouvement de son indignation, il lui échappa un proverbe grec, dont le sens est que les ânes n'ont de goût que pour les chardons. Heureusement pour lui, le pape n'entendoit pas la langue.

La mort de Sixte IV causa de grands désordres dans Rome, qui ne furent appaisés que par l'élection de Jean-Baptiste Cibo, cardinal de Melfe, noble Génois, qui prit le nom d'*Innocent VIII.* On lui reproche d'avoir acheté les voix de plusieurs cardinaux. Il n'avoit que cinquante ans, lorsqu'il fut élu pape. Il avoit mené dans sa jeunesse une vie peu réglée, & avoit eu sept enfans de plusieurs femmes.

[1489.]

Zizim, frere de Bajazet, empereur des Turcs, étoit, depuis long-tems, au pouvoir des chevaliers de Rhodes, qui le gardoient

dans la commenderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou & de la Marche. Plusieurs princes avoient demandé aux chevaliers qu'ils le leur livrassent, pour s'en servir à faire la guerre contre son frere; mais le grand-maître de Rhodes résolut de l'envoyer au pape. Bajazet, instruit de ce dessein, envoya des députés au roi de France, pour le prier de ne pas permettre que Zizim sortît de ses terres. Cette ambassade ne produisit aucun effet. Zizim, du consentement de Charles VIII, fut mené à Rome, & présenté au pape. Le maître des cérémonies l'avertit que la maniere de saluer Sa Sainteté étoit de lui baiser les pieds. Cette cérémonie ne fut pas du goût du fier Zizim, qui ne voulut jamais s'abaisser à cette démarche qui lui paroissoit humiliante. Ce prince, âgé d'environ quarante ans, étoit d'une taille gigantesque : il avoit le regard farouche & cruel, le nez aquilin, le col & la poitrine fort larges.

[1490.]

Bajazet allarmé envoie des ambassadeurs au pape, qui promettent à Sa Sainteté cent vingt mille écus d'or, s'il veut retenir Zizim prisonnier. Le pontife reçoit, en même tems, une autre députation de la part du Soudan d'Egypte, qui lui de-

mandoit Zizim, afin de pouvoir faire la guerre aux Turcs avec plus d'avantage. On rend les plus grands honneurs aux ambaſſadeurs de Bajazet. Ils avoient apporté avec eux la ſomme promiſe, qui devoit ſervir à payer trois ans de la penſion de Bajazet, à raiſon de quarante mille écus. Le pape accepte la propoſition du Sultan ; ce qui ne l'empêche pas de lever toujours des décimes, ſous prétexte de faire la guerre à ce même prince avec lequel il venoit de traiter.

Les promeſſes du pape ne raſſuroient pas entiérement Bajazet : il réſolut de faire empoiſonner ſon frere. Un certain Chriſtophe Macrin, ſurnommé *le Picentin*, ayant été outragé par les gens du pape, ſe rendit à Conſtantinople, & promit au Sultan de le défaire du pape & de Zizim. Bajazet eut pluſieurs conférences avec ce traître, & lui promit le gouvernement de l'iſle de Négrepont, avec une flotte de deux cens galeres, s'il pouvoit empoiſonner la fontaine dans laquelle on puiſoit l'eau pour la boiſſon du pape & de Zizim. Il le renvoya chargé d'or, de pierres précieuſes, & d'autres préſens. Chriſtophe, muni d'une phiole d'un poiſon très-violent, partit de Conſtantinople ; mais, étant arrivé à Rome, il y fut arrêté pour d'autres crimes. Il avoua, dans les tourmens, l'affreux projet qu'il avoit

formé. Sur cet aveu, il fut condamné au dernier ſupplice, déchiré avec des tenailles ardentes; & ſes membres furent expoſés ſur les différentes portes de la ville.

Un orage affreux éclate, cette année, ſur Rome: le tonnerre frappe le clocher de l'égliſe de S. Pierre, & le renverſe. Le pape fut ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le laiſſa, pendant vingt-quatre heures, ſans connoiſſance. On le crut mort; & les cardinaux eurent la précaution de mettre à couvert un million recueilli des décimes, & deſtiné aux frais de la guerre contre les Turcs.

[1492.]

La ſanté du pape étoit toujours chancelante depuis ſon attaque d'apoplexie. Ne pouvant trouver aucun ſecours dans l'art de la médecine, il a recours à un Juif impoſteur, qui lui prépare un breuvage compoſé du ſang de trois jeunes garçons qui venoient d'expirer. Le pape, informé de ce forfait, ordonne qu'on arrête le Juif; mais ce malheureux ſe déroba par la fuite au châtiment qu'il avoit mérité. Innocent mourut quelque tems après, âgé de ſoixante ans.

On élit, pour lui ſuccéder, le cardinal Rodrigue Borgia, connu ſous le nom d'*A-*

lexandre VI. Ce pontife, qui deshonora par ses crimes le siége apostolique, fut redevable de son élévation à l'or qu'il sçut répandre à propos dans le conclave. Etant cardinal, il avoit eu d'une dame Romaine quatre fils, & une fille, nommée *Lucrèce.* Les commencemens de son pontificat semblerent annoncer un heureux gouvernement; mais, comme Néron, il ne tarda pas à dévoiler son caractere.

[1493.]

Christophe Colomb, envoyé par Ferdinand, roi d'Espagne, à la découverte des terres inconnues, étant de retour de son fameux voyage, le roi se hâta d'en donner avis au pape. Alexandre, par une vaine ostentation de son pouvoir, voulant accorder à Ferdinand ce qu'il ne pouvoit ni lui donner ni lui ôter, adresse un bref à ce prince & à son épouse Isabelle, par lequel il leur donne à perpétuité, à eux & à leurs successeurs toutes les isles & terres fermes, découvertes & à découvrir, vers l'occident & le midi.

[1494.]

Le pape, ne pouvant s'opposer à Charles VIII, qui s'avançoit à la tête d'une puissante armée, pour conquérir le royaume de Naples, envoie un ambassadeur à Bajazet,

pour lui repréſenter que le roi de France marche à Rome, pour enlever des mains du ſouverain pontife Zizim, frere de Sa Hauteſſe; que le deſſein de Charles eſt de s'emparer du royaume de Naples, de paſſer enſuite dans la Thrace, pour aſſiéger Conſtantinople, & qu'il eſt de l'intérêt du Grand-Seigneur d'arrêter dans ſa route un ſi dangereux ennemi. Bajazet, en conſéquence, écrit pluſieurs lettres au pape. Dans l'une de ces lettres, il tâche de lui perſuader de faire mourir ſon frere Zizim qu'il avoit en ſon pouvoir, lui promettant trois cens mille ducats, & une amitié conſtante pendant toute ſa vie.

[1495.]

Charles VIII, étant entré dans Rome en triomphe, force le pape de conclure avec lui un traité, par lequel Zizim devoit être remis entre les mains du roi de France, pour s'en ſervir comme il le jugeroit à propos, dans les deſſeins qu'il avoit ſur Conſtantinople. Alexandre VI rend le prince Turc par un acte ſolemnel, & dans une cérémonie publique; mais il le rend empoiſonné. Le malheureux Zizim, étant parti avec le roi, ſe ſent attaqué en chemin, d'un mal inconnu, qui le conduit au tombeau.

[1497.]

» Un soir, quatorzieme de Juin, le duc
» de Gandie, & les cardinaux de Valence
» & de Borgia, les deux premiers, fils natu-
» rels du pape, & le troisieme, son neveu,
» revenant assez tard d'un jardin proche l'é-
» glise de S. Pierre-aux-Liens, où ils avoient
» soupé avec la dame Vénotie leur mere, se
» retiroient dans leur palais. Le duc s'écarta
» un peu du chemin, avec un seul de ses
» estaffiers qu'il envoya, un moment après,
» chercher des armes. L'estaffier de retour,
» ne trouva plus son maître ; &, quelques re-
» cherches qu'on en pût faire le lendemain,
» on n'en put sçavoir aucune nouvelle : seu-
» lement on trouva dans la rue du Peuple
» la mule sur laquelle le duc étoit monté
» la veille. On fit des perquisitions plus
» exactes, & l'on apprit enfin d'un batelier
» que, vers minuit, il avoit vu, du bateau où
» il étoit couché, un homme monté sur la
» croupe d'un cheval, qui en portoit un
» autre couché devant lui sur la selle, &
» soutenu des deux côtés par deux autres
» hommes ; que tous ces gens, étant arrivés
» sur un pont du Tibre, avoient jetté dans la
» riviere celui qu'ils portoient ; que l'homme
» qui étoit sur le cheval, avoit demandé aux
» deux autres si celui qu'ils venoient de jet-

» ter, étoit allé à fond, & que, ceux-ci l'en
» ayant assuré, tous s'étoient retirés dans le
» moment. Aussi tôt le pape ordonna à des
» plongeurs d'aller sonder la riviere dans
» l'endroit marqué, qui étoit le lieu où l'on
» venoit de jetter le fumier & les immon-
» dices de la ville. Après avoir bien cher-
» ché, on trouva le corps du duc percé de
neuf coups d'épée. Il avoit encore ses ha-
» bits, & on ne lui avoit rien volé. »

Le public attribua ce meurtre à César Borgia, cardinal de Valence, frere cadet du duc de Gandie, jaloux de ce que le duc avoit plus de part que lui aux faveurs de Lucrèce Borgia, leur sœur & leur maîtresse.

[1500.]

Peu s'en fallut que le pape ne portât la peine des désordres affreux qu'il avoit introduits à la cour de Rome. Le jour de la fête de S. Pierre & de S. Paul, sur les quatre heures après-midi, une furieuse tempête, mêlée de pluie & de grêle d'une grosseur prodigieuse, accompagnée d'un tourbillon de vent impétueux, renversa un tuyau de cheminée sur la salle dans laquelle le pape s'entretenoit avec quelques cardinaux. Le plancher de l'appartement du duc de Valentinois, affaissé par la masse énorme de cette cheminée, s'enfonça tout-

à-

à-coup, & écrasa trois Florentins qui attendoient dans l'anti-chambre, pour avoir audience. Ces malheureux tomberent morts aux pieds du pape : lui-même pensa être accablé sous les briques, les pierres & les poutres ; mais le dais sous lequel il étoit assis, lui sauva la vie. On le trouva sous les débris à demi-mort, & dangereusement blessé ; & ses domestiques eurent bien de la peine à le retirer. Alexandre I avoit alors soixante-dix ans. On ne croyoit pas qu'il survécût à cet accident ; & déja l'on songeoit à son successeur, lorsqu'en dépit de tout le monde, il recouvra la santé.

[1502.]

Plusieurs princes d'Italie, entr'autres les Ursins, s'étoient ligués contre César Borgia, qui avoit été fait duc de Valentinois, & dont l'ambition sans bornes menaçoit leurs Etats ; mais le duc, ayant reçu de puissans secours de la part du roi de France, abbatit le parti de la Ligue, & força les seigneurs confédérés à conclure un traité de paix, qui ne fut pour ce prince perfide qu'un moyen plus sûr de se défaire de ses ennemis. La paix étant faite, le duc invite les principaux chefs de la Ligue, à venir le joindre avec leurs troupes à Sénigaglia. Ces seigneurs entrent dans la place sans défiance ; mais

auſſi-tôt, par l'ordre du duc de Valentinois; les uns ſont étranglés, les autres jettés dans de ſombres cachots.

Le pape, auſſi méchant que ſon fils, & agiſſant de concert avec lui, envoie prier le cardinal des Urſins, qui, ſe confiant au traité, étoit rentré dans Rome, de venir le trouver au Vatican, parce qu'il a quelque affaire importante à lui communiquer; mais l'infortuné cardinal n'a pas plutôt mis le pied dans le palais, qu'il eſt arrêté priſonnier. On ſe ſaiſit, en même tems, de tous ceux de cette famille, qui ſe trouvoient à Rome, & on les conduit au château Saint-Ange. Le pape force le cardinal des Urſins de ſigner un ordre, pour livrer au duc de Valentinois ſon fils toutes les places dont la maiſon des Urſins étoit en poſſeſſion: il le fait enſuite empoiſonner avec des cantharides. Le pontife, voulant perſuader au public que le cardinal n'étoit pas mort empoiſonné, fit porter ſon corps en plein jour, le viſage découvert, dans l'égliſe de ſaint Pierre, & voulut que tous les cardinaux aſſiſtaſſent à ſes funérailles.

[1503.]

Les thréſors du pape ſe trouvant épuiſés, le duc de Valentinois lui propoſe de ſe défaire du cardinal Cornetto, & de quelques

autres qui passoient pour les plus riches & les plus avares du sacré collége. Les papes étoient alors en possession d'hériter des cardinaux. Alexandre, qui n'étoit pas plus scrupuleux que son fils, accepte la proposition, & invite lui-même les cardinaux dont il vouloit se défaire, à venir souper dans la vigne du cardinal Cornetto, qui étoit assez proche du Vatican, & où l'on prépare par son ordre un repas magnifique. Sa Sainteté avoit fait mêler, entre plusieurs bouteilles d'excellent vin, une bouteille de vin empoisonné, destinée pour le cardinal Cornetto & ses collégues. On avoit fait remarquer cette bouteille au maître d'hôtel, & pris toutes les précautions possibles pour éviter quelque méprise. Il faisoit alors une chaleur extraordinaire. Le pape & le duc, étant arrivés à la vigne, veulent se rafraîchir, & demandent à boire; mais quelque soin qu'on eût pris d'instruire le maître d'hôtel, il se trompa, & présenta du vin empoisonné au duc de Valentinois & à sa Sainteté. Le pape, qui ne trempoit pas beaucoup son vin, fut attaqué sur le champ d'une colique violente, accompagnée de cruelles convulsions. Le duc, qui mêloit ordinairement beaucoup d'eau avec son vin, eut les mêmes symptomes, mais bien moins violens. Tous les remedes qu'on employa pour le pape furent inutiles. Il expira, quelques heu-

res après avoir avalé le poiſon. Le duc fut plus heureux. Après avoir pris tous les antidotes connus, il ſe fit mettre dans le ventre d'une mule encore vivante, ce qui lui ſauva la vie ; mais la violence du poiſon étoit ſi grande, que, pendant l'eſpace de ſix mois, il fut tourmenté par des douleurs très-aiguës. Ses cheveux & ſes ongles tomberent, & ſa peau ſe leva dans toutes les parties de ſon corps.

François Picolomini, cardinal de Sienne, ſucceſſeur d'Alexandre VI, ſous le nom de *Pie III*, paroiſſoit devoir corriger les abus qui s'étoient gliſſés ſous le dernier pontificat ; mais il mourut, vingt-ſix jours après ſon élection, regretté de tous les gens de bien. Julien de la Rovere, cardinal de S. Pierre-aux-Liens, élu pour lui ſuccéder, prit le nom de *Jules II*, & s'occupa de guerres & de combats, plutôt que du *ſoin* de réformer l'égliſe.

[1506.]

L'égliſe de S. Pierre du Vatican, que l'empereur Conſtantin avoit fait bâtir, commençoit à tomber en ruine. Jules conçoit le deſſein de la faire rebâtir entièrement, & de lui donner une forme plus majeſtueuſe ; voulant, par ce grand ouvrage, illuſtrer ſon pontificat. Le plan de

Ce superbe édifice fut donné par le célèbre Bradamante qui avoit rétabli en Italie le goût de l'architecture antique. Jules publia des indulgences pour tous ceux qui contribueroient à la structure de cet auguste bâtiment, devenu, par les divers accroissemens qu'il a reçus, le plus considérable qu'il y ait dans le monde. Il en posa la premiere pierre, le 18 d'Avril.

[1510.]

Jules, d'un caractere violent & impétueux, ne respiroit que les combats. Il commandoit ses armées en personne ; & sa main, destinée à bénir les peuples, étoit toujours armée du glaive. Ses démêlés, avec le duc de Ferrare & le roi de France, occuperent tout son pontificat, & le détournerent d'autres soins plus utiles. Son humeur guerriere pensa quelquefois lui être funeste. Etant un jour parti de Saint Félix pour se rendre devant la Mirandole, dont son armée faisoit le siége, le fameux chevalier Bayard, instruit de la marche du pontife, forma le projet de se saisir de sa personne, & de le conduire à Milan. Il partit, au commencement de la nuit, avec cent hommes d'armes. Jules étoit en litiere, précédé de ses équipages & de quelques-uns de sa cour. Heureusement pour lui, le

mauvais tems l'obligea de retourner ſur ſes pas, & de ſuivre l'avis du cardinal de Pavie, qui lui conſeilloit de remettre le départ à l'après-midi. Il n'étoit pas encore rentré dans Saint Félix, lorſque Bayard parut avec ſes ſoldats, & fondit ſur la petite troupe du pape. Jules deſcendit promptement de litiere, &, précipitant ſa marche, ſe réfugia dans le château. Il ne perdit, en cette occaſion, que quelques mulets qui portoient ſon bagage, quelques-uns de ſes domeſtiques, & deux évêques de ſa ſuite.

[1513.]

Dévoré par ſon ambition & par les inquiétudes continuelles que lui donnoient les révolutions d'Italie, Jules tombe dangereuſement malade, & ſe prépare ſérieuſement à la mort. Il pardonna aux cardinaux qui l'avoient dépoſé dans le ſecond concile de Piſe; mais il les déclara incapables d'aſſiſter à l'élection de ſon ſucceſſeur. « Comme Julien de la Rovere, » dit-il, je pardonne aux cardinaux ſchiſ» matiques; mais, comme pape Jules, chef » de l'égliſe, je juge qu'il faut avoir égard » à la juſtice. » Dona Félice de la Rovere, le voyant ſur le point d'expirer, lui demanda un chapeau de cardinal pour Gui de Montefalcone, ſon frere utérin. Il le

refusa, & lui repartit froidement que le sujet n'en étoit pas digne. Il tourna ensuite la tête de l'autre côté, & rendit le dernier soupir, âgé de soixante-dix ans. Il fut peu regretté de ceux même qu'il avoit comblés de bienfaits, parce qu'il obligeoit de mauvaise grace.

Le cardinal Jean de Médicis étoit à Florence, lorsqu'il apprit la mort du pape Jules II. Il prétendoit à la papauté, & partit aussi-tôt pour Rome. Il se fit porter en litiere, à cause d'un abscès qu'il avoit entre les cuisses, & voyagea si lentement, que les obséques du pape défunt étoient déja terminées & le conclave commencé, lorsqu'il y arriva. Après avoir fait jouer, pendant quelque tems, tous les ressorts de sa politique pour réunir en sa faveur les suffrages des cardinaux, il ne se trouvoit pas fort avancé; & le conclave paroissoit devoir durer encore long-tems, lorsqu'un accident bizarre fit ce que toutes les brigues du cardinal de Médicis n'avoient pu faire. Les mouvemens extraordinaires que ce prélat s'étoit donnés, en rendant visite, chaque nuit, à tous les cardinaux de sa faction, firent crever son abscès. Il en sortit une matiere infecte qui empesta les cellules voisines, qui n'étoient séparées que par de légeres cloisons. Les vieux cardinaux, qui étoient les plus contraires au cardinal de Médicis,

s'informerent d'où venoit cette odeur in-fecte. Les médecins, qu'on avoit eu soin de gagner, répondirent que l'infection étoit causée par la maladie du cardinal de Médicis, qui ne paroissoit pas avoir plus d'un mois à vivre. Cette décision fixa les incertitudes des vieux cardinaux. Jean de Médicis fut élu pape, & prit le nom de *Léon X.* Il n'avoit pas encore trente-six ans accomplis; & la joie que lui causa sa nouvelle dignité, lui fit bientôt recouvrer une santé si parfaite, que les vieux cardinaux eurent lieu de se repentir de leur crédulité.

Léon fit éclater la magnificence, qui lui étoit naturelle, dans la cérémonie de son couronnement. L'Italie n'avoit point vu depuis long-temps de pompe plus superbe. Il y avoit des arcs de triomphe dressés au bout de chaque rue. Tous les officiers de la cour de Rome étoient vêtus avec autant de richesse que de goût. Le pape fit son entrée solemnelle sur le même cheval qu'il montoit à la bataille de Ravenne, où il fut fait prisonnier, & qui s'étoit livrée un an auparavant, à pareil jour. Le duc de Ferrare avoit racheté ce cheval d'un cavalier de sa compagnie de gens-d'armes, auquel il étoit échu pour sa part du butin. Il fut dispensé, depuis ce jour, de tout service, & on le fit nourrir avec grand soin. La dépense

de cette fête coûta cent mille ducats. On remarque que, dans cette brillante journée, Jules de Médicis, frere naturel du pape, fit trois personnages différens. Il parut d'abord en chevalier de Rhodes, portant le grand guidon de S. Jean de Jérusalem. On le vit ensuite décoré de la pourpre Romaine; & enfin, la nouvelle de la mort de l'archevêque de Florence étant arrivée à Rome, le même jour, Jules fut pourvu de cet archevêché, & se montra revêtu des ornemens de cette nouvelle dignité. Léon fut toujours possédé du desir d'aggrandir sa maison, & cette passion lui fit commettre plusieurs injustices. Il tenta de dépouiller Maximilien Sforce du duché de Milan, sous prétexte que ce prince, devenu presqu'imbécille, n'étoit pas capable de gouverner cet Etat. Son dessein étoit de le faire passer entre les mains de Julien de Médicis, son frere, auquel il avoit fait épouser la sœur du duc de Savoye. Les intrigues, qu'il mit en œuvre pour faire réussir ce projet, font honneur à sa politique; mais la mort imprévue de Julien rompit toutes ses mesures.

[1515.]

Il réussit mieux dans son entreprise sur le duché d'Urbin. Cet Etat, voisin de Florence, étoit fort à la bienséance du jeune

Laurent de Médicis, ſon neveu, alors chef de cette république. Sans conſidérer l'injuſtice qu'il y avoit à dépouiller ainſi un feudataire du ſaint ſiége ſans aucun ſujet, il força le malheureux duc d'Urbin d'abandonner ſes Etats dont Laurent fut mis en poſſeſſion.

[1517.]

Le pape Léon entreprend d'achever le ſomptueux édifice de la baſilique de ſaint Pierre, que Jules II, ſon prédéceſſeur, avoit commencé; mais, ſon thréſor ſe trouvant épuiſé par les exceſſives dépenſes qu'il avoit faites, il imagine, pour rétablir ſes finances, un expédient dont les ſuites furent très-funeſtes à l'égliſe. Il envoya, dans tous les royaumes Chrétiens, des légats chargés d'accorder des indulgences plénieres à tous ceux qui voudroient contribuer aux frais de l'édifice. Les conditions, qu'il falloit remplir pour gagner ces indulgences, étoient ſi aiſées, qu'il n'y avoit perſonne qui ne pût les gagner dans toute leur plénitude. Le monde Chrétien fut diviſé en divers départemens. On établit dans chacun des collecteurs pour recevoir l'argent; & pluſieurs prédicateurs furent choiſis pour inſtruire le peuple des vertus de ces indulgences. Ce trafic ſolemnel des graces ſpirituelles donna lieu à Martin Luther de

s'élever contre les indulgences, & de former cette secte qui a causé tant de maux à l'Eglise.

Pandolphe Pétrucci, qui commandoit à Sienne, avoit rendu des services signalés à Léon X. Le cardinal, son fils, avoit même contribué beaucoup à son élection. Cependant le desir qu'avoit le pape de joindre l'Etat de Sienne à celui de Florence, lui fit perdre le souvenir de toutes les obligations qu'il avoit à la famille des Pétrucci; &, par la plus noire ingratitude, il résolut de la faire chasser de Sienne. A la faveur d'une sédition qu'il eut le secret d'allumer dans cette ville, les Pétrucci furent chassés, & leur place fut occupée par un homme devoué à la maison de Médicis; mais cette injustice pensa lui coûter la vie.

Le cardinal Pétrucci, indigné de l'outrage fait à sa famille, résolut de se venger de l'ingratitude du pape. Il forma une conspiration contre sa vie, dans laquelle entrerent les cardinaux Sodérini, Cornéto, Riaire & Sauli. Il y avoit en Italie un fameux chirurgien nommé *Verselli*, homme débauché, & capable des plus grands crimes. Les conjurés résolurent de se servir de son ministere, pour faire mourir le pape. Ce pontife, comme on l'a dit, avoit eu un abscès qui s'étoit ouvert, mais dont la plaie ne s'étoit jamais bien fermée. Il lui

falloit, par conſéquent, un habile chirurgien qui le ſuivît par-tout pour le panſer, lorſqu'il étoit néceſſaire. Il étoit facile à ce chirurgien d'empoiſonner les bandages qu'il mettoit ſur la plaie; & les conjurés firent tous leurs efforts pour que le pape ſe ſervît du miniſtere de Verſelli, qu'ils avoient gagné; mais, quelques repréſentations qu'on fit à Léon, il ne voulut jamais conſentir à changer ſon chirurgien, quoiqu'il fût mal-adroit & qu'il eût la main lourde. Sur ces entrefaites, on intercepta une Lettre que le cardinal Pétrucci écrivoit à ſon ſecrétaire, à la cour de Rome, nommé *Antoine Nini.* Cette Lettre étoit écrite en chiffres; circonſtance qui fit naître de grands ſoupçons dans l'eſprit du pape. Il envoya chercher Nini, & le contraignit de lui lire cette Lettre. Il s'y trouva quelques expreſſions équivoques, qui ſembloient déceler le deſſein du cardinal. Sur ces indices, Nini fut appliqué à la queſtion, & découvrit tout le ſecret de la conjuration. Perſonne ne ſçavoit ce qui s'étoit paſſé entre le pape & Nini; & les domeſtiques de ce dernier ignoroient ce qu'il étoit devenu. Par ce moyen, il ne fut pas difficile au pape d'attirer à Rome le cardinal Pétrucci, qui ſe tenoit toujours à la campagne depuis la diſgrace arrivée à ſa famille. Il envoya vers ce prélat le plus habile émiſſaire de la cour

de Rome, qui lui fit entendre que le pape étoit dans l'intention de rétablir son pere à Sienne, & qu'il n'attendoit que son retour à Rome, pour en conférer avec lui. Pétrucci se laissa persuader, & partit aussitôt; mais, dès qu'il se présenta dans l'antichambre du pape, il fut arrêté & mis dans un cachot. On dépêcha aussi-tôt un courier à Florence. Versélli fut pris dans cette ville, pendant qu'il jouoit au dés; & on le conduisit à Rome. Avant que la nouvelle de la détention du cardinal Pétrucci se fût répandue, le pape fit assembler tous les cardinaux qui se trouvoient alors à Rome. Il leur fit un discours véhément & pathétique, & se plaignit amèrement d'une conjuration formée contre sa vie par quelques cardinaux. Il ajoûta qu'il connoissoit les coupables; qu'il leur offroit le pardon de leur crime, pourvu qu'ils en fissent l'aveu en plein consistoire, mais que, s'ils s'obstinoient à garder le silence, il les abandonneroit à toute la rigueur de la justice séculiere. Alors les cardinaux Sodérini & Cornéto se prosternerent aux pieds du pape qui leur pardonna; mais il les condamna à une amende de dix mille écus chacun. Le cardinal Pétrucci, après avoir été longtems appliqué à la torture, fut étranglé dans son cachot par un Ethiopien. Le chirurgien Versélli fut traîné sur une claie,

pendu, tenaillé, & tiré à quatre chevaux. Le cardinal Riaire obtint ſa grace pour cent mille écus, & fut banni de Rome. Le pape pardonna au cardinal Sauli aux inſtantes prieres de ſa ſœur.

Quelque tems après, Léon X, s'appercevant que la plus grande partie des cardinaux étoient irrités contre lui, réſolut d'en créer un grand nombre de nouveaux qui lui fuſſent plus affectionnés. Dans cette vue, il fit une promotion de trente-un cardinaux, dont le plus illuſtre fut Pompée Colonne, qui devint, dans la ſuite, le plus dangereux ennemi de la maiſon de Médicis.

Léon faiſoit peindre la galerie du Vatican par le fameux Raphaël, cet artiſte inimitable dont les ouvrages font l'admiration des connoiſſeurs. Il alloit preſque tous les jours viſiter ſon travail, & ſe plaiſoit à s'entretenir avec lui. Le voyant un jour plus échauffé qu'à l'ordinaire, il lui tâta le pouls, & lui trouva de la fiévre. Il lui dit de s'aller mettre au lit, & lui envoya un chirurgien qui le ſaigna, ne ſçachant pas que l'émotion du peintre venoit de s'être trop livré aux plaiſirs de l'amour. Comme la ſaignée eſt très-dangereuſe en de pareilles conjonctures, Raphaël tomba dans une langueur qui termina ſes jours. Ainſi ce Léon X, protec-

teur déclaré des artiſtes célèbres, fut la cauſe innocente de la mort du fameux Raphaël, qui n'avoit alors que trente-ſix ans, & qui pouvoit encore laiſſer à la poſtérité un grand nombre de chefs-d'œuvres.

Jules Blanci, favori de Léon, le voyant jour accablé de pluſieurs affaires importantes, choiſit ce moment pour lui préſenter une requête à ſigner, eſpérant qu'il ne la liroit pas. Le pape, ſoupçonnant quelque myſtere, interrompit ſes occupations, & lut la requête. Il trouva qu'on le ſupplioit d'unir deux bénéfices ſitués dans deux provinces éloignées l'une de l'autre. Il demanda enſuite à Blanci combien on lui avoit promis pour faire paſſer cette requête. Le favori lui avoua ingénument qu'il devoit recevoir deux cens écus. Léon courut auſſi-tôt à ſa caſſette, en tira deux cens écus qu'il donna à Blanci, & déchira la requête.

[1521.]

La plaie, qui étoit reſtée au pape depuis l'ouverture de ſon abſcès, s'étant refermée tout-à-coup, les humeurs ceſſerent de couler; ce qui cauſa ſa mort.

Ce pape aima les arts & la littérature, autant qu'aucun prince de ſa famille, & peut-être plus qu'il ne convenoit à un ſouverain pontife. On lui reproche d'avoir

préféré les poëtes aux théologiens, & sur-tout d'avoir fait représenter, avec des dépenses excessives, des comédies trop libres.

[1522.]

Adrien Florent, évêque de Tortose, autrefois précepteur de Charles V, est élevé sur la chaire de S. Pierre, par les intrigues de l'empereur, son disciple. Il ne changea point de nom, comme avoient fait ses prédécesseurs depuis cinq cens ans, & se fit appeller *Adrien VI*.

Ce pontife, né à Utrecht, étoit fils d'un brasseur de bière, & avoit été élevé, par charité, au collége des Porciens à Louvain. Les progrès qu'il y fit dans la théologie & dans la philosophie, lui acquirent une grande réputation, & commencerent sa fortune.

Les Romains, qui desiroient avoir un pape Italien, furent très-irrités de son élection, & poursuivirent les cardinaux, au sortir du conclave, en les accablant d'injures. Le cardinal de Gonzague, passant sur le pont Saint-Ange avec plusieurs autres cardinaux, se tourna d'un air riant vers les plus mutins, & leur dit : «Je vous remercie » de ce que vous vous contentez de nous » dire des injures, tandis que nous méri- » tons d'être lapidés. »

Le

Le nouveau pape n'imita pas le faſte & la magnificence de ſes prédéceſſeurs. Il étoit bienfaiſant ſans être prodigue. Son zèle réforma pluſieurs déſordres qui s'étoient gliſſés dans le clergé. Il ne tenoit point de table, & mangeoit en ſon particulier, comme un religieux. Cette conduite, ſi conforme à celle des ſaints papes des premiers ſiécles, qui attira le mépris de tout le monde. On diſoit de lui, que c'étoit un honnête homme & un bon Chrétien, mais un médiocre pontife.

La haine qu'on avoit conçue contre ce digne pontife, étoit telle que, pendant l'eſpace d'environ deux ans qu'il occupa le ſaint ſiége, on attenta pluſieurs fois à ſa vie. Un certain Marius de Plaiſance, à qui le pape avoit ôté quelque emploi, réſolut de s'en venger, & de le tuer, lorſqu'il ſortiroit de ſa chambre; mais ce miſérable, après avoir attendu quelque tems inutilement, voyant que ſon complice ne venoit pas à l'heure marquée, craignit qu'il n'eût découvert la conſpiration, & ſe perça lui-même de ſon épée. Allant un jour célébrer la meſſe dans la chapelle pontificale, la voûte s'écroula, &, par ſa chute, écraſa quelques Suiſſes auprès du pape. Les prélats de ſa ſuite, témoins de cet accident, firent paroître par leurs manieres, qu'ils étoient fachés que le pape eût échappé à ce danger. Le peu-

ple même poussa l'impiété jusqu'à faire des imprécations contre la Providence qui lui avoit sauvé la vie.

[1523.]

Les vœux des Romains sont enfin comblés par la mort d'Adrien VI, arrivée le 14 de Septembre sur le soir. Ce pape fut inhumé dans l'église de S. Pierre, sous une tombe assez simple, sur laquelle fut gravée cette épitaphe. « Ici repose » Adrien VI, qui n'estima rien de plus mal» heureux pour lui, dans toute sa vie, que » de commander. »

Le cardinal Jules de Médicis lui succède. Il avoit dessein de retenir son nom de Jules; mais on lui dit, pour l'en détourner, que les papes. qui ne changeoient pas de nom, mouroient bientôt. Il fut assez foible pour le croire, & se fit appeller *Clément VII.* Ce pontife étoit fils naturel de Julien de Médicis, assassiné à Florence, dans la conjuration des Pazzi. C'est le premier bâtard qui ait occupé le siége apostolique. Plusieurs traits, relatifs à ce pape, se trouvent à l'article de FLORENCE.

[1525.]

La guerre, entre l'empereur Charles V

& François I, au sujet du Milanez, étoit alors plus vive que jamais. Jules de Médicis, après avoir inutilement exhorté les deux princes à la paix, embrassa le parti du roi de France, qui ne fut pas le plus heureux. Ce prince ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, & les François ayant été obligés d'abandonner le Milanez, un détachement des troupes de l'empereur entra dans Rome par surprise, & pilla le palais du pape, qui s'étoit retiré dans le château Saint-Ange. Ce pontife se voyant assiégé dans cette forteresse, conclut avec le commandant des troupes de l'empereur une trève de quatre mois; promit d'embrasser le parti de l'empereur, & de retirer les troupes qu'il avoit au service de la France & des autres puissances liguées contre Charles VI; mais Clément se vit à peine en liberté, qu'il oublia ses sermens; &, loin de retirer ses troupes, il en envoya de nouvelles.

[1527.]

L'empereur, irrité de la perfidie du pape, écrit au duc de Bourbon de chercher tous les moyens de punir le pontife de sa mauvaise foi. Le duc marche aussi-tôt vers Rome à la tête de quatorze mille hommes, & en forme le siége. Les soldats, animés par le

desir du pillage, montent à l'assaut avec une ardeur incroyable : lui-même les encourage par son exemple; mais, lorsqu'il montoit le premier, un coup de mousquet le renverse mort. Cet accident ne rallentit point le courage des soldats, qui, malgré les efforts de ses habitans, se rendent maîtres de Rome, & y exercent les plus affreux ravages. Cette ville, prise jusqu'à huit fois par des peuples barbares, ne fut jamais pillée avec tant de fureur qu'elle le fut alors par les mains des Chrétiens. Tous les désordres qui accompagnent le sac d'une ville, furent exercés dans Rome avec la violence la plus effrénée, pendant l'espace de neuf mois. Cette ville n'avoit jamais été si riche; & le butin que les soldats en retirerent, ne se peut estimer.

Le pape s'étoit renfermé dans le château Saint-Ange, dès qu'il avoit appris l'arrivée du duc de Bourbon. Il y fut assiégé par l'armée ennemie, & serré de si près, qu'on pendit une vieille femme, qui avoit voulu lui faire passer un panier de laitues par une corde qu'on avoit lâchée le long de la muraille du château. Le cardinal Pulci, renfermé avec le pape dans cette forteresse, fit, pour s'échapper, une tentative qui lui coûta la vie. A peine fut-il sorti, qu'il tomba de son cheval, & son pied resta engagé dans l'étrier. Le cheval, qui venoit de sentir l'é-

peron, ne rallentit point sa course, & traîna le malheureux cardinal sur le pont-levis du château. Presque tous les prélats de l'Europe écrivirent à l'empereur, pour solliciter la liberté du pape; mais Charles V, croyant que ce seroit un grand honneur pour lui d'avoir eu, dans l'espace de deux ans, deux prisonniers si illustres, un roi de France & un pape, répondit en termes ambigus, & songeoit même à faire conduire le pontife en Espagne. S'il n'exécuta pas ce dessein, du moins il vendit bien cher au pape sa liberté.

Cependant ce pontife souffroit beaucoup de la disette des vivres dans le château Saint-Ange. Il se vit enfin forcé de se rendre, & de capituler avec le prince d'Orange, qui avoit succédé au duc de Bourbon, dans le commandement des troupes. Il s'engagea de payer quatre cens mille ducats, & de remettre entre les mains de l'empereur, le château Saint-Ange, avec plusieurs villes de l'Etat ecclésiastique. Il fut encore stipulé que le pape demeureroit prisonnier dans le château Saint-Ange, jusqu'à ce qu'il y eût cent cinquante mille ducats de payés. Pour payer promptement cette somme, on vendit tout ce qu'on trouva dans le château Saint-Ange, & l'on mit à l'enchere trois chapeaux de cardinaux, qui furent donnés au plus offrant.

Après que l'armée impériale eut évacué Rome, les commissaires des quartiers dresserent un compte exact des filles ou femmes que les ennemis avoient rendues enceintes; & l'on trouva que le nombre se montoit à trois mille sept cens; & il s'en trouva encore plus de mille à la campagne, & aux environs de Rome.

Huit jours avant ce fatal évènement, un homme, habillé en hermite, âgé d'environ soixante ans, alloit dans les rues de Rome, vers l'heure de minuit, faisant sonner de tems en tems une clochette qu'il portoit en main, & prononçant à haute voix ces paroles : « La colere de Dieu va » bientôt tomber sur cette ville. » On arrêta cet homme extraordinaire. Le gouverneur l'interrogea; mais il n'en put jamais rien tirer que ces paroles : « La colere de Dieu » va bientôt tomber sur cette ville. » Le pape ne réussit pas mieux dans l'examen qu'il voulut faire de cet homme : la violence des tourmens ne put même arracher autre chose de lui, que cet oracle effrayant. Le prince d'Orange, successeur du duc de Bourbon, étant maître de Rome, fit mettre cet homme en liberté, & lui offrit de l'argent qu'il refusa. Trois jours après, il sortit de la ville, & l'on n'a jamais sçu ce qu'il est devenu.

[1529.]

Charles-Quint se rend à Boulogne pour s'y faite couronner, & pour conférer avec le pape des moyens de rétablir la paix. On lui fait, dans cette ville, la plus magnifique réception. Dès qu'on sçut qu'il approchoit, tous les sénateurs sortirent à cheval, & en habits de cérémonie. Il marcherent ensuite deux à deux devant l'empereur, comme pour le conduire & lui faire faire place. L'université en corps, & tous ceux qui étoient revêtus de quelque dignité dans la ville, allerent aussi au-devant de ce prince, plus de deux cens pas au-delà des portes. Les plus distingués d'entr'eux portoient un dais de brocard d'or & de velours cramoisi, sous lequel paroissoit l'empereur armé de pied en cap. Immédiatement après lui, suivoit à cheval Antoine de Leve, capitaine fameux, qui avoit fait avec honneur cinquante campagnes, & qui, dans son extrême vieillesse, pleuroit de joie de voir ses travaux si dignement récompensés. Le grand amiral André Doria venoit ensuite. Enfin on appercevoit l'aigle Romaine, porté par le vice-gonfalonnier de l'empire. Tous les officiers & les domestiques de l'empereur fermoient la marche. Au son des trompettes, des tam-

bours & des fifres, on arriva fur la place de l'églife cathédrale. Le pape, revêtu de fes habits pontificaux, affis fur un vafte échafaud couvert de riches tapis, & portant la triple couronne, attendoit l'empereur. Ce prince defcendit à quelque diftance de l'échafaud. En approchant du pape, il fe mit à genoux pour lui baifer les pieds; mais le pontife retira fes pieds, &, relevant l'empereur, l'embraffa fur les deux joues. Après les complimens ordinaires de part & d'autre, Charles fit préfent au pape d'une caffette d'argent, remplie de médailles d'or; & le pape donna à l'empereur une aigle impériale d'or, enrichie de pierreries.

[1534.]

Le pape Clément VII meurt, le 25 de Septembre de cette année, âgé de cinquante-fix ans. Ce pontife, amateur des arts comme la plûpart des princes de fon illuftre maifon, enrichit la bibliothéque du Vatican d'un grand nombre de livres rares & précieux. Alexandre Farnefe, doyen du facré collége, lui fuccéda fous le nom de *Paul III*.

L'excommunication lancée contre Henri VIII, & la féparation du royaume d'Angleterre d'avec l'églife Romaine en 1538;

L'établiffement de l'ordre des Jéfuites,

& l'approbation que le pape donna, par une bulle authentique, à ce nouvel inſtitut, en 1540;

La convocation du fameux concile de Trente, deſtiné à réformer les abus qui s'étoient gliſſés dans l'égliſe, dont l'ouverture fut indiquée pour le 13 Décembre 1545.

Tels ſont les principaux événemens qui diſtinguent le pontificat de Paul III.

[1549...]

Paul III, apprenant qu'Octave Farneſe cherchoit à s'emparer de la ville de Parme, appartenante au ſaint ſiége, fut tranſporté d'une ſi violente colere, qu'il en tomba en foibleſſe. Ceux qui étoient auprès de lui, le ſoutinrent, & le mirent ſur un lit où il demeura quatre heures ſans parler. Il ne revint à lui-même, que pour s'appercevoir que ſa fin n'étoit pas éloignée. Son corps, affoibli par les années, n'avoit pu réſiſter à une ſi vive ſecouſſe; & il expira, le 10 de Novembre, âgé de quatre-vingt-un ans. On remarque qu'avant de mourir, il ordonna qu'on remît la ville de Parme à Octave Farneſe. Ce pontiſe avoit de la littérature, & faiſoit aſſez bien des vers. Il eut une affection aveugle pour ſa famille, qui n'eut jamais pour lui que de l'ingratitude.

Le cardinal de Monté, ſon ſucceſſeur, prit le nom de *Jules III.* C'eſt l'uſage que le nouveau pape donne à quelqu'un de ſes amis ſon chapeau de cardinal. Jules accorda le ſien, avec ſon nom & ſes armes, à un jeune aventurier, ſon domeſtique, & qui n'avoit pas d'autre charge dans ſa maiſon, que celle de gouverner un ſinge. Ce jeune homme, ſe nommoit *Innocent*, & étoit né à Plaiſance de parens pauvres & obſcurs. Le cardinal de Monté, étant gouverneur de cette ville, eut occaſion de voir ce jeune homme qui cherchoit à ſe placer dans quelque endroit ; ſes manieres lui plurent : il ſe chargea de ſon éducation & le fit même adopter par ſon frere Baudouin.

Les cardinaux furent indignés de voir un inconnu ſans naiſſance & ſans mérite, décoré de la pourpre Romaine. Ils repréſenterent vivement au pape qu'il aviliſſoit la dignité de cardinal par la promotion d'un pareil ſujet. Jules leur répondit : « Vous m'a» vez bien élevé vous-même ſur le ſiége apoſ» tolique, quoique je n'euſſe aucun mérite. » Commençons, ajoûta-t-il, par avancer ce » jeune homme : s'il n'eſt pas encore digne » du cardinalat, il faut eſpérer qu'il le devien» dra. » La vie déréglée du nouveau cardinal démentit les eſpérances du pape. Quelques plaiſans le nommerent le cardinal

Simia, singe, faisant allusion à l'emploi qu'il avoit autrefois exercé.

[1555.]

Jules avoit dessein de rétablir l'autorité du saint siége en Angleterre : il en avoit même écrit à la reine Marie, qui paroissoit disposée à le seconder ; mais la mort, qui le surprit, l'empêcha de pousser plus avant son projet. On rapporte qu'étant pressé par son frere Baudouin de lui céder la ville de Camérino, & les cardinaux n'y voulant pas consentir, il feignit d'être malade pour être dispensé de tenir le consistoire ; mais, pour colorer sa feinte, ayant été obligé de changer son régime, il tomba sérieusement malade, & mourut.

Le cardinal de Sainte Croix, élu pour lui succéder, prit le nom de *Marcel II.* Ce pontife parut avoir de grandes vues pour la réformation de l'église, & forma plusieurs projets, qu'il n'eut pas le tems d'achever. Entr'autres, il méditoit d'instituer un ordre militaire de cent chevaliers tirés de toutes sortes de conditions & d'états. Il devoit en être le chef & le grand-maître. Tous les chevaliers lui auroient prêté serment de fidélité, & ils auroient reçu de lui une pension annuelle de cinq cens écus ; ce devoit être leur unique revenu. Toute dignité leur

auroit été interdite, excepté celle du cardinalat. Son dessein étoit d'employer ces chevaliers pour les nonciatures, les légations, les gouvernemens, les négociations, & toutes les autres affaires du siége apostolique. Déja plusieurs sçavans, qui demeuroient à Rome, avoient été faits chevaliers du nouvel ordre, & un grand nombre d'autres briguoient cet honneur.

Marcel ne voulut jamais permettre qu'aucun de ses parens vînt à Rome. Depuis qu'il fut pape, il ne vit pas même son frere & ses deux neveux. Quelqu'un lui ayant demandé si on leur donneroit un appartement au palais? « Qu'y ont-ils affaire, répondit-» il? est-ce leur maison? »

Un jour qu'il s'entretenoit avec le cardinal de Mantoue sur la difficulté de bien gouverner: « Je sçais, dit-il, que dans cette » matiere il vaut mieux promettre peu & » faire beaucoup. Cependant je ne laisse pas » de promettre beaucoup, afin que, si je » m'écarte du droit chemin, le souvenir de » mes promesses me fasse rougir de mon » erreur. »

L'ambassadeur d'Espagne lui ayant demandé la grace d'un gentilhomme Romain: » Je ne veux pas, dit-il, commencer par-là » mon pontificat. »

Le nouveau pape, ennemi du faste que ses prédécesseurs avoient pris plaisir d'éta-

ler, voulut même retrancher la compagnie de ses gardes, persuadé que le signe de la croix devoit être la seule défense du vicaire de J. C.

Ce pontife si estimable mourut le dixieme jour de son pontificat, regretté de tous les gens de bien. On a prétendu que son chirurgien, corrompu par ceux qui craignoient la réforme, l'avoit empoisonné en traitant un ulcere caché qu'il avoit à la jambe.

[1556.]

Le cardinal de Caraffe, élu pape sous le nom de *Paul IV*, se ligue contre l'empereur avec Henri II, roi de France; mais, quelque tems après, informé que ce prince avoit conclu une trève avec leur ennemi commun, il envoie en France le cardinal Caraffe son neveu, en qualité de légat, pour persuader au roi de la rompre. Le légat fit dans Paris une entrée pompeuse. On rapporte que, lorsqu'il distribuoit des bénédictions au peuple à genoux dans les rues, selon la coutume, au lieu de prononcer les paroles ordinaires, il disoit tout bas ces mots: « Puisque ce peuple veut être » trompé, qu'il soit trompé. »

Un incident, qui arriva à-peu-près dans le même tems, servit encore à ranimer la haine du pape contre l'empereur Char-

les V, & le roi Philippe son fils. Un messager du marquis de Sarria, ambassadeur de l'empereur à Rome, portant des Lettres au vice-roi de Naples, & passant par Terracine, fut arrêté par le gouverneur de cette ville, qui le soupçonna d'être chargé de quelque commission contraire aux intérêts du pape. Il fut ensuite envoyé à Rome. Le duc de Palliano, neveu du pape, ne le fit entrer dans la ville, que la nuit, & sous bonne garde : on le fouilla très-exactement, & on lui trouva des Lettres en chiffres, que Garcilasso de Véga, agent du roi d'Espagne à Rome, écrivoit au duc d'Albe. On déchiffra ces Lettres, & l'on connut que Véga pressoit le duc d'entrer sur les terres du pape, qui n'avoit encore rassemblé aucunes troupes pour sa défense. Là-dessus, Véga fut arrêté & mis en prison avec Antoine de Tassis, général des postes de l'empereur. Le pape, dans son ressentiment, voulut même excommunier l'empereur & son fils, sous prétexte qu'ils soutenoient les Colonnes, excommuniés & ennemis du saint siége ; mais le pontife ne tarda pas à se repentir de ses emportemens. Le duc d'Albe entra dans l'Etat ecclésiastique, à main armée ; & les progrès rapides de ce fameux général forcerent Paul IV à rechercher la paix.

[1557.]

Ce pontife, par un zèle un peu trop ardent pour la religion, étendit beaucoup l'autorité de l'inquisition, qu'il appelloit l'*antidote de l'héréſie*, & attribua même à ce tribunal la connoiſſance de pluſieurs procès qui n'étoient point de ſon reſſort. Le moindre ſoupçon étoit une preuve pour lui, lorſqu'il s'agiſſoit de la religion. Il n'avoit alors aucun égard ni au mérite ni à la qualité des perſonnes. Le cardinal Moron, prélat d'un très-grand mérite, & digne d'occuper le thrône pontifical, ne fut pas à l'abri du zèle inquiet & turbulent de Paul IV, qui le fit arrêter ſur quelques indices, & renfermer dans le château Saint-Ange. Moron, qui avoit défendu autrefois avec ſuccès les vérités orthodoxes contre les erreurs des Proteſtans, fut vivement indigné de ſe voir traité comme un hérétique endurci, par un pape qui lui étoit redevable de ſon élection. Paul IV, lui ayant fait faire ſon procès avec rigueur, reconnut ſon innocence, & lui envoya dire qu'il pouvoit ſortir de priſon ; mais le courageux cardinal ne voulut point uſer de cette permiſſion, & demanda qu'on le juſtifiât pleinement de l'accuſation honteuſe qu'on avoit oſé intenter contre lui. Le pape, confus de ſes

excès envers Moron, différa cependant de l'absoudre, pour ne pas se condamner lui-même; & ce ne fut que sous Pie IV, que Moron fut pleinement justifié.

[1558.]

Ignace, fondateur des Jésuites, étant mort, les principaux membres de cette société s'assemblent, & choisissent pour lui succéder le pere Laynez. Après l'élection, ils se rendirent au palais du pape qui les reçut avec bonté, & approuva leur choix. Ce pontife, se tournant vers le nouveau général, lui dit ces paroles remarquables, par le rapport qu'elles ont à l'évènement arrivé, il y a quelques années : « C'est donc » sur vous, mon cher fils, que le sort est » tombé ; vous avez été élu chef d'une » sainte compagnie, dont les commence- » mens ont été très-foibles, qui s'est élevée » au milieu des persécutions, deux choses » qui caractérisent les ouvrages de Dieu, » & qui, malgré tous les obstacles, a rendu » les services les plus importans à l'église... » Envisagez l'opprobre de la passion de J. C. » & l'ignominie de sa croix ! Voyez par quel » affreux sentier les saints sont arrivés à la » gloire ! Un tems viendra que vous serez » haïs & persécutés, qu'on vous affligera, » qu'on vous mettra à mort.... Prenez

» garde

» garde que la faveur des princes ne vous
» séduise.... Ne vous laissez point aveu-
» gler par les honneurs du siécle; ils seroient
» la cause de votre ruine. »

[1559.....]

Le cardinal Caraffe, le duc de Palliano & le marquis de Montebello, neveux du pape, abusoient de leur crédit & du pouvoir que leur confioit leur oncle, pour commettre des vexations inouïes, & pour se livrer impunément aux plus honteuses débauches. Le public murmuroit en secret contre eux; mais personne n'osoit en demander justice au pape, qui avoit une affection aveugle pour sa famille. Heureusement la licence des neveux du pape étoit montée à un tel excès, qu'il s'en apperçut lui même, & ne put s'empêcher d'en faire des plaintes. Quelques personnes, zélées pour le bien public, saisirent ce moment favorable, pour représenter au pape le scandale que causoit la mauvaise conduite de ses neveux, & lui firent appercevoir tous les abus qu'ils avoient introduits dans Rome. Le pape ouvrit alors les yeux; &, prenant une résolution généreuse, il fit assembler un consistoire nombreux, dans lequel, après avoir détesté la vie déréglée de ses neveux, il prononça contre eux un décret de ban-

nissement, qui fut exécuté à la rigueur. Cette action vraiment grande fit voir que le pape aimoit sincérement la justice, & lui fit beaucoup d'honneur.

Paul IV, attaqué d'une hydropisie, meurt le 18 d'Août, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Le peuple n'eut pas plutôt appris la nouvelle de sa mort, qu'il fit éclater la haine qu'il lui portoit. Une troupe de mutins courut vers la nouvelle prison de l'Inquisition; en fit sortir tous les prisonniers, & y mit le feu. Les armes des Caraffes furent arrachées avec violence de tous les endroits où elles étoient placées. Le commissaire de l'Inquisition fut tué dans le désordre, & sa maison réduite en cendres. La statue du pape, qui étoit au capitole, fut brisée par les séditieux. Ils en emporterent la tête qu'ils jetterent dans le Tibre, après l'avoir roulée pendant trois jours dans les rues de Rome. Le corps du défunt pape fut porté sans aucune cérémonie dans l'église du Vatican; &, pour le dérober à la fureur du peuple, on établit des archers qui le garderent jusqu'à ce qu'il fût déposé dans le tombeau.

[1560.]

Le cardinal Jean-Ange Médéchino, Milanois, élu pape sous le nom de *Pie IV*,

signale les commencemens de son pontificat par la perte des Caraffes, si puissans sous le règne précédent. Le cardinal Charles Caraffe, son cousin, Alfonse, & plusieurs autres de la même famille, sont arrêtés par l'ordre du nouveau pontife, & renfermés au château Saint-Ange. On rapporte que le cardinal Caraffe, se voyant conduit en prison, dit que les Caraffes avoient bien mérité ce cruel traitement, puisqu'ils avoient élu pour pape un homme tel que Médéchino.

[1561.]

Pie IV fit plusieurs réglemens pour l'embellissement de la ville de Rome. Il y fit amener à grands frais les eaux de plusieurs fontaines; &, dans tous les ouvrages qu'il entreprit pour la décoration de cette capitale du monde, il eut soin d'unir la magnificence à l'utilité. Un poëte fit à ce sujet deux vers latins, dont voici le sens: » Auguste fit bâtir de marbre la ville de » Rome, qui n'étoit encore que de briques; » mais, par les soins de Pie IV, cette ville » est devenue toute d'or. »

Un des plus utiles établissemens de ce pape fut l'imprimerie du Vatican, destinée à imprimer correctement les ouvrages des peres. Il en commit le soin au sçavant Paul Manuce.

Cette même année, Pie IV fait faire le

procès aux Caraffes qu'il retenoit prisonniers. Le cardinal Caraffe & le duc de Montorio son frere, convaincus d'avoir abusé de leur pouvoir, furent condamnés à mort. Le premier fut étranglé dans la prison; le second eut la tête tranchée sur le pont du château Saint-Ange: leurs corps furent exposés à la vue du peuple sur le même pont.

[1565.]

Benoît Accolti, fils d'un cardinal de ce nom, trame une conspiration contre le pape. Cet homme, visionnaire & fanatique, s'étoit imaginé que Pie IV n'étoit pas vrai pape; qu'après sa mort, le saint siége seroit occupé par un autre pontife, qui réformeroit entiérement les abus, & rendroit la paix à l'Eglise. Il faisoit espérer à ses complices qu'ils partageroient les thrésors de Pie IV. Il leur promettoit des châteaux & des villes; Pavie devoit être donnée à l'un, Crémone à l'autre. Il cherchoit depuis quelque tems l'occasion de tuer le pape; mais sa timidité la lui faisoit toujours manquer, lorsqu'elle se présentoit. De trop longs délais firent échouer la conspiration. La division se mit entre les conjurés, & le secret fut éventé. Ils furent tous arrêtés dans une nuit, & appliqués à la question. Ils firent paroître dans les tourmens plus de courage qu'ils n'en avoient

témoigné dans l'exécution de leur entreprise, & ne voulurent rien avouer. Accolti, affectant un rire forcé pendant qu'on le tourmentoit, déclara qu'un ange l'avoit excité à cette entreprise ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût mis à mort avec ses complices.

[1566.]

Michel Ghisleri, Dominicain, monte sur le siége apostolique, vacant par la mort de Pie IV, & se fait appeller *Pie V*. Il se rendit redoutable aux hérétiques, par plusieurs exécutions qu'il fit faire dès les commencemens de son pontificat. Aonius Paléaris, écrivain célébre, ayant osé dire que l'Inquisition étoit un poignard dégaîné contre les sçavans, fut brûlé par l'ordre du sévère pontife.

Les courtisanes, dont Rome étoit remplie, éprouverent aussi la rigueur de Pie V. Il voulut les obliger de sortir de la ville, ou de se marier, sous peine du fouet; mais, sur les remontrances de quelques seigneurs, il ordonna qu'elles se tinssent renfermées chez elles, & leur défendit expressément de se montrer dans la ville, ni le jour ni la nuit.

Pie V, n'étant encore que cardinal, avoit souvent exhorté un rabbin fort riche, nommé *Elie*, à renoncer au Judaïsme. Le

Juif lui avoit toujours répondu qu'il se convertiroit, lorsqu'il le verroit pape. Pie V, se voyant parvenu au pontificat, fit souvenir le Juif de sa promesse, & le somma de l'accomplir. Elie, fidele à sa parole, reçut le baptême en présence des cardinaux & d'une grande multitude de peuple, & fut nommé *Michel*.

[1568.]

Le cardinal Louis Simonette mourut cette année. On rapporte qu'un voleur, dont la figure & la taille avoient beaucoup de rapport avec celle de ce cardinal, eut la hardiesse de prendre son nom, ses habits & son équipage, & trompa par ce déguisement un grand nombre de personnes. Il parcourut plusieurs villes d'Italie, exerçant les fonctions d'un véritable légat; & par ce moyen, il amassa de grandes richesses. Il étoit suivi de plusieurs autres voleurs qui le traitoient d'Eminence, & lui rendoient extérieurement les plus grands honneurs. On découvrit enfin l'imposture, & le faux cardinal fut arrêté dans le Boulonnois. Son procès lui fut bientôt fait; lui-même avoua ses crimes, & fut pendu avec une corde d'or filé. On lui avoit attaché au col une bourse vuide, avec cette inscription: *Sine moneta; Sans monnoie*, pour marquer que

le fourbe n'étoit point le cardinal Simonette, mais un voleur alors *sans monnoie*.

[1572.]

Pie V meurt le premier de Mai, âgé de soixante-huit ans. Ce pontife, célébre par la sainteté de sa vie, par sa charité envers les pauvres, par un grand nombre de pieux établissemens, ne fut pas regretté du peuple, à cause de sa sévérité, & des rigueurs qu'il faisoit exercer par l'inquisition. Le Sultan Sélim, ayant appris sa mort, en fit faire des réjouissances publiques à Constantinople, pendant trois jours. Pie V étoit en effet le plus terrible ennemi de la puissance Ottomane. Il avoit beaucoup contribué à la fameuse victoire de Lépante, par les sommes immenses qu'il avoit fournies, & plus encore par ses prieres. On trouva dans ses coffres plus d'un million d'écus d'or, qu'il avoit amassés pour fournir aux frais de la guerre contre les Turcs. Le cardinal Hugues Buon-Compagno, Boulonnois, lui succéda sous le nom de *Grégoire XIII*.

La nouvelle du massacre de la S. Barthelemie ayant été portée à Rome, le nouveau pape, persuadé que cette sanglante tragédie étoit une chose très-utile à la religion, ordonna une procession, à laquelle il assista lui-même, pour rendre graces à

Dieu de cet heureux évènement ; &, pour en perpétuer la mémoire, il fit frapper quelques médailles, où lui-même est représenté d'un côté, & de l'autre un ange tenant une croix & une épée, exterminant les hérétiques, & particuliérement l'amiral de Coligni.

[1582.]

La suite des tems avoit introduit des erreurs sensibles dans le calendrier : les fêtes n'étoient plus célébrées dans leur tems; celle de Pâques sur-tout étoit considérablement dérangée. Plusieurs papes avoient inutilement entrepris de réformer le calendrier. Grégoire entreprend ce grand ouvrage, & a le bonheur d'y réussir. Il fit venir à Rome les plus habiles astronomes qui donnerent chacun leur avis. Celui de Louis Lilio, médecin de profession, & Romain de naissance, fut préféré à tous les autres ; &, sur son systême, Grégoire réforma le calendrier, qui fut depuis appellé *Grégorien*, & adopté dans tout le monde Chrétien.

[1585.]

Grégoire XIII, âgé de quatre-vingt-trois ans, meurt le 10 d'Avril, & est inhumé dans la magnifique chapelle Grégorienne, qu'il avoit fait bâtir dans l'église de saint Pierre de Rome.

L'histoire parle avec éloge de la piété & de la prudence de ce pontife. Son caractere étoit doux & modéré. Il étoit sobre, généreux & bienfaisant ; mais une trop grande affection pour sa famille, défaut commun aux papes, & trop de négligence à punir les désordres & les crimes des bandits, nuisirent à la réputation de Grégoire.

Le cardinal de Montalte, qui lui succéda, fut un homme d'un caractere singulier; l'histoire de ses premieres années peut paroître intéressante.

Sixte naquit, en 1521, dans un château de la province de la Marche, appellé *les Grottes*, & fut nommé *Félix*. Son pere, qui étoit pauvre, le plaça, dès l'âge de neuf ans, chez un riche bourgeois de son village, pour garder les moutons ; mais son maître, n'étant pas content de lui, le mit à garder les pourceaux. Un religieux de l'ordre de S. François, allant à Ascoli, ville de la Marche, pour y prêcher le Carême, s'égara dans le voisinage des Grottes, & chercha quelqu'un pour le remettre en son chemin. Le petit Félix n'étoit pas loin. Si-tôt qu'il vit ce religieux, il alla le saluer, & lui offrit son service. Le bon pere reçut avec joie les offres de cet enfant, & lui demanda le chemin d'Ascoli. Il lui répondit qu'il étoit tout prêt à le

conduite jusques-là, & se mit en même tems à marcher devant lui. Pendant le chemin, il lui parla avec tant d'esprit & de vivacité, que le bon religieux fut surpris de trouver des dispositions si heureuses dans un enfant réduit à la conditixn la plus vile. Ayant reconnu sa route, il remercia Félix, & voulut le renvoyer; mais l'enfant marcha toujours, sans faire semblant de l'entendre; ce qui l'obligea de lui demander en riant s'il avoit envie de venir avec lui jusqu'à la ville. Félix lui répondit, avec une hardiesse mêlée de modestie, qu'il le suivroit non-seulement jusqu'à Ascoli, mais jusqu'au bout du monde. Le religieux, étonné de la fermeté de cet enfant, résolut de le mener avec lui; mais il lui dit auparavant d'aller reconduire son troupeau chez son maître, & de le venir ensuite trouver dans le couvent de S. François d'Ascoli. Félix, qui ne vouloit point le perdre de vue, lui répondit que ses bêtes avoient coutume de s'en retourner d'elles-mêmes aux approches de la nuit; & continuant toujours son chemin, ils arriverent ensemble, sur la fin du jour, au monastere des Cordeliers. Ce fut-là que Félix fit ses études, & prit ensuite l'habit de l'ordre.

Le jour même qu'il fut fait profès, il donna des marques de cet esprit de fierté & d'indépendance, qui faisoit son carac-

tere. Le ſacriſtain l'ayant prié de répondre une meſſe, il lui répondit avec hauteur qu'il n'étoit plus novice. Cette repartie irrita le ſacriſtain, & lui fit dire que le gardeur de cochons ſe méconnoiſſoit déja.

Les progrès rapides qu'il fit dans ſes études, & ſur-tout dans la philoſophie, lui attirerent la jalouſie de ſes compagnons. Félix les irritoit encore par ſes railleries, & leur diſoit ſans ceſſe avec un air moqueur : « Veux-tu diſputer contre moi ? » Ces jeunes gens, offenſés de cette plaiſanterie, cherchoient à s'en venger par quelque tour de malice. Ils réſolurent un jour entr'eux de contre-faire le cri des pourceaux, d'auſſi loin qu'ils l'appercevroient, & ils ſe tenoient ſur ſon paſſage, pour lui donner ſans ceſſe cette cruelle mortification. Félix, ennuyé des ces inſultes, dit tout haut qu'il caſſeroit la tête au premier qui ſe trouveroit ſous ſa main, & ſaiſit à ce deſſein un gros bâton, où étoient attachées les clefs de l'égliſe. Le neveu du provincial alla, malheureuſement pour lui, recommencer la même avanie. Frere Félix, le trouvant à portée, lui déchargea un grand coup de ſon bâton ſur la tête, en lui diſant : « J'ai » gardé les cochons ; mais je ne l'ai jamais » été ; & puiſque tu les contrefais ſi mal, » c'eſt à moi à t'apprendre à mieux parler » leur langage. »

Ayant obtenu de ses supérieurs la permission d'aller voir le pape, qui passoit à Lucques, les autres religieux, jaloux de la préférence qu'on lui avoit accordée, disoient, en le regardant avec des yeux de mépris : « Voilà un bel homme pour » aller voir le pape ! » mais, comme il entendoit raillerie, & qu'il avoit la repartie prompte, il répondit en riant : « Je » vais prendre l'air de la papauté, pour » voir un peu comment je m'en accom» moderai. »

Il ne fut que trois jours à Lucques, à cause de la difficulté des logemens. Pendant ce tems, il s'informa, le plus exactement qu'il put, de tout ce qui concernoit la personne & la cour du pape. Un jour entr'autres, étant à table avec le gardien & son compagnon, il leur fit tant de questions sur ce sujet, que le compagnon ne put s'empêcher de lui dire en riant : « Je » crois franchement que vous avez envie » d'être pape ; » à quoi il répondit aussi en riant : « Je ne suis pas assez vieux pour » le pouvoir devenir si-tôt ; cependant, si la » Providence m'élevoit à cette dignité, je » me sens assez de courage pour l'accep» ter volontiers. »

Etant en voyage, son manteau, qu'il avoit mal attaché derriere lui, tomba sans qu'il s'en apperçût que long-tems après ;

& il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât ſur ſes pas pour le chercher. Le lendemain matin, ayant rencontré un marchand ſur ſa route, il le joignit, &, chemin faiſant, s'entretint avec lui. Le marchand, voyant tomber un peu de pluie, détacha un manteau de deſſus la croupe de ſon cheval, & s'en couvrit; mais pere Félix, ayant reconnu que c'étoit le ſien, ne fit pas d'autre cérémonie que de l'ôter à ce marchand, & de le mettre ſur ſes épaules.

Le pape Grégoire XIII s'affoibliſſoit de jour en jour, & paroiſſoit menacé d'une mort prochaine. Alors le cardinal de Montalte commença de contrefaire l'infirme & le moribond, ſe flattant qu'à la premiere élection, les cardinaux le choiſiroient comme un homme dont les infirmités rendroient bientôt la place vacante. Il ne marchoit jamais qu'appuyé d'un bâton, & le corps courbé à moitié vers la terre; ſa voix étoit tremblante & caſſée. Le cardinal de Saint-Sixte l'ayant un jour retenu à dîner, il fit ce qu'il put pour s'en défendre, diſant qu'il n'étoit plus propre à ſe trouver aux feſtins. Il fallut néanmoins ſe rendre; mais s'étant mis à table, il penſa s'évanouir deux fois. Le cardinal neveu lui dit: « Monſei» gneur, ſi vous ne mangez, vous mour» rez ſans avoir été pape.... A-t-on jamais » mis dans cette place, lui répondit Mon-

» talte, un vieillard infirme & moribond ?
» J'ai cru, ajoûta-t-il, que j'allois étouf-
» fer par un redoublement de mon mal de
» poitrine, qui m'ôte de tems en tems la
» respiration. » Le cardinal de Saint-Sixte
lui ayant là-dessus conseillé de prendre des
remedes propres à fortifier l'estomac : « Les
» remedes, lui dit-il, donnent quelque sou-
» lagement au mal, mais ne diminuent pas
» les années. » Il ne montoit jamais à che-
val, que quand il y étoit forcé ; & alors il
étoit une heure à se préparer, & à pren-
dre du secours & de l'aide de ses gens,
auxquels il disoit en soupirant : « Il me sié-
» roit mieux d'être porté en terre par quatre
» hommes, que de me promener sur une
» mule autour des murailles de la ville ; &
» j'aurois bien plus besoin d'un brancart
» que d'une monture. »

Le pape Grégoire étant mort, pendant les dix jours que dura la cérémonie de ses funérailles, ceux qui prétendoient lui succéder formoient des cabales, & s'intriguoient, eux & leurs amis. Montalte paroissoit ne se donner aucun mouvement, quoiqu'il desirât plus qu'aucun autre la papauté ; mais il tenoit une route si particuliere pour y arriver, que personne ne pouvoit s'imaginer qu'il en eût la moindre idée. Les uns le voyant avec cet air de simplicité stupide, qu'il affectoit à dessein, &

qui le faisoit appeller par mépris *l'âne de la Marche*, ne pouvoient se figurer qu'il prétendît à l'élection. Les autres ne pouvoient croire qu'on pût jetter les yeux sur un homme sujet à toutes les infirmités. Il paroissoit le moins sain & le moins vigoureux des cardinaux ; il n'étoit pas probable qu'ils missent sur le saint siége un sujet qu'ils traitoient eux-mêmes d'ignorant, & qui avoit à peine la force de se tenir sur ses jambes. Ce fut cependant à ces raisons que le cardinal de Montalte fut redevable de son exaltation. Après les discussions & les débats ordinaires en pareille occasion, la plûpart des cardinaux jetterent les yeux sur lui, comme sur un sujet qu'ils pourroient gouverner à leur gré, & qui leur laisseroit entre les mains toute l'autorité. Lorsque Montalte vit que la moitié des suffrages étoit pour lui, il commença de donner quelqu'essor à cette ambition qu'il avoit renfermée pendant plus de quinze ans. Il sortit de sa place, sans attendre la conclusion du scrutin ; &, jettant son bâton au milieu de la salle, il se redressa, & parut d'une taille beaucoup plus grande qu'auparavant ; mais ce qui fut encore plus surprenant, c'est qu'il cracha avec autant de force que l'auroit pu faire un jeune homme de trente ans. Tous les cardinaux, surpris d'un tel changement, se regardoient avec étonnement. Quelques-

uns sembloient déja se repentir de cette élection; ce que voyant le doyen, il dit tout haut : « N'allons pas si vîte, il y a de » l'erreur dans le scrutin; » mais Montalte lui repartit avec fermeté : « Le scrutin est » bon & dans les formes; » & puis ce même homme qui, deux heures auparavant, avoit peine à parler sans tousser, entonna le *Te Deum*, d'une voix si forte & si éclatante, que toute la voûte de la chapelle en retentit.

Les maîtres des cérémonies demandent ordinairement au nouveau pape, pendant qu'il est à genoux devant l'autel, s'il a pour agréable d'accepter le souverain pontificat. Un d'eux s'étant adressé à Montalte pour lui faire cette demande, il lui répondit, en le regardant d'un air grave & majestueux : » Je ne sçaurois plus recevoir ce que j'ai » déja reçu, mais j'en recevrois volontiers » encore autant, me sentant, par la grace de » Dieu, assez de force & de vigueur pour » gouverner non-seulement l'église, mais » le monde entier. »

On remarqua, lorsque les maîtres des cérémonies l'habilloient, qu'il se tournoit & étendoit les bras avec une promptitude & une force merveilleuse. Le cardinal Rusticecci, qui ne pouvoit comprendre une si grande métamorphose, lui dit assez familiérement : « Le pontificat, très-saint pere, » est

» eſt un ſouverain remede, puiſqu'il rend
» la jeuneſſe & la ſanté aux vieux cardi-
» naux malades. »

En ſortant du conclave, Sixte donnoit la bénédiction de la main droite, avec tant de grace & de promptitude, que le peuple, qui étoit accouru de toutes parts pour le voir, demandoit avec ſurpriſe : « Où eſt
» donc le pape ? Eſt-ce là le cardinal de
» Montalte, que nous voyions tomber de
» foibleſſe dans les rues, & qui pouvoit à
» peine ſe tenir ſur ſes jambes ? » Le cardinal de Médicis étant allé l'adorer ſelon la coutume, avec tous les autres cardinaux, & le voyant debout, appuyé tout droit contre le dos de ſon fauteuil, il lui dit : « Votre
» Sainteté a bien une autre mine & un au-
» tre air, que lorſque vous étiez cardinal. »
Sixte lui répondit : « Je cherchois alors les
» clefs du paradis ; &, pour les mieux trou-
» ver, je me courbois juſqu'à terre ; mais,
» depuis qu'elles ſont entre mes mains, je
» ne regarde que le ciel. »

Son maître de chambre vint lui demander ce qu'il vouloit qu'on lui ſervît à ſouper, parce qu'étant cardinal, il avoit coutume de dire ce qu'il vouloit manger à chaque repas ? Sixte le regardant fixement, lui dit : « Eſt-ce qu'on demande ainſi aux
» princes ſouverains ce qu'on ſervira devant
» eux ? Que l'on couvre ma table comme

» on couvre celle des rois, & alors je ver» rai ce qui sera le plus selon mon goût. »

Il fit mettre à sa table les cardinaux qui avoient eu le plus de part à son élection, & qui se flatoient de gouverner sous son nom. Ce repas ne fut guères agréable pour eux. Sixte ne les y avoit invités, que pour leur déclarer, par maniere de conversation, qu'il prétendoit tout voir par lui-même. Il ne leur permit pas seulement de lui répondre ; &, lorsque quelqu'un d'entr'eux vouloit dire quelque chose sur cette matiere, il l'interrompoit & le faisoit taire, en lui disant que l'Eglise n'avoit besoin que d'un seul chef.

Les souverains pontifes, le jour de leur couronnement, faisoient ouvrir les prisons, & délivrer les coupables. Cette indulgence attiroit les bandits & autres criminels, qui entroient volontairement en prison sur la fin du conclave, & se trouvoient ensuite justifiés & absous de tous leurs crimes. L'élection de Sixte en trompa plus de cinq cens, qui s'étoient volontairement enfermés dans le château Saint-Ange, & dans quelques autres prisons, ne doutant pas qu'ils n'obtinssent leur grace. Ils en étoient d'autant plus persuadés, que la simplicité de sa conduite, & sa douceur envers ceux qui avoient besoin de ses services, pendant qu'il fut cardinal, avoient fait croire que son règne seroit rempli d'in-

dulgences & de graces ; mais ces malheureux furent bien trompés. Deux jours avant le couronnement de Sixte, le gouverneur de Rome, & le commandant du château Saint-Ange l'allerent trouver pour régler avec lui la maniere de remettre les prisonniers en liberté. Ils lui demanderent s'il vouloit que la grace fût générale, ou s'il lui plaisoit en excepter quelques-uns ; & si ceux auxquels il accorderoit la liberté, seroient déchargés des dépens de leur condamnation? Le pape, irrité de ces questions, &, le visage tout en feu, leur répondit en ces termes : « De quels dépens, de quelles graces » & de quelles prisons osez-vous ici me » parler? Ignorez-vous votre métier, ou » prétendez-vous m'en apprendre un que » je ne veux point sçavoir? Les juges se sont » assez reposés, pendant le règne de mon » prédécesseur ; je ne prétends pas qu'ils » restent, pendant le mien, dans cette oisi- » veté honteuse. J'ai vu trop long-tems avec » douleur les crimes impunis dans Rome, » & je ne veux accorder aucun pardon aux » coupables. Rome n'a besoin que de juges; » & je prétends, en cette qualité, prendre » le glaive en main, & rendre mon ponti- » ficat recommandable par une exacte jus- » tice. Je défends donc qu'on fasse sortir de » prison aucun criminel, de quelque état & » condition qu'il soit. Je veux, en outre, que

» ces coupables ſoient plus étroitement reſ-
» ſerrés, & qu'on inſtruiſe promptement
» leur procès, afin d'en vuider les priſons
» pour faire place à d'autres. Que toute la
» terre apprenne que Dieu m'a élevé ſur la
» chaire de S. Pierre, pour le châtiment des
» crimes, & pour la récompenſe de la vertu.
» Je veux que, dès demain, on en juge
» quatre des plus coupables, deux deſquels
» ſeront pendus, & les deux autres dé-
» capités le jour de mon couronnement:
» ces exécutions ſerviront, outre l'exem-
» ple, à diminuer la foule du peuple, & à
» prévenir le déſordre & la confuſion qu'at-
» tirera cette cérémonie. »

Caſtelli, chanoine & tréſorier de ſainte Marie majeure, avoit rendu autrefois pluſieurs bons offices à Sixte auprès du cardinal Carpi, lorſque ce pontife n'étoit encore que ſimple religieux. Il crut qu'en faveur de cette ancienne amitié, il obtiendroit aiſément la grace de ſon neveu qui étoit dans les priſons. Ce jeune homme étoit accuſé & convaincu d'avoir violé une fille qu'il avoit enlevée d'entre les bras de ſon pere. Caſtelli avoit aſſoupi cette fâcheuſe affaire, en faiſant épouſer cette fille à ſon neveu; mais, comme on lui avoit fait ſon procès en crime de rapt, & qu'il falloit obſerver quelques formalités pour ſon entiere juſtification, ſon oncle jugea à propos de le

faire mettre en prison, persuadé que le nouveau pontife lui accorderoit son élargissement. La rigueur, avec laquelle on avoit déja traité quelques prisonniers, fit résoudre Castelli à présenter une supplique au pape, dans laquelle il lui représentoit que son neveu n'avoit commis que ce crime dans toute sa vie; qu'il étoit alors fort jeune; qu'il l'avoit suffisamment réparé par son mariage, & que le remors, qui lui en restoit, le faisoit recourir à sa clémence, pour participer aux graces de son couronnement. Le pape, après avoir lu la supplique, répondit à Castelli que l'amitié qu'il avoit eue pour Montalte, lui avoit été très-agréable, mais que Montalte, devenu pape, devoit oublier qu'ils eussent autrefois été amis, & de plus ignorer que le coupable fût son neveu; que s'il avoit quelque grace encore à demander pour lui, il falloit s'adresser à Dieu pour le salut de son ame. Le malheureux jeune homme fut en effet pendu, quelque tems après, à la porte de la maison devant laquelle il avoit commis ce crime. Les juges, qui avoient fait de nouvelles informations en faveur du coupable, avoient entendu des témoins qui ne traitoient point cette action de rapt; & le pere de la fille avoit déclaré que tout s'étoit passé de son consentement & de celui de sa fille. Mais le pape, ayant été averti par un

espion que ces nouvelles informations n'étoient pas conformes à la vérité, ordonna aux juges de lui apporter la premiere procédure. Il y vit que le pere de cette fille s'étoit rendu partie, & que les témoins, appellés à sa requête, déposoient du rapt. Irrité contre l'iniquité des juges, il ordonna que l'un d'eux seroit fouetté publiquement dans la salle du palais, à l'heure de l'audience, & l'autre chassé de Rome. Après avoir déclaré tout ce qui s'étoit fait d'injuste dans cette nouvelle instruction, le pape envoya chercher Castelli, après la mort de son neveu, & lui dit qu'ayant satisfait à la justice, il vouloit que l'amitié eût son tour. Il le nomma en même tems à l'évéché d'Ainantéa dans le royaume de Naples, & donna son canonicat à un de ses neveux.

Avide d'être instruit de tout ce qui se passoit, il choisit parmi les marchands, les avocats, les prêtres & les moines, les plus intelligens & les plus adroits pour lui servir d'espions, auxquels il donna de grosses pensions qu'on leur payoit réguliérement tous les six mois. Il distribua cinquante de ses espions dans l'Etat ecclésiastique, afin d'être instruit de la conduite des gouverneurs & des juges, des sentimens que le peuple avoit pour eux, & de ce qu'on disoit de lui-même dans tous les endroits. Il en

mit deux dans chaque ville considérable, qui ne se connoissoient pas l'un l'autre, & qui avoient chacun un chiffre & une adresse pour lui faire tenir leurs mémoires avec plus de sûreté. Il en envoya un pareil nombre dans tous les endroits de l'Italie, & du reste de l'Europe, où il y avoit des nonces, des internonces & d'autres ministres résidens de sa part, avec ordre d'observer exactement leurs démarches, & de l'en instruire incessamment. Il y en avoit encore cinquante dans Rome, qui avoient leurs emplois séparés. L'un avoit ordre de veiller seulement sur la conduite de deux ou trois cardinaux, que Sixte lui avoit nommés lui-même. Un autre étoit chargé d'observer les démarches de quelques princes & barons Romains. Un autre lui devoit rendre compte de tous les étrangers qui arrivoient à Rome. Un autre avoit soin de veiller sur les officiers & les prélats de la cour. Il y en avoit de préposés pour lui rapporter ce qui se disoit parmi le peuple; les nouvelles qui se débitoient dans les places publiques, & dans les boutiques des artisans. Sa curiosité s'étendoit si loin, qu'il se faisoit aussi rendre compte par ces mêmes espions, de la maniere dont en usoient, parmi le peuple, les pages, les estaffiers, & toutes sortes de gens de livrée, & de la conduite des soldats de sa

garde, & généralement de toute la milice de l'Eglise. Comme il sçavoit, par sa propre expérience, que les moines s'entretiennent assez librement de toutes les nouvelles qu'ils apprennent, & qu'ils ne sont pas les derniers à sçavoir ce qui se passe à la ville & à la cour, il n'y avoit point de couvent où il n'y eût un ou deux religieux qui lui rendoient un compte fidele de tout ce qui se passoit, & de tout ce qui se disoit dans la communauté.

Il fit publier un édit, par lequel il défendoit, sous peine d'encourir sa disgrace, qu'on criât *Vive le pape Sixte!* lorsqu'il iroit par les rues, quoique cela fût établi de tout tems, & que le peuple se fît un grand plaisir de ces sortes d'acclamations. Sixte eut plusieurs raisons de retrancher ces clameurs bruyantes : la principale étoit qu'il vouloit aller *incognitò* voir ce qui se passoit dans les tribunaux de la justice, dans les couvens, & dans les places publiques; & il fit observer cet édit avec tant de rigueur, que deux misérables, qui n'en avoient point eu la connoissance, s'étant avisés, lorsqu'il passoit, de crier *Vive le pape Sixte!* furent mis en prison, & y demeurerent, quelques jours, pour servir d'exemple aux autres. Aussi, lorsqu'on le voyoit dans les rues, le peuple, au lieu de sortir des maisons, & de faire une

double haie sur son passage, se retiroit, ne pouvant soutenir ses regards. Il ne trouvoit en son chemin, que de pauvres vieillards qui, n'ayant pas eu la force de prendre la fuite comme les autres, se jettoient à genoux, & le saluoient dans un profond silence. Cette frayeur s'étoit tellement répandue parmi la populace, que les meres & les nourrices n'avoient pas de meilleur moyen pour faire taire leurs enfans, que de leur dire : « Voilà le pape Sixte qui » passe. »

Sous le pontificat de son prédécesseur, les grands de Rome prenoient crédit chez les marchands, & les rebutoient ensuite, lorsqu'ils alloient demander le prix de leurs marchandises : ils les faisoient même indignement maltraiter, s'ils y retournoient une seconde fois. Ces pauvres marchands, craignant de perdre la vie avec leurs biens, n'osoient poursuivre en justice de pareils débiteurs. Sixte résolut de remédier à cet abus. Il envoya chercher un certain gentilhomme, qui devoit beaucoup & depuis long-tems, à un marchand chez lequel Sixte avoit aussi pris des étoffes. Il le contraignit de satisfaire le marchand en sa présence, & le fit ensuite mettre en prison. Il commanda en même tems à tous les marchands de lui apporter les parties de ceux auxquels ils avoient fait crédit; les ac-

quitta toutes, & se rendit ainsi leur créancier ; ce qui les allarma tellement, que la plûpart allerent trouver, la nuit, ces marchands avec de l'argent, & les conjurerent de les rayer de dessus leurs livres. Mais Sixte ayant été informé, par un espion, qu'un marchand lui avoit célé les dettes d'un certain gentilhomme, le fit mettre entre les mains de la justice, pour être puni de sa désobéissance. Les domestiques des cardinaux & des principaux officiers de la cour de Rome étoient, depuis longtems, à couvert de la prison pour leurs dettes, & prenoient à crédit beaucoup de choses chez les marchands, sans craindre d'être poursuivis par la justice : Sixte fit publier une ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux cardinaux de chasser de leurs palais les domestiques & autres officiers qui n'auroient pas acquittés toutes leurs dettes, dans huit jours, faute de quoi ils seroient contraints de les payer eux-mêmes.

Ce pontife se moquoit quelquefois de la mollesse & de l'indolence de Henri III, roi de France, qui s'attiroit tous les jours le mépris de ses sujets par ses ridicules parties de dévotion. Sçachant que le dessein des Ligueurs étoit de renfermer ce prince dans un couvent, & de le forcer à se faire moine, il dit un jour plaisamment : « J'ai fait tout

» mon possible pour me tirer de la condi-
» tion de moine ; le roi de France fait
» tout ce qu'il peut pour y tomber. »

Il disoit, en parlant de Henri IV, que c'étoit un grand prince; que sa tête étoit faite exprès pour la couronne de France, & qu'il n'y avoit dans le monde que trois monarques qui sçussent gouverner, lui Sixte V, Elisabeth & Henri IV.

Il eut la gloire d'exterminer entièrement les bandits dont l'Etat ecclésiastique étoit infecté. Par ses soins & par sa vigilance, il rendit le repos à ses sujets, & établit par-tout la plus grande sûreté. Ayant un jour apperçu le Barigel de la campagne se promener dans les rues de Rome, au lieu d'être, suivant le devoir de sa charge, à la poursuite des bandits, il commanda qu'on le fît venir devant lui. Ce pauvre homme qui avoit pris la fuite, si-tôt qu'il avoit vu le pape, fut bien effrayé, lorsqu'étant à genoux en sa présence, il lui demanda deux fois qui il étoit, avec un ton de voix terrible & un visage menaçant? Le Barigel, qui sçavoit qu'il étoit connu de Sixte, lui dit, en tremblant, qu'il étoit le Barigel de la campagne. Sixte lui répondit du même ton dont il l'avoit interrogé : « Hé
» quoi ! misérable, tu as l'insolence de men-
» tir devant le pape ? & comment est-il

» possible que tu sois le Barigel de la cam-
» pagne, puisque tu te promenes ainsi
» par la ville ? » Il l'envoya ensuite en prison, & l'on craignoit beaucoup pour sa vie; mais il le fit revenir devant lui, après qu'il eut soupé, & lui dit qu'il lui donnoit la vie, à condition qu'il lui apporteroit, dans huit jours, six têtes de bandits. Le Barigel, qui ne s'attendoit pas à un si doux traitement, tout transporté de joie, se prosterna, & baisa les pieds du pape. Il sortit de Rome, au moment même; alla rejoindre ses gens, & fit si bien son devoir, qu'avant le terme expiré, il présenta à Sixte quatre bandits en vie, & trois têtes de leurs camarades. Le pape lui en sçut si bon gré, qu'il lui donna, pour récompenser son zèle, une chaîne d'or de cinquante pistoles. Il faisoit mettre les têtes des brigands sur les portes de la ville, & des deux côtés du pont Saint-Ange, où il alloit quelquefois pour les voir. Le grand nombre de ces têtes répandoit une odeur infecte, qui incommodoit beaucoup les passans. Quelques cardinaux supplierent Sa Sainteté de les faire ôter; mais Sixte leur répondit : « Vraiment, Messieurs, vous
» êtes bien délicats de ne pouvoir souffrir
» la mauvaise odeur de ces têtes qui ne
» sont plus en état de nuire à personne;

» pour moi, je trouve que les têtes de ceux
» qui assassinent les voyageurs, sont d'une
» odeur bien plus incommode. »

La sévérité de Sixte fut cause que les vagabonds & les bandits, n'osant plus demeurer dans l'Etat ecclésiastique, se refugierent sur les terres des autres Souverains d'Italie, moins attentifs & moins rigoureux, & y exercerent de grands ravages. Tous ces princes se plaignirent hautement que le pape avoit établi la sûreté dans ses Etats, aux dépens du repos & de la vie de leurs sujets. Quelques-uns même lui envoyerent des ambassadeurs pour lui porter leurs plaintes; mais le pape leur répondit:
» Que vos maîtres m'abandonnent leurs
» Etats; je les nettoierai comme j'ai fait
» ceux de l'Eglise. S'ils en usoient comme
» moi, toute l'Italie seroit dans une entiere
» sûreté. Les Souverains font des miracles,
» quand ils veulent. »

Un jeune Florentin, qui n'avoit pas encore dix-sept ans, ayant fait quelque résistance à des Sbires, ou archers, qui vinrent saisir un cheval dans la maison de son maître, le pape le fit condamner à mort. Le gouverneur de Rome lui ayant représenté que les loix ne permettoient pas de faire mourir un criminel si jeune; Sixte répondit au gouverneur: « Pour que la jeunesse de ce

voit revenir de sa surprise, & trembloit à mesure qu'il approchoit de Rome. Dès qu'il fut arrivé, on le mena devant Sa Sainteté, qui lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir jamais vu à Macérata ? Ce pauvre homme, transi de peur, lui répondit que non. « Hé quoi ! ajoûta Sixte ; » ne te souvient-il point de m'y avoir vendu » une paire de souliers ? » Le cordonnier, plus embarrassé que jamais, haussoit les épaules, & témoignoit par cette contenance qu'il n'avoit aucun souvenir de ce qu'on lui demandoit. « Eh bien ! lui dit le » pape, je sçais que je suis ton débiteur, & » je t'ai fait venir ici pour m'acquitter de » cette dette. » Ce discours, qui augmentoit de plus en plus l'embarras du cordonnier, lui fit perdre entièrement la parole ; mais Sixte lui expliqua ainsi tout le mystere : » Tu m'as autrefois vendu une paire de » souliers, sur laquelle tu me fis crédit d'un » jules, que je m'obligeai de te payer avec » les intérêts, lorsque je serois devenu pape ; » puisque je le suis devenu, il est juste que » je satisfasse à ma parole. » Il envoya, en même tems, chercher son majordome, & lui dit : « Voyez un peu à quoi se mon» tent, depuis quarante ans, les intérêts » d'un jules, à raison de cinq pour cent » par an ; &, quand ce calcul sera fait, » joignez le principal à cette somme, & la » donnez

» donnez à cet homme. » Il congédia ensuite le cordonnier, & dit à son majordome de remarquer s'il paroîtroit satisfait de ce payement. Le cordonnier sortit de la chambre du pape, croyant recevoir une grosse somme ; mais, lorsqu'il vit que le majordome ne lui donnoit qu'environ trois jules, il se retira tout confus, en murmurant ; & rencontrant, au sortir du palais, plusieurs gens de son pays, qui l'attendoient avec impatience, pour sçavoir ce que Sixte lui vouloit, il leur dit que Sa Sainteté l'avoit fait venir à Rome pour lui donner trois jules *, & se plaignoit hautement qu'on lui eût fait faire pour si peu de chose un voyage qui lui coûtoit déja plus de vingt écus, sans compter la dépense du retour. Sixte éclatoit de rire au récit que lui firent ses espions des plaintes de ce cordonnier qui tenoit encore, en sortant de Rome, ses trois jules dans la main, & crioit contre un procédé si ruineux pour lui. A peine étoit-il hors de la ville, qu'il reçut ordre de revenir parler au pape, qui lui demanda s'il avoit quelque fils? Il en avoit heureusement un, religieux Servite, & qui de plus étoit un prêtre de bon exemple. Sixte lui ordonna de le faire venir à Rome, avant

* Le jules est une petite monnoie d'argent qui vaut cinq sols en Italie.

qu'il en partît ; & il le pourvut d'un petit évêché dans le royaume de Naples. Il dit ensuite au cordonnier : « Faites présente-»ment votre compte, & voyez si je vous »paye comme il faut les intérêts de votre »jules. »

Le tour qu'il joua à un Augustin n'est pas moins plaisant. Avant qu'il eût quitté son ordre, un jour qu'il voyageoit, il alla loger le soir dans un petit couvent d'Augustins, ne voulant pas loger dans les maisons de son ordre, pour des raisons particulieres. Le prieur, nommé le *pere Salviati*; le reçut très-bien ; &, parce que la chambre des hôtes étoit trop incommode, il lui donna la moitié de son lit. Frere Félix, en partant le lendemain matin, soit qu'il voulût éprouver la générosité de ce prieur, soit que l'argent lui eût effectivement manqué, lui demanda quatre écus à emprunter sur son billet, promettant de les lui rendre au plutôt. Salviati les lui donna; mais Félix contrefit son écriture, & signa le billet d'un autre nom que le sien. Quelque tems après, l'Augustin, n'entendant point de nouvelles de son débiteur, s'informa de quelques religieux de l'ordre de S. François, où pouvoit être un de leurs confreres qu'il leur nomma par le nom que Félix avoit pris dans le billet; mais il n'en put tirer aucun éclaircissement, n'y ayant point de reli-

gieux dans tout l'ordre de S. François, qui s'appellât ainſi. Sixte, étant devenu pape, ſe rappella cette aventure par le moyen de ſon journal. Il ordonna auſſi-tôt au général des Auguſtins, en cas que le pere Salviati fût encore en vie, de le faire venir à Rome en diligence. Ce religieux étoit alors très-brouillé avec ſon évêque, au ſujet de quelques conteſtations aſſez ordinaires entre les évêques & les réguliers. Ce prélat s'en étoit plaint à la congrégation des cardinaux. Le général crut que le pape envoyoit chercher Salviati pour le châtier ſur les plaintes de ſon évêque. Cependant il obéit pour ne pas irriter le pape, & fit conduire ce religieux par quatre freres qui le garderent, le long du chemin, comme auroient pu faire des Sbires. L'évêque, ayant ſçu de quelle maniere on conduiſoit Salviati à Rome par ordre du pape, s'imagina qu'on le menoit en priſon, & que la congrégation, à laquelle il s'étoit plaint, alloit lui faire ſon procès. Si-tôt que Salviati fut arrivé à Rome, ſon général le mena chez le pape. Le pape renvoya le général, & fit entrer Salviati tout ſeul dans ſa chambre. Ce pauvre religieux, à qui la peur laiſſoit à peine la liberté de parler, perſuadé qu'il étoit queſtion de la querelle entre ſon évêque & lui, s'excuſoit de ſon mieux, & tâchoit de juſtifier ſon inno-

cence. Sixte, qui n'avoit jamais entendu parler de ce différend, feignit néanmoins d'en être inſtruit, & lui dit d'un ton grave & ſérieux. « Je ſçais que vous avez » tort, & que vous avez manqué de reſpect » à votre évêque, qui eſt un prélat de très-» grand mérite ; mais je vous ai fait venir » ici pour une autre affaire. On vous accuſe » d'avoir détourné le revenu de votre » couvent : je veux vous en faire rendre » compte ; mais il faut auparavant que vous » en demeuriez d'accord. » Salviati reprit un peu ſes eſprits, quand il vit qu'il ne s'agiſſoit que de cette affaire dont la recherche ne lui pouvoit être qu'avantageuſe, ayant, par ſa bonne économie, augmenté le bien de cette maiſon. Il dit au pape, avec une grande humilité, qu'il ſe ſoumettoit à ſouffrir telle peine que Sa Sainteté voudroit lui impoſer, en cas qu'on pût prouver qu'il eût mal adminiſtré les revenus de ſa communauté. Sixte lui répondit, comme s'il eût été en colere : « Prenez bien garde à » ce que vous dites ; car j'ai des preuves » en main pour vous convaincre. » Salviati ne répondit qu'en proteſtant de nouveau de ſon innocence. Alors Sixte lui dit : » N'eſt-il pas vrai qu'étant prieur, l'an 1564, » il paſſa un religieux de S. François par » votre maiſon auquel vous donnâtes qua-» tre écus ? Or je vous demande ſi vous

» avez dû disposer ainsi de l'argent de votre
» communauté? » Salviati se souvint aussi-
tôt de l'affaire; mais, ne pouvant pas s'ima-
giner que Sixte fût le religieux auquel il
avoit prêté cet argent, il lui dit : « Il est
» vrai, très-saint pere, & je lui en aurois
» donné davantage, s'il me l'avoit de-
» mandé, parce que ce religieux me parut
» homme de mérite, & digne d'être obligé;
» mais j'ai bien connu depuis que ce n'é-
» toit qu'un fourbe, parce qu'il m'a laissé
» un billet signé d'un nom supposé, & dont
» je n'ai pu tirer depuis aucun éclairciffe-
» ment. » Le pape se mit à rire, & lui dit :
» Ne vous mettez plus en peine pour le
» trouver : vous n'y réussiriez pas; mais il
» m'a chargé d'acquitter cette dette & de
» vous faire ses remercîmens. N'êtes vous
» pas content que j'aie pris sa place, & que
» je sois devenu votre débiteur? » Salviati
commença de croire que le pape étoit celui
qu'il venoit de traiter de fourbe : il s'ima-
gina de trouver dans les traits du pontife
son air & sa ressemblance. La frayeur le
saisit aussi-tôt, lorsqu'il songea aux termes
outrageans dont il s'étoit servi. Sixte, qui
remarquoit son inquiétude, le rassura par
ces paroles. « Il est tems que je vous té-
» moigne ma reconnoissance. Je suis ce
» même frere que vous obligeâtes si géné-
» reusement. Vous me donnâtes la moitié

» de votre cellule. Il eſt juſte que je vous
» donne à mon tour un logement chez
» moi. » Il fit, en même tems, appeller le cardinal de Montalte, ſon neveu, & lui ordonna de faire donner une chambre au pere Salviati dans ſon appartement, & de le faire manger à ſa table. Pendant un mois que Salviati demeura dans le palais, Sixte eut pluſieurs entretiens avec lui, dans leſquels, ayant reconnu ſa capacité, il le pourvut d'un évêché conſidérable dans le royaume de Naples ; ce qui fit dire à Paſquin, que les évêchés ne valoient plus que quatre écus la piéce.

Les Jéſuites, qui avoient abſolument gouverné le défunt pape, firent tous leurs efforts pour gagner les bonnes graces de celui-ci. Ils donnoient ſouvent de petits ſpectacles dans leur maiſon au jeune cardinal de Montalte, eſpérant qu'il engageroit ſon oncle à prendre un confeſſeur dans leur ſociété. Il prit un jour un moment qu'il crut favorable pour lui faire cette propoſition ; mais Sixte, après l'avoir écouté, lui répondit d'un air fort ſérieux :
» Il ſeroit beaucoup plus à propos, mon
» neveu, que je confeſſaſſe les Jéſuites, que
» de les choiſir pour mes confeſſeurs. » Sa Sainteté étant allé dire la meſſe, à leur priere, dans l'égliſe du collége Grégorien, les écoliers réciterent en ſa préſence quan-

tité de vers à la louange de ſon prédéceſſeur, dont la ſociété avoit reçu de grands bienfaits. Le pape, après avoir écouté ces enfans avec beaucoup d'attention, ſe tourna vers les Jéſuites, & leur dit : « Vous » croyez, ſans doute, parler à Grégoire ? » mais vous vous trompez ; car je m'ap» pelle Sixte ; & je vous promets que je » profiterai, pendant mon pontificat, des foi» bleſſes de mon prédéceſſeur. » Quelque tems après, les Jéſuites le ſupplierent encore d'aſſiſter à la ſolemnité d'une de leurs fêtes. Le pape entendit chez eux la meſſe, & alla viſiter enſuite toute leur maiſon. Ils lui firent remarquer la propreté de leur cuiſine, & celle de leur réfectoire. Sixte leur dit alors : « J'aimerois beaucoup mieux » voir votre thréſor. » Le recteur lui répondit qu'ils n'avoient jamais été ſi pauvres qu'ils l'étoient alors. « Tant mieux » pour vous, mes peres, repartit le pape ; » plus vous ſerez pauvres, meilleurs vous » ſerez. »

Sixte entendant un jour parler de quelques maiſons illuſtres d'Italie : « Pour moi, » dit-il, je ſuis d'une maiſon plus illuſtre » encore. La maiſon de mon pere eſt à » demi-découverte ; les murailles ſont cou» vertes de vieilles nattes ; & le ſoleil pou» vant y entrer de tous côtés, je puis me » vanter qu'elle eſt une des plus éclatantes

» de l'Europe. » La ſignora Camille, ſœur du pape, étant venue à Rome, pluſieurs cardinaux allerent à ſa rencontre, &, avant de la préſenter au pape, la conduiſirent dans un palais voiſin, où ils la firent habiller en princeſſe. Ils la menerent ainſi vêtue chez le pape, qui, la voyant ſi magnifique, feignit de ne la pas connoître, & demanda où elle étoit? Le cardinal Alexandrin, qui donnoit la main à Camille, dit au pape, en lui préſentant ſa ſœur : « La voilà, très-ſaint pere ; » mais Sixte répondit avec dédain : « Je n'ai qu'une » ſœur qui eſt une pauvre bourgeoiſe des » Grottes de Montalte, & non pas une » princeſſe Romaine. » En achevant ces paroles, il ſe retira dans une autre chambre. Camille comprit la cauſe de la froideur de ſon frere : elle reparut devant lui, le lendemain, avec ſes habits de villageoiſe. Sixte ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il l'embraſſa tendrement, & lui dit : « Vous » êtes à préſent véritablement ma ſœur, » & je ne prétends pas qu'un autre que » moi vous donne la qualité de princeſſe.

[1587.]

On vit, un matin, dans les rues de Rome Paſquin avec une chemiſe ſale & craſſeuſe ; Marforio lui demandant la raiſon d'une ſi grande mal-propreté, il répondit : « C'eſt

» que ma blanchiſſeuſe eſt devenue prin-
» ceſſe, » voulant reprocher à la ſignora
Camille, ſœur de Sixte, qu'elle avoit
coulé la leſſive. Cette piquante raillerie lui
ayant été rapportée, il donna ordre qu'on
fît une exacte perquiſition de celui qui en
étoit l'auteur. N'en ayant pu apprendre de
nouvelles, il fit publier, à ſon de trompe,
qu'il s'engageoit, foi de pape, de faire
grace de la vie, & de donner encore deux
mille piſtoles à quiconque avoit fait cette
Paſquinade, pourvu qu'il vînt lui-même
s'en avouer l'auteur. Quoique celui qui
avoit imaginé ce trait ſatyrique fût unique-
ment le maître de ſon ſecret, il ſe laiſſa
tenter par les deux mille piſtoles, & alla
ingénument ſe déclarer à Sixte. Surpris
de la témérité de cet homme, le pape lui
dit : « Je ſuis engagé à vous tenir parole;
» je vous donne la vie, & je veux que
» vous touchiez tout-à-l'heure l'argent que
» je vous ai promis. » Il lui fit, en même
tems, compter les deux mille piſtoles; &,
après lui avoir demandé s'il étoit content
de lui, il ajoûta : « Vous voyez avec
» quelle exactitude j'ai ſatisfait à ma pro-
» meſſe; mais je me ſuis réſervé, en même
» tems, le pouvoir de vous faire couper
» les mains & la langue, pour vous empê-
» cher d'écrire & de proférer déſormais de
» ſemblables médiſances. » Il ordonna, en

effet, qu'on lui coupât les mains, & qu'on lui perçât la langue, non pas tant pour avoir fait une raillerie si sanglante contre lui, que pour avoir eu la hardiesse de se présenter pour gagner les deux mille pistoles.

Un poëte Napolitain, qui s'étoit établi dans Rome, fit paroître quelques vers à la louange de certaines dames Romaines, entre lesquelles il y avoit une femme d'une vertu reconnue, mais dont le mari n'étoit point ami de l'auteur. Après avoir dit beaucoup de bien de cette femme, le poëte finissoit son article par ce vers :

Mais cette Dame enfin ne refuse personne.

Une copie de ces vers, qu'on faisoit courir par la ville, tomba entre les mains du mari. Il l'apporta au pape qui donna ordre, en même tems, au Barigel d'arrêter ce poëte, & de le lui amener. Ce malheureux fut conduit par une troupe de Sbires en la présence du pape, qui tenoit en main la copie de ses vers. Il lui demanda s'il en étoit l'auteur? Cet homme le lui avoua ingénument, & ajoûta, pour s'excuser, que ce qu'il y avoit d'injurieux dans ces vers, étoit le pur effet d'une licence poëtique; que cette liberté avoit été accordée de tout tems aux peintres & aux poëtes, & qu'enfin la nécessité de la rime l'avoit obligé de s'exprimer ainsi. Tous les

assistans ne purent s'empêcher de rire de cette bizarre excuse. Le pape seul lui répondit d'un ton grave & sérieux : « Si, » vous autres petits poëtes, prenez la licence » de faire de pareils vers, je crois que les » papes pourront jouir du même droit. » Voyons donc un peu si je pourrois en- » core faire des vers, & les tourner selon » mon goût. » Après avoir rêvé l'espace d'un moment, il prononça ces deux vers :

> Vous méritez, seigneur Matere,
> De ramer dans une galere,

ce qui fut exécuté.

Se promenant un jour par la ville, il descendit de carrosse à la porte du couvent des saints apôtres, qu'il trouva ouverte. Il entra dans la chambre du frere portier, qui mangeoit alors un plat de féves. La pauvreté de ce repas lui rappellant le souvenir de sa premiere condition, il s'assit sur une marche du degré auprès de ce frere, & lui aida d'un grand appétit à manger cette portion, après laquelle il en fit encore venir une autre. Les gens de sa suite resterent immobiles d'étonnement; mais Sixte, sans se soucier de ce qu'ils penseroient, ne songea qu'à manger ces féves à l'huile, avec une cuillère de bois. Il remercia ensuite son hôte, & puis, se tournant vers ses gens, il leur dit : « Ce repas me fera

» vivre deux ans de plus que je n'aurois
» vécu ; car je l'ai fait avec appétit, sans
» crainte, ni inquiétude. » Il fit recevoir au nombre des religieux le frere convers qui l'avoit si bien régalé, & lui dit, en lui donnant sa bénédiction : « Je me suis
» autrefois vu dans l'état où vous êtes ;
» faites ensorte de vous trouver un jour
» dans celui auquel vous me voyez à pré-
» sent. »

[1588.]

Il fit tenir à Rome le chapitre général de l'ordre de S. François ; &, lorsqu'il fut fini, il fit dire aux religieux qu'il vouloit leur donner à tous des marques de sa bienveillance, & qu'ils pouvoient lui demander chacun une grace, promettant de la leur accorder. Il leur donna plusieurs jours pour songer aux demandes qu'ils avoient à lui faire, & les fit ensuite entrer dans la salle du consistoire, où il les attendoit, assis dans sa chaire pontificale, ayant un secrétaire à sa gauche, pour écrire le nom & la demande de chaque religieux, à mesure que chacun venoit, selon son rang, pour baiser les pieds de Sa Sainteté. La plûpart de ces moines demanderent des choses bizarres & extravagantes, qui divertirent beaucoup le pape. Il y en eut un qui lui demanda la liberté d'avoir deux

chambres dans le couvent, dans lesquelles il auroit la permission de faire tout ce que bon lui sembleroit, sans dépendre d'aucun supérieur, ni du pape même. Un certain frere Convers, Napolitain, supplia le pape de lui permettre de faire sa demande en secret, & lui dit à l'oreille, qu'il desiroit quitter l'habit pour se marier, ou bien avoir une courtisane à son choix, sans que son gardien fût en droit de l'en empêcher. Il se présenta sur la fin un bon frere âgé de soixante ans, qui supplia Sa Sainteté de faire une fontaine dans son couvent qui étoit fort incommodé de la disette d'eau. Entre six cens religieux, il fut le seul qui, dans sa demande, envisageât le bien commun de la maison : aussi fut-il le seul qui obtint ce qu'il avoit demandé. Le pape, ayant fait assembler tous ces religieux, leur dit : « Si vos souhaits avoient » répondu à mes bonnes intentions, je me » serois fait un plaisir de les accomplir; mais, » puisque vous avez abusé de la permission » que je vous ai donnée, pour faire des de- » mandes scandaleuses & extravagantes, » trouvez bon que je n'y aie aucun égard. » Il les renvoya ainsi confus & mortifiés.

Un chirurgien, natif de Syracuse, nommé *Moni*, avoit épousé, à l'âge de vingt-cinq ans, une femme qui lui apporta un peu de bien; mais il ne fut que trois ans avec elle,

& s'en alla à Naples, où il ſe maria avec une courtiſane qui avoit dix mille écus. Après avoir vécu trois ans avec elle, pendant leſquels il mangea tout ſon bien, il la quitta, & vint à Veniſe où il eut l'adreſſe de ſe faire aimer de la veuve d'un tailleur, mort depuis peu, qui lui avoit laiſſé quatre mille écus. Cette femme, qui crut avoir fait une eſpece de fortune, en épouſant un homme d'un état plus relevé que celui de ſon premier mari, mit ſes quatre mille écus entre les mains de ce débauché, qui ne demeura que trois mois avec elle, & vint à Rome, avec l'argent qu'il lui avoit volé. Il avoit quelques ſecrets qui le firent paſſer pour un médecin empyrique, & qui lui acquirent de la réputation. Craignant peu la ſévérité du pape, s'embarraſſant encore moins des trois femmes qu'il avoit déja trompées, il changea de nom, pour en épouſer une quatrieme qui lui apportoit une dot de vingt mille francs; mais, lorſqu'il alloit recevoir la bénédiction nuptiale dans l'égliſe de ſaint Pancrace, il fut reconnu par le frere de la femme qu'il avoit épouſée à Veniſe. Cet homme, l'ayant ſuivi de loin juſqu'à la maiſon où il ramena ſa nouvelle épouſe, alla porter ſa plainte au gouverneur de Rome. L'époux fut arrêté, lorſqu'il ſe mettoit au lit. Sixte V, inſtruit de cette aven-

ture, voulut interroger l'imposteur, qui lui répondit en ces termes : « J'avoue, » très-saint pere, qu'ayant pris ma premiere » femme à Syracuse, sans la bien connoître, » je ne pus supporter son humeur toujours » chagrine, & je l'abandonnai. J'en pris » une autre à Naples, qui me deshonora » par sa vie débauchée ; je la quittai pareil- » lement. Le hazard m'en offrit une troi- » sieme à Venise, qui me força, par ses » caprices, à m'éloigner d'elle. Je viens d'en » épouser une quatrieme, que je connois » fort peu, & que je ne crois pas garder » long-tems. » Sixte lui répondit sur le même ton de plaisanterie : « Puisque vous » ne pouvez trouver en ce monde de » femme qui vous accommode, il faut es- » pérer que vous en trouverez dans l'au- » tre. » Aussi-tôt il ordonna au gouverneur de Rome de le faire pendre ; ce qui fut exécuté le lendemain.

[1589.]

Philippe II, roi d'Espagne, vivement irrité contre Sixte V, résolut, de l'avis des plus habiles gens de son conseil, de convoquer un concile nationnal, composé des évêques & des docteurs de ses royaumes, où l'on procéderoit à l'élection d'un nouveau pape. Il donna ordre à son ambassadeur d'en faire part aux cardinaux les plus

attachés à ses intér[illegible] résolurent ensemble, qu'on prend[illegible] occasion de quelque cérémonie à laquelle assisteroit le pape, pour lui signifier la convocation de ce concile. On choisit, à ce dessein, le jour de la seconde fête de Noël, auquel le pape devoit aller prendre possession de son nouveau palais de S. Jean de Latran. Sixte ne pouvoit manquer d'être averti de tout ce détail par le grand nombre d'espions qu'il avoit dans Rome. Il en reçut l'avis, le soir de devant cette cavalcade, & envoya chercher sur le champ le gouverneur de Rome & deux maîtres de cérémonies, qui lui dirent que tout étoit préparé pour le lendemain. « Je veux, leur dit-il, que vous » changiez l'ordre de la marche. Vous, » M. le gouverneur, vous marcherez » immédiatement devant moi, précédé » de deux cens Sbires rangés quatre à qua- » tre; vous serez placé devant les quatre » derniers, entre lesquels marchera le bour- » reau, une corde à la main; & si quel- » qu'un a l'insolence de venir m'arrêter en » chemin, pour me présenter une requête, » je veux que, sans autre forme de procès, » il soit étranglé sur le champ; fût-ce un » prince, un cardinal, ou un ambassadeur. » Cet ordre fut exécuté. On auroit peine à croire que le bourreau eût marché entre es Sbires, le jour de cette cérémonie, sans une

une raillerie d... on habilla en courier, & à qu... ...nit une Lettre dans la main avec cette ſuſcription : « A mon» ſieur Gigolo, (c'étoit le nom du bour» reau,) exécuteur de Sa Sainteté, demeu» rant parmi les prélats en cour de Rome. » L'ambaſſadeur d'Eſpagne, & les cardinaux de ſon parti ſe tinrent renfermés chez eux, pendant toute cette journée.

[1590.]

Le pape étoit, depuis quelque tems, attaqué de violentes douleurs de tête ; cependant il ne relâchoit rien de ſon application aux affaires. Il avoit coutume de répéter ces paroles de Veſpaſien : « Il faut » qu'un empereur meure debout. » Mais, ſe ſentant affoiblir de jour en jour, il fut enfin obligé de céder à la force de la maladie, qui le conduiſit, en peu de jours, au tombeau. On le crut empoiſonné. Les médecins, lui ayant ouvert le crâne, trouverent la ſubſtance du cerveau gâtée par la malignité du venin qui s'y étoit attaché. Lui-méme en eut quelque ſoupçon peu de tems avant ſa mort, & dit à ſon médecin : « Je crois que les Eſpagnols ſont ſi » las de me voir pape, qu'ils chercheront » tous les moyens d'abréger mon ponti» ficat. » Après ſa mort, quelques mécon-

tens coururent au Capitole, pour y briser sa statue ; ce qui donna lieu à un décret du sénat, qui défendit d'ériger désormais de statue à aucun pape, pendant sa vie.

En terminant ici l'histoire des papes, que les bornes de ce volume ne nous permettent pas de suivre plus loin, nous dirons un mot des successeurs de Sixte V. *Urbain VII*, *Gregoire XIV* & *Innocent IX* ne firent que se montrer sur la chaire de S. Pierre. *Clément VIII* l'occupa treize ans : il vit naître les fameuses querelles touchant la grace & le libre arbitre ; mais la mort l'enleva, lorsqu'il se préparoit à décider la question. *Léon XI* ne vécut pas assez pour s'en occuper. *Paul V* se contenta d'ordonner le silence sur ces matieres. *Urbain VIII* fit la même chose ; mais comme l'*Augustinus* de Jansénius fermentoit alors beaucoup en Flandre & en France, il inséra dans sa bulle de 1642 une note particulière contre ce livre, sçavoir, qu'il renouvelloit des propositions condamnées par les papes Pie V & Grégoire XIII. Cette bulle fut reçue & publiée en France. On ne laissa pas d'écrire contre ; & telle est l'origine du Jansénisme : ce qui le concerne trouvera place dans des *Anecdotes ecclésiastiques*.

NAPLES ET LA SICILE.

L'ETABLISSEMENT de ce royaume eſt un monument immortel de la valeur des Normands. Les exploits de leurs chefs, Robert-Guiſcard & Roger, leur ont acquis un rang diſtingué parmi les héros. Ni les armées de l'empereur de Conſtantinople, ni les attaques multipliées des Saraſins, ni les efforts des puiſſances de l'Italie, jalouſes de voir des étrangers élever dans leur voiſinage un empire formidable, ne purent arrêter dans leur courſe ces rapides conquérans. Les foudres des pontifes Romains furent les ſeules armes qui leur inſpirerent quelque terreur. Pour conſerver leurs conquêtes, ils en firent hommage à l'Egliſe; ce qui fut cauſe que les papes prétendirent la ſuzeraineté ſur le royaume de Naples & de Sicile. Roger, qui en fut le premier roi, obtint, en faveur de ſon dévouement au ſaint ſiége, le droit de légation dans toute l'étendue de ſes Etats, c'eſt-à-dire que le pape lui permit d'y exercer en même tems les fonctions de roi & celles de légat; privilége qu'il tranſmit à ſes ſucceſſeurs. Le mariage de Conſtance, fille de Roger,

avec l'empereur Henri VI de Souabe, fit paſſer en des mains étrangeres le prix de la valeur des princes Normands ; mais les empereurs, devenus rois de Sicile, parurent trop puiſſans aux papes, qui s'empreſſerent de donner ce royaume à quelque prince qui ſe reconnût leur vaſſal ; & ce fut dans la maiſon d'Anjou qu'ils le choiſirent.

CHARLES I.

[1266.]

LE pape Clément IV, irrité contre l'usurpateur Mainfroi *, avoit offert le royaume de Sicile à Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere du roi S. Louis. Ce prince se rend en Italie, & se hâte de présenter la bataille à son compétiteur. On en vient aux mains dans la vallée de Bénevent, à un mille de distance de cette ville. Le choc fut terrible ; mais les Allemands, qui faisoient la principale force de Mainfroi, se virent bientôt forcés de plier. Ils ne frappoient que de taille avec leurs longues épées, leurs hâches & leurs masses d'armes, sans pouvoir approcher d'assez près l'ennemi. Les François, au contraire, plus alertes, armés plus à l'avantage, & animés par la voix du roi qui leur crioit *A l'estoc, soldats, à l'estoc*, les joignoient aisément, & leur portoient des coups sûrs, au défaut de leurs armes. Après une heure

* Il étoit fils naturel de l'empereur Frédéric II, qu'il étouffa, dit-on, dans son propre lit. Il fit ensuite empoisonner Conrad, fils de cet empereur ; &, s'étant fait déclarer tuteur de Conradin, fils de Conrad, il usurpa le royaume de Sicile, à la faveur de ce titre.

de combat, les deux premiers corps de l'armée de Mainfroi furent enfoncés : le reste suivit bientôt leur exemple ; & la déroute devint générale. Les François s'acharnerent à la poursuite des fuyards, & en firent un horrible carnage qui dura jusqu'à la nuit. Trois mille hommes des troupes de Mainfroi périrent dans cette journée. Il n'y eut qu'un seul chevalier tué dans l'armée de Charles. Ce fait paroîtroit incroyable, s'il n'étoit attesté par des historiens dignes de foi. On ignora, pendant deux jours, quel avoit été le sort de Mainfroi, qui fut enfin trouvé parmi les morts, couvert de sang & de poussiere. Les officiers François, qui n'avoient pu s'empêcher d'admirer sa valeur, demanderent au roi la permission de lui donner la sépulture ; mais Charles ne voulut point la leur accorder, sous prétexte que Mainfroi étoit mort excommunié. On le jetta dans un fossé, le long du grand chemin, où les soldats le couvrirent d'un monceau de pierres, qui lui servit de monument. Depuis, le pape le fit transporter hors des terres de l'église, & on l'enterra sur les confins du royaume de Naples, au bord du fleuve de Verde. Mainfroi étoit digne d'un meilleur sort. Il étoit magnanime, libéral, équitable, sçavant, & protecteur des gens de lettres. Quelques écrivains l'ont même comparé à Titus ; & l'on peut assurer que, pour

être un grand roi, il ne lui manqua rien qu'un droit légitime à la couronne.

Charles, devenu maître d'un royaume par la mort de Mainfroi, marche vers Naples, & trouve en chemin des députés qui lui en apportent les clefs. Son premier soin, lorsqu'il est arrivé dans cette ville, est d'aller, dans l'église de sainte Restitute, rendre graces à Dieu de la victoire qu'il lui a accordée. Il se loge ensuite dans le château Capouan, que l'empereur Frédéric II avoit fait bâtir. Il y trouve le thrésor de Mainfroi, presque tout en especes d'or monnoyées; &, comme c'étoit alors l'usage de partager le butin, il le fait étendre à terre sur des tapis; demande des balances, & donne ordre à Bertrand de Baux d'en faire trois parts égales. « Sire, à quoi bon ces » balances, » lui répliqua Bertrand d'un air de franchise? &, sur le champ, séparant à vue d'œil le monceau d'especes en trois lots: « Voilà, ajoûta-t-il, votre part; voilà » celle de la reine, & voici celle de vos » chevaliers. » Le roi, charmé de sa générosité, approuva le partage.

Enorgueilli par ses conquêtes, Charles gouvernoit tyranniquement ses nouveaux sujets. Environné de courtisans lâches & flateurs, il se rendoit inaccessible à tout le reste du monde. Les plaintes des misérables ne pouvoient pénétrer jusqu'à lui; ou

s'il les écoutoit quelquefois, ce n'étoit que pour les rebuter par ses menaces. Le pape Clément IV, instruit de sa conduite, lui écrit, à ce sujet, une lettre admirable, dans laquelle il lui donne des préceptes bien dignes du pere commun des fideles. Il lui dit, entr'autres choses remarquables : » Si vous vous cachez à vos sujets, en leur » fermant tout accès auprès de vous ; si vous » ne les recevez avec cette affabilité si pro» pre à gagner les cœurs, & que ce» pendant vous prétendiez leur comman» der, il faudra donc vous résoudre à ne » jamais quitter l'épée ni la cuirasse, à tenir » votre armée à vos côtés. Qu'un souverain » mène une triste vie, lorsqu'il est toujours » suspect à ses peuples, & toujours en garde » contre eux ! »

[1268.]

Le jeune Conradin, élevé en Allemagne auprès de sa mere Elizabeth de Baviere, sentoit croître avec l'âge le regret d'avoir perdu une couronne. Il n'avoit encore que seize ans, lorsqu'excité par les partisans de Mainfroi, & par les députés de plusieurs villes d'Italie, il entreprit de recouvrer le thrône de ses peres. Après avoir remporté divers avantages, qui animerent son courage, il rencontra enfin Charles, son rival, dans la plaine de Tagliacozzo, à quelques

lieues d'Aquila, capitale de l'Abruzze. Charles ſe campa ſur une colline qui bordoit la plaine ; Conradin dans la plaine même. La riviere de Giovenco paſſoit entre deux. Les deux princes ſe diſpoſerent, le jour ſuivant, à décider leur querelle par un combat. Au milieu de la nuit, quelques ſujets révoltés contre Charles, à deſſein d'intimider ce prince, introduiſirent dans le camp de Conradin des gens qui ſe dirent députés par les habitans d'Aquila, pour lui remettre les clefs de leur ville. Cette nouvelle, qu'on crut véritable, répandit la joie dans le camp des Allemands. Charles, au moyen de ſes eſpions, en ayant appris le ſujet, monte auſſi-tôt à cheval, ſuivi de peu de monde ; va ſe préſenter aux portes d'Aquila, & demande le *Qui vive*. A la réponſe de la ſentinelle, il reconnoît la fauſſeté du bruit ; &, le gouverneur ayant achevé de l'en convaincre, il regagne ſon camp en diligence.

Au point du jour, Conradin, encore perſuadé de la reddition d'Aquila, range ſon armée en bataille, & la diviſe en trois corps. Il avoit près de trente mille hommes, & Charles n'en avoit que dix ; mais ce dernier avoit dans ſon armée un guerrier dont la prudence & l'habileté valoient mieux que le courage aveugle de pluſieurs milliers de ſoldats. Erard de Valeri, chevalier François, après s'être couvert de gloire dans les guer-

res de la Terre-ſainte, étoit parti de la Paleſtine, dans le deſſein de retourner en France. Etant abordé à Naples, & n'y trouvant pas le roi, il l'étoit allé joindre à Capoue, lorſque ce prince ſe diſpoſoit à marcher contre Conradin. Charles, ravi de ſon arrivée, l'invita de le ſuivre dans ſon expédition, & lui en confia toute la conduite. Cet habile capitaine partagea auſſi en trois corps l'armée de Charles. Le premier, qui étoit compoſé de Lombards, de Toſcans & de Provençaux, étoit commandé par Henri de Cozence, maréchal de France. Ce généreux ſeigneur fit conſentir Charles à lui laiſſer prendre ſes armes & les autres marques de la royauté, afin de tromper l'ennemi, & d'attirer ſur lui tous les coups. Il ſe chargea auſſi de garder le pont conſtruit ſur le Giovenco entre les deux armées. Guillaume l'Etendard & Jean de Clery eurent la conduite du ſecond corps, tout compoſé de François. Charles ſe mit à la tête du troiſieme, qui ne montoit qu'à huit cens cavaliers, mais choiſis parmi la plus brave nobleſſe. Par le conſeil de Valeri, il ſe retira avec cette troupe d'élite, derriere la colline ſur laquelle il étoit campé, qui le couvroit de maniere qu'il ne pouvoit être apperçu de la plaine.

L'action commença par l'attaque du

pont. Les Provençaux, qui le défendoient, après avoit fait une vigoureuse résistance, furent pris en queue, & rompus du premier choc, par un détachement des ennemis, qui passa la riviere à gué au-dessus du pont. Le maréchal de Cozence, qu'on prenoit pour le roi, fut assailli de toutes parts, & renversé mort sur le champ de bataille. Les François s'ébranlerent alors pour soutenir les Provençaux. Conradin tomba sur eux avec ses Allemands. La petite troupe des François disputa long-tems la victoire avec son intrépidité naturelle; mais enfin, accablée par le nombre, elle fut obligée de céder & de prendre la fuite. L'impétueux Charles, qui voyoit de son poste ses gens mis en déroute, avoit peine à retenir son bouillant courage. Le prudent Valeri calmoit son impatience, en lui faisant espérer de le dédommager bientôt. En effet, dès qu'il vit les Allemands, qui se croyoient deja vainqueurs, se débander & courir au pillage, il dit au roi d'un ton d'assurance: » Partez, Sire, il est tems. » Charles aussitôt sort de son embuscade; fond sur l'ennemi, & renouvelle le combat. Les fuyards se rallient sous son étendard; & les Allemands, étonnés de cette attaque imprévue, tournent le dos à leur tour. Conradin & ses généraux font de vains efforts pour les retenir: ils sont bientôt contraints de se

ſauver eux mêmes. Cependant Henri de Caſtille, un des capitaines de Conradin, qui, dès le commencement du combat, s'étoit attaché à pourſuivre les Provençaux, revenoit avec une troupe d'Eſpagnols qu'il commandoit, & cherchoit par-tout Conradin, dont il ignoroit la défaite. Il ſe trouvoit encore ſupérieur en nombre à Charles, & pouvoit ſe flatter de remporter la victoire, ſi la prudence de Valeri n'eût encore triomphé de ce ſecond adverſaire. Cet habile guerrier, le voyant venir en ordre de bataille, part, ſuivi ſeulement de trente ou quarante chevaliers des plus braves de l'armée, & attaque les Eſpagnols dont les rangs étoient très-ſerrés. Après le premier choc, il tourne bride, & ſe retire comme en déſordre. Les ennemis, trompés par cette fuite ſimulée, s'abandonnent à ſa pourſuite ſans précaution. Charles, voyant leurs rangs éclaircis, tombe ſur eux avec impétuoſité. Alors le combat recommence avec plus de furie. Les Eſpagnols, fermes & bien armés, ſe défendent avec un courage invincible; mais les François, irrités de leur réſiſtance, les ſaiſiſſent au corps; les démontent; &, par ce moyen, viennent à bout de les mettre en fuite. Ainſi l'expérience & l'habileté d'un ſeul homme triompherent du nombre & de la valeur d'une armée conduite par des généraux imprudens.

Charles, en mémoire de ce glorieux évènement fonda, dans la plaine de Tagliacozzo, un monastere de l'ordre de Cîteaux, sous le nom de *Sainte Marie de la Victoire.*

[1269.]

Charles deshonora sa victoire par les cruautés qu'il exerça sur les vaincus. Tous les seigneurs du parti de la maison de Souabe, qui eurent le malheur de tomber entre ses mains, périrent sur des échafauds; mais la plus mémorable victime qu'il immola à sa vengeance, fut l'infortuné Conradin. Ce prince avoit été pris, lorsqu'il cherchoit à s'enfuir, & amené à Charles qui l'avoit fait mettre en prison. Ne se croyant pas en sûreté sur le thrône, tant qu'il resteroit un rejetton de la maison de Souabe, il fit faire le procès à Conradin, par des juges vendus à son ambition, qui le condamnerent à être décapité. Lorsque l'arrêt eut été prononcé à ce prince, on le mena dans une chapelle tendue de noir, où il entendit la messe. De-là on le conduisit sur la place du marché de Naples, choisi pour le lieu de l'exécution. Conradin monta sur l'échafaud qui étoit couvert de velours cramoisi. Alors Robert de Bari, grand protonotaire du royaume, lui réitéra la lecture de sa sentence. On rap-

porte que le comte de Flandres, indigné de l'imprudence de ce magiſtrat inique, fendit la preſſe, & lui donna un coup de poignard. Dès qu'il eut achevé de lire l'arrêt, Conradin proteſta hautement, en préſence du peuple, contre l'injuſte puiſſance qui lui raviſſoit la vie. Il déclara publiquement pour ſon héritier Pierre d'Aragon, qui avoit épouſé la fille de Mainfroi, &, en même tems, jetta ſon gand ſur la place, en ſigne d'inveſtiture, & comme un gage de bataille. On prétend qu'il fut ramaſſé par un chevalier qui le porta au roi d'Aragon. Conradin ſe mit enſuite à genoux, & reçut de la main de l'exécuteur le coup fatal qui termina ſes jours, à l'âge de dix-ſept ans.

Ainſi périt le dernier des princes de la maiſon de Souabe, laquelle avoit poſſédé l'empire pendant cent quinze ans, & le royaume de Sicile pendant ſoixante-ſeizé : ainſi fut vengée la mort des princes Normands que l'empereur Henri VI fit inhumainement périr, lorſqu'il ſe fut emparé du thrône de la Sicile.

Elizabeth de Baviere, mere de Conradin, arriva à Naples, quelque tems après la mort de ſon fils. Elle étoit partie d'Allemagne avec une ſomme d'argent conſidérable, deſtinée à ſa rançon ; mais elle apprit en chemin la fin tragique de ce prince. Elizabeth entra dans le port avec un appa-

reil lugubre. Les voiles & les cordages de ſon vaiſſeau étoient noirs, & ſembloient annoncer ſa douleur. Elle fit demander au roi la permiſſion d'ériger à ſon fils un ſépulcre de marbre, au lieu même de ſon ſupplice. Charles, toujours dur & farouche, refuſa à cette mere infortunée la ſeule conſolation qui lui reſtoit. Il lui permit ſeulement de faire tranſporter ſon corps, de la place du marché où on l'avoit enterré comme excommunié, dans l'égliſe des Carmes de Naples. On voit encore aſſez près de cette égliſe une chapelle quarrée, qu'on dit avoir été bâtie dans le lieu même où Conradin eut la tête tranchée. On prétend que la terre, imbibée de ſon ſang, en conſerve les traces, & qu'on y remarque un endroit humide, qui eſt comme une tache qu'on ne voit point ailleurs. L'exécuteur de la juſtice conſerve dans cette même chapelle les inſtrumens de ſon métier.

[1271.]

Philippe le Hardi, roi de France, s'étoit rendu à Viterbe, avec le roi de Naples, pour preſſer l'élection d'un nouveau pape. Pendant le ſéjour des deux monarques en cette ville, il y arriva une aventure tragique, qui fit voir juſqu'à quel point montoit la licence parmi les courtiſans de

Charles. Henri, neveu du roi d'Angleterre, & fils de Richard, roi des Romains, étant venu à Viterbe, après la mort de ſon pere, pour y faire valoir auprès des cardinaux ſes droits à l'empire, Gui de Montfort, lieutenant de Charles en Toſcane, & qui étoit de ſa ſuite à Viterbe, ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Henri, qu'il réſolut de venger ſur ce prince la mort du comte de Leiceſter, ſon pere, qui avoit péri dans la guerre civile des barons d'Angleterre, à ce qu'on diſoit, par le conſeil de Henri. Montfort & ſon frere Simon épierent les démarches de leur ennemi commun; le ſurprirent dans l'égliſe de S. Laurent, où il entendoit la meſſe; le tuerent au pied de l'autel à coups de couteau, eſpece de long poignard qu'on portoit alors avec l'épée, & ſe réfugierent en Toſcane.

[1278.]

Le pape Nicolas III ayant fait demander en mariage, pour ſon neveu Berthold des Urſins, une des filles du prince de Salerne, fils du roi de Naples; Charles, naturellement fier, rejetta cette propoſition avec une eſpece de mépris, & répondit que le pontife, quoiqu'il eût les pieds rouges, ne pouvoit cependant prétendre de s'allier à la maiſon de France.

[1280.]

[1280.]

Jean de Procide, ainsi nommé d'une petite isle près de Naples, dont il étoit seigneur, avoit été compris dans la disgrace commune des partisans de la maison de Souabe. Il languissoit dans le mépris & dans l'oubli, quoique son mérite le rendît capable des premieres charges de l'Etat. Accoutumé au train des affaires sous les règnes de Frédéric & de Mainfroi, il s'ennuya bientôt de l'obscurité honteuse dans laquelle on le laissoit. Piqué de l'indifférence que Charles lui témoignoit, il résolut de s'en venger, en suscitant à ce prince quelqu'ennemi puissant, qui le renversât du thrône. Procide étoit un de ces hommes nés pour exciter des révolutions dans les Etats. Il avoit toutes les qualités nécessaires pour conduire une intrigue. Actif, secret, fertile en expédiens, doué d'une éloquence artificieuse & persuasive, il joignoit à toutes ces qualités un grand fonds de prudence, & une expérience consommée. Pierre III, roi d'Aragon, lui parut le prince le plus propre à seconder ses projets de vengeance. Pierre avoit des droits sur la Sicile, comme ayant épousé une fille de Mainfroi: Conradin, en mourant, l'avoit déclaré son héritier. Procide

l'alla trouver, & lui remit devant les yeux tout ce qui pouvoit réveiller ſon courage & ſon ambition. Ses diſcours firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit du roi d'Aragon, que ce prince s'engagea par ſerment de porter la guerre en Sicile. Les circonſtances ſembloient favoriſer ſon expédition. Les Siciliens, opprimés ſous la domination tyrannique de Charles, n'aſpiroient qu'à ſe voir délivrés d'un prince né pour le malheur de ſes peuples. Procide avoit eu ſoin de s'aſſurer de pluſieurs ſeigneurs mécontens, qui avoient goûté ſans peine ſes propoſitions. Pierre raſſemble donc des troupes; équipe une flotte, & fait courir le bruit qu'il va faire la guerre aux Saraſins. Le roi de France, Philippe le Hardi, informé de ſon armement & du deſſein qu'il publioit, lui envoie demander dans quel pays des Saraſins il ſe propoſe de porter la guerre, & lui offre un ſecours de troupes & d'argent. Le roi d'Aragon, ſans découvrir ſon deſſein, accepte les offres d'argent, & demande quarante mille livres tournois, que Philippe lui envoie auſſi-tôt; mais il ne tarde pas à s'en repentir. Après quelques réflexions ſur le caractere fourbe & diſſimulé du roi d'Aragon, il conclut que le grand ſecret, qu'il affectoit, cachoit quelque entrepriſe contre la Sicile, & donna avis au roi Charles,

son oncle, de se tenir sur ses gardes. Charles alla sur le champ en informer le pape Martin IV, qui députa au roi d'Aragon un Frere Prêcheur pour sçavoir de ce prince le plan de son expédition, & pour lui défendre, en même tems, d'attaquer aucun prince Chrétien. Pierre répondit au député du pontife, qu'il ne rendoit jamais compte de ses desseins, & ajoûta que si une de ses mains les découvroit à l'autre, il la couperoit aussi-tôt. Le pape fut choqué de cette réponse. Charles, plein de confiance dans son courage & dans sa prospérité, parla du roi d'Aragon, avec le dernier mépris, & dit au pape : « Ne vous » ai-je pas bien dit, saint pere, que ce » Pierre d'Aragon étoit un méchant & un » fourbe? »

[1282.]

Jean de Procide, caché dans la Sicile, sous un habit de moine, disposoit tout à un soulevement général. Les barons, & les autres chefs du complot, se rassemblerent à Palerne, pour célébrer la fête de Pâques; qui, cette année, tomboit le 29 de Mars. Le lundi, les Palermitains allerent, selon la coutume, à Montréal, petite ville à trois milles de Palerme, pour assister à une fête qui s'y faisoit tous les ans. Les François, & le commandant de la place pour

le roi, s'y rendirent aussi, à dessein de se réjouir avec eux. Il arriva, par hazard, qu'un François voulut faire violence à une femme. Le peuple, depuis long-tems porté à la révolte par les émissaires des barons, & vivement ému des cris que poussoit cette femme, accourut à son secours. Les François voulurent soutenir leurs compatriotes. On en vint aux mains; &, de part & d'autre, il y en eut beaucoup de tués. La populace se retira aussi-tôt du côté de Palerme, & courut aux armes en criant: *Meurent les François!* Alors commença cet affreux massacre, si connu dans l'histoire, sous le nom de *vêpres Siciliennes*, parce que plusieurs ont cru que les conjurés prirent pour signal le premier coup de vêpres. Dans toute l'isle on fit main-basse sur les François & les Provençaux. On poussa même la fureur jusqu'à fendre le ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leur fruit. Huit mille hommes périrent dans ce massacre. Les Siciliens, malgré la fureur aveugle dont ils étoient animés, respecterent cependant la vertu. Guillaume de Porcelet, Provençal, gouverneur de Calafatini, homme d'une probité reconnue, fut seul épargné par les séditieux, & renvoyé avec éloge dans sa patrie.

Le roi d'Aragon, instruit de ce qui se passoit en Sicile, se hâte de se rendre dans

cette isle. Il part de Catalogne au mois de Mai; &, pour sauver toujours les apparences, il fait voile vers les côtes d'Afrique, & va mettre le siége devant un petit fort aux environs de Tunis. A peine en a-t-il commencé l'attaque, qu'il reçoit une ambassade des Siciliens qui le prient de venir au plutôt prendre possession de leur isle. Pierre, affectant de paroître indéterminé, délibere, dans son conseil, sur ce qu'il doit faire. Les uns s'efforcent de le détourner de cette entreprise, & lui en font envisager les risques : les autres l'exhortent à ne point négliger une occasion favorable de faire valoir ses droits sur la Sicile. Pierre déclare qu'il remet à la Providence le choix de ces différens avis, & qu'il prendra pour signe de sa volonté le premier vent qui soufflera, soit qu'il le jette vers la Catalogne, ou vers la Sicile. On appareille. Le vent, se trouvant heureusement tel qu'il le desiroit, lui épargne la peine de recourir à quelqu'autre ruse, & le porte à Drapani. De-là il se rend par terre à Palerme, dont les habitans le reçoivent comme leur libérateur. Il est reconnu roi, & couronné par l'évêque de Céfalu.

[1283.]

Pierre, après avoir conquis presque toute

la Sicile, apprenant que Charles avoit reçu de puissans secours de la part du roi de France, & de quelques villes d'Italie, craignit de ne pouvoir se maintenir contre tant de forces réunies, & fit proposer à Charles de vuider leur différend par un combat singulier, corps à corps, ou de cent chevaliers de part & d'autre, les deux rois compris. Charles, plus courageux que prudent, crut que son honneur en souffriroit, s'il refusoit la proposition, &, par une franchise à contre-tems, accepta le défi, qui n'étoit qu'un piége que lui tendoit son rival pour l'éloigner de l'Italie, tandis que lui-même se fortifieroit dans sa nouvelle conquête. Les deux rois convinrent du combat de cent contre cent, & nommerent chacun six chevaliers chargés de fixer le lieu & le jour, & de régler les conditions. On choisit la ville de Bourdeaux, neutre à leur égard, parce qu'elle appartenoit au roi d'Angleterre, dont ils étoient tous les deux parens. Le rendez-vous fut indiqué au premier de Juin de l'année 1283. Les deux princes s'engagerent, par un serment solemnel, à se trouver à Bourdeaux au jour marqué, en état de combattre, sous peine de passer pour traîtres, infâmes, & indignes de porter le nom de Roi. Ils donnerent pour garans de leurs promesses chacun quarante chevaliers, &

cependant convinrent d'une suspension d'armes. La renommée publia dans toute l'Europe le combat prochain des rois de Sicile & d'Aragon. On accourut, de toutes parts, à Bordeaux, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, & de la Grèce même. Au jour marqué, Charles, avec ses cent chevaliers armés, suivant les conventions, entra dans le champ de bataille, & y resta jusqu'au soleil couché; mais, voyant que le roi d'Aragon ne paroissoit point, il se présenta devant le grand sénéchal, Jean de Greilli; lui demanda acte de sa comparution, & se retira. L'Aragonnois se présenta aussi devant le grand sénéchal; mais, sous prétexte que le roi de France lui tendoit des embûches pour le surprendre, lorsqu'il approcheroit de Bordeaux, il se présenta déguisé, croyant, par ce moyen, remplir son serment, & regagner ensuite ses Etats avec précipitation.

[1284.]

Le prince de Salerne, fils du roi Charles, que son pere avoit laissé à Naples, en qualité de *vicaire du royaume*, se disposoit à tenter quelque entreprise. Charles étoit alors à Marseille. Craignant que son fils, emporté par l'ardeur d'une jeunesse sans expérience, ne lui attirât quelque revers, il dépêcha un brigantin pour lui défen-

dre de s'engager dans aucune affaire, avant ſa jonction. Malheureuſement le brigantin donna dans une flotte Sicilienne, qui, depuis quelques jours, jettoit l'allarme ſur les côtes de Naples. Elle étoit commandée par Roger de Lauria, le plus habile homme de mer qu'il y eût alors. Ce grand capitaine ſçut mettre à profit une priſe peu importante par elle même. Connoiſſant le caractere du jeune prince de Salerne, il fit le dégât aux environs, pour irriter ſon courage, & vint inſulter les Napolitains juſqu'au pied de leurs murailles, à deſſein de l'engager à un combat. Son ſtratagême eut le ſuccès qu'il en attendoit. Le jeune Charles, perdant enfin patience, ſe mit en mer avec trente-cinq galeres, bien réſolu de faire repentir l'ennemi de ſes bravades. Lauria, témoignant beaucoup de crainte, feignit de prendre la fuite. La flotte Napolitaine le pourſuivit à pleines voiles. Lorſque Lauria la vit trop éloignée de Naples pour en être ſecouru, il revira de bord, & préſenta le combat. Après quelques déſavantages, il reprit la ſupériorité; vint à l'abordage, & accrocha la galere du prince. Les plus braves officiers de la flotte s'y étoient jettés; auſſi fut-elle défendue avec tant de vigueur, que Lauria, déſeſpérant de s'en rendre maître, fit deſcendre en mer des plongeurs qui la percerent de toutes parts.

Le prince de Salerne, prêt à couler à fond, fut obligé de se rendre au général ennemi. Les habitans de Sorrente, ayant reçu les premiers la nouvelle de cette défaite, envoyerent aussi-tôt complimenter le vainqueur. Les députés, qui ne connoissoient pas le prince de Salerne, le prirent pour Lauria, & le prierent d'accepter, de la part de leur ville, quatre paniers de figues, & deux cens piéces d'or : « Plut à Dieu, » ajoûterent-ils, monsieur l'amiral, que » vous eussiez pris le pere comme vous » avez pris le fils ! » Le jeune Charles, malgré la douleur que lui causoit sa disgrace, ne put s'empêcher de rire de l'erreur des députés, & dit seulement : « Certes, » voilà des gens bien fideles à leur roi ! »

[1285.]

Depuis que Pierre d'Aragon avoit commencé la guerre de Sicile, le pape Martin IV n'avoit cessé de l'accabler d'excommunications & d'anathêmes ; mais ce prince, peu effrayé des foudres de Rome, alloit toujours à son but. Enfin le pape, outré du mépris que l'Aragonnois témoignoit pour les censures, fit offrir le royaume d'Aragon au roi de France, Philippe le Hardi, qui l'accepta. Il donna commission à un légat de prêcher la croisade con-

tre Pierre, & ne l'appella plus que *Pierre*, *jadis roi d'Aragon*. Pierre tourna encore en raillerie ce châtiment du pontife, & se fit nommer le *chevalier d'Aragon*. Cependant Philippe se préparoit à conquérir par les armes le nouveau royaume qu'il tenoit de la libéralité du pape. Une autre croisade se publioit contre Pierre d'Aragon dans la Pouille & dans la Calabre; mais tant de secours, qui se réunissoient en faveur de Charles, ne pouvoient adoucir son chagrin. Consumé de fatigues & de douleur, il alloit de Naples à Brindes presser l'armement qui s'y faisoit par ses ordres, lorsqu'il fut arrêté à Foggia, dans la Pouille, par une fiévre violente, dont il mourut le 7 de Janvier, laissant son fils dans les fers, & l'ennemi maître d'une grande partie de son royaume.

[1287.]

Pour détacher les Siciliens de l'obéissance du roi Jacques, qui avoit succédé à son pere, Pierre d'Aragon, le pape envoie en Sicile deux Freres Prêcheurs munis de lettres apostoliques, qui leur donnoient le pouvoir d'absoudre des censures tous ceux qui se soumettroient au saint siége. Le roi Jacques, informé de cette nouvelle mission, fait chercher par-tout les Freres Prê-

cheurs. On les trouve cachés à Meſſine, dans un couvent de religieuſes. La crainte de la mort les force de déclarer quel eſt l'objet de leur commiſſion. Jacques, par reſpect pour leur caractere, les renvoie libres, après les avoir fait jurer ſur leur robe, qu'ils travailleront à le réconcilier avec l'Egliſe Romaine. Mais les moines, de retour auprès du pape, ne ſongent plus à leur ſerment. Avides de troubles & de diſſenſions, ils promettent au pontife de convertir toute la Sicile, s'il veut appuyer leurs prédications de quelques troupes; mais le pape, ſe défiant, avec raiſon, de leurs promeſſes, renvoie ces moines ambitieux & intrigans prier Dieu dans leurs couvens pour la converſion des Siciliens.

CHARLES II, *dit* LE BOITEUX, *surnommé* LE SAGE.

[1296.]

CE prince, délivré de ſa priſon par un traité conclu à Champfranc, en 1289, réconcilié depuis avec Jacques d'Aragon, ſe flattoit, après tant de diſgraces, de pouvoir poſſéder en paix le royaume de Naples & de Sicile; mais il s'éleva contre lui un nouvel ennemi dans la perſonne de Frédéric, frere de Jacques d'Aragon, qui prétendoit avoir des droits ſur la Sicile. Ce prince, digne du thrône par ſes verrus, parvint, en effet, à ſe faire couronner roi de Sicile, & ſe maintint en poſſeſſion de ce titre, malgré tous les efforts de Charles. Le pape Boniface VIII n'oublia rien pour ramener les Siciliens à l'obéiſſance de leur légitime ſouverain. Ses légats, étant arrivés à Meſſine, mirent tout en uſage, exhortations, careſſes, complaiſances, pour fléchir l'opiniâtreté de ces ſujets rebelles. Ils en vinrent même juſqu'à leur préſenter des parchemins en blanc, munis du ſceau apoſtolique, avec liberté de les remplir eux-mêmes à diſcrétion, & d'y tranſcrire les

actes qu'ils jugeroient les plus forts pour se procurer des absolutions, des franchises, des priviléges & des droits. Un Messinois, au nom de toute la nation, leur répondit, comme autrefois ce sage Troyen, qu'il craignoit les Grecs, lors même qu'ils offroient des présens, que c'étoit à la pointe de l'épée, & non par des bulles, que ses compatriotes vouloient obtenir la paix.

[1303.]

Après plusieurs années d'hostilités & de négociations, Charles & Frédéric font un traité portant que Frédéric possédera, pendant sa vie, la Sicile & les isles adjacentes, mais, qu'après sa mort, elles retourneront au roi Charles, ou à ses héritiers. On convient aussi que Charles retiendra le nom de *roi de Sicile*, & que Frédéric se fera appeller *roi de Tinacrie*; mais cette clause ne fut pas exactement observée. Dans la suite, les Aragonnois, méprisant la dénomination de *Trinacrie*, se firent appeller *rois de Sicile*; & les princes Angevins ne furent distingués, que par le titre des *rois de Jérusalem*, qu'ils joignirent à celui de *rois de Sicile*. Depuis ce traité, l'isle de Sicile, & les quatre provinces en-deçà du phare, furent regardées plus particulièrement comme le royaume de

Sicile. La Calabre, la Pouille, la terre de Labour & l'Abruzze formerent ce qu'on appelle le *royaume de Naples*, & furent gouvernées par les princes de la maiſon d'Anjou. La maiſon d'Aragon reſta en poſſeſſion de la Sicile.

[1309.]

Après avoir ramené la paix dans ſes Etats, Charles paſſoit ſes jours dans l'abondance au milieu de ſa famille & d'une cour auſſi nombreuſe que brillante, lorſqu'il tomba malade à Caſenove, maiſon de plaiſance qu'il avoit fait bâtir près de Naples, & fut enlevé à ſes ſujets, le 5 de Mai, à l'âge de ſoixante-trois ans. Charles eut peu de talens & peu de goût pour la guerre. Il ne connut jamais ces fineſſes qu'on honore du nom de *politique ;* mais il poſſéda dans le plus haut degré toutes les vertus pacifiques, la bonne foi, la reconnoiſſance, la libéralité. Ses ſujets trouverent toujours en lui un pere plutôt qu'un roi. Moins entêté de la grandeur ſouvêraine, que jaloux d'en remplir les devoirs, il leur ouvroit à tous un accès facile juſqu'aux pieds du thrône : telles ſont les vertus qui mériterent à Charles le ſurnom de *Sage*.

ROBERT, *Roi de Naples.*

[1313.]

L'EMPEREUR Henri VII avoit formé le deſſein de faire reconnoître en Italie l'autorité impériale, preſqu'ignorée par l'indolence de ſes prédéceſſeurs qui avoient négligé de s'y faire voir; mais Robert, fils de Charles II, s'étoit fortement oppoſé aux projets ambitieux de Henri, & les avoit fait échouer honteuſement. Henri, tranſporté de colere, prononça contre le roi de Naples une ſentence où l'on reconnoît l'eſprit de vengeance, qui la dictoit. Par cet acte, dont l'eſpece eſt unique dans l'hiſtoire, l'empereur condamne Robert comme ſujet rebelle, contumace & criminel de lèſe-Majeſté; le prive de ſes royaumes, principautés, terres & domaines qu'il confiſque à ſon profit; le bannit à perpétuité des terres de l'Empire, à peine de perdre la tête; défend, ſous des peines pécuniaires, à toutes perſonnes, de quelque condition qu'elles ſoient, à toutes villes & communautés, de lui prêter ſecours contre lui empereur, & délie ſes ſujets du ſerment de fidélité. Ce coup d'éclat, que l'empereur n'étoit pas en état de ſoutenir, ruina entièrement ſon autorité dans l'Ita-

lie, & fit voir dans tout ſon jour ſa foibleſſe & ſon impuiſſance.

[1328.]

Charles, duc de Calabre, fils unique de Robert, tombe malade d'une fiévre qu'il gagna, en chaſſant dans des endroits marécageux. Robert, qui s'étoit fait une étude particuliere des ſecrets de la médecine, fait de vains efforts pour conſerver la vie à ce jeune prince, que la mort lui ravit, le 9 de Novembre, à l'âge de vingt-un ans. Le royaume fit une perte irréparable dans la perſonne de Charles qui poſſédoit toute les vertus royales. Il ſe diſtinguoit principalement par ſon amour pour la juſtice. Lorſqu'en l'abſence de ſon pere, il étoit chargé de l'adminiſtration des affaires, en qualité de Vicaire, il tenoit tous les jours le tribunal de la vicairerie; &, pour empêcher que les huiſſiers n'en refuſaſſent l'entrée aux pauvres, il avoit fait mettre à la porte du palais une cloche dont le ſon l'avertiſſoit qu'on lui demandoit audience. Il fut inhumé dans l'égliſe de ſainte Claire; & parmi les ornemens de ſon tombeau, on remarque encore aujourd'hui un loup & un agneau qui boivent dans le même vaſe. Ces ſymboles pacifiques ſont plus d'honneur à la mémoire de ce prince, que les trophées qui perpétuent le ſouvenir des conquérans.

[1341.]

[1341.]

Robert aimoit les lettres, & ne dédaignoit pas de donner du tems & des ſoins à des affaires purement littéraires. Les ouvrages du fameux Pétrarque, que ce prince honoroit d'une bienveillance particuliere, faiſoient alors beaucoup de bruit dans le monde; & l'on parloit, de tous côtés, d'un poëme intitulé *L'Afrique*, que le poëte conſacroit à la gloire du grand Scipion. Les chanceliers de l'univerſité de Paris, & les ſénateurs Romains l'inviterent à venir recevoir dans leur ville la couronne de laurier. Il en reçut les lettres le même jour; &, après avoir délibéré avec ſes amis à laquelle des deux villes il donneroit la préférence, il ſe détermina pour Rome, autrefois témoin de pareils triomphes. Cependant Pétrarque, plus modeſte que ne le ſont ordinairement les poëtes, & ne ſe croyant pas digne des honneurs du triomphe, réſolut de ſubir l'examen de quelque ſçavant, capable d'en décider. Le roi Robert fut le juge qu'il choiſit. Il ſe rendit donc à la cour de Naples, & lut ſon poëme de *L'Afrique* en préſence du roi. Ce prince en fut ſi content, qu'il pria l'auteur de le lui dédier. Il le preſſa même de recevoir dans ſa ville capitale la couronne poëtique, qu'il

méritoit à juſte titre ; mais Pétrarque s'en excuſa, & perſiſta à vouloir être couronné à Rome. Le roi de Naples, ne pouvant aſſiſter à cette cérémonie à cauſe de ſon grand âge, chargea un de ſes favoris d'accompagner Pétrarque, qui fut couronné, le 13 d'Avril, en préſence de l'ambaſſadeur Napolitain, par les ſénateurs, Urſon, comte d'Anguillera, & Jourdain des Urſins.

[1343.]

Robert, ſe ſentant proche de ſa fin, ſe fait revêtir de l'habit du tiers ordre de ſaint François, ſuivant un uſage aſſez commun alors, & expire couvert de ces pieuſes livrées, le 19 de Janvier, à l'âge de ſoixante-quatre ans. La philoſophie Chrétienne, dont ce prince fit toujours profeſſion, le fit appeller le Salomon de ſon ſiécle. On ne peut lui reprocher qu'un excès de douceur, qui le rendit quelquefois trop lent & trop mol à punir le crime. Par ſon application continuelle à l'étude, Robert étoit devenu très-ſçavant pour ſon ſiécle. Il négligea long-tems la poëſie, comme un genre frivole & dangereux ; mais un entretien, qu'il eut avec Pétrarque, le déſabuſa, & l'engagea à cultiver cette partie de la littérature. Robert compoſa quelques poëſies philoſophiques en langage Toſcan,

qui sònt parvenues jusqu'à nous. Parmi les beaux esprits qui brillerent à sa cour, on distingue le fameux Jean Bocace, qui y devint amoureux de Marie de Sicile, fille naturelle de Robert. C'est pour cette Marie de Sicile, que Bocace composa deux de ses ouvrages, *le Philocope* & *la Flammette*.

JEANNE I.

[1343. . . .]

A PEINE Robert eut il les yeux fermés, que le trouble & la discorde commencerent à déchirer la maison royale. Jeanne, petite-fille de Robert, & son héritiere légitime, avoit épousé le prince André, fils de Charobert, roi de Hongrie; mais cette union, formée dans un âge où les deux époux ne pouvoient se connoître, avoit été l'ouvrage de la politique; & la nature ne les avoit pas fait l'un pour l'autre. André étoit simple & grossier, d'un naturel sauvage & stupide. Elevé, depuis plusieurs années, dans une cour aussi polie que celle de Robert, il avoit toujours conservé la rudesse & la rusticité des Hongrois. Un moine, nommé *frere Robert*, chargé de l'éducation de ce prince, n'avoit pas sans doute contribué à adoucir ses mœurs. Quelques historiens prétendent que des défauts plus essentiels rendoient le prince André un époux trés-peu convenable à la princesse Jeanne, qui joignoit à un tempérament de feu un goût singulier pour les plaisirs, un esprit

vif & pénétrant, une gaieté charmante, & des graces naturelles, dont un Hongrois ne pouvoit ſentir tout le prix. Le frere Robert & les Hongrois, qui compoſoient la maiſon du prince André, s'efforcerent d'éloigner de la cour les anciens officiers qui étoient auprès de Jeanne. Ceux-ci jugerent qu'il ſeroit honteux pour eux de laiſſer paſſer l'autorité entre les mains de ces étrangers. Voilà la ſource des diviſions qui agiterent le règne de Jeanne.

Cette princeſſe avoit pour confidente une femme adroite & ruſée, & dont la fortune & l'élévation ont quelque choſe de remarquable,

En 1301, ſous le règne de Charles II, lorſque Robert ſon fils, encore duc de Calabre, faiſoit en Sicile le ſiége de Drapani, la ducheſſe Yolande d'Aragon, ſa premiere femme, qui l'accompagnoit, accoucha d'un prince nommé *Louis*, mort à l'âge de neuf ans. On ne trouva, pour le nourrir, qu'une pauvre femme, dont le mari étoit pécheur : elle-même exerçoit le métier de lavandiere, & n'étoit connue que ſous le nom de *Philippe*, qu'elle avoit reçu au baptême, ou ſous celui de *la Catanoiſe*, à cauſe de la ville de Catane, lieu de ſa naiſſance. Cette femme étoit encore jeune, & avoit quelque beauté. Son eſprit ambitieux,

adroit & insinuant, plut à la duchesse de Calabre, qui lui accorda sa confiance. Elle sçut se rendre agréable à Sancia d'Aragon, seconde femme de Robert, qui la conserva au nombre de ses femmes, après la mort du jeune prince son nourrisson. La Catanoise, étant devenue veuve, épousa un homme qui, comme elle, étoit un exemple des caprices de la fortune.

Raimond de Cabane, majordome de la cuisine, avoit acheté d'un corsaire un jeune Sarasin. Content de ses services & de son exactitude, il l'avoit fait baptiser sous le nom de *Raimond ;* lui avoit donné la liberté, & lui avoit permis, en l'affranchissant, de prendre son surnom. Le nouveau Raimond de Cabane, par la protection de son ancien maître, étoit devenu intendant de la cuisine. Après s'être considérablement enrichi dans ce poste, il avoit obtenu une charge plus considérable à la garde-robe du roi. Tel fut l'époux que choisit la Catanoise, du consentement de Sancia d'Aragon. Cette femme habile sçut se maintenir en faveur auprès de Sancia, lorsqu'elle fut montée sur le trône. On lui confia l'éducation de la princesse Jeanne. La Catanoise sçut s'accommoder aux inclinations de son éleve, & s'insinua si avant dans sa confiance, que Jeanne, devenue reine, ne fit

rien que par le conseil de cette femme. Tel fut le digne rival qui s'opposa alors aux projets du moine Robert.

Un évêque, en réputation de sainteté, & versé dans la connoissance des astres, prédit que, le 25 de Novembre, un orage affreux feroit périr la ville de Naples. La veille du jour fatal, le peuple allarmé de ce présage, court aux églises, pour tâcher de fléchir le courroux céleste. L'oracle s'accomplit en partie. Le lendemain, un horrible tremblement de terre ébranla jusques dans ses fondemens la ville de Naples. Le vent, la pluie, le tonnerre & la grêle, tout sembla se réunir pour la destruction de cette grande ville. La tempête renversa toutes les maisons & tous les magasins situés sur le bord de la mer. Tous les vaisseaux, qui se trouverent dansle port, furent submergés avec leurs équipages. On remarque que le seul bâtiment qui fut épargné par l'orage, étoit plein de scélérats dont on avoit commencé le supplice, & qu'on gardoit pour les exposer, comme des enfans perdus, à la premiere expédition qui se feroit en Sicile. La consternation & l'épouvante s'étoient répandues dans la ville; chacun croyoit toucher à son dernier moment. La reine, nuds pieds, les cheveux épars, suivie d'un grand nombre de dames, alla en procession à l'église de

Notre-Dame ; & la tempête enfin s'appaisa.

[1345.]

Le pape Clément VI voyoit avec chagrin la mésintelligence qui régnoit entre la reine Jeanne & son époux. Il résolut de couronner roi de Naples le prince André, espérant que ce titre le rendroit plus respectable aux yeux de son épouse. Jeanne, qui vouloit régner seule, & qui avoit un souverain mépris pour son mari, fut allarmée de la résolution du pontife, & mit tout en usage pour empêcher ou pour retarder le couronnement d'André. Les partisans de cette princesse, voyant que tous leurs efforts & toutes leurs ruses étoient inutiles, & que le prince André étoit sur le point d'être couronné, recoururent à des moyens plus sûrs, & conspirerent contre sa vie. La cour se trouvoit alors à Averse, logée dans le couvent de S. Pierre de Majella. Les conjurés, d'intelligence avec quelques domestiques de la maison de Jeanne, sous prétexte de communiquer à André des dépêches importantes arrivées de Naples, appellerent ce prince à demi-deshabillé, & prêt à se mettre au lit. A peine fut-il hors de l'appartement de la reine, qu'on en ferma la porte. Alors les assassins se jetterent sur lui : les uns lui mirent sur la bouche leurs

mains armées de gantelets, pour l'empêcher de crier; les autres lui passerent une corde au col, & l'étranglerent. Ils traînerent ensuite son cadavre vers une fenêtre, & le jetterent dans le jardin. Ils se disposoient à le précipiter dans un puits, lorsqu'une femme Hongroise, nourrice de ce malheureux prince, accourut, & fit prendre la fuite aux conjurés, qui abandonnerent le corps. Ainsi mourut le prince André, à l'âge d'environ vingt ans. Quelques historiens, avides d'anecdotes scandaleuses, prétendent que Jeanne, dégoûtée de son foible époux, dont le tempérament ne répondoit pas à la vivacité du sien, le fit assassiner, dans la vue de se dédommager par un second mariage. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il paroît très-probable que Jeanne autorisa le complot formé contre son époux; mais plusieurs autres écrivains, qui paroissent plus dignes de foi, n'attribuent point la mort d'André au penchant amoureux de son épouse; & les faits conduisent naturellement à juger que l'ambition de régner seule fut l'unique motif qui la fit attenter à la vie du prince.

[1346.]

Jeanne étoit violemment soupçonnée d'avoir eu part à l'assassinat de son époux.

Pour arrêter les bruits injurieux qui se répandoient contre elle, elle ordonne à Bertrand de Baux, grand-justicier du royaume, de faire la plus exacte recherche des coupables. La plûpart avoient pourvu à leur sûreté, en sortant du royaume. La Catanoise, favorite de Jeanne, fut arrêtée, avec son fils Robert & Sancia, sa petite fille. Bertrand de Baux leur fit donner la question dans une place sur le bord de la mer, à la vue de tout le peuple; mais une palissade empêchoit qu'on n'approchât assez près pour entendre leur déclaration. Ces trois criminels furent conduits au supplice; & la reine, qui s'intéressoit vivement pour eux, ne put trouver le moyen de les sauver. La Catanoise, accablée de vieillesse, & des douleurs de la torture, mourut avant que d'arriver au lieu de l'exécution. Robert & Sancia furent tenaillés. Plusieurs autres des coupables subirent différens supplices; & l'on remarque qu'on en conduisit quelques-uns à la mort avec un bâillon à la bouche, pour les empêcher de parler.

[1348.]

Louis I, roi de Hongrie, entre, les armes à la main, dans le royaume de Naples, résolu de venger la mort de son frere André. Louis de Tarente, nouvel époux de

Jeanne, veut envain s'oppoſer à ſon paſſage. Tout plie devant le monarque Hongrois. Jeanne, ne ſe croyant pas en ſûreté dans la ville de Naples, s'embarque, pendant la nuit, ſous l'eſcorte de trois galeres provençales, & ſe rend, en cinq jours, à Nice en Provence. Les princes de la maiſon d'Anjou, Robert & Philippe de Tarente, Charles, duc de Duras, accompagnés de quelques autres ſeigneurs, vont trouver le roi de Hongrie, qui étoit à Averſe; lui font hommage, & ſont reçus au baiſer de paix. Le roi leur promet toute ſûreté, s'ils ne ſont point coupables de la mort de ſon frere, & les invite à manger à ſa table. Après le repas, ce prince, réſolu de ſe rendre à Naples, fait armer ſes gens, & s'arme lui-même. Les princes du ſang, & les ſeigneurs Napolitains le ſuivent déſarmés. Lorſqu'ils ſont montés à cheval, le roi dit au duc de Duras de le mener à l'endroit où ſon frere André avoit été étranglé. Le duc proteſte qu'il ne connoît point cet endroit, & qu'il n'y a jamais été. Mais le roi, étant arrivé au couvent de Majella, met pied à terre; &, s'étant fait conduire à la galerie où s'étoit commis le meurtre, ſe tourne bruſquement du côté du duc de Duras; lui reproche d'être l'auteur de la mort d'André, & lui prononce ce terrible arrêt: « Traître, il faut que tu meures dans

» l'endroit même où tu as fait mourrir mon
» frere. » Le duc essaie envain de se justifier.
Pendant qu'il s'efforce de fléchir le courroux
du roi, un Hongrois, nommé *Philippe*,
lui porte un coup d'épée dans la poitrine;
le prend par les cheveux; le terrasse, &
l'acheve de plusieurs coups. D'autres Hongrois
le jettent dans le jardin, au même
endroit où l'on avoit jetté le corps d'André.
Le roi se rend ensuite à Naples, &
permet à ses soldats de piller les maisons des
princes du sang. La veuve du duc de Duras,
échappée de leurs mains avec peine, se
réfugie dans le monastere de Sainte Croix,
portant deux de ses filles entre ses bras, &
s'embarque, quelques jours après, déguisée
sous un habit de moine.

Quelque tems après, la peste, qui ravageoit
le royaume de Naples, oblige le roi
de Hongrie de sortir de l'Italie. Son départ
donne lieu aux partisans de la maison d'Anjou
de préparer une révolution en faveur
de Jeanne. Les habitans de Naples s'empressent
de lui témoigner leur zèle, & lui
envoient des députés pour la prier de revenir
dans leur ville. La joie de la reine
Jeanne eût été complette, si l'argent ne
lui eût pas manqué : elle en avoit absolument
besoin dans la circonstance présente.
Elle fait part de son inquiétude au pape
Clément VI, qui, profitant habilement du

besoin de Jeanne, propose à cette princesse de lui vendre le comtat d'Avignon. La reine, n'ayant pas d'autre ressource, est obligée d'y consentir. Elle vend à Clément VI, par contrat du 10 de Juin, la ville d'Avignon & son territoire, pour la somme de 80000 florins d'or; & l'on stipule que les papes la tiendront à l'avenir en franc-aleu, & comme terre entièrement libre. Avec ce secours, Jeanne se rend à Naples, accompagnée du prince Louis de Tarente, son époux. Les barons du royaume vont en foule la féliciter, & lui offrir leurs secours contre les Hongrois.

[1350....]

Jeanne ne reste pas long-tems tranquille dans sa capitale. Le roi de Hongrie rentre de nouveau dans le royaume de Naples, avec de puissantes forces, & la fortune seconde encore une fois son entreprise. Les Génois, profitant de l'embarras où le retour du roi de Hongrie jettoit la cour, arment douze galeres qu'ils envoient dans la rade de Naples, & font proposer à Jeanne de les employer à son secours, si elle veut leur céder Vintimiglia, place du comté de Provence, & la menacent, en cas de refus, de faire passer leurs galeres au service du roi de Hongrie. La nécessité force

la reine d'accepter cette condition. Resserrée dans sa capitale par un ennemi puissant, & ne pouvant tirer de provisions que par mer, elle n'avoit pas une galere dans ses ports. Elle fait donc partir ses commissaires pour aller mettre la république de Gènes en possession de Vintimiglia; mais les perfides Génois, après avoir obtenu ce qu'ils desiroient, refusent de servir contre le roi de Hongrie, & s'en retournent lâchement. La reine se voyoit exposée, par cette trahison, à tomber entre les mains du roi de Hongrie, qui étoit sur le point de se rendre à Naples. Elle fut délivrée de cet embarras par Renaud de Baux, grand-amiral, qui amena dix galeres de Provence. Jeanne & son époux se jettent presque seuls sur deux de ces galeres, & se réfugient promptement à Gaïete. L'amiral reste dans le port, avec les huit autres, sous prétexte de se pourvoir de biscuit, mais en effet pour consommer le crime qu'il méditoit. Il tire du château de l'Œuf la duchesse de Duras; &, après l'avoir embarquée, il l'a force d'épouser Robert de Baux, son fils aîné, & même de consommer le mariage. Après cet attentat, il fait voile vers la Provence où il possédoit des terres considérables. Il a l'audace de s'arrêter devant Gaïete; & sept de ses galeres entrent dans le port, pour se pourvoir de

vivres ; pour lui, il ſe tient éloigné. Louis de Tarente, inſtruit du crime de l'amiral, fait arrêter les officiers des galeres & les matelots, dès qu'ils ſont entrés dans la ville, & les menace de la mort, s'ils ne font enſorte que l'amiral, ſon fils, & la ducheſſe de Duras prennent terre. Ils lui promettent tous de s'y employer avec zèle. Louis en laiſſe ſortir une partie pour aller exécuter leur promeſſe, & retient les autres en ôtage. L'amiral, preſſé par les gens de ſon équipage d'entrer dans le port, s'en excuſe ſous prétexte qu'il a la goutte. Louis, tranſporté de fureur, ſe jette dans une chaloupe avec quelques-uns de ſes plus braves chevaliers ; aborde la galere de l'amiral, &, après lui avoir fait les plus vifs reproches, le poignarde de ſa main.

Le roi de Hongrie entre ſans oppoſition dans la ville de Naples, & veut exiger une contribution des habitans. Le peuple murmure beaucoup ; &, s'appercevant que les Hongrois ſont fatigués & en deſordre ; que leurs chevaux peuvent à peine les porter, il prend les armes contre un ennemi qui lui paroît ſi foible, réſolu de périr plutôt que d'être mis à contribution. Le roi, à cette nouvelle, ſort bruſquement de Naples, & ſe retire avec ſon armée dans la Pouille.

Cette circonſtance donne lieu au pape

de renouveller les propositions de paix, qu'il avoit déja faites au roi de Hongrie. Ce prince, qui commençoit à se rebuter d'une si longue guerre, entre en conférence avec les légats du pontife, & conclut un traité qui portoit en substance, qu'il y auroit une trève d'un an entre les deux couronnes; que les cardinaux délégués acheveroient l'instruction du procès de Jeanne; que si elle étoit convaincue d'avoir eu part au meurtre de son époux, le royaume de Naples seroit remis par le pape au roi de Hongrie; que si, au contraire, l'innocence de Jeanne étoit reconnue, le roi de Hongrie lui restitueroit toutes les places qu'il possédoit dans le royaume.

Jeanne avoit éludé jusqu'alors le tribunal des cardinaux commis par le saint siége, pour connoître des accusations intentées contre elle, au sujet de la mort de son époux; mais, dans la circonstance présente, elle résolut de s'y soumettre, pour ôter tout prétexte au roi de Hongrie de renouveller la guerre. Jamais procès ne fut plus embarrassant. La cour de Rome favorisoit Jeanne, & ne sçavoit quel moyen prendre pour l'absoudre. Toute la procédure lui étoit contraire: on fut obligé d'avoir recours à un expédient peu digne de la gravité des juges. On fit proposer à Jeanne de prouver que, contre sa volonté

&

& par la vertu de quelque maléfice, auquel la foibleſſe de ſon ſexe avoit ſuccombé, elle ne s'étoit jamais ſenti pour le prince ſon époux un amour ſincere. Jeanne ſe prêta habilement à cette ouverture, & conſtata le fait. Elle établit, par la dépoſition de pluſieurs témoins, qu'un ſortilége, étouffant dans ſon cœur toute la tendreſſe que ſon devoir lui preſcrivoit pour ſon époux, lui avoit donné lieu de conſpirer contre ſa vie. Ce motif de juſtification parut ſuffiſant à ſes juges. Ils la déclarerent innocente du maléfice & de ſes ſuites, & publierent hardiment leur ſentence. Depuis ce jugement, rendu en faveur de Jeanne, le roi de Hongrie n'oſa plus rien tenter contre le royaume de Naples, & conſentit à la paix.

[1352.]

Louis de Tarente eſt couronné roi de Naples, avec autant de magnificence que le permet l'épuiſement des finances. Pluſieurs jours ſe paſſent dans les plaiſirs, les tournois, les joûtes, les feſtins; mais un événement de mauvais augure trouble la joie publique. Le roi, entrant dans la ville en cavalcade, ſuivant l'uſage, quelques dames, par galanterie, lui jettent des fleurs de leurs fenêtres. Son cheval effrayé, ſe cabre. Les barons, qui tenoient les rênes,

eſſayent inutilement de le ramener; les rênes ſe rompent entre leurs mains. Le roi, voyant qu'il n'étoit plus maître de ſon cheval, s'élance promptement à terre. L'agitation de ſa chute fait tomber ſa couronne, qui ſe briſe en trois morceaux. Le prince ne fait que rire de cette aventure. Il monte un autre cheval, & continue la cavalcade.

Cette même année, le nouveau roi inſtitue l'ordre de chevalerie du Saint-Eſprit au droit deſir, que les hiſtoriens Napolitains nomment plus ordinairement l'*ordre du nœud*. Le nombre des chevaliers étoit de trois cens. Il s'engageoient par ſerment à une fidélité conſtante envers le roi, à combattre les ennemis de la foi, & à viſiter les ſaints lieux. La marque de cet ordre étoit un rayon de lumiere en broderie, que les chevaliers étoient obligés de porter ſur leurs habits, & au-deſſus un nœud de ruban lié en forme d'un double lacs d'amour, avec cette deviſe en langage du tems: *Le Dieu plaît*. Lorſqu'un chevalier avoit donné quelque preuve éclatante de ſa valeur, il délioit le ruban juſqu'à ce qu'il eût fait le voyage de la Paleſtine. A ſon retour, il le renouoit, & prenoit pour deviſe: *Il a plu à Dieu*. Quelques auteurs ont prétendu que cet ordre avoit fourni l'idée de l'ordre du Saint-Eſprit, inſtitué en France par Henri III, plus de deux cens ans après.

Robert de Baux, qui avoit épousé la duchesse de Duras, par le complot de Renault de Baux, son pere, étoit, depuis ce tems, détenu prisonnier à Naples. La duchesse, voulant s'affranchir des liens de ce mariage qui, quoiqu'inégal & forcé, pouvoit l'empêcher de contracter d'autres engagemens plus dignes d'elle, forme le dessein de se défaire de son époux. Un jour que Louis & Jeanne s'étoient embarqués par partie de plaisir pour aller dîner sur les rochers à la vue de Naples, la duchesse, suivie de quatre sergens, ou soldats armés, entre dans l'appartement de Robert de Baux ; &, après lui avoir vivement reproché l'injure qu'il avoit faite en sa personne à la maison royale, elle le fait tuer devant elle, & jetter son corps par une fenêtre sur le bord de la mer.

[1362.]

Louis de Tarente, roi de Naples, meurt le 26 de Mai de cette année, âgé de quarante-deux ans. Mathieu Villani, historien Napolitain, nous a laissé un portrait de ce prince, qui ne lui est pas favorable. Il dit, entr'autres choses, que « Louis honora peu la reine son épouse, soit par l'effet d'un mépris naturel, soit que cette princesse se l'attirât par sa faute. Il la maltraitoit souvent,

& en venoit avec elle juſqu'aux coups ; comme ſi elle eût été la plus vile de toutes les femmes. Il ſe vantoit ſi fréquemment, & ſi hors de propos, des grandes choſes qu'il avoit faites dans la guerre & dans la paix, qu'il en devenoit ennuyeux. Pour s'admirer ſoi-même à la vue de ſes exploits, il en fit faire un journal, dans le ſtyle le plus magnifique. »

Jacques d'Aragon, roi titulaire de Majorque, fut le troiſieme époux de Jeanne. Ce prince, qui joignoit au titre de *roi de Majorque* celui de *comte de Rouſſillon & de Cerdagne*, ne poſſédoit pas un pouce de terre dans tous ces Etats. Il ſortoit des priſons de Barcelone, où il avoit été retenu par le roi d'Aragon. Il étoit errant & dans l'indigence, lorſque Jeanne lui propoſa de l'épouſer. Ce mariage étoit une fortune pour lui ; auſſi ne ſe rendit-il pas difficile ſur les conditions. Les articles du contrat portoient que Jacques ne prendroit point le titre de *roi de Naples* ; qu'il ne ſeroit point couronné ni ſacré ; qu'il ne s'ingéreroit en aucune façon dans l'adminiſtration du royaume, & que toute l'autorité reſteroit entre les mains de la reine. On voit, par les conditions de ce contrat, que Jeanne ſe repentoit d'avoir partagé l'autorité royale avec l'époux qu'elle venoit de perdre. Jac-

ques ne ſurvécut pas long-tems à ſon mariage. Il mourut l'année ſuivante.

[1378.]

Barthelemi de Prignano, Napolitain, né ſujet de la reine Jeanne, eſt élevé ſur la chaire de S. Pierre, le 7 d'Avril, & prend le nom d'*Urbain VI*. La reine avoit lieu de penſer que ce nouveau pontife lui ſeroit favorable. Elle lui envoya de riches préſens, & mit tout en uſage pour s'attirer ſa bienveillance ; mais le pontife, l'homme le plus vain, le plus orgueilleux & le plus bizarre dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, reçut les prévenances de la reine, comme un hommage qui lui étoit dû. Il pouſſa même l'impudence juſqu'à mortifier d'une maniere très-ſenſible Othon de Brunſwick, quatrieme époux de Jeanne, qui, à l'exemple de cette princeſſe, avoit comblé le nouveau pape de marques d'amitié & de déférence. Un jour qu'Othon avoit dîné avec lui, à l'heure de la collation, ce prince lui préſenta à boire à genoux, en préſence de quelques cardinaux & d'autres perſonnes de conſidération. Urbain affecta de le tenir dans cette poſture humiliante, juſqu'à ce qu'un cardinal l'eût, à diverſes repriſes, averti qu'on lui offroit à boire.

Hugues de Saint-Severin, & Nicolas

de Spinello, grand chancelier du royaume de Naples, arrivent à Rome en qualité d'ambaſſadeurs, pour complimenter le nouveau pape de la part de Jeanne. Urbain, dès la premiere audience, leur déclare qu'il prétend corriger la reine de Naples; que le royaume ne peut être que mal adminiſtré par une femme. Il ajoûte qu'il veut remettre le gouvernement entre les mains d'un homme, & qu'il faut que la reine ſe retire dans un couvent qu'il lui preſcrira. Les ambaſſadeurs répondent modeſtement que tous les ordres de l'Etat approuvent la maniere dont la reine gouverne ſon royaume. Spinello, en particulier, réplique que cette princeſſe étant en pouvoir de mari, on ne peut la faire entrer dans un monaſtere. Urbain, piqué d'une réponſe qui le confondoit, ne tarde pas à *s'en* venger ſur Spinello. Ayant invité cet ambaſſadeur à manger à ſa table avec ſon collégue, Spinello s'aſſit à la ſeconde place, que lui marque le maître des cérémonies. Le pape, qui cherchoit l'occaſion de l'humilier, lui fait quitter cette place, diſant qu'il ne prétend pas qu'il ſoit aſſis au-deſſus des prélats de ſa cour. Spinello réplique, avec une honnête hardieſſe, qu'il s'eſt mis à la place indiquée, & la même d'ailleurs qu'il a occupée ſous le pontificat d'Urbain V & de Grégoire XI, en qualité de

grand chancelier du royaume de Naples. Il ſort enſuite du palais, & s'en retourne à Naples fort irrité.

Les cardinaux, ne pouvant plus ſupporter les hauteurs & le gouvernement tyrannique d'Urbain, procédent à ſa dépoſition; &, regardant enſuite le ſaint ſiége comme vacant, ils éliſent pape Robert de Genève, qui prend le nom de *Clément VII.* Telle eſt l'origine du grand ſchiſme qui déchira l'Egliſe pendant quarante ans. Les deux papes ne tarderent pas à ſe faire une guerre cruelle. Ils s'excommunierent l'un l'autre; ſe prodiguerent réciproquement les noms d'*intrus*, d'*antipape*, d'*hérétique*, & inonderent l'Europe de manifeſtes remplis d'invectives ſcandaleuſes. Ils ne s'en tinrent pas aux écrits & aux injures: ils eurent recours à la force des armes pour ſoutenir leurs droits; & l'Italie devint un théatre ou les *Urbaniſtes* & les *Clémentins* combattirent avec acharnement comme pour la conquête d'un royaume. Le Nord & preſque toute l'Italie reconnurent Urbain pour légitime pape. La France reſta fidele à Clément VII; & Jeanne, piquée de l'affront fait à ſes ambaſſadeurs par Urbain, ſe ſoumit à ſon compétiteur.

[1379.]

Le pape Clément ſe rend à Naples. Il

y eſt reçu de la part de Jeanne, avec de grands honneurs; mais les Napolitains le voient de mauvais œil. Ils étoient mécontents que leur ſouveraine eût quitté l'obédience d'Urbain, leur compatriote, dont ils pouvoient recevoir tous les jours de nouveaux bienfaits. Le peuple murmuroit hautement contre le gouvernement. Clément fut même informé que les partiſans d'Urbain cherchoient à s'aſſurer de ſa perſonne. Sur cet avis, il s'embarque eſcorté de quelques galeres. Il étoit tems qu'il prît la fuite. Le jour même de ſon départ, il s'éleva une ſédition dans la ville de Naples. Un gentilhomme, nommé *André de Ravignan*, paſſant à cheval dans la place appellée *la Sellaria*, entendit un artiſan qui parloit inſolemment de la reine. Il voulut lui impoſer ſilence; mais, l'artiſan continuant ſes invectives, le cavalier piqua droit à lui & le frappa ſi rudement, qu'il lui creva un œil. Auſſi-tôt tout le quartier s'émut & courut aux armes. Un tailleur, neveu du bleſſé, homme téméraire & inſolent, à qui l'on avoit donné le ſurnom de *Brigand*, ſe mit à la tête des mutins; & tous enſemble parcoururent la ville, en criant: *Vive le pape Urbain!* A ce ſignal, les bandits des environs de Naples s'approcherent juſqu'aux portes de la ville, eſpérant y être introduits par les révoltés. Mais les nobles Napolitains,

ayant pris les armes, appaiserent d'abord avec beaucoup de peine le désordre du dedans; sortant ensuite de la ville, ils tomberent sur les bandits qu'ils taillerent en piéces. Le séditieux tailleur fut pris & pendu.

Urbain, résolu de se venger de la reine Jeanne, après l'avoir excommuniée & déposée de son royaume, charge du soin d'exécuter cette sentence Charles de Duras, que la reine, quelques années auparavant, avoit déclaré son héritier légitime. Charles accepte la commission. Il entre, les armes à la main, dans le royaume de Naples. Othon de Brunswick, trop foible pour tenir la campagne, ne peut s'opposer aux progrès de Charles, qui se voit bientôt aux portes de Naples. Il avoit dans cette ville beaucoup de partisans. Dès qu'on sçut qu'il étoit si proche, un grand nombre d'habitans passerent par-dessus les murailles, & porterent des rafraichissemens à ses troupes. Ils lui apprirent, en même tems, que la ville étoit partagée en trois factions, dont la plus puissante le demandoit pour souverain. Sur cette nouvelle, deux chevaliers Napolitains, capitaines de cavalerie, qui servoient sous Charles, ayant pour guides quelques-uns des transfuges, passent la mer à gué, le long des murailles, & entrent dans la ville par la porte appellée *Conciaria*. Elle n'étoit ni fermée ni

gardée. La mer, qui en baignoit le pied; paroiſſoit être un retranchement aſſez ſûr. Les deux chevaliers s'avancent dans la place du marché en criant: *Vive le roi Charles de Duras, & le pape Urbain!* Suivis de la populace qu'ils y trouvent, ils vont ouvrir la porte du marché, par où Charles entre avec ſon armée. Le lendemain, ce prince aſſiége le château neuf, où la reine s'étoit retirée. Il met tout en uſage pour hâter la priſe de cette fortereſſe. Après l'avoir battue avec toutes les machines de guerre alors en uſage, il y fait jetter des barils remplis des matieres les plus infectes, & des membres de ſes priſonniers de guerre coupés en morceaux. Ces barils, en tombant, s'effondroient avec un bruit affreux, & répandant une odeur inſupportable, offroient en même temps aux yeux des aſſiégés un ſpectacle hideux. Cependant Jeanne, réduite aux extrémités par la diſette, n'ayant point de galeres pour s'enfuir, ne ſçavoit quel parti prendre: ſon unique reſſource étoit dans les efforts, que faiſoit pour ſa délivrance Othon de Brunſwick, ſon époux; mais ce prince ayant été fait priſonnier par Charles, Jeanne ſe rendit au vainqueur.

[1382.]

Charles, pour aſſurer entiérement ſon repos, forme le projet de ſe défaire de

Jeanne, sa souveraine & sa bienfaitrice. Le 22 de Mai, quatre Hongrois, par son ordre, étranglent cette malheureuse reine, lorsqu'elle étoit en prieres dans le château Saint-Ange. Jeanne étoit alors âgée de cinquante-sept ans, dont elle en avoit regné trente-neuf. On l'enterra secrettement dans l'église de S. François, qu'elle avoit fait bâtir sur le mont Gargano. On y voit encore son tombeau & sa statue de marbre, sans autre épitaphe que les deux lettres initiales de son nom : R. J. *Regina Joanna.*

Les historiens ont parlé bien diversement de cette princesse. Les uns la représentent comme une autre Messaline plongée dans les plus honteuses débauches. Ils prétendent que sa passion insatiable réduisit Louis de Tarente, son second époux, à un épuisement funeste à sa vie ; qu'elle fit trancher la tête à Jacques de Majorque, parce qu'il osoit porter quelquefois à d'autres dames un tribut qu'il ne devoit qu'à son épouse.

D'autres historiens prodiguent à cette princesse les plus magnifiques éloges. Ils l'appellent, l'*honneur du monde*, la *lumiere de l'Italie*, une *seconde reine de Saba.* Ils la disculpent sur le meurtre d'André, & prétendent qu'on ne peut pas même la soupçonner des autres crimes dont on a noirci sa mémoire.

Les femmes, qui ont gouverné despo-

tiquement, éprouvent ordinairement la ſatyre & la calomnie; c'eſt la ſuite d'une prévention trop générale contre la foibleſſe de leur ſexe. Il paroît preſque prouvé que Jeanne eut part au meurtre de ſon époux; mais c'eſt le ſeul crime qu'on lui puiſſe reprocher; &, ſans cette tache ineffaçable, elle pourroit paſſer avec juſtice pour une des plus grandes reines qui ayent jamais occupé le thrône. On voit éclater dans preſque toutes ſes actions la piété, l'amour de la juſtice, la libéralité, & le déſintéreſſement. Son eſprit étoit vif & pénétrant: ſon éloquence naturelle, ſecondée par les graces de ſa perſonne, n'en étoit que plus perſuaſive. Habile dans la politique, elle fit admirer ſon activité, ſa vigilance, & ſe diſtingua ſur-tout par une fermeté peu ordinaire à ſon ſexe.

CHARLES III, *dit* LE BREF, *surnommé* DE LA PAIX.

[1382.]

DÈS les commencemens de l'expédition de Charles, Jeanne, indignée de l'ingratitude de ce prince, avoit révoqué les dispositions de son testament, & choisi pour son héritier Louis, duc d'Anjou. Le pape Clément VII avoit approuvé ce choix, & avoit fortement engagé le duc à s'opposer aux progrès de Charles, s'engageant à rembourser les frais de l'expédition en cas qu'elle ne réussît point. Louis se mit en marche neuf jours après la mort de Jeanne, & entra en Italie, à la tête d'une armée aussi brillante par la beauté des équipages, que formidable par la valeur des troupes. Les chevaux des hommes d'armes étoient caparaçonnés, les casques, artistement travaillés, décorés de lambrequins & de cimiers très-riches. On voyoit marcher devant & derriere une longue file de mulets chargés d'or & d'argent, & de toute sorte de meubles précieux. Charles, n'osant tenter le sort d'une bataille, résolut d'amuser son compétiteur,

& de laiſſer ſon armée ſe détruire peu-à-peu. Dans ce deſſein, il envoya un chevalier nommé *Mathieu Sauvage*, en qualité de hérault, le défier en combat ſingulier. Ce chevalier, habile empoiſonneur, portoit une demi-lance dont le fer étoit imbu d'un poiſon ſi ſubtil, que quiconque y arrêtoit fixement la vue, ou en laiſſoit toucher ſes habits, tomboit mort à l'inſtant. Le duc d'Anjou fut averti de ſe précautionner contre ce dangereux meſſager. Il refuſa de le voir, & le fit arrêter. On l'interrogea; &, ſur ſon aveu, il eut la tête tranchée.

[1384.]

La brillante armée de Louis ſe ruinoit inſenſiblement par la diſette & par les maladies. L'habile Charles évitoit toujours de livrer bataille, & laiſſoit ſon ennemi ſe conſumer dans un pays étranger. Louis, déſeſpéré de voir ſes troupes dépérir, envoya vainement juſqu'à dix fois propoſer le combat à ſon rival. Charles trouvoit toujours des prétextes pour l'éluder. Cependant il promit enfin avec ſerment de ſe préſenter un certain jour en raſe campagne, & ſortit, en effet, de la ville de Barlette où il étoit renfermé. Louis, plein de joie, vole à ſa rencontre. Ses troupes

étoient encore assez bien armées, mais délabrées, sans chevaux, & mal vêtues. Le duc n'avoit lui-même qu'une cotte d'armes de toile peinte, semée de fleurs-de-lys. Il croyoit toucher au moment tant desiré d'en venir à une action décisive; mais Charles, qui étoit sorti de la ville par une porte, y rentre par l'autre, comme pour insulter à l'ennemi. Louis, outré de dépit, songeoit à quitter l'Italie, lorsqu'il fut attaqué de la maladie épidémique qui désoloit son armée. Son chagrin rendit tous les remedes inutiles; & il en mourut le 20 de Septembre.

Charles, d'un caractère altier & impérieux, ne voyoit qu'avec dépit le pape Urbain trancher du Souverain dans ses Etats. Il ne cherchoit qu'à éloigner de son royaume ce pontife orgueilleux & intrigant. Quelques cardinaux, ennemis d'Urbain, pour faire leur cour au roi, agiterent entr'eux, si on ne pourroit pas donner au pape un curateur, lorsqu'il se gouvernoit mal, & nuisoit au bien de l'église par son opiniâtreté. Urbain fut averti de ces consultations. Pour en prévenir l'effet, & pour fortifier son parti, en le rendant plus nombreux, il fit une promotion de plusieurs cardinaux, tous Napolitains, la plûpart indignes de cet honneur, & décriés pour leurs mœurs scandaleuses, mais très-

propres à faire réussir les intrigues du pontife. Lorsque cette promotion devint publique, les promus en furent eux-mêmes honteux, & n'oserent accepter leurs nouvelles dignités. Ils se tinrent renfermés chez eux, pour se dérober aux railleries du public. Les courtisanes de Naples, qui connoissoient mieux que personne les mœurs des nouveaux cardinaux, s'égayoient entr'elles à leurs dépens, & se disoient l'une à l'autre, en plaisantant : « Que je voie donc » ton mari le cardinal ! »

Quelques tems après, Urbain, qui se tenoit renfermé dans le château de Nocéra, manda les ecclésiastiques de sa suite, & les laïcs des environs. Lorsqu'ils furent assemblés dans la cour du château, il fit fermer les portes, & monta sur une tour élevée d'où il leur prêcha jusqu'au soir, malgré la rigueur du tems, s'embarrassant peu que ses auditeurs, assis à terre, mourussent de faim & de froid. Après avoir très-longtems invectivé contre le roi & les cardinaux de son parti, il fit dresser la croix, allumer les cierges, & excommunia solemnellement le roi Charles, la reine Marguerite, son épouse, & tous leurs adhérans. Il mit en interdit la ville de Naples ; &, faisant éteindre les cierges, les jetta sur le peuple.

[1385.]

[1385.]

Charles, irrité, le fait aſſiéger dans le château de Nocéra. Pendant le ſiége, on arrêta un meſſager du pontife, chargé de ſes dépêches, qui ſortoit du château, à la faveur de la nuit. On l'enferma dans un ſac, pieds & mains liés, à deſſein de le renvoyer dans la fortereſſe, par le moyen d'une machine alors en uſage, qui ſervoit à lancer des pierres; mais le poids de cet homme n'étant pas proportionné à la force de la machine, il ne put être porté juſques dans la place, & fut écraſé contre les murailles.

Urbain ne ſe défendoit qu'avec des cenſures & des anathêmes. Il excommunioit les aſſiégeans, trois ou quatre fois le jour, d'une fenêtre tournée du côté de leur camp; &, pendant cette cérémonie, il tenoit en main un flambeau, & de l'autre une petite cloche.

Il ſtatua, par un décret, que tous les clercs, de quelqu'ordre que ce fût, qui prendroient les armes contre Charles & ſes ſoldats, n'encourroient ni cenſures ni irrégularités, s'il leur arrivoit d'en tuer ou d'en mutiler quelques-uns; qu'ils jouiroient, au contraire, des indulgences de la Terre-ſainte. Cette conſtitution, peu canonique, ne produiſit pas un grand effet. Urbain reçut un plus utile ſecours de Raimond des Ur-

ſins, fils du comte de Nole, jeune homme de beaucoup de valeur, qui vint, à la tête d'une armée, tirer le pape & ſa cour du château de Nocéra.

Charles, peu content d'une couronne acquiſe par le crime, voulut en uſurper une autre par une voie auſſi odieuſe. Louis, roi de Hongrie, étant mort, ſa fille Marie avoit été élue reine, ſous la tutelle d'Elizabeth de Boſnie ſa mere. Elizabeth, entièrement livrée aux conſeils du palatin Jean Gara, bouleverſa tout le royaume, & mécontenta les peuples. L'innocente Marie fut punie des fautes de ſa mere. Les nobles réſolurent de ſe donner pour ſouverain Charles de la Paix, & envoyerent des députés à Naples, pour inviter ce prince à paſſer au plutôt en Hongrie. L'ambitieux Charles accepta avidement cette propoſition. Il ſe rendit à Bude, capitale de Hongrie; & les princeſſes qu'il venoit dépouiller, hors d'état de lui réſiſter par la force, cacherent leur reſſentiment ſous les dehors trompeurs de la politeſſe & de l'amitié. Elles lui firent l'accueil le plus honorable, & pouſſerent la diſſimulation juſqu'à le remercier de ſa générosité, qui lui faiſoit quitter ſes états & ſa famille, pour ſecourir deux princeſſes affligées: elles le prierent même de vouloir bien ſe charger de l'adminiſtration des affaires. Charles, auſſi habile dans l'art

de feindre, refusa cette offre, & affecta un grand désintéressement. Il parvint cependant, par ses pratiques secrettes, & par la faveur des grands du royaume, jusqu'à se faire sacrer roi de Hongrie, en présence des deux reines, qui parurent applaudir à la cérémonie; mais Charles n'eût pas lieu de s'applaudir long-tems du succès de ses embitieux desseins. Elizabeth, toujours dissimulée, prit, avec son favori Jean Gara, des précautions secrettes pour se défaire d'un usurpateur odieux. Un gentilhomme, nommé *Blaise Forgach*, se chargea de l'exécution.

[1386.]

Le 5 de Février, Elizabeth invite Charles à venir dans son appartement, sous prétexte de lui communiquer quelques affaires importantes. Pendant leur entretien, Forgach, introduit par Gara, saisit le moment favorable, & porte au roi un coup de sabre qui lui fend la tête jusqu'aux yeux. Ce prince pousse un grand cri, & se leve chancelant sur ses jambes. Il est transféré dans cet état à Vissegrade, où il expire trois jours après, âgé de quarante ans. On prétend qu'Elizabeth, craignant que sa blessure ne fût pas mortelle, fit mêler du poison dans les médicamens qu'on y appliqua.

Charles parloit agréablement, & avoit la démarche aiſée. Il étoit affable, libéral, amateur des gens de lettres, & verſé lui-même dans la connoiſſance de la poëſie & de l'hiſtoire. Politique, fin & délié dans les négociations, guerrier prudent & intrépide dans les combats, il fut tout à la fois grand capitaine, grand homme d'état; & ſon ambition ſeule fit tous ſes vices.

L'action la plus utile de ſon régne, eſt l'abolition d'une coutume barbare, que les Napolitains tenoient de leurs ayeux. Les jours de dimanches & de fêtes, les nobles & les autres citoyens s'aſſembloient dans un champ hors de la ville, appellé *Carbonara*, & s'exerçoient à des combats particuliers, pour eſſayer leurs forces & leur adreſſe. Cet uſage étoit probablement un reſte des jeux des gladiateurs, fréquens autrefois à Naples, où il y avoit un célébre *Gymnaſe*. Les amis les plus intimes paroiſſoient oublier dans ces combats le lien qui les uniſſoit, pour ſe livrer à une fureur aveugle. Chacun ne cherchoit qu'à montrer ſa bravoure aux dépens de tout ce qu'il avoit de plus cher. La ſcène étoit ſouvent enſanglantée; les peres voyoient tuer ou défigurer leurs enfans au milieu des applaudiſſemens des ſpectateurs, & n'oſoient ſe plaindre d'un divertiſſement ſi cruel, autoriſé par les loix

civiles, & ſouvent par la préſence même du roi. L'égliſe s'étoit déja élevée inutilement contre cet exercice meurtrier, peu convenable à des Chrétiens ; mais Charles réuſſit enfin à l'abolir entiérement, & accorda le champ Carbonara à quelques pieux Napolitains, qui y bâtirent une égliſe.

LADISLAS, ou LANCELOT. LOUIS II.

[1386.]

PAR une rencontre peut-être unique dans l'hiſtoire, on vit entrer en concurrence deux rois mineurs, Ladiſlas, fils de Charles de la Paix, & Louis II, neveu de Louis I, duc d'Anjou, jeune prince qui prétendoit relever le parti de ſon pere. Les deux jeunes rivaux étoient ſoutenus par deux pontifes, qui ſe diſputoient eux-mêmes la chaire de S. Pierre.

[1387.]

Marguerite, mere & tutrice de Ladiſlas, étoit en poſſeſſion de Naples, & de la plus grande partie du royaume. Elle avoit un grand avantage ſur ſon ennemi, ſi elle en eût ſçu profiter; mais ſa hauteur & la dûreté de ſon gouvernement mécontenterent la plûpart des Napolitains, qui ſe révolterent contre elle. Otton de Brunſwick & Thomas de Saint-Séverin, généraux de l'armée de Louis II, s'étant approchés de Naples, un grand nombre d'habitans leur

en ouvrirent une des portes, & les introduisirent dans la ville.

[1388.]

Urbain favorisoit en apparence le parti de Ladislas ; mais en effet, ce pontife ambitieux prétendoit s'emparer du royaume de Naples, comme dévolu au saint siége par l'excommunication de Charles. Il part de Pérouse à la tête d'une armée, pour se rendre à Narni, & de-là du côté de Naples. Mais à peine a-t-il fait dix milles, que la mule qu'il montoit fait un faux pas, & le jette par terre fort rudement. Cet accident de mauvais augure n'est pas capable de rallentir son ardeur. Quoique blessé en plusieurs endroits, il se fait un point d'honneur de ne point retourner sur ses pas. Il se fait porter à Tivoli, au-delà de Rome, & traverse la Campanie jusqu'à Ferentino, toujours déterminé d'entrer dans le royaume de Naples ; mais, n'ayant plus de fonds pour payer ses troupes, & voyant d'ailleurs que l'hyver approchoit, il est forcé de renoncer à son entreprise, & s'en retourne à Rome. Il tombe malade quelque tems après, & meurt, de chagrin d'avoir échoué dans ses projets de conquête.

[1391.]

Louis II se rend à Naples pour s'assurer

par sa présence les conquêtes qu'avoient faites ses généraux. Il gagne les cœurs de ses nouveaux sujets par sa douceur, son affabilité, & sur-tout par l'équité de ses jugemens. Pierre de la Couronne, Allemand de nation, l'un de ses généraux, ayant pris querelle mal-à-propos avec un jeune officier Napolitain, nommé *Constanzo*, lui donna sur le visage un grand coup de poing. Les troupes qui servoient sous l'officier Napolitain, voulurent venger l'outrage faite à leur chef. Les soldats du capitaine Allemand se préparerent à le défendre. On en vint aux mains. Les troupes de *la Couronne* furent battues, & lui-même reçut dans la mêlée une blessure dangereuse, dont il mourut quelques jours après. Ce brave avanturier étoit un des meilleurs généraux de Louis II. Il avoit autrefois rendu des services signalés à Louis I, son pere. Chacun s'imaginoit que le roi vangeroit sa mort sur la famille de Constanzo; mais ce prince équitable, après avoir pris une connoissance exacte du fait, reconnut que la Couronne étoit l'aggresseur, & fit grace à l'auteur de sa mort.

[1400.]

Le parti de Ladislas paroissoit entièrement ruiné, & le thrône sembloit assuré à

Louis; mais ce foible monarque ne sçut point s'y maintenir. Plus occupé de ses plaisirs que de ses affaires, il s'endormoit dans une sécurité dangereuse au sein de la prospérité, tandis que son rival, luttant contre la fortune, travailloit sans cesse à relever son parti, sans se rebuter de ses disgraces. De deux rois d'un caractere si différent, il n'étoit pas difficile de prévoir qui devoit enfin l'emporter. La mollesse & la négligence de Louis donnerent lieu à son infatigable rival de remporter quelques légers avantages, dont il sçut profiter habilement, & qui le conduisirent à de plus considérables. Louis vit la fortune l'abandonner insensiblement, sans qu'il se réveillât de son assoupissement funeste. Ladislas, ayant enfin pris le dessus, par son activité & sa vigilance, força son rival à sortir de Naples, & entra victorieux dans cette capitale. Louis, découragé par ce revers, résolut d'abandonner un royaume où il n'avoit pu s'affermir pendant le cours de dix ans. Malgré les conseils de ses plus fidéles sujets, il s'embarqua, & fit voile vers la Provence, sans songer que cette fuite précipitée lui faisoit perdre son thrône & sa réputation.

[1401.]

Ladislas, se voyant maître du royaume,

par la soumission de presque tous les seigneurs du parti de la maison d'Anjou, ne songe plus qu'à satisfaire sa passion favorite, qui étoit la vengeance. Jacques de Marzan, duc de Sessa, seigneur illustre par sa naissance & par ses richesses, avoit quitté son parti quelques années auparavant, pour s'attacher à celui de Louis. Ce seigneur étoit mort depuis peu; & le ressentiment de Ladislas ne pouvoit plus tomber sur lui; mais il laissoit un fils, dont la minorité offroit au roi un moyen facile d'abbaisser cette illustre maison. Le comte d'Alifi, oncle du jeune duc, soupçonnant les desseins de Ladislas, fortifie les places du duché de Sessa, & de ses propres terres, & se prépare à se bien défendre. Mais Ladislas prend une voie plus sûre que celle de la violence, pour parvenir à son but. Il avoit un fils naturel, nommé *Renaud de-Duras*, alors âgé de dix-huit ans, auquel il avoit fait prendre le titre de Prince de Capoue. Il fait demander au comte d'Alifi sa fille unique en mariage, pour le jeune Renaud. Le comte, n'osant pas irriter le roi par un refus, consent à cette alliance. Ladislas, pour prévenir tous les soupçons du comte, lui confie le prince de Capoue, afin qu'il le fasse élever avec sa future épouse. Quelque tems après, il lui ordonne de les amener l'un & l'autre à Gayette, pour y célébrer

la cérémonie de leurs nôces. Le comte, pour rendre la fête plus brillante, se fait accompagner par la comtesse sa femme, par Catherine de Saint-Séverin, veuve du duc de Sessa, & par ses quatre filles ; c'étoit précisément ce que Ladislas avoit prévu. Dès que cette famille fut arrivée à Gayette, il la fit enfermer dans les prisons du château neuf, & s'empara de toutes les terres qu'elle possédoit. Cependant il se radoucit dans la suite, & rendit à la famille des Marzan, la plus grande partie de ses biens, avec la liberté, par la faveur de Marguerite de Marzan, sœur du jeune duc, dont le roi devint amoureux, & qui fut une de ses maîtresses.

Marie de Blois, mere de Louis II, meurt le 12 de Novembre de cette année. Quelque tems avant sa mort, elle déclara au roi son fils qu'elle laissoit dans son thrésor deux cens mille écus. Ce prince étonné demanda à sa mere pourquoi elle n'avoit point employé cet argent pour le secourir dans ses besoins pressans. La reine lui répondit que, craignant toujours de le voir prisonnier de guerre, elle avoit cru devoir réserver ce dépôt pour sa rançon. Marie de Blois prévoyoit sans doute les malheurs de trop loin, & cette somme employée à propos eût peut-être conservé la couronne à son fils.

[1407.]

Le grand ſchiſme déſoloit toujours l'Egliſe. Grégoire XII, nouvellement élevé ſur la chaire de S. Pierre, ſembla prendre des meſures néceſſaires pour le faire ceſſer. Il promit de ſe démettre du pontificat, pourvu que Benoît XIII, ſon concurrent, voulût imiter ſon exemple. Il lui écrivit à ce ſujet une Lettre pathétique, pour l'exhorter à la vie privée; &, ſur ſa réponſe, il lui envoya des ambaſſadeurs, qui conférerent avec lui pendant pluſieurs jours, & ſignerent à Marſeille un acte, en forme de convention, portant que les deux papes s'aboucheroient enſemble à Savone; qu'ils y feroient à la fois une abdication ſolemnelle; & qu'enſuite, on procéderoit de concert à une nouvelle élection. Ladiſlas ne vit qu'avec chagrin les inclinations pacifiques de Grégoire. Ce prince, dévoré d'ambition, ſongeoit à ſe rendre ſouverain de Rome, à la faveur des troubles de la religion, & ſon intérêt l'engageoit à les fomenter. Afin de prévenir Grégoire en ſa faveur, il lui fit préſent d'un ſervice de table en argenterie, & le fit obſéder par un moine de l'ordre des Freres mineurs, qui avoit le titre de ſon Confeſſeur. Cet homme, quoique vicieux & débauché, ſçut gagner la confiance

du pape. Il critiquoit souvent en sa présence le traité d'union, &, par ses insinuations artificieuses, il parvint à inspirer à Grégoire un grand dégoût pour la paix. Le pontife chercha divers prétextes de rompre l'entrevue de Savone. Il chargea même les plus habiles théologiens & jurisconsultes de sa cour, d'examiner si la convention de Marseille étoit une loi de rigueur qu'il ne pût pas enfreindre, lui qui avoit le pouvoir de relever les autres de leurs sermens. Mais, contre son attente, ils déciderent tous que le pape, obligé de veiller au gouvernement de l'Eglise, devenoit un prévaricateur & un mercénaire, s'il refusoit de se sacrifier pour le salut du troupeau. Grégoire traita les jurisconsultes d'ignorans, & chercha de nouvelles ruses pour se dispenser de sortir de Rome. Il convint avec Ladislas que ce prince fourniroit une armée à Jean & à Nicolas Colonne, seigneurs Romains, de son parti; qu'ils s'introduiroient dans Rome, où il avoit très-peu de troupes, & qu'ils le tiendroient assiégé, afin qu'il eût une excuse de ne s'être point rendu à Savone au jour marqué. L'intrigue fut très-habilement conduite. Les Colonnes entrerent de nuit dans Rome, & y répandirent l'allarme. Grégoire, affectant une grande frayeur, se retira dans le château Saint-Ange, où l'on étoit convenu que les Co-

lonnes viendroient l'aſſiéger ; mais il fut trompé dans ſon attente. Les ſoldats des Colonnes ne furent pas plutôt entrés dans Rome, qu'ils ſe diſperſerent de côté & d'autre pour piller. Ils forcerent les celliers, & ne ſongerent qu'à ſe remplir de vin. Cependant Paul des Urſins, Romain célébre par ſa prudence & par ſa valeur, s'étant mis à la tête du peuple & des troupes qui étoient dans Rome, tomba ſur les gens des Colonnes, la plûpart yvres & chancelans, & en fit un grand carnage. Le pontiſe, quoique déſeſpéré de ce mauvais ſuccès, fut contraint d'en témoigner de la joie; de louer Paul des Urſins, & de le récompenſer d'une victoire qu'il déteſtoit dans le fonds du cœur. Paul, depuis cet exploit, devint ſi puiſſant dans Rome, que Grégoire fut obligé d'en ſortir. Lorſqu'il partit, le peuple, croyant qu'il alloit au rendez-vous de Savone, pour rendre la paix à l'égliſe, le conduiſit en proceſſion, portant des palmes à la main en ſigne d'allégreſſe; mais le pontiſe étoit bien éloigné de mériter cet honneur.

Ladiſlas vient mettre le ſiége devant la ville de Rome, à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes. Connoiſſant la valeur & l'expérience de Paul des Urſins, qui commandoit dans cette ville, il eſſaye de corrompre ſa fidélité par des préſens.

Paul étoit moins avide de gloire que de richeſſes. Il ne paſſoit pas pour être fort délicat ſur l'honneur & ſur la bonne foi. Il réſiſta cependant aux premieres propoſitions de Ladiſlas ; il ſortit même de la ville, & chargea pluſieurs fois l'armée Napolitaine. Dans ces rencontres, l'avantage fut toujours du côté des Romains. Mais cette feinte réſiſtance n'étoit qu'un jeu de Paul, pour faire mieux connoître à Ladiſlas le prix d'un adverſaire tel que lui ; &, pour rendre ſon marché meilleur, il alla trouver le roi dans ſon camp, & convint avec lui des conditions auxquelles il devoit livrer la ville. Ladiſlas entra dans Rome comme en triomphe, aux acclamations d'un peuple innombrable, & aux cris de ſes ſoldats, qui lui prodiguoient les noms d'Empereur & d'Auguſte. Il logea ce jour-là dans le capitole. Le lendemain, un Florentin, gouverneur du château Saint-Ange, lui livra cette fortereſſe ; ce qui entraîna la reddition de toutes les autres.

[1411.]

Ladiſlas, maître de Rome, étend plus loin ſes vues, & forme le projet de conquérir toute l'Italie. Il s'empare de pluſieurs places de l'Etat eccléſiaſtique, & fait trembler la Toſcane & pluſieurs villes de Lombar-

die ; mais la fortune l'abandonne tout-à-coup au milieu de ses prospérités. Les villes d'Italie, que l'ambition de Ladislas menaçoit d'un joug prochain, appellent le roi Louis II au secours de leur liberté. Ce prince, saisissant cette occasion de recouvrer le royaume de Naples, passe en Italie à la tête d'une armée. Les foudres de l'Eglise se réunissent, contre Ladislas, aux armes de Louis. Le concile de Pise, après avoir déclaré les deux papes, Benoît XIII & Grégoire XII, schismatiques & hérétiques, les avoit privés du pontificat. Alexandre V, élu en leur place, commence par excommunier solemnellement Ladislas, pour s'être opposé à la paix & à l'extinction du schisme, & parce qu'il soutenoit encore le parti de Grégoire XII. Pour comble de malheur, Paul des Ursins, mécontent de Ladislas, & gagné par l'argent du légat d'Alexandre, abandonne le parti de ce prince, & passe au service de son rival. Louis II, encouragé par les bénédictions du pape, & par les vœux de toute l'Italie, vient présenter la bataille à son concurrent. On combattit de part & d'autre avec acharnement, & le carnage fut horrible. Enfin les troupes de Ladislas furent rompues ; & ce prince, ne pouvant les rallier, s'enfuit à toute bride. Les vainqueurs prirent sur l'ennemi plusieurs drapeaux, & les envoyèrent au pape, qui

qui étoit alors Jean XXIII. Le pontife pour insulter à Ladislas, fit traîner ses drapeaux dans la boue des rues de Rome. Les gens sages blâmerent cette action, qui ne fit en effet qu'animer à la vengeance Ladislas & ses partisans. L'indolence de Louis & le défaut d'argent, ruinerent une seconde fois son parti dans l'Italie ; au lieu de poursuivre vivement son ennemi vaincu, il lui laissa le tems de reprendre haleine, & de revenir de sa frayeur. Ne pouvant nourrir ses prisonniers de guerre, il les renvoya, & fit rendre à chacun d'eux son cheval & son bagage, pour le prix de huit ducats. Par ce moyen, Ladislas regagna la meilleur partie de ses troupes, & se vit en état de repousser son ennemi. Louis, pressé à son tour, & ne tirant d'autre secours du pape que des bulles & des anathêmes, retourna en Provence.

[1413.]

Ladislas vient une seconde fois assiéger Rome. Le pape Jean y étoit en personne ; mais ce pontife peu guerrier, & mal secondé par des capitaines, aussi peu expérimentés que lui, ne fit qu'une foible défense. Il commit à la garde des postes, des officiers peu soigneux & sans expérience. Les soldats Napolitains ayant fait aux mu-

railles une bréche assez large pour y passer de la cavalerie, un détachement entra au point du jour, près de l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, & fut suivi du gros de l'armée. Dès que le pontife vit les Napolitains dans la ville, il monta à cheval avec précipitation, & s'enfuit à Sutrie. Ladislas, maître de Rome, la traita comme une place emportée d'assaut. Il pilla les thrésors du pape, sa chapelle & les joyaux du saint siége. Sa vengeance n'étant pas encore satisfaite, il fit arrêter quarante des plus notables citoyens, & les envoya prisonniers à Naples. Se croyant alors solidement affermi dans sa conquête, il créa un sénateur & des officiers pour le gouvernement de la ville; fit battre une nouvelle monnoie, & y exerça tous les actes de souveraineté.

[1414.]

Ladislas, parti de Rome, avoit fait de rapides conquêtes dans l'Italie, & sans doute qu'il l'eut soumise toute entiere, si la mort n'eût arrêté les progrés de ses armes. Ce prince, quoique toujours occupé de projets ambitieux, n'en étoit pas moins sensible aux plaisirs. Un jour, au sortir des bras d'une nouvelle maîtresse, qu'il venoit de faire à Perouse, il se sentit attaqué d'un mal secret, dont on ne put jamais découvrir la cause. Une fiévre lente le consumoit;

&, dans ses redoublemens, il paroissoit furieux & comme frénétique. Paul des Ursins, qui s'étoit rengagé de nouveau dans le parti de Ladislas, étant venu voir ce prince pendant sa maladie, Ladislas, qui avoit toujours une secrette haine contre ce seigneur, depuis sa premiere défection, aigri d'ailleurs par la violence de son mal, le fit arrêter & conduire en prison ; il l'eut même fait mourir sur le champ, si tous ses officiers n'eussent tâché d'appaiser son ressentiment. Voyant que sa maladie augmentoit de jour en jour, il revint à Naples. A son arrivée dans cette ville, sa fiévre se changea en frénésie. Il ne s'occupa, pendant les derniers jours de sa vie, que de sa vengeance & de son ambition. Tantôt, plein de ses projets sur la Toscane, il s'écrioit : *A Florence, à Florence!* Quelquefois, dans le fort de ses accès, on l'entendoit demander avec des cris affreux : » Paul est-il mort? » Il expira enfin, dans des transports de fureur & de rage, le 8 d'Août, à l'âge de quarante ans. Ainsi périt Ladislas, prince qui n'eut d'autre mérite que celui qui consiste à détruire les hommes; qui sacrifia tous les devoirs les plus sacrés à son ambition effrénée, & qui fut plutôt un brigand qu'un roi. On attribue au poison la cause de son étrange maladie. On prétend que le pere de la maî-

treſſe que ce prince fit à Pérouſe, gagné par les Florentins, engagea ſa fille à *ſe* frotter d'une liqueur empoiſonnée, lui faiſant accroire que c'étoit un philtre capable de fixer pour toujours en ſa faveur le cœur du monarque.

JEANNE II.

[1414.]

JEANNE, sœur de Ladiſlas, âgée de quarante-quatre ans, ſe fait proclamer reine. Expoſée par ſa nouvelle dignité aux regards de tout un peuple, ſa conduite n'en devint pas plus réglée. Sur le thrône comme dans la vie privée, elle ſe livra ſans honte & ſans réſerve à ſon penchant pour la débauche. Elle avoit conçu une paſſion violente pour un jeune gentilhomme, fort bien fait, nommé *Pandolphe Alope*. Elle ſe l'étoit d'abord attaché en qualité d'Echanſon. Lorſqu'elle fut montée ſur le thrône, elle l'éleva à la dignité de Grand-Chambellan, & lui confia toute l'autorité. La conduite fiere & hautaine d'Alope révolta les ſeigneurs Napolitains, juſtement indignés de ſe voir aſſervis à un ſimple gentilhomme. Ils en porterent leurs plaintes à la reine, & la preſſerent de choiſir au plutôt, parmi les princes dont on lui propoſoit l'alliance, un époux capable de partager avec elle les ſoins du gouvernement. Jeanne, ne pouvant ſe diſpenſer de les ſatisfaire ſur cet article, jetta les yeux ſur un prince François. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, fut l'époux qu'elle choiſit; mais, en faiſant

entrer ce prince dans ſon lit, elle lui déclara qu'elle ne prétendoit point partager avec lui l'adminiſtration des affaires, ni lui donner aucun droit ſur le royaume de Naples. Les ſeigneurs Napolitains ne furent pas plutôt informés du choix de Jeanne, qu'ils inviterent par lettres le comte de la Marche à ſe rendre promptement à Naples, ſans ſe rebuter de ce qu'il pouvoit trouver de choquant dans les conditions qu'on lui propoſoit, & s'engagerent à lui procurer les moyens de régner par lui-même, en dépit de ſon épouſe. Le comte, déterminé par ces promeſſes, prit le chemin de Naples. Dès qu'on apprit à la cour que ce prince étoit près d'entrer dans le royaume, Jeanne envoya pour le recevoir le grand connétable Sforce, accompagné de pluſieurs barons & chevaliers Napolitains, auxquels on récommanda de ne donner au prince que la qualité de *comte*, parce que la reine vouloit attendre qu'il naquit un fils de leur mariage, pour lui donner celle de *roi*.

Jules Céſar de Capoue, comte de Hauteville, ennemi déclaré du grand chambellan, partit auſſi, ſans ordre de la cour, pour aller à la rencontre du comte de la marche. Il étoit ſuivi d'un corps de troupes, qu'il entretenoit à ſes frais, & de pluſieurs ſeigneurs Napolitains. Il devança les envoyés de la reine, & rencontra le prince

dans la plaine de Troja. Il descendit le premier de cheval ; &, le saluant comme roi, le complimenta sur son arrivée. Les gens de la suite du comte de Hauteville, imitant l'exemple de leur chef, s'écrierent : *Vive le roi Jacques.* Le comte de Hauteville entretint en chemin le prince, sur l'état du royaume de Naples, &, par une confidence indiscrette, lui apprit le commerce scandaleux de Jeanne avec Alope, l'exhortant à prendre en main l'autorité, & à résister à cet indigne favori.

Le lendemain, Jacques étant proche de Bénevent, Sforce arriva avec son cortége, & se fit annoncer par un hérault comme grand connétable. Il ne mit point pied à terre ; &, s'inclinant seulement, il complimenta le prince de la part de Jeanne, ne lui donnant que le titre de comte. Le prince dissimula son ressentiment, & se rendit à Bénevent. Lorsqu'il fut entré dans le château, plusieurs s'empresserent de venir le saluer en qualité de roi ; dans ce concours, Sforce ayant rencontré sur un escalier le comte de Hauteville, prit la querelle avec lui ; &, la dispute s'étant échauffée, ces deux seigneurs mirent l'épée à la main. Le comte de Troja, grand sénéchal, à qui sa charge donnoit le droit de punir les délits commis dans les maisons royales, fit arrêter les deux combattans ; mais le comte de

Hauteville fut élargi le jour même, & Sforce fut jetté dans un cachot.

La reine, instruite de cette avanture, résolut, pour contenter la noblesse, de recevoir le comte de la Marche comme roi. On prépara, pour sa réception, un poile de drap d'or, sous lequel il fit son entrée à cheval dans la ville de Naples. Il se rendit au château neuf où la reine l'attendoit. Jeanne, dissimulant son chagrin, embrassa avec une joie apparente un époux qui lui étoit déja odieux. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale des mains de l'archevêque de Naples, les deux époux passerent dans l'appartement de parade, & s'assirent sur deux thrônes qui leur étoient destinés. Alors Jeanne tenant la main de son époux, se tourna vers les dames & les barons, témoins de la cérémonie, & leur dit : « Vous voyez ce prince à qui je viens de » donner l'empire sur ma personne ; je lui » donne maintenant tout droit sur mon » royaume ; que ceux qui me sont affec- » tionnés le reconnoissent pour leur maî- » tre ; » à ces paroles tout le monde s'écria d'une voix unanime : *Vivent le roi Jacques & la reine Jeanne nos souverains !* Le reste de la journée se passa dans les fêtes & dans les plaisirs. Le lendemain, le nouveau roi fit arrêter Alope, &, par la violence des tourmens, lui arracha l'aveu d'un commerce

de galanterie, qu'il lui importoit de ne pas faire éclater. Le malheureux favori fut condamné à perdre la tête, & son arrêt fut exécuté sur la place du marché. On traîna son corps dans les rues de la ville ; on le pendit ensuite par les pieds, & il demeura longtems sans sépulture. Le roi, voulant ensuite ôter à son épouse les moyens de se choisir un second favori, chassa de la cour tous les courtisans de cette princesse, & lui donna pour surveillant, un vieux gentilhomme François, nommé *Berlanger*, qui l'obsédoit sans cesse & ne la quittoit pas, même lorsqu'elle satisfaisoit aux besoins de la nature.

[1415.]

Le comte de Hauteville, indigné de ne recevoir aucune récompense des services qu'il avoit rendus au roi Jacques, forme le projet de perdre ce prince ingrat, pour rentrer dans les bonnes graces de son épouse. Il trouve le moyen de se faire introduire dans l'appartement de Jeanne : après lui avoir demandé pardon de sa perfidie & des maux qu'il lui a causés, il lui promet, pour réparer sa faute, de la délivrer du joug de son époux, & de lui rendre l'usage du pouvoir souverain. Jeanne rend graces à son zèle, & s'efforce de le toucher par la

peinture de sa triste situation. Le comte, encouragé par cette ouverture, s'explique plus clairement, & lui fait part du projet qu'il a d'assassiner le roi. Jeanne feint d'abord d'avoir horreur de cet attentat. Retombant ensuite sur la cruauté & les mauvais traitemens de son époux, elle échauffe avec adresse le ressentiment du comte; lui recommande de réfléchir sérieusement à un dessein de cette importance & aux moyens de l'exécuter, & consent qu'il revienne, trois jours après, lui rendre compte de ses dispositions. En attendant le moment du rendez-vous, Jeanne engage le roi, qui ne la voyoit que très-rarement, à lui rendre visite : elle l'accable de caresses; mais, au milieu des épanchemens d'un amour sincère, elle lui découvre le complot du comte de Hauteville, offrant de lui en faire entendre tout le détail de la bouche même de l'auteur. Le lendemain, le comte étant revenu conférer avec Jeanne, le roi, caché derriere une tapisserie de son appartement, entend tous les discours du traître. Il le fait arrêter au sortir du château; &, quelques jours après, le malheureux comte expie son crime & son imprudence par le dernier supplice.

[1417.]

Le roi, touché de cette marque d'affec-

tion de la part d'une épouse, qui n'avoit pas lieu de l'aimer, lui donne plus de liberté, & lui permet de recevoir quelquefois les visites des seigneurs Napolitains. Il a bientôt lieu de s'en repentir. Jeanne cabale sourdement avec quelques-uns de ses partisans, qui avoient beaucoup de crédit dans la ville: par leur moyen, elle force son époux à lui remettre l'autorité souveraine, & rentre dans tous ses droits. Elle songe ensuite à se venger de l'esclavage rigoureux dans lequel il l'avoit retenue. Un soir qu'ils soupoient ensemble, elle lui cherche querelle au sujet des François qui restoient encore dans le royaume, & lui ordonne de les en chasser. Le roi lui répond: « qu'il » faut avant que de les congédier, qu'on » les récompense de leurs services. » Jeanne réplique vivement qu'ils sortiront tous du royaume malgré lui. Jacques, outré de colere, se leve de table & se retire dans son appartement. Aussi-tôt on en ferme les portes par ordre de la reine, & l'on y met des gardes. Le lendemain, elle fait publier dans la ville un ordre à tous les François de sortir de ses Etats dans l'espace de huit jours; ce qu'ils furent contraints d'exécuter.

[1418.]

Barthelemi Coglione, gentilhomme, né

aux environs de Bergame, étant venu à Naples, s'y diſtingua beaucoup par ſa force prodigieuſe, & par ſon extrême agilité. Perſonne n'oſa lui diſputer le prix de la lutte, ni de la courſe. Les talens naturels de ce gentilhomme le rendirent cher à Jeanne, qui en fit ſon favori; mais Coglione, bientôt ennuyé de cet infâme exercice, ſe déroba de la cour, & entra dans la carriere des armes.

[1423.]

Louis III, duc d'Anjou, réſolu de faire valoir ſes droits ſur le royaume de Naples, qu'il avoit hérité de ſon pere Louis II, paſſe en Italie. Jeanne, allarmée de ſes ſuccès, demande du ſecours à Alphonſe d'Aragon, roi de Sicile, lui offrant de l'adopter pour fils, & de le reconnoître pour ſon héritier. Alphonſe accepte la propoſition; traite avec Jeanne, & prend le titre de duc de Calabre, particuliérement affecté aux héritiers préſomptifs de la couronne. Après pluſieurs combats entre Alphonſe & Louis, qui ne décident rien, Louis, que les obſtacles rebutent auſſi facilement que ſon pere, conſent à un accommodement, & renonce à ſes prétentions ſur la couronne de Naples.

Jeanne, ſe voyant hors de danger du côté

de la maiſon d'Anjou, conçut des ſoupçons contre Alphonſe, dont les grandes qualités lui donnoient de l'ombrage. Elle craignit que ce prince ne voulût, de ſon vivant, s'emparer du thrône, & ne la retînt priſonniere, comme Charles de Duras en avoit uſé envers Jeanne I. Ces idées lui étoient ſuggérées par Ottin Caraccioli, grand ſénéchal du royaume, qui, depuis quelques années, étoit le favori de la reine, & la gouvernoit abſolument. Ce miniſtre, jaloux de l'autorité qu'Alphonſe s'étoit acquiſe dans le royaume, après l'avoir peint des couleurs les plus odieuſes aux yeux de la reine, réſolut de concert avec elle, de s'aſſurer de ſa perſonne. Dans ce deſſein, il fit faire les préparatifs d'une joute, & invita le prince Alphonſe à venir au château Capouan, pour jouir de ce ſpectacle. Si le prince s'y fût rendu, Caraccioli étoit déterminé à le tuer, ou à le retenir priſonnier ; mais Alphonſe fut averti de ſon deſſein. Indigné de l'audace du grand ſénéchal, il réſolut de le prévenir. En qualité de duc de Calabre, Alphonſe avoit droit de convoquer chez lui le conſeil d'Etat. Il envoya ordre à Carraccioli de s'y trouver : celui-ci refuſa d'y venir ſans ſauf conduit ; mais Alphonſe lui en ayant envoyé un écrit & ſigné de ſa main, le ſénéchal, muni de cette piéce, ſe rendit au palais du prince.

Dès qu'il se présenta, il fut arrêté. Alphonse monta aussi-tôt à cheval, & se rendit au château Capouan où demeuroit la reine; Jeanne, allarmée, ne sçavoit quel parti prendre. Ses gens réfuserent au prince l'entrée du château, & tirerent sur lui du haut des tours. Alphonse se retira au galop, hors de la portée du trait, & pensa même être écrasé d'une pierre qui tomba sur la croupe de son cheval.

Irritée de l'attentat d'Alphonse & de la prison de son favori, Jeanne cassa le traité, par lequel elle avoit adopté le prince Aragonois : elle le déclara déchu de tous ses droits sur le royaume de Naples; &, pour se procurer un soutien, elle tourna ses vues sur Louis III, qu'elle adopta, & déclara son héritier. Alphonse résolut de soutenir son adoption les armes à la main : ses premieres tentatives furent heureuses : il se rendit maître de Naples & de toutes ses forteresses, & Jeanne se retira à Averse. Elle envoya proposer au prince de rendre la liberté à tous les seigneurs Aragonois qui étoient prisonniers, s'il vouloit lui renvoyer son favori. Alphonse y consentit. Caraccioli revint auprès de la reine, & Alphonse revit avec joie tous les officiers qu'il avoit perdus dans les combats précédens.

Alphonse ne conserva pas longtems la

ville de Naples. Jeanne recouvra cette capitale par le moyen d'une flotte Génoise, & reprit bientôt la ſupériorité ſur Alphonſe.

L'abſence de ce prince, qui fut obligé de porter la guerre en Eſpagne, pour conſerver ſes Etats héréditaires, contribua beaucoup à la décadence de ſes affaires. Cependant, il lui reſta toujours pluſieurs places & un grand nombre de partiſans dans le royaume de Naples.

[1431.]

Caraccioli, peu content des biens immenſes que la reine avoit accumulés ſur ſa tête, lui demande encore l'inveſtiture de la principauté de Salerne & du duché d'Amalfi. Jeanne étoit alors infirme, & dans un âge où les paſſions commencent à s'éteindre : dégoûtée de Caraccioli, qui commençoit auſſi à vieillir, ou rebutée de ſon avidité inſatiable, elle lui refuſe ſa demande, & lui reproche même qu'il veut envahir lui ſeul toutes les terres du royaume. Le ſénéchal, vivement piqué d'un refus auquel il ne s'attendoit pas, s'échappe en paroles inſolentes contre la reine ; il a même la hardieſſe de lui porter les mains au viſage, & y laiſſe des traces de ſa fureur. Jeanne, outrée de dépit & de

rage, pleure l'aviliſſement où la *réduit* une paſſion honteuſe pour un de ſes ſujets. Les ennemis du ſénéchal profitent de ce moment de déſordre, pour repréſenter à Jeanne que, ſi Caraccioli *oublie* qu'il n'eſt qu'un ſimple gentilhomme enrichi par ſes bienfaits, elle ne doit pas oublier qu'elle eſt reine. Ils lui font entrevoir que Caraccioli, après un tel attentat, eſt capable de ſe porter aux dernieres extrêmités. Leurs diſcours font impreſſion ſur la reine, qui conſent qu'on arrête le ſénéchal; mais les ennemis de Caraccioli, craignant, que, s'ils ſe contentent ſimplement de l'arrêter, il ne trouve le moyen d'appaiſer la reine & de rentrer en grace, jugent que le plus ſûr eſt de l'aſſaſſiner.

[1432.]

Cependant Caraccioli vivoit tranquille, uniquement occupé d'une alliance avantageuſe qu'il ménageoit pour ſon fils. Dans la vue de procurer à la reine quelque divertiſſement, qui fût une occaſion de ſe réconcilier avec elle, il fit faire, au château Capouan, les préparatifs d'une fête qui devoit ſuivre la cérémonie du mariage de ſon fils. Au jour marqué 17 d'Août, toute

toute la nobleſſe ſe rendit au château Capouan. La journée ſe paſſa dans les plaiſirs, qui furent prolongés bien avant dans la nuit. Le ſénéchal s'étant retiré dans ſon appartement, Pierre Palagani, & François Caraccioli, chefs des conjurés, ſaiſirent ce moment pour exécuter leur deſſein. L'un d'eux alla frapper à la porte du ſénéchal, & lui dit que la reine, attaquée d'une maladie ſubite, étoit en danger de la vie. Caraccioli, qui venoit d'entrer au lit, en ſortit promptement pour ſe r'habiller, & fit ouvrir la porte de ſa chambre. Auſſi-tôt les deux conjurés entrerent; ſe jetterent ſur lui, & le maſſacrerent à coups de hache. Afin de prévenir la ſédition que les parens & les amis du ſénéchal auroient pu exciter dans Naples, on jugea à propos de s'aſſurer des principaux. On leur envoya dire, de la part du ſénéchal, que la reine étoit à l'extrémité, & qu'ils euſſent à ſe rendre au plutôt au château. Ils y accoururent; on les arrêta, & on les conduiſit en priſon.

[1435.]

Jeanne pleuroit la mort de Louis III, mort l'année précédente, lorſqu'elle fut attaquée elle même d'une fiévre qui la con-

duisit au tombeau. Avant de mourir, elle institua pour son héritier & successeur René d'Anjou, duc de Bar & de Lorraine, frere de Louis III. Avec cette princesse finit la premiere branche d'Anjou, issue de Charles I, qui régnoit depuis cent soixante-dix ans.

Un penchant extrême au libertinage, beaucoup d'inconstance & de légéreté, un grand éloignement des affaires, & une condescendance aveugle pour ceux qui la dirigeoient; voilà les principaux traits qui forment le caractere de Jeanne.

RENÉ D'ANJOU, *surnommé* LE BON.
ALPHONSE V, Roi d'Aragon.

[1435.]

RENÉ, qui n'eut jamais que le titre de Roi de Naples, eut un puiſſant rival à combattre dans la perſonne d'Alphonſe. Après pluſieurs années de guerre, malgré ſa valeur & ſes grandes qualités, il fut obligé de céder à la fortune du prince Aragonnois ; mais, quoique malheureux dans ſon expédition, René s'acquit une grande gloire en Italie, par pluſieurs traits qui ne peuvent manquer d'intéreſſer le lecteur pour ce prince infortuné.

[1440.]

Se voyant reſſerré dans Naples par l'ennemi, René fit dire au connétable Antoine Caldora de venir avec toutes ſes forces du côté de Naples, pour le dégager. Caldora répondit qu'il ne pouvoit, ſans argent, faire marcher l'armée ; & qu'il paroiſſoit néceſſaire que René ſe tranſportât dans les provinces qui lui étoient ſoumiſes, pour y recouvrer les fonds dont il avoit beſoin. René, ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſon en-

treprise, convoqua les principaux habitans de Naples, & leur déclara que, se voyant hors d'état de récompenser leur fidelité comme il l'eût desiré, il ne vouloit pas les exposer à mourir de faim dans une ville dont l'ennemi fermoit toutes les avenues; qu'il les dégageoit donc de leur serment de fidelité; qu'ils pouvoient se rendre à Alphonse; que pour lui, il alloit retourner en France. Il ordonna, en même tems, qu'on embarquât ses équipages sur quelques navires Génois qui se trouvoient dans le port. Les Napolitains, qui haïssoient la maison d'Aragon, & qui avoient conçu une grande affection pour René, le conjurerent de ne point les abandonner; lui protesterent qu'ils vouloient tous mourir sous sa banniere, & qu'ils défendroient Naples, tant qu'il leur resteroit un souffle de vie. Le roi, quoique charmé de leur bonne volonté, feignit cependant de persister dans sa résolution. La nouvelle de son retour en France se répandit bientôt dans le camp d'Alphonse; & ce prince attendoit à chaque instant des ambassadeurs de René, chargés de remettre Naples en son pouvoir. Cependant René fit, un soir, convoquer les Napolitains, & les attendit à cheval, dans la cour du château, avec cinquante cavaliers. Lorsqu'ils furent arrivés il leur parla ainsi:

« Mes amis, je n'ai point aſſez dégénéré » de la vertu de mes ancêtres, pour abandonner une ſi noble ville, & un ſi floriſſant royaume, ſans m'expoſer auparavant aux plus grands dangers. Si je vous » ai fait croire que je voulois retourner en » France, ce n'a été que dans l'intention » de repaître nos ennemis de cette fauſſe » joie, afin qu'étant moins ſur leurs gardes, » je puiſſe avec moins de riſque entreprendre le voyage que je médite. J'avois » mandé à Antoine Caldora, qui, comme » vous ſçavez, eſt maître de toutes nos forces, de venir nous délivrer de la détreſſe » où nous ſommes. Il m'a fait dire que, » ſans argent, l'armée ne pouvoit ſe mettre » en marche ; qu'il étoit néceſſaire que » j'allaſſe recouvrer des fonds dans les provinces qui m'obéiſſent : ainſi je pars. J'eſpere être bientôt de retour, & faire enſorte que cette ville ſoit, comme elle l'a » toujours été, la capitale du royaume. Je » vous la recommande, pendant mon abſence ; je vous recommande auſſi la reine » & mes fils que je laiſſe entre vos mains. »

A ces mots, le roi donne un coup d'éperon à ſon cheval, & ſe dérobe aux cris des Napolitains qui lui ſouhaitent un heureux voyage. Après avoir marché toute la nuit, il ſe trouve près de Nole, avant le lever du ſoleil. Ayant paſſé outre, il ſe

rend, au grand jour, à Baïon, prenant pour cri de guerre *Urſin*, *Urſin*, parce-que la maiſon des Urſins tenoit le parti d'Alphonſe. Malgré ces précautions, il eſt reconnu; ce qui l'obligea de ſe détourner par une montagne voiſine, couverte alors de quatre pieds de neige. René & ſa ſuite étant arrivés au ſommet, ils mettent pied à terre, & deſcendent dans la plaine, par des routes nouvelles, qu'ils ſont contraints de ſe frayer dans les neiges, avec tant de peine & de fatigues, qu'il y périt pluſieurs chevaux, & même quelques hommes. Le roi ſe retournoit ſouvent d'un air gai & ſerein vers ceux de ſa ſuite, & les encourageoit, en leur repréſentant que s'ils étoient ſes compagnons de travaux, ils partageroient auſſi avec lui les douceurs de ſa victoire. Enfin, malgré la pluie, la neige & le vent, ils arrivent au bas de la montagne. Le roi s'arrête à Sant-Angelo di Scala. Le gouverneur de cette place le reçoit le mieux qu'il eſt poſſible, & lui prête des habits & du linge. Le lendemain, René ſe remet en route, par un tems auſſi mauvais que la veille; & ayant paſſé un endroit appellé *Pietra Stornina*, il eſt attaqué par une troupe de payſans. Sans s'amuſer à les combattre, il continue ſa route, & donne ordre à un chevalier François, nommé *Gui*, de reſter à l'arrière-garde

avec ce qu'il avoit de meilleurs cavaliers. L'officier fait sa retraite en homme brave & expérimenté ; tue un de ces paysans, & en prend cinq autres qu'il conduit au roi, qui s'étoit arrêté près de Hauteville. Les prisonniers se jettent aux genoux de ce prince, & implorent sa clémence, protestant qu'ils ne l'ont pas reconnu. René leur dit avec bonté qu'étant roi, il veut en remplir tous les devoirs ; que, loin de faire périr aucun de ses sujets, il ne prétend s'occuper que du soin de les rendre heureux. Il leur rend ensuite la liberté, & les renvoie. Les habitans de Hauteville, témoins, du haut de leurs murailles, de cet acte d'humanité, sortent de leur ville, & présentent au roi des rafraîchissemens. Ce prince poursuit sa route par des chemins affreux, & arrive, à deux heures après minuit, à Bénevent.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, René sortant de la messe, entendit un moine qui lui servoit de guide, nommé *Frere Antoine*, qui invitoit à dîner un de ses courtisans. Il veut être de la partie, & accompagne le moine, qui étoit natif de Bénevent, jusqu'à l'endroit où il logeoit. La nappe étoit déja mise près du même feu qui servoit à rôtir les viandes. René se met à table ; mange avec appétit, & fait l'éloge de tous les mets, au grand con-

tentement du bon moine, qui ne pouvoit contenir ſa joie. Ces traits de clémence & d'affabilité lui gagnoient tous les cœurs : les habitans des villes voiſines accouroient ſur ſon paſſage, & le combloient de bénédictions.

[1441.]

Lorſque René eut ramaſſé des fonds ſuffiſans, le connétable Caldora le vint joindre avec l'armée. René réſolut alors de retourner ſur ſes pas, pour faire lever le ſiége du château d'Averſe, qui tenoit encore; mais Alphonſe le prévint. Il laiſſa quelques troupes pour continuer le ſiége; s'avança, avec le reſte de ſon armée, juſqu'au Val di Gardano, réſolu d'en diſputer le paſſage, & ſe rendit maître du pont de la Tufara. René ſurpris, à ſon arrivée, de trouver ce paſſage fermé, envoie un hérault à Alphonſe lui propoſer le combat corps-à-corps, ou de ſix contre ſix, ou enfin des deux armées. L'Aragonnois répond que, maître de la plus grande partie du royaume, il ſeroit inſenſé de riſquer de la perdre par le hazard d'une ſeule journée. René, peu ſûr de la fidelité de Caldora, qui en effet étoit un traître, prend la réſolution de forcer ſeul le paſſage, à la tête d'un eſcadron de ſes propres troupes. Il vient en effet attaquer le pont de la Tufara, avec

tant d'ardeur, que plusieurs des capitaines de Caldora, charmés de la valeur de ce prince, le suivent avec leurs compagnies. Déja les Aragonnois étoient en déroute : la victoire sembloit assurée à René. Alphonse, malade, se retiroit dans une litière escortée d'un corps de ses meilleures troupes, lorsque Caldora survient, l'épée à la main, & donne ordre à ses gens de se retirer, frappant tous ceux qui n'obéissent pas assez promptement. René accourt aussi-tôt. » Que faites-vous, s'écrie-t-il, Caldora? » Ne voyez-vous pas que la victoire est à » nous? ... Sire, répond le traître, votre Ma» jesté ne sçait pas quelle est la maniere de » combattre des Italiens : ils ne tournent le » dos, que pour nous attirer dans quelqu'em» buscade. Il n'est pas naturel qu'ils prennent » véritablement la fuite, étant supérieurs en » nombre : ç'en est assez pour aujourd'hui... » Je crois, dit le roi, que vous pouvez » aller, vous & vos gens, où je vais moi» même... Sire, reprend Caldora, si vous per» dez le royaume, vous conserverez la Pro» vence & les autres Etats que votre Ma» jesté possede en France; mais si je perds » mes troupes, je serai réduit à demander » l'aumône.» Ainsi parloit sans ménagement un général déterminé à la trahison.

René, désespéré de ne pouvoir poursuivre sa victoire, marche droit à Naples, &

campe aux environs de la ville. Le lendemain, il invite à dîner Caldora avec les officiers généraux & les seigneurs qui servoient dans son armée. C'étoit une occasion que René se ménageoit pour faire un coup d'autorité. Après le repas, il remet devant les yeux de Caldora les marques de confiance dont il l'a honoré; lui reproche son ingratitude, sa trahison à la journée de Tufara, & lui déclare que, puisqu'il paye ses troupes des deniers de son domaine, il prétend en disposer seul, & à sa volonté, & lui donne ordre de garder les arrêts jusqu'à ce que l'armée lui ait prêté serment de fidelité. Caldora, couvert de confusion, ne répond rien & se retire. Le roi n'a pas plutôt reçu le serment de l'armée, qu'il leve les arrêts de Caldora; le confirme dans sa charge de connétable, & l'envoie dans l'Abruzze; mais Caldora, plein de dépit, leve le masque, & va sur le champ offrir ses services à Alphonse. La défection d'un général de cette importance, porta au parti de René un coup dont il ne se releva jamais.

[1442.]

Alphonse pressoit vivement le siége de Naples, lorsque la fortune lui offrit un moyen de se rendre maître de cette ville.

Un maçon nommé *Anello*, chargé de l'entretien des aqueducs, vint lui annoncer qu'il en connoiſſoit un par lequel on pourroit pénétrer juſques dans une maiſon voiſine de la porte de Capoue; qu'en introduiſant dans cette maiſon un nombre ſuffiſant de ſoldats, il ſeroit aiſé de ſe rendre maître de cette porte, & d'y faire entrer toute l'armée. Alphonſe réſolut de profiter de cet avis, & Anello gagné par l'eſpoir d'une grande récompenſe, ſe chargea de ſervir de guide à deux compagnies d'infanterie choiſies pour cette expédition. Anello les introduiſit de nuit dans l'aqueduc par un regard éloigné de la ville de plus d'un mille : ils marcherent à la file avec des falots, & armés d'arbalêtes & de pertuiſanes. Tandis qu'Alphonſe s'approchoit des murailles pour voir quel ſeroit le ſuccès de cette tentative, ils arriverent heureuſement par l'aqueduc juſques dans la maiſon d'un tailleur, près de la porte de Sainte-Sophie, & ſortirent l'un après l'autre par le puits de cette maiſon juſqu'au nombre de quarante. Mais, n'oſant encore entreprendre de forcer la garde, ils ſe contenterent de menacer la femme du tailleur & ſa fille qu'ils trouverent ſeules, pour les empêcher de crier, & attendirent leurs compagnons. Cependant le tailleur, qui étoit dehors, rentre chez lui; &, ſurpris de

voir ſa maiſon remplie de ſoldats, en ſort bruſquement, & prend la fuite, en criant que les ennemis ſont dans la ville. Les quarante ſoldats, croyant alors ne devoir plus différer, attaquent la garde à la porte de Sainte-Sophie. Ils trouvent tant de réſiſtance, que René a le tems de ſe porter de ce côté-là, d'en tuer une partie, & de forcer l'autre à reculer. Cependant Alphonſe, ne voyant pas le ſignal qu'on étoit convenu de lui donner, en cas de réuſſite, s'imagina que l'entrepriſe avoit échoué. Il reprenoit le chemin de ſon camp, lorſqu'il entendit dans la ville un bruit de guerre, qui l'obligea de revenir ſur ſes pas. René avoit renforcé la garde, & mis la porte de Sainte-Sophie en ſûreté; mais trois cens Génois, chargés de défendre celle de S. Janvier, abandonnerent ce poſte, dès que le bruit ſe répandit que les ennemis étoient dans la ville. Alors un gentilhomme, nommé *Marin Spizzicaſo*, affectionné au parti Aragonnois, jetta, du haut des murailles, pluſieurs cordes, à l'aide deſquelles Pierre de Cardonne, général de l'armée d'Alphonſe, grimpa ſur les remparts, & fut bientôt ſuivi d'un grand nombre de braves. Pendant qu'il couroit dans la ville, faiſant retentir le nom d'*Aragon*, il rencontra un guerrier, nommé *Brancazzo*, qui alloit à cheval, vers la porte

de Sainte-Sophie, trouver le roi René. Il le fit prisonnier; monta son cheval; &, à la tête d'un corps d'Aragonnois, il s'avança du côté de René, qui, le voyant venir à lui, crut que l'armée ennemie étoit entrée par quelque porte. Ce prince, bravant le danger, fondit avec intrépidité sur les ennemis, & les enfonça; mais, leur nombre croissant à chaque instant, il s'ouvrit un passage l'épée à la main, & se retira dans le château neuf. Ainsi Alphonse se rendit maître de Naples par un aqueduc, de la même maniere que Bélisaire l'avoit reprise sur les Goths, dix siècles auparavant. René, sans espérance & sans ressource, s'embarqua pour passer en Provence. Alphonse marcha ensuite dans la Pouille; & après avoir soumis tout ce qui lui résistoit encore dans cette province, il revint à Naples, où il entra en triomphe, comme les anciens Romains, sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout rendit hommage à la fortune & à la valeur de ce prince, qui réunit ainsi le royaume de Naples à celui de Sicile, dont il étoit divisé depuis cent soixante ans.

[1458.]

Alphonse, après avoir joui paisiblement de la couronne, pendant l'espace de quinze ans, depuis le départ de René, meurt à

Naples, le 27 de Juin, âgé de ſoixante-quatre ans. Ce prince poſſéda toutes les vertus qui font les grands hommes, & mérita le ſurnom de *Magnanime*, que l'hiſtoire lui donne. Il ſçut allier aux ſoins du gouvernement & aux travaux militaires une étude conſtante des ſciences. La théologie, les mathématiques, l'hiſtoire & la juriſprudence furent les objets de ſon application. On remarque qu'il avoit un reſpect ſingulier pour Tite-Live, & qu'il portoit toujours dans ſes voyages, au nombre de ſes livres, les Œuvres de ce grand homme, & les Commentaires de Céſar. On prétend qu'il a traduit en eſpagnol les Lettres de Sénèque.

FERDINAND I.

[1458.]

FERDINAND, fils naturel d'Alphonse, & son successeur au royaume de Naple, hérita de la politique & de la valeur de son pere ; mais il n'en eut pas les autres vertus. Son règne fût presque toujours agité de troubles & de dissensions. Les barons & les seigneurs Napolitains n'obéissoient qu'avec peine à un prince qu'ils sçavoient être le fruit d'un commerce illégitime ; & leurs révoltes fréquentes entretenoient la discorde dans l'Etat. Jean d'Anjou, fils de René, essaya de relever le parti de son pere, & remporta par sa valeur plusieurs avantages considérables sur Ferdinand ; mais ce prince résista courageusement à tous ces orages, & se maintint sur le thrône, malgré les efforts de ses sujets & de ses ennemis.

[1460.]

Pendant que Ferdinand ravageoit les terres du comte d'Avellino, qui s'étoit révolté contre lui, le duc de Sessa, qui étoit alors en guerre avec ce prince, forme le

lâche projet de l'aſſaſſiner. Il l'invite à une conférence, ſous prétexte de traiter de leur réconciliation; mais Ferdinand étoit trop prudent pour ſe trouver au rendez-vous avec ſon ennemi, ſans avoir pris les précautions néceſſaires à ſa ſûreté. Sa prévoyance fit échouer l'entrepriſe. Ce prince, appercevant un poignard caché ſous les habits d'un des officiers, qui accompagnoient le duc, mit l'épée à la main, & ſe ſauva du danger par ſa bravoure.

[1462.]

Le pape Pie II ſoutenoit le parti de Ferdinand contre Jean d'Anjou, fils du roi René. Il entretenoit même un corps de troupes au ſervice du prince Aragonnois. Louis XI, oncle de René, envoya des ambaſſadeurs au pontife, pour lui parler en faveur de ſon neveu. Ces ambaſſadeurs, après avoir aſſuré le pape de l'obéiſſance filiale du roi de France, ajoûterent que ce prince étoit réſolu d'envoyer contre les Turcs une armée de ſoixante-dix mille combattans, s'il vouloit rappeller les troupes auxiliaires qu'il avoit envoyées à Ferdinand, & ceſſer de protéger la maiſon d'Aragon. Le pape leur répondit : « Pourquoi » demander avec tant d'empreſſement le » retour d'une foible armée que j'ai en-

» voyée

» voyée dans le royaume de Naples ? Si le
» roi, votre maître, est en état, comme
» vous l'assurez, d'envoyer soixante-dix mille
» hommes contre les Turcs, qu'il mette
» sur pied cette armée formidable ; qu'elle
» passe les Alpes : nous lui serons tous sou-
» mis ; & l'acquisition du royaume de Na-
» ples sera pour lui une chose très-aisée. »

[1480.]

Le roi René meurt, à Aix, le 10 de Juillet. Ce prince eut toutes les qualités d'un grand roi ; & il seroit compté au nombre des héros, s'il eût été plus heureux. Il faisoit ses délices de la poësie, & rassembla dans son palais une riche bibliotheque composée principalement des ouvrages des anciens troubadours, ou poëtes Provençaux. Il passoit la plus grande partie de son tems à peindre en miniature, & sur le verre ; à cultiver des fleurs, à planter des arbres, à nourrir des oiseaux rares de différentes especes. On voit encore, à Dijon, à Avignon, à Aix, des peintures de sa main, & des Heures qu'il orna de très-belles miniatures : c'est lui qui le premier fit apporter, en France, des œillets de Provence, des roses de Provins, & des raisins muscats. Le courier, qui lui vint apporter la nouvelle de la perte entière du royaume

de Naples, après la défaite de Jean d'Anjou son fils, le trouva peignant une perdrix, & si appliqué à son ouvrage, qu'une si triste nouvelle ne lui fit pas même quitter le pinceau.

René composa quelques ouvrages. Il nous en reste trois dont le plus remarquable est intitulé : *Dialogue entre l'Ame & le Cœur, ou le Mortifiement de vaine Plaisance.* Il est en prose mêlée de quelques vers : on y voit briller, à travers le mauvais goût du tems, une imagination vive, & un excellent fonds de morale. Voici le précis de cet ouvrage dont l'idée est singuliere.

L'ame se lamente sur les désordres où le cœur l'a jettée, & témoigne un repentir sincere : la crainte de Dieu, & la contrition viennent à son secours ; chacune essaie de la consoler, & lui donne des conseils pour réformer le cœur. L'ame, trouvant cet ouvrage au-dessus de ses forces, le leur livre, afin qu'elles le punissent elles-mêmes du passé, & le corrigent pour l'avenir. Elles acceptent l'emploi, & portent le cœur sur une montagne escarpée, au haut de laquelle elles trouvent, dans un jardin délicieux, quatre dames assises autour d'une croix ; la foi, l'espérance, le vrai-amour & la grace divine. Elles leur rendent compte du sujet qui les amene ; ensuite lui remet-

tent le cœur. Les quatre dames l'attachent ſur la croix, au même endroit où le Sauveur avoit été mis. La foi, par le côté droit, avec un clou d'acier; l'eſpérance, au côté gauche, avec un clou d'argent; le vrai-amour, par le bas, avec un clou d'or; & la grace divine le perce d'un coup de lance. Chacune fait ſortir du cœur des gouttes de ſang, qui ſont autant de vices ou de défauts, comme la ſuperflue réflexion, la diſſolution charnelle, la convoiteuſe déception, l'impatience, la négligence, l'envie, la préſomption, & enfin la vaine plaiſance. Le cœur, ainſi purifié, eſt reporté par la crainte de Dieu & par la contrition, à l'ame qui, dans l'excès de ſa joie, adreſſe à Dieu une priere fervente, pour lui rendre des actions de graces.

[1481]

René, par ſon teſtament, avoit inſtitué pour ſon héritier au royaume de Naples, Charles, comte du Maine, ſon neveu. Ce prince ſe préparoit à paſſer en Italie, pour y ſoutenir ſes droits les armes à la main, lorſqu'une maladie de langueur l'obligea de renoncer à ſes projets, pour ne ſonger qu'à régler ſa ſucceſſion. Quoiqu'il eût deux neveux, il leur préféra le roi de France,

Lòuis XI, ſon couſin germain; &, par ſon teſtament, il appella ce prince à la ſucceſſion de tous ſes royaumes, états & ſeigneuries, &, après lui, Charles, ſon fils aîné, dauphin de Viennois, & tous ſes deſcendans & ſucceſſeurs à la couronne. Telle eſt l'origine du droit des rois de France ſur le royaume de Naples. Charles mourut à Marſeille, le 11 de Décembre. En lui finit la ſeconde maiſon d'Anjou, qui, moins heureuſe que la premiere, ne put, pendant le cours d'un ſiécle, s'établir ſur le thrône de Naples. Louis XI ne vécut pas aſſez longtems pour ſonger à réclamer les droits qu'il venoit d'acquérir; &, quand même la mort ne l'eût pas prévenu, il eſt probable qu'un prince auſſi ſage & auſſi clairvoyant n'eût jamais paſſé les Alpes. Cette expédition ſembloit réſervée à ſon fils Charles VIII, qui lui ſuccéda, à l'âge de quatorze ans.

[1494.]

Charles VIII ſe préparoit à paſſer en Italie, à la tête d'une puiſſante armée, lorſque Ferdinand, roi de Naples, mourut âgé de ſoixante-onze ans, le 25 de Janvier. Une politique profonde, une prudence conſommée ſont les qualités qui diſtinguent ce prince, d'ailleurs violent & cruel. Il donna

un nouvel éclat à la ville de Naples, & aggrandit considérablement son enceinte. Il introduisit le premier dans ses Etats l'usage de l'imprimerie, vers l'an 1474. Sous son règne, il s'établit, dans le royaume, des manufactures d'étoffes d'or, de soie & de laine, & des ouvrages d'orfévrerie, qui augmenterent le commerce, &, par une suite nécessaire, introduisirent le luxe. Alphonse II, fils de Ferdinand, lui succéda.

ALPHONSE II.

[1494.]

CHARLES, à son arrivée en Italie, envoie demander au pape Alexandre VI l'investiture du royaume de Naples. Le pontife, qui ne vouloit pas avoir un voisin si puissant que le roi de France, allégue qu'il faut auparavant faire examiner son droit sur ce royaume. Charles irrité marche vers Rome, résolu d'obtenir par la force ce qu'on lui refuse. Alexandre, de son côté, se prépare à la défense; mais les François s'étant approchés de Rome, la consternation se répand parmi le peuple: d'ailleurs la disette commençoit déja à se faire sentir dans cette ville. Les Romains, craignant de voir leurs maisons exposées au pillage, demandent la paix à grands cris. Le hazard augmente encore la terreur des citoyens; l'éboulement fortuit d'un pan de murailles ayant fait aux remparts de la ville une brèche de vingt brasses, qui sembla s'ouvrir d'elle-même pour faire entrer l'ennemi. Le pape, consterné de cet évènement, envoie dire au roi, qu'il est le maître d'entrer dans Rome. Il se retire

ensuite dans le château Saint-Ange avec deux cardinaux. A peine y sont-ils entrés, que, par un second hazard, l'avant-mur du château s'éboule ; ce qui oblige le pontife à se jetter dans le donjon. Le 30 de Décembre, Charles entre dans Rome, le soir, à la lueur des flambeaux, & comme en triomphe : les maisons étoient illuminées ; & le peuple faisoit retentir les airs de ses acclamations. On lui remet les clefs de la ville ; & tous les cardinaux, à l'exception des deux enfermés avec le pape, vont lui rendre visite. Les ennemis d'Alexandre VI représenterent au roi qu'il devoit déposer ce pontife, dont la vie scandaleuse deshonoroit la religion, & faire procéder à l'élection d'un nouveau pape. Charles paroissoit goûter cet avis ; mais Briçonnet, qui briguoit depuis long-tems la pourpre Romaine, l'en détourna, & ramena les esprits à la paix. Le roi se réconcilia avec le pape, à condition qu'il lui donneroit l'investiture du royaume de Naples, dès qu'il l'auroit conquis.

[1495.]

Charles marchoit vers Naples ; & tous ses pas étoient marqués par des conquêtes. Il emportoit en chemin les villes & les places. Alphonse déconcerté, & se croyant sans

reſſource, aſſemble ſon conſeil & les principaux chefs de ſes troupes, &, après un diſcours pathétique, abdique la couronne entre les mains de Ferdinand ſon fils, qu'il fait ſacrer roi de Naples dans l'égliſe métropolitaine. Après cette cérémonie, Alphonſe, obſédé par une terreur dont il n'étoit plus le maître, ne ſonge plus qu'à ſortir de Naples. Il croyoit, à chaque inſtant, voir les François entrer dans la ville. Le jour, il s'imaginoit les entendre autour de lui. Le bruit des arbres agités par le vent, le moindre objet augmentoit ſon trouble. La nuit, il ſe réveilloit tout effrayé, en criant : « Les » voici ; ils ſont proches. » Il s'embarque bruſquement, & paſſe en Sicile : ſa frayeur l'y accompagne. Enfin, ne pouvant trouver aucun repos, il ſe retire à Meſſine, dans le couvent du Mont-Olivet, où il prend l'habit religieux. Il ne s'occupa plus que des œuvres de piété juſqu'au jour de ſa mort, qui arriva le 21 de Novembre de cette même année.

FERDINAND II.

[1495.]

AUX approches de Charles VIII, les Napolitains s'empressent d'envoyer des députés à ce prince, pour l'assurer de leur fidélité. En vain Ferdinand s'efforce, par ses caresses & par les promesses les plus flateuses, de les engager à se défendre. Ils lui répondent séchement que les murailles de Naples ne sont pas en état de soutenir un siége. Ce prince, ne pouvant rien obtenir de ces esprits mutinés, passe en Sicile.

Charles fait son entrée dans Naples, le 22 de Février, aux acclamations du peuple. Il soumet, en peu de tems, le château neuf, & les autres forteresses qui étoient dans la ville, &, par ce moyen, se voit maître de tout le royaume de Naples en aussi peu de tems qu'il en eût fallu pour le parcourir.

Les François, enyvrés de leur prospérité, ne songent qu'à se livrer aux plaisirs & à la débauche. Ils négligent de se rendre maîtres de quelques places, qui tenoient

fuyards, le voyant si mal accompagné; tournerent bride, & l'entourerent. Il ne dut son salut qu'à sa bravoure & à l'agilité de son cheval nommé *Savoye*. Après s'être défendu long-tems, un gros de ses gens vint le dégager : l'action ne dura qu'une demi-heure, & coûta aux alliés trois mille cinq cens hommes tués la plûpart dans la déroute. Les François ne perdirent que trente ou quarante combattans.

Pendant que Charles, aux extrémités de l'Italie, triomphoit des efforts des alliés, ses ennemis lui enlevoient le royaume de Naples aussi promptement qu'il l'avoit conquis. Les officiers, qu'il avoit laissés dans les différentes places de ce royaume, n'avoient ni troupes ni argent. Ils ne purent résister long-tems aux efforts de Ferdinand secondé par la valeur de Gonsalve de Cordoue, fameux capitaine Espagnol, qui avoit amené une armée à son secours. Le duc de Montpensier laissa prendre Naples par sa précipitation & par son imprudence. Ferdinand vainqueur entra dans cette capitale comme en triomphe. La noblesse & le peuple le reçurent avec une joie à laquelle il n'eût osé s'attendre. Les dames jonchoient son chemin de fleurs, ou l'arrosoient d'eaux odoriférantes. On en vit quelques-unes accourir, percer la foule, pour l'embrasser,

ou pour essuyer la sueur qui couloit de son front. On s'empressoit à lui baiser les mains; &, dans ces transports extraordinaires, plusieurs personnes se blesserent au poignard qu'il tenoit.

[1496.]

Ferdinand ne survécut pas long-tems à de si heureux succès. Il mourut, à Naples, le 7 d'Octobre, sans laisser d'enfans. Après sa mort, les nobles & le peuple firent aussitôt prier, par leurs députés, Frédéric, prince d'Atlamura, oncle du feu roi, de venir prendre possession de la couronne. Ce prince, s'étant rendu promptement à Naples, y fut proclamé roi; &, par ses libéralités envers la famille des Borgia, il obtint enfin du pape Alexandre VI l'investiture de ce royaume.

FRÉDÉRIC.

[1497.]

FERDINAND V, dit *le Catholique*, roi d'Eſpagne & de Sicile, prétendoit avoir des droits ſur le royaume de Naples, par ſon mariage avec Iſabelle de Caſtille, niéce d'Alfonſe le Magnanime. Il envoya des ambaſſadeurs à Charles VIII lui propoſer de partager à l'amiable ce riche domaine, plutôt que de le diſputer par une guerre ruineuſe; mais, pendant le cours des négociations, Charles VIII mourut ſubitement au château d'Amboiſe, avant qu'on eût pu rien conclure. Ce prince, à ſa mort, ne poſſédoit plus rien dans les Etats de Naples.

[1500.]

Louis XII, ſucceſſeur de Charles VIII, reprit les négociations entamées par ſon prédéceſſeur avec la cour d'Eſpagne, & conclut enfin un traité qui fut ratifié à Grenade. Par ce traité, les deux rois, après avoit reconnu leurs droits reſpectifs ſur le royaume de Naples, convinrent de le conquérir à frais communs, &, par proviſion,

de le partager entr'eux par portions égales. On arrêta que Louis auroit pour ſon lot, Naples, la terre de Labour, l'Abruzze entiere, la moitié du produit des pâturages de la Pouille, & qu'il porteroit le titre de Roi de Jéruſalem & de Naples. Le roi d'Eſpagne devoit avoir la Calabre & la Pouille, avec le titre de Duc de Calabre & de Pouille.

[1503.]

En conſéquence du traité de Grenade, les François & les Eſpagnols conquirent promptement la partie du royaume de Naples, qui leur étoit échue; mais il s'éleva de grandes diſputes au ſujet des limites des quatre grandes provinces qui partageoient ce royaume. La conteſtation s'étant échauffée, on eut recours aux armes; mais Gonſalve de Cordoue, général des armées du roi d'Eſpagne, dont la politique avoit prévu ce qui devoit arriver, avoit pris d'avance ſes meſures, & ſe trouva le plus fort. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, qui commandoit l'armée Françoiſe, voulut, malgré l'avis des plus ſages capitaines, en venir aux mains avec les Eſpagnols. La bataille ſe donna à Cérignola, à l'entrée de la nuit. Les François, ſecondés par les Suiſſes de leur armée, fondirent impé-

tueusement sur les ennemis, dont le magasin à poudre sauta, dès le commencement de l'action, soit par hazard, soit qu'on y eût mis le feu à dessein. Gonsalve, voulant encourager ses soldats, prit cet évènement pour un heureux augure. « Enfans, dit-il, la victoire est à nous; le » ciel nous annonce par ce signe, que nous » n'aurons plus besoin d'artillerie! » Quelques historiens rapportent que le duc de Nemours, voulant faire un mouvement pour prendre l'ennemi en flanc, fit crier: *En arriere, soldats, en arriere!* que cet ordre mal interprété ayant été pris pour le signal de la retraite, l'armée Françoise tourna le dos. Nemours, faisant de vains efforts pour ramener se troupes au combat, & presque seul faisant tête à l'ennemi, fut tué d'un coup d'arquebuse. Sa mort acheva la déroute. Les Espagnols poursuivirent vivement les fuyards; mais la plûpart se sauverent à la faveur de la nuit. Il y eut peu de monde de tué; & le sire de Chandieu fut le seul officier de distinction que perdirent les François.

[1506.]

Après cette victoire, les Espagnols s'emparerent aisément de tout le royaume de Naples,

Naples, au mépris du traité de partage. Ce fut-là que Louis se récria contre la mauvaise foi du roi Catholique. Ses plaintes ne furent point écoutées; &, ne se trouvant pas en état de se faire justice par la force des armes, il conclut à Blois un traité avec Ferdinand, par lequel il donnoit en mariage à ce monarque Germaine de Foix, sa niéce, & cédoit à cette princesse la portion du royaume de Naples, qui lui étoit échue en partage, à charge de réversion à la couronne de France, en cas qu'elle restât veuve sans enfans. Par ce traité, Ferdinand réunit en sa personne les royaumes d'Espagne, de Naples & de Sicile.

FERDINAND V, *dit* LE CATHOLIQUE.

[1506.]

LE gouvernement de Naples prit une forme nouvelle ſous Ferdinand & ſous les princes de la maiſon d'Autriche, qui lui ſuccéderent. Cette capitale perdit l'avantage d'être le ſéjour de ſes Souverains. Ferdinand faiſoit ſa réſidence en Eſpagne. Il laiſſa, pour gouverner en ſon abſence, un lieutenant, ſous le nom de *vice-roi*, avec une autorité preſque abſolue, lequel fut aſſiſté d'abord d'un conſeil composé de deux juriſconſultes, ſous le nom de *régens*, & d'un ſécretaire. Mais ce conſeil anéantit peu-à-peu l'autorité des grands officiers de la couronne, tels que le connétable, le ſénéchal, &c. Elle paſſa toute entiere dans la perſonne du vice-roi.

[1507.]

Ferdinand tente un établiſſement plus dangereux dans le royaume de Naples, en voulant y introduire l'inquiſition. Il étoit d'uſage, depuis long-tems, que, lorſque quelque héréſie ſe gliſſoit dans le royaume,

les papes y envoyassent des inquisiteurs; mais ils n'avoient jamais eu de tribunal fixe & permanent. Ils passoient d'une province à l'autre, à mesure que la nécessité les y obligeoit; & leurs fonctions cessoient lorsque le motif de leur commission ne subsistoit plus. Ferdinand résolut d'établir dans ce royaume le tribunal redoutable de l'inquisition, sur le modele de celui qu'il avoit établi en Espagne, pour exterminer les Sarasins & les Maures. Sous prétexte de bannir du royaume de Naples quelques Maures & quelques Juifs qui s'y étoient réfugiés, Pierre Belleferat, archevêque de Messine, y fut envoyé avec commission d'inquisiteur; mais le peuple, déterminé à périr plutôt que de consentir à cet odieux établissement, se souleva contre le prélat; le chassa honteusement du royaume, & fit représenter au monarque Espagnol, que, pour expulser quelques Maures, ou quelques Juifs réfugiés, il n'étoit pas nécessaire d'employer des moyens si violens, puisqu'il y en avoit de plus simples, qui pouvoient suffire. Le roi, désespérant de pouvoir soumettre les Napolitains à ses volontés, se vit forcé d'abandonner ses desseins.

[1516.]

Ferdinand le Catholique meurt, le 23

de Février, sans laisser d'enfans de son mariage avec Germaine de Foix. Toute sa succession passa à la maison d'Autriche, dans la personne de Charles son petit-fils. Suivant les conditions du traité de Blois, la moitié du royaume de Naples, cédée à Germaine de Foix en faveur de son mariage, devoit retourner à la France. François I, successeur de Louis XII, demanda hautement cette restitution. Ce fut le premier sujet de querelle qu'il eut avec Charles V. Un différend de plus grande importance divisa bientôt ces deux princes. Ils se disputerent vivement l'Empire, qui demeura enfin à Charles V. François I, aigri par les avantages de son rival, n'en exigea qu'avec plus de hauteur la moitié du royaume de Naples, qui devoit lui revenir. Ce fut le sujet d'une guerre très-vive entre les deux monarques, qui se termina au désavantage de François I. Ce prince, fait prisonnier à la bataille de Pavie, fut forcé de signer le fameux traité de Madrid, par lequel, entr'autres articles, il renonça à toutes ses prétentions sur le royaume de Naples.

CHARLES V.

[1528..29...]

FRANÇOIS I eut à peine recouvré ſa liberté, qu'il proteſta contre le traité de Madrid, qu'il avoit été forcé de ſigner. La guerre ſe ralluma en Italie, avec plus de fureur que jamais. Lautrec, général de l'armée Françoiſe, remporta divers avantages ſur les Eſpagnols, & vint mettre le ſiége devant Naples. Cette ville, réduite aux dernieres extrémités, étoit ſur le point de ſe rendre, loſque les maladies, ſuivies de la peſte, ſe mirent dans l'armée Françoiſe, & y firent, en peu de jours, un horrible ravage. Lautrec, attaqué lui-même du mal contagieux, ne pouvant plus donner ſon attention & ſes ordres ordinaires pour preſſer le ſiége, ni pour tenir ſon camp en ſûreté, le prince d'Orange, qui commandoit dans la ville de Naples, profita de cette circonſtance fâcheuſe, en donnant, jour & nuit, des allarmes, & en fatiguant par des ſorties continuelles les aſſiégeans, qui, la plûpart, n'avoient pas la force de porter leurs armes. Lautrec, convaleſcent, ſoutenoit encore le courage de ſes ſoldats, par

l'espérance d'un renfort qu'on devoit lui amener ; mais ce corps de troupes se trouva si foible à son arrivée, qu'on n'en put tirer aucun secours. La fatigue causa à Lautrec une rechute qui termina sa vie, le 16 d'Août. La perte de ce grand capitaine acheva d'abbatre le courage des François, qui leverent honteusement le siége.

Henri, successeur de François I, voulut tenter une nouvelle expédition en Italie. Il en confia la conduite au duc de Guise, qui ne fut pas plus heureux que Lautrec. Ainsi, après bien des tentatives inutiles de la part de la cour de France, le royaume de Naples & de Sicile resta à la maison d'Autriche, qui en est demeurée en possession, pendant l'espace de cent quatre-vingt-quatre ans, sous les rois Charles V, Philippe II, Philippe III, Philippe IV & Charles II.

Les règnes de ces différens princes offrent peu d'évènemens qu'on puisse rapporter à l'histoire de Naples. Enyvrés de leur puissance, du palais de Madrid, Naples n'offroit à leurs yeux, dans le lointain, qu'une petite province de leurs vastes Etats. Ils ne paroissoient y songer quelquefois, que pour en tirer toutes les richesses. L'histoire de Naples ne présente qu'un tableau triste & uniforme de la misere du peuple, & de la cruelle avarice des vice-rois. Les séditions & les révoltes qu'excita, dans différens

tems, la cruauté avide de ces tyrans ſubalternes, ſont les ſeuls objets qui changent quelquefois la ſcène, & qui peuvent réveiller la curioſité du lecteur.

[1647.]

La récolte avoit été peu abondante en Sicile : le bled y étoit très-rare, & ſe vendoit au poids de l'or. Le peuple, déja ſurchargé d'impôts, ſe voyant réduit à la plus extrême miſere, fut ſur le point de ſe révolter. Les officiers municipaux de Palerme appaiſerent pour un tems la fureur du peuple, en faiſant vendre le bled à plus bas prix qu'il ne leur coûtoit ; mais enſuite, par un vil intérêt, voulant ſe rembourſer de leur perte, ils s'aviſerent de faire diminuer le poids du pain. On s'en apperçut au premier coup d'œil. Le peuple, voyant expoſer en vente des pains plus petits qu'à l'ordinaire, entre en fureur, & remplit la ville de trouble & de confuſion. Le marquis de Los-Vélez, vice-roi de Sicile, laiſſe imprudemment croître le tumulte, au lieu de l'étouffer dans ſa naiſſance. La populace, encouragée par l'impunité, brûle les regiſtres des recettes publiques ; maſſacre les receveurs ; force les arſenaux pour y prendre des armes, & enleve juſqu'à l'artillerie des baſtions. Les mutins ſe choiſiſſent alors des

chefs : marchent en armes vers le palais; forcent le vice-roi, non-seulement à supprimer les droits qui se levoient sur les denrées, mais encore à leur accorder tout ce qu'ils jugent le plus convenable aux intérêts du peuple, avec promesse de le faire approuver par la cour d'Espagne.

De Palerme, le feu de la révolte se communique jusqu'à Naples, & y exerce de plus grands ravages. Le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, voulant faire équiper une flotte contre les François, pour subvenir à cette dépense, avoit mis un nouvel impôt sur les fruits. Le peuple de Naples, accoutumé, sur-tout en été, à faire des fruits sa principale nourriture, murmure hautement, lorsqu'il voit afficher l'édit concernant la levée de ce nouveau droit. Il tient des assemblées tumultueuses, pour y former le plan d'une révolte, & passe bientôt des menaces aux voies de fait. On met le feu au bureau où se faisoit la recette du nouvel impôt. La populace avoit un chef nommé *Thomas Aniello*, homme de la plus vile condition, qui n'avoit d'autre métier que de servir un vendeur de poisson, mais vif, hardi & plein de cette éloquence populaire, qui subjugue & entraîne les esprits de la multitude. Il ne respiroit que vengeance contre les receveurs des droits d'entrée, qui avoient maltraité sa femme, l'ayant

trouvée chargée d'un peu de farine qu'elle vouloit faire paſſer en contrebande. Aniello ne cherchoit que l'occaſion d'exciter une révolte ſur la place du marché. Elle ſe préſente bientôt. Des habitans de Pouzzole ayant apporté quelques paniers de figues au marché, il s'éleva une diſpute entr'eux & des marchands fruitiers de la ville, qui venoient les acheter. Il s'agiſſoit de ſçavoir qui des uns ou des autres payeroit au receveur le nouveau droit impoſé ſur les fruits? André Naucler, élu du peuple, accourut au bruit que cauſa cette conteſtation, & décida que le droit devoit être payé par ceux qui apportoient leurs denrées à la ville. Un des payſans de Pouzzole, d'autant plus piqué de la déciſion, qu'il n'avoit point d'argent pour payer, jetta, en jurant, un panier de figues à terre, & le foula aux pieds. Tous les aſſiſtans s'empreſſerent à piller les figues. Dans ce déſordre, Aniello ſurvint, environné d'une foule d'enfans, dont les plus âgés avoient environ douze ans. Ils étoient armés de longues cannes de roſeaux. Cette canaille, excitée par ſon chef, pilla le bureau de la recette; en chaſſa les commis à coups de pierre, & ſaccagea de même tous les autres bureaux. Les ſéditieux coururent enſuite au palais du viceroi, en proteſtant de leur inviolable fidélité pour la perſonne du roi; mais en fai-

ſant mille imprécations contre le mauvais gouvernement. La garde du palais regardant cette ſcène comme un jeu d'enfans, ne daigna pas s'oppoſer à la populace; mais le duc d'Arcos, ſaiſi de frayeur, voulut eſſayer d'appaiſer les mutins, en leur prodiguant des graces. Sa condeſcendance les rendit plus hardis. Ils pillerent le palais, & pourſuivirent le vice-roi, qui vouloit ſe ſauver au Château-neuf. Il n'échappa de leurs mains, qu'à la faveur de l'argent qu'il répandit le long du chemin; artifice qui lui donna le tems de ſe jetter dans le couvent de Saint-Louis, d'où il publia auſſi-tôt un édit qui ſupprimoit l'impôt mis ſur les fruits. Le peuple devint plus inſolent, à meſure qu'on lui accordoit davantage. Il demanda l'abolition de tous les autres impôts; &, le vice-roi héſitant à les ſatisfaire ſur une demande de cette nature, les ſéditieux ſe répandirent dans les différens quartiers de la ville; maſſacrerent quelques gentilshommes; brûlerent les maiſons des autres; mirent à prix la vie de ceux qui ſe déroberent à leur rage, & jurerent la perte de tous les nobles. Thomas Aniello, couvert de ſes haillons, monté ſur un échafaud comme ſur un théâtre, l'épée en main au lieu de ſceptre, & entouré d'un peuple entier, étoit l'ame qui faiſoit agir cette multitude effrénée. Le vice-roi, dans des con-

jonctures si fâcheuses, résolut de satisfaire le peuple. Il supprima tous les impôts, & permit au peuple de rester sous les armes, pendant trois mois, pour donner le tems à la cour d'Espagne de ratifier cette suppression. Il accueillit avec des honneurs excessifs Thomas Aniello, chef de la révolte; & la femme de ce vil brigand occupa le premier rang à la cour de la vice-reine. Mais tant de succès troublerent la tête du malheureux Aniello. Echauffé par les veilles & par le vin, il perdit le peu de raison qui lui restoit encore. Il devint si insolent & si cruel, qu'il s'attira même la haine de ses partisans. On conjura sa perte, & on le tua dans le couvent des Carmes. Sa tête fut exposée, au bout d'une lance, dans la place du marché; & le peuple inconstant parut se réjouir à cette vue. La mort du chef de la révolte sembloit devoir rétablir le calme dans la ville; mais, peu de jours après, quelques nobles ayant imprudemment maltraité quelques gens du peuple; & les magistrats, chargés du soin des vivres, ayant fait diminuer le poids du pain, la sédition recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Le peuple, se rappellant tristement le souvenir de Thomas Aniello, reprit ses premiers sentimens pour lui, & jugea sa mémoire digne des honneurs funèbres. Sa tête fut réunie à son cadavre. On

le revêtit d'un manteau à la royale. On lui mit une couronne de laurier sur la tête ; à l'un de ses côtés, le bâton de commandement ; de l'autre, l'épée nue ; & on le porta ainsi en grand cortège sur un riche brancard à l'église des Carmes, où l'on ensevelit, comme un homme d'armée, cet homme d'un moment, qui n'eut d'autre mérite que sa haine contre la noblesse, & son zèle insensé pour ses concitoyens.

Les mutins s'emparerent ensuite de quelques postes, où ils pussent se retrancher, & résolurent d'assiéger le Château-neuf, dans lequel le vice-roi s'étoit retiré. Pour régler leurs opérations, ils se donnerent un chef, qui fut François Toraldo, prince de Massa ; mais ayant eu quelques soupçons qu'il s'entendoit avec le vice-roi, ils le massacrerent inhumainement, & choisirent en sa place Janvier Annèse, homme de basse naissance, élevé dans la profession des armes, & connu par son audace & sa férocité. Philippe IV, roi d'Espagne, instruit de ce qui se passoit, envoya à Naples une armée navale, commandée par D. Juan d'Autriche, son fils narurel. Ce prince fit donner ordre au peuple de consigner ses armes. Ayant essuyé le refus qu'il prévoyoit, il mit à terre trois mille hommes, qui allerent s'emparer des postes les plus avantageux, d'où l'on commença, ainsi que des

châteaux, à foudroyer avec l'artillerie tous les quartiers de la ville. Cet affreux tonnerre inſpira d'abord quelque terreur; mais le peuple s'y accoutuma. Dans une ſi grande ville, les coups de canon, ou ne portoient point, ou ne cauſoient d'autre dommage que de ruiner des égliſes & des maiſons. Les Napolitains ſe fortifierent dans leurs poſtes, &, tirant des arſenaux toute l'artillerie qu'ils y trouverent, oppoſerent des batteries à celles des Eſpagnols, qui, bientôt manquerent de poudre; interrompirent leur feu, & donnerent des marques de leur foibleſſe, en éloignant leur flotte, Les rebelles alors ſe porterent aux plus grands excès. Ils abbatirent les bannieres du roi; foulerent aux pieds ſes portraits; & la ville de Naples s'arrogea le titre de République. Henri II, duc de Guiſe, étoit alors à Rome pour ſes affaires domeſtiques. Il conçut l'eſpérance de ſe rendre maître du royaume de Naples. Dans cette idée, il fit offrir à Janvier Annèſe, chef du peuple, de l'aider, dans ſon entrepriſe, de ſa perſonne & de ſes biens, lui promettant de plus puiſſans ſecours de la part de la cour de France. Annèſe, charmé de pouvoir s'appuyer du crédit d'un prince tel que le duc de Guiſe, accepta ces offres, & les fit goûter au peuple Napolitain. Le duc, ayant eu permiſſion du roi de France de tenter

cette aventure, s'embarqua au port d'Ostie, sur des felouques Napolitaines qu'on lui avoit envoyées. A son arrivée à Naples, il fut reçu avec de grandes acclamations de la part du peuple. Accompagné des chefs du peuple, il alla prêter au *Dôme* le serment de fidélité; & il voulut qu'on y bénît son épée, avec les cérémonies ordinaires. Dans l'acte de serment, il prit la qualité de Général des armées du royaume de Naples, & de Défenseur de sa liberté. Le duc de Guise avoit des prétentions sur le royaume de Naples, comme descendant d'Yolande d'Anjou, fille du roi René. Ces droits, quoique chimériques, enflammoient son courage. Il avoit beaucoup de qualités qui sembloient devoir assurer le succès de l'entreprise. Brave & entreprenant, doué d'une taille avantageuse & d'une heureuse physionomie, libéral, magnifique, il joignoit à tous ces avantages beaucoup d'esprit, des manieres engageantes, & un grand usage de la langue Italienne. Personne ne sembloit plus propre que lui au rôle qu'il alloit jouer; & sans doute il s'en fût tiré avec succès, s'il eût eu la politique & la prudence nécessaires pour conduire une pareille intrigue. Mais sa vaine présomption & son orgueil imprudent firent échouer ses desseins. S'étant fait élire duc de Naples, il se flatta de pouvoir bientôt

substituer à ce titre celui de *roi*. Déja enyvré de sa grandeur future, il parloit sans ménagement de la maison royale de France, qu'il regardoit comme sa rivale. Il traitoit même si mal les François, qui s'étoient rassemblés autour de lui, que tous lui tournerent le dos. Il ne cherchoit qu'à tirer à soi toute l'autorité, sans user d'aucuns ménagemens pour les chefs des rebelles, auxquels il eût été de sa prudence de ne pas donner de l'ombrage. Annèse, maître d'un des postes les plus importans de la ville, ne pouvoit pardonner au duc l'empire qu'il prenoit; & le duc ne prétendoit pas s'abaisser jusqu'à rien céder à un homme aussi méprisable que son concurrent. Ces jalousies formerent deux partis dans la nouvelle république, & l'affoiblirent en la divisant. Le comte d'Ognate, qui avoit succédé au duc d'Arcos dans la dignité de vice-roi, eut l'adresse de profiter des dissensions qui régnoient entre les chefs des révoltés, pour rétablir le calme dans l'Etat. Ayant fait en vain quelques propositions d'accommodement au parti du duc de Guise, il se tourna vers le parti contraire, où il trouva les dispositions les plus favorables. Annèse, qui en étoit le chef, desiroit la paix aussi ardemment que le vice-roi, parce que la jalousie du duc de Guise l'exposoit à un danger continuel. Il ménagea adroitement

l'esprit de ses partisans, & parvint à leur inspirer des sentimens pacifiques. On approchoit des fêtes de Pâques, tems favorable aux réconciliations. Le comte d'Ognate envoya plusieurs religieux, pour disposer les rebelles à la paix. Il se fit communiquer les demandes & prétentions du peuple; les reduisit peu-à-peu dans les bornes qu'elles ne pouvoient excéder, sans anéantir l'autorité royale. Il offrit d'accorder une entiere amnistie aux coupables; de supprimer la plus grande partie des gabelles, & d'en confirmer l'exemption par des actes authentiques. Les choses ainsi disposées à l'égard du traité de pacification, le vice-roi apprit que le duc de Guise s'étoit rendu à la pointe de Posilippo, en apparence pour tenter de reduire l'isle de Nisita sous son obéissance, mais en effet pour se dérober au danger d'être massacré par les mécontens. Il prit ce moment pour exécuter son projet. D. Juan d'Autriche, d'un côté, & le comte d'Ognate, de l'autre, sortirent à l'improviste des châteaux, avec des troupes; marcherent vers les quartiers où ils avoient des intelligences, & y furent reçus aux acclamations du peuple, qui mêloit à ses cris de joie le nom de son Souverain, implorant sa clémence & sa miséricorde. Les autres quartiers répondirent par de pareilles acclamations. Trois mille

mille hommes, en un instant, se rendirent maîtres de tous les postes, sans bruit de guerre, & sans effusion de sang. Annèse obtint son pardon, & vint présenter les clefs du poste dont il s'étoit emparé. Ainsi s'éteignit le feu prêt à embraser le royaume de Naples. Le duc de Guise, déconcerté par cette révolution subite, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite; mais il fut atteint par les Royalistes, & conduit prisonnier à Gayette, d'où on l'envoya, sous bonne garde, en Espagne.

En 1654, le duc de Guise tenta une seconde expédition, dans le royaume de Naples, qui ne fut pas plus heureuse que la premiere; & la paix conclue, quelques années après, entre la France & l'Espagne, par le fameux traité des Pyrénées, rendit, pour un tems le calme à l'Italie.

[1673.]

Messine, ville capitale de la Sicile, étoit gouvernée, dans les affaires civiles, par son sénat. La noblesse, les citoyens & le peuple se tenoient toujours étroitement unis aux sénateurs, pour le maintien de leur gouvernement qu'ils prétendent s'être conservé depuis la domination des Romains. Cette étroite union des ordres de l'Etat donna de l'ombrage aux Espagnols.

dom Louis Del-Hojo, gouverneur de Meſſine, de concert avec la cour de Madrid, réſolut de ruiner le pouvoir du ſénat, &, ſur ſes débris, d'établir ſon autorité. Il s'attacha à gagner l'eſtime du bas peuple par ſes libéralités, par ſes careſſes, & ſur-tout par de grandes démonſtrations de piété. Lorſqu'il ſe fut acquis la confiance de cette vile populace, il lui fit entendre que la grandeur du ſénat étoit la cauſe de la ruine de Meſſine; que la puiſſance de la nobleſſe écraſoit le petit peuple, & que la miſere des pauvres ne venoit que de la trop grande richeſſe des bourgeois. Après avoir ſéduit par ces faux raiſonnemens le peuple ſimple & groſſier, il ne chercha plus que l'occaſion de le mettre aux priſes avec les ſénateurs. Par la connivence des miniſtres d'Eſpagne en Italie, il empêcha qu'il n'arrivât des bleds à Meſſine; &, par cette manœuvre, réduiſit bientôt cette ville à une diſette extrême. Le gouverneur & ſes émiſſaires eurent ſoin d'inſinuer au peuple, qu'il ne devoit attribuer ſa miſere qu'à l'avarice des ſénateurs, qui faiſoient dans leurs maiſons des amas de grains pour les vendre à l'étranger. Le peuple les crut, & commença de murmures hautement contre le ſénat. Cependant, la famine s'augmentant, le corps de ville envoya un chanoine, nommé *dom Scipion*

d'Alifia, demander au viceroi de Naples la permiſſion d'enlever de ce royaume quelques charges de bled. Malgré les bonnes raiſons des députés, le viceroi leur refuſa cette grace, & leur déclara que dom Louis Del-Hojo ne vouloit pas qu'on ſecourût Meſſine. Au retour du chanoine, le ſénat forma une petite armée navale qu'il envoya courir les côtes, pour obliger les barques & les autres bâtimens chargés de bled de le porter à Meſſine. Dom François Giovanni fut chargé du commandement de cette petite flotte, qui fut une aſſez foible reſſource pour les Meſſinois, parce que, la famine ſe faiſant ſentir aux environs, un grand nombre de gens de la campagne s'étoient retirés dans la ville. Un jour, une troupe de payſans joints à quelques matelots, s'étant ſoulevés contre les ſénateurs qu'ils diſoient auteurs de leurs maux; le gouverneur monta à cheval; &, loin d'appaiſer le déſordre, ſe mit à la tête des ſéditieux; les mena ouvrir les priſons; enſuite mettre le feu à toutes les maiſons des ſénateurs. De-là il ſe rendit au palais du ſénat, à deſſein d'égorger les ſénateurs qu'il eſpéroit y trouver; mais heureuſement ils s'étoient retirés. Il fallut que dom Louis ſe contentât de les dépoſer. Il rendit enſuite quelques ordonnances favorables au peuple, pour achever de le déſunir d'avec la

noblesse. Il proposa même d'abolir entièrement le sénat & son gouvernement tyrannique; mais le peuple, contre son espérance, ne voulut point y consentir. Il demanda, au contraire, qu'à la place des six sénateurs qu'il venoit de déposer, on mît en fonction les six qui restoient de la derniere élection; car l'usage étoit d'en élire douze, quoiqu'il n'y en eût que six qui exerçassent les fonctions de leur charge. Cependant la famine étendoit ses ravages; & le gouverneur, toujours implacable contre les sénateurs, continuoit à les persécuter. Il alla même, une seconde fois, suivi d'une troupe de scélérats, mettre le feu à plusieurs de leurs maisons. Cette conduite violente dévoila les mauvaises intentions de dom Louis. Les plus sages reconnurent qu'ils s'étoient laissés duper par un hypocrite, & formerent un parti qu'on appella des *Malvizzi*, pour s'opposer à celui du gouverneur & de ses partisans, qui furent nommés *Merli*.

Le prince de Lignes, vice-roi de Sicile, vint de Palerme à Messine, sous prétexte de rétablir le calme dans cette ville; mais en effet il ne s'occupa qu'à fomenter la division. C'étoit un homme adroit, souple & rusé, qui alloit à ses fins par de sourdes pratiques. Il n'aimoit pas le caractere violent & impétueux du gouverneur, incapa-

ble des ménagemens que demande l'intrigue. Le jour de S. Jacques, on devoit, suivant l'usage, faire une cavalcade en l'honneur de ce saint : Dom Louis exigea des sénateurs qu'ils le vinssent prendre chez lui pour cette cérémonie ; mais ils n'y voulurent point consentir. Le gouverneur, irrité, aposta deux cens hommes, avec ordre de sortir l'épée à la main, lorsque la cavalcade passeroit, & de l'aider à se joindre de force à ceux qui la faisoient. Mais le vice-roi, en ayant été averti, s'opposa à cette entreprise qui ne pouvoit manquer de causer un grand désordre. Il éloigna même le gouverneur, & lui ordonna de se retirer à Mélazzo, voulant conduire lui seul toute l'intrigue. Il se mit en effet à la tête des Merli ; & la discorde n'en devint que plus vive entre les deux partis. Les Malvizzi acheterent ouvertement des armes & des munitions ; ramasserent jusqu'à trois mille hommes prêts à exécuter leurs ordres, & projetterent de se défaire, un certain jour, de toute la faction ennemie. Par bonheur, le viceroi, informé du complot par l'archevêque de Messine, envoya chercher les sénateurs ; leur donna quelque satisfaction en exilant les plus séditieux des Merli ; & l'affaire n'eut point de suites.

On trouva mauvais à la cour de Madrid, que le prince de Lignes eût éloigné dom

Louis Del-Hojo, & qu'il eût exilé les Merli. On lui envoya ordre de les rappeller, & de bannir de la ville les principaux de la nobleſſe & de la bourgeoiſie. On donna, en même tems, pour gouverneur à la ville de Meſſine, dom Diegue Soria, marquis de Criſpano.

[1674.]

On crée de nouveaux ſénateurs; & cette élection cauſe une joie univerſelle au peuple. Le nouveau gouverneur, qui avoit les mêmes vues que ſon prédéceſſeur, remplit ſon palais de quatre ou cinq cens Merlis bien armés, d'autant d'Eſpagnols, de quelques piéces de canon, & d'autres munitions, &, ſçachant que les ſénateurs devoient venir, quelques jours après, chez lui, forme le deſſein de les faire maſſacrer; mais le peuple, informé du danger qu'ils courent, prend les armes, & inſpire tant de crainte au gouverneur, qu'il n'oſe exécuter ſon affreux deſſein. La trahiſon du gouverneur excite une indignation univerſelle: on aſſemble le grand conſeil; & l'on déclare le gouverneur ennemi de la ville. On prend enſuite les meſures néceſſaires pour ſoutenir la guerre qui paroiſſoit inévitable. En effet, le gouverneur, irrité d'avoir manqué ſon coup, ſortit de ſon palais

avec une troupe de ſoldats, & attaqua le peuple aſſemblé ſous le palais du ſénat : tel fut le commencement d'une guerre civile des plus ſanglantes, dont l'hiſtoire moderne faſſe mention. Les Eſpagnols battirent la ville, ſans relâche, avec l'artillerie des châteaux ; & les habitans aſſiégerent le marquis de Criſpano dans ſon palais. Après s'en être rendus maîtres, ils laiſſerent le gouverneur ſortir de la ville, & attaquerent pluſieurs autres fortereſſes qu'ils emporterent d'aſſaut. Dans cet embraſement général, un des ſénateurs, nommé *dom Thomas Caffaro*, touché des malheurs de ſa patrie, réſolut de la délivrer de la tyrannie des Eſpagnols, & de la mettre ſous la protection de la France. Il envoya ſon fils aîné à Toulon, où le duc de Vivonne équipoit alors une flotte, & le chargea de demander à ce ſeigneur du ſecours contre les Eſpagnols. Le duc de Vivonne reçut très bien le fils de Caffaro ; &, connoiſſant de quelle importance il ſeroit pour la France d'enlever Meſſine aux Eſpagnols, il dépêcha un courier au roi, qui, peu de jours après, lui envoya ordre de détacher de ſa flotte une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre, chargés de vivres & de munitions, avec trois brûlots, & de l'envoyer au ſecours de Meſſine, ſous les ordres du commandeur de Valbelle. Ce monarque pourvut, en même

tems, à l'armement d'une ſeconde eſcadre deſtinée à renforcer la premiere. Dès que les Meſſinois apprirent que la France leur envoyoit du ſecours, ils commencerent par ôter le portrait du roi d'Eſpagne de deſſous le dais où il étoit placé à la porte du palais du ſénat. Lorſque le commandeur de Valbelle parut, le ſénat fit, au bruit des tambours & des trompettes, arborer par-tout l'étendard & les armes du roi de France; &, le lendemain, il proclama ce monarque Roi & Souverain de Meſſine. Les Meſſinois, animés par la préſence de Valbelle, ſe rendirent maîtres du château San-Salvatore que les Eſpagnols tenoient encore, tandis que Valbelle donna la chaſſe à une flotte Eſpagnole, qui s'avançoit vers Meſſine. Après cet exploit, Valbelle, conſidérant l'extrême diſette qui déſoloit Meſſine, repaſſa en France, pour ſe pourvoir de bled, & pour rendre compte à la cour de l'état des affaires. Le roi, touché de la ſituation déplorable des Meſſinois, donna ordre au marquis de Vallavoire de partir avec le commandeur de Valbelle, & de mener à Meſſine un nouveau ſecours conſiſtant en deux mille ſoldats, & dans une grande quantité de proviſions de guerre & de bouche. Depuis le départ de Valbelle, la famine avoit cruellement tourmenté les Meſſinois. Ils étoient réduits à ſe nourrir, au lieu

de pain, de vieux cuir & de tout ce que le hazard offroit à leur faim dévorante. En cette extrémité, & faute de munitions, le peuple négligea la défense de plusieurs postes; & les Espagnols les reprirent aisément. Les révoltés écoutoient déja les propositions de paix qu'on leur faisoit. Le sénateur dom Caffaro, exposé à mille dangers de la part de la faction puissante, qui vouloit la paix à quelque prix que ce fût, eut besoin de toute sa fermeté & de toute son adresse pour leur faire attendre encore, pendant quatre jours, le secours qui venoit de France. Il promit de signer l'accord, si, ce court délai expiré, l'escadre ne paroissoit pas.

[1675.]

Le commendeur de Valbelle parut fort à propos à la vue du port de Messine, le quatrieme & dernier jour du délai qu'avoit demandé Caffaro : c'étoit le 3 de Janvier de cette année. Quoiqu'il fût facile aux vaisseaux Espagnols de lui en fermer l'accès, il y entra à pleines voiles; & l'ennemi ne fit aucun autre mouvement que de reprendre la route de Reggio en Calabre, & des autres ports qui pouvoient leur servir d'asyle. Le marquis de Vallavoire fut accueilli par mille cris de joie. L'air retentissoit de ces acclamations : *Vive le roi de France*,

notre maître & notre libérateur ! L'inclination, que les Messinois témoignoient, la veille, pour la paix, se changea en fureur. Ils tomberent, de tous côtés, sur les Espagnols, & regagnerent quelques-uns de leurs postes. Vallavoire se crut même obligé de ralentir leur ardeur jusqu'à l'arrivée du duc de Vivonne, qui parut, à quelques lieues, au large, avec huit vaisseaux de guerre, & trois brûlots. Les Espagnols, honteux d'avoir livré passage au commandeur de Valbelle, voulurent réparer leur honneur : leurs galeres réunies allerent à la rencontre du duc de Vivonne. Il se livra un combat très-sanglant, dont l'issue n'eût pas été avantageuse aux François, si Valbelle n'eût été à leur secours avec trois vaisseaux de guerre. Il soutint le courage des François, & répandit l'épouvante parmi les Espagnols, qui, voyant deux de leurs vaisseaux coulés à fond, se retirerent promptement à Naples. Le duc de Vivonne entra triomphant dans le port de Messine; &, quelque tems après, en vertu des résolutions du grand-conseil, il reçut le serment de fidélité, que les habitans prêterent au roi, entre ses mains, comme vice-roi, & représentant sa Majesté très-Chrétienne.

PHILIPPE V, *Roi d'Espagne & des deux Siciles.*

[1700.]

CE prince, petit-fils de Louis XIV, portoit le titre de *duc d'Anjou*, lorsque Charles II, roi d'Espagne, qui n'avoit point d'enfans, l'appella, par son testament, à la succession de tous ses Etats, tant en Espagne & dans les Pays-bas, que dans l'Italie. Il n'avoit droit à cette succession, que du côté de l'infante Marie-Thérèse, son aïeule, femme de Louis XIV, qui cependant avoit renoncé, par son contrat de mariage, à tous ses droits sur la couronne d'Espagne. L'empereur Léopold protesta de nullité contre le testament de Charles II, prétendant qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'appeller à sa succession le duc d'Anjou, puisque cette même succession tomboit en entier, par la mort de Charles sans enfans légitimes, à la personne de Sa Majesté impériale, au moyen de la renonciation de l'infante Marie-Thérèse, reine d'Espagne. Ce prince, sans déclarer la guerre, dans les formes, à Philippe V, fit entrer une armée en Italie ; &, pour seconder la force ouverte, eut recours aux cabales &

aux conjurations. Celle de Naples fut la plus considérable; mais, ayant été découverte quelques momens avant l'exécution, & les Napolitains ne s'étant point prêtés aux projets des conjurés, il fallut que la cour de Vienne fit jouer d'autres ressorts plus efficaces.

[1707.]

Léopold envoie en Italie une armée commandée par le comte de Thaun, *qui s'avance vers Naples, &, dans sa marche, s'empare de plusieurs villes.* Les moines donnerent alors une preuve éclatante de leur zèle pour la maison d'Autriche. A peine l'armée impériale eut-elle mis le pied dans la terre de Labour, que les religieux du Mont-Cassin envoyerent offrir au général Thaun quatre mille sacs de farine qu'ils avoient amassés dans leur monastere. Le même zèle se manifesta en Calabre. Quelques bâtimens ayant paru sur la côte avec pavillon Anglois & Hollandois, les Minimes, établis dans une ville maritime de cette province, se persuaderent que c'étoient des Impériaux qui venoient prendre terre. Ils coururent par les rues, exhortant le peuple à les recevoir à bras ouverts, & l'assurant que l'Eglise les dispensoit du serment de fidélité prêté à Philippe V. Presque tous les habitans, ayant les religieux à leur tête, se ren-

dirent sur la côte avec des rafraîchissemens, en criant : « Vous êtes les bien-venus, nos » amis & nos libérateurs ! » Ils leur menerent même plusieurs chaloupes, pour faciliter le débarquement ; mais, à la descente, on fut bien étonné de reconnoître des corsaires Turcs, qui enleverent les bons peres avec environ sept cens habitans ; pillerent la ville & les églises, & se rembarquerent chargés d'un riche butin.

Cependant l'armée impériale s'avançoit vers Naples. Les Napolitains, effrayés à son arrivée, jugerent qu'ils ne devoient pas exposer leur ville à être ruinée par un siége, & envoyerent des députés au général Thaun, pour lui faire des conditions auxquelles ils étoient prêts de se rendre. Le comte de Thaun ayant souscrit à ces articles, de nouveaux députés, accompagnés d'une foule de peuple, lui porterent les clefs de Naples ; & il entra dans cette ville, au milieu des acclamations, par lesquelles la populace applaudit ordinairement aux nouveautés. Toutes les autres villes du royaume se laisserent entraîner par l'exemple de la capitale. La révolution fut si subite, qu'elle étonna toute l'Europe. On ne pouvoit concevoir qu'un royaume, peuplé de noblesse, pût être conquis sans effusion de sang. On doit faire honneur de cet évènement à la prudence du conseil de l'empereur.

FLORENCE.

FLORENCE obtint de l'empereur Rodolphe I la liberté & le titre de *république*, sur la fin du treizieme siécle. Jamais république ne fut plus inconstante, & ne changea plus souvent la forme de son gouvernement. Elle fut toujours en proie aux guerres intestines, & aux factions que formoient les premieres familles de l'Etat, jalouses d'avoir la principale autorité dans l'administration des affaires. Les plus considérables de ces factions furent celles des Guelfes & des Gibelins, (des Blancs & des Noirs.) Malgré ces troubles continuels, qui la déchiroient au dedans, Florence, comme autrefois Rome, s'accrut au-dehors, & soumit à ses loix plusieurs villes voisines, qui composerent un Etat connu sous le nom de *la Toscane*. Les autres Puissances de l'Italie firent souvent d'inutiles efforts pour empêcher les progrès des Florentins. Les Vicontis, ducs de Milan, s'attacherent sur-tout à ruiner cette république naissante; mais elle trouva un brave défenseur dans la personne de Jean de Médicis, le premier de cette illustre famille, qui se soit distingué par quelque action d'éclat. C'étoit un négociant; mais cette pro-
fession

ſeſſion lui étoit commune avec les citoyens les plus diſtingués de Florence. Ce grand homme, né en 1360, cachoit l'ame d'un roi ſous l'habit d'un marchand. On peut le regarder comme le premier & le chef de la maiſon de Médicis, dont l'hiſtoire fait la partie la plus curieuſe & la plus intéreſſante de celle de Florence. Jean, revêtu de la dignité de *gonfalonnier*, qui eſt la premiere à Florence, gouverna ſes citoyens avec ſageſſe & avec douceur. Il défendit courageuſement leur liberté contre les entrepriſes des Viſconti, ducs de Milan, & mourut, en 1428, regretté de tous les Florentins dont les larmes firent ſon éloge. Quelques hiſtoriens ont comparé Jean de Médicis à Atticus, à cauſe de ſon intégrité & de ſa modération. Son eſprit n'étoit point cultivé par l'étude des ſciences, qui furent ſi cheres à ſes deſcendans. Il étoit ſimple & ignorant, mais homme de bien. Les richeſſes immenſes, qu'il avoit amaſſées dans le commerce, paſſerent à ſon fils Côme, digne héritier de la gloire & des vertus de ſon pere.

CÔME I, *dit* LE VIEUX.

[1428.]

CÔME est principalement connu par sa magnificence, par son goût pour les arts, & par sa libéralité envers les gens de lettres. Il n'y avoit pas même de prince en Italie, qui pût l'égaler en richesses. Son commerce étoit si étendu, qu'il n'y avoit point de contrée dans le monde où il n'envoyât ses marchandises, & qui ne lui payât une espece de tribut. La diversité de religion ne l'empêchoit pas de traiter avec les infideles ; & la correspondance qu'il eut toujours avec les empereurs Turcs, qui régnoient de son tems, obligea ces princes à mettre ses facteurs en la place de ceux de Gènes & de Venise, qu'ils avoient chassés des villes les plus commerçantes de la Thrace & de l'Asie mineure, pour des raisons d'Etat. Les Emirs de Babylone, & les Mamelus d'Egypte lui faciliterent l'exportation des soies & des plus précieuses marchandises du Mogol; & il profita si bien de l'indigence à laquelle étoient réduits les Paléologues, empereurs de Constantinople, qu'ils lui vendirent à vil prix la meil-

leure partie des pierreries & des meubles magnifiques, qui leur étoient reſtés du luxe des Juſtiniens & des Porphyrogenetes. Il prêta des ſommes conſidérables à l'Etat, & il avoit à Florence autant de débiteurs qu'il y avoit de citoyens dans cette grande ville : cependant, il n'exigea jamais aucun rembourſement ni de l'Etat ni des particuliers. L'Italie eſt pleine d'égliſes, de monaſteres & d'abbayes fondées & enrichies par ſes pieuſes libéralités. On admire encore aujourd'hui le nombre prodigieux de palais & de monumens ſuperbes dont il décora Florence, & les villes dépendantes de cette république. Il étendit même au-delà des mers ſes ſoins & ſa bienfaiſance. Il fonda un riche & ſomptueux hôpital dans la ville de Jéruſalem, en faveur des Chrétiens, pauvres & voyageurs. Côme, auſſi-bien inſtruit des myſteres de la politique, que des ſecrets du commerce, ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans les conſeils des princes & dans les cabinets des négociateurs. Il entretenoit dans toutes les cours de l'Europe des agens ſecrets, dont les rapports fideles lui ſervoient à déconcerter les ennemis de ſa patrie & à renverſer leurs projets.

La gloire dont Côme ſe couvroit, ne fut point à l'abri de l'envie. Ce grand homme éprouva l'ingratitude de ſes concitoyens, & ſuccomba ſous les efforts que ſes enne-

mis firent pour le perdre. Le gouvernement de Florence étoit alors populaire en apparence; mais il étoit tempéré de maniere que les anciennes familles y avoient la principale autorité. Ces familles étoient celles des Strozzi, des Perrucci, des Barbadorus, & des Albizzi. Elles n'étoient pas fort unies entr'elles; mais elles avoient cela de commun, qu'elles obéissoient chacune à leur aîné, & qu'elles en exécutoient les ordres avec le même zèle que s'il eût été leur souverain. Les chefs de ces familles, jaloux des richesses & de la puissance de Côme, se réunirent pour le perdre. Ils firent assembler extraordinairement le peuple, & lui remontrerent que Côme étoit l'unique auteur de la misere où la république de Florence étoit alors réduite; que c'étoit lui qui faisoit travailler, à Lyon & dans Anvers, aux manufactures des étoffes que la France, l'Espagne & l'Angleterre avoient coutume de tirer de la Toscane; qu'il ruinoit le trafic des plus fameux marchands de Florence, par les avances prodigieuses qu'il étoit en état de faire. Il n'en falloit pas davantage pour animer contre Côme de Médicis un peuple naturellement avare. On décréta contre sa personne: on s'en saisit, & on le confina dans une obscure prison. Ses ennemis n'en demeurerent pas là. Redoutant l'humeur inconstante des

Florentins, ils résolurent de se défaire de Côme par le poison. Rodolphe Perrucci, chef de la famille de ce nom, offrit des sommes considérables à Malavotta, intendant des prisons publiques, pour l'engager à ne donner à Côme aucune autre nourriture que celle qu'on lui feroit porter. Malavotta répondit à Perrucci, en termes équivoques, qui faisoient voir qu'il n'étoit pas éloigné de se rendre; & Perrucci, ne voulant pas, pour cette fois, le presser davantage, le quitta pour aller instruire ses complices du succès de cette entrevue. Cependant Côme étoit agité des plus mortelles inquiétudes. Il connoissoit le génie de ses ennemis, & ne doutoit pas qu'ils n'attentassent à sa vie par toutes sortes de voies. Dans cette idée, il n'avoit rien voulu manger, pendant quatre jours, de ce qu'on lui avoit servi. Quoiqu'il fût d'un tempérament très-vigoureux, cette longue abstinence l'avoit tellement abbatu, que Malavotta craignit qu'il ne lui fît perdre par sa mort la somme que Perrucci lui avoit promise. Il alla dans la chambre de son prisonnier; y porta son souper; &, pour l'exciter à manger, fit devant lui l'essai des viandes. Après le repas, ils eurent un entretien dans lequel Côme de Médicis n'oublia pas d'insinuer à Malavotta, qu'encore que ses ennemis se

fussent emparés de ses effets, il avoit des thrésors cachés dans Florence, capables d'enrichir quiconque l'oseroit mettre en liberté. Les esprits foibles croient toujours plus volontiers ceux qui les persuadent les derniers. Les promesses de Côme éblouirent Malavotta, qui crut avoir plus à gagner avec lui, qu'avec Perrucci. Dans cette pensée, il ne songea plus qu'à réjouir son prisonnier. Il lui amena un certain bouffon nommé *Farganacia*, célèbre dans Florence par ses saillies & par son enjouement. Cet homme joignoit à ces qualités frivoles un grand fonds de prudence & beaucoup de talent pour les affaires délicates. Il avoit même beaucoup de crédit auprès de Bernard Gadagne, gonfalonnier de la république de Florence. Côme s'ouvrit à Farganacia; &, pour le mettre dans ses intérêts, il lui donna une bague, pour la porter au prieur des Jacobins, qui ne l'auroit pas plutôt apperçue qu'il lui donneroit cent écus d'or pour lui, & mille autres pour le gonfalonnier. Farganacia, persuadé par la libéralité de Côme, lui jura le secret & la fidélité, & le quitta aussi-tôt pour aller travailler à sa délivrance. Il courut d'abord présenter sa bague au prieur des Jacobins, qui lui compta sur le champ la somme qui lui avoit été promise, & celle qu'il devoit pré-

senter à Gadagne. De-là il se rendit chez le gonfalonnier auquel il offrit les mille écus de la part de Côme, le priant d'employer son crédit pour rendre la liberté à un innocent. Gadagne n'étoit ni ami ni ennemi de Côme. Il étoit persuadé de son innocence ; & cette considération, jointe à un présent de mille écus, inspira au gonfalonnier un zèle ardent pour Côme. Afin de réussir plus sûrement à le délivrer, il feignit de se déclarer contre lui, & vint à bout de persuader à ses ennemis, qu'il haïssoit autant qu'eux cet illustre prisonnier. Les ennemis de Côme, trompés par la politique du gonfalonnier qu'ils croyoient leur être favorable, & rebutés par le refus de Malavotta, renoncerent au projet d'empoisonner Côme, & résolurent de lui faire faire son procès dans les formes : c'étoit précisement ce que demandoit Gadagne. Le procès fut instruit par des juges subalternes, & porté ensuite au conseil souverain, où l'on examinoit les matieres d'Etat. Côme de Medicis y fut accusé d'avoir attenté à la liberté de la patrie. Les délateurs furent entendus : les témoins déposerent & furent confrontés. L'affaire prenoit un train qui faisoit craindre pour la vie de Côme ; mais le gonfalonnier, après avoir ajusté ses intrigues dans le conseil, & s'é-

tre assuré du nombre des suffrages suffisant pour exempter l'accusé du dernier supplice, fit rapporter le procès,deux jours plutôt que ne pensoient les ennemis de Côme, & prononça lui-même une sentence, qui portoit que l'accusé seroit banni pour toujours de la ville & de l'état de Florence, & que le magistrat iroit incessamment le tirer hors de prison, & le conduiroit jusqu'aux frontières des terres de la république. Cette sentence est un chef-d'œuvre de prudence. Gadagne avoit sagement prévu que, si le prisonnier étoit absous, ses ennemis trouveroient quelque occasion de l'assassiner, & de se faire justice eux-mêmes. La derniere clause assuroit la retraite de Côme, qui, en allant à son exil, n'auroit pas manqué d'être attaqué sur la route par ses ennemis. L'arrêt fut exécuté aussi promptement qu'il avoit été rendu; & les ennemis de Côme furent bien surpris, lorsqu'ils apprirent, en même tems, qu'il étoit jugé, mis hors de prison, & conduit sur la frontiere.

La disgrace de Côme ne fut pas de longue durée. Les Florentins ne s'apperçurent du besoin qu'ils avoient de ce grand homme, que lorsqu'ils s'en furent privés eux-mêmes. Côme s'étoit retiré à Venise. Il y avoit établi le comptoir de son com-

merce, & y faisoit travailler aux manufactures, qui se faisoient autrefois sous ses ordres dans la ville, & sur le territoire de Florence. Il arriva de-là deux notables inconvéniens aux Florentins. Le commerce de Côme de Médicis, venant à changer de place, affoiblit considérablement celui des plus riches marchands de Florence. Le menu peuple perdit l'occasion assurée de gagner tous les jours de l'argent, en travaillant aux manufactures. Ne trouvant personne qui l'employât à d'autres ouvrages, il se répandit en murmures, & demanda hautement le rappel de Côme. Cet illustre citoyen rentra dans sa patrie, aux acclamations de tous les Florentins.

Côme de Médicis étoit devenu plus circonspect depuis sa disgrace. Quoiqu'il continuât toujours à faire de prodigieuses dépenses en bâtimens & en aumônes, il vivoit cependant d'une maniere peu différente de celle des bourgeois aisés. Il n'aspira jamais à aucune magistrature, & déclara qu'il n'en accepteroit aucune, quand même on les lui offriroit. On le voyoit marcher seul, & à pied, dans les rues. Ses habits étoient simples, & sa table très-modeste. Il n'avoit pas un seul domestique inutile. Il conserva cette simplicité jusqu'à l'extrême vieillesse, & mourut entre les bras

de ses amis. Il fut enterré dans l'église de S. Laurent, qu'il avoit fait bâtir. Le public lui érigea une espece de mausolée ou frontispice, sur lequel on lisoit ces mots latins :

COSMUS MEDICIS hîc situs est decreto
Publico Pater Patriæ.

« Cy gît CÔME DE MÉDICIS, sur-» nommé *Pere de la Patrie*, par ordre de » la République. »

PIERRE DE MÉDICIS.

[1464.]

POUR montrer l'extrême différence qui se trouve ordinairement entre les grands hommes & leurs enfans, les anciens Romains se servoient de l'exemple du vieux Caton, qui ne fut en rien semblable à son pere. Cet exemple se renouvella dans la personne de Pierre de Médicis, fils de Côme. Il n'avoit qu'une seule des bonnes qualités de son pere, celle de sçavoir ménager son bien. Au reste, il étoit incapable d'en acquérir; & son esprit borné le rendoit absolument inhabile aux affaires. On n'avoit cependant rien oublié pour lui donner une éducation digne de sa naissance. Le fameux Pogge lui avoit donné des leçons des langues grecque & latine. Il avoit même essayé de lui faire goûter la philosophie. Voyant que son intelligence n'étoit pas capable des choses sérieuses, il s'étoit abaissé jusqu'à composer des livres de contes; & même il y avoit mêlé plusieurs circonstances deshonnêtes, parce qu'il sçavoit que c'étoit-là le dernier secret pour dissiper l'engourdissement de son dis-

çiple. Cependant Pierre étoit toujours demeuré dans ſa premiere lenteur. La mauvaiſe conſtitution de ſon corps influoit peut-être ſur ſon eſprit. Tourmenté par la goutte & par pluſieurs autres infirmités, dès l'âge de quinze ans, il avoit preſque perdu l'uſage des pieds & des mains ; & il ne ſortoit de ſa maiſon, que pour ſe faire porter en litiere à ſa maiſon de campagne de Mugello.

Les ennemis des Médicis ne voyant dans Pierre, qu'un objet de mépris, ne purent ſouffrir qu'il eût à Florence la principale autorité, uniquement parce qu'il étoit fils de Côme. La famille des Pitti, l'une des plus illuſtres de Florence, forma une conſpiration contre ſa vie. On réſolut de l'aſſaſſiner, lorſqu'il reviendroit de ſa maiſon de campagne, où il étoit alors. On envoya des eſpions pour découvrir l'heure & le jour du retour de Pierre de Médicis ; & on le ſçut à point nommé. Les aſſaſſins, placés en embuſcade, l'attendoient au paſſage ; & Pierre, qui étoit dans une litiere, accompagné de deux domeſtiques ſeulement, alloit ſe jetter entre leurs mains, lorſque, par un caprice ou par un ſecret preſſentiment du péril qui le menaçoit, il lui prit envie, avant de rentrer chez lui, d'aller voir un de ſes amis, nommé *Lanti*, qui demeuroit dans un endroit directement

oppofé au chemin que Pierre devoit tenir pour fe rendre à fa maifon. Il tourna donc de ce côté-là, & trouva Lanti, qui le retint à fouper malgré lui, & le renvoya fi bien accompagné, qu'il n'avoit rien à craindre. Les affaffins, qui l'attendoient fur la route qui conduifoit à fa maifon, ne le voyant point venir, abandonnerent leurs poftes, & fe coulerent, à la faveur de la nuit, fous les avenues de fa maifon ; mais, comme il y en avoit plufieurs, il fallut qu'ils fe diviffaffent pour les garder. Pierre de Médicis, rentrant chez lui, ne trouva que trois ou quatre hommes armés, qui le reconnurent bien, mais qui n'oferent l'attaquer, le voyant trop bien efcorté. Ainfi, par le coup de hazard le plus heureux, échoua la conjuration des Pitti. Leur crime fut découvert par un de ceux même qu'ils avoient employé pour l'exécuter, & qu'ils n'avoient pas affez largement récompenfé. Ils furent bannis de Florence, & fe retirerent à Venife.

[1472.]

Venife étoit depuis long-tems l'afyle des illuftres Florentins qu'une faction plus puiffante forçoit à fortir de leur patrie. Lorfque le grand Côme fut rappellé, la famille des Perrucci, bannie de Florence, s'étoit pareillement réfugiée à Venife. Tous

ces exilés, réunis par un commun intérêt, formoient un corps nombreux & redoutable par les intelligences qu'ils entretenoient dans Florence, & par le grand nombre de leurs partisans. Les Vénitiens résolurent de profiter de leur ressentiment, pour se rendre maîtres de Florence. Ils leverent une armée nombreuse, commandée par le fameux Barthelemi Coglione, autrefois favori de Jeanne II. Tous les exilés s'y joignirent; & ils allerent ensemble mettre le siége devant Pise, ville dépendante de la république de Florence. Les Florentins allarmés, implorerent le secours du roi de Naples, & du duc de Milan, qui leur envoyerent des troupes. Les premieres attaques de l'armée Vénitienne ne lui furent pas favorables. Coglione, se voyant repoussé, avoit converti le siége en blocus, lorsque la mort de Pierre de Médicis apporta un grand changement dans les affaires. La goutte, dont ce prince étoit continuellement tourmenté, étant remontée, dans le tems qu'il avoit la fiévre, termina subitement ses jours. Son fils, Laurent de Médicis, lui succéda. Ce prince n'étoit encore âgé que de vingt-un ans; mais ses rares qualités le rendoient capable des plus grandes affaires.

LAURENT DE MÉDICIS.

[1472.]

COGLIONE devoit, ſelon toutes les régles de la prudence, lever le ſiége de Piſe, dès qu'il apprit la mort de Pierre de Médicis, & s'approcher de Florence, pour profiter du trouble que cette mort devoit y cauſer ; mais il s'obſtina mal-à-propos à reſter devant Piſe. Laurent eut le tems de raſſembler les amis de ſon pere, & de mettre en campagne une armée dont il confia la conduite au fameux Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin, un des meilleurs capitaines de ſon tems. Coglione leva le ſiége de Piſe, aux approches de l'armée ennemie, & s'avança fièrement à ſa rencontre. La bataille ſe donna ſur le bord de la riviere de Ricardi, dans le territoire de Boulogne. Elle eſt remarquable par quelques circonſtances ſingulieres. Coglione ayant inventé, peu de jours auparavant, la maniere de faire rouler l'artillerie en pleine campagne, s'en ſervit, le jour de la bataille, avec un ſuccès tout-à-fait bizarre ; car elle ne fit point d'autre effet ſur l'armée des Florentins, que d'emporter le talon de la botte du prince Hercule de Ferrare. L'avantage fut égal de part & d'au-

tre ; mais Frédéric d'Urbin n'ayant donné que deux heures de repos à l'armée de Florence, la mena ensuite, sans aucun bruit, attaquer le camp des ennemis. Il y arriva à la pointe du jour, & trouva les soldats de Coglione tellement endormis, qu'il n'eût pas grande peine à les vaincre. Cette victoire fut suivie d'un accommodement que le marquis de Ferrare ménagea entre les deux partis.

[1478.]

Plusieurs raisons ayant fait naître une division entre Laurent de Médicis & le pape Sixte IV, celui-ci se ligua avec Ferdinand, roi de Naples, qui, de son côté, n'avoit pas lieu d'être content des Florentins. Ils arrangerent leurs batteries le plus secrettement qu'ils purent, & conclurent une conjuration contre Laurent de Médicis, & Julien son frere; mais le succès ne répondit pas tout-à-fait à leur attente, Julien seul en ayant été la victime. Ils résolurent d'attaquer Laurent à force ouverte, & déclarerent publiquement la guerre à la république de Florence. Laurent, voyant que ses ennemis avoient des forces très-puissantes; que les secours, qu'il recevoit du duc de Milan, étoient très-foibles, & que Florence étoit épuisée d'hommes & d'argent, prit une résolution digne de son courage & de son zèle patriotique. Après avoir fait part de son projet

au

au conseil qui présidoit aux affaires de la guerre, & donné ordre à ses affaires & à celles de la république, il sortit secrettement de Florence, & prit la route de Pise. Son dessein étoit de se rendre à Naples, pour traiter de la paix avec le roi Ferdinand. C'étoit se livrer entre les mains d'un ennemi dont il connoissoit l'humeur cruelle & sanguinaire; mais il n'hésita point à se sacrifier pour le salut de sa patrie. Avant d'arriver à Pise, il écrivit aux Florentins une lettre dans laquelle il leur découvroit le sujet de son voyage, & les prioit instamment, si le succès ne répondoit pas à son attente, de redoubler de courage & de force pour défendre la liberté de la patrie. Il finissoit, en disant qu'il alloit éprouver si une guerre commencée par la mor de son frere, finiroit par la sienne. Une gégénérosité si rare attendrit tous ceux qui furent présens à la lecture de cette lettre. Cependant Laurent, s'étant embarqué à Pise, vint aborder à Naples. Le premier objet, qui frappa ses yeux, au sortir du vaisseau, fut une si grande multitude de cadavres, qu'ils remplissoient tout l'espace qui se trouvoit entre le rivage & la nouvelle citadelle. La douleur, qu'il ressentit à cette vue, fut tempérée par le grand concours du monde qui vint à sa rencontre. On annonça promptement au roi Ferdinand que

Laurent de Médicis venoit de débarquer à Naples. Cette nouvelle le ſurprit. Il héſita quelque tems ſur la maniere dont il recevroit ſon ennemi. Enfin la réputation & la bonne fortune de Laurent l'emporterent ſur la cruauté naturelle du roi. Il envoya, pour recevoir Laurent, le prince Frédéric ſon fils, & Ferdinand ſon neveu, accompagnés de pluſieurs des principaux de la nobleſſe. Ce fut avec ce cortége que Laurent ſe rendit au palais du roi. Dès la premiere entrevue qu'il eut avec ce prince, il lui expoſa le ſujet de ſon voyage. Il lui repréſenta vivement qu'il devoit préférer la paix à la guerre; qu'il lui ſeroit plus glorieux d'être l'arbitre & le protecteur de l'Italie, que de ſervir l'aveugle reſſentiment d'un pontife ambitieux, & de ravir la liberté au peuple le plus floriſſant de l'Italie; qu'il étoit d'un roi de ſe faire des alliés de ceux qui lui étoient contraires, & de changer ſes ennemis en amis. L'éloquence touchante & perſuaſive de Laurent ébranla le roi de Naples. Il balança cependant encore long-tems ſur le parti qu'il devoit prendre; mais enfin il ſe détermina en faveur de Laurent. Il abandonna le parti de Sixte IV, & procura la paix aux Florentins. Laurent revint glorieux & triomphant à Florence où il fut reçu comme le libérateur & le pere de la république.

Il y avoit des prix proposés, dans les meilleures villes d'Italie, pour la course des chevaux. Laurent, qui étoit passionné pour ces exercices, fit venir d'Afrique des Barbes d'une prodigieuse vîtesse, qui furent dressés avec tant de soin, qu'ils remporterent tous les prix à Rome, à Milan, à Naples, à Venise. Parmi ces chevaux victorieux, on en distinguoit un qui se nommoit *More*, à cause de sa couleur. Laurent l'aimoit plus que tous les autres. Lorsqu'il étoit malade ou fatigué, il refusoit toute nourriture qui ne lui étoit pas présentée par le prince ; &, toutes les fois que son maître approchoit, il sembloit témoigner sa joie par ses hennissemens. Ange Politien a fait sur ce cheval une épigramme ingénieuse :

Et volucrem & zephyros cursu prævertitur ipsos
Quem tibi misit equum Barbara, Laure, Nomas
Hunc aut carceribus aut metâ cernere in ipsâ,
Laure, licet, medio non licet in stadio.

» Ce cheval, venu du sein de l'Afrique,
» devance par sa vîtesse l'oiseau rapide & le
» vent impétueux. On peut le voir à la bar-
» riere ou au but ; mais on ne l'apperçoit
» jamais au milieu de la carriere. »

Laurent s'étant retiré à sa maison de campagne de Carrégo, pour y vaquer à l'étude de la philosophie, fut attaqué d'une fiévre qui parut d'abord assez legère. Cependant,

comme les accès continuoient, on fit venir de Spolète le plus fameux médecin de l'Italie, nommé *Léoni*. Cet homme, après avoir examiné attentivement les ſymptomes de la maladie de Laurent, conclut qu'il n'y avoit aucun remède à lui faire, & que la nature ſeule auroit aſſez de force pour diſſiper les mauvaiſes humeurs qui nourriſſoient la fiévre. Cette déciſion hazardée fut ſuivie aveuglément; mais on reconnut bientôt combien elle étoit fauſſe. On vit le malade s'affoiblir de jour en jour, la nature ſuccomber, & la mort s'avancer à grands pas. On fit alors venir de Pavie un autre médecin, nommé *Lazare*, qui releva l'erreur de Léoni, & déclara qu'il n'étoit plus tems d'employer aucuns remèdes pour le malade, mais qu'il eût pu guerir s'il eût été bien traité. Laurent reçut l'arrêt de ſa mort avec fermeté. Il ne ceſſa point, pendant ſes derniers momens, de s'entretenir avec les gens de lettres, dont la converſation avoit fait ſes délices pendant ſa vie, ſurtout avec Politien, & Pic de la Mirandole. Il leur dit, entr'autres choſes: « J'aurois ſouhaité de ne terminer mes jours, qu'après avoir achevé entièrement votre bibliotheque. » Ce grand homme expira enfin entre leurs bras, le 9 d'Avril, âgé d'environ quarante-trois ans. Les rares qualités de Laurent, & ſon amour pour les ſçavans, lui

mériterent le glorieux ſurnom de *Grand* & de *Pere des lettres*. Pluſieurs traits qui contribuent à faire connoître ce grand homme, n'ont pu être rangés ſous une époque certaine. Le lecteur ſera ſans doute charmé de les trouver ici.

Jamais prince n'accueillit avec plus de diſtinction les ſciences & les ſçavans que Laurent de Médicis. Les hommes à talens trouverent toujours en lui un bienfaiteur & un ami. Il renvoya dans leurs pays les doctes Grecs qui s'étoient retirés auprès de lui après la priſe de Conſtantinople, afin qu'ils y achetaſſent les meilleurs & les plus anciens manuſcrits, des ſoldats Turcs, qui les avoient pillés. Il leur donna, pour cet effet, des ſommes très-conſidérables. Ces ſçavans en rapporterent un grand nombre de livres précieux, qui formerent la fameuſe bibliotheque de Médicis. Les plus ſçavans hommes de l'Europe furent reçus dans cette bibliotheque ; & on leur donna les moyens d'y étudier commodément. On y fit des conférences, où Laurent aſſiſtoit & parloit à ſon tour. On y aſſembla tous les monumens antiques, qui pouvoient ſervir à former les jeunes peintres, ſculpteurs & architectes. On les faiſoit travailler ſur ces modèles, & on leur montroit en chaque piéce combien il s'en falloit qu'ils fuſſent arrivés à la perfection. Michel-Ange fit de tels progrès

dans cette illuſtre école, qu'il contrefit, à l'âge de dix-neuf ans, une tête à l'antique, ſi parfaitement, qu'il étoit impoſſible de diſtinguer l'original d'avec la copie.

Il ne ſe contenta pas de favoriſer les Muſes ; il les cultiva avec ſuccès. L'amour qu'il conçut dans ſa jeuneſſe pour Lucrèce Donata, demoiſelle qui joignoit une grande beauté à une illuſtre naiſſance, lui fit produire pluſieurs piéces galantes, très-eſtimées des connoiſſeurs. On en a imprimé un Recueil que nous avons encore aujourd'hui.

Les diſcours de Laurent étoient ſouvent aſſaiſonnés de ſaillies pleines de ſel & d'urbanité. Charles de Médicis, ſon parent, qui avoit la réputation d'être enclin à la rapine, lui ayant aſſuré un jour qu'il avoit dans ſa terre les eaux les plus abondantes & les plus claires : « Si cela étoit, lui dit le » prince, vous auriez les mains plus net- » tes. »

Ce prince avoit un goût décidé pour tous les monumens antiques. On ne pouvoit pas lui faire de plus grand plaiſir que de lui envoyer des médailles, des ſtatues, des vaſes ornés de gravures. Il ſauta de joie, lorſqu'on lui apporta le portrait de Platon, nouvellement déterré dans les ruines même de l'Académie.

PIERRE DE MÉDICIS II du nom.

[1492.]

CE prince possédoit toutes les qualités extérieures qui avoient manqué à son pere. Il étoit très-bien fait, & avoit la plus belle tête qu'il fût possible de voir. Il étoit de si forte complexion, qu'aucun excès n'étoit capable de l'altérer. Il avoit déja tant de force à dix-sept ans, qu'il n'y avoit point d'homme qu'il ne terrassât à la lutte; mais il n'avoit aucun des talens de son pere pour l'administration des affaires. Il ne songeoit qu'à ses plaisirs, & n'aimoit que la chasse & les dames. Il affectoit un luxe toujours odieux dans un Etat républicain; & sa fierté aliénoit de lui tous les amis de sa maison. Ces défauts furent la véritable cause de la révolution funeste que la famille des Médicis éprouva sous son gouvernement.

Aussi-tôt que Laurent de Médicis eut les yeux fermés, Pierre, sortant de sa chambre, apperçut le médecin Léoni, dont l'imprudence avoit causé la mort de son pere; &, ne pouvant, à cette vue, retenir son emportement, il se jetta comme un furieux sur le médecin, pour l'étrangler; mais, se

voyant proche d'un puits, dont le bord étoit fort peu élevé, il prit une voie plus courte, pour se défaire de Léoni. D'une main robuste, il saisit ce malheureux par le milieu du corps, & le précipita dans le puits. Aux cris que poussa le vieillard, quelques domestiques accoururent à son secours, & le retirerent du puits; mais il n'étoit plus tems, & l'eau l'avoit déja suffoqué. Ainsi s'accomplit, dit-on, une prédiction par laquelle il s'étoit autrefois condamné lui-même à périr dans les eaux, en tirant son horoscope.

[1494.]

Charles VIII traversoit l'Italie à la tête d'une armée nombreuse, dans le dessein de conquérir le royaume de Naples. Etant entré dans la Toscane, il somma les Florentins de se déclarer en sa faveur. Par une imprudence, qui fut blâmée de tous les gens sensés, Pierre de Médicis alla de lui-même se mettre entre les mains du roi de France, &, pour en sortir, fut obligé de lui livrer les forteresses de Pise, de Livourne, de Sérusanne & de Pietra-Sculta. Cette action indigna tous les Florentins, déja fort mal disposés en faveur de Pierre. Lorsque ce prince vint prendre sa place au conseil, on lui ferma la porte ignominieusement. Pierre, toujours étourdi & précipité

dans ses démarches, fut allarmé de ce refus : il se persuada que tout étoit perdu pour lui ; retourna promptement à sa maison ; monta à cheval, & sortit de Florence, suivi de quelques domestiques. Cette fuite honteuse fit triompher ses ennemis, & le décrédita dans l'esprit de ses amis. On publia qu'il falloit bien qu'il se crût coupable, puisqu'il abandonnoit sa patrie, dans le tems qu'elle avoit le plus besoin de son secours. Dans cette idée, on procéda contre lui, comme on auroit fait contre un criminel. On saisit ses biens, & on les mit à l'encan. Ce précieux amas de meubles, de tableaux & d'antiques fut vendu à vil prix. Ses deux freres, Julien, & Jean cardinal de Médicis, furent enveloppés dans sa disgrace, & prirent la fuite pour se dérober aux poursuites de leurs ennemis.

Charles VIII profita du désordre que cette révolution occasionnoit à Florence : il s'approcha de cette ville, & y fit son entrée en conquérant. Ses soldats y commirent plusieurs hostilités. La bibliotheque précieuse de Laurent de Médicis devint la proie d'une troupe de brigands. Ces rares manuscrits, apportés de si loin, avec tant de dépenses, furent pillés & déchirés *.

---

* On concevra aisément la grandeur de la perte que fit alors la république des lettres,

Au moment que Charles VIII entroit dans Florence, le fameux Pic, prince de la Mirandole, un des plus rares esprits, qui ait paru dans ce siécle en Italie, rendoit les derniers soupirs. Quelque tems avant sa mort, il avoit entrepris un ouvrage contre l'astrologie judiciaire. Les astrologues, allarmés de ce projet, s'étoient assemblés pour délibérer sur les moyens de conjurer l'orage qui les menaçoit. Ils dresserent l'horoscope de leur ennemi, & trouverent qu'il ne mettroit pas la derniere main à son ouvrage, & qu'il ne passeroit pas l'âge de trente-deux ans. Pour l'intimider, ils lui envoyerent signifier cet arrêt; mais il s'en moqua. Cependant la prédiction des astrologues fut justifiée par l'évènement. La Mirandole étoit sur le point d'achever son ouvrage, lorsqu'il fut attaqué d'une fiévre qui l'emporta, dans l'espace de treize jours.

Pierre de Médicis, après avoir tenté plusieurs fois de rentrer dans Florence, voyant qu'il n'y pouvoit réussir, s'engagea, par dépit, dans l'armée Françoise; mais la fortune s'obstinoit à le persécuter. Peu de tems

---

lorsqu'on pensera que les débris de cette bibliotheque, que Catherine de Médicis eut bien de la peine à retirer des mains des ravisseurs, composent aujourd'hui ce qu'il y a de plus curieux dans la bibliotheque du roi.

après, les François furent mis en déroute, au passage de la riviere de Garillan. Pierre désespéré se seroit donné la mort, sans le secours de ses amis qui s'opposerent à son dessein. Il entra avec eux dans un vaisseau chargé d'artillerie; mais il fit naufrage à l'embouchure de la riviere, & se noya.

Lorsque les François eurent été entièrement chassés de l'Italie, *Julien de Médicis*, de concert avec le cardinal son frere, corrompit quelques chefs de l'armée Espagnole, qui, secondés des troupes du pape, se rendirent à Florence, sous prétexte de la punir d'avoir pris le parti de la France. Ils y firent rentrer les Médicis qui en étoient exilés depuis dix-huit ans. Julien gouverna quelque tems la république, & mourut, lorsque son frere, alors pape sous le nom de Leon X, se disposoit à lui donner le duché de Milan. *Laurent II*, son neveu, lui succéda dans l'administration des affaires. Il n'avoit que vingt ans, & étoit très-bien fait de sa personne; mais il n'avoit ni l'expérience ni les qualités nécessaires pour le gouvernement. Naturellement lent & paresseux, les affaires les plus importantes ne pouvoient le retirer du sein des plaisirs; &, peu délicat dans le choix de ses amusemens, il prodiguoit ses caresses aux plus viles courtisanes de Florence.

Après sa mort, le cardinal *Jules de Mé-*

dicis gouverna la république avec le titre de *légat*.

[1523.]

Le pape Adrien VI étant mort, la tiare fut disputée, dans le conclave, entre les vieux & les jeunes cardinaux, avec une ambition & une opiniâtreté incroyables, durant près de deux mois. Dans cet intervalle, Pierre Orlandini, l'un des plus considérables citoyens de Florence, gagea contre un autre citoyen, nommé *Jean-Marie Beneintendi*, que le cardinal Jules de Médicis, alors chef de la république de Florence, ne seroit point élu pape. Le contraire arriva cependant. Jules fut élu, & prit le nom de *Clément VII*. Beneintendi étant venu demander à son adversaire le payement de la gageure, Orlandini répondit qu'il vouloit sçavoir auparavant, si Jules avoit été élu canoniquement. Il sembloit donner à entendre par-là que Jules étant bâtard, il ne pouvoit, selon les canons, être pape. Cette aventure parvint à la connoissance du nouveau pape, qui fit arrêter Orlandini, &, après lui avoir fait donner la question, lui fit trancher la tête.

Cet acte de sévérité excita l'indignation des Florentins déja indisposés contre le pontife, & prépara la révolution qui chassa encore une fois les Médicis de Florence.

[1526.]

Les circonſtances dans leſquelles ſe trouvoit alors l'Italie ſembloient concourir au deſſein qu'avoient conçu les habitans de Florence de recouvrer enfin leur liberté. Le pape, brouillé avec l'empereur, s'étoit ligué avec les Vénitiens, & avec le roi de France. Une armée conſidérable d'Allemands s'avançoit en Italie, ſous les ordres de George Franiſperg, général fameux par ſa valeur. Il avoit tant de confiance en lui-même, qu'à chaque pas il tiroit de ſon ſein un cordeau d'or, avec lequel il diſoit qu'il vouloit pendre le pape. Il en avoit d'autres de ſoie cramoſie, à l'arçon de ſa ſelle, deſtinés pour les cardinaux. Aux approches de cet homme terrible, les généraux de la ligue s'aſſemblerent pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire. Jean de Médicis, le plus illuſtre d'entr'eux, & le meilleur capitaine de toute l'Italie, fut d'avis de n'en point venir à un combat, mais de harceler les Allemands par des eſcarmouches continuelles, & de les conſumer ainſi peu-à-peu. Il exécuta lui-même ce qu'il conſeilloit avec tant de prudence. Ayant joint les Allemands dans le Mantouan, il s'attacha à les harceler, & leur inſpira tant de crainte, qu'ils l'appelloient en leur langue *le grand diable*. Cet habile général vint à bout d'en-

fermer les ennemis dans le parc de Governo, lieu très-fort, mais où ils se voyoient réduits à mourir de faim, s'ils s'obstinoient à y demeurer. Dans cette extrémité, ils reçurent, de la part du duc de Ferrare, un secours de plusieurs barques chargées de vivres, dans l'une desquelles étoient cachées trois piéces d'artillerie. La premiere de ces trois piéces partit d'elle-même, & atteignit à la jambe Jean de Médicis, qui se retiroit, vers la nuit, dans son camp, se regardant déja comme victorieux. Il se fit transporter aussitôt à Mantoue, chez Louis de Gonzague, son intime ami. On lui fit l'amputation de la jambe ; mais cette opération cruelle ne sauva pas ses jours. Cet illustre guerrier mourut de sa blessure, le 30 de Décembre. Ses troupes, dont il étoit adoré, conçurent un chagrin si vif de sa perte, qu'elles prirent le deuil, & furent appellées les *bandes noires*.

[1527.]

La mort de Jean de Médicis parut être l'occasion que les habitans de Florence attendoient pour découvrir leurs sentimens. Le bruit s'étoit répandu que les Allemands s'avançoient vers Florence pour la saccager. Les Florentins, considérant qu'après la mort de Jean de Médicis, ils n'avoient

plus personne en état de les défendre; voyant d'ailleurs que le pape ne prenoit aucune précaution, pour garantir Florence du pillage, résolurent de s'armer eux-mêmes pour la défense de leur patrie, & de proscrire des chefs incapables de les défendre, & qui n'avoient d'audace que pour les tyranniser. La jeune noblesse courut la premiere aux armes. Elle fut bientôt secondée du peuple; &, malgré les efforts des Médicis pour se maintenir dans Florence, ils furent contraints d'en sortir, après avoir renoncé au gouvernement de la république. Philippe Strozzi, noble Florentin, contribua beaucoup à rendre la liberté à sa patrie, quoiqu'il fût, par sa femme, proche parent des Médicis.

La haine du peuple contre les Médicis ne parut pas même satisfaite par leur expulsion. Il étendit son ressentiment jusques sur les choses inanimées, qui pouvoient avoir quelque rapport à cette illustre maison. La jeunesse de Florence entra, un jour, de très-grand matin, dans l'église de l'Annonciade; frappa de plusieurs coups & renversa par terre la statue de cire de Léon X, & celle du pape régnant *, qui

* Jules de Médicis, qui prit le nom de *Clément VII*. Il étoit fils naturel & posthume de Julien de Médicis tué à Florence par les Pazzi, en 1478.

étoient dans cette église ; & s'écria avec mépris : *Que font ici les papes ?*

[1528.]

La révolution arrivée à Florence pénétra de la plus vive douleur le pape *Clément* VII. Sa fituation préfente * ne lui permettant pas de rétablir fa famille par la force, il envoya à Florence un négociateur habile, pour voir s'il n'y auroit pas quelque moyen d'apprivoifer ce peuple farouche ; mais l'envoyé fut à peine arrivé aux environs de la ville, que la feigneurie lui fit dire de fe retirer fur le champ, & chargea un feigneur de l'accompagner & de l'obferver jufques hors des frontieres. Le pontife peu rebuté de ce mauvais fuccès, & toujours ferme dans fon deffein, fit paffer fecrettement à Florence un de fes amis ; le chargea de fonder les citoyens, qu'il jugeroit le mieux difpofés à le favorifer, & de tâcher d'en corrompre le plus qu'il pourroit. Le pontife lui fit, pour cet effet, comp-

* Rome avoit été prife d'affaut, l'année précédente, & faccagée par les troupes de l'empereur Charles-Quint mécontent de Clement VII, lequel, après fept mois de prifon, s'étoit vu contraint de fe fauver *incognitò* du château Saint-Ange. Les malheurs de ce pontife avoient encouragé, fans doute, les Florentins à fecouer le joug de fa maifon. *Voyez l'article* ROME.

ter

ter treize mille ducats, & lui dit ces paroles remarquables, qui déceloient son caractere ambitieux : « J'aimerois mieux n'être pas inhumé en terre sainte, que de ne pas rentrer dans cette ville. »

[1529.]

Le pape n'avoit pas eu des forces suffisantes pour punir les Florentins, tant qu'il avoit été en guerre avec l'empereur. Il se hâta de faire sa paix avec ce prince, qui lui promit de lui fournir des troupes pour l'aider à réduire Florence. Les habitans de cette ville, voyant l'orage prêt à fondre sur eux, crurent le détourner, en envoyant une ambassade vers l'empereur ; mais ils se trompoient. Leurs ambassadeurs furent mal reçus ; & l'empereur leur répondit qu'il ne vouloit point les entendre qu'ils n'eussent satisfait à sa Sainteté. Ils se préparerent donc à une vigoureuse défense, ne doutant pas qu'ils ne fussent bientôt assiégés. En effet le prince d'Orange, vice-roi de Naples, rassembloit, par ordre de l'empereur, une armée qui fut prête à marcher dès que le pape l'ordonneroit. Ce pontife, plein de ses projets de vengeance, voyoit avec la joie la plus vive tant de gens s'armer pour servir son ressentiment. Rome retentissoit

des cris de guerre, & du bruit des tambours. Il sembloit que cette capitale du monde Chrétien ne fut habitée que par des soldats. Le desir de saccager Florence étoit si grand dans les gens de guerre, qu'il y en eut qui, cités en justice, & craignant de ne pouvoir arriver à tems au rendez-vous de l'armée, protesterent, contre leurs parties, des dommages & intérêts du sac de cette ville.

[1530.]

Cependant les Florentins avoient mis leur ville en état de défense, après avoir détruit leurs fauxbourgs, qu'ils ne pouvoient se flater de conserver long-tems.

Le prince d'Orange, ayant enfin obtenu des Siennois l'artillerie qu'il leur avoit demandée, se mit en marche avec toute son armée, & vint camper dans la plaine de Ripoli, à un mille environ de Florence. Quand les Espagnols furent arrivés à l'Apparita, d'où l'on découvre toute la ville & & son territoire, ils commencerent à crier, en branlant leurs lances : *Florence, prépare tes superbes étoffes; nous venons les acheter à la mesure de nos piques!*

Malatesta Baglioni, général des Florentins, après voir pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la ville, après

avoir assigné son poste à chaque capitaine, se présenta un jour, au lever du soleil, sur les fortifications, avec tous les joueurs d'instrumens de la ville. Après qu'ils eurent long-tems fait retentir les airs de symphonies guerrieres, comme pour provoquer les ennemis au combat, Malatesta, voyant que personne ne paroissoit, les envoya défier par un trompette. Cette sommation ne produisit aucun effet. Le général Florentin, ne remarquant aucun mouvement dans l'armée ennemie, fit enfin, au bruit d'une infinité de tambours, une décharge générale de toute son artillerie dont la quantité étoit prodigieuse. Les rivages & les collines d'alentour retentirent de ce bruit terrible : un nuage épais de fumée déroba le jour ; & les Florentins, animés par cet heureux commencement, pousserent des cris de joie.

Nous n'insisterons pas ici sur le siége de Florence, qui fut long & meurtrier. Les sorties ne furent ni moins fréquentes ni moins vigoureuses que les attaques : on fit, de part & d'autre, des prodiges de valeur ; & le prince d'Orange y perdit la vie. Mais enfin les assiégés, ayant perdu toute espérance de secours, & voulant se garantir du pillage, capitulerent avec Ferrant de Gonzague, successeur du prince d'Orange, &

consentirent à recevoir la forme de gouvernement qu'il plairoit à l'empereur de leur donner.

[1531.]

Muscettola, député de l'empereur Charles-Quint, se rend à Florence, avec le décret de ce prince, concernant la nouvelle forme du gouvernement. Etant allé au palais de la Seigneurie, il parla ainsi devant les magistrats assemblés : » Le sérénissime » & très-invincible empereur Charles-» Quint, venu en Italie, pour lui rendre » la paix, a fait jouir de cette faveur toutes » les villes de cette province, à l'exception » de Florence qui la refusoit. Ses habitans, » non contens d'avoir chassé de chez eux, » sans aucun sujet, l'illustre famille des Mé-» dicis dont ils avoient reçu tant de bien-» faits, ont déclaré la guerre à Sa Majesté » impériale. En vain sa modération lui a fait » tenter plusieurs fois de rétablir cette mai-» son à des conditions honnêtes pour la ré-» publique. Leur opiniâtreté, ou l'autorité » de quelques particuliers, les ont toujours » portés à s'y opposer : en conséquence, » Sa Majesté, à l'exemple des peres qui » sont forcés de châtier leurs enfans, s'est » vue réduite à la nécessité d'assiéger Flo-» rence, qui avoit osé fermer ses portes à

» ses armées ; &, quoiqu'elle eût pu faire
» mourir de faim ses habitans, ou la livrer
» en proie à ses soldats, elle leur a par-
» donné, sollicitée par sa clémence, ainsi
» que par les vives prieres de Sa Sainteté, &
» leur a rendu généreusement tous les pri-
» viléges qu'ils tenoient de l'Empire, &
» dont ils étoient justement déchus. Elle a
» ordonné, en même tems, que Florence
» eût les mêmes loix & les mêmes magistrats
» que sous le gouvernement des Médicis ;
» que cette illustre famille fût rétablie dans
» sa patrie, & qu'elle y eût la même préé-
» minence qu'auparavant ; que le seigneur
» Alexandre de Médicis *, duc de Civita-
» Penna, fût chef de la république sa vie
» durant ; que tous ses descendans mâles &
» légitimes en ligne directe lui succédassent,
» ayant toujours égard au droit d'aînesse ;
» & qu'à leur défaut, ce fût le plus proche
» parent ; que, si jamais Florence agissoit
» contre le présent décret, elle fût déchue
» aussi-tôt de tous ses priviléges, & dévolue
» à l'Empire. »

Quand le député de l'empereur eut fini

* Fils de Laurent de Médicis, duc d'Urbin ; d'autres disent du pape Clément VII. Scipion Ammirato, historien contemporain, est de ce dernier sentiment, & assure avoir appris ce qu'il avance de la bouche même du grand duc Côme I.

de parler, & que le gonfalonnier lui eut répondu, les magiſtrats ſe leverent l'un après l'autre, & allerent promettre l'obſervation du décret, en le touchant reſpectueuſement de la main droite, & ſe découvrant de la gauche. Lorſque la cérémonie fut achevée, le duc prit ſéance dans la ſalle où la Seigneurie avoit coutume de s'aſſembler; & là, comme chef, il fit quelques réglemens. Le ſoir, toute la ville fut éclairée de feux de joie. Ainſi fut rétablie, pour la troiſieme fois, la maiſon de Médicis, trois ans après ſa proſcription.

ALEXANDRE DE MÉDICIS.

[1532.]

C'ETOIT un uſage à Florence, que la jeune nobleſſe ſortît maſquée aux jours de carnaval, & ſe mêlât avec le reſte des citoyens, pouſſant devant ſoi un gros ballon qu'elle jettoit contre les paſſans & dans les boutiques, pour obliger les marchands à les fermer, & à donner un peu de relâche aux affaires. Cet uſage innocent devint inſenſiblement un abus. La jeuneſſe ſortoit, lorſqu'il faiſoit mauvais tems; pouſſoit çà & là ſon ballon plein d'ordures; jettoit au viſage de ceux qu'elle rencontroit, des chiffons ſalis dans la boue, & gâtoit ou renverſoit tout ce qui ſe trouvoit en dehors des boutiques: en conſéquence, on ne les ouvroit plus qu'au guichet, ſur-tout après le dîner; &, afin qu'on ſçût quand il falloit les fermer tout-à-fait, les trompettes donnoient le ſignal dans toutes les rues de la ville, un peu auparavant que la jeuneſſe ſortît. La veille de Noël de cette année, pluſieurs jeunes gens diſtingués s'aſſemblent dans le palais des Strozzi, leur rendez-

vous ordinaire. Là, après quelques autres propos de leur âge, ils arrêtent entr'eux de faire jouer le ballon ce matin-là même. Ils sortent aussi-tôt, sans que les trompettes ayent donné le signal; &, sans égard à la quantité considérable d'effets que les marchands exposent, ce jour-là, sur leurs boutiques, ils vont dans tous les endroits les plus fréquentés, ayant à leur tête Vincent & Robert, fils de Philippe Strozzi: ils salissent, renversent & déchirent tout ce qu'ils trouvent; pillent & emportent même les effets exposés sur les boutiques. Ces jeunes fous ayant rencontré un grave magistrat, nommé *François-Antoine Nori*, n'ont pas plus d'égard pour lui que pour les autres, & lui font mille outrages. Ce magistrat, justement indigné de leur insolence, convoque aussi-tôt le tribunal dont il étoit membre, & représente que ces téméraires peuvent exciter dans la ville quelque rumeur dangereuse. En conséquence, il est ordonné que tous les masques seront arrêtés sur le champ, & menés au prévôt. Parmi ceux qu'on saisit, étoient Vincent & Robert Strozzi, chefs de ces jeunes gens. Ils étoient restés dans la place, se flattant qu'on auroit plus d'égard pour eux que pour les autres. Pendant qu'on les emmenoit, Léon, leur frere, prieur de Capoue, s'étant rencontré

ſur leur paſſage, jetta ſa cape par terre, & ſe mit en devoir de les faire relâcher de force ; mais les archers lui ayant dit de bien prendre garde à ce qu'il alloit faire, il reprit ſa cape, & regarda enlever ſes freres d'un œil où la rage étoit peinte. Philippe leur pere, alors abſent de Florence, y revint auſſi-tôt pour juſtifier ſes fils. Le grand crédit, dont il jouiſſoit dans Florence, fit qu'on les lui rendit, ſans qu'ils euſſent ſubi aucune punition. Tous les autres furent auſſi relâchés, & condamnés ſeulement, comme eux, à réparer le dommage. Philippe, avant que ſes fils fuſſent élargis, envoya ſatisfaire ſecrettement ceux qui avoient été léſés ; ce qui fut cauſe qu'aucun n'alla ſe plaindre. Il y en eut même, parmi ceux qui avoient ſouffert un dommage conſidérable, qui dirent qu'on ne leur avoit rien pris, & ne voulurent recevoir aucun dédommagement ; tant étoit grande la conſidération qu'on avoit alors pour Philippe Strozzi, & pour ſes fils.

[1533.]

Le duc Alexandre aimoit beaucoup les femmes. Pour ſatisfaire ſa paſſion, les courtiſans lui donnoient des fêtes fréquentes, auxquelles ils invitoient les plus belles fem-

mes de la ville. Parmi ces femmes, on distinguoit Louise Strozzi, femme de Louis Capponi. Le duc pria un jour Guillaume Martelli, avec lequel il vivoit très-familièrement, de donner un bal masqué dans la maison de Nicolas Nasi, son beau-pere. Louise fut invitée à ce bal, & s'y rendit. Le duc, déguisé en religieux avec tous ceux de sa suite, menoit avec lui, entr'autres, Julien Salviati, homme décrié par ses débauches. Ce courtisan affecta, pendant le bal, de se metttre auprès de Louise, & lui tint les propos les plus indécens. Lorsque le bal fut fini, Louise voulant monter à cheval pour s'en retourner, Salviati s'approcha, sous prétexte de l'aider, & profita de l'attitude où se trouvoit alors cette dame, pour faire un geste cynique & insultant, dont Louise fut indignée. Quelque tems après, Louise Strozzi fut attaquée d'une colique d'estomac, dont elle mourut, malgré tous les secours des médecins. Après sa mort, son corps s'enfla prodigieusement. On l'ouvrit, & on lui trouva une partie de l'estomac rongée, avec une coupure noire; effet évident d'un poison corrosif. Les conjectures les plus probables furent que les propres parens de Louise l'avoient fait empoisonner, dans la crainte que le duc Alexandre ne voulût souiller dans sa personne la no-

blesse du sang des Strozzi. Leur crainte étoit fondée sur ce qu'à l'exemple des autres dames, elle ne faisoit point difficulté de se trouver aux fêtes qu'on donnoit au duc, lorsqu'elle y étoit invitée.

[1534.]

Laurent de Médicis, jeune homme méchant & débauché, cherchoit depuis longtems l'occasion d'assassiner le duc Alexandre, son cousin. Pour y réussir, il s'étoit insinué dans les bonnes graces de ce prince, en flattant ses passions; & le duc avoit une entiere confiance en lui. Ce prince l'ayant un jour prié de lui faire avoir un tête-à-tête avec une de ses tantes, dont la beauté égaloit la vertu, Laurent saisit un moyen si facile de se défaire du duc, & lui donna les plus belles espérances. Quelques jours après, il lui dit un soir à l'oreille, qu'il avoit disposé sa tante à répondre à son amour, & qu'il pourroit, cette nuit-là même, la voir chez lui, pourvu qu'il y vînt seul, & que personne ne le vît entrer ni sortir. A l'heure marquée, le duc met sur lui un pourpoint de satin, fourré de martre; puis, hésitant sur le choix de ses gants, dont les uns étoient d'émail, les autres parfumés, il dit : « Prendrai-je ceux de la guerre?

» prendrai-je ceux de l'amour ? » Il se détermine pour les derniers ; sort avec quatre hommes seulement ; & quand il est sur la place S. Marc, où il s'étoit avancé pour ne point être observé, il les congédie tous ; à l'exception d'un homme seul qu'il place presque vis-à-vis la maison de Laurent, avec ordre de ne pas s'éloigner ; mais celui-ci, après avoir resté un tems considérable, retourna au palais des Médicis, & s'endormit.

Cependant le duc, arrivé dans la chambre de Laurent, ôte son épée, & se jette sur le lit dont il ferme les rideaux : c'étoit, à ce qu'on dit, pour éviter les complimens ordinaires dans de pareilles occasions, auxquels il se connoissoit peu propre, sur-tout vis-à-vis de la femme qu'il attendoit, qui avoit beaucoup d'esprit. Laurent prend l'épée du duc ; entortille le ceinturon autour de la garde, afin qu'on ne puisse pas aisément la tirer ; la lui met sous le chevet ; l'invite à reposer, & sort de la chambre, sous prétexte d'aller chercher sa tante. Il y rentre quelques instans après, mais suivi d'un scélérat, nommé *Scoronconcolo*, dont la tête avoit autrefois été mise à prix, & que Laurent avoit choisi pour complice de son crime. Laurent ouvre les rideaux du lit, & dit au prince : « Seigneur, dormez-

» vous ? » En disant ces paroles, il lui porte un coup de poignard. Scoronconcolo le seconde ; & le malheureux Alexandre, après s'être défendu quelque tems, tombe percé de coups, sans avoir poussé un seul cri.

Ce prince fut peu regretté des Florentins, & ne méritoit pas de l'être. Quelques superstitieux observerent dans sa destinée six fois le nombre de six, sçavoir, qu'il avoit été assassiné l'année 1536, à l'âge de vingt-six ans, le 6 du mois, à la sixieme heure de la nuit, le sixieme jour de la semaine, après un règne de six ans.

CÔME I DE MÉDICIS.

[1537.]

CHOISI par les ſuffrages unanimes de tout le peuple de Florence, pour remplacer Alexandre, Côme donne ſes premiers ſoins à venger la mort de ſon prédéceſſeur. Il fait déclarer rebelle l'aſſaſſin du feu duc, & promet les plus grandes récompenſes à quiconque le livrera vif ou mort.

[1538.]

Les exilés de Florence forment le projet de rendre la liberté à leur patrie, & d'en faire chaſſer les Médicis. Ils levent des troupes, & s'avancent aux environs de Florence, commandés par Philippe Strozzi. Côme envoie une armée pour les combattre. La bataille ſe livre à Monte-Murlo. Les exilés, ſurpris, pendant la nuit, par les troupes de Côme, ſont défaits & taillés en piéces. Un grand nombre demeurent priſonniers; & Philippe Strozzi lui-même a ce malheur. Ce grand homme fut enfermé dans la citadelle de Florence; & il y fut traité de la maniere la plus indigne. Il fut appli-

qué à la queſtion; & on lui donna en trois fois quinze ſecouſſes ſi violentes *, que tous ſes membres en furent diſloqués. Il ſupporta ce tourment avec une fermeté digne de ſon courage; &, voyant qu'on lui en préparoit de nouveaux, il réſolut de terminer ſa vie. Ayant apperçu une épée qu'un des ſoldats, qui le gardoient, avoit laiſſé par mégarde dans ſa chambre, il la prit, & ſe l'enfonça dans le corps. Il vécut encore environ deux heures. On trouva après ſa mort un écrit de ſa propre main, qui renferme quelques traits curieux.

Au Dieu libérateur.

» Pour ne plus être expoſé à la rage de
» mes cruels ennemis, & de peur d'être
» forcé par la violence d'injuſtes tourmens
» de dire quelque choſe de préjudiciable
» à mon honneur, ainſi qu'à mes parens
» & amis innocens, moi, Philippe Strozzi,
» j'ai réſolu de m'ôter la vie de mes propres
» mains. Je recommande mon ame à Dieu,
» & je le prie humblement, s'il refuſe de

---

* Une des manieres de donner la queſtion, en Italie, conſiſte à lever en l'air le patient, par le moyen d'une poulie, avec des poids conſidérables attachés aux bras & aux jambes, & de le laiſſer tomber, en cet état, à quelque diſtance de terre, à différentes repriſes.

» lui faire part de sa gloire, de lui accor-
» der du moins ce lieu où se trouvent Caton d'Utique, & les autres hommes vertueux qui ont fait une fin pareille à la
» mienne.

» Je prie dom Jean de Lune, commandant de cette citadelle, de faire de mon
» sang un mets *, pour envoyer au cardinal Cibo, afin qu'il se rassasie, après ma
» mort, de ce dont il n'a pu se rassasier
» pendant ma vie. Je prie aussi dom Jean
» de Lune de faire enterrer mon corps
» dans sainte Marie-la-Neuve, près de celui
» de ma femme. Au surplus, on m'enterrera
» où l'on voudra. » ...

L'écrit est terminé par cette apostrophe : « Et toi, empereur, je te prie avec
» respect de veiller avec plus de soin sur
» la conduite des Florentins, & plus d'égard que tu n'as eu jusqu'ici aux intérêts
» de leur patrie, si ton dessein n'est pas de
» la détruire : »

PHILIPPUS STROZZI,
Jamjam moriturus;

Exoriare aliquis ex ossibus meis mei sanguinis ultor!

---

* L'original portoit *migliaccio*, sorte de pâté qu'on fait avec du sang.

» PHILIPPE STROZZI,
» Près de mourir ;
» Puiſſe ſortir de ma cendre un vengeur de
» mon ſang ! »

[1560.]

Les Turcs faiſoient des courſes continuelles ſur les côtes d'Italie. Côme, pour garantir ſes frontieres, fit équiper une flotte ; &, afin qu'elle fût montée par des hommes courageux & dreſſés à l'exercice de la marine, il créa un ordre de chevalerie, dont l'inſtitution a quelque rapport avec celle de l'ordre de S. Jean de Jéruſalem. Il leur donna une égliſe & un palais dans la ville de Piſe, & les nomma Chevaliers de S. Etienne pape, en mémoire de la victoire remportée à Marciano, aux environs de Sienne, le 2 d'Août 1554, jour où l'on célebre la fête de ce pontife. Il donna de grands revenus à cet ordre. Le pape Pie IV le confirma par une bulle du 6 de Juillet 1562. Côme en fut le premier grand-maître, & aſſura à ſes ſucceſſeurs la poſſeſſion de cette dignité.

[1562.]

La félicité de Côme fut troublée par des malheurs domeſtiques, dont le ſeul récit fait frémir la nature & l'humanité. Il

avoit deux fils. L'un, nommé *Jean*, étoit d'un caractere extrêmement doux & honnête : il avoit été fait cardinal dès sa plus tendre jeunesse. L'autre, appellé *Garcias*, étoit d'un naturel dur & farouche. Le premier pouvoit être comparé à Abel; le second à Caïn. La prédilection que Côme paroissoit avoir pour l'aimable Jean, alluma la jalousie & la haine dans le cœur du cruel Garcias. Etant un jour ensemble à la chasse, Garcias attira son frere dans un bois solitaire; l'accabla des reproches les plus sanglans, & finit par lui plonger son poignard dans le sein. Garcias, après ce parricide, se retira tranquille & satisfait, laissant son frere expirant. Cependant on vint annoncer à Côme que le cheval de son fils Jean étoit revenu seul. Ce tendre pere courut à l'instant pour le chercher; & suivant ses traces, entra dans le bois où Jean étoit étendu, baigné dans son sang. Saisi de douleur à ce spectacle, il fait porter dans son palais le cadavre de son malheureux fils, & le fait placer sur son lit, de maniere que les rideaux en déroboient la vue. Il mande ensuite Garcias, qu'il soupçonnoit d'être l'auteur de ce meurtre. Garcias soutient hardiment qu'il n'en est point coupable. Alors Côme tire les rideaux qui cachoient le corps de Jean. Cet objet fait pâlir Garcias, malgré toute son audace : son trouble

le trahit. Il tombe aux genoux de son pere, & avoue son crime. Côme, désespéré, saisit le poignard dont Garcias s'étoit servi pour tuer son frere, & l'enfonce dans le cœur du parricide. Jean n'avoit que dix-huit ans, & Garcias quinze. La mere de ces deux jeunes princes ne survécut pas long-tems à cette cruelle catastrophe, & sa mort combla la douleur du malheureux Côme.

[1570.]

Le pape Pie V, qui étoit ami de Côme, veut lui donner le titre de Grand-Duc : les ministres de l'empereur s'opposent à cette entreprise, qu'ils regardoient comme contraire aux droits de leur maître. Le duc de Ferrare se range de leur parti. Cette contestation fit la matiere d'un long procès, dont Côme ne vit pas la fin : il mourut l'année suivante. L'empereur confirma le titre de Grand-Duc à François, son fils & son successeur.

FRANÇOIS-MARIE DE MÉDICIS.

[1589.]

L'HISTOIRE de Florence offre peu de traits remarquables sous le gouvernement de ce prince & de ses successeurs. La paix s'étoit enfin établie dans cet Etat, tant de fois déchiré par des guerres intestines. Plus un peuple est heureux & florissant, moins son histoire est intéressante.

François avoit épousé Bianca Capello, dame d'une des plus illustres maisons de Venise. N'en ayant point eu d'enfans, il avoit déclaré pour son héritier le cardinal Ferdinand de Médicis, son frere. Il mourut subitement; & sa femme ne lui survécut que cinq heures. On les crut empoisonnés.

[1688.]

Ferdinand renvoya son chapeau de cardinal au pape, qui lui accorda la permission de se marier. Il épousa Christine, fille de Charles II, duc de Lorraine. La principale action de son règne fut de secouer le joug des Espagnols, & de les chasser entièrement de ses Etats. On remarque aussi qu'il fournit de l'argent à Henri IV, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre la Ligue.

Ferdinand mourut en 1609. *Côme II*, ſon fils, régna paiſiblement, & n'employa ſes troupes qu'à ſecourir pluſieurs princes qui eurent recours à lui. Il donna du ſecours à Ferdinand, duc de Mantoue, contre Charles-Emmanuel, duc de Savoye, & dégagea l'empereur Ferdinand II, aſſiégé dans la ville de Vienne. Ce prince finit ſes jours en 1620.

Ferdinand II, ſon fils, & ſon ſucceſſeur, fournit des troupes aux Vénitiens, pour ſecourir Candie, aſſiégée par les Turcs, & mourut en 1668.

Son fils, *Côme III*, épouſa Louiſe, fille de Gaſton, duc d'Orléans, & en eut deux fils, Ferdinand & Jean Gaſton. Il gouverna la Toſcane pendant cinquante-quatre ans, & y entretint la paix & l'abondance. Il ne s'occupa qu'à faire le bonheur de ſes ſujets, & à maintenir la liberté de l'Italie.

Il ne paroiſſoit pas que Gaſton, ſon ſucceſſeur, pût jamais avoir d'enfans : en conſéquence, l'héritage de la maiſon de Médicis, fut déſtiné à dom Carlos, fils de Philippe V, roi d'Eſpagne, qui fut déclaré prince héréditaire de Toſcane; mais, par un nouvel arrangement, ce duché paſſa à la maiſon de Lorraine. Gaſton, étant mort le 9 de Juillet 1737, François-Etienne, duc de Lorraine, & depuis empereur, prit poſſeſſion de la Toſcane.

MILAN.

CETTE ville, une des plus anciennes de l'Italie, fut long-tems l'émule de Pavie, siége des rois Lombards, & l'emporta enfin sur sa rivale. C'est à Milan que les rois, & les empereurs se faisoient couronner : ils recevoient la couronne de fer dans la fameuse basilique de S. Ambroise. Lorsque la puissance impériale commença de s'affoiblir en Italie, les Milanois furent les premiers qui s'efforcerent de secouer le joug. Après s'être asservis la plûpart des villes voisines, ils oserent insulter l'empereur Frédéric II. On a vu comment ce prince châtia leur insolence. Les Milanois, voyant leurs murs rétablis, & leur puissance plus grande que jamais, oublierent que leur ambition avoit été la cause de leur disgrace. Toujours en guerre au dehors, soit contre les empereurs, soit contre leurs voisins, ils se déchiroient eux-mêmes par des divisions intestines. La haine invéterée du peuple contre la noblesse fit de cette ville florissante un champ de bataille. Plus de modération dans l'un & l'autre parti eût pu procurer aux Milanois la liberté qu'ils sembloient desirer ; mais des esprits

si turbulens, & si inquiets, avoient besoin d'un maître ; & leurs discordes même contribuerent à les assujettir sous le joug d'une autorité souveraine.

[1260.]

La famille des Turriens jouissoit alors d'une autorité presque absolue. Martin, surnommé *le Géant*, le premier de cette illustre maison qui se soit fait connoître par ses belles actions, s'acquit beaucoup de gloire dans la Palestine, en combattant contre les Sarasins. Après avoir fait des prodiges de valeur au siége d'Antioche, il fut pris par les infideles, & mis à mort. Pagan, son petit-fils, & l'héritier de ses vertus, donna un asyle aux Milanois fugitifs, qui, vaincus dans une sanglante bataille, par l'empereur Frédéric II, cherchoient à se dérober au courroux de ce prince. Pagan leur donna tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin, & leur facilita le retour dans leur patrie. Les Milanois reconnoissans accorderent le droit de bourgeoisie à toute la famille de leur bienfaiteur, & lui décernerent la dignité de Préteur. Pagan fit éclater dans l'exercice de cet emploi une douceur, une équité, & une prudence admirables : on ne lui reproche que sa haine trop violente contre la noblesse, qu'il per-

ſécuta vivement, par un zèle mal entendu pour les intérêts du peuple.

Son frere Martin lui ſuccéda dans la dignité de Préteur, & pouſſa beaucoup plus loin que lui la haine contre la nobleſſe. Il fit confiſquer les biens de Paul Soréſine, & de Léon Pérégus, archevêque de Milan, qui étoient à la tête du parti des nobles, & les fit bannir de la ville. Après avoir abbatu la nobleſſe par ce coup hardi, Martin introduiſit dans Milan la forme du gouvernement républicain. Le pape, inſtruit de cette révolution, envoya un légat à Milan, qui fit exiler Martin; mais ſa diſgrace ne fut pas longue: le zèle de ſes partiſans le fit bientôt rappeller. Il rentra dans Milan, plus puiſſant & plus accrédité que jamais, réſolu de ſe venger de la nobleſſe.

Les nobles, exilés de leur patrie par le crédit de Martin, appellent à leur ſecours Actiolin, général des troupes de l'empereur, homme plus fameux encore par ſa férocité, que par ſa valeur. L'intrépide Martin marche contre ce nouvel ennemi; lui livre bataille, & remporte une victoire complette. Le farouche Actiolin, tout couvert de ſang, croit pouvoir s'échapper par la vîteſſe de ſon cheval; mais il tombe vivant entre les mains des ennemis. On le porte dans la tente de Boſius, prince allié

de Martin, & l'on s'empresse de lui donner quelque secours; mais Actiolin, portant de tous côtés des regards farouches, repousse ceux qui veulent l'approcher : il ne veut jamais consentir qu'on bande ses plaies; & il expire, conservant jusqu'au dernier soupir sa férocité naturelle.

[1262.]

Après la mort de Léon Peregus, archevêque de Milan, Martin fait élire par son crédit son neveu Raimond Turrien, pour remplir ce siége. Le cardinal Octavien Ubaldin, légat du pape Urbain, s'oppose vivement à cette élection. Ce prélat haïssoit Martin; & la raison qu'il en avoit, n'étoit pas fort honorable pour lui. Quelques années auparavant, Ubaldin, passant par Milan, fut frappé de la grandeur & de l'éclat d'une escarboucle qu'on lui fit voir dans l'église de S. Ambroise. Il ne put s'empêcher de dire, en regardant cette pierre précieuse, qu'elle étoit digne d'orner la tiare du souverain pontife. Il se disposoit même à l'emporter avec lui, lorsque Martin, survenant avec des gens armés, le força de se dessaisir de cette pierre précieuse. Depuis ce tems, le cardinal cherchoit tous les moyens d'abaisser les Turriens. Il n'en

jugea point de plus propre que de leur oppofer l'illuftre famille des Vifconti ; &, dans ce deffein, il engagea le pape Urbain, à donner l'archevêché de Milan à Otton Vifconti, qui, depuis long-tems, faifoit la cour au cardinal Ubaldin.

Otton n'étoit alors illuftre que par les exploits de fon aïeul, auffi nommé *Otton*, qui s'étoit couvert de gloire dans la guerre contre les infideles. Ce grand homme, étant au fiége de Jérufalem, ofa entrer en lice avec le chef des Sarafins, nommé *Voluces*, qui s'étoit avancé dans la plaine, défiant au combat le plus vaillant chevalier de l'armée Chrétienne : Otton perça de fa lance ce formidable Sarafin, & lui enleva fon cafque, qui avoit pour aigrette une vipere formant mille replis autour d'un enfant qu'elle fembloit dévorer. Ce trophée, gage de fa victoire, paffa à fes defcendans, & devint le figne diftinctif de la famille des Vifcontis.

Il étoit facile au pape de nommer Otton archevêque de Milan; mais il n'étoit pas fi facile à Otton de fe mettre en poffeffion de fon fiége. Martin étoit maître de Milan, & de tout fon territoire : il étoit encore fecondé par les troupes de l'empereur. Otton, accompagné de tous les nobles qui avoient été exilés de Milan, ofa cependant former

quelques entreprises contre un ennemi si puissant; mais le succès ne répondit pas à son courage.

Après la mort de Martin, & de Philippe son frere, Napus ou Napoléon, fils de Pagan Turrien, gouverna la ville de Milan. Ce tyran, plus acharné contre la noblesse qu'aucun de ses prédécesseurs, fit périr tous les nobles qui eurent le malheur de tomber entre ses mains. Le pape Clément lui écrivit, pour lui recommander de recevoir Otton dans la ville de Milan: Napus se moqua des ordres du pontife, qui, plein de colere & d'indignation, excommunia le tyran, & mit la ville en interdit.

Napus, instruit que la noblesse tenoit de fréquentes assemblées dans le territoire de Verceil, envoya dans cette ville, en qualité de Préteur, son neveu Paganin, jeune homme d'un caractere violent & cruel. Les nobles, allarmés à cette nouvelle, se rassemblerent; attendirent Paganin sur la route, & le massacrerent. Rien ne peut exprimer l'indignation de Napus, lorsqu'il apprit la mort de son neveu. Il ordonna que tous les parens des nobles exilés, sans aucun égard ni à l'âge ni au sexe, fussent égorgés sur le tombeau de Paganin, comme autant de victimes. Musca, fils de Napus, eut bien de la peine à sauver de ce mas-

ſacre un médecin dont l'habileté lui avoit ſauvé les jours ; &, pour obtenir cette grace de ſon pere, il fallut qu'il le menaçât de ſe tuer lui-même.

[1277.]

Otton ayant reçu quelques ſecours de Ferdinand, roi d'Eſpagne, reprend courage, & forme contre les Turriens de nouvelles tentatives ; mais, toujours malheureux, il fut ſi ſouvent battu & repouſſé par ſes ennemis, qu'on ne peut trop admirer ſa conſtance héroïque, qui ne ſe laiſſa point abbatre par de ſi fréquentes diſgraces. Enfin, à l'aide des nobles bannis de Milan, & des Comaſques, qui lui avoient donné un aſyle, ce prélat guerier remporta ſur Napus une victoire complette, & le fit priſonnier avec toute ſa famille. Les Milanois le reçurent à bras ouverts, & lui confièrent le gouvernement de l'Etat.

[1310.]

Otton, voulant finir dans le repos des jours ſi long-tems agités, confie le ſoin des affaires à ſon neveu Mathieu Viſconti, dont le pere, nommé *Théobald*, avoit été tué, pluſieurs années auparavant, par les Turriens : il ſe retire enſuite dans le monaſtere de Clairvaux, où il paſſa doucement le reſte de ſa vie.

[1317.]

Après avoir gouverné la ville de Milan pendant l'eſpace de ſept ans, Mathieu Viſconti ſe voit forcé d'en ſortir, par la jalouſie de ſes ennemis, & par la malice même de ſes parens. Pendant le cours de ſon exil, il tenta pluſieurs fois de rentrer dans ſa patrie, par la voie des armes, mais toujours ſans ſuccès. L'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie ranima ſes eſpérances. Etant informé que les Turriens, alors maîtres de Milan, étoient diviſés entr'eux, & que leurs diſſenſions rempliſſoient la ville de confuſion & de troubles, il ſe déguiſa ſous un habit de payſan, &, par des chemins eſcarpés & inconnues, ſe rendit à Aſt, où l'empereur tenoit alors ſa cour. L'empereur fut touché de voir un vieillard de ſoixante ans, vénérable par ſes cheveux blancs, qui venoit de faire à pied un ſi pénible voyage. Mathieu ſe proſterna à ſes pieds, & implora ſa juſtice. Henri le fit relever avec bonté : ce prince fut lui-même le médiateur de la paix entre les Turriens & Mathieu Viſconti. Les deux partis rentrerent dans Milan, après avoir fait un traité, qui établiſſoit entr'eux une égalité parfaite.

Quelque tems après, l'empereur Henri vient à Milan : il entre dans la ville, ayant

à sa droite Mathieu Visconti, & à sa gauche Gui, chef de la famille des Turriens. Il se fait ensuite couronner, selon la coutume. Le jour de son couronnement, il s'éleve dans la ville un grand tumulte. Le peuple court aux armes, & les Allemands ont bien de la peine à le faire rentrer dans le devoir. La cause de cette émeute étant inconnue, on l'attribue aux Turriens. Aussi-tôt leurs maisons sont mises au pillage. Gui s'échappe avec peine, & toute sa famille est obligée de sortir de la ville. L'empereur, informé de cette révolution, croit d'abord que Mathieu en est l'auteur, & envoie des gardes à sa maison; mais on trouve ce respectable vieillard, tranquille au milieu de sa famille, qui se disposoit à se mettre à table. Cette circonstance écarte tous les soupçons de l'empereur, lequel, après avoir mûrement examiné cette affaire, donne le gouvernement de Milan à Mathieu.

[1322.]

Le légat du pape, gagné par les ennemis de Mathieu, entreprend de relever le parti des Turriens; &, faisant servir la religion à son ressentiment particulier, excommunie Mathieu, & met la ville de Milan en interdit. Les Milanois, allarmés, envoient des députés au légat, pour fléchir sa colere. Il

leur répond qu'ils n'ont point de pardon à espérer, s'ils ne chassent Mathieu de leur ville, comme un excommunié. Le rapport des députés excite dans la ville une grande rumeur, dont Mathieu alloit être la victime, lorsque son fils Galéas, qui commandoit à Plaisance, accourt à son secours avec une troupe nombreuse. La crainte arrête le peuple furieux. Galéas acheve de l'appaiser par son éloquence. Lorsque tout fut calme, Mathieu, alors âgé de soixante-douze ans, se demit du gouvernement entre les mains de Galéas, & le fit conduire à l'église cathédrale de Milan. Là, en présence du peuple, il récita hautement le symbole de la Foi Chrétienne, & invoqua la vengeance céleste contre l'injuste légat qui le forçoit à s'exiler de sa patrie. Le lendemain, il sortit de Milan, & se fit transporter en litiere à un monastere éloigné de la ville de trente stades. La fiévre le prit en chemin : ses cinq fils accoururent auprès de lui. Près de mourir, il leur dit, comme le vieillard de la fable : « Tant que vous » serez unis, l'empire que je vous laisse, » sera florissant ; mais malheur à vous, si la » discorde vous désunit jamais ! » En achevant ces paroles, il se pencha sur ses fils, & rendit entre leurs bras le dernier soupir. Son corps fut enterré secrettement, pour le dérober à la haine implacable du légat,

Mathieu, qui, par ses vertus, mérita le surnom de *Grand*, n'avoit pas besoin d'un vain tombeau pour perpétuer sa mémoire.

[1325.]

Galéas, fils aîné & successeur de *Mathieu*, naquit le jour même qu'Otton remporta la fameuse victoire qui procura la souveraineté de Milan à la famille des Viscontis. Lorsqu'il vint au monde, un grand nombre de coqs semblerent, par leurs chants, annoncer sa naissance; ce qui fit que sa mere lui donna, en badinant, le surnom de *Galéas*, du mot latin *Gallus*, qui signifie *coq*. Son inclination guerriere se manifesta dès l'enfance. Dans cet âge tendre, on le voyoit, armé d'une cuirasse, le casque en tête, préluder aux combats qu'il devoit livrer un jour. Cette ardeur martiale ne fit qu'augmenter avec les années. L'Italie ne parut pas même un théatre assez vaste pour son courage. Il alla exercer sa valeur dans les armées du roi de France, & s'y acquit tant de gloire, que ce prince, pour prix de ses exploits, lui fit présent d'un riche baudrier.

L'histoire a conservé le trait suivant, comme un exemple de la rare valeur de Galéas. Dans un combat sanglant, qui dura presque un jour entier, ce prince, après avoit

avoir fait des prodiges de valeur, après avoir eu trois chevaux tués sous lui, fondit enfin sur celui qui portoit l'étendard des ennemis; le renversa par terre d'un coup d'épée; s'élança sur son cheval; &, s'ouvrant un passage à travers les rangs des ennemis, revint tout sanglant rejoindre les siens.

Galéas eut besoin de toute l'intrépidité qu'il avoit reçue de la nature, pour faire face au grand nombre d'ennemis qui l'accablerent à la fois. Le pape, les Florentins, le roi de Naples, tous chefs du parti des Guelfes, se réunirent contre Galéas, qui soutenoit en Italie le parti Gibelin. Il résista seul, pendant long-tems, à cette puissante Ligue; mais, voyant enfin que les forces de ses ennemis croissoient de jour en jour, il appella la prudence au secours de la valeur; &, saisissant un moment favorable, il fit la paix avec le pape. Mais ce trait de sagesse fut la source éloignée des malheurs qui empoisonnerent ses dernières années.

Marc, frere de Galéas, & le compagnon de ses victoires, homme plein de courage, mais altier & farouche, ne voyoit qu'avec un secret dépit l'autorité souveraine entre les mains de son frere, & cherchoit tous les moyens de le supplanter. L'arrivée de l'empereur, Louis de Baviere, en Italie

lui sembla favorable pour son dessein. Il alla trouver ce prince; accusa Galéas auprès de lui de plusieurs crimes atroces, entr'autres, d'avoir conclu avec le pape un traité nuisible & honteux au parti Gibelin. Marc, connoissant l'avarice de l'empereur, & le besoin extrême qu'il avoit d'argent, lui promit des sommes immenses, s'il vouloit priver Galéas de sa dignité, & rendre la liberté au peuple de Milan. Galéas, ignorant la trahison de son frere, vint rendre ses devoirs à l'empereur, & lui offrit de riches présens. Ayant appris ce qui se tramoit contre lui, il dit hautement: « Mon » frere Marc ne sçait-il pas qu'en me frap» pant, il se blesse lui-même? « Ces paroles furent rapportées à Marc; & la réponse qu'il y fit marque bien le motif secret de ses calomnies. « Galéas, dit-il, n'a point » de frere, puisqu'il règne seul. »

[1327.]

L'empereur arrive à Milan, & s'y fait couronner roi de Lombardie. « Il étoit, dit M. de Voltaire accompagné d'une foule de moines Franciscains, excommuniés par le pape Jean XXII, pour avoir soutenu que leur capuchon devoit être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenoit pas en propre. »

Louis de Baviere convoque à Milan une assemblée solemnelle des grands de la nation, à laquelle Galéas est cité de comparoître avec ses freres & son fils Actius. Marc s'y présente comme accusateur; & après avoir renouvellé ses calomnies contre Galéas, il finit par supplier l'empereur d'avoir pitié du peuple Milanois, qui gémit sous la tyrannie de son superbe frere. Galéas répond par un discours éloquent & pathétique aux accusations intentées contre lui. Lorsqu'il a cessé de parler, le capitaine des gardes de l'empereur le conduit dans une chambre voisine, avec ses freres & son fils, pour attendre la sentence que va prononcer l'empereur; mais ce prince injuste & avare, voyant Galéas en son pouvoir, le fait menacer du dernier supplice, s'il ne lui remet la citadelle. Galéas, forcé par la nécessité, ne l'a pas plutôt remise à l'empereur, qu'il y est conduit prisonnier, & jetté dans un affreux cachot qu'il avoit fait construire lui-même pour y renfermer les prisonniers de guerre.

Après avoir souffert, pendant environ neuf mois, toutes les horreurs de la plus dure captivité, Galéas est enfin délivré avec ses freres & son fils, par le moyen de Castruccio-Castracani, souverain de Luques. Dès qu'il se voit libre, il va trouver son bienfaiteur, qui assiégeoit alors la ville de

Pistoye. Après lui avoir témoigné sa reconnoissance, il l'aide dans les opérations du siége; & ses secours sont si utiles à Castruccio, que les habitans de Pistoye parlent bientôt de se rendre. Sur ces entrefaites, Galéas, consumé par les fatigues qu'il s'étoit données à ce siége, & brûlé par l'ardeur du soleil, est attaqué d'une fièvre violente qui le conduit au tombeau.

[1328.]

L'avarice de l'empereur, qui avoit causé la ruine de Galéas, fut la cause du rétablissement de son fils Actius. Ce prince, aussi-tôt après la mort de son pere, alla trouver Louis de Baviere, & lui offrit une somme d'argent considérable, s'il vouloit lui rendre le gouvernement de la ville de Milan. L'empereur étoit alors dans un extrême besoin d'argent. Il accepta l'offre; &, par ce moyen, Actius se vit rétabli dans une dignité devenue presque héréditaire dans sa famille.

Marc Visconti, étant devenu amoureux de la femme d'Othorin Visconti, un de ses parens, la lui avoit enlevée de vive force, & vivoit avec elle comme avec son épouse. Cette femme, voyant qu'elle n'avoit point d'enfans de Marc, & craignant que son amour ne se refroidît, feignit d'être en-

ceinte; &, lorſque le terme de ſon accouchement prétendu fut arrivé, elle ſuppoſa un enfant qu'elle avoit acheté d'une autre femme. Marc fut informé de ce ſtratagême. Tranſporté de colere, il courut au lit de ſa perfide épouſe; la traîna par les cheveux juſques vers une fenêtre de la chambre dans laquelle il étoit logé, & la précipita dans un des foſſés. Marc ne tarda pas à ſe repentir de ſa cruauté : l'amour, qu'il avoit pour cette femme, ſe réveilla, lorſque ſa colere fut appaiſée. Il tomba dans une ſombre mélancolie, qui redoubla encore ſa férocité naturelle.

Dans les accès de ſon noir chagrin, Marc forme le projet de perdre Actius, comme il avoit fait Galéas ſon pere; mais tandis qu'il prend ſes meſures pour l'exécution de cet horrible deſſein, Actius en eſt inſtruit ſecrettement, & ſe hâte de le prévenir. Il invite Marc à venir dîner dans ſon palais : celui-ci, craignant de donner quelques ſoupçons par ſes refus, s'y rend ſans défiance. Après le repas, Actius, ſous prétexte de lui communiquer quelque affaire ſecrette, le prie de paſſer dans une chambre voiſine; mais dès qu'il y a mis le pied, des gardes apoſtés le ſaiſiſſent & l'étranglent avec ſa ſerviette qu'il avoit encore ſous le bras : ſon cadavre eſt enſuite jetté par les fenêtres.

[1339.]

Actius, après avoir heureusement repoussé les efforts de ses ennemis, se voyant paisible possesseur de ses Etats, ne travaille plus que pour l'utilité publique de ses sujets. Il fait achever les murs de Milan, commencés depuis plusieurs années, & construire, d'espace en espace, des tours & des bastions sur lesquels on voyoit des viperes de marbre; mais, au milieu de ces soins utiles, la mort vient terminer ses jours, à l'âge de trente-huit ans.

Actius ne laissant point d'enfans mâles, Luchin & Jean Visconti, ses freres, lui succèdent d'un commun consentement; mais Jean, qui étoit archevêque de Milan, se contente du pouvoir spirituel, que lui donne sa dignité, & laisse l'administration des affaires temporelles à son frere.

La cour de Rome, toujours constante dans ses usurpations sur les droits des Souverains, envoie aux deux freres Viscontis les patentes du gouvernement de Milan, dont ils étoient, sans cela, tranquilles possesseurs, & les nomme Vicaires de l'Eglise Romaine, par opposition sans doute au titre de Vicaires impériaux, dont ils jouissoient.

[1340.]

Luchin, comme ses prédécesseurs, fut en bute à la rage des envieux. Plusieurs nobles Milanois, qui avoient eu le commandement des armées sous Actius, indignés du mépris que Luchin paroissoit avoir pour eux, conspirerent contre sa vie. On dit même que ses deux neveux, Galéas & Barnabo, entrerent dans cette conspiration. Elle étoit sur le point d'éclater, lorsqu'elle fut découverte. La plûpart des conjurés furent punis du dernier supplice. Pusterla, un des principaux chefs, qui avoit pris la fuite, fut pris & ramené à Milan, sur la place du marché. Là, pour rendre son tourment plus cruel, on fit mourir sous ses yeux ses deux fils, encore à la fleur de leur âge. Il fut ensuite exécuté. Luchin, à la priere de son frere Jean, se contenta d'exiler ses neveux, Galéas & Barnabo.

Luchin, naturellement sombre & mélancolique, s'abandonna depuis ce jour à la plus noire tristesse. L'histoire rapporte qu'on ne le vit jamais rire. Les infirmités, qui commencerent à le tourmenter, redoublerent encore son chagrin; & les déréglemens de sa femme Isabelle y mirent le comble.

On devoit célébrer à Venise une fête

magnifique le jour de l'Ascension. Isabelle qui, sous les yeux de son époux, ne pouvoit pas satisfaire commodément son humeur galante, saisit l'occasion de cette fête pour demander à son vieux mari *la* permission d'aller à Venise. Luchin, qui aimoit sa femme, malgré sa réputation équivoque, y consentit volontiers ; &, pour la conduire, il fit même équiper une petite flotte. Isabelle, accompagnée des dames les plus galantes de Milan, se rendit comme en triomphe à Venise. Lorsqu'elle se vit en liberté, elle ne garda plus de mesures. Elle se livra sans réserve au libertinage le plus honteux. Parmi ceux auxquels elle prodigua ses faveurs, on distingua Ugolin de Gonzague & Dandolo. Son exemple fut très-bien imité par les dames de sa suite. Enfin, lasse plutôt que rassasiée de plaisirs, la nouvelle Messaline s'en revint à Milan, avec son digne cortège. La renommée de ses désordres l'avoit précédée dans cette ville. Isabelle reconnut, à l'accueil que lui fit son époux, qu'il étoit instruit de ses crimes, & qu'il en méditoit la vengeance. Mais elle ne lui donna pas le tems de la punir; &, pour prévenir le sort qui la menaçoit, elle se hâta d'empoisonner le malheureux vieillard. Isabelle survécut à son époux quelques années ; & elle avoua, en mourant,

qu'elle avoit entretenu un commerce criminel avec le jeune Galéas, neveu de Luchin.

[1349.]

L'archevêque Jean Visconti succede à son frere, & commence par rappeller ses deux neveux Galéas & Barnabo, qu'il marie très-avantageusement. Ce prélat, d'un caractere souple & ferme en même tems, avoit beaucoup de déférence pour les papes, & leur témoignoit à l'extérieur un respect infini; ce qui ne l'empêchoit pas d'envahir leur domaine sans scrupule. Il recevoit avec honneur les légats envoyés par les papes, pour lui faire des remontrances sur ses usurpations. Il les écoutoit avec une vénération profonde; mais, jusque sous leurs yeux, il s'emparoit des terres de l'Eglise, qu'il trouvoit à sa bienséance.

Le cardinal Ceccano, passant par Milan, l'archevêque va le recevoir, avec un corps d'officiers, & des chevaux de main, si richement enharnachés, que le légat étonné, ne peut s'empêcher de lui dire: « A quoi bon cette pompe? » Jean répond avec humilité: « C'est pour » apprendre au saint Pere, qu'il a sous lui » un petit clerc, qui peut quelque chose. »

[1262.]

Cet archevêque, si respectueux envers le saint siége, s'étant saisi de Boulogne, ville de l'Etat ecclésiastique, le pape Clément VI, irrité, lui envoya un légat pour se plaindre de son usurpation, & pour demander la restitution de Boulogne. Le légat, après s'être acquitté de sa commission, ajoûta qu'il falloit que l'archevêque choisît entre le temporel & le spirituel de Milan, puisqu'il ne pouvoit posséder l'un & l'autre en même tems. Le prélat, après l'avoir respectueusement écouté, lui dit qu'il feroit sa réponse, le dimanche suivant, dans sa cathédrale. Le jour venu, ayant célébré la messe pontificalement, il s'avança vers le légat, qui, devant le peuple assemblé, lui réitéra les ordres du pape, & lui proposa une seconde fois le choix du spirituel ou du temporel. A ces mots, l'archevêque prit d'une main une épée nue, & de l'autre une croix : « Voilà, dit-il en montrant la » croix, voilà mon spirituel ; pour cette » épée, c'est mon temporel & la défense » de l'un & de l'autre. » Le légat s'en retourna confus avec cette réponse. C'est cet archevêque, dit l'auteur des Annales de l'Empire, qui fit la Lettre du Diable au Pape & aux Cardinaux, qui commence

ainsi : *Votre mere la superbe vous salue, avec vos sœurs, l'avarice & l'impudicité.*

[1352.]

Le pape, mécontent du procédé de l'archevêque, le somme de comparoître devant lui, sous peine d'excommunication. Jean reçoit avec son respect ordinaire le bref du pape, & promet d'obéir. Il envoie aussi-tôt un de ses secrétaires à Avignon, avec ordre de louer, pour six mois, le plus grand nombre qu'il pourra de palais, de maisons & d'écuries, & de faire des provisions assez abondantes pour nourrir douze mille chevaux, & six mille hommes de pied. Le secrétaire exécute les ordres de son maître, avec un si grand soin, qu'il ne se trouve bientôt plus d'hôtelleries dans la ville, pour loger les étrangers, & que les vivres montent tout-à-coup à un prix excessif. Le pape, entendant les plaintes du peuple, demande au secrétaire de l'archevêque, si son maître a besoin, pour sa suite, de tant de logemens? « Très-saint Pere, » répond le secrétaire, je crains bien de » ne pas en avoir assez; car mon maître » doit être suivi de dix-huit mille hommes, » dont les deux tiers seront de cavalerie, » sans compter un grand nombre d'habi- » tans de Milan, qui, par honneur, accom-

» pagneront leur prélat. » Le pape comprit alors combien une pareille visite seroit dangereuse pour lui. « Votre maître, répondit-» il en riant, est, sans doute, occupé, dans » son diocèse, de soins plus utiles; *je le dis-» pense* de l'embarras de ce voyage. »

Clément VI consentit bientôt après à des propositions d'accommodement & vendit à l'archevêque l'investiture de Milan, pour douze mille florins d'or par an.

[1353.]

Jean, sentant sa fin approcher, fait son *testament*, par lequel il laisse à ses trois neveux Matthieu, Galéas & Barnabo, fils d'Etienne Visconti, son frere, une égale portion de ses Etats, à condition cependant qu'ils posséderont en commun la ville de Milan, laquelle sera gouvernée par un préteur nommé par tous les trois.

[1354.]

Boulogne, avec plusieurs villes de sa dépendance, fut le partage de Matthieu Visconti; mais il n'en jouit pas long-tems. Olège, citoyen de Boulogne, se rendit maître de cette ville, après en avoir chassé la garnison; & ce prince, foible & mol, n'eut pas le courage d'arracher des mains d'un usurpateur l'héritage de ses ancêtres. Matthieu, par sa mollesse & par ses dé-

bauches honteuſes, fut l'opprobre de la famille des Viſcontis. Il paſſoit les jours entiers, plongé dans d'infâmes plaiſirs, au milieu d'un cercle de femmes. Ses excès continuels ruinerent tellement ſes forces, qu'il ne fut bientôt plus en état de jouir de ces plaiſirs auxquels il avoit ſacrifié ſon honneur & ſes intérêts perſonnels. « Souvent, dit Paul Jove, couché entre deux femmes charmantes, ce prince énervé n'éprouvoit que d'impuiſſans deſirs, &, pour derniere reſſource, étoit obligé d'inſérer dans les parties génitales de ces femmes des parfums étrangers, qui puſſent irriter ſes nerfs engourdis, & réveiller un peu ſes forces éteintes. »

[1355.]

L'empereur Charles IV, invité par les Viſcontis de ſe rendre à Milan, y reçoit la couronne du royaume de Lombardie. Avant de partir de cette ville, pour aller à Rome, il crée les Viſcontis vicaires héréditaires de l'Empire dans la Lombardie.

Matthieu, ſoupant un jour avec Galéas & Barnabo, s'entretenoit avec eux, ſur la grandeur & la puiſſance de l'État que leurs ancêtres leur avoient laiſſé. Un d'entr'eux ayant dit à ce ſujet, que le pouvoir ſouverain étoit le plus beau préſent de la fortune : « Oui, répondit indiſcrettement Mat-

Galéas donne sa fille Violante en mariage à Lionel, fils du roi d'Angleterre, & fait éclater à cette occasion une magnificence extraordinaire. Il donna un repas splendide, dont chaque service étoit accompagné d'un grand nombre de riches présens qu'il offroit à son gendre. Ces présens consistoient en chevaux richement caparaçonnés, en vases d'or & d'argent, chiens de chasse, cuirasses, casques, habits enrichis de perles, &c. On remarque, que l'abondance & la somptuosité de ce repas furent si grandes, que les mets, qu'on desservit, furent suffisans pour rassasier dix mille hommes.

La ville de Milan est redevable à Galéas d'un grand nombre de superbes édifices dont il l'embellit; mais ce fut souvent aux dépens de la fortune & des maisons des particuliers qu'il éleva ces beaux monumens; injustice, qui pensa lui coûter la vie. Il s'étoit emparé d'un vaste terrein de deux cens stades, qu'il avoit fait enfermer de murs, & dont il se proposoit de faire un parc pour la chasse. Pour exécuter ce projet, il avoit chassé de leurs possessions plusieurs particuliers auxquels il n'avoit donné, pour dédommagement, qu'une somme très-modique. L'un d'eux, nommé Barthole, s'éloignant à regret de l'héritage de ses peres, rencontra Galéas qui

qui se promenoit. A cette vue, transporté de fureur, il courut sur ce prince, & lui donna un coup de couteau dans le ventre, qui ne lui fit qu'une légère blessure; la pointe du couteau ayant porté sur l'agraffe qui attachoit son baudrier.

[1378.]

Galéas meurt comblé de gloire, âgé de cinquante-neuf ans. Ce prince sçut allier aux travaux militaires l'étude des sciences, & principalement celle de l'histoire. Il consacroit à la lecture des meilleurs auteurs tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses affaires. Il admit dans sa familiarité les gens de lettres, entr'autres le fameux Pétrarque.

Jean Galéas son fils, prit possession des villes qui avoient appartenues à son pere, & gouverna conjointement avec son oncle Barnabo. Celui-ci ne put voir sans jalousie le jeune Galéas maître d'un héritage si considérable, tandis que ses propres enfans, qui étoient en grand nombre, restoient sans apanage. Il conçut le lâche dessein de se défaire de son neveu, & de partager ses Etats entre ses fils; mais Jean Galéas, instruit du complot, le prévint & fit enfermer son oncle, qui mourut, à ce qu'on croit, empoisonné dans sa prison.

[1389.]

Ce prince donne ſa fille Valentine en mariage à Louis de Valois, duc d'Orleans, fils de Charles V, roi de France, & lui aſſigne pour dot la ville d'Aſt. Il ſtipule, dans le contrat de mariage, que, ſi ſes deux fils, Jean & Philippe, meurent ſans laiſſer d'enfans mâles, Valentine & ſes héritiers ſuccéderont au duché de Milan. Cette clauſe funeſte eſt la ſource des guerres ſanglantes dont Milan fut comme le théatre.

[1399.]

Jean Galéas, ſeul maître du territoire de Milan, depuis la mort de Barnabo, ajoûte à ſa puiſſance réelle un titre qui la rend plus reſpectable. L'empereur Wenceſlas, par un acte ſolemnel & authentique, le décore du titre de Duc, & lui donne le ſceptre & la couronne ducale. Il en coûta cent cinquante mille écus d'or à Jean Galéas.

[1401.]

L'empereur Robert, pour gagner les Allemands, qui tenoient encore pour Wenceſlas dépoſé l'année précédente, entreprend de rendre le Milanez à l'Empire. Il fait une ligue avec les Suiſſes & la Souabe: Veniſe & Florence arment en ſa faveur. Il

entre dans le Tirol, & envoie à Jean Galéas un cartel de défi avec cette adresse : « A vous, Jean Galéas, comte de Vérone. » Galéas lui répond : « A vous, Robert de Baviere, Nous, duc de Milan, par la grace » de Dieu & de Wenceslas. » Suivant la promesse qu'il en faisoit dans sa lettre, le duc vole à la rencontre de Robert ; attaque & taille en piéces son armée. Cette victoire met le comble à la puissance de Jean Galéas. les villes de Lombardie le reconnoissent pour leur souverain.

[1402.]

Jean Galéas, âgé de cinquante-cinq ans, est attaqué d'une fièvre violente, qui le conduit au tombeau. La prudence est la principale vertu qu'il fit éclater. On lit, dans la Vie de Petrarque, que le pere de Jean Galéas, étant un jour dans son conseil, environné de ses ministres & des grands de l'Etat, remarqua que son fils, alors âgé de cinq ans, examinoit attentivement la figure & les traits des courtisans. Il lui demanda, en riant, quel étoit celui de toute l'assemblée qu'il croyoit le plus sage? L'enfant, après une courte réflexion s'approcha de Petrarque, qu'il n'avoit jamais vu ; &, le tirant par sa robe, il le conduisit, en souriant, auprès du thrône de son pere. L'historien rapporte cette anec-

nommé *Brumbel*, la fait appliquer à la question; & quoique la violence des tourmens ne puisse arracher d'elle le moindre aveu, il lui fait trancher la tête, & contracte une nouvelle alliance avec la fille du duc de Savoye, dont il n'eut point d'enfans.

Ce prince, se voyant sans héritiers, veut se nommer un successeur. Il hésite longtems sur le choix : il est sur le point de se décider en faveur d'Alphonse, roi de Naples; mais les prieres de Blanche, sa fille, qui avoit épousé François Sforce, capitaine fameux par ses exploits, déterminent Philippe à choisir son gendre pour son héritier. Il pouvoit s'épargner la peine de faire un testament; mais il avoit, sans doute, oublié les dispositions du contrat de mariage de sa sœur Valentine avec le duc d'Orléans; ou plutôt, par une espece d'amour-propre assez commune chez les princes, il vouloit avoir le plaisir de se nommer un successeur.

[1447.]

Philippe meurt, à l'age de cinquante-sept ans, d'une violente dyssenterie. En lui finit la domination des Visconti, qui, depuis cent soixante & dix ans, gouvernoient l'Etat de Milan, avec une autorité souveraine. Philippe fit toujours la guerre dans son cabinet. Il aimoit la solitude, étoit extrême-

ment timide : le moindre coup de tonnerre le faisoit frémir. Il alloit alors se cacher, comme un enfant, dans les lieux souterreins.

Dès que Philippe eut les yeux fermés, plusieurs princes se disputerent à l'envi la possession du Milanez. Les principaux prétendans furent l'empereur Fréderic IV, le duc de Savoye, les Vénitiens, le roi de Naples, Charles, duc d'Orléans, & François Sforce. Les Milanois étoient divisés entr'eux: les uns vouloient un Souverain ; les autres vouloient conserver leur liberté, & vivre en république. Ce dernier parti prévalut ; & il fut décidé que l'Etat de Milan se gouverneroit désormais comme une république. Plusieurs villes, entr'autres, Pavie, Parme, Lodi & Plaisance, mécontentes de ce réglement, se donnerent aux Vénitiens.

La nouvelle république choisit, pour commander ses troupes, ce même François Sforce auquel le testament de Philippe sembloit assurer la souveraineté du Milanez. Sforce se contenta du titre de Général, en attendant qu'il pût acquérir celui de Duc. Il tourna d'abord ses armes contre les villes qui s'étoient détachées de la commune de Milan, & les força la plupart à se rendre.

Le duc d'Orleans passe en Italie, pour faire valoir ses droits ; mais tous ses efforts n'aboutissent qu'à le rendre maître du comté

d'Aſt, qui étoit la dot de ſa mere. Pluſieurs princes firent des tentatives encore moins heureuſes; &Milan, comme une autre Pénélope, ſçut ſe dérober aux vives pourſuites de ſes opiniâtres amans. Les Vénitiens étoient les ſeuls qui diſputoient encore le terrein; mais Sforce, tournant contre eux ſes armes victorieuſes, les défit dans une grande bataille, & les mit abſolument en déroute. Les Vénitiens, perdant courage, traiterent de la paix avec Sforce, & lui offrirent tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour s'emparer du Milanez ſur lequel il avoit des droits.

Cette offre des Vénitiens étoit pleine de la plus artificieuſe politique. Ils eſpéroient brouiller, par cette voie, Sforce avec les Milanois, & profiter de cette diviſion, pour s'emparer eux-mêmes de Milan; mais ils furent trompés dans leurs vues. Les Milanois, à la vérité, furent très-offenſés du traité de Sforce avec les Vénitiens, & lui en firent porter des plaintes. Sforce n'y eut aucun égard; &, n'écoutant que ſon ambition, il attaqua l'Etat de Milan, & mit le ſiége devant la capitale.

Les Milanois allarmés implorerent le ſecours des Vénitiens. Ceux-ci, s'applaudiſſant déja du ſuccès de leur politique, conſentirent de traiter avec les Milanois; mais Sforce, ayant pénétré le deſſein des Véni-

tiens, trouva le ſecret de les amuſer par des propoſitions de paix, & ménagea une trève qu'il employa toute entiere à ſe diſpoſer ſecrettement à la guerre, tandis que ſes ennemis étoient pleins d'une ſécurité dangereuſe. La trève fut à peine expirée, que Sforce renouvella ſes attaques plus vivement que jamais. L'armée Vénitienne campée ſur l'Adda n'oſa livrer bataille, ni faire aucun mouvement pour ſecourir la place, dans l'incertitude du ſuccès. Le général, ferme dans ſes principes, eſpéroit toujours que les Milanois, réduits à l'extrémité, ſe livreroient d'eux-mêmes aux Vénitiens; mais la fortune déconcerta ſes vains projets. Le peuple de Milan, preſſé par la famine, ſe ſouleva contre les magiſtrats. Le chef des ſéditieux, nommé *Gaſpard de Vicomercato*, repréſenta vivement qu'il n'y avoit pas d'autre moyen, pour éloigner les horreurs de la guerre, que de recevoir dans la ville le général Sforce, & de lui confier la ſouveraine autorité. Cet avis fut approuvé de tous; & Sforce entra comme en triomphe dans Milan qu'il commença de gouverner avec le titre de Duc.

Ce prince réſiſta par ſon courage aux efforts des plus puiſſans princes d'Italie, jaloux de le voir maître d'un Etat ſur lequel ils ſe croyoient des droits. Il força ſes ennemis d'accepter la paix; & déſormais, pai-

ſible poſſeſſeur d'un Etat acquis à la pointe de l'épée, il ne ſongea plus qu'aux moyens d'affermir ſon autorité, & régna tranquillement juſqu'à ſa mort arrivée en 1466. Les hiſtoriens rapportent qu'il remporta, pendant ſa vie, vingt-deux victoires, ſans jamais avoir été vaincu. On obſerve, qu'il ne commença que dans la vieilleſſe à aimer les femmes.

Galéas-Marie Sforce, ſon fils, étoit alors en France. Dès qu'il apprit la mort de ſon pere, il partit promptement, & vint, déguiſé à Milan, prendre poſſeſſion de ſon duché.

[1473.]

Ce prince reçut une ambaſſade de la part des Génois. Il étoit naturellement de difficile accès ; & ſçachant que ces ambaſſadeurs venoient pour ſe plaindre des vexations qu'il exerçoit contre les Génois, il en étoit encore moins diſpoſé à leur donner audience. François Marquèſe, juriſconſulte, chef de l'ambaſſade, ne pouvant trouver le moyen de parler au duc, lui envoya un petit panier rempli d'une plante qu'on nomme *baſilic*. Le duc le fit venir auſſi-tôt, & lui demanda ce que ſignifioit ce préſent. « Prince, lui dit Marquèſe, » ſçachez que les eſprits des Génois ſont » ſemblables à cette plante, qui, touchée

» légèrement, répand une odeur agréable ;
» mais qui, pressée & foulée, produit des
» scorpions. » Le duc fut charmé de cette repartie, & traita depuis les Génois avec plus de douceur.

[1476.]

Sforce se rendit odieux par ses violences, & par ses honteuses débauches. L'honneur de ses sujets étoit vil à ses yeux ; & il se faisoit un jeu d'immoler à sa brutalité leurs femmes & leurs filles. Deux seigneurs Milanois, Lampognano & Visconti, auxquels il avoit fait un pareil outrage, conspirerent contre la vie de ce tyran. Il avoit coutume de visiter l'église de S. Etienne : ce fut le lieu que les conjurés choisirent pour l'exécution de leur dessein. Sforce entroit dans l'église de ce saint martyr, le jour même auquel on célèbre sa fête, lorsque Lampognano & Visconti, se jettant sur lui, le percerent à coups de poignard, & l'étendirent mort à leurs pieds. Lampognano fut massacré sur le champ par les gardes du prince. Visconti trouva d'abord les moyens de s'échapper ; mais il eut, dans la suite, la tête tranchée.

Jean-Galéas-Marie, fils du tyran défunt, étoit encore trop jeune pour gouverner par lui-même. On confia la tutelle

de ce prince à sa mere Bonne de Savoye, & à Cécus Simonéta; mais son oncle Ludovic Sforce, surnommé *le More*, ne tarda pas à s'emparer de la régence du Milanez. Il força par ses intrigues la princesse Bonne de sortir de Milan, & fit trancher *la tête* à Simonéta. Il prit ensuite en main *les* rênes du gouvernement, ne laissant au jeune Galéas, que le vain titre du Duc. Il régna en effet avec tout l'éclat & la dignité d'un Souverain; & les plus puissans princes d'Italie rechercherent son alliance.

L'ambition de Ludovic n'étoit pas encore satisfaite. Il vouloit colorer son usurpation d'un titre légitime, & se faire reconnoître pour duc, au préjudice de son neveu. Pour y réussir, il résolut d'appeller en Italie le roi de France, espérant qu'à la faveur des désordres de la guerre, il exécuteroit bien plus aisément son injuste projet. L'alliance qu'il avoit contractée avec l'empereur Maximilien, en lui faisant épouser sa nièce, lui fut encore d'un grand secours dans son entreprise. Ludovic avoit subtilement observé que les trois derniers ducs de Milan avoient négligé d'en demander l'investiture à l'empereur: en conséquence, il prétendit qu'on ne devoit point les regarder comme Souverains légitimes de Milan, & que ce duché étoit un fief dévolu à l'Empire. Il engagea donc

l'empereur à lui en donner l'investiture pour lui, pour ses fils, & leurs descendans, & crut, par cette subtilité, avoir acquis des droits solides sur le Milanez.

[1494.]

Charles, étant arrivé en Italie, & passant par la ville de Pavie, voulut loger dans le château où le jeune Galéas, duc de Milan, étoit renfermé. Ludovic fit en vain tous ses efforts, pour détourner le roi de prendre ce logement, dans la crainte qu'il ne fût touché du sort malheureux du jeune duc. Ce prince étoit alors malade. Dans les visites que le roi lui rendit, il ne fut point question d'affaires: il pria seulement Sa Majesté de vouloir bien se souvenir des enfans qu'il laissoit au monde, parce qu'il prévoyoit que sa mort n'étoit pas éloignée. La duchesse Isabelle, son épouse, se jetta aux pieds de Charles, & tâcha de l'attendrir par ses larmes. Quelques seigneurs, émus de ce spectacle, conseillerent au roi de se saisir de Ludovic, & de rendre le duché de Milan à son légitime souverain. Charles parut même approuver leur avis, & fit redoubler les gardes, pendant deux jours, aux portes de Pavie; ce qui causa de grandes allarmes à

Ludovic ; mais ce prince habile & intrigant trouva moyen de parer ce coup. Le roi quitta Pavie, sans rien changer à l'état des affaires, & se rendit à Plaisance, accompagné de Ludovic. Quelques jours après, le jeune duc de Milan mourut. Ludovic fut vivement soupçonné de lui avoir fait donner un poison lent, qui l'avoit insensiblement conduit au tombeau. Théodore de Pavie, médecin du roi, assistant à la visite que Sa Majesté rendit au jeune Galéas, assura qu'il y avoit dans sa maladie des signes manifestes de poison.

Ludovic n'eut pas plutôt appris la mort de son neveu, qu'il se rendit en diligence à Milan, & fit assembler le conseil. Les principaux membres, qu'il avoit sçu gagner par ses largesses, représenterent que, dans l'état où se trouvoit le Milanez, il ne lui falloit pas pour duc un enfant de quatre ans, mais un homme expérimenté, tel que Ludovic ; qu'il falloit, pour le bien de l'Etat, lui déférer cette dignité, & le contraindre à l'accepter, s'il la refusoit. Tous les suffrages étoient vendus à Ludovic : cet avis passa d'un commun accord. Ludovic, jouant d'autant mieux son personnage, que son rôle étoit près de finir, se fit quelque tems prier, & ne parut céder qu'avec peine aux offres réitérées qu'on lui fit du pouvoir souverain.

[1499.]

Louis XII, roi de France, ayant ſuccédé à Charles VII, ſongea ſérieuſement à faire valoir les droits réels, que lui donnoit, ſur le duché de Milan, Valentine ſon aïeule. Dans ce deſſein, il fit alliance avec le duc de Savoye, & avec les cantons Suiſſes, qui étoient auparavant alliés de Ludovic, & faiſoient ſa principale force. Ludovic, dans cette extrémité, ne trouvant aucun ſecours dans les princes d'Italie, ſi ſouvent dupés par ſon artificieuſe politique, n'eut point de ſcrupule de rechercher l'appui du Turc; mais cette démarche ne lui réuſſit pas, & ne ſervit qu'à le rendre plus odieux. Les François entrerent dans l'Italie, comme un torrent débordé que rien n'arrête, & renverſerent tout ce qui ſe préſenta ſur leur paſſage. Ludovic, n'oſant tenir la campagne, ſe renferma dans ſa capitale, qui étoit en état de ſoutenir un long ſiége; mais il éprouva, dans cette occaſion, que l'amitié des peuples eſt le rempart le plus aſſuré des princes. Landriano, ſon thréſorier, ayant été aſſaſſiné en ſortant du palais, Ludovic, qui ſçavoit combien il étoit haï de ſes ſujets, & craignant qu'on ne lui fît le même traitement, réſolut de ſortir de Milan, & de ſe retirer en Allemagne. Avant ſon départ, il confia la

garde du château de Milan, à un de ses favoris, nommé *Bernardin de Corté*, jeune homme sans expérience. Le château étoit fort & bien muni. Ludovic eût eu le tems de revenir à son secours, avant que les François s'en fussent emparés, s'il en eût commis la défense à quelque capitaine expérimenté. Le cardinal Ascagne Sforce, son frere, fut chargé de conduire en Allemagne la femme de Ludovic, & ses deux fils, Maximilien & François. Ludovic fit passer avec eux quinze cens mille écus d'or en especes, & la valeur de cette somme en meubles & en bijoux. Il sortit ensuite de Milan, avec une escorte considérable. Il fut poursuivi, dans sa retraite, par la cavalerie Françoise, & pensa être enlevé au passage de la Valteline. Cependant il arriva heureusement à Inspruck. Dès que le duc fut parti, la ville de Milan ouvrit ses portes aux François. Ceux-ci commencerent par investir le château, qui leur fut livré, après douze jours de blocus, par la lâcheté du gouverneur Bernardin de Corté.

Après la reddition du château, Louis XII se rendit à Milan, & fit son entrée dans cette ville, le 6 d'Octobre, revêtu de l'habit ducal. Les habitans témoignerent, par les plus vives acclamations, la joie que leur causoit la présence du nouveau Souverain. Ils avoient lieu de s'applaudir d'avoir

voir changé de maître. Accablés d'impôts ſous Ludovic, ils furent déchargés de la plus grande partie, par la bonté de Louis XII. La douceur & la clémence du vainqueur engagerent encore, plus que ſes armes, toutes les villes du Milanez à ſuivre l'exemple de la capitale.

[1500.]

Les Milanois, naturellement inconſtans, avoient beſoin, pour être fixés, de la préſence de leur Souverain. La légèreté avec laquelle ils avoient quitté Ludovic, en étoit une preuve. Louis XII commit une imprudence, en quittant Milan, dans des circonſtances ſi critiques. Son départ fit murmurer les Milanois. Le gouverneur, que Louis leur avoit laiſſé, n'étoit pas propre à les appaiſer. Trivulce étoit un homme fier, dédaigneux & vindicatif. L'eſprit de révolte ſe répandit inſenſiblement dans toutes les villes du duché. Toutes aſpiroient à voir rétablir le gouvernement de Ludovic. Dans cette diſpoſition des peuples, ce prince parut, ſur les frontieres du duché, au commencement du printems, à la tête d'une armée conſidérable, compoſée des troupes que lui avoit fournies l'empereur Maximilien, & de huit mille Suiſſes. Malgré

les efforts des généraux François, il entra dans la ville de Côme, & marcha de-là vers Milan où il fut reçu avec beaucoup de joie. Pavie lui ouvrit aussi ses portes. Encouragé par ces succès, il mit le siége devant Novarre. La ville ne tarda pas à capituler ; mais le chevalier Bayard tint ferme dans la citadelle, & arrêta les progrès de Ludovic. Pendant que le duc s'opiniâtroit au siége de cette forteresse, Louis XII, informé de la révolution arrivée dans le Milanez, fit passer en Italie un renfort considérable, sous la conduite de la Trimouille. Ce général marcha aussitôt vers Novarre, comme pour en faire lever le siége. Les François ne furent pas plutôt arrivés devant cette place, que les Suisses, qui faisoient la principale force de l'armée de Ludovic, quel que fût le prétexte de leur mécontentement, traiterent avec les officiers de l'armée Françoise, & s'engagerent à leur livrer Ludovic, moyennant une certaine somme. Ce marché fut tenu très-secret. Quelque temps après, les officiers Suisses allerent trouver en corps le duc de Milan, & lui demanderent la solde du mois qui n'étoit pas encore expiré, menaçant de se retirer à l'instant, s'il ne les satisfaisoit. Le duc n'avoit point d'argent. Il leur donna sa vaisselle qu'ils emporterent dans leur quartier. Cette démarche des

Suiſſes donna de violens ſoupçons à Ludovic. Il envoya ordre au cardinal Aſcagne, ſon frere, de lui envoyer au plutôt de l'argent, avec quatre cens chevaux, & huit mille fantaſſins. Le cardinal obéit; mais les troupes qu'il envoyoit au ſecours de ſon frere, furent arrêtées au paſſage du Téſin. Le duc de Milan, voyant ſes eſpérances fruſtrées, feignit de vouloir livrer bataille; mais les officiers Suiſſes leverent alors le maſque, & lui déclarerent qu'ils ne pouvoient exécuter ſes ordres, parce qu'ils venoient d'en recevoir de contraires de leurs ſupérieurs, qui leur enjoignoient de ne point combattre contre leurs freres engagés dans l'armée Françoiſe, & de ſe retirer à l'inſtant. Le duc fit tous ſes efforts pour les fléchir. Il les conjura, les larmes aux yeux, de ne le point abandonner. Voyant que ſes prieres & ſes pleurs étoient inutiles, il demanda comme une derniere grace, qu'on le dégageât du moins de l'armée Françoiſe dont il étoit inveſti. On lui permit de ſe déguiſer en Suiſſe, & d'eſſayer, avec les autres, de traverſer l'armée de la Trimouille. On rapporte que les Suiſſes donnerent avis du déguiſement de Ludovic aux généraux François; que ceux-ci, ayant examiné avec attention tous ceux à qui l'on avoit permis de ſe retirer, reconnurent Ludovic. Quelques auteurs ajoû-

tent que les Suisses eux-mêmes, en passant, montrerent le duc au doigt, & firent signe de s'en saisir. Quoi qu'il en soit, le malheureux Ludovic, croyant être bien caché sous un habit de Suisse, eut à peine fait quelques pas entre des piquiers François, rangés en haie, qu'il fut reconnu. On l'arrêta aussi-tôt, & il fut conduit à la Trimouille, qui l'envoya à Lyon où Louis XII étoit alors.

Ludovic se flattoit que le roi lui donneroit en France un emploi conforme à son rang & à sa naissance. Il croyoit du moins qu'on lui laisseroit la liberté; mais il se trompa. Il fut d'abord confiné dans une obscure prison, au Lys de Saint-Georges en Berry; & il y demeura quatre ou cinq ans. Il fut ensuite transféré au château de Loches. On lui refusa tout ce qui pouvoit servir à charmer l'ennui de sa captivité. Le malheureux duc n'avoit ni encre, ni papier, ni livres qui pussent le distraire de ses noirs chagrins. Il passa près douze ans dans ce triste état, jusqu'à ce que la mort, qu'il avoit souvent desirée, vint terminer sa vie infortunée. Ainsi périt Ludovic, le prince le plus ambitieux, le plus fourbe, & le plus politique de son siécle. Il se joua long-tems de toutes les Puissances de l'Italie, qu'il sçut amuser par de fausses promesses, par des sermens trom-

peurs, & par des traités qui ne lui coûtoient rien, parce qu'il ne les obſervoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles. Il avoit conçu une ſi grande haine contre les François, qu'il avoit promis un ducat d'or pour chacun qu'on mettroit à mort; ce qui fut cauſe que tous les François, qui ſe trouvoient dans les hôtelleries de Milan, étoient égorgés.

Les Milanois, voyant leur duc priſonnier, députerent au cardinal d'Amboiſe, qui étoit paſſé en Italie avec la Trimouille, pour le prier de leur obtenir du roi de France le pardon de leur révolte. Louis XII l'accorda volontiers, & ſe contenta d'exiger des coupables une amende conſidérable, dont toutefois il leur remit la plus grande partie.

[1512.]

Le pape Jules II, Ferdinand, roi d'Eſpagne, & les Vénitiens ſe liguerent contre Louis XII, & réſolurent de chaſſer les François d'Italie. Les Suiſſes, au nombre de dix-huit mille hommes, ſe joignirent à l'armée des confédérés; & tous enſemble entrerent dans le Milanez. Trivulce, ne ſe croyant pas en ſûreté dans Milan, alla joindre à Pavie la Palice, général François; mais, apprenant que les confédérés s'approchoient de cette place, il prit la réſolution

de ſe retirer. Il ne put l'exécuter aſſez promptement ; une partie de ſon armée étoit encore dans la ville, lorſque les Suiſſes y entrerent. Cette rencontre occaſionna un combat ſanglant, où les François furent mis en déroute, malgré les efforts de la Palice, & du chevalier Bayard. Trivulce, & la Palice, avec le reſte de leurs troupes, ſe retirerent en Piémont. Les François étant ainſi chaſſés de l'Italie, Maximilien Sforce, fils de Ludovic, fut rétabli dans le duché de Milan, par le moyen du pape & des Suiſſes.

[1513.]

Le nouveau duc commençoit à peine à goûter la douceur de ſon rétabliſſement, lorſque Louis XII, ayant fait alliance avec les Vénitiens, envoya la Trimouille en Italie, pour recouvrer le Milanez. Tout plia devant les armées Françoiſes ; toutes les villes de Lombardie, à l'exception de Novarre & de Côme, abandonnerent le parti du nouveau duc, qui fut obligé de ſe retirer à Novarre. Le pape Léon X, héritier de la haine de ſon prédéceſſeur contre les François, leva une armée de Suiſſes pour s'oppoſer à leurs progrès. Après bien des combats livrés de part & d'autre, pendant plus d'une année, les Suiſſes furent enfin entièrement défaits à

Marignan, le 15 de Septembre 1515. Le Milanez se soumit à Louis XII; & Maximilien Sforce fut envoyé en France, avec une pension de trente mille écus par an. Ce prince, peu digne de sa naissance & du rang qu'il avoit occupé, parut se réjouir de sa disgrace, & vécut en France, d'une maniere si sordide, qu'il s'attira le mépris de tout le monde.

[1521.]

Le 29 de Juin, le tonnerre tombe sur la tour du château de Milan, où étoient les poudres, & la fait sauter en l'air. Le reste de l'édifice en fut tellement ébranlé, qu'on fut obligé d'y passer les nuits, de crainte de surprise, jusqu'à ce qu'on eût renforcé la garnison, & réparé les brèches. Cet accident ne pouvoit arriver dans des circonstances plus fâcheuses. Le pape Léon X & l'empereur Charles V avoient réuni leurs forces pour enlever le Milanez à François I, alors roi de France. Lautrec, gouverneur de Milan, n'avoit point d'argent pour payer ses troupes. Dans l'extrémité où il se trouvoit, il eut l'imprudence de faire un acte de sévérité, qui acheva d'aigrir les esprits des Milanois, déja rebutés de la domination Françoise. Mainfroi Pallavicin, seigneur d'une des plus illustres fa-

milles de l'Italie, & même parent du pape, étoit prisonnier à Milan. Lautrec lui fit trancher la tête ; & , par un trait d'avarice, qui révolta tous les esprits, il confisqua tous ses biens au profit du maréchal de Lescun, son frere. Lautrec, après s'être attiré la haine de la noblesse par cette cruauté, continua d'irriter le peuple par des exécutions sanglantes. Les plus considérables de la bourgeoisie firent donner avis aux marquis de Pescaire, & à Prosper Colonne, généraux de l'armée de la Ligue, de s'avancer vers Milan, avec promesse de leur livrer la place. Les deux généraux profiterent de cet avis. Ils entrerent dans Milan par la porte de Pavie, tandis que Lautrec se promenoit sans défiance devant le château. Lorsqu'on vint lui annoncer que les ennemis étoient dans la ville, frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, il sortit promptement de Milan, & se jetta dans Côme. Les confédérés se rendirent maîtres, en même tems, de Lodi, de Pavie, de Parme & de Plaisance. Leurs progrès furent arrêtés par la mort de Léon X ; & peut-être que Lautrec eût pu se rétablir, à la faveur du désordre que causa cette mort, si les prédications d'un Augustin, nommé *André de Faveur*, n'eussent entretenu dans les habitans du Milanez une haine irréconciliable contre la France.

[1522.]

Peſcaire & Colonne entreprennent de faire revenir dans le Milanez François Sforce, frere de Maximilien, & de le rétablir dans les Etats de ſes ancêtres. Sforce part de Trente où il étoit depuis ſix ans, & vient, à la tête de ſix mille Lanſquenets, joindre l'armée impériale, ſans que Lautrec ſe ſoit oppoſé à ſon paſſage. Il ſe rend enſuite à Milan dont les habitans témoignent beaucoup de joie de revoir le fils de leur ancien Souverain. La révolte des Suiſſes, qui ſervoient dans l'armée Françoiſe, acheve de ruiner les eſpérances de Lautrec. Ce général n'ayant point d'argent pour les payer, les officiers Suiſſes le menacerent de ſe retirer, s'il ne les menoit promptement combattre l'armée ennemie, qui étoit alors campée à la Bicoque, maiſon de campagne, à trois milles de Milan. Ce fut en vain qu'on leur repréſenta qu'on ne pouvoit attaquer, ſans un extrême péril, des ennemis retranchés dans un grand parc entouré d'un large foſſé. Les Suiſſes répondirent en quatre mots : « Argent, congé ou bataille. » Ainſi Lautrec ſe vit forcé de livrer la funeſte bataille de la Bicoque, qui fit perdre entiérement aux François le duché de Milan, dont François Sforce fut mis en poſſeſſion.

[1524.]

François I entre dans le Milanez, à la tête d'une puiſſante armée. Quelques généraux, ayant pris les devants, avoient forcé Charles de Lanoy, qui commandoit l'armée impériale, de ſortir de Milan. *Si les* François euſſent pourſuivi les ennemis dans leur retraite, ils en euſſent aiſément triomphé. Leur armée, affoiblie par la fatigue & par les maladies, n'étoit pas capable de réſiſter à des troupes fraîches. François I, par une condeſcendance fatale pour ſon favori Bonnivet, aima mieux s'aſſurer de Milan où il fut reçu avec de grands témoignages de joie de la part de ſes habitans. Après avoir laiſſé quelque tems repoſer ſes troupes dans cette ville, il y laiſſa la Trimouille, & alla mettre le ſiége devant Pavie, ville très-forte, où commandoit Antoine de Leve, un des plus grands capitaines de l'empereur. Les plus ſages de ſon conſeil étoient d'avis qu'il aſſiégeât plutôt la ville de Lodi, qui n'étoit pas à beaucoup près ſi bien fortifiée; mais le roi eut encore, en cette occaſion, pour l'amiral Bonnivet, une complaiſance dont il eut lieu de ſe repentir.

[1525.]

Pendant que François I s'opiniâtroit en

vain au siége de Pavie, les généraux de l'empereur, après avoir observé ses retranchemens & la situation de son camp, résolurent de l'attaquer. Ils avoient vingt mille fantassins, trois mille cavaliers, & huit cens gendarmes. Ces troupes étoient fraîches, au lieu que celles de François I étoient harassées par les travaux d'un long siége. Personne n'ignore quelle fut l'issue de cette bataille si funeste à la France. Le roi, après avoir fait des prodiges de valeur, & vu tomber à ses côtés ses plus vaillans généraux, fut contraint de se rendre. Le connétable de Bourbon s'étant présenté pour recevoir son épée, François I protesta qu'il aimoit mieux mourir que de se rendre à un traître, & fit appeller Lanoy. Le roi, en lui remettant son épée, lui dit en italien: » M. de Lanoy, voilà l'épée d'un roi qui » mérite des éloges, puisqu'il s'en est servi » pour répandre le sang de plusieurs des » vôtres, & qu'il n'est pas prisonnier par » lâcheté, mais par un revers de fortune. » Lanoy reçut à genoux l'épée du roi, en lui baisant la main. En même tems, il tira son épée, & la présenta au roi avec le même respect, en lui disant: « Je prie votre » Majesté d'agréer cette épée, qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres; un » officier de l'empereur ne doit pas laisser » un roi désarmé, quoique prisonnier. »

L'infortuné monarque fut ensuite conduit dans la tente de Lanoy, où il fut traité avec tous les honneurs dûs à son rang.

Moroné, chancelier de Milan, & confident de François Sforce, agissoit secrettement avec le pape Clément VII & les Vénitiens, pour faire chasser les *impériaux* d'Italie. Pescaire, un des généraux de l'empereur, étoit même entré dans cette ligue; mais ce n'étoit que pour la découvrir à son maître. L'empereur, instruit de ce complot, envoya ordre à Pescaire de se saisir de Moroné, & de faire tous ses efforts pour réduire le Milanez. Aussi-tôt Pescaire renforça son armée; fortifia les villes de Lodi & de Pavie, & manda à Moroné de le venir trouver à Novarre, sous prétexte de commencer l'exécution de leur projet. Moroné, s'y étant rendu, fut arrêté, & conduit prisonnier dans le château de Pavie; ce qui déconcerta le pape & les Vénitiens. Le duc Sforce, alors malade d'une fièvre pestilentielle, se crut perdu sans ressource. La crainte lui fit accorder tout ce qu'on lui demandoit, & livrer aux Espagnols les meilleures places du duché de Milan. Pescaire fit ensuite prêter serment de fidélité à l'empereur, par tous les habitans de la capitale.

[1529.]

L'empereur étant à Boulogne, le pape

Clément VII lui parla en faveur de François Sforce, indignement dépouillé du duché de Milan. Sforce lui-même se rendit à Boulogne, & vint se jetter aux pieds de Charles V. Ce prince, après l'avoir laissé parler à genoux, pendant quelques momens, le fit relever, & lui dit avec douceur : « Vous m'avez sensiblement offensé » par l'infidélité que vous m'avez faite ; je » pourrois aisément en tirer vengeance ; &, » si je n'avois égard qu'aux droits de la » guerre, j'aurois de bonnes raisons pour » conserver le duché de Milan. Cependant » je veux bien vous rétablir, par le desir » que j'ai de rendre la paix générale, & » pour suivre mon inclination naturelle, qui » me porte à perdre plutôt ce qui m'appar- » tient, que de donner lieu de soupçonner » que je veuille m'emparer du bien des » autres. » Ainsi le duché de Milan fut restitué à François Sforce ; & il en reçut l'investiture de l'empereur, à condition qu'il payeroit cent mille écus comptant, & cinq cent mille dans l'espace de dix ans.

[1535.]

François Sforce meurt, cette année, sans laisser d'enfans. L'empereur se vit, par sa mort, maître de disposer du duché de Mi-

lan, comme d'un fief dévolu à l'Empire. Il en donna l'inveſtiture à Philippe II, ſon fils. Ce prince, & tous les rois d'Eſpagne, ſes ſucceſſeurs, poſſéderent le Milanez juſqu'en 1706. L'empereur alors s'en rendit maître, & s'en fit confirmer la poſſeſſion par le traité de Bade, en 1714. L'impératrice-reine de Hongrie & de Bohême poſſede aujourd'hui ce duché.

Fin de la ſeconde Partie.

L'article SAVOYE *ne pouvant trouver place dans ce Volume, nous le renvoyons à celui des Républiques, après* VENISE *&* GÈNES, *qui appartiennent à l'Italie.*

TABLE
DES MATIERES
LES PLUS INTÉRESSANTES,
Contenues en ce Volume.

[P. I, & P. II, *signifient* Partie I, & Partie II.]

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Anecdotes Italiennes*; & n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, le 14 Avril 1769.

Signé DUCLOS.

Le Privilége se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.